

OSCAR VIGNON

MYSTIFICATIONS

HISTORIQUES
PHILOLOGIQUES
PHILOBOCHIQUES

HOCH !

MOCH !

BOCH !

DANS TOUTES LES LIBRAIRIES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

CHEZ L'AUTEUR

91, QUAI DU MARÉCHAL JOFFRE
COURBEVOIE (SEINE) -- (GARE : ASNIÈRES)

TÉLÉPHONE : DÉFENSE 19-49

Hoch!
Moch!
Boch!

*Je dédie cet ouvrage
à la chère mémoire
de la tendre,
fidèle et courageuse compagne
de toute ma vie,
de mes travaux,
de mes succès,
de mes chagrins,
une sainte et une fée,
lui portant ce suprême témoignage :
« Transiit benefaciendo »
Elle est passée en faisant le bien.*

Oscar VIGNON.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Sténographie Hermétique, avec l'Origine des Alphabets. 5^e mille.

EN PREPARATION :

La Mer Intérieure Algéro-Tunisienne.

La Bertillonnade, ou le Grand Secret funambulesque du Bordereau Dreyfus-Henry-Esterhazy.

Du Ministère au Cabanon ou l'Affaire Steinheil.

La Résurrection de la Mer Morte.



OSCAR VIGNON

OSCAR VIGNON

FONDATEUR DE LA LIGUE PANCELTIQUE
RÉNOVATEUR DE L'ACADÉMIE CELTIQUE

MYSTIFICATIONS

HISTORIQUES
PHILOLOGIQUES
PHILOBOCHIQUES

Hoch! Moch! Boch!



DANS TOUTES LES LIBRAIRIES
EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

ET

CHEZ L'AUTEUR

91, Quai du Maréchal-Joffre, COURBEVOIE
(SEINE)

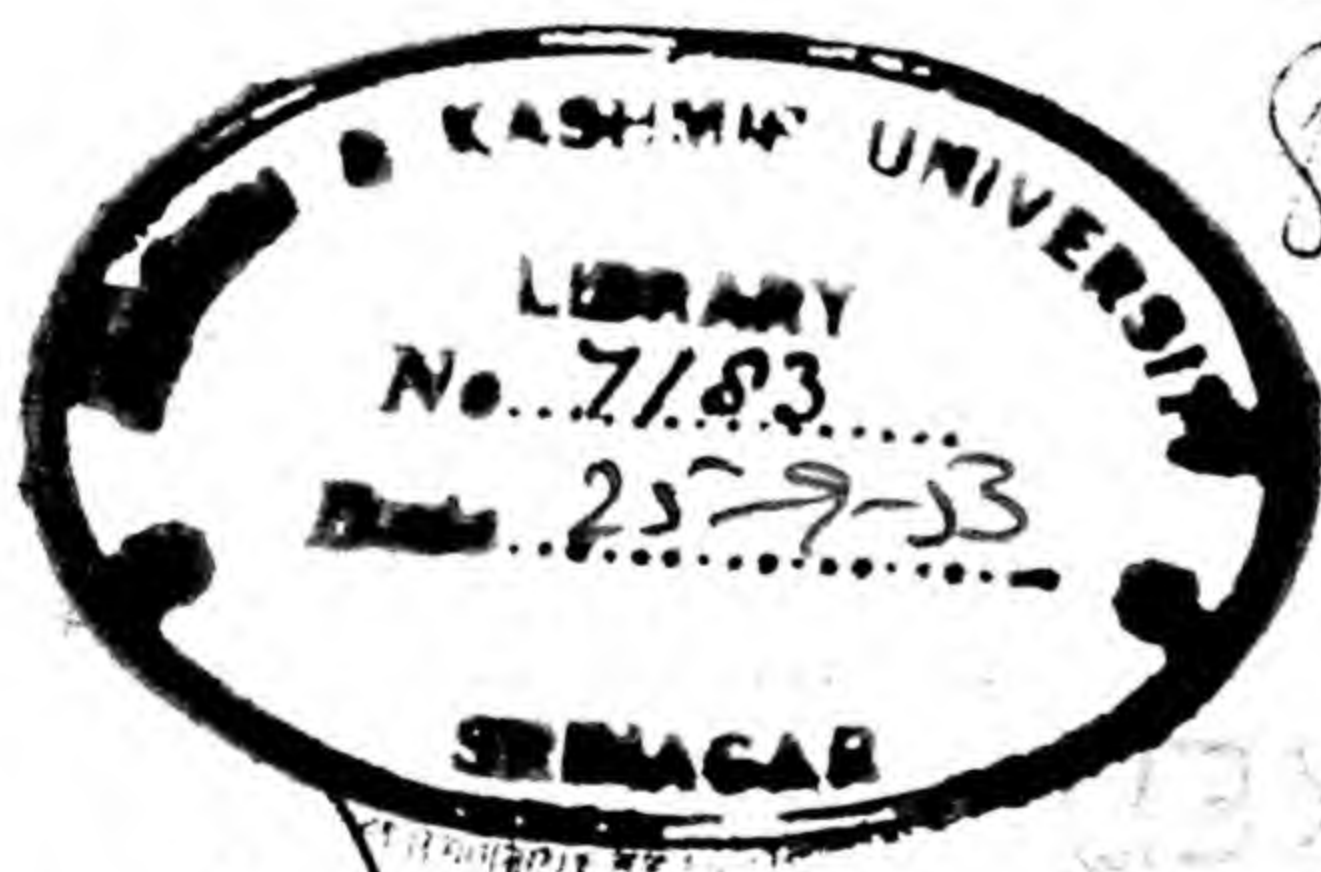
[Handwritten signature]

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

10 EXEMPLAIRES SUR PAPIER PUR FIL DE LAFUMA
NUMÉROTÉS DE 1 A 10

ET

100 EXEMPLAIRES SUR PAPIER ALFAX DE NAVARRE
NUMÉROTÉS DE 11 A 110



[Handwritten signature]

340.
V687H



PRÉFACE

— Cher ami Varron, tu ne te trompes point : je suis très embêté.

— C'est ta préface qui ne veut pas sortir ?

Qu'à cela ne tienne : je vais te la faire.

Mon idée serait d'aller trouver les bonzes et pontifes récalcitrants de la République des Lettres, voire de l'autre, celle des Illettrés, et de les accoucher socratiquement de leurs erreurs capitales.

Voilà qui formerait une jolie introduction à ton ouvrage, une fameuse ouverture à ton chambarde-ment général.

Si je commençais par Anatole ?

— Excellent ! Vas-y, pendant qu'il est encore là, ce qui ne saurait durer.

VARRON CHEZ DE MONZIE

— Illustre Varron, mon ~~cher~~ collègue, sois le bienvenu.

Ta visite est très opportune et tes conseils peuvent m'être précieux.

Que ferais-tu à ma place ?

— De tes primates en rébellion, veux-tu dire ?

— Hélas !

— Le remède est simple ; applique-leur le « double décime ».

— ?.....

— Oui. Tu en prends deux sur dix : un pour la Caponnière, l'autre pour Biribi.

— Et les huit autres ?

— Tu les refiles à ton ami Queuille ; l'Agriculture manque de bras.

— Et l'école ?

— Mieux vaut cent fois pas d'école que cette école de pestilence contre l'*Etat*, contre la *Patrie*, contre la *famille*, contre l'*enfance*. Mais tu ne serais pas embarrassé de remplacer avantageusement ces *m'as-tu-vu* de la primaire, qui ne forment plus du reste que des élèves ignares, à qui les centurions, au régiment, sont obligés d'apprendre à lire et qui prennent Jeanne d'Arc pour un officier d'ordonnance de Napoléon.

SUPPRIMONS LES PRIMAIRES !

Les « primaires », je les supprime net.

— C'est ce que je suis en train de faire, cher Varron...

— Je sais; tu veux sélectionner et permettre à tout élève capable de se pousser dans l'instruction secondaire.

Mais il y a la manière.

— Explique-moi; il n'est que temps.

— Fais-moi le recensement, dans toute la France, des titulaires d'un grade universitaire, *bacheliers*, *licenciés*, *docteurs ès-lettres*, et prends un décret en vertu duquel ces grades comportent et confèrent le *jus docendi*, sans limite d'âge ; je les classe selon leur valeur éducatrice et je les nomme *hic* et *nunc* non plus maîtres d'école mais professeurs, dans les villages et dans les villes.

Il n'y a plus de primaires.

Les maîtres d'école, fidèles à leur haute mission, et ils sont, si tu les soutiens, l'immense majorité, apprendront le *latin* en quelques mois, et puis le *grec*.

Leur culture les prédispose à merveille à cette étude : leur orthographe, en général, est impeccable.

Ils seront bientôt les égaux des professeurs de lycées.

Et ces braves, très braves gens qui se démettent du beau titre de *maîtres d'école* pour s'affubler de celui d'*instituteurs* seront au comble de leurs vœux :
Ils seront *professeurs* !

JE SUPPRIME LES ÉCOLES NORMALES

— A quoi bon ces *écoles normales* qui ne te forment plus guère que des *anormaux* ?

As-tu donc trop d'argent dans tes coffres ?

— C'est la purée, mon cher Varron.

— Eh bien, qu'attends-tu pour arrêter cette saignée dans le budget de la Nation qui succombe sous le faix des impôts, et ne peut plus nourrir d'enfants, mais seulement des budgétivores ?

Au lieu d'encombrer les lycées de petits campagnards « sélectionnés » envoie donc dans les campagnes des *professeurs*, qui ne demanderont pas mieux, certes, que d'y faire le travail qui plaît, dans un cadre ravissant.

Comment ! Tu as plus de *deux cent mille* gradés des lycées et des grandes écoles, des avocats, des ingénieurs qui ne trouvent pas d'emplois, et tu gaves une armée de primaires, de primates dévoyés, indignes de leur fonction, en *révolte ouverte, insolente contre l'Etat*, que dis-je, *contre la sûreté de l'Etat* ?

Les deux cent mille bons Français instruits, patriotes, dont je parle, *avec leurs familles*, ne vont-ils pas s'unir, se syndiquer à leur tour, *pour réclamer le droit à la vie* ?

Et surtout LE DROIT DE SERVIR LA PATRIE ?

J'espère que ces idées tomberont dans des oreilles attentives et que quelqu'un prendra la tête d'un mouvement formidable, irrésistible, dont les incidences seront immédiatement salutaires.

— Tu chambardes tout, cher Varron.

— Que non pas; je remets en place les choses que des gouvernements imbéciles, depuis des siècles, ont chambardées.

Et puis, préfères-tu être toi-même chambardé, et laisser chambarder l'Etat, la Nation ? Continuer à mettre le budget à sec, en entretenant des écoles parfaitement inutiles de galvaudeux anti-français pendant que les plus brillants élèves de l'Université claquent du bec, crèvent de faim ?

Les élèves des lycées qui se destineront à l'enseignement suivront des cours de préparation militaire et s'engageront dès leur sortie, dans l'arme de leur choix, avec le grade d'adjudant-professeur, libérés avec l'épaulette après deux années de service, et versés aussitôt dans l'enseignement.

S'il n'y a pas de place, ils serviront un an de plus, s'ils le désirent, avec un galon de plus, en attendant des vacances.

Et ils feront leurs « périodes » — à cheval, Messieurs ! — comme officiers montés.

Les classes dans les lycées commenceront à la 4^e, pour se terminer en cinq ans par la philosophie.

Le professeur de village qui ne pourrait conduire ses élèves jusqu'en 5^e de l'âge de huit à douze ou treize ans serait une bien fichue bête, à moins de n'avoir que des crétins dans son école.

Quant à la gratuité des lycées, quelle aberration !

Que ceux qui peuvent payer paient; et ils ne demandent pas mieux. Les autres seront aidés par des bourses, comme par le passé.

— Ecoute, mon cher Varron, tu as raison; mais

... video meliora probo-què ; détériora sequor.

Je n'ai pas envie de me faire arracher les yeux...

LA RESPONSABILITÉ D'EN HAUT

Somptueux humaniste, souviens-toi que dans « *gentilhomme* » il y a « *homme* ».

Et songe à ta propre responsabilité dans l'état de choses que tu déplores.

L'enseignement frelaté de désintégration nationale de ton *Université*, soi-disant *française*, n'est-il pour rien dans cette mentalité de pauvres d'esprit que tu trompes sur leur propre nationalité, qui renient leurs ancêtres, ignorant les luttes millénaires qu'ils ont dû soutenir pour nous donner, pour nous conserver un nom, des frontières, une patrie ?

Coupables ils le sont.

Mais toi ?

De quel droit leur enseignes-tu, enseignes-tu à la Nation que les *Francs*, les terribles, les glorieux fondateurs de la patrie française étaient des *Germanains* ?

Et les *Bourguignons* ?

Et les *Goths* de l'Ouest, les *Wisi-Goths* ?

Si tu enseignes à la Nation, et surtout à ces pauvres gars que moitié, au moins, de la France est Germanique, comment t'étonnes-tu de la perversion du sens national dans les cœurs, dans les esprits, vis-à-vis du *peuple-loup* qui guette sans cesse le troupeau français, et dans lequel tu leur montres, toi, un *peuple frère* ?

Entre ces malheureux et toi mon choix est fait : le coupable c'est toi.

Tu les as *pervertis*.

Je veux les *convertir*.

Et les pires, qui sait, redeviendront les meilleurs.

FUSTEL DE COULANGES ET LES FUSTELLISTES LA PAIX FOIREUSE

— Je suis touché, cher Varron, de voir combien tu prends à cœur le triste état des choses de la Gaule, de notre France.

— Les choses de la Gaule sont nôtres aussi; car notre frontière est sur le Rhin.

Jules César te l'avait donnée.

Joffre, son égal, te l'avait rendue.

Qu'en as-tu fait ?

— Nous avons fait la *paix foireuse*, je le reconnais, mais je n'y suis pour rien.

— Vous y êtes tous en plein, dans cette foirade, jusqu'au cou.

Vous autres politiciens n'avez que ce que vous méritez.

Mais le peuple, ce pauvre peuple de France, le mérite-t-il ?

Le mérite-t-il, ce brave, cet héroïque peuple de France que vous avez saigné à blanc, pendant quarante-quatre ans de paix, pour nourrir vos hordes de budgétivores, au lieu de préparer la défense de la frontière, et de ses flots de sang pendant quatre ans de la plus terrible des guerres ?

— Fustel et les fustellistes, fort opportunément, vont nous guérir de ce *germanisme rampant*...

— Détrompe-toi une fois de plus, mon cher collègue; avec les meilleures intentions du monde, Fustel et ses dévots ne font qu'aggraver le mal, et rendre le poison plus nocif en pensant l'édulcorer.

La Brinvilliers, c'est de ton Université que je parle, ne fait qu'en rire.

— Alors qu'y faire ?

— Fais venir céans le grand chef du Fustellisme. Carolus Maurrassius, que j'opère sa conversion.

— Maurras est à Rome, en train de convertir le pape; mais il y a son *alter ego*, le gros Léon, qui est un fin et terrible jouteur.

Quom flueret truculentus, erat quod tollere velles.

Quand il roule truculent
Y a bon dans le torrent.

Du bon; du meilleur; du pire, — comme chez nous.

VARRON ET DAUDET CHEZ DE MONZIE

— As-tu lu l'*Aleu*, Léon ?

— Amiral si c'est un « bateau », je l'ai déjà monté à Poincaré...

— *Bis repetita placent.*

As-tu seulement lu le titre de cet ouvrage de Fustel ?

— C'est donc sérieux cette « colle » ?

Est-ce à Varron consul, amiral, général, archéologue, philologue ou agronome que j'ai affaire ?

— A Varron un, et indivisible.

Comment écris-tu *Aleu* ?

— A, l, l, e, u, *Alleu*, que diantre !

— Voilà qui ne « colle » déjà pas.

Fustel ne savait pas ce qu'était l'*aleu* : *al*, *od*; de *al*, gaulois, munificence, *beneficium*; et *od* re-gaulois, *propre*, *en propre*.

D'où le mot latinisé *al-od-ium*; *alodium*.

Le *franc-aleu*.

Fustel est parti de ce funeste et stupide postulat d'une stupide Université que les *Francs* sont des *Germanins*; et il a cherché dans le *germanique* ce qui ne se trouve que dans le *gaulois*.

Fustel écrivant de l'*Invasion Germanique* en Gaule, ne savait pas un *traître mot* de *germanique* ni de *gaulois*.

Tu aurais pu t'en apercevoir toi qui sais l'allemand, ce dit-on, jusque dans les racines de Fichte — fiche-ton-camp...

Tu admires donc de confiance et *L'Aleu* et *L'Invasion germanique* ?

C'est ton droit propre de te tromper, mais ton droit d'écrivain ne va pas jusque-là, et moins encore ton droit de propagandiste, de chef d'école, de chef de parti.

As-tu lu Rabelais ?

— Ah, pour le coup, savant Varron...

— Je te sais aussi fougueux rabelaisien que fervent fustelliste ; et j'ai goûté avec délices tes pastiches du formidable « géant de la littérature française », qui ont dû ravir d'aise Ristide Ichthus lui-même, dans son aquarium du Quai d'Orsay.

Mais je te le redemande :

As-tu lu Rabelais ?

Tu n'en as lu que ce qui t'as le plus plu, et ce qu'il a dit des Francs, ne l'as-tu pas vu :

« *Les Francs, ces Celtes des bords du Rhin, les pères et fondateurs de la noble et glorieuse nation française* ».

Est-ce donc là ton fameux « *nationalisme intégral* ? »

Si le grand Rabelais t'enseigne que les *Francs* sont des *Gaulois* tu veux l'ignorer.

Si le minable petit Fustel veut que les *Francs* soient des *Boches*, te voilà fustelliste à tous crins...

Tu remplis jusqu'au bord la coupe du poison, dont l'Université, cette aveugle Locuste, assassine l'âme de la Nation depuis des siècles et des siècles.

Et tu fais de même, avec ton Fustel, des *Bourguignons* et des *Goths* de l'Ouest...

— Illustre Varron, ô le plus savant des Romains,

crois-tu vraiment que l'autorité de Rabelais en cette matière...

— En cette manière comme en toute autre, mon cher Daudet.

Et jurerais-tu que Fustel ne fût un faussaire délibéré ?

— Tout de même...

— As-tu lu Tacite ?

— Fais comme si je ne l'avais pas lu ; mais j'ai lu son *De Germanorum Moribus* et n'y ai rien trouvé sur la question...

— C'est que tu as lu Tacite comme tu as lu Rabelais.

Fustel ose écrire de Tacite qu'il classe les *Gothins* de Germanie comme *Germanins*.

Or, Tacite écrit formellement :

« *Les Gothins ne sont pas Germanins ; ils parlent la langue gauloise* ».

Fustel est-il, n'est-il pas un faussaire ?

— J'ai peine à croire qu'il ait commis délibérément une pareille *falsification de textes* ?

— Et moi de même, cher Daudet. Mais il n'en est pas moins vrai que Fustel base son *histoire* sur un *faux*, et que tu le propages, toi, sans l'avoir étudié, vérifié, de toute ta puissance de diffusion.

Voilà les membres de ton cercle Fustel bien mal lotis...

— Mais comment M. Camille Jullian, érudit si méticuleux, qui a édité Fustel, avec un soin filial, et pris des réserves sur plusieurs points importants où son maître avait erré, n'a-t-il rien dit de cette histoire de Gothins ?

— Fustel en a fait de bien plus jolies encore avec le *Juramentum in haraho*.

Le *Juramentum ad staflum regis* ;

Le *Mundebur* des rois Francs Saliens ;

Et, à la fin de sa *Cité Antique*, — in caudâ

vénénom — avec le *Talassio* du « Chant Nuptial » des vieux Romains, qu'il écrit *Thalassio* et auquel il ne comprend rien.

Je confesse que je n'y comprenais pas davantage, ni Cicéron, ni Caton, ni personne de notre temps, et qu'il nous a fallu rencontrer ce vieux druide chambardeur, l'auteur de ce livre-ci, pour en connaître le sens, après deux millénaires révolus.

Lis donc et agis ; et, en bon réactionnaire, réagis furieusement, pour le bien de la Nation et de cette lamentable Université.

Ias est ab hosté docéri.

JULES CÉSAR

— Anatole, je voudrais m'en aller.

— Impossible, mon cher Léon ; voici le neveu de Marius, ton compatriote, qui veut te dire un mot : Léon, Jules César !

— *Nec pluribus impar !* Je verrai bien.

*Avé, Caésar, te saluto,
Moriturus subito.*

— Bravo, Léo ! Mais je ne médite point de t'occire. Bien au contraire.

Je viens de lire un tien écrit que j'approuve fort ; intuitif, propre à assurer la défense du Rhin, cette frontière que j'ai donnée à la Gaule, et que les sacrés pedzouilles de pedzouillots de cette foutue foutrie de III^e Pétasse cartelliste prétendûment française ont abandonnée.

— Voilà qui est parler ; je bois du lolo.

— Recommence ! Tape sur le clou, jusqu'à ce qu'il entre dans ces caboches de bois.

L'invasion motorisée, voilà ce qui se prépare, ce qui est prêt, ce qu'il faut empêcher.

Crois-tu être le seul à signaler ce péril imminent ?
Que non pas !

Voici plus d'un an que j'ai moi-même fait tenir à ces illustres nullités, par un personnage éminent du régime, une masse de renseignements sur cette question; mais tu es le seul à en saisir le public.

Et, malheureusement, cette question qui devrait se traiter entre les quatre murs du Conseil supérieur (oh ! là ! là !) de la Guerre ne fera pas un pas tant que l'opinion n'en sera pas saisie.

Ce qui est profondément déplorable.

Et j'ai non seulement *signalé le danger*, dans tous ses détails, mais encore j'ai fourni un plan dressé de ma main susceptible d'y parer, et de rendre la Gaule, la Belgique, l'Helvétie impénétrables, absolument inaccessibles.

Je ne serais point surpris que Daladius, ce centurion ministre de la Guerre, ait été tenu dans l'ignorance de cette communication par les *minus habentes* de son entourage, qui auront étouffé, ou déformé, ou saboté mes avertissements.

— Que Daladier, dont l'insigne est le *cep de vigne*, qui a combattu *sub vité*, en fustige donc ces croquants.

Attends un peu !

Et tu vas m'en dire des nouvelles.

—Bon, Léon.

Parlons maintenant de ton Fustel...

— Aïe !

— Qui n'a lu ni mes *Commentaires de la Guerre Gauloise*, ni Tacite, ni Ammien Marcellin, ni Julien l'Apostat, ni Saint Jérôme, ni l'Abbé de Trittenheim, ni Léo von Hallé, ni Dom Pezron, ni La Tour d'Auvergne, ni...

— ...Ni rien, quoi, à ce que je vois.

— Tu en trouveras la preuve au cours de cet ouvrage ; *il ne sait rien des Gaulois, ni des Germains.*

— Faut-il donc rejeter son œuvre en bloc ?

— Ce serait une injustice, et une grande perte.

Cet universitaire a avalé chauds comme braise les pires bobards de Sorbonne, mais il en a rejeté certains.

Il ne faut donc rien accepter de lui, pas une phrase, pas une ligne, pas un mot, sans un contrôle sévère ; et, après avoir éliminé le faux et mis en observation le douteux, on se trouve encore en face de la très riche moisson d'un moissonneur aussi sympathique que courageux.

En un mot, la cuscute de latinerie et de bocherie s'est mise dans la plantureuse luzerne fustellienne, et c'est un rude travail de décuscutation qu'il faut s'imposer, en pleine campagne historique et linguistique.

Le plan de Fustel est visible.

Il a voulu détruire la *légende universitaire* des Germains, — *Francs, Bourguignons, Wisigoths* — envahisseurs de la Gaule, se la partageant et réduisant les Gaulois à la servitude ; et il y a réussi, ce qui a fait un plaisir singulier aux Français d'outre-Loire, et notamment aux bons fils de Provence, pour qui Fustel fut un libérateur.

Mais, beaucoup mieux, nos ancêtres Gaulois des bords du Rhin et d'outre-Rhin, *Francs, Bourguignons et Wisigoths* n'ont pas envahi et asservi la Gaule :

Ils y sont rentrés.

Fustel, ignorant tout de la question, tant ethnique que linguistique, ne pouvant, ne songeant même pas à rétablir les *Gaulois revenus en Gaule* dans leur qualité de *Gaulois*, et les prenant toujours pour des *Germains*, s'est attaché à *minimiser leur rôle*, à le réduire, même, à zéro.

Ne dit-il pas, finalement, que les *Francs ne sont*

pour rien dans la création de la France, qu'il faut rapporter au seul Clovis ?

On ferait un bien savoureux alexandrin pour résumer le jugement de « nousté Fustel » :

Les Francs n'y sont pour rien : c'est la faute à Clovis..

C'est Clovis, et Clovis seul, qui battit Syagrius à Soissons ; et les Alamans à Tolbiac.

C'est Charles Martel, et lui seul, qui écrasa Abdérame et l'invasion arabe à Poitiers.

C'est Charlemagne, et lui tout seul, qui créa l'Empire des Francs.

Laissons-là ces monumentales niaiseries ; rendons à Fustel l'hommage mérité qui lui est dû, mais avec cet hommage un signalé service :

Fichons-lui la paix.

BÉCASSINE A L'INSTITUT

— Que nous veut cette belle enfant ?

— Mon cher Anatole, c'est la gouvernante du vieux druide qui veut te parler, de la part de son patron.

— Oui, Monsieur, y m'a dit comme ça :

— Bécassine, en breton, *hen*, qu'est-ce que c'est ?

— Ça, c'est un *vieux*.

— Et *dèn, dyn* ?

— Ça, un homme.

— Et *hen-dyn* ?

— Un *vieux homme*, donc !

— Parfait, Bécassine ; tu iras à l'*Institut*.

— Merci bien, Monsieur.

— Oui, tu en sais plus long que *Fustel*.

— *Fustel*, c'est mal dit. *Fust*, c'est un *manche*, èd *frél*, èd *fléau* ; faut dire *Fuster*, un qui tape fort. Y sait pas écrire son nom.

L'Institut, Monsieur, c'est cent vingt francs.

— Prends ; vas-y. Vas voir Anatole de ma part.

Alors, monsieur, je m'v'là. Si vous voulez m'faire m'indéfrisabe.

— Anatole, cette enfant te prend pour Paul Boncour.

— Ou pour Anatole, de l'Institut de Beauté.

Ce vieux druide barbu en a de bonnes.

— N'empêche, cher Anatole, que cette petite bretonne illettrée en sait plus long que Fustel, et que tous les membres de l'Institut, de l'Académie, du Collège de France, de la Sorbonne, de l'Université de France et de toutes les Universités de la Terre, qui ont lu Ammien Marcellin, Ammianus Marcellinus, et n'ont rien compris à cette simple phrase du général romain, historien des *Bourguignons* :

« *Ils ont des rois qu'ils nomment HENDINOS,*
« *quos HENDINOS vocant, soumis à l'autorité d'un*
« *GRAND PRETRE, portant le titre de SINIS-*
« *TUS* ».

— Qu'en dis-tu, Anatole ?

— Je pense que mes forts en thème, à commencer par ceux de mon *Conseil Supérieur de l'Éducation Nationale* qui liront ce livre seront beaucoup plus forts, sinon moins bêtes, après qu'avant.

M. T. VARRON
OSCAR VIGNON
Cos.

AVERTISSEMENT

J'ai jugé utile d'accentuer les langues étrangères pour la commodité et l'instruction des lecteurs qui ne peuvent les connaître toutes.

Par exemple, le *Tévéré*, le *Tibre*, que les Italiens écrivent *Tevere*.

Pour le latin, *um* final doit se prononcer *om*, et *us* final *üs*, à la française.

Il faut donc dire *dominiüs vobiscom* et non point *dominous vobiscoum*, grotesque jargon d'importation récente, qui ne peut que disparaître sous le *ridicoule*.

Les anciens Romains, dans leurs inscriptions, écrivaient *Templom*, que quelques plats-pieds de sacristie veulent prononcer *Temploum*.

Les vieilles inscriptions portent *loupus*, loup, prouvant péremptoirement que les vieux Romains ne prononçaient pas *loupous*.

Il en sera reparlé au cours de cet ouvrage. Le célèbre épigraphiste Jean-Baptiste Spotorno, qui est, avec son savant ouvrage *Dell' Arte Epigrafica*, l'introducteur à la Science des vieilles inscriptions, penchait, naturellement, pour la prononciation française de l'*u* dans le latin.

J'ai représenté la lettre grecque *X* que l'on nous fait prononcer *ki*, dans les écoles, et qu'il faut prononcer comme le *c'h* breton, dans *Pen-Marc'h*, par exemple, au moyen du *c'h* breton, tout bonnement.

Courbevoie, 5 Octobre 1933.

O. V.

INTRODUCTION

*Le Latin est venu ;
Le Gaulois est resté.*

AMPÈRE.

LE DARON DU GOSSE LA DARONNE DE LA MIDINETTE

Lorsque Littré nous dit que le *daron*, vieux mot français, désignant un personnage d'importance, est d'origine inconnue, et ne s'est conservé que dans l'argot, il donne un exemple entre mille de l'aveuglement des philologues, ossifiés dans leur *latinerie* et leur *bocherie*, prenant pour des mots d'argot de création populaire et fantaisiste les mots gaulois les plus évidents, les plus beaux, les plus expressifs.

Commençons par le *daron* et sa *daronne*.

Owen Pughe (prononcé Piou), le grand lexicographe du *Pays de Galles*, pays gaulois par excellence, ou le *gallois* est en honneur, enseigné, parlé, ayant ses journaux et revues, va nous montrer que le *daron* n'est point tombé de la lune dans le parler de notre peuple, et que ce mot comporte, dans la langue des *Gaulois*, nos ancêtres, la signification la plus haute :

DARON, de la racine *dâr*, « supérieur », épithète de la *Divinité*; le *Tonnant*, chez les anciens Bretons; aussi nom de famille.

Daronouy, le *Maître du Tonnerre et de la Pluie*.

Le *daron* est donc le *grand chef*, et quand la gosseline des faubourgs parle tendrement de sa

daronne, elle parle le langage plusieurs fois millénaire de nos aïeux, de ses grand-mères.

Ce n'est point du *patois*, de *l'argot* : c'est une perle fine de la couronne ancestrale, que les cuistres ont écartée du Trésor français, ne l'ayant trouvée dans le latin ni dans le boche.

Le chef de famille, le père, en est le *daron* pour plusieurs raisons encore.

En effet, *dâr*, « supérieur », suivi de « *ôn* », *dâr-ôn*, est le « supérieur-suprême; le maître absolu.

De même que *Man*, jolie, suivie de *ôn* a créé *Manon*, « parangon de beauté », nous dit Owen Pughe; la Belle-des-Belles.

LE GOSSE. LA GOSSELINE

Le gosse est tout aussi *gaulois* que son daron.

Goaz est le « garçon », le jeune « valet », en Bretagne et en Galles.

Gosse est le nom classique du *jeune garçon* chez les *Goths* de Scandinavie, de *Goth-land*, qui sont, on le verra en bonne place, de purs *Gaulois*.

La *gosseline* est un terme de la rue, gentille création *parigote*.

LE GNAF

Cet utile industriel, à qui la vie chère a conféré ses quartiers de noblesse n'est pourtant qu'un *vilain*, en Galles, que rien n'apparente, dans le langage actuel, à sa profession de savetier, de « cobbler » chez les Anglais; s'écrit *Cnaf*, en gallois.

LE BOUIF

Le *bouif*, par contre nous prouve son droit à se nommer *bouif*, à faire le *bouif*, depuis les temps gaulois les plus reculés :

Du gallois *bau*, « sabot », et *hif* « cuir ».

Le *bau* est aujourd'hui le « sabot » des solipèdes, en gallois; *the hoof*, en anglais.

Le *bau-hif*, *bouif* applique la *semelle de cuir* au *sabot*, dès la plus haute antiquité gauloise.

LE SABOT

Ca, « ce qui tient », « retient », « contient », précédant le *bau*, le *pied*, est visiblement ce qui le « chausse », le « tient ».

Ca permuté en *Cha* a finalement donné *chabot*, puis notre *sabot*.

Les Francs-Picards, Auvergnats et autres provinciaux continuent à prononcer *CHABOT*.

HÈN. HENRY. HENRICUS. HEINRICH

Reprenons l'un des deux mots de la petite Bretagne, *hèn*, vieux.

Tout le monde comprendra, en scindant *Henry* en ses deux parties, *hèn*, *ry*, que ce nom signifie *vieux-roi*.

Ri, *ric*, *righ*, « roi » en gaulois.

Le latin *Henricus*, *Hèn-ric* avec la finale *us* ne saurait renier la paternité gauloise.

Le Boche *Heinrich*, *Hein-rich*, camoufle en pure perte son larcin de racines gauloises.

Des douzaines de noms se sont formés du nom de cette base.

Hèn a fourni des douzaines de dérivés :

Hénet, Hennion, Hennequin, Héna, — le plus vieux, — etc., etc...

LE LATIN EST UNE LANGUE GAULOISE

Il sera démontré au cours de cet ouvrage que *le latin est une langue gauloise*.

La mystification de l'*Allemand langue-mère* sera étalée dans toute sa pauvreté.

Ne prenons qu'un seul exemple, pour nous mettre en goût : le verbe *manger*, que l'on tire du latin *mandere*.

Mais aucun latiniste ne saurait nous dire comment s'est formé le latin *mandere*.

On se rabat sur *mandibulum*, « mandibule », « mâchoire », — mais on ne sait pas davantage d'où provient ce mot, qui n'est donc pas une explication, mais une complication.

Il faut en venir au gaulois, *mân*, « ce qui tient », « une main », qui a formé *mant*, *mand*, « ce qui se referme », les mâchoires.

Nous y voilà.

Mandere est là pour *mand-iré*, « aller-mâchant » ; manger.

Mand a donné au latin son *mandibulum*, ses mandibules.

L'autre verbe latin *manducare*, mastiquer, manger, s'est formé tout autrement, quoiqu'on en puisse dire.

Mân-ducare est fait de *mân-ducere*, « main-conduire ».

Car il est un fait qui devrait frapper tout d'abord l'étymologiste, en regardant l'homme manger ; et

c'est que l'homme porte la nourriture à sa bouche avec la main.

Le lecteur comprend déjà l'importance primordiale du Gaulois, qui est la véritable source des langues de l'Europe et de l'Inde.

« OTEZ LE GAULOIS, IL N'Y A RIEN ».

L'IMPUDENCE DES MÉTÈQUES DE LA RIVE BOCHE

Si quelqu'un est tenté de me reprocher quelque vivacité, qu'il se procure un livre classique, les *Commentaires de la Guerre des Gaules*, de Jules César, édité par une fameuse librairie classique, avec la *traduction française* par « UN COMITE DE PROFESSEURS ».

En toute occasion, ce « *Comité de Professeurs* » traduit LES GAULOIS par LES BARBARES, et cette ignominieuse énormité n'a jamais frappé les membres du *Conseil Supérieur de l'Education* « soi-disant » *Nationale*, ni aucun des *Grands Maîtres de l'Université* qui font la fine jambe rue de Grenelle.

Ni, ce qui me surprend le plus, aucun des professeurs de cette sanglante Université, ni aucun des élèves qui ingurgitent ce poison.

Quels sont les cochons malades que la Grande Maison française à recrutés pour baver, dans nos écoles, sur nos ancêtres ?

Pas des Français sûrement.

Un tel scandale va-t-il durer ?

Après tout, cet affreux Ernest Lavisse, « maître de Conférences à l'Ecole Normale Supérieure », d'où sortent tant d'esprits supérieurement anormaux, n'est pas en reste avec ces ignobles cuistres, puisque dans la même Maison, il signale les *Gothins* comme *Germain*s dans un *Atlas Historique* parfait, quant au reste, en tous points.

Et il ne voit, lui aussi, dans les Gaulois, que des

« barbares » tapis dans des huttes, au fond des forêts.

JULES CÉSAR ET LES GAULOIS

« *Jules César avait PLUS DE GAULOIS que de ROMAINS dans ses armées* ».

Qui parle ainsi ?

Mais « nousté Fustel » en personne, à qui je rends hommage en connaissance de cause quand il le mérite ; et il le mérite souvent.

Jules César, gouverneur de la Gaule d'Italie, dénommée *Gaule Cisalpine*, notre Gaule étant, pour les Romains, la *Gaule* tout court, y levait des légions avec la plus grande facilité ; et c'est avec ces légions de Gaulois qu'il réussit, après huit ans de dures campagnes, à soumettre nos ancêtres.

Ou, plus exactement, à rétablir l'unité italo-celtique de la Gaule et de l'Italie.

Jules César avait une légion de Gaulois qui lui appartenait en propre, *al-od*, dont on a fait *alauda*, « alouette », qui composait sa garde, et dont tous les légionnaires étaient *citoyens romains*.

La guerre terminée, César introduisit des chefs gaulois au Sénat de Rome, et c'est de cela que les Romains lui gardèrent une rancune inexpiable.

César avait aussi donné, après sa victoire sur l'Italie soulevée pour arracher à Rome le droit de cité romaine, ce fameux droit qui lui avait toujours été refusé.

Il avait reforgé l'unité gallo-romaine ;

Il avait donné à la Gaule la frontière du Rhin ;

Il avait donné à l'Italie la Liberté, la délivrance de la tyrannie et des concussions de Rome.

Et voilà de quoi il est mort : non pas d'avoir étranglé la Liberté à Rome, mais de l'avoir donnée à l'Italie.

Les Gaulois étaient hautement civilisés.

Bourges, l'une de leurs capitales, était la plus belle ville du monde; *pulcherrimam urbem, ville superbe*, en écrit César.

Virgile, poète immortel, Gaulois de Mantoue, était adolescent quand César tomba.

Et César, Cicéron, Varron, et toutes les illustrations de Rome, étaient les élèves du Gaulois Gniphon, grammarien et maître d'éloquence de Rome.

O. V.

« TEUFEL »

LE DIABLE DES BOCHES DONNE SA DÉMISSION
ET REND SON TABLIER AU « VIEUX DIEU »

*Le latin est venu ;
Le gaulois est resté.*

AMPÈRE.

Le cheval de bataille des autonomistes d'Alsace, comme des activistes Flamands, est la question de la langue, dont les uns et les autres font remonter l'origine à la souche germanique.

Ils croient dur comme fer que la langue allemande est leur langue-mère, la *mutter-sprache* du dialecte alsacien, du flamand et de toutes les langues du Nord.

Quelques démonstrations suffiront pour mettre à mal cette humiliante prétention, et pour prouver que non seulement le germanique n'est point la langue-mère de ces deux provinces, non plus que du néerlandais, ni des trois langues scandinaves, ni de l'anglais, mais encore n'est point au moindre degré « langue-mère » parmi les autres langues « indo-européennes », langues de l'Europe et de l'Inde, dont la parenté a été établie de longue date.

Le savant Bopp, venu à Paris étudier la vieille langue des Indes que nous nommons le « sanscrit », auprès de notre Emile Burnouf, a produit une œuvre remarquable, la *Grammaire comparée des langues « Indo-Européennes »*, dans lesquelles, pour la première fois, les langues celtiques ont repris leur place et leur rang.

Mais, depuis, la *philologie allemande* étant devenue carrément *annexionniste* et *fourrière de l'invasion des pays qu'elle déclare d'origine germanique*,

les philologues d'outre-Rhin ont hardiment biffé d'un trait de plume et d'audace les langues « EURO-PÉENNES » et ont imposé aux universitaires passifs de tous pays la *Grammaire des Langues INDO-GERMANIQUES*.

Le tour était joué ; IL N'Y AVAIT PLUS D'EUROPE...

Bopp était obligé, lui, de placer les langues celtiques au rang des autres langues, dont le germanique est une variété, à la suite des travaux considérables des savants bretons, gallois, écossais, irlandais, dont les dictionnaires et les grammaires prouvèrent l'originalité, la vitalité des langues celtiques, toujours vivantes dans leurs pays respectifs, et pour un peu la priorité, car plus d'un, dont je suis, a réclamé pour le *celte*, pour le *gaulois*, le titre de *langue-mère des langues indo-européennes*.

On nous dira qu'ils ont erré, que leur patriotisme les a entraînés trop loin...

Dans ce cas, ils seraient à critiquer, mais dans la même mesure que MM. les Philologues allemands, qui tentent la même entreprise en faveur de la branche germanique des langues.

Dans la même mesure aussi que les introducteurs du *sanscrit*, pris d'une belle ardeur pour tirer les langues de cette prétendue *mère des langues*, qui a fini par se contenter d'être leur sœur.

Le même sort est arrivé, à tour de rôle, au cours des siècles, au latin, au grec, à l'hébreu, et nous allons le faire subir maintenant à ce fameux idiome germanique, qui a toutes les prétentions, et qui n'est capable d'en soutenir aucune.

Commençons par en haut.

Je prends aux Allemands leur TEUFEL, leur HIMMEL, leur vieux GOTT, que nos petits autonomistes, — et pas eux seulement, — prennent pour des mots germaniques, et je vais les décortiquer, et

arriver jusqu'au germe celtique de ces trois vocables typiques.

Beaucoup de ces autonomistes, ou tautonomistes, — les TOTOS DE L'ALSACE, — ayant l'honneur du sacerdoce, vont se trouver passablement embarrassés, s'ils n'ont plus *ni Dieu, ni Diable, ni Paradis...*

La TERRE, leur ERDE, suivra !

Après quoi, je leur enlèverai leurs *pères, leurs mères, leurs frères, leurs sœurs, etc...*

Commençons par le *Prince des Ténèbres*, le *Malin*, le *Mauvais*, et disons que le germanique ne contient aucune des racines de TEUFEL, ancien saxon *Düvel*, hollandais *Düivel*, anglais *Devil*, ni de toutes ces autres formes supposées germaniques : *Deofl, Deofol, Deoful, Dioful, Diobul, Diubhal, Diavel, Djefvul, Diöful, Difill, Diufal, Tiufal*, qui ne pourraient signifier que le *Noir-Menteur* ou le *Dieu-Menteur*, en celtique.

Les racines de TEUFEL sont apparentes, TEU et FEL, qui sont celtiques.

DU, noir, et FEL, subtil, malin, rusé ; félin ; félon.

En somme le *NOIR-MALIN, TROMPEUR, MEN-TEUR*.

Ou *TEU, DEU, DIEU* et *FEL* :

Le *DIEU-MENTEUR*.

C'est le vieux saxon *Dü-vel* qui serre de plus près l'origine celtique.

Le hollandais *Düi-vel* se décompose autrement : *Dü-y-vel*, *NOIR-le-MALIN* ;

Le *De-vil* est très bien conservé, pour son âge.

Le haut-allemand TEU-FEL doit se décomposer en trois racines, comme le hollandais :

TE-Y-FEL, déformé de TU, mutation de DU, avec l'article intercalé : *NOIR-le-MALIN*.

Toujours *NOIR*, le Diable.

Il se présente pour TEUFEL une seconde forma-

tion savamment celtique, TA-Y-FEL, GRAND-LE-MALIN, TROMPEUR.

Wilhelm Obermüller, dans son grand KELTSCH-DEUTSCHES WOERTERBUCH, *Dictionnaire Celto-Allemand*, établit également l'origine celtique de ce pauvre TEUFEL, obligé d'emprunter ses racines au celtique, au gaulois, et qui, tout « grand malin » qu'il soit, se croit *Boche*, à l'instar de nos précieux autonomistes, et qui ne l'est pas plus qu'eux.

Obermüller signale que les Slaves donnent au Seigneur Teufel, le *Noir-Malin*, le Nom de *Dieu-Noir*.

Les *Du-Sü*, *Sii*, permutation de *Dii*, en composition gauloise, étaient (voir le Quicherat) les *Noirs-Dieux* des Gaulois :

« *Dusii*, mot gaulois, démons de la nuit, incubes, etc... » écrit notre auteur.

Cette permutation gauloise du D et du T en S se trouve dans une quantité de verbes et de mots latins : lud-ere, jouer : lusus ; quattio, je secoue je casse : quassus ; vid-ere, voir : visus ; plaud-ere, applaudir : plausus, etc., etc...

Cette permutation dans la langue latine ne s'y explique que par la grammaire gauloise, et elle constitue l'une des preuves certaines de l'origine gauloise du latin, comme le prouvera la suite, l'enchaînement de nos arguments.

Le germanique présente une racine plausible, FEHL, que Grimm traduit en latin ERROR, MEN-DA, erreur, faute, et que, loin de l'étouffer, je mets volontiers en évidence, quitte à la discuter à la française ; car elle n'est pas germanique...

Mais le germanique ne donne rien qui puisse jeter un rayon de lumière sur la première partie du mot TEUFEL, décomposé en deux ou en trois racines.

Et il ne donne rien non plus à la forme DÜVEL, ni à la forme hollandaise DU-I-VEL.

Le Gallois offre encore *dai*, divinité.

La racine *fel* a donné le grec *phélos*, traître.

Félon, *félonie*, en sont issus.

Où voit-on maintenant que l'allemand soit langue-mère ?

Il n'est même pas son propre père...

Et sans le celtique il ne serait pas.

Le celtique *DU*, noir, est resté dans le Français et a sans doute donné des dérivés en Germanie sous la forme de noms d'hommes et de lieux.

Les Bé-du, les Du-bé, sont deux familles témoins du celtique que l'on croit disparu du Français... Cela signifie *Vilain-Noir* et *Noir-Vilain*. Nombre de patronymes français qui sont du pur gaulois sont à citer.

Le grand Ampère avait raison, quand il a jugé la question sous cette forme lapidaire :

« *Le Latin est venu ; le Gaulois est resté* ».

« GOTT »

LE VIEUX DIEU DES BOCHES EST « DÉ-GOTTÉ »

A SON TOUR ET SE RETIRE EN FRANCE

AVEC SATANAS, DANS LE PARADIS GAULOIS

Avant d'aborder le nommé GOTT, le Bon Dieu des Boches, retournons encore un peu « Le Mauvais », Messire Satanas, sur le gril de la philologie celtique, gauloise, française.

Nous avons donné les noms variés de ce diable-là, simples déformations du *gaulois*, dans toutes les langues du Nord, que les savants et savantasses

d'outre-Rhin, et même d'ailleurs, prennent ou font passer pour germaniques.

Les formes suivantes sont les plus curieuses : DE-VIL, DY-VIL, elles se rattachent à EVIL, anglais, MAL, MAUVAIS ; anglo-saxon, E-FELL, Y-FEL, E-VEL, frison ; EU-VEL, E-VEL, hollandais ; U-BILS, permutation gauloise de U-FILS, gothique ; U-BEL, vieux saxon, vieux haut-allemand ; Û-BEL, permutation gauloise de U-FEL, haut-allemand, qui portent *la marque gauloise indiscutable, indélébile*, sous leurs déformations.

L'anglais E-VIL, mauvais, se compose de E., venu de Y, l'article gaulois, et de FIL, VIL, « *that is ejected, or thrown out* », nous dit Owen Pughe, qui est « *éjecté, ou chassé dehors* ».

Il s'agit donc de *l'ange dé-chu, chu, tombé, chassé*, et voilà qui explique clairement la variante, avec les noms du diable formés avec FEL, *trompeur, malin*, etc...

FIL, VIL, a donné le français tel quel, le latin VIL-is, et tous les dérivés.

HU est encore, en gaulois, « *an epithet of the Deity, in the Bardic theology* », une *épithète de la Divinité, dans la théologie bardique*, et ceci rend compte une seconde fois de la forme HY-FEL, le DIEU TROMPEUR.

HY signifie également « *téméraire* », donc le *Téméraire Déchu*, et ainsi tout rattache les diverses formes du prétendu « *germanique* » *dans toutes les langues du Nord* au plus authentique GAULOIS.

Autre curiosité, que nous prodigue le supposé vieux haut-allemand, avec ses formes DIU-FAL et TIU-FAL, DIEU FAUX, alors que le haut-allemand présente son TEU-FEL, de la même signification, et qui s'écrirait, ou se prononce aussi bien DEU-FEL :

Le latin DE-US s'est écrit primitivement DI-US, et les deux formes montrent que le TEU-FEL ou

DEU-FEL, le DIU-FAL ou TIU-FAL, ne *peuvent pas être allemands*.

Nous avons indiqué, dans l'*allemand*, une racine plausible, FEHL, error, culpa, autrefois FEIL, qui pourrait expliquer la moitié du mot ; mais il est démontré que FEHL et FEIL sont dérivés du gaulois FEL, a failing, a fault, soit : faillite, faille, le latin FALLO, FE-FELLI, FALLAX, FALSUS, l'anglais FALL, tomber, I FALL, je tombe, I FELL, je tombai ; l'allemand FALLAN, FALLEN, et toutes les formes des langues du Nord.

Fall et Fell en somme sont un même mot ; I *fall*, je tombe ; I *fell*, je tombai ; I *fell* a tree, je « tombe », — je coupe — un arbre, en anglais.

Passons maintenant, au vrai, au Bon DIEU, que les Anglais nomment GOD et les Allemands GOTT.

Nous disons que GOD et GOTT n'ont aucune racine dans le germanique, aucune des deux racines qui composent ce nom.

GODD est un mot gaulois qui signifie l'*Entrevu*, le *Caché*, le *Voilé*, que l'on ne peut qu'*entre-voir*.

Voici la définition du gaulois actuel, le gallois qui s'en rapproche le plus :

GODD, pluriel GODAU, ce qui éclate au dehors, ou *apparaît partiellement*.

N'est-ce pas la définition même de l'idée de DIEU, conçue par la philosophie druidique :

Celui qui de nos yeux et de nos cœurs se cache,
Nous remettant toujours le bandeau qu'il arrache
Sans cesse en se jouant derrière l'horizon,
De l'Homme chaque jour renouvelant la tâche,
Et le narguant dans sa prison !

Celui qui dans son sein contient l'immense espace,
Où l'astre monstrueux tous les trois siècles passe,
Où le puissant penseur perd ses regards sans fin,
D'où la Raison revient triste, meurtrie et lasse,
Rechausser le même escarpin !

L'escarpin d'Empédocle, la seule relique vomie par l'Etna, du philosophe sacrifiant sa vie à l'exploration du mystère.

Le *voile* du Temple *voilait Jehovah*, que les Juifs dénomment Yaweh, et dont il était interdit de prononcer le nom au commun des enfants du Peuple Elu :

« On n'est jamais élu si bien que par soi-même »...

Seul le Grand Prêtre avait le droit de le prononcer à voix basse, une fois l'an.

Nous pourrions terminer ici cette étude, mais nous allons montrer que GOTT, GOD, qui n'a aucune racine ni raison d'être en langue allemande, cette soi-disant *Mutter-Sprache*... généralisée, petite Cendrillon de *Tochter-Sprache* dégradée du gaulois, du celtique, possède maintes raisons d'être fier de ce nom vénérable et vénéré, dans la langue des Gaulois, nos pères.

Owen Pughe nous donne un singulier « Ersatz » de Dieu qui n'aurait droit qu'à un strapontin dans le Paradis gaulois HIMM-EL, HEM-EL.

Comme GO signifie en gallois, ou gaulois cimbrique, ALLANT, APPROCHANT, d'où PRESQUE par extension, et que cette préposition affecte des centaines de mots, dans cette langue celtique, le gallois, il nous donne un GODDUW, *DEMI-DIEU*, qui serait bien après tout, assez bon pour les Boches, nation folle d'orgueil, qui s'est fait un Dieu à son image.

Ce gaulois GO est la racine du verbe anglais *to GO*, aller, déformé en GEHEN par l'allemand, et n'a aucune attache avec le germanique, à qui on l'attribue mordicus dans toutes les Universités de la Terre.

Ce gaulois GO a donné au latin ses verbes *plango*, *clango*, *pango*, pleurant *je vais* ; sonnant *je vais* ; enfonçant *je vais* ; et autres.

Par la permutation du G en V, nous avons obtenu les formes du verbe ALLER : je VAIS, tu VAS, il VA.

Littre, avec tous les autres, renonce à trouver l'étymologie du verbe *aller* et espère vaguement qu'on la découvrira quelque jour.

En attendant, il le conjugue avec le verbe *latin* *ire*, aller, et un autre verbe *latin*, *vadere*, passer à gué, aller.

Or ces deux verbes ne sont *pas latins* : ils sont *gaulois*...

Le GOD-DUNED est un VŒU fait à DIEU, de DUNED, DWNED, expression, parole : la PAROLE que l'on *donne* à DIEU.

GODDE, gaulois, est encore le DESSEIN, le PROJET, la VOLONTE, la RESOLUTION, et le CONSEIL ; le CONSEILLER, se dit GODD-WR, de WR, homme, l'HOMME QUI CONSEILLE ; le SAGE.

Il y a des douzaines de ces développements qu'il serait trop long de reproduire ici, qui prouvent que GOD, GOTT est bien d'une nombreuse famille gauloise, et ne sort point d'une racine de circonstance, imaginée par les philologues d'outre-Rhin pour les besoins de la cause, comme le leur reproche Wilhelm Obermüller.

Citons seulement quelques-unes de ces preuves :

GOD-id, EXTRAORDINAIRE ; adjectif de GOD, Trésor, Bien ; le Bien.

GOD-idog, EXCELLENT ;

GODDEFUS, PATIENT, plein de COMMISERATION ;

Passons maintenant aux radicales qui peuvent nous expliquer le fin du fin de GOD et de GOTT.

Disons tout d'abord qu'il n'existe pas, — que je sache, — de mot OD et OT en langue allemande.

Les mots allemands terminés en OD, OT, sont obligatoirement *gaulois*, comme GOTT et l'anglais

GOD ; comme KLEINOD, KLEINOT, joyau ; comme encore l'un des plus connus, BROT, pain, ce dernier signifiant, en *gaulois*, « aliment par excellence », BRO-OD, BRO-OT et rien, absolument rien, en *allemand*.

L'allemand ne possède pas, non plus, la racine GO, GAU, celle-ci, la même que la première, et dont Wilhelm Obermüller fait la forme *germanisée du gaulois gal*.

Le GOTT « allemand » est donc parfaitement « dé-gotté » en tant qu'allemand.

Et nous pouvons, dès à présent, affirmer qu'il n'est pas « BOCHE », ce qui ne surprendra plus personne.

GOD-O-GWALD, la FORTUNE, le TRESOR de la NATION, montre encore un attribut de DIEU, la Divinité prenant le nom de la FORTUNE, du SORT, du DESTIN.

GO représente l'ABONDANCE, et Pughe le traduit en anglais ABUNDANCE, PLENTY, soit ABONDANCE, BEAUCOUP, PLENITUDE.

GO répété dans GO-GO, explique l'expression française « à GO-GO », que les philologues, dont Littré, ne comprenaient pas, faute de savoir UN MOT de Gaulois, rien qu'un...

Présentement, en Galles, GO-GO s'abrège en GO-G, d'où il est facile de reconstituer le vieux gaulois.

Et notre expression française, à GOGO.

Nous avons dit que le mot OD, racine ou simple suffixe, est inexistant en allemand, ainsi que l'autre forme OT. On ne le trouve que dans KLEIN-OD ou KLEIN-OT joyau, bijou, — qui est un mot gaulois, donné par Pughe sous cette combinaison : GLAIN-NOD, *a pure jewel*, un pur joyau.

Obermüller analyse OT comme évidemment gaulois avec le féminin *et, ette*. Ainsi : *Mon-od, Mon-*

ette ; Bern-ot, Bern-ette ; Pern-od, Pern-ette ; Henri-ot, Henri-ette, et autres.

GOD, GOTT ne peut donc pas être germanique, le voulût-il..., mais il n'y tient plus du tout...

Le curieux, c'est que le mot allemand KLEIN, KLIN, comme l'anglais CLEAN, prononcé *clin*, est gaulois, par sa signification autre que « petit » ; car KLEIN, et sa vieille forme KLIN veut dire également *pur, propre*, comme en anglais.

Voici, du coup, tous les *Klein* d'Alsace et autres lieux ramenés dans le giron de la patrie gauloise.

KLEIN-OD est donc parfaitement, totalement gaulois, et ne peut pas ne pas l'être ; et ne peut pas être germanique. C'est le mot gaulois tel quel : *glain-nod*.

Les étymologistes anglais, pourtant férus de germanisme, rattachent formellement leur CLEAN et l'allemand KLEIN au gaulois *glain*, et *glan* PUR, SAINT, PROPRE, INTEGRE.

Le mot racine OD, qui forme la seconde moitié de GOD, GOTT, nous donne une idée merveilleuse de la Divinité :

« *Ce qui est clair, brillant ; la neige ; notable ; excellent ; unique ; singulier* ».

GO-OD, GO-OTT, abrégés en GOD et en GOTT, c'est donc la FORTUNE-UNIQUE, le DESTIN-EXCELLENT : DIEU.

Si nous comparons le gaulois au sanscrit, comme l'a fait le savant Adolphe Pictet, dans sa grande étude sur *les Analogies du Celte et du Sanscrit*, nous allons faire une trouvaille qui viendra à l'appui de nos démonstrations.

« GO, dans le Vêda, écrit notre Burnouf, *tout ce qui est bon* : CIEL, LUMIERE, LUNE, SOLEIL, FOUDRE ; la TERRE, la NUÉE, le SACRIFICE, la PAROLE SAINTE. BŒUF ; VACHE.

« GO-DA, celui qui donne des vaches ».

« DA, à la fin des mots, indique un DON ou DONNEUR ».

Bienfaisant, généreux, bon.

GO, la TERRE, est le même mot que le GAU, le GO des Gaulois.

N'est-il pas apparent que le Sanscrit GO, avec ses diverses acceptions, qui vont de la PAROLE SAINTE à la VACHE, sacrée aux Indes, est dérivé du celte, du gaulois, GO, *abondance. terre nourricière, fertile ?*

La VACHE, est le DON D'ABONDANCE, GO-DA, que je ne voudrais pas substituer au sens donné par Burnouf, devant qui il faut s'incliner ; mais, cependant, c'est là que se trouve le sens, et le « donneur de vaches » ne me dit rien.

La CHEVRE, en anglais GOAT, prononcé GOT, est une autre source d'ABONDANCE, GO, et OTH, *suprême*. L'allemand *geiz* est une pauvre déformation de notre GO-OTH, que l'on peut également former avec OD, *excellent*.

L'allemand n'offre absolument rien pour GEISZ ni pour sa vache, KUH, déformation, débris du mot sanscrit GO, rattaché au gaulois GO, *abondance*.

Il en est de même des autres déformations du nom de la vache dans les langues du Nord, CU, KU, CHUO, KUO, KOE, prononcé KOU, GO et GAUS, celui-ci du gothique.

L'anglais COW (caou) est avec le gothique, le moins déformé.

Les étymologistes allemands et autres n'ont pas vu ou voulu voir, certains ont nié, la parfaite analogie de GOOD, GUDH, GUT, (prononcés GOUD, GOUT) avec le nom de DIEU, GOD et GOTT.

Ils l'ont rattaché au persan KHODA, DIEU, et à l'Hindi ou Hindoustani KHUDA, prince.

En effet, le persan KHODA signifie DIEU sans conteste, et na-KHODA sans-Dieu, athée. Mais les

racines du mot persan sont celles que nous avons analysées, et qui, seules peuvent expliquer le mot persan.

Un savant linguiste, M. H.-A. le PILEUR, a démontré que, dans presque toutes les langues, l'idée de DIEU se confond avec celle de BON.

Dans le persan même, nous trouvons encore GHUDA, CHOD, DIEU, à côté de CHOSCH, BON, et CHOSCHI, BONTE.

Faisons, en passant, un plaisir sans mélange aux philologues d'autre-Rhin, et donnons-leur l'étymologie de GOETHE.

De GO- le CANTON et de ETH, progressif, avancé, ETH-el, élu, choisi, nous possédons le sens du nom du grand homme, qui est GAULOIS, ET N'A AUCUN SENS DANS L'ALLEMAND.

De là ce nom à jamais pitoyable de la martyre du soudard boche :

Miss ETHEL.

« HIMMEL »

LE PARADIS DU « VIEUX DIEU » EST GAULOIS

Au point où nous voici parvenus, les Boches n'ont plus ni DIEU ni DIABLE.

Ni BIJOUX, ni une croûte de PAIN.

Et nous allons leur prendre, ou mieux reprendre leur PARADIS, qu'ils ont usurpé, qui n'est pas BOCHE et ne peut être que GAULOIS.

Car leur PARADIS, qu'ils appellent « HIMMEL » n'a aucun sens dans aucune des langues qualifiées « germaniques ».

Nous laissons le temps de la réflexion aux chercheurs et aux curieux, en face du diable *Teufel*, qui

ne sait plus, au juste s'il est *boche* ou *gaulois*, privé qu'il est de toute racine germanique, et ne sachant sur quel pied — fourchu — danser.

Nous allons, cette fois, demander sévèrement au Vieux-Dieu, « Gott », s'il est bien chez lui dans le Paradis, « Himmel » ; après quoi, nous le prierons de nous faire connaître la signification de ce nom germanique, ou censément tel, et d'avouer comment il l'a... dé-gotté.

Disons tout de suite, que *Himmel* n'est pas, ne peut pas être germanique ; autrement, ça se saurait, car Jacob Grimm, le « père de la philologie germanique » n'eût pas manqué de l'exposer clairement.

Or, Grimm hésite, tâtonne, hasarde que *Himmel* est le « Toit de la Terre » : triste pauvreté.

Et il tente de comparer *Himmel* avec l'anglais *heaven* (prononcez *hevn*), avec lequel il n'a aucun rapport.

Donnons, avec Grimm, les diverses formes de ce vocable, et tâchons de découvrir, par comparaison et élimination, la forme vraie, la forme étymologique :

Himmel, haut allemand ;

Himins, gothique ;

Himinn, islandais ;

Himil, vieux-saxon ;

Himul, frison ;

Hemel, hollandais ;

Himmel, suédois, danois, norvégien ;

Himel, moyen haut-allemand ;

Himil, vieux haut-allemand.

Si Grimm, et la pléiade de savants qui se sont attachés à son char, avaient la moindre connaissance du *celtique* et de *l'hébreu*, l'origine de *Himmel* leur serait venue à l'esprit au premier coup d'œil.

Car EL, en celtique, gallois, cimbrique, gaulois,

comme en hébreu, c'est DIEU.

Et *Himm-El* signifie *Maison-Dieu, Domicilium Dei*.

Du reste, il n'est aucun lecteur qui ne sache, s'il se remémore l'Évangile, que EL signifie DIEU, car on aura toujours dans les oreilles et dans le cœur l'écho du cri suprême de Jésus, du Rédempteur agonisant :

Eli, Eli, lamma sabachtani !

El-i, El-i : Dieu-mien ! Dieu-mien, pourquoi m'as-tu abandonné !

Entre l'hébreu et le gaulois la rencontre n'est pas fortuite, bien que nous nous défendions d'apparenter les langues sémitiques aux langues celtiques.

En gaulois, AL est un *esprit*, dont le pluriel est EL-OD.

Al et *El* sont deux formes du même mot.

Or, saint Jérôme, que j'appellerais sans crainte le Père des Pères de l'Eglise, dont la *Vulgate*, traduction de la Bible en latin, fait foi et fait loi, nous enseigne que les Juifs se servaient — et ils continuent — des mots de presque toutes les nations :

« *Omniū pene gentiū verbis utuntur* ».

D'où vient semblable étourderie des savants d'outre-Rhin, en présence d'un problème aussi simple ?

Simplement de ceci, qui est un cas REDHIBITOIRE, qu'ils veulent *tirer du germanique* les racines du germanique, — *qui ne s'y trouvent pas*.

« Per fas et nefas, leur disait Wilhelm Obermüller, leur bête noire, — vous arrivez à tout dériver
« du germanique, du vieux, du bas, du moyen, du
« haut...

« Ne trouvez-vous pas encore ?

« Qu'à cela ne tienne :

« Vous retombez sur le *slave* !

« Ce n'est pas cela ?

« Reste le bon *vieux slave*, et vous finissez par y

« trouver une racine, que vous tirez vigoureusement
« par les cheveux :

« Elle ne signifie rien ; mais vous lui faites signi-
« fier ce que vous désirez qu'elle signifie :

« C'EST DE L'ENFANTILLAGE.

« CES RACINES-LA SONT CELTIQUES.

— Bon, répondront les tenants de la vieille *Muttersprache*, de l'*allemand* langue-mère des idiômes actuellement qualifiés — ou disqualifiés ? — de germaniques.

Mais HEIM est un mot germanique, si EL est un mot celtique, et nous pouvons, dès lors, faire bon ménage dans un *Paradis-Himmel* franco-boche ?

— Avant de faire bon ménage dans le Paradis, mon ami, il faut commencer par y entrer...

Et je ne suis pas sûr d'y pénétrer, ni vous non plus, par le temps qui court.

Mais HEIM n'est, hélas, pas un mot germanique ; mais pas du tout.

Remontons à Tacite, le vieux Romain qui a décrit les Germains et leurs mœurs, sous l'angle le plus flatteur.

Tacite nous montre, outre les GOTHINS, qu'il déclare GAULOIS, les BOIENS, BOI, GAULOIS habitant la BOHEME ; et cette Bohème, comment en écrit-il le nom ?

Boi - Hem - um :

L'Habitat des Boïens.

Le haut-allemand *Heim* comme tous les autres dialectes prétendument germaniques de la liste, donne une forme délabrée de l'origine primitive, qui est HEM, parfaitement reproduite par Tacite.

Seul, le *hollandais* donne la forme correcte du *Paradis*, HEM-EL, avec le vieux suédois.

Voici, pour le lecteur, un moyen qui ne manque pas d'imprévu ni d'agrément de se documenter lui-même :

Prenez le Bottin et lisez les noms des *localités françaises* :

Vous serez surpris de la quantité de HEM-EL, MAISON-DIEU qu'offre la France ; et vous verrez aussi que la forme gauloise HAM, HAM-EL, HAM-ELET, tant pour les noms de famille que pour les beaux sites, est toujours vivace en France.

HAMEAU est le pluriel de HAM : HAM-AU.

Ampère l'a dit :

« Le Latin est venu ; le Gaulois est resté. »

La racine EL se trouve plus de *vingt fois* dans le *celtique*.

Elle n'existe *pas* dans le germanique.

Elb et *Alb* en sont des dérivés.

Et ALBIS, nom latin, *latin de l'ELBE* : la DI-VINE.

Ceci dit, ne nous hâtons pas d'expulser le Vieux Dieu de notre Himmel, car nous verrons bientôt que le cher vieux *Gott* n'est pas plus « boche » que ce pauvre diable de *Teufel*, et qu'il a droit au Paradis des Gaulois.

« SU' L' TOË D' LA TIAULE »

HORRIBLES ET SAVANTES DIVAGATIONS DE LATINERIE SUR LE CIEL

— Savez-vous de quoi nos savants latinistes de latinerie dérivent le CIEL ?

— Du mot latin COELUM, écrit aussi CAELUM.

— Optime !

Et de quoi tirent-ils COELUM ? Ou CAELUM ?

— Je ne vois pas ; d'autant plus que les Romains eux-mêmes n'en savaient rien, ne sachant comment écrire le mot.

Je vois dans le Quicherat que COELUM est préférable.

Et je vois dans Littré, à l'étymologie de CIEL, que le latin COELUM provient du grec *koilos*, creux, qui donne *kolia*, les intestins.

Ce qui n'est pas très angélique pour définir le CIEL, « voûte des cieux », et « séjour des Dieux, de Dieu ».

La hideuse « colique », ce tord-boyaux, procède de cette même racine que le SEJOUR DES DIEUX ET DES BIENHEUREUX, et il est à espérer qu'ils n'en souffrent pas.

Quant à moi, de voir pareilles âneries respectueusement admises par l'Université, et officiellement enseignées dans les chaires les plus réputées de France, par des Académiciens notoires et de sourcilleux Agrégés, je sens quelque chose qui remue dans mon petit *kolidion* ; ce sont eux qui « font » dans l'étymologie, et c'est moi qui attrape la colique !

— Aïe, aïe, aïe ! Moi de même !

— Ami, ami, nous allons faire passer ça avec une petite infusion de *racines... gauloises*, à la minute :

L'idée qui a créé l'HIMMEL des langues du Nord, l'idée philosophique, l'idée religieuse de nos savants druides et bardes, l'idée *gauloise*, en un mot, a créé le mot français, latin, italien, espagnol, et les dérivés de nos provinces, jusqu'au pluriel franc-picard *ciu*, les cieux.

— Je saisis déjà la moitié du mot, dans le français, EL, le DIEU, seconde partie de l'HIMM-EL des langues du Nord.

Mais la première partie, CAE ou COE ?

— Vous la connaissez très bien, sans le savoir...

Mais il faut que je vous mette sur le chemin.

Que signifie TI, TY, en gaulois ?

— Je n'y suis pas.

— Connaissez-vous pas ce mot si expressif, une TIAULE, une TIAULÉE d'enfants ?

OLL, vous l'avez sûrement noté : TOUT, TOUS, PLEIN, de là le grec OLOS.

— Et alors TI, TY signifie MAISON ? ? ?

— Bravissimo ! Vous y êtes ! Ce que l'on prend pour des mots argotiques est souvent du pur, du très pur gaulois.

— Mais TI-EL ne fait pas CI-EL ?

— Le T gaulois se permute en sa douce D et en sa légère TH, prononcé comme le TH anglais comme le thê-ta grec (T grand, en gaulois), comme le Z espagnol, breton classique, ce qui nous donne mathématiquement CI-EL.

Et l'italien CIELO se prononce parfaitement TCHIÈLO, conservant le T gaulois.

Notre CI-EL est donné DIRECTEMENT au français par le gaulois.

— Et le latin COELUM ?

— C'est la forme que d'aucuns veulent écarter, et qui est aussi bonne, et cette fois vous allez trouver dans votre mémoire le mot gaulois qui a créé ce mot latin ?

— Je suis à quià...

— Ce qui couvre la maison, votre TI, TY, qu'est-ce que c'est ?

— Un TOIT !

— Nous y sommes.

TO est le toit, et TO-AD la toiture, la « to-ade » et encore le TO-ET, TOED, TOIT-LE, par l'article suffixe ED, ET, neutre.

C'est pourquoi nos gens disent aussi indifféremment le TOA que le TOE, — le toë.

Lorsque, sans façon, le Français dit *su l' toë*, il reste parfaitement correct, et c'est celui qui en sourit qui ne l'est point...

Par la même permutation de TO en SO, nous

arrivons tranquillement à la création du SO-EL-UM, COELUM des Romains, qui n'ont jamais su, depuis la mort de l'Archidruide Gaulois NUMA, fondateur de ROME, ce que c'était que le latin.

Au temps de Cicéron, les Romains avaient oublié depuis cinq cents ans le sens du nom même de Rome, *Roma*, qui est resté un mystère jusqu'à l'apparition de cet ouvrage, et le serait resté s'il n'avait point paru... — comme tant d'autres problèmes dont je présente les solutions, grâce à l'étude de la *langue gauloise*.

LES OMBRES MISES EN PLEINE LUMIÈRE

LE TAUREAU SUR LE TOIT ?
MOMMSEN, LE CIMBRE VIRGILE
AVEC LE
TAUREAU DANS LA PHARMACIE
DOMUS ET DOMOS, LES BRAVES, LE BRAS,
LA BRANCHE

— Vous voici à la tête d'une quantité suffisante de mots gaulois, de leurs racines.

Que diriez-vous de l'étymologie du nom TAU-REAU, TAURUS en latin ; TAUROS en grec ; TAROU en gallois ; TARO et TARV en breton ; TARB, TARV en irlandais ?

— Voilà qui coule de source, puisque TA est le grand, le suprême, et OUR, UR, le mot GOUR, GUR, viril, mâle, dont le G est éliminé en composition :

Le TA-OUR et TA-UR est le GRAND-MALE, le MALE SUPREME, que les JUIFS avec leurs voisins et ennemis, « sectateurs de Baal », divinisaient,

malgré les objurgations, les malédictions de leurs prophètes.

— Vous voyez que l'étude du GAULOIS n'est ni impossible, ni trop ennuyeuse ?

Vous avez trouvé dans votre Quicherat le résultat des recherches anciennes sur un mot signalé comme gaulois, TAU, qui serait l'abréviation dont se seraient servis les Gaulois pour TAUREAU :

C'est encore une étymologie infantine que nous ont présentée les Anciens, et d'autant moins pardonnable que les ROMAINS se servaient de ce mot gaulois avec une tout autre signification.

Que nous disent les « écrivains agronomes » de ROME, Columelle, Caton, Virgile, dans les *Géorgiques*, *Traité des Travaux de la Terre* ?

« TAU », résume Forcellini, VOX GALLICA, CASA RUSTICA, apud scriptores rei agrariae ».

Soit : « TAU, mot gaulois, case, cabane des champs, chez les écrivains de la chose agronomique ».

Le TAU était non pas un TAUREAU, dans la langue des GAULOIS qui peuplaient l'ITALIE : c'était d'abord un simple TOIT, un ABRI rustique, puis une case, un « mas », une « bastide », un « bastidon »...

Le TAUREAU n'était pas loin, il est vrai, mais il avait nom TAUR, et la TAURE est encore l'un des noms de la... du taureau femelle.

Prenons un autre oracle de la « science allemande » MOMMSEN, connu pour ses travaux sur les antiquités romaines, et révérend, en France et ailleurs, dans le monde universitaire, à l'égal de Cujas, de Pithou, de Beaufort, de Lévesque, d'Ampère.

Le voilà en face d'un propos énigmatique de VIRGILE :

Le CIMBRE qui disait ALTOMIN.

L'illustrissime Mommsen, avec d'autres savants philologues, voit dans AL, TO, MIN d'abord de l'ALUN ; ensuite un... TAUREAU ; enfin du MINIMUM : il s'agissait donc d'une préparation pharmaceutique et d'un TAUREAU ROUGE...

Qu'ils sont tous loin de compte, pour avoir voulu trouver dans le latin le sens d'un propos tenu habituellement par un CIMBRE, un GAULOIS !

Mais ceci était pour eux contraire à leur postulat, que les CIMBRES étaient des GERMAINS, et il fallait, à toute force, mettre sous le boisseau la langue gauloise.

Or, AL est ici l'article LE ; TO est le TOIT, la CASE, la MAISON, quand on dit « sous mon TOIT » pour « chez moi ».

MIN, TIN, SIN est encore en Scandinavie, en Picardie, MON, TON, SON ; MIEN, TIEN, SIEN ; passés dans l'anglais et l'allemand.

Et le CIMBRE de Virgile disait AL TO MIN, alors que les Romains disaient DOMUS MEA.

« Je vais à ma maison », en latin *eo domum* ; et le CIMBRE disait MA MAISON, *la maison mienne*, AL TO MIN.

Le grec possède deux mots pour « maison » : *domos* et *dôma*, avec deux verbes, *démô* et *dômaô*, je construis, qui peuvent rendre compte du latin *domus*.

Mais les Romains n'avaient-ils pas d'autres maisons que le TAU, la CASA, avant d'importer le mot grec ?

DO est le TO permuté, comme on le voit dans cet exemple : COUVERTURE sur COUVERTURE : TO ar DO, la préposition AR, *sur*, ordonnant la permutation.

TO-MAON, en gallois, est un TOIT HABITÉ, une maison, et non plus une CABANE champêtre,

et on aperçoit le DO-MUM latin à travers le mot gaulois.

MAON est un pluriel de MAN, homme, personne.

MAN-ON, notre Manon, *personne d'une beauté idéale*.

Je ne conteste pas au grec, aujourd'hui, ses deux racines ; je les tiens en réserve pour ma prochaine récolte.

Le latin DOMUS nous revient encore par une autre direction, avec OM, cet autre mot pour HOMME, qui est archi-connu.

— Dans le nom des OMBRIENS, des OMBRES, qui sont de nos jours les habitants de l'OMBRIA, ou UMBRIA d'Italie ?

Le mot latin est donc un « TOIT D'HOMME » : *To-m-us, Do-om-us*.

— Parfait.

Les auteurs tirent le nom de ces GAULOIS de deux mots celtiques, gaulois, OM, *homme*, et BRA, *puissant*.

BRA a donné *brave*, au moyen du superlatif formé, avec AF, AV : BRA-AV, BRAV, BRAVE, qui embarrasse tant Littré.

BRA a donné au latin BRACHIUM, le *bras*, par son comparatif BRA-ACH, *plus fort*, BRACH-ium.

BRA a formé le BRAS français tel quel, l'S étant muette.

BRA a créé notre mot BRANCHE, le *bras* d'un arbre.

— Décidément, je vois qu'Ampère avait vu juste, et que Le Brigant, dont certains grimauds ont fait des risées, était dans le vrai, quand il concluait :

« OTEZ LE GAULOIS, IL N'Y A RIEN ».

— C'est pourquoi je suis, et chacun doit être reconnaissant à notre maître à tous, M. Camille JULIAN, d'avoir rendu justice aux précurseurs des études celtiques, qui ont pu se tromper dans le dé-

tail — et qui ne se trompe pas en cette matière si ardue ? — mais qui se sont trompés magnifiquement, se sachant sujets à révision, avec le progrès de la science dont ils étaient les courageux et avisés pionniers, et, malgré cela, allant de l'avant, envers et contre tous les cuistres de la Terre entière...

« *Gens irritabile... cuistrûm* » !

Les Espagnols, *Celtibères*, Gaulois d'*Ibérie*, s'interpellent toujours du vieux nom de nos communs ancêtres :

Pero, ombré : « *Pourtant, homme* ».

Et ce *bré* énigmatique compose le sens le plus clair :

Bré, excellent, suprême.

Bré-en, suprématie ;

Bré-èn-in, chef, roi ;

Brennus.

Ombré ne dérive donc pas du « latin » *homo*, qui est, du reste, un mot gaulois...

Il signifie : *homme excellent*.

APPRENONS TOUS LE GAULOIS

Le latin est venu,
Le gaulois est resté.

AMPÈRE.

— Apprendre la langue gauloise, me dira-t-on, voilà qui est facile à proposer, mais d'exécution plutôt malaisée, puisque l'on s'accorde à déclarer la chose impossible, depuis des siècles.

Les forts en thème spécialisés dans les études celtiques ou gauloises, nous enseignent eux-mêmes que *le gaulois ne nous a pas laissé dans le français plus d'une demi-douzaine de mots gaulois*.

— Ceci, mon ami, démontre que ces forts en thème ont des yeux pour ne point voir, et des oreil-

les pour ne point entendre.

— Oui-da ?

— Vous venez de parler gaulois, et sans le savoir, ce qui n'est pas mal, pour un débutant...

— ? ? ?

— Eh, oui !

Dâ signifiait et signifie *bon, bien, biens*, en gaulois, et c'est le mot le plus courant en Galles comme en Bretagne, où « oui-da » se dit *Ia dô*, soit *oui bien, oui bon*.

— Mais, alors, si j'apprends le gaulois, le breton, le gallois, j'apprends en même temps le boche ??

Car, dans *Ia dô*, il y a l'affirmation bochique, *Ia, oui ?*

— Bravo ! Vous avez fait coup double, et vous voyez que ce n'est pas la mer à boire, d'apprendre le gaulois !

— Et que c'est joliment amusant, — pour commencer, du moins.

— Instruire en amusant.

C'est ma méthode.

Elle est commode.

Et pour s'esbaudir à fond, il faut lire dans Littré et ses émules, l'étymologie de *da*, dans *oui-da*.

Ils tirent *da* de *diva, dea, divine, déesse*, le tout malaxé en *da*, se basant sur les vieux textes du français naissant, textes qui prouvent simplement que nos ancêtres, à cette époque où le gaulois s'était habillé en latin, et où le latin tombait dans l'oubli, faisaient tous leurs efforts pour rattacher notre langue balbutiante au latin décadent.

Mais, finalement, le mot gaulois est remonté à la surface, sous sa forme primitive, et la *diva dea* s'est effacée devant le *dâ*, qui émaille vingt fois, cent fois par jour, nos conversations.

Le *Ia* des Allemands est gaulois ; leur *Ia wohl* a le même sens que notre *Ia dô* : *Oui bien* !

Le Rév. Pelloutier, pasteur de l'Eglise Réformée de Berlin et membre de l'Académie berlinoise, auteur de savants ouvrages sur les Gaulois, opine que *le germanique est un débris du gaulois*, — et je ne m'avance guère en offrant de le prouver dans le développement du travail que j'offre aujourd'hui au jugement du public.

Le Sanscrit, dont Adolphe Pictet a démontré les concordances avec le gaulois, possède sous diverses formes la racine *dâ* ; *dan*, les biens ; *dâ*, celui qui possède ; *Brahmâ*.

Aussi celui qui *donne*.

De là le latin *da-re*, donner ; de *da-ire* : *aller-donnant*.

— Mais, est-ce que le latin lui même serait... gaulois ?

— Nous verrons bien.

LE MYSTÈRE DU HARO ET DU HARAHUM HARO SUR LE BAUDET !

Qui ne connaît ce rappel de l'antique coutume judiciaire, la *clameur de haro*, par le bon La Fontaine ?

On sait que si quelqu'un criait « haro » sur un autre, tous ceux qui entendaient la clameur étaient tenus de la pousser et d'aider à l'arrestation du supposé délinquant.

Celui qui se dérobaît à ce devoir impératif était poursuivi de la même clameur et arrêté également.

L'accusé était aussitôt conduit devant le Juge de l'endroit et, sur le témoignage de *trois témoins* de son méfait, était condamné ; à moins qu'il ne pût, lui aussi, produire trois témoignages, en criant « haro » sur son accusateur.

Depuis des siècles, les historiens, les légistes, les philologues se demandent ce que pouvait signifier cette expression et personne n'a réussi à en donner le sens.

Le dernier en date, Fustel de Coulanges, estime qu'on ignorera toujours ce que signifiait le « *harahum* », autre mot plus déconcertant encore.

Attendu qu'il n'a *jamais existé...* de « *harahum* ».

Rudolph Sohm, le savantissime philologue allemand, si fort en *Loi Salique* et en *Loi Ripuaire*, estime que c'était un tribunal ; Fustel déclare que non ; et c'est Fustel qui a raison.

— Comment donc, si le « *harahum* » n'a point existé, ces deux savants, et tous ceux qui les ont précédés, ont-ils pu en discuter ?

— Le « *harahum* » est une création des « savants » en *us* et en *um*.

La *Loi Ripuaire*, loi des Francs Ripuaires, cite sept fois le terme *haraho*, mais pas une seule le *harahum*.

Alors, tous nos latinistes de latinerie se sont figuré que *haraho* était l'ablatif de *harahum*, et ils n'ont pas hésité un seul instant à forger le *harahum* demandé...

En bon français, le *harahum* est un FAUX.

— Fustel faussaire ?

— Loin de moi pareille pensée, car Fustel était l'honnêteté même ; il s'est parfois trompé, ou mieux laissé tromper. Ce n'est pas lui qui a inventé ce *harahum* de malheur et de rigolade ; il l'a trouvé tout fait ; mais il ne l'a pas décortiqué, il n'en a pas cherché le noyau, les racines, qui sont purement *gauloises*.

Et Fustel, de par sa formation, ou mieux, sa déformation universitaire de l'époque, qui n'a pas, hélas ! varié depuis, ne pouvait songer à trouver

dans le *gaulois* l'explication des *Lois des Francs*, nos pères.

Car, pour lui, les Francs étaient des *Germanis*, et il fallait donc chercher dans le *germanique* et dans le *latin*, le sens des articles de leurs lois.

Pourtant, bien avant Fustel, un véritable savant allemand, Léo von Hallé, avait démontré, par les Gloses de Malberg, ce que je démontre sans gloses, que les *Lois des Francs* ne se peuvent comprendre que par le *gaulois*.

Et quel tintamarre outre-Rhin !

Fustel l'a donc ignoré ?

— Avez-vous un texte, aimait à demander Fustel ?

— J'ai le texte même de la Loi Ripuaire :

« Si quis juraverit in *haraho* cum tribus testibus » :

« Si quelqu'un aura juré en *haraho* avec trois témoins ».

Est-ce que ceci ne montre pas, clair comme le jour, que le « serment in *haraho* », le « *juramentum in haraho* » n'est ni plus ni moins que le *serment* (en procédure) de *haro* ?

— Mais, *haro*, quel en est le sens ?

— Voilà encore de quoi rire et s'amuser.

Prenez le grave Littré à l'étymologie de *haro*, et vous le verrez fort embarrassé, rapportant finalement, mais sans paraître y attacher créance, la vieille sornette de l'appel à la justice de Rollon, le grand justicier de Normandie : *Ah ! Raoul !*

Quel pur commérage !

Haro signifie tout uniment :

« Arrêtez-le ».

De *har*, gallois, arrêter, maîtriser, assommer, entraver, recouvrir.

Et de *o*, le, lui.

Arrêtez-les se fût dit : HAR-EU, « arrêtez EUX ».

EUX, que Littré, Diez et toute la séquelle tirent du latin ILLOS...

— Je commence à comprendre que l'enseignement de l'Histoire et de la philologie est faussé, en France, au détriment de la France et des Français.

Mais, je serais curieux de voir comment *har-o* s'est mué en *haraho* ?

— Allez en Bretagne, et, si quelqu'un, dans une assemblée, dans une auberge, ou même dans une conversation entre amis donne lieu à des protestations, à un désaveu, chacun pousse une clameur désapprobatrice, méprisante, et cette clameur, c'est *haraô*...

C'est le HARAIIO demandé.

La juridiction de *haro* ayant disparu, l'expression ne possède plus la même truculence, et elle correspond au familier : « Ferme-ça ! »...

Halte au falot ! La barbe, et la jambe !

Dans le Pays de Galles, l'exclamation *haro* a conservé exactement le même sens qu'en Bretagne.

En Ecosse, autre pays gaulois, où le corsaire Rolon n'a jamais débarqué, le sens primitif s'est maintenu à côté du sens modernisé, amenuisé chez les Gallois et les Bretons, et *harro* signifie toujours « an encouragement to pursue », « un encouragement à poursuivre », nous disent nos auteurs : « Arrêtez-le ! »

Le sens le plus ancien de HAR est celui de *tuer*.

Il n'y a pas si longtemps que nos paysans criaient HAR-LOU : *tuez le loup* ; et ce cri subsiste peut-être encore dans quelque province ?

Dans les langues celtiques, gauloises, AR, AER, signifie *bataille, massacre*.

De là le latin ARA, autel, la table des *sacrifices*.

Que nos savantasses dérivent de *area*, l'aire à battre le blé.

Avec le temps, l'acception des mots s'atténue et s'altère, en bien ou en mal.

Ainsi, qui nous dira ce que peut signifier HIP ! HIP ! HOURRA !

Personne n'y comprend plus goutte.

Voici que vous possédez déjà trois mots gaulois, bien conservés dans le français ; ce qui fait quinze avec les douze alignés par les « as » du celtisme moderne, expression chère au regretté M. Dottin, dont nous aurons lieu de reparler.

Le cercle fatidique est rompu ; nous en trouverons d'autres, de nos mots gaulois, à foison, par centaines, par milliers, vérifiant la formule lapidaire du génial Ampère : « Le latin est *venu* ; le gaulois est *resté* ».

HIP ! HIP ! HOURRAH !

DU « RING » AU SÉNAT DE ROME

Voici une exclamation, une acclamation que tout le monde pousse, marins en tête, et que personne ne comprend plus, même pas les Anglais, même pas nos bons Mathurins de Bretagne.

Nos auteurs les plus infailibles nous disent, en Angleterre et ailleurs, que HOURRAH est *a cry of joy and exultation...*

Un cri de joie et d'exultation...

Voire !

— Il me souvient, à propos du cheval, HIP-POS, que HIP signifie COUP SOUDAIN ?

— Bon.

— Par conséquent, HIP ! HIP ! doit signifier TAPE ! TAPE !

— O lecteur attentif et avisé !

C'est cela même ; et le reste se conçoit, se devine, avant d'explorer le *gaulois*, — car c'est du pur *gaulois*.

— Cela doit faire, au total : TAPE ! TAPE ! FORT ! ou PLUS FORT ?

— C'est la logique ; et c'est le vrai.

Nous voici loin du « cri de joie et d'exultation », surtout poussé par celui qui « encaisse » les coups...

HOURRAH est reconnaissable au premier coup d'œil comme le *comparatif* de GOUR, *vir, viril, fort*, déjà étudié, et dont l'initiale G est tombée.

HOUR-ACH, ACH étant la marque du comparatif, PLUS.

HIP ! HIP ! HOURRAH ! : TAPE ! TAPE ! PLUS FORT !

GOUR-AF, GOUR-AV est le superlatif de GOUR : *très fort, le plus fort*.

C'est de là qu'est issu le titre « allemand » G'RAF, ainsi que Léo von Hallé l'a découvert avant moi, à la fureur intense des « intellectuels » de toute la Bocherie bochifiante de Bochie...

Le breton, lui, forme son comparatif en OCH, et son superlatif en A.

Ainsi, de KAER, *beau* ; KAER-OCH, *plus beau* ; AR C'HAER-A, *le plus beau* ; ceci par permutation grammaticale de G en C'H après AR.

Faisons un petit tour du côté de l'ancienne ROME, avec notre antique langue BRETONNE pour guide :

HEN, *ancien* ; HENA, HEN-A, *le plus ou les plus anciens* ;

L'aîné vient de là, et les *Hénet, Hennet, Hennion, Hennique* : des centaines en France.

HENA-OUR, *le plus ancien homme*, par chute du G de GOUR, *vir, homme de marque* ;

C'est le SENA-T-EUR, en latin SENA-T-OR, avec le T de liaison.

— Et le SENAT ?

— Mais vous le savez à merveille, TUS, TUD, étant le pluriel gaulois de HOMME, « les gens », devenu en Galles « la contrée », le SENAT doit se dire, et se dit en effet, SENA-TUS, les PLUS ANCIENS HOMMES.

Ou, si l'on s'en tient au sens gallois, les PLUS ANCIENS DU PAYS, la *contrée* étant confondue avec ses *habitants*.

Et c'est ce que les ROMAINS n'ont jamais plus compris, après la mort de NUMA, le GAULOIS NUMA, fondateur et législateur de ROME.

APPRENONS TOUS LE LATIN !

— Du moment que le latin, c'est du gaulois ; et que le gaulois, c'est du français, comment se fait-il que nous ne sachions pas tous le latin ?

— Je sais le latin.

Du moins, j'ai cru le savoir, jusqu'ici.

Mais je me demande où vous allez m'aiguiller.

— Bien.

Moi, qui ne sais pas le latin, je vous demanderai donc, puisque à propos de *haro* et de *harahum*, nous avons parlé de *nominatif* et d'*ablatif*, de m'expliquer ce que c'est ?

— Sans blague ?

— Sans blague.

— C'est bon ; je marche ; je vais vous décliner *rosa*, la *rose*, en latin, *rosa*.

— D'abord, ami, *rosa* n'est pas latin ; je vous montrerai cela plus tard.

Mais, déclinez tout de même.

— Je fais le plongeon ; je décline :

<i>Rosa</i> , la rose ;	nominatif ; nominativum ;
<i>Rosae</i> , de la rose ;	génitif ; genitivum ;
<i>Rosae</i> , à la rose ;	datif ; dativum ;
<i>Rosam</i> , la rose ;	accusatif ; accusativum ;
<i>Rosa</i> , la rose ;	ablatif ; ablativum ;
<i>O rosa</i> ; <i>O rose</i> !	vocatif ; vocativum.

— Ce n'est pas sorcier, le latin, à ce que je vois.

Mais, décliner, c'est verser d'un sens dans un *cas oblique*, une *chute*, *casus*, — de *cad-ere*, pour *cad-ire*, *massacre-aller*, de *cad*, gaulois ; qui a fait *cae-dès*, massacre, donné au latin, comme *Lladd* lui a donné *cladès*, dont le sens est le même.

Comment expliquez-vous ces *chutes* du sens, ces *variations* ?

— Ce sont les *suffixes* qui changent le sens ?

— Quelle mystification !

Si vous placez une *désinence* après un mot pour en *altérer* la modalité, cette désinence doit avoir en soi une signification ?

— On ne m'en a rien dit jusqu'ici ; à l'école, sur ce sujet, la bouche du professeur est immobile...

— Et son souffle est muet...

Si nous essayions d'y voir clair ?

Rosa, pour commencer, n'a aucun sens en latin.

C'est le gaulois *ro*, présent, *sa* : bon, riche, permutation de *da* : le gentil présent, le *riche cadeau*.

Le grec *rodon*, rose, est ainsi créé :

Ro ; *don*, *doniau*, *donias*, gracieux : le *don gracieux*.

Ou mieux encore :

Ro, présent ; *déon*, des dieux.

Déon, gallois, Dieu.

Et donnez-moi une étymologie qui réponde mieux à son magnifique objet ?

La langue gauloise s'est surpassée dans la création de la *rose*, la reine des fleurs.

Vous savez que la désinence *os*, du gaulois, donne au nom le sens de la *plus tendre affection*.

De *plant*, *enfants*, le gaulois fait *plant-os*, *enfan-telets*, chers petits enfants.

De là le latin *planta* et tous les mots de cette famille dans toutes les langues, y compris l'allemand, qui l'a massacré en *pflanze*.

Eh bien, de *ro*, *don*, *présent*, *cadeau*, la désinence *os* fait *ro-os*, *ros*, le *présent aimé*, le *don d'amour*, le don de la rose.

Voyez comme les langues du Midi et du Nord, les « latines » et les « germaniques » ont accepté la *rose gauloise*, tout en faisant crédit de l'origine au latin et au grec.

Le hollandais reproduit les racines gauloises telles quelles : *roos*.

L'« anglo-saxon », le danois, l'allemand, l'anglais font *rose*.

Le « vieil allemand », *rosa*.

L'islandais, le suédois, *rôs*.

L'irlandais, le gallique, *rôs*.

Le gallois, *rhos* ; *présent* ; et *roses* ; *rhos cochion*, roses rouges.

Le breton, *roz*, *rose* ; *roz-èn*, *rose-une*, une rose, « ène rose ».

Or, aucune de ces formes dans aucune de ces langues ne saurait exister sans les racines gauloises, — et on en attribue effrontément la paternité au « latin » et au « grec » *rosa* et *rodon*... qui sont du gaulois.

Aux dernières nouvelles, cependant, deux éminents latinistes, MM. Ernout et Meillet, refusent à *rosa* l'origine latine, et à *rodon* l'origine grecque.

Ils déclarent les deux mots d'origine inconnue.

Et, en effet, c'était le cas ; ce ne l'est plus.

Si nous passions à cette « déclinaison » de *rosa* ?
Je prends le radical gaulois *ros*, de *ro-os*, et je vous demande ce que signifie *rosa*, du latin ?

— Mais, *la rose* ?

— Mais non ! *Rosa* signifie *rose-la* !

Et aussi *rose-une*, *une rose*, premier signe de l'imprécision du latin.

A est l'article gaulois, dont les bretons ont fait *an*, *ar*, *al*, par euphonie, selon le mot qui suit l'article.

Cet article *défini* est resté, en *anglais*, l'article *indéfini*, invariable, *a man*, *a woman*, *a girl*, *a boy* ; *un homme*, *une femme*, *une fille*, *un garçon*, sans lequel il serait impossible de prononcer *une* phrase d'anglais.

L'anglais est une mine celtique, gauloise.

Continuons.

Et *rosae*, de *la rose* ?

— *Rose de la*, à votre compte ; mais comment ?

— Bien simple :

Le latin déclinaît, autrefois, non point *rosae*, mais *rosai*, *hi* étant le féminin *elle*, en gaulois, gallois. *Ros-a-hi*, c'est donc *rose-à-elle*, — à *la rose*, donc *d'elle*.

— J'en reste baba. Alors, c'est sérieux ?...

— Quant au datif, qui se dit encore *rosae*, en latin, je suis fondé à dire que c'est la même chose que le génitif ?

Mais, comme le pronom féminin a deux formes, *hi* et *hé*, nous avons, sans aucunement chercher à forcer le sens, en prenant tout honnêtement ce que les dictionnaires nous offrent :

Ros-a-hé, *rose-à-elle*, — à *la rose*.

C'est du... Le Brigandage...

— Et *rosam*, accusatif ?

— Article gallique, *am*, *an*, 'n selon.

Ros-am, c'est encore *rose-la*, la rose.

— Rosa, l'ablatif va-t-il suivre sans accident ?

C'est *rosâ*, qu'il faut écrire, malgré les sottises orthographiques introduites ces temps derniers dans le latin.

Le mot primitif est *rosab*, *ros-ab*, qui répond au terme *ablatif*, *ab-latif*, *ab-lation*.

Ab est le mot gaulois dont l'autre forme est *heb*, sans ; *ab* passé tel quel au latin.

La suppression du *b* était indiquée par le flexe sur l'*â*.

Ros-ab, devenu *ros-â*, est la *rose* modifiée du sens radical.

Rosâ se lit « par la rose », « pris à la rose ».

In rosâ, dans la rose.

Sub rosâ, sous la rose.

Voilà tout ce que j'ai de mieux à vous offrir.

Pour la déclinaison masculine, c'est tout aussi simple.

C'est toujours par le gaulois qu'on s'y retrouve, et qu'on n'enseigne pas le latin comme un perroquet à des perroquets.

Déclinons maintenant le fameux HARAUM du savantissime Rudolph Sohm et de Fustel, déclinaison du *neutre*, — ni masculin, ni féminin :

Harahum, nominatif ;

O harahum ! vocatif ;

Harahi, génitif ;

Haraho, datif ;

Harahum, accusatif ;

Haraho, ablatif.

Dans le *harahum*, si *harahum* il y avait, se dirait donc, en latin, *in haraho*.

Et c'est pourquoi ces deux savants professeurs, comme tous ceux qui les ont précédés, depuis une douzaine de siècles, apercevant ce *haraho* n'ont pas hésité à forger le nominatif, *harahum*.

Quand on sait que l'étude de la *Loi Salique* de ce Sohm, a été traduite dans la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, au *Collège de France*, comment se montrer surpris du silence fait par les pontifes sur les travaux des bons Français qui veulent réagir contre une semblable mystification, véritable attentat contre la conscience nationale, épouvantable étalage de l'infatuation, de l'ignorance universitaires, tout cela mis ensemble tourné contre les intérêts vitaux de notre Nation ?

Bien entendu, dans la grande publication des *Monumenta Germaniae*, la *Loi Salique*, la *Loi Ripuaire*, la *Loi des Lombards*, la *Loi des Bourguignons*, la *Loi des Saxons*, la *Loi des Wisi-Goths d'Espagne*, la *Loi des Frisons* sont insérées comme germaniques, — *Monumenta Germaniae* !

Et voilà ce à quoi l'*Université de France* prête sa toute puissante force d'obscurantisme anti-français.

Il ne se trouvera donc pas une autorité ministérielle, à défaut de l'universitaire, pour réformer un pareil état de choses, et créer, pour commencer, des chaires d'où montera l'enseignement français de la pure celticité des lois de nos ancêtres ?

Au lieu de traduire l'enseignement d'un Boche qui savait parfaitement ce dont il retournait, après les révélations de Léo von Hallé, mais qui se serait bien gardé de s'y conformer !

Il travaillait, lui, pour sa patrie !

Eh mais ! Est-ce que l'*Université de France* persistera plus longtemps à ignorer obstinément Léo von Hallé et les gloses de Malberg ?

J'espère qu'il me suffira d'avoir attiré l'attention publique sur ce scandale séculaire, succédant à une ignorance millénaire, pour qu'il cesse aussitôt.

Aucune des Lois citées n'est germanique ; toutes ont été codifiées à l'instigation des rois Francs.

La question intéresse d'autres peuples, et notam-

ment l'Italie, quant à la Loi des Lombards, dont les « *masnadieri* », « *masnadiers* », sont les mêmes que nos « *manadiers* » de Provence, pour ne citer qu'un seul détail très important.

Les *masnadieri* étaient les « féodaux » lombards.

LE MYSTÈRE DU « STAFLUM REGIS »

Rudolph Sohm, l'augure allemand de la *Loi Salique* se trouve encore *a quia* devant le STAFLUM REGIS.

« *Si quis juraverit ad STAFLUM REGIS cum duodecim testibus* ».

« *Si quelqu'un aura juré devant le STAFLUM REGIS avec douze témoins* ».

En matière de *justice* et de *serment*, et devant le *staflum regis*, le « *staflum* du roi » il est à présumer, cette fois, qu'il s'agit bien d'un *tribunal* ; et Fustel penche à le croire, comme Rudolph l'affirme.

Mais ni l'un ni l'autre, ni PERSONNE n'a pu dire ce que c'était que ce mystérieux « *staflum* »...

Et Fustel soupire qu'on ne le saura jamais.

Pourtant, le ROI, DOUZE témoins, ce n'était pas rien, alors surtout qu'il suffisait de *six témoins* pour *jurer dans une église* : « *si quis juraverit in Ecclesiâ cum sex testibus* »...

Le bon Dieu se contentait de six ; le Roi en exigeait le double ; le juge de paix, le *Gobret*, *in haraho*, en avait assez de trois.

— Je crois être sur la voie.

Nous avons déjà étudié à fond le mot TA, *grand*, *suprême* ?

— Allez-y !

— Je scinde donc *staflum* en séparant TA du reste :

S-TA-FLUM, puis j'ôte la désinence latine, UM ;

il me reste S-TA-FL ?

— Vous brûlez.

— Oui, bien ! Mais je suis bloqué.

— Pas pour longtemps.

Quel est le superlatif de TA ?

— *Ta-af, qui fait t'af, taf, très grand.*

Ah ! Voici une racine dont nous n'avons pas encore parlé : ELL, *le plus haut, précellent.*

Voilà déjà de quoi qualifier le *tribunal du Roi*.

Le lexique gallois nous présente *taf-al, balance.*

Ne serait-ce point la *balance de la Justice* ?

Tafell, tablette, ce qui s'apparente assez bien à un banc : le *banc du Roi, the King's bench*, chez les Britanniques.

Tafel, d'où *table, tabula, tavola*, et le boche *tafel*, tel quel.

Il faut chercher, explorer, tout voir ; après quoi, si l'on revient bredouille de la récolte aux racines aujourd'hui, on repart demain en campagne, et on finit par les « dégotter » ; on crie, à l'anglaise : *I got 'em ! Je les ai « dégottées » !*

Voyons plus loin :

Tafl, balance ;

Taflan, balance ;

Taflod, la plus haute chambre d'une maison ; et avec cet OD, la plus belle.

— Mais, c'est donc la CHAMBRE DU ROI !

— C'est fait ; le tour est joué.

— Mais, c'est l'S initial maintenant qui reste à définir ?

— Cet S est l'abréviation de l'YDD, IZ, que vous connaîtrez fort bien, notamment dans la formation de SIN-IZ-TUS.

C'est encore le sens augmenté de *supériorité*.

Et nous allons, en cherchant, dans les mots commençant par Ys, probablement trouver notre STA-FLUM, STAFL, à l'alignement, au commandement.

Et en effet, nous retrouvons tous les mots précédents, munis de cet YS,

YSTAF, étendu ;

YSTAFELL, *upper room, chambre haute, haute chambre* ;

'STAFELL-um REGIS, 'STAF'Lum REGIS : *la très haute chambre du Roi*.

— Cela conviendrait aussi bien à la *balance*, la *Justice suprême du Roi* ?

— Abondance de biens ne nuit pas.

Si vous tenez à cette balance, elle est à vous ; prenez-la...

LE DIABLE CONFIRME LE NOM DU BON DIEU VIRGILE ET LA VIERGE

Nous savons que *chaque* peuple gaulois avait son *ver-go-bret*, et nous trouvons le mot écrit aussi *ver-go-breit*, qui est le pluriel.

Da-go-bert, le *Bon-Juge-du-Gau*, a formé le BON roi-Dagobert.

De même, *meirch* est le pluriel de *merch*, vierge, dont l'*m* permutée en *v* a donné au français, directement, la VIERGE, et a formé le latin VIRGO.

Jamais personne n'a pu montrer la racine de ces deux formes du mot VIRGO, VEIRCH, VIERGE dans le latin ; ce qui n'empêche point nos braves philologues de latinerie de tirer VIERGE de VIRGO.

— C'est donc sérieusement que vous faites du latin une langue gauloise, celtique ?

— Et de *Virgile*, un Gaulois authentique, dont le nom correct est *Vergile*, choses qui ne souffrent plus, aujourd'hui, la moindre contradiction.

VERCH·HIL, HIL, progéniture, nous donne singulièrement ce nom qui répond si bien au plus grand, au plus tendre, au plus touchant, au plus timide des poètes de Rome, Gaulois de la Gaule d'Italie, c'est-à-dire de presque toute l'Italie :

FILS de la VIERGE.

A Naples, on le surnommait *Parthénias*, la Vierge.

Ceci nous ramène au Bon *Dieu*, dont le nom *latin* ne peut s'expliquer que par des *racines* gauloises, que voici :

Dé, ce qui divise, sépare, et *ou*, qui ne divise pas, ce que Pughe traduit : the cause of arrangement, l'ORDONNATEUR, la DIVINITE.

Les heureux mortels qui se souviennent quelque peu de leurs classes de grec savent que *ou* est la particule négative, ne serait-ce que par la fable du Renard et du Masque de comédie :

Oia képhalê, kai enképhalon *ouk* éc'hei !

Quelle (belle) tête ; et elle n'a pas de cervelle !

On place un *k* après *ou* par euphonie devant une voyelle, et cette négation se met devant ; en gaulois, l'*ou* se fixe après le mot auquel il donne le sens négatif.

Ainsi, UL, humide, et UL-OU, sec.

Curieuse analogie entre le grec et le gaulois, dont un autre Pictet pourrait faire la base d'un travail semblable à ses *Analogies du Celte et du Sanscrit*.

Arrivons maintenant à la preuve de l'exactitude du nom de DIEU par celui du DIABLE...

Prenons l'adjectif DU, noir, sale, et ajoutons-lui notre OU négatif : nous avons aussitôt la démonstration cherchée :

DU, OU, DUOU, « ce qui n'est pas noir, ce qui est BRILLANT, PUR : DIEU.

Quand nous avons montré l'étymologie de TEU-FEL, DEU-FEL, le Diable des Boches, nous avons tout dit, mais avons réservé jusqu'ici l'explication

de DEW, DEOU, le DIEU ; et l'on se peut convaincre que la formation de TEUFEL par l'allemand et celle de DEUS par le latin est *totale*ment impossible.

DIEU ET LA LUMIÈRE

Aucun nom ne mérite de retenir l'attention autant que celui du Créateur, et l'examen de toutes les formes de ce nom les ramène toutes à l'idée de *lumière*, de *bonté*, de *pureté*, de l'*Etre par excellence*.

De l'Islande jusqu'aux Indes du Sanscrit, notons ces variations, pour le JOUR, la LUMIERE :

Doeg, vieil anglais ;

Dag, vieux saxon, danois, suédois, hollandais ;

Dagr, islandais, où l'on trouve l'article gaulois suffixe, après le mot : *dag'r* ;

Dags, gothique ;

Tag, allemand ;

Dia, vieil irlandais ;

Dyz, *dyw*, gallois ;

Déiz, *déz*, breton ; aussi *dé*, *déio*, *déieu* ;

Dies, latin ;

Div, briller, sanscrit ;

Dyu, jour ;

Dyu, Paradis.

Voici à côté les formes directes du nom de Dieu :

Zeus, grec ; et *Dios* ; et *Théos* ;

Deùs, grec éolien ;

Dius et *Deus*, latin ; *Ju*, dans Jupiter ;

Dju, franc-picard ;

Déi, bourguignon ;

Déu, franc-comtois ;

Déus, *diéus*, provençal ;

Déu, catalan ;

Dios, espagnol ;

Déos, portugais ;

Dio et *Id-dio*, italien ;

Dius, du vieux gaulois.

Les *dusii*, *du-sii*, *noirs-dieux*, les *démons de nuit* des Gaulois, nous prouvent que le latin *Dius*, *Dii*, *Dieu*, *Dieux*, est un mot gaulois ; car la permutation grammaticale gauloise *Du-sii* provient de *Du-dii*, *Du-dius*.

La comparaison même superficielle de tous ces mots les ramène tous à une *même idée*, à une *commune origine*.

Et cette origine est *gauloise*.

En effet, le mot gallois *dyz*, se décompose en deux racines, *DY*, *superlativement*, et *YZ*, *visible*, *remarquable*, *précédant tous et toutes choses* : SUPERLATIVEMENT remarquable, SPLENDIDE.

Les anciens, tous résumés par Jean Voss, *Johannis Vossius*, l'auteur d'un savant lexique des origines des mots latins, n'arrivent à aucune conclusion.

Le gaulois offre une seconde étymologie, partant d'un autre point de vue, profondément *philosophique*, montrant en DIEU, DY-YOU, abrégé en DYOU l'ETRE SUPREME.

De DY, qui, préfixé à un mot, lui donne le sens superlatif, *suprême*, et YOU, ce qui est, l'ETRE.

Et encore, DY préfixé à ITH, prononcé IZ, *continu*, soit : *suprêmement continu*, — l'ETERNEL.

Cette idée de pérennité a donné le nom de l'YEUSE, *chêne vert* ; le nom gallois est YOU, dont le pluriel est YOUIZ, notre mot français *yeuse*, qu'on ne peut dériver sans rire du mot latin ILEX, dont la racine est *inconnue des latinistes*.

YOU-IZ se lit également par YOU, et IZ, *remarquable*, *être remarquable*, par sa beauté, par sa durée.

— Quelle est donc l'origine du mot latin, ILEX, dont on voudrait dériver *yeuse* ?

— Vous en savez assurément assez, ami, pour la trouver, en rappelant vos souvenirs ?

Avez-vous donc oublié la pierre des bardes, le *CROM-LECH*, de CROM, voûté, et de LECH, pierre, posée à plat sur deux autres, et constituant un AUTEL et un ABRI ?

Et bien en gaulois, *IL* signifie ce qui recouvre, et LECH complète le sens.

L'IL-LEX latin, ILEX, est un ARBRE offrant un *abri idéal*, en gallois, *clyd you*.

Au pluriel, *clyd youiz*, les yeuses abris.

— Mais, l'*ilex* latin est un chêne :

Pluit ilice glando : le gland pleut de l'yeuse ; et l'anglais *yew*, prononcé *you*, c'est notre *if* !

— Juste. Mais comme il est impossible de tirer du latin ou de n'importe quelle autre langue du groupe indo-européen, sinon du gaulois, *lech*, ABRI, REFUGE, les Romains ont donné au chêne vert, à l'YEUSE, le nom de l'IF, ABRI, REFUGE IDEAL.

Tellement idéal qu'il faut se mettre à quatre pattes, sinon à plat ventre, pour pénétrer dessous.

Et quelle belle idée religieuse, philosophique encore ne voit-on pas dans cette définition de DIEU par DY-YOU, L'ETRE SUPREME, l'idée du DIEU CONSOLATEUR, l'ABRI, le REFUGE SUPREME, sous les branches, dans les bras, à l'ombre duquel le cœur brisé trouve encore un dernier abri !

Si je ne craignais de faire un prêche, je signalerais encore dans le gaulois une autre racine du nom de DIEU que nous avons vu rattaché à l'idée de BONTE, et qui les explique tous dans les diverses langues citées :

GOD, gaulois, AMOUR EXTREME, JOIE SUPREME, dont le sens est devenu, dans le gallois, de nos jours, EXCESSIF, c'est-à-dire, péjoratif.

Je ne puis me dispenser, cependant, de donner cette étymologie, chacun comprenant que les mots

du vieux gaulois ne peuvent pas tous et toujours avoir conservé rigidement le sens *primitif*.

Les Anglais disent *God is love : Dieu est amour*.

Serait-ce une réminiscence du vieux langage britannique ?

De GOD, est venu le latin GAUD-IUM, dont on tire, ensuite le français JOIE, et le verbe GAUD-ERE, pour GAUD-IRE, ALLER-GAIEMENT, revenu dans le français JOUIR, se REJOUIR.

GOD a donné son nom à de nombreuses familles, en France et ailleurs :

GOD, GODDE, GOD-ARD, et autres.

Dans GODARD, la finale ARD, comme la finale ART est connue comme superlatif gaulois, de AR, sur, supérieur, et DA, que nous connaissons, BON; ART est venu de AR et de TA, grand, suprême.

Le GOTHART est le DIEU SUPREME de la montagne.

Le RIGHI en est le ROI, du vieux gaulois des Helvètes, RIGH.

Notre ami GODARD est ce gai compagnon, ce boute-en-train que chacun connaît, jusqu'au-boutiste du plaisir, et, s'il faut le dire, parfois... outre-boutiste.

Ils en ont aussi en Angleterre, orthographiés GODDARD.

Ampère n'avait-il pas raison de conclure à la *conservation du gaulois, nonobstant l'arrivée du latin dans les Gaules* ?

Et m'avancè-je trop en affirmant que ce latin lui-même nous *revenait* de Rome, où nous l'avions *créé*, tiré de notre gaulois ?

Le Français est donc non pas simplement gaulois, il l'est *deux fois*.

Le latin ne l'a pas altéré dans ses fibres : il l'a doublé, fortifié du sang qu'il en avait lui-même reçu, et qui a fait la grandeur de Rome.

Allons voir ça !

BOUGRES D'ANES !

ROME

CICÉRON, CATON, VARRON

et tutti quanti

DANS L'EMBARRAS

Les ROMAINS ignorent encore le sens du nom de leur ville : ROMA.

Cicéron, Caton, Varron, « le plus savant homme de la République », n'en savaient pas davantage.

Les travaux de Lévesque, de Beaufort, d'Ampère, celui-ci le plus sagace, de Niebuhr, de Mommsen et de nos philologues dernier cri ont simplement prouvé qu'on ne savait rien de cette question pourtant primordiale, essentielle, sinon que l'Histoire de Rome, et de Romulus est une énorme mystification.

Comme on a découvert que le TIBRE s'appelait primitivement RUMEN, RUMIN, on en a déduit que le fleuve qui arrose la Ville éternelle, lui avait donné son nom.

— Mais cela ne fait que déplacer la question, car il faudrait nous donner, maintenant, le sens du nom de ce fleuve ?

— Bien parlé.

Mais nos braves archéologues et philologues sont à *quià* et aussi mal lotis avec le *fleuve* qu'avec la ville.

Nous allons éclairer la ténèbre épaisse de leur intellect au moyen des rayons les plus puissants de notre lanterne gauloise, grâce à laquelle tout finira par se savoir...

ROMA

J'écris, pour être compris, et c'est pourquoi je vais de ci de là, à bâtons rompus, semble-t-il, mon dessein étant de mener le lecteur par la main, du

connu à l'inconnu, et de le mettre lui-même en état, dès qu'il possèdera deux ou trois règles et une vingtaine de mots gaulois d'usage général, de faire ses propres recherches, et de tirer ses propres conclusions.

Et je dis que tout Français peut et doit, et ce, d'après les racines de RO et de MA qui sont si *visibles dans le français*, trouver le sens du nom de ROMA.

Que sait-on exactement de ROMA ?

On sait que le SITE de cette ville fut DONNE par le roi d'ALBE, ALBA-LONGA, du nom de CAPETUS, — c'était donc déjà un « capétien » qu'il ne faut pas cependant confondre avec Hugues CAPET... — pour y fonder une colonie.

On sait aussi que, lorsqu'on fonde une colonie, on y appelle tous les sans ASILE et on leur DONNE un lopin pour s'y caser, s'y établir :

C'est ce qu'a fait le fondateur de ROMA, mandaté par CAPETUS, roi d'ALBA-LONGA, — *Albe-la-Gaie*, en *gaulois* ; ce qui ne l'empêchait pas d'être longue...

— Y êtes-vous ?

— Pas encore ; je ne vois pas très clair ; je suis comme « l'autre », du bon La Fontaine :

*Je vois bien quelque chose
Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très bien...*

— Ne pouvez-vous citer quelques mots de *français* et de *latin*, dans lesquels RO se trouve inséré ?

— Si fait : ROGARE, demander ; ROGATON.

— Vous y êtes en plein : RO, c'est un DON, en *gaulois*, et voilà déjà la moitié de RO-MA définie par le gaulois strictement sur les données véridiques de la fondation de cette colonie d'ALBA-LONGA.

Le *maquereau*, *maque-ro*, est le « *bouffe-cadeau* ». Picard, *maquer*, *bouffer*.

Le RO-GATON est un DON, un CADEAU, et le SITE de RO-MA avait été *deux fois donné*, par le roi d'ALBE d'abord, et par le fondateur de la colonie ensuite, aux colons qu'il recherchait pour la peupler.

— Et MA, voilà ce que je ne vois pas du tout !

— Eh mais, par déduction, ce doit être un SITE, un ENDROIT, un EMPLACEMENT, pour répondre exactement à l'idée de SITE-DONNE ?

Et en effet, il suffit d'ouvrir les dictionnaires breton et gallois pour s'en assurer : MA, MAN, signifie SITE, PLACE, EMPLACEMENT, LIEU.

Et ce MA se trouve dans le nom de MA-CON, qui signifie LIEU-BEAU, soit BEAU-LIEU.

Rester dans un ENDROIT, en latin MANERE, pour MAN-IRE, provient des deux racines gauloises MAN et IRE, aller.

Le ROGATON se tire du latin ROGATUM, de ROGARE, « ce qui est demandé » ; et dans RO-GARE, « aller demandant ». RO-G-ARE pour RO-G-IRE, nous avons à la base notre racine gauloise indispensable.

Vous retrouvez votre MA, MAN, dans Le MANS, très probablement ; dans MAISON, provincial MASSON, provençal MAS, ON étant un superlatif connu, passé dans le latin et les langues gallo-romanes.

Une MAIS-ON est une belle construction ; le MAS est une construction rustique hors de la ville où l'on prend ses plaisirs dominicaux.

En anglais : MANSION ; notre MAN-OIR.

— Dans la confection de MAN-ERE, demeurer en *place*, je ne vois pas bien le verbe aller, IR, IRE ?

— D'accord ; mais ce verbe d'un emploi général, indispensable, comme auxiliaire, et dont on n'a

pas encore mesuré l'importance dans l'étude du latin, s'est appliqué d'autorité, même lorsque le mouvement n'est pas en jeu.

Dans ROGARE, le G est inséré pour l'euphonie, car pouvait-on fabriquer RO-ARE, RO-IRE ?

En anglais, pourtant, le ROGUE est un mendiant, insolent, tenant du trimardeur ; notre adjectif ROGUE est de même origine.

Il me paraît fort possible que *rog* fût le gaulois primitif, comme *brog* a précédé notre *bro* actuel.

Cicéron, à propos des *Allobroges*, cite *brog* comme signifiant *pays* : notre *bro*.

Si le lecteur veut s'astreindre à noter dans un annuaire des noms et des villes les noms préfixés par RO, il fera des découvertes qui le paieront de sa peine : RO-ANNE ; RO-MOR-AN-TIN ; RO-BECK ; RO-BERT et combien d'autres, dont il cherchera l'explication totale à loisir.

En tout cas, tous les lecteurs de cet ouvrage peuvent déjà se dire, avec certitude, qu'ils en savent beaucoup plus long que les plus savants hommes du monde entier, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours...

— Je me sens déjà beaucoup mieux, quant à moi...

ROMULUS ET « REMUS »

Romulus, prétendu fondateur de Rome, n'a jamais existé, ni son frère Remus, bien entendu, qui, en tout état de cause, n'eût pu être que sa sœur...

ROMULUS est un nom imaginé après coup pour trouver l'étymologie de ROMA ; comme AVENTINUS pour expliquer le nom du Mont AVENTIN ; comme LATINUS pour arriver à LATIN ; comme certain prince Sabin pour arriver à déchiffrer le refrain de l'hymne nuptial des Romains, auquel

Cicéron et ses contemporains n' « entravaient déjà plus que pouic »...

Et que nous expliquerons, mais sans la musique.

Cicéron, comme Jules César et tant d'autres Romains célèbres, ne connaissait pas le sens de son propre nom.

Nous le leur dirons.

Le fondateur de ROME, ce fut NUMA POMPILIUS.

Si l'on tentait encore d'attribuer la fondation de ROMA à ROMULUS, en raison du nom forgé à cet effet, il n'en resterait pas moins à expliquer le nom de ROMULUS :

Déplacer la question n'est point la résoudre.

Faisons un effort pour justifier la thèse que nous combattons, et donnons des armes à nos vaillants adversaires, aux tenants de ROMULUS et de REMUS allaités par une LOUVE, LUPA, à laquelle les anciens Romains ne croyaient même pas, sachant que LUPA signifie ce que nous appelons présentement de divers noms d'oiseaux et volatiles, allant de la poule de tout repos, jusqu'à la grue migratrice, et tenant que c'était une bonne fille compatissante qui avait recueilli les deux marmots flottant dans leur berceuse, au bord du Rumen, premier nom du Tibre.

Lupa, louve ; *nar*, mignonne, et petite guenon ; voilà encore à noter.

Voici donc les deux abandonnés sauvés, puis élevés par un berger du roi d'ALBA-LONGA.

Mais qui songera un seul instant à cette énormité, que les deux jeunes hommes aient pu *s'emparer* d'un terroir du roi Capétus et en former une colonie sans son consentement ; pire, sans un *mandat formel* donné suivant les rites religieux usités en si grave et solennelle circonstance ?

Il faut donc écarter cette histoire de brigands,

l'abandon des enfants, la louve à quatre pattes et la jolie fille hospitalière...

Et c'est bien dommage !

Supposons donc que CAPETUS ait mandaté ROMULUS en son nom, pour la fondation de cette colonie, et arrivons au moment où il s'agit de donner un nom à la nouvelle ville :

Comment supposer que ROMULUS ait reçu permission de lui donner son propre nom, et de tirer ROMA de ROMULUS ?

C'est le nom de ROMA qui a suggéré celui de ROMULUS.

Et que signifie donc ce nom, ROMULUS ?

En latin, rien.

En gaulois, RO, don, cadeau, nous le savons ;

MUL, doux, timide, modeste, simple, d'où le latin MULIER, la FEMME ;

Et aussi MUL, un âne, qui possède, lui, toutes les qualités requises par son étymologie ; et MULE ; MULET.

Or, le ROMULUS qui nous est présenté n'était pas un ANE, un MULET, un DOUX, un TIMIDE, un MODESTE.

C'était, tout du long, l'antithèse de cette description ; c'était, oui bien, c'était un « as », et même « l'as des as » ; et non un ASS, nom du baudet, en Angleterre...

Si nous faisons un effort de plus en faveur des tenants de la thèse que nous mettons à mal, nous dirons que RO de ROMA peut être notre mot BRO, pays, patrie, et que MULUS peut se rattacher au verbe MOLIRI, construire, fortifier, le tout répondant parfaitement à ce que l'histoire légendaire fait de RO-MULUS, le FONDATEUR de la PATRIE.

A noter que les Italiens écrivent ROMOLO.

Cette chute du B trouve une lointaine comparai-

son, mais à rebours, chez Sapho, qui, dans son dialecte, faisait BRODON de l'antique RODON, la ROSE.

Prenons garde encore que MOLI, en gaulois, signifie LOUANGER, ADORER, qui conduirait à faire de ROMULUS la *divinité protectrice du BRO, de la patrie*.

Et aussi MOLL, qui *agrandit*, qui *arrondit*, qui *encercle*, d'où ce verbe MOLIRI, *fortifier, construire* ; et, en effet, c'est bien à ROMULUS qu'est attribué la délimitation CIRCULAIRE de ROME par le soc de la charrue, formalité sacramentelle de la fondation *officielle* d'une cité.

C'était un ORBE, d'où le nom d'URBS ROMA, qui est là pour URBIS, ORBIS.

J'ai tout tenté pour donner raison à mes contradicteurs futurs et à mes devanciers ; mais il reste deux points de repère au bout de cette étude minutieuse, que j'ai voulu orner de quelques attraits.

De toute manière, la thèse traditionnelle de la fondation de Rome ne peut se soutenir *que par l'origine gauloise de tous ses mots, de tous ses noms*.

Assurément, ce n'est point Faustulus, chef des bergers du roi d'Albe, ni sa femme Acca Laurentia, qui songea à nommer ROMULUS, l'un des deux enfants emportés par le Tibre.

Faustulus ignorait totalement que ce marmot fonderait une ville fameuse entre toutes.

Il ne serait pas surprenant que ROMULUS ne fût une des inspirations de NUMA, fondateur de ROME, à qui il donna toutes ses institutions religieuses, pour inspirer aux Romains le CULTE de leur supposé fondateur, divinisé.

Les VESTALES, les FECIAUX, les PONTIFES, le dieu TERME, JANUS et tout le reste, sont des importations du SABIN Numa, et tout porte à croire que ROMULUS est sorti de la même idée

que la nymphe EGERIE, à laquelle NUMA demandait ses conseils, dans un bois consacré, afin que son peuple les suivît.

Tite-Live, le plus véridique, avec Ammien Marcellin, des grands historiens romains, nous apprend un fait d'une importance capitale, que nous allons raconter, à propos de NUMA.

NUMA

LE MONT AVENTIN

Le Mont Aventin, que l'on confond si drôlement avec le Mont Sacré, où les plébéiens se retirèrent en 260, de Rome, à une lieue et demie de distance, était le domaine des Sabins, dont TATIUS, père de NUMA, était roi.

Tatius qui fut roi de Rome avec Romulus, dit l'Histoire.

Et dont le nom gaulois, *Ta-diou, Ta-dio*, permuté en *Ta-zio, Tatius*, signifie le *Grand-Ingénu*, le *Grand-Juste*, le *Suprême-Juge*.

Le Mont Sacré était et est une colline dominant la rive droite de l'*Anio*, affluent du Tibre alors nommé *Rumen*, et cette rivière, le *Tévéron*, a donné ce nom au fleuve principal, au *TIBRE*, que les Italiens nomment toujours le *Tévéré*.

Anio, Rumen, Tévéron sont des noms clairement gaulois, dont nous reparlerons à l'occasion.

Prenons seulement dans ce chapitre, le personnage essentiel de Rome et la plus fameuse de ses collines, dont la plus haute mesurait 90 mètres de haut. L'Aventin en avait 44.

Mais, l'AVENTIN avait un avantage capital sur ses voisins et voisins, il était inabordable.

Le Tibre, descendant vers la mer, après avoir reçu l'*Anio*, laissait l'AVENTIN sur sa gauche, et assurait son isolement de ce côté.

Un fort ruisseau, l'AQUA CRABRA, — pour *crabera, Rû des Ecrevisses* — arrivait derrière l'AVENTIN, et là, se divisait en deux branches, qui entouraient la colline sur ses autres faces. Ces deux branches elles-mêmes s'épanouissaient en deux marécages qui faisaient de l'Aventin une île inaccessible.

Ceci dit, le lecteur doit trouver le sens du nom de l'AVENTIN.

— J'aperçois déjà l'AVEN, l'Aqua Crabra, et mieux encore le Tibre.

Chacun sait ce qu'est un AVEN, un AVON ; c'est, en gaulois, une *rivière*.

— Et TIN ?

— Si c'était TUN, DUN, que de noms de villes gauloises me suggère ce mot, latinisé en DUNUM ; mais c'est TIN ; et la précision n'y est point.

— Parce que j'ai négligé de vous dire que DUN, TUN étant la COLLINE, — d'où DUNE, — DIN, TIN est la COLLINE FORTIFIEE.

DIN, avec AS, de AES, bouclier, prononcé AS, a formé plusieurs noms de villes en Galles : DINAS est une CITE, une FORTERESSE.

Les Romains ont fait, au moyen de DUN, DIN, leurs noms en DUNUM, DINUM, DINIUM, et les Anglais ont pris DUNE, DON, TON, TOWN : LONDON, en anglais, LONDINIUM, en latin.

LONDON, la « *gaie colline* », le « *Mont-Plaisant* » : de *lon*, gai.

Alba-Longa était l'*Alpe-Gaie, Plaisante, Riante*.

— Et comment les Romains comprenaient-ils le nom de l'AVENTIN ?

— Ils n'y comprenaient RIEN.

Pas plus qu'à ROMA, ROMULUS, RUMEN, TE-VERON, pas plus qu'au nom d'aucune des neuf collines...

Ni à NUMA.

Varron s'est attaqué à ce problème, et les propositions de ce réel savant font sourire.

D'abord, le fait qu'il ait dû *chercher* prouve que ses contemporains s'y perdaient ; c'est un aveu.

Voici quelques-unes des aberrations que les Romains nous ont léguées :

AVENTIN, de AVIS, oiseau, parce qu'il y... avait des oiseaux...

AVENTIN, parce que pour y aborder, il fallait un bateau, et les visiteurs « *ad-vehebantur* », « s'y faisaient transporter »...

Si, après celle-là, quelqu'un prend encore au sérieux les étymologistes romains et nos latinistes de latinerie, butés, *cabochés* à tirer le latin du latin, il faudra lui faire suivre un cours spécial... d'hydrothérapie.

Arrivons à notre NUMA.

Que de mal on s'est donné depuis Numa pour connaître l'étymologie, le sens de son nom !

On a essayé NUMEN, divinité ; mais ceci ne fait que changer le problème de face, car personne n'a non plus expliqué comment *numen* peut signifier *divinité*.

Il faut arriver encore au *gaulois* le plus incontesté pour expliquer ce mot du latin.

NY, gallois, gaulois de Galles, gaulois cimbrique, signifie, nous dit Owen Pughe, CONTINU, UNIVERSEL, et

MEN, CHAR, — d'où notre MENER —, *ce qui conduit, dirige*, et la preuve de cette antique acception, la voici dans les dérivés :

MENU, *faire impression ; effectuer* ; nom de famille français ;

MENOU, *le siège de l'intelligence ; l'âme* ; nom de famille français ;

MENOUAD, *intelligence ; qui rend heureux ; qui bénit* ;

MENAOUOL, même sens ;

MENOUÏ, rendre intelligent ;

MENOUIN, de nature heureuse, bénie ;

Et d'autres encore, tous prouvant la solidité de notre démonstration.

Le *numen* du latin, *ny-men*, est donc l'*intelligence universelle, bénie, heureuse*.

L'automédon de notre modeste char se dit...

— MEN-OUR, de MEN et de OUR, homme, par chute du G ?

— Je ne vous l'ai pas fait dire...

Dans le SANSKRIT, MAN est la racine de toute une famille de mots relatifs à l'INTELLIGENCE, et nous y retrouvons notre MENOÏ, le sage législateur des Indes.

Voici quelques-uns de ces mots :

MAN, savoir, connaître ; MANANA, pensée ; MANAS, intelligence ; MANOÏ, homme en général ;

MANOÏ, fils de BRAHMA, père du genre humain ;

MANTRA, penseur, devin à comparer avec le grec MANTIS.

— Et comment les étymologistes romains et nos modernes comprennent-ils ce NUMEN, cette *volonté directrice*, cette *puissance divine* qui avait, à ROME, une telle importance que son nom ne devrait pas être un mystère ?

— Toujours l'explication la plus puérile.

Ils INVENTENT un mot, NUIMEN, qu'ils tirent de NUO, je fais un signe de tête, je consens, par conséquent...

— A moins que ce ne soit le contraire...

— Que ceci soit encore une leçon pour les « celtistes modernes » et autres philologues qui regardent avec pitié ceux qui cherchent le GAULOIS là où il est, dans les langues celtiques vivantes, Breton,

Gallois, Ecossais, Irlandais, et dans toutes les langues qui en sont issues.

— Et le mystérieux NUMA ?

— Il faut lire ce nom *de droite à gauche* :

AMUN, soit le GRAND-PROTECTEUR, de *a*, intensitif, et MUN, *protection*, — en *gaulois*.

L'écriture de droite à gauche persiste chez les Orientaux ; les Grecs ont écrit dans les deux sens, une ligne de gauche à droite et l'autre en sens inverse, à la façon des bœufs de labour creusant leur sillon. Ce pourquoi cette écriture était dénommée « boustrophède ».

En désespoir de cause, les Romains ont imaginé qu'un certain roi AVENTINUS avait son tombeau sur la célèbre colline, et lui avait donné son nom.

C'est du pur enfantillage ; et puis, il resterait à donner l'étymologie de cet AVENTINUS expliquant l'AVENTIN ; comme celle de LATINUS expliquant le LATIUM ; comme celle du « prince sabin THALASSIO » expliquant le refrain nuptial des anciens Romains.

Et l'on se trouverait encore dans cette situation piteuse, d'être obligé de *recourir à la langue gauloise* pour expliquer les *noms*, afin de n'y point faire appel pour expliquer les *choses* qu'on a la sottise prétention d'expliquer par ces noms...

Un roi de Rome avait son tombeau sur l'AVENTIN, mais c'était NUMA, au milieu de son peuple d'origine, les Sabins.

Les *Sabins*, *Samnites*, *Sabelliens*, étaient trois fractions du peuple gaulois des *Ombriens*.

NUMA était dans ce tombeau depuis deux siècles et demi, nous apprend Tite-Live, lorsque le nouveau propriétaire de cette partie de la colline, creusant à flanc de coteau, évidemment pour aménager, pour étayer une grotte, y découvrit le tombeau de NUMA et, dans ce tombeau, des DOCUMENTS *d'une na-*

ture telle qu'il en avisa le Sénat.

Les sénateurs ayant étudié ces vénérables, mais **TROP VERIDIQUES ECRITS**, décidèrent de les faire *disparaître* !

Et pourquoi ? Oh, simplement parce que, depuis la mort de NUMA, cela faisait deux cent cinquante ans que l'HISTOIRE de ROME MENTAIT.

Et il ne fallait pas que la VERITE sortît de son puits.

Et voici que, la prenant par la main, nous la faisons apparaître au grand, au glorieux soleil de la lumière gauloise.

Les ROMAINS, qui étaient des GAULOIS, étaient devenus, en deux siècles et demi, des GAULOIS HONTEUX, persuadés qu'ils étaient issus de la cuisse de Jupiter, — qui, par une singulière et sacrée malchance, porte lui aussi un nom... *Gaulois* !

En voilà assez pour montrer jusqu'où les historiens ont poussé la mystification dans l'étude des antiquités.

Nous reprendrons ces démonstrations en temps et lieu.

Et, pour nous reposer les esprits, faisons une première croisière en Grèce, en Palestine, en Galilée et chez les Amazones ; plus loin, peut-être.

EN GRÈCE !

SOCRATE ET PLATON DANS L'EMBARRAS
AVEC LEUR AMI CRATULOS

— Je ne suis pas très fort en étymologies, déclare SOCRATE à son maître et ami, le savant CRATULOS, dans le dialogue dont PLATON a fait l'un de ses ouvrages les plus vivants : le CRATYLE.

Il est vrai que, en raison de la vie chère, je n'ai suivi que les leçons à vingt sous chez le philologue

à la mode, alors que grand jeu coûte cinquante drachmes...

— Le bon marché est toujours cher, ô daôn, me suis-je insinué dans la conversation !

— Qui donc es-tu, ô vénérable étranger ?

— Je suis du pays des Gaulois de Gaule, que vous appeler Celtes, ou Galates.

Je navigue, je commerce, comme Solon ; je m'instruis. Mon navire est au Pirée.

A qui pourrais-je demander le secours de la science et de la raison, sinon à toi tout d'abord ?

Je t'ai vu aux leçons du philologue à vingt sous, que je fréquente également et je me hasarde à mettre mon grain de sel gaulois dans cette discussion, à côté de Cratyle et de Platon.

— Que désires-tu savoir, d'abord ?

ATHÈNÉ

— Pour commencer, le sens du nom de la glorieuse **ATHENE** que d'autres, les Barbares de **ROME**, nomment **MINERVA** ; et nous **MINERVE**.

— *Athéné* est, en effet, le nom essentiel, puisque la déesse ainsi nommée, l'a donné à la ville d'*Athènes*, et qu'il s'applique à toute l'Attique.

J'ai supposé « *a-thanatos* », *immortel* à l'origine de ce nom célèbre entre tous ; puis « *anthos* », *fleur* ; mais ceci ne me satisfait point.

Je n'en ai pas eu pour mes vingt sous.

— Ne pourrais-tu, ô très bon, dresser la liste des attributs de la déesse, et puis voir quels sont les mots qui peuvent y répondre ?

— Certes. *Athéné* est le symbole de la *pureté*, avant toutes choses, et de la *sagesse*.

Elle n'est point née de la femme, mais du cerveau de Zeus, de Jupiter, dont Prométhée fendit le front d'un coup de hache.

Ma sainte mère, qui est sage-femme, n'y croit pas une miette, ni ma charmante femme Xantippe.

Mais cela est.

Les fondateurs d'Athènes ont placé notre patrie sous l'égide de la PURETE et de la SAGESSE.

— Chez nous autres, Scythes, Gaulois, Galates, Celtes, comme tu voudras, une fille sage est une fille pure.

Eh bien, ô très bon ! si je te mettais sur la voie, toi qui accouches tes interlocuteurs avec le forceps de ta dialectique grecque ?

Veux-tu essayer de mon tire-bouchon celtique ?

De ma dialectique gauloise obstétricale ?

— J'y consens, ô étranger, et si tu me dévoiles ce mystère qui m'intrigue, comme beaucoup d'autres, depuis si longtemps, tu seras l'hôte idéal envoyé par le Dieu, par ZEUS, dont *Athéné* est une divine émanation !

— Je vais donc extraire les racines d'ATHENE ; il me faut donner trois tours de mon instrument : car le nom de cette divinité est composé de trois parties, et non point d'une seule :

A, THA, NAI.

Et, ces trois racines, ô très bon, très sage, tu les connais à merveille ?

— Chacun connaît la valeur de A, « alpha », qui est à la fois *intensitif*, négatif, admiratif, — et, en numération représente une unité : un.

Mais, pour THA, je ne vois pas du tout.

— Comment formes-tu le *superlatif* en grec ?

— Je mets *tatos* après le mot : *presbus*, âgé ; *presbutéros*, plus âgé ; *presbutatos*, le plus âgé. Je mets aussi *istos*, comme pour *mégistos*, superlatif de *mégas*, grand, que tu trouves dans *Hermès Trismégiste*, *Hermès trois fois très grand*.

— Eh bien, sage des sages, ne vois-tu pas que tu connais parfaitement la valeur de TA en grec, et que ce TA signifie *grand*, *suprême* ?

Ne vois-tu pas que dans *presbu-ta-tos*, le TA est redoublé, TA-TA, suivi de l'article suffixé OS, avec élision de l'A dans le TA répété :

— TA-T'-OS ?

— De sorte que nous avons déjà le commencement du nom d'Athéné, dont les différentes formes sont *Athana*, *Athanaa*, *Athêna*, *Athênaa*, *Athênaia*, *Athênai*, *Athéné* ?

— Tu l'as dit ; tu vois bien que tu le savais.

— Pour le reste, je crois voir clair dans ton argument.

Tu vas dire que la troisième partie d'Athéné, Athêna, provient de la même source que celui de la nymphe chargée de veiller à la *pureté* des eaux, la *naïs*, et *nêis* ?

Qu'en dis-tu, Cratyle ?

— Je dis que cela se tient merveilleusement, et que ce CELTE, qu'on appelle aussi GAULOIS, mérite quelque attention.

Je dis que Solon serait content, s'il était présent.

Car, tout comme nous, il était convaincu que les Barbares, les non-Grecs, remontent beaucoup plus haut que nous dans l'antiquité, et je vois que notre visiteur ne nous a pas tout dit.

En tout cas, l'explication du nom d'*Athéné* qui nous est offerte s'applique exactement à son objet, pour faire de notre Déesse Tutélaire la

TRES HAUTE VIERGE D'IMMACULEE CONCEPTION.

DE CONCEPTION IMMACULEE.

IMMACULATA EXCELCISSIMA.

— Peut-être, ô très bon, très sage, te demandes-tu comment le TA a pu devenir THA ?

— Je ne le vois point, ô Gaulois artificieux !

— C'est que le T, en composition, dans la langue... *gauloise*, ou celtique, se permute en TH, c'est-

à-dire que le TAU, ou petit T grec, se permute en T-IA, T grand : *Thêta, Thê-ta*, comme dans le gaulois.

— Mais, nous autres, Grecs, cette racine TA, nous ne la possédons pas ; et il t'a fallu disséquer notre *ta-t'os* du superlatif pour la mettre au jour.

— C'est que nous sommes, en effet, beaucoup plus anciens que les Grecs, et avons conservé plus pures les racines de notre langue, dont le grec est une dérivation manifeste.

Tu ne trouveras pas dans le grec la racine de ta *Naïas*, la petite *naïade* qui t'a aidé à résoudre le mystère d'ATHENE, la DEESSE SUPREME.

Et tu vas voir, Cratyle va voir, Platon va voir de nouveaux horizons s'ouvrir devant vos regards surpris.

En gaulois, *naïs, nith*, signifie *fidèle, pure, candide*.

De là notre *naïf, naïve*.

De là votre *naïade*, gardienne des sources et des cours d'eau, dont l'invisible présence oblige les hommes à les respecter.

A ne les point souiller, comme la *dryasde* les obligeât à ne point détruire les *chênes*, les forêts.

De là encore le nom de la Déesse de TYR, de SIDON, de CARTHAGE :

TANIT, TA-NIT : SUPREME - PURE.

Les doux noms de nos filles, de nos femmes gauloises ont la même charmante origine :

Anaïs, A-naïs, très pure ; *Naïs*, pure.

NITA, chez les Italiens.

Athéné, sous des noms manifestement identiques, règne sur toute la *Grande Salée*, — *Thalassa* ! — des rivages d'Asie jusqu'aux colonnes d'Hercule...

Thalassa, ce nom, ce cri éperdu des DIX MILLE, c'est aux Gaulois que vous le devez.

— O très cher hôte ! Ma maison n'est point

grande, mais tu vas nous y suivre.

Nous avons appris bien des choses ; tu nous en diras d'autres encore.

Et tu me prêteras ton... tire-bouchon.

— O très bon, très sage ! C'est à moi d'apprendre quelque peu de ton enseignement inappréciable ; les modestes petites choses que j'ai découvertes sont un bien piteux bagage auprès de ton savoir, de ta divination.

Allons !

— Chemin faisant, notre hôte bienvenu ne pourrait-il aussi expliquer l'autre forme de superlatif grec, qui m'a toujours intrigué ?

— Volontiers, ô Cratyle.

C'est un mot gaulois qui est employé dans le grec, mais qui, n'y ayant pas sa racine, ne vous est pas connu, pas plus que la racine TA ; l'explication se rattache à la première forme, « ta-t'-os ».

— Et quel est ce mot ?

— C'est un mot qui signifie « ce qui va devant, ce qui précède, ce qui a la *prééminence*, IZ, et c'est aussi l'*article*, de sorte que MEGISTOS, *le plus grand*, de MEGAS, *grand*, suivi de IZ signifie GRAND-PRECELLENT.

— Nous y sommes : avec TOS, de TA-OS, T'OS, de ce TA que tu nous as dévoilé, MEG-IS-T'OS signifie exactement GRAND-LE-TRES, ou GRAND-TRES-SUPREME.

Que n'ouvres-tu, toi aussi, une école de philologie ?

— O Cratyle, je ne le puis, car mon navire n'attendra pas.

— Es-tu donc si pressé ?

— J'imite Solon, t'ai-je dit, qui naviguait pour refaire sa fortune, et Ulysse, qui bourlinguait bien malgré lui, d'après ce qu'il raconte, du moins...

J'ai refait le périple d'Ulysse, et je n'ai pas mis vingt ans.

Il est vrai que je n'ai pas, à son instar, eu l'agrément d'en passer deux chez Calypso, et sept chez Circé, pendant que sa pauvre Pénélope croquait le marmot...

Car j'ai ma femme à mon bord.

— Ceci explique tout.

— O très bon, très sage ! On ne peut rien te cacher.

Mais ma TATIA est autre chose que la gardienne de ma vertu : c'est la brave Gauloise, compagne de mes travaux, de mes dangers, de mes succès, de mes études aussi.

— Que dirais-tu, ô Cratyle, d'une vie si agréable, avec une épouse idéale à ton bord ?

— O très bon, très sage, ce n'est plus de mon âge. Mais, si notre hôte nous disait ce qu'il pense des noms d'ULYSSE, de PENELOPE, de CIRCE, de NAUSICAA, de son père ALCINOUS, de TIRESIAS, et de cette autre ATHENE, que les Barbares nomment MINERVE ?

— O Cratyle, je devais lever l'ancre demain, à l'aurore, par bon vent, mais je suis à vous, mes amis, pour tout le temps que vous jugerez utile et agréable.

CHEZ SOCRATE

LE CHEVAL, LE CHIEN ET L'ANE

L'EAU ET LE FEU

L'A. B. C. DU GREC ET DU GAULOIS

— Un détail m'a frappé hier, à propos de la lettre « thêta » de l'alphabet grec.

Voudrais-tu nous dire le fond de ta pensée ?

— O très sage ! C'est qu'il ne faut pas aller trop

vite, je ne suis pas venu enseigner, mais apprendre...

— Jusqu'ici, ma foi, c'est pourtant l'inverse.

Nous t'écoutons.

— Eh bien la lette T du grec, le TAU, est le petit T, que vous diriez justement *T micron* ou *T psilon*, comme vous dites *upsilon*, *u-psilon*, *u-simple*, pour *u petit* ; *é-psilon*, *petit é*.

Et le *thêta*, *T-tha* est le *T-grand*, selon les deux racines gauloises, qui sont d'abord le TAU, signifiant TOIT, et THA, permutation de TA, grand, en composition.

— C'est clair, ô Cratyle !

— Et c'est grammatical, ô très sage !

— Continue, continue, ô sage Scolotès, Scythe, Celte, Gaulois, comme il te plaira le mieux !

Continue, et montre-nous d'autres lettres de l'alphabet grec soumises à ces mêmes influences, car une hirondelle ne fait pas le printemps, et il faut des exemples répétés pour permettre d'établir une règle.

— Vidons la question du TAU et du THETA, en vérifiant la racine gauloise du TAU.

TO, TAU, est le mot gaulois pour TOIT, et les Romains le reconnaissent :

« TAU, disent les lexicographes romains, VOX GALLICA, *casa rustica* apud scriptores rei agrariae ».

« TAU, mot gaulois, chez les écrivains de la chose agricole ».

En effet, c'était une *cabane*, une *case* champêtre, et je vois très bien que la forme du « tau », T, est prise de celle du TO, *toit*.

— Prenons la lettre I, *iôta*.

Nous la scindons en *i*, *ô* et *ta*, savoir, I-le-GRAND, l'*u-psilon* étant l'*i* simple, ou petit.

L'*ô* intercalé répond à votre article *os*, le, abrégé en *ô*, d'où I-ô-TA pour I-os-TA.

— Eh mais, laisse-moi travailler à mon tour sur ces données :

Je vois *é-psilon*, E simple, et *ê-ta*, *ETA*, *ê-grand*, ouvert.

J'aperçois encore *bêta* ; mais je ne lui trouve pas sa contre-partie, *b-psilon* ou *b-micron* ?

— O sage entre les hommes, cherche encore !

— Serait-ce pas notre PI, P tout court ?

— Juste. Le P et le B sont du même ordre, et interchangeables, et notre F, également, qui est le digamma des Eoliens.

PI, en gaulois, signifie *petit*, le B-TA, *bêta*, est le grand P, le grand PI.

Une analyse de toutes les lettres de l'alphabet grec arriverait à expliquer le nom de chaque lettre par le celtique, par le *gaulois*, alors que le *grec* n'explique rien.

A propos du TAU, les Hébreux ont cette lettre, et aussi le TETH, qui paraîtraient répondre aux deux lettres grecques ; mais, dans l'hébreu, c'est le TETH qui est le « petit T », et c'est le TAU qui est le grand.

Le *thêta* grec se prononce comme le *th* des Anglais, qui est purement gaulois, comme le Z espagnol, *Celtibère* : zézayé.

Les Grecs se servent donc des lettres gauloises.

Les Romains ignorant leur propre histoire, écrivent que ce sont les Gaulois qui emploient l'alphabet grec... César s'y est trompé.

— O très sage, j'ai lu que certains mots de la langue grecque *ne sont point grecs*, à ton sentiment, par exemple l'EAU, *udôr*, et le FEU, *pur* ; le CHIEN, *kuôn*.

— Et, certes, tu es doué d'une intuition sans pareille, car ces mots sont *gaulois*.

KIKI

Voici d'abord pour le CHIEN.

Le CHIEN se dit KI, en gaulois, et son pluriel est KUON, et ce KUON est abrégé de KOUN, forme qui a créé chez les Barbares du Septentrion les formes HOUND et HUND.

Mais, es-tu bien certain de ne point connaître le mot racine, le mot *gaulois* ?

— Certes, oui !

— Cherche, cherche encore, et tu vas trouver !

Je vais te le faire trouver, à la mode... socratique :

Répète douze fois le mot gaulois : *KI* :

— KI-KI-KI-KI-KI... Ah ! M'y voilà, avec cinq KI-KI seulement : c'est ainsi que ma Xantippe, et les autres, rappellent leur *chien*, qui répond parfaitement à ce nom.

Je fais des progrès sensibles, grâce à ton fameux tire-bouchon *gaulois* ! ! !

L'EAU ET LE FEU

— Pour l'EAU et le FEU, c'est de grande importance, car si les Grecs n'ont pas de nom pour ces deux éléments, que va-t-il leur rester ?

Udôr, au génitif *hydros*, d'où tant de dérivés, est constitué par le mot *gaulois* DOUR, *eau* courante, *rivière*, auquel est resté accolé l'article *u*, permutation de *y*, *le* ou *la*.

Les noms latinisés de villes gauloises terminés en *durum*, *dourum*, sont très nombreux : ces villes sont toutes situées sur un cours d'eau.

— Ta démonstration est convaincante, ô Gaulois de Gaule ; et je songe qu'il existe des fleuves de ce nom : l'ADOUR, le DOURO.

— La DURANCE aussi, que les Romains défor-

ment en DRUENTIA, quoique les deux noms conviennent également à cette rivière torrentielle, DRUD signifiant *rapide, furieux* ; et l'on sait que la DURANCE roule plus d'eau, en temps de grande crue, que tous les fleuves de la Gaule mis ensemble.

Le spectacle en est terrifiant.

Mais il faudrait écrire DRUDENTIA, dont la finale *entia* ne se comprend pas.

Les Romains ont *déformé ce mot gaulois*, comme tant d'autres.

Dour étant acquis, rivière, reste à fixer le sens de *rance*, qui forme le nom de plusieurs rivières de France, la *Rance* bretonne et l'auvergnate.

Rhaint signifie, en gallois, *qui court à travers*.

Mais, à côté, il se trouve *gran* ; *qui se précipite, parsemé de rochers, de bas-fonds*.

Nous avons, pour la Durance, trouvé les racines les plus exactes.

Le G de *gran* tombe en composition, et *Dur-gran* s'écrit *Duran*, avec la *ta*, *très grand*, permuté en *th*. soit *za* : *Dur-ran-za*, notre *Durance*.

— Ce n'est pas l'eau qui lui manque, comme à nous.

LE FEU

Et notre FEU, PUR ?

— Je t'approuve d'avoir vu dans ce mot une origine d'Asie Mineure, de Phrygie, as-tu dit, contrée qui est une petite Gaule, dénommée, du reste, dans l'Histoire, Gallia Minor.

Sa capitale, *Gordion*, est la plus riche ville de *Galatie*.

C'est là que se trouve le fameux *nœud Gordien*.

PUR, en gaulois, signifie *PUR*, élémentaire, et PURAD, purification.

C'est le FEU qui est par excellence l'élément *purificateur*. Aucune autre langue ne possède ce

mot *racine*, explicatif, qu'on a voulu rattacher à la langue sacrée des Indes, qui possède PUN, PUNAMI, être, devenir PUR, d'une racine hypothétique, PU.

Il faut toujours se méfier des philologues qui allèguent des racines controuvées, se figurant que personne ne les vérifiera.

C'est ainsi qu'on trouve, dans la langue sacrée des Indes, la racine MU, « ENCHAINER » et que nos philologues les plus huppés nous donnent ce mot comme la racine de MUN, « PROTÉGER » !

Ce sont des FAUSSAIRES ; ce sont des FAUX.

O sage Socrate, nous allons aussi étudier ton CHEVAL et ton ANE.

LE CHEVAL ET L'ANE

D'aucuns, présentement, prétendent n'attacher que peu de poids à tes étymologies.

C'est qu'ils ne savent point apprécier les recherches des *précurseurs*, qui leur ont ouvert la voie.

Tes racines seraient-elles toutes erronées, que le fait capital subsiste à ton honneur impérissable, que tu as établi que *chaque mot doit avoir sa raison d'être*.

Tu as placé la *raison* à la base de la *Philologie*.

Pourquoi, as-tu demandé dans le temps à Cratyle, ce quadrupède-ci se nomme-t-il HIPPOS, *cheval*, et cet autre ONOS, *âne* ?

Pourquoi pas l'inverse ?

Mais, ô sage conducteur des esprits, tu ne pouvais guère savoir le pourquoi, et c'est *en le cherchant à ta suite* que je crois l'avoir trouvé.

— Et comment arrives-tu à ta solution ?

— Je constate les diverses qualités, facultés, façons d'être d'un animal, et je vois notre *cheval*,

HIPPOS, doué d'une faculté singulière, *unique*, parmi tous les animaux : il **FRAPPE** du **PIED**.

Il *frappe du pied* d'impatience; la nuit, il *frappe du pied* pour se tenir éveillé, et parce que son poids debout le fatigue, tantôt d'un pied, tantôt de l'autre, pour les dégourdir tour à tour.

Il frappe du pied quand la colère le prend, quand l'impatience l'excite, quand la trompette l'appelle à la parade ou aux combats.

Le grec peut fort bien expliquer le second terme de son nom ; **POUS**, **PODOS**, pied.

— Mais, et **HIP** ?

— **HIP** signifie, en gaulois, un **COUP SOUDAIN**.

— Et voilà bien, dis-moi, Cratyle, voilà bien notre **HIP-POS**, **HIPPOS** !

— Sans aucune supercherie, ô très sage.

— Voilà pourquoi, ô très bon, très sage, l'âne ne peut s'appeler **HIPPOS**.

— Et l'âne, pourquoi le nommons-nous **ONOS** ?

— Je suggère que ce mot est composé de deux mots grecs, **OU**, particule négative, signifiant **NON**, **SANS**, en l'espèce, et **NOOS**, *esprit, raison* : donc, **SANS-ESPRIT**.

— C'est possible, mais notre particule privative serait l'**A**, l'**ALPHA**, et on devrait dire **A-NOS** et non **O-NOS** ?

— **TIS** étant **QUELQU'UN**, vous mettez **OU-TIS** pour dire **PERSONNE**.

L'**OU** est aussi particule négative en gaulois, placée *après* le mot affecté.

Vos anciens ont donc pu dire **OU-NOSS**, et **ONOS**, **SANS-ESPRIT**.

Au reste, le **NOOS** grec se retrouve dans diverses langues, **NOSCERE**, en latin, et to **KNOW**, chez les Britanniques, *savoir*, prononcé **NO**.

Quant à **POUS**, **PODOS**, pied, il y a le latin **PES**; **PEDIS**, autre forme de la racine vraie qui est *gau-*

loise ; PAD, ce qui *supporte*, ce qui *permet de continuer*, dont l'A s'est permuté en é dans une quantité de composés, PEDAOOL, *pédestre*, *pédale* ; PEDEST, *motion des pieds*, et autres.

— Vraiment, cette antique langue des Scythes, Celtes, Gaulois me paraît être la langue originelle, et, en tout cas, je juge que toutes les recherches étymologiques sont vaines sans le secours de cette mère des langues, sinon leur grand'mère.

— Singulièrement, ô très sage, ce sont certains Gaulois qui affectent de dénigrer l'idiome de leurs pères,

Ça leur est plus facile que de l'apprendre.

LE PIED QUI REMUE

Ainsi, pour en rester à ce mot racine, PAD, *pied*, les plus célèbres de nos philologues, gagnés par cette contagion parricide, vont chercher dans le Sanscrit, la langue des Sages de l'Inde, le même mot PAD, et dans le persan PADHA, dont la signification, donnée par eux-mêmes, est... TOMBER !

— Ils sont, ma foi, dignes de marcher à quatre... PADES, PATTES.

— Et ils vont chercher la racine de *patte* dans un « germanique » supposé, *patshe*, qui n'est sûrement pas « germanique ».

Mais voici venir Xantippe, ta tendre épouse, moitié de ta vie et de ton âme, qui nous montre la clepsydre, et nous invite au repos.

LA BAGUENAUDE BAGUENAUDONS !

— Eh bien, mon jeune maître, avez-vous étudié l'art et la manière de *baguenauder* ?

Avant de répondre à notre bon ami Socrate, à Platon et à Cratyle, sur l'artificieux Ulysse, sa fidèle

Pénélope, et ses deux poules de voyage, Calypso et Circé, si l'on faisait un petit tour à travers champs, pour retrouver, dans les épis oubliés du gaulois, de quoi nouer une belle gerbe du parler de nos ancêtres ?

— J'ai potassé cette « baguenaude », et j'en ai la migraine ; car je n'ai fait que la moitié du chemin.

Mais, je m'en console, car le grand Littré est, lui aussi, resté dans les choux, avec tous ses devanciers.

— Que dit Littré ?

— « Origine inconnue ; mais on pourrait décomposer en *bague* et *naude*, par assimilation à *chique-naude*, — dont l'origine est également inconnue ».

« On ne sait même pas si c'est la *baguenaude*, chose insignifiante, qui a donné son nom à la niaiserie, à la *baguenauderie*, ou si c'est le contraire. »

— Avez-vous examiné la *baguenaude* sur son *baguenaudier* ?

— C'est une gousse, une cosse qui *pend*, et, si on on la presse, elle éclate avec bruit ; elle n'est *pleine que de vent*, et de ses petites graines.

C'est donc ce fruit qui a donné son nom à la *baguenauderie*.

J'ai bien pensé au gaulois *nod*, de *glain-nod*, pur joyau, mais je ne vois pas la connexion entre un bijou et ce petit sac à vent...

C'est même le contraire.

— C'est donc que, à la suite de Littré, vous avez décomposé le mot en deux parties, et qu'il en comporte trois :

Il faut lire *bag-an-nod*, et non *bague-naude*.

Retenez, pour cette fois, que *an* est une particule *négative*, et vous voilà remis en train : allez de l'avant !

— *Nod* est donc chose *précieuse*, un gage, que je vois dans le *glain-nod* déjà étudié, et *an-nod* signifierait *sans valeur*.

Quant à *bag*, je trouve *bagadau*, qui a des *pendentifs* : ce serait donc le *baguenaudier* en personne ?

« *L'arbre qui a des cosses sans valeur* ».

Le jeu de la *baguenaude* était fait d'*anneaux suspendus*, — de *pendentifs*...

— Bien raisonné ; mais le gaulois est une langue si riche qu'il y a peut-être encore autre chose.

D'autant plus que je trouve, dans la série des mots affectés de la particule négative *an* qu'elle commande la permutation de *d* en *n*, et que je vois même *annod*, *an-nod*, tout fait, et indiqué comme construit de *an*, notre négation, et de *daod* ; puis, courant à *daod*, donner, je trouve sa racine dans *aod*, bienfait ; et donc, au total, avec notre *da*, bon, biens, richesse, nous reconstituons *da-aod*, *d'aod*, *daod* dans toutes les règles.

Et notre *nod* est sans doute la forme permutée de *daod*.

An-nod est revenu de la même source, et d'une autre source avec le même sens : *sans valeur*.

— Oh, ma tête !

Et c'est cela, patron, que vous appelez « *baguenauder* » !

— Il ne faut pas s'en rapporter toujours aux étymologies, aux décompositions et aux compositions de mots fournies par le dictionnaire des langues celtiques, gauloises, contemporaines.

Il faut s'en aider, et tout vérifier, et surtout prendre garde à la permutation.

Malgré tout, le plus prudent commet des erreurs, et je demande instamment à tous et à chacun de me signaler celles que je n'aurais pu éventer.

Nous donnerons ensuite une « *chiquenaude* » sérieuse sur le nez des philologues qui prétendent que les Gaulois n'en ont pas...

ET VOICI NOTRE CHIQUENAUDE

— La *chiquenaude* n'a rien de commun avec la *baguenaude*, et ne peut mettre les philologues embarrassés sur la piste vraie.

Littre a fait le rapprochement, qui ne lui a rien donné, et il avoue son impuissance quant à l'explication des deux mots, tout en récusant les opinions de ses devanciers, dont un, pourtant, a frôlé la solution, — Génin, qui voit dans *chique-naude*, « coup porté sur le nez », un « chicot » et un « naseau ».

Littre ne veut pas de ce « naseau », et il a tort.

La « *chiquenaude* », explique-t-il, est un *coup* porté sur le *nez*, par le doigt du milieu, ou médius, pressé fortement contre le pouce, et détendu subitement.

La simple raison commande donc de rechercher dans le mot et le *coup* et le *nez* ?

Qu'en pensez-vous, jeune homme ?

— J'ai puissamment réfléchi, patron, à la question, et j'ai parfaitement dégotté le *coup*, dans le gallois, *cic*, (par *c* dur), *coup de pied, ruade* ; mais nib de *nez*, comme on dit au faubourg, au lieu de *nib de nasie*.

J'ai relevé le mot *nez* dans toutes les langues, et justement le *gaulois* est le seul qui n'en ait pas la moindre forme.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Hélas !

— Voyons attentivement la kyrielle de ces noms de notre *nez* :

Nose, anglais ;

Nosu, *nasa*, *nase*, *näs*, « anglo-saxon », qui est le vieil anglais ;

Nose, vieux frison ;

Néus, hollandais ;

Nös, islandais ;

Näsa, suédois ;

Näse, danois ;

Nasa, « vieux haut allemand » ou prétendu tel ;

Nase, « moyen haut allemand » ;

Nase, allemand ;

Nâsâ, sanscrit ;

Nos, slave ;

Naso, italien ;

Nas, naz, provençal ;

Néas, vieil irlandais ;

Nosis, lithuanien ;

Nase, wallon ;

Nâz, namurois ;

Nez, français ;

Naso est un surnom romain ; Ovide le portait.

Nez se dit *froën*, *fron*, *frouën*, *fri*, *fren*, en breton. gallois, irlandais, et cela ne ressemble guère aux mots énumérés.

— C'est ce que je disais.

— Alors, vous ne voyez rien ?

— Du tout.

— Le *naseau*, qu'est-ce ?

— Les latinistes le tirent d'un mot latin qu'ils déclarent eux-mêmes *fictif*, *nasellus*, diminutif supposé de *nasus* ; mais le franc-picard dit *nazieu*, *naziau*.

C'est donc que *naseau* doit être mis sur la liste d'où la langue gauloise est exclue.

Mais il y a mieux, et c'est le *gaulois* qui, seul, possède la racine de tous les mots énumérés.

— Je ne l'ai pu trouver.

— Qu'est-ce que c'est, un *nez* ?

— C'est l'appareil olfactif.

— Voilà qui n'est pas sorcier.

Mais, quel est l'accessoire obligé du *nez* ?

— Un mouchoir de poche, d'abord ; à moins que...

— ...le mouchoir du père Adam ne soit encore en usage, comme chez les Boches, et même ailleurs. Et pourquoi faut-il un mouchoir ?

— Pour se moucher, ça !

— Que vous êtes dur d'oreille aujourd'hui, mon jeune ami.

Et pourquoi faut-il se moucher ?

— Non, tout de même !

— Répondez, et vous trouverez !

— Il faut se moucher parce que le nez laisse filtrer un certain... liquide, — la roupie de sansonnet...

— Vous y êtes, enfin, arrivé.

Cherchez donc filtrer, « percoler », dans Pughe, et vous allez être récompensé.

— M'y voilà :

Naouz, naoz, that is pervasive or oozing : qui est travasant ou filtrant.

Ooze, en anglais, signifie *filtrer* comme un *liquide*, à travers les *pores* ou par de *petits orifices*.

La radice de *naouz, naoz*, est *nou, travasant*.

Seul le gaoulois a créé tous les mots qui signifient *nez* dans toutes les langues.

— Et c'est LUI SEUL QUI EN EST EXCLU !

— En vérité, dans le cas présent, la trouvaille était assez inattendue pour qui ne sait pas regarder en face l'objet dénommé.

— La *chiquenaude*, la voici, la voilà :

Un *coup* sur le *nez*.

Cic, *coup*, *ciciau*, *ruer*, ont subi la permutation du *c* en sa douce *c'h*.

En anglais, venu du gallois, le *kick* est un *coup de pied*, une *ruade*.

Le temps a édulcoré le *sens*, comme celui de *haro*, de *hurrah*, et le *cic*, (*c dur*), qui fut d'abord

le *coup de ribouis sur le blair*, sur le *naouz, naoz, nez, naze*, — et dans les « dominos ».

— Je vous décerne un bon point.

Maintenant que vous savez fabriquer du gaulois rien qu'en usant de termes argotiques, ou patoisants, ou enfantins, avez-vous bien écouté la maman bretonne énumérant tous les charmes de son bébé ?

— :

— Oui, mon ami ; il faut écouter les mamans, les enfants, parler, balbutier, chanter, pour pénétrer intimement la langue, l'âme d'une nation.

La jeune mère adore les « nonottes », les « quenottes », embrasse le petit « nasie »...

— Ah ! j'y suis : le vieux mot *breton* se retrouve : le diminutif de *naz, nas-ic*.

— Et, comme vous l'avez hasardé tantôt, *nib de blair*, c'est du pur gaulois, de *nid*, dont notre peuple a fait *nib*, et de *blair*, permutation de *flair*, que l'on veut tirer d'un sanscrit inexistant, et que Littré met en doute, tout en le présentant comme tiré du verbe « latin » *fragrare*.

Exhaler une odeur bonne, ou mauvaise.

Flair a donné au latin *flare*, souffler, rendre le vent, recevoir le vent ; mais ce latin-là vient directement du gaulois, dans ses deux sens, *sentir*, percevoir l'odeur, et... *sentir mauvais*.

La radicelle est *fla*, — lâchure, lâchage.

Le breton montre *fléar, fléria, puanteur, puer ; flériuz, puant*.

Le gallois nous donne *flair*, tel quel, pluriel *fleiriau*, racine *fla*, lâchage, avec le même sens que le breton, et spécifiant qu'il s'agit du *péditus ventri siné crépitu...*, qui a formé le « bas latin » *vissio, vissium* et ces diverses formes dans les autres langues : anglais, *to feist, foist, fizz, fizzle*, signifiant

aussi un *raté* ; et le bruit discret d'une mouche qui vole ; l'islandais *fisa*, venter, ventiler ; l'allemand *féisten*.

Fuser, sans éclater : tel un « *pét-ard* » raté.

Le grec *phusa* est un *souffle*, un vent, un *soufflet*,
— à feu.

Et, curieux rapprochement, l'anglais *to blow*, signifie *souffler* et *frapper*.

LE BLÉ, LE BLAIREAU

— Et le *blaireau* ?

— Que de mal se donnent ces grands enfants pour ne pas voir dans le *gaulois* ce qui s'y trouve, et chercher dans le latin ce qui n'y est pas.

Littré et Diez sont à la torture dans l'étymologie de *blé*, parce qu'ils le voudraient tirer d'un prétendu *bas latin*, *bladum*, *blavum*, *blava*, *blavium*, qui permet ensuite de créer le *bladarellus*, le *voleur de blé*, le *blaireau*, finalement.

Ils ne comprennent pas que c'est le *gaulois* *bled*, *blad*, *blét*, *blat*, qui a été latinifié, tout au contraire...

Au reste, les étymologistes anglais reconnaissent que ces mots du « *bas latin* » sont d'origine celtique, gauloise.

Notre *blé*, assez récemment encore écrit *bléd* et *blét*, est le mot *gaulois* *blé*, tout bonnement, signifiant en Galles de nos jours *champ*, sans plus.

Autrefois, on peut le présumer, *blé* était un *champ de blé*.

On dit couramment *un blé*, *une avoine*, *une luzerne*, pour un *champ de blé*, d'*avoine*, de *luzerne*.

Mais il y a encore autre chose, et cette autre chose est le nom du *blé* en *gaulois*, *éd*, de façon que *blé-ed* est redevenu notre *champ de blé* au complet, *blé-éd*, *bléd*.

Le *blé*, *éd*, est l'aliment par excellence, correspondant au sanscrit *ad*, manger, *adana*, aliment.

Le latin *édéré*, *éd-éré*, pour *éd-iré*, soit *aller-manger*, est une création gauloise.

L'*épi*, le *sommet* de la tige du *blé*, a été obligé de se nommer *bléd*, en gaulois :

Bal, sommet, et *éd*, blé, a fait *bal-éd*, puis *b'léd*, *bléd*.

— En somme, le *blaireau* s'est appelé *blaireau* parce qu'il *pue* comme un *putois* :

— *Fléria a râ ével eur broc'h* : il *pue* comme un *blaireau*.

Lequel *pue* comme un.... *putois*, — *pudask*.

Le *blaireau*, *blair-hoch*, *puant cochon*, possède, on vient de le noter, un autre nom, *broc*, qui s'écrit *broc'h* en breton ; *broch* en gallois ; *broc* en irlandais ; *broc* en gallique d'Ecosse ; *brock* en anglais.

Rhoc signifie *grogner*, ce qui va fort bien à cet animal, plantigrade, proche parent de l'*ours*, mais plus petit, ce pourquoi on lui a préfixé le diminutif *by*, qui en a fait *by-roch*, *b'roch*, *broch* : le *petit grognard*.

De *rhoc* provient *rauque*, le latin *raucus*.

— C'est bizarre...

— Bravo pour *bizarre* !

— Qu'est-ce donc encore, patron ?

BIZARRE

— *Byddar*, prononcé *bizarre*, c'est le *sourd*, l'*étonné*, l'*étourdi*...

Mais, qu'est-ce qui est *bizarre* ?

— C'est que votre *chique-nose* ne fait *chique-naude* que par approximation ; et on pourrait nous *chicaner*.

— Eh bien, mais prenez notre *noud*, muté en

nod, en composition, qui vous donne une *chique-nod* à ravir d'aise.

Noud, *nod*, c'est un objet *pointu*, et donc le nez de l'homme sans conteste, si *remarquable* au milieu du visage, et ce qualificatif rejoint le *nod* de *glain-nod*, dont c'est le sens précis.

Et si on nous *chicane*, nous demanderons à connaître le sens de ce terme, et on sera franchement embarrassé pour nous le dire.

LA CHICANE

L'origine du mot est la même que celle de *chi-quenaude*, c'est toujours le *cic*, *chic*, coup de pied, suivi de *anach*, *empêchement*.

Et encore, *chic-annog*, ou *chic-annoc*, avec *annog*, *annoc*, *provoquer* ;

Le *chicanous* est en vue.

Et toujours plus loin, *chic-anoès*, avec *anoès*, *action difficile*, *aventure*, *question incompréhensible*.

En terme militaire, une *chicane*.

Faire quelque chose « de chic », c'est l'expédier comme d'un coup de pied, *cic*, *chic*, la « saboter », d'un coup de sabot.

Littré, Diez, Ménage et autres ont recours au persan, tchaugan, jeu de mail, de ce que la balle de mail se dit *chicane*... qu'on veut tirer de l'espagnol *chico*, petit...

Littré repousse ces enfantillages, mais sa conclusion n'en est pas plus probante.

LE CHIC

Avoir « du chic », se rapporte à la grande *facilité de travail*, dont le sens s'est étendu à celui d'*élégant*.

Voici comme on sort du domaine de l'aberration

philologique, du dédale de la linguistique en étudiant minutieusement les racines et radicales de chaque mot, *par la langue gauloise, mère des langues.*

Abordons, maintenant, mon jeune maître, que vous connaissez assez de mots gaulois pour vous y retrouver, l'examen des règles de la *permutation*.

La pilule est amère, mais salutaire...

Et je vous raconterai ensuite l'histoire de Penthésilée, reine des Amazones, et de jolies choses sur Pénélope, Circé, que sais-je encore.

En attendant, voyez l'importance de cette question par quelques exemples tous combinés avec *môr*, la *mer*.

De *môr*, *mer*, et *marc'h* ferons-nous notre *cheval marin*, notre *hippopotame*, en *môr-marc'h* ?

Impossible.

La permutation de l'*m* en *v* s'impose, et il faut dire *môr-varc'h*.

De *môr*, *mer*, et *kaz*, *chat*, vous ferez *môr-gaz*, chat de mer ;

De *môr* et *ki*, chien, sortira le *môr-gi*, (*g* dur), le chien de mer.

Le *corbeau de mer*, le *cormoran*, se construira non point en *môr-bran*, mais en *mor-vran*.

Toit sur toit, couverture sur couverture, se forme en *to ar do*.

Et donc, permutoons gaiement !

PERMUTONS !

D'ISOCRATE A JOHANNIS VOSSIUS

TABLEAUX DE PERMUTATIONS CELTIQUES

DACRU, DACRUMA, LACRYMA

— Je vous entends souvent parler de *formes permutées*, de permutation, et il me tarde de savoir ce que cela signifie.

— Cela signifie, mon jeune maître, que les sons ont une influence réciproque ; que le mot qui en suit un autre influence le précédent et *vice versa* ; que la quantité de souffle émise par la parole n'est point illimitée, et que le langage se plie aux nécessités vocales d'abord, et à l'élégance de l'expression, ensuite.

Vous faites de la permutation *toute la journée* sans vous en apercevoir.

— Par exemple ?

— Par exemple, quand vous dites *flamber*, au lieu de *flammer*, verbe que la *flamme* devrait former, vous faites de la permutation :

Le second *m* se *permut*e en *b*.

De *mécan-ique* le « mécano » fait une *bécane*.

— Mais on dit aussi *flammer* ?

— En céramique, oui ; car le grés *flammé* n'est point *flambé*.

Il ne manquerait plus que ça !

EMBERLIFICOTÉ

Quand vous êtes *emberlificoté*, c'est en vertu d'une fameuse permutation de même nature ; c'est le second *m*, que vous n'apercevez pas, qui vous met dans cet état...

— Alors, cela provient de l'*emmerlificotage* ?

— Impossible d'être plus perspicace.

— Et alors, à part cette autre lettre *l*, qui s'oppose à l'étymologie transparente, c'est *emmerdiflicoté* que je suis ?

— Et vous l'êtes en bonne compagnie, avec Littré tout en tête, qui voit dans cette expression éminemment française et gauloise, un mot fantaisiste sans explication possible.

Si Littré avait connu l'importance de la *permutation*, et une centaine de mots gaulois, la partie étymologique de son *Dictionnaire de la Langue Fran-*

çaise, qui reste un monument impérissable, eût été à l'abri de toute critique, et il ne nous aurait pas donné comme étant d'*origine inconnue* des masses de mots *clairement gaulois*.

— Et *ficoter* ?

— C'est un fort joli, très expressif fréquentatif de *faire*, de création populaire spontanée.

— Je me demande si ce changement de *l* en *d* est grammatical ?

— Il est de convenance et d'*usage*.

Quem pénéès arbitrium est et jus et norma loquendi :

Tel est le pouvoir de l'usage,
La loi, la norme du langage.

nous a fait connaître dès longtemps le bon Horace.

Prenez ce nom si connu de toute antiquité :

ULYSSE.

Ce sont les Romains qui ont transformé l'ODUS-SEUS des Grecs en ULYSSES, par permutation du *d* en *l* : OLYSSES, ULYSSES, et même ULYXES.

Un autre mot grec que vous connaissez : DACRUMA, DACRYMA, *larme*, a été muté par les Romains en LACRYMA, par ce même changement du *d* en *l*.

Et le « grec » DACRUMA, DACRYMA, est notre DAGR, DACR *gaulois*...

DAGRU, *fondre en larmes* ; DACREMOC, LACRYMOGENE.

LES CIMBRES

Voici une permutation à double détente, pourrait-on dire :

Si je veux créer cette expression : ROI DE LA MER, de CYN, *chef, roi*, et de MER, *mer*, je suis tenu de muer, muter, permuer l'*m* en *b*, ce qui me donne CYN-BER, premier avatar ;

Et, comme devant un *p* ou un *b*, l'*n* se permute en *m*, couramment, nous avons finalement notre CYM-BER, CIMBER, le CIMBRE, *roi de la mer*.

Le *vi-cyn, viking*.

La connaissance de la permutation est la clé de la linguistique, — et tout le monde l'ignore et veut l'ignorer.

Les CIMBRES de la *Péninsule Cimbrique*, la Crimée de nos jours, étaient les célèbres CIMMERIENS, dans le nom desquels la seule permutation est celle de CYN en CYM :

C'est que, selon les temps et les lieux, les peuples gaulois n'ont pas toujours et partout fait la permutation grammaticale, tout en obéissant aux permutations d'usage et d'euphonie.

C'est donc avec une extrême prudence qu'il faut aborder cette partie de la linguistique, qui a été explorée par M. Camille Jullian dans son travail *De la Permutation de la consonne initiale dans quelques langues celtiques modernes*.

Il est important aussi de noter que, à une certaine époque, en Bretagne, la permutation *ne s'indiquait pas dans le texte* ; le lecteur la faisait *instinctivement*.

— Vous faites vous-même de la permutation dans bien des cas, sans y songer, toute la journée...

— Comment cela ?

— Quand doit-on boire un pot de bière fraîche, comme Ahasvérus ?

— Quand on a soif, ça !

— Pas « quand-d-on » : le *d* s'est mué en *t*, du même ordre.

Et, de plus je vous y prends encore une fois à parler gaulois sans le savoir !

— Voilà qui ne me surprend plus ; mais comment ?

— En disant : « ça » !

Cette exclamation est la permutation de votre « *da* » de « *oui-dâ* », et signifie « *bien, certes* ».

Et quand vous chantez la *Marseillaise*, vous ne prononcez pas « *sangue impur* », le sang impur des Boches, mais « *sank impur* », le *g* et le *c* étant permutables.

G et *k* étaient déjà permutables aux premiers temps de Rome, dans le vieux latin, le plus puissant rameau du chêne gaulois, — après le français.

Caïus, *Caïa*, sont devenus *Gaius*, *Gaïa* ; *Gallus*, *Galla* ; *Gaulois*, *Gauloise*, de nos pères.

Les vieilles inscriptions romaines donnent *leçio* pour *légio*, *légion*.

Le *c* se plaçait dans les vieilles inscriptions romaines à la fin des lignes en guise de *s*, ce qui prouve encore que le *c* n'avait pas toujours le son dur de *k*, comme le veulent Quintillien et les Boches, qui affublent *Cicéron* d'un grotesque *Kikéro*.

Voici une étude très consciencieuse de la permutation des lettres, tirée par la Société Armoricaïne de la *Confrérie de la Foi*, Breurièz ar Féiz, de la Grammaire bretonne de Le Gonidec et de celle de Troude, que l'on peut trouver encore chez L. Prud'homme, à Saint-Brieuc, et chez Le Fournier, à Brest.

PERMUTATION DES LETTRES

Les lettres muables ou sujettes à permutation sont : *b, k, d, g, m, p, s, t, gw*. Elles se changent ainsi, savoir : *b* en *v* et en *p* ; *k* en *g* et en *c'h* ; *d* en *s* et en *t* ; *g* en *c'h* et en *k* ; *m* en *v* ; *p* en *b* et en *f* ; *s* en *z* ; *t* en *d* et en *z* ; *gw* en *w* et en *kw*. Le tableau ci-joint contient tous les changements qu'éprouvent ces lettres muables :

Lettres muables	B	K	D	G	GW	M	P	T	S
Lettres douces..	V	G	Z	C'H	W	V	B	D	
Lettres fortes..	P	C'H	T	K	KW		F	Z	

Ces changements ont lieu dans les cas et selon les règles qui suivent :

§ I. APRÈS LES ARTICLES

Après les articles *ar*, *eur*, on observera, pour les noms au singulier, les changements suivants :

1° *B* se change en *v* dans les substantifs et les adjectifs féminins bretons. Ex. : *bâz*, bâton ; *ar vâz*, le bâton ; *eur vâz*, un bâton. *Brâz*, grand ; *ar vrasa*, la plus grande.

2° *K* en *c'h*, dans les substantifs et les adjectifs masculins. Ex. : *kéré*, cordonnier ; *ar c'héré*, le cordonnier. *Kalet*, dur ; *ar c'haléta*, le plus dur.

2° *K* en *c'h*, dans les substantifs et les adjectifs masculins. *kazek*, jument ; *ar gazek*, la jument. *Kalet*, dur ; *ar galéta*, la plus dure. Il y a quelques exceptions.

4° *G* en *c'h*, dans les substantifs et les adjectifs féminins. Ex. : *gad*, lièvre ; *ar c'had*, *eur c'had*. *Garô*, dur ; *ar c'harva*, la plus dure.

5° *Gw* en *w*, dans les substantifs et les adjectifs féminins. Ex. : *gwarek*, arc ; *ar warek*, *eur warek*. *Gwella*, meilleur ; *ar wella*, la meilleure.

6° *M* en *v*, dans les substantifs féminins. Ex. : *mamm*, mère ; *ar vamm*, *eur vamm*.

7° *P* en *b*, dans les substantifs et les adjectifs féminins. Ex. : *péden*, prière ; *ar béden*, *eur béden*. *Paour*, pauvre ; *ar baoura*, la plus pauvre. — Quelques noms font exception à cette règle ; ainsi, *plac'h*, fille ; *ar plac'h* *eur plac'h*.

8° *T*, après *ann*, *eunn*, se change en *d*, dans les substantifs et adjectifs féminins. Ex. : *turzunel*, tourterelle ; *ann durzunel*, la tourterelle ; *eunn durzunel*, une tourterelle. *Téner*, tendre ; *ann dénéra*, la plus tendre.

9° Les substantifs masculins, à peu d'exceptions près, changent la lettre forte du singulier en faible, au pluriel, après les articles *ar*, *ann*. Ex. : *ar bélek*, le prêtre ; pl. *ar véléien*, les prêtres. *Ann tavarner*, le cabaretier ; *ann davarnérien*, les cabaretiers.

10° Les substantifs féminins, au contraire, à quelques exceptions près, changent la lettre faible du singulier en forte au pluriel. Ex. : *ar béden*, la prière ; *ar pédennou*, les prières.

11° *S*, suivi d'une voyelle, se change en *z*, dans les substantifs masculins et féminins. Ex. : *sae*, robe ; *ar zaé*, *eur zaé*. — Il y a quelques exceptions que l'usage apprendra.

§ II. APRÈS LES PARTICULES

Il y a quelques particules après lesquelles les lettres initiales se changent de fortes en faibles ; savoir : *b* en *v*, *k* en *g*, *d* en *z*, *g* en *c'h*, *gw* en *w*, *m* en *v*, *p* en *b* ; *s*, suivi d'une voyelle, en *z* ; *t* en *d*. — Ces particules sont : *a*, *aba*, *ar ré*, *da*, *dam*, en *z* ; *t* en *d*. — Ces particules sont : *a*, *aba*, *ar ré*, *da*, *dam*, *dem*, *di*, *diwar*, *dré*, *eil*, *endra*, *en em*, *en eur*, *gwall*, *gour*, *hanter*, *na*, *né*, *pa*, *pé*, *peûr*, *peûz*, *ra*, *ré*, *seûl*, *war*. Exemples : *a zéou*, à droite, pour *a déou* ; *hén a c'halvaz*, il l'appela, pour *hén a galvaz* ; *ar ré vrâz*, les grands, pour *ar ré brâz* ; *damzellout*, voir à demi, pour *dam-sellout* ; *dem-zû*, noirâtre, presque noir, pour *dem-dû* ; *didruez*, cruel pour *ditruez* ; *eil-zimi-*

zi, se remarier, pour *eil-dimizi* ; *gwall baotr*, mauvais garçon, pour *gwall paotr* ; *gwall zrouk*, très-méchant, pour *gwall-drouk* ; *gour-glézé*, poignard, courte-épée, pour *gour-klézé* ; *hanter-zall*, à demi-aveugle, pour *hanter-dall* ; *peûr drouc'ha*, couper entièrement pour *peur-trouc'ha* ; *peuz-boaz*, presque cuit, pour *peûz-poaz* ; *ré déô*, trop gros, pour *ré téô* ; *en em savétei*, se sauver, pour *en em savétei*, etc...

§ III. APRÈS LES PRONOMS POSSESSIFS

1° Après *ma*, *va*, mon, ma, mes, les consonnes *k*, *p*, *t*, se changent en *c'h*, *f*, *z*. Ex. : *va c'haloun*, mon cœur ; *va fenn*, ma tête ; *va zreid*, mes pieds ; pour *va kaloun*, *va penn*, *va treid*.

2° Après *da*, *ta*, ton ta, tes, toutes les lettres muables se changent de fortes en faibles. Ex. : *da vara*, ton pain ; *da wélé*, ton lit, pour *da bara*, *da gwélé*, etc...

3° Après *hé*, son, sa ses, parlant d'un mâle ou d'un sujet masculin, toutes les lettres muables se changent de fortes en faibles. Ex. : *hé benn*, sa tête ; *hé zaé*, sa robe, pour *hé penn*, *hé saé*, etc...

4° Après *hé*, son, sa ses, parlant d'une femelle ou d'un sujet féminin, *k*, *p*, *t* se changent en *c'h*, *f*, *z*. Ex. : *hé c'hein*, son dos ; *hé fenn*, sa tête, pour *hé kein*, *hé penn*, etc...

5° Après *hor*, notre, nos, *k* se change en *c'h* et *s* en *z*. Ex. : *hor c'hî*, notre chien, pour *hor kê* ; *hor zaout*, nos vaches, pour *hor saout*.

6° Après *hō*, votre, vos, *b*, *d*, *g* se changent en *p*, *t*, *k*. Ex. : *hō preûr*, votre frère ; *hō tourn*, votre main, pour *hō breûr*, *hō dourn*, etc...

7° Après *hō*, leur, leurs, *k*, *p*, *t* se changent en *c'h*, *f*, *z*. Ex. : *hō fennou*, leurs têtes ; *hō zâl*, leur front, pour *hō pennou*, *hō tâl*, etc...

§ IV. APRÈS LES PRONOMS PERSONNELS

Les permutations des lettres après les pronoms personnels, lorsqu'ils sont régimes, ont lieu ainsi qu'il suit :

1° Après *ma*, *va*, me, les consonnes *k*, *p*, *t* se changent en *c'h*, *f*, *z*. Ex. : *évit va c'harout*, pour m'aimer, au lieu de *évit va karout*, etc...

2° Après *am*, me, on change *k* en *c'h*, *p* en *f* et *t* en *z*. Ex. : *c'houi am c'harô*, vous m'aimerez, au lieu de *c'houi am karô* ; *c'houi am fédô*, vous me prierez, pour *c'houi am pédô*, etc...

3° Après *da*, te, toutes les lettres muables se changent de fortes en faibles. Ex. : *évit da wélcut*, pour te voir, au lieu de *évit da gwélout*, etc...

4° Après *az*, te, *b*, *d*, *g* se changent en *p*, *t*, *k*. Ex. : *mé az pévô*, je te nourrirai ; *mé az kwel*, je te vois, au lieu de *mé az bévô*, *mé az gwel*, etc...

5° Après *hé*, le, toutes les lettres muables se changent de fortes en faibles, comme après *da*.

6° Après *hé*, *la*, *k*, *p*, *t* se changent en *c'h*, *f*, *s*. Ex. : *évit hé c'harout*, pour l'aimer, au lieu de *évit hé karout*, etc...

7° Après *hors*, nous, le *k* seul se change en *c'h*. Ex. : *évit hor c'harout*, pour nous aimer, au lieu de *évit hor karout*.

8° Après *hō*, vous, *b*, *d*, *g* se changent en *p*, *t*, *k*. Ex. : *mé hô pév*, je vous nourris ; *mé hô kwél*, je vous vois, au lieu de *mé hô bév*, *mé hô gwél*, etc...

9° Après *hō*, les, observez les mêmes changements qu'après *hé*, *la*.

§ V. APRÈS CERTAINS MOTS ET LES NOMS DE NOMBRE

1° Après *ô*, en, les consonnes *b*, *d*, *g*, *gw*, *m*, se changent, savoir : *b* en *v*, *d* en *t*, *g* en *c'h*, *gw* en *w*, *m* en *v*. Ex. : *ô voéta*, en nourrissant ; *ô terc'hel*, en tenant ; *ô walc'hi*, en lavant, pour *ô boéta*, *ô derc'hel*, *ô gualc'hi*, etc...

2° Après *é*, que, observez les mêmes changements qu'après *ô*. Ex. : *mé a oar é werzô*, je sais qu'il vendra, pour *mé a oar é gwerzô*, etc...

3° Après *é*, particule qui se joint aux verbes dans certains cas, *b*, *d*, *g*, *gw*, *m* se changent en *v*, *t*, *c'h*, *w*, *v*. Ex. : *bés'é vévann*, je vis ; *hiriô é teuinn*, je viendrai aujourd'hui ; *bés'é c'hortozann*, j'attends, au lieu de *bévann*, *deuinn*, *gorlozann*, etc...

4° Après *ma*, que, et *ma*, où, observez les mêmes changements qu'aux articles précédents. Ex. : *grit ma vévinn*, faites que je vive ; *enn amzer ma teu ar glujiri*, à la saison où viennent les perdrix, au lieu de *ma bévinn*, *ma deu*, etc...

5° Après *daou*, *dion*, deux, toutes les lettres muables se changent de fortes en faibles. Ex. : *daou vara*, deux pains ; *dion verc'h*, deux filles ; *dion zaé*, deux robes, pour *bara*, *merc'h*, *saé*, etc...

6° Après *tri*, *teir*, trois, *k*, *p*, *t*, *s* se changent en *c'h*, *f*, *s*, *s*. Ex. : *tri c'hî*, trois chiens ; *teir flac'h*, trois filles ; *tri zî*, trois maisons ; *teir zilien*, trois anguilles, au lieu de *kî*, *plac'h*, *tî*, *silien*.

7° Après *pévar*, *péder*, quatre, observez les mêmes changements qu'après *tri*, *teir*.

8° Après *pemp*, cinq, *b*, *g* se changent quelquefois en *p*, *k*. Ex. : *pemp pioc'h*, cinq vaches ; *pemp kwennek*, cinq sous, au lieu de *bioc'h*, *gwennek*.

9° Après *naô*, neuf, observez les mêmes changements qu'après *tri*, *teir*.

10° Après *dék*, dix et ses composés, *b* se change en *v*, et *g* en *k*. Ex. : *dék vloaz*, dix ans ; *pévarzék vloaz*, quatorze ans ; *dék kwélé*, dix lits, *pemzék kwélé*, quinze lits, au lieu de *bloaz*, *gwélé*.

§ VI. APRÈS LES SUBSTANTIFS SUIVIS D'ADJECTIFS

1° Quand un substantif féminin singulier est suivi d'un adjectif, l'adjectif change son initiale de forte en faible. Ex. : *ar verc'h vihan*, la petite fille, au lieu de *ar verc'h bihan*. Au

pluriel, la lettre forte revient : *ar merc'hed bihan*, les petites filles.

2° Quand un substantif masculin pluriel est suivi d'un adjectif, ce dernier change son initiale de forte en faible. Ex. : *ar véléien vâd*, les bons prêtres, au lieu de *ar véléien mât*.

3° Quand un nom d'homme est suivi d'un surnom, ce dernier change son initiale de forte en faible. Ex. : *Iann-Vrâz*, Jean-le-Grand.

RÈGLES DE SIMPLE EUPHONIE

1° *T* final devant un mot qui commence par une voyelle, se change quelquefois en *d*, par euphonie seulement. On pense assez généralement que ce changement ne doit pas avoir lieu dans les verbes. Ex. : *évid éva*, pour boire ; *gant hé dâd*, avec son père, au lieu de *évit éva*, *gant hé dâd*. Quelques bons écrivains changent quelquefois aussi, par euphonie, de fortes en faibles, les lettres *k* et *p* devant les voyelles. Ex. : *droug am euz*, j'ai mal ; *a-énéb ann dûd*, contre les hommes, au lieu de *drouk am euz*, *a-énép ann dûd*. Mais ces permutations sont de pure élégance.

2° Dans les phrases interrogatives, lorsque les pronoms personnels *hén*, *hu*, *hi*, *hé* suivent le verbe, la lettre faible de ce dernier se change, par euphonie, en forte. Ex. : *kanet en deûs-hén ?* a-t-il chanté ? *lennet hoc'h eus-hu ?* avez-vous lu ? au lieu de *en deûz-hén ?* *hoc'h euz-hu ?*

Ce travail, fait par Owen Pughe pour le Gallois, déborderait le cadre de cet ouvrage ; je n'en donnerai donc que le tableau des permutations, dont le fonds est le même que celui du breton.

Pughe n'a pas indiqué comme permutation la chute si fréquente du *g* initial en composition, ni celle de l'*m* en *b*, qui sont d'usage et très fréquentes dans son lexique même ; il permute l'*m* en *f* et le breton le permute en *v*, ces deux lettres étant du même ordre, avec *b*, ce qui explique la permutation d'usage de l'*m* en *b*.

Du reste, le gallois *ff* se prononce *f* ; et l'*f* se prononce *v*.

Il faut observer également que ce changement s'opère parfois sans égard aux règles établies, et uniquement sur l'initiale radicale.

BAGAUDES

LES BAGAUDES

On dit, en breton, BAGAD, *multitude, foule désordonnée*, et on donne également MAGAD à sa place alphabétique.

Les BAGAUDES, qui ont pourtant assez fait parler d'eux, tiennent leur nom de BAGAD, dont on a voulu tirer l'origine d'un « bas-latin » *bagaudae, bacaudae*.

Littre n'y croit guère, et renonce à trouver le sens, — qui crève les yeux.

Voici le tableau de permutation du gallois :

Radical	C	P	T	B	D	G	LL	M	RH
Douce	g	b	d	f	dd		l	f	r
Aspirée	ngh	mh	nh	m	n	ng			
Légère	ch	ff	th						

La permutation dans l'*irlandais* sera quelque jour l'objet d'une étude plus étendue.

Quelques exemples de la chute du g initial en composition :

AES, *cible, écu, bouclier*, combiné avec GOUR, *guerrier*, se forme en AES-OUR, (Pughe écrit *aesaour*), et non AES-GOUR. *Aes* se prononce volontiers *as*, donnant la prononciation de l'AS, monnaie romaine.

AROGAN, de AR et GOGAN, prophétie, s'écrit AROGAN ; le g est tombé.

De là *arogan* : *arrogant, menaçant, de mauvais augure*.

Isocrate, le plus grand orateur de la Grèce, à qui la nature avait refusé le physique de l'emploi, — il ne lui manquait que la parole, — a laissé un

Traité de la Permutation, les lettres grecques étant en perpétuelle métamorphose.

Jean Voss, parfaitement étudié par La Tour d'Auvergne, a compilé un traité *De Permutatione Litterarum, De la Permutation des Lettres*, fort utile à consulter.

Mais il est regrettable que, dans les classes de latin, rien ne soit expliqué aux élèves de cette importante question. Les meilleurs professeurs sont au courant de l'essentiel, je présume ; mais ils gardent, dans ce cas, leur savoir pour eux-mêmes.

Amusons-nous à fabriquer du latin, grâce à la permutation, et commençons par le commencement, le verbe *aimer*.

LE VERBE AIMER

AMARE, aimer, AM, *autour*, et IRE, *aller* : *tourner autour*.

IRE s'est *permuté* en ARE, l'*i* est devenu *a*.

Dans AMBIRE, *amb-itionner*, l'*i* s'est maintenu, grâce à la permutation euphonique de AM en AMB ; un autre verbe a été ainsi formé des mêmes racines, avec un sens un peu différent.

ITIO est l'*action d'ALLER*.

Si nous prenons FACERE, *faire*, nous avons un mot type de la permutation, car les dérivés en sont multiples :

Faire, défaire, refaire, parfaire, surfaire, suffire.

Dans chaque dérivé de *facere*, en latin, l'*a* se permute en *i* :

Facere, deficere, reficere, perficere, sufficere, efficere, interficere, et autres, à l'exception de deux.

La permutation est au langage ce que la circulation est au sang.

C'est pourquoi les langages artificiels que d'excellents esprits, et bien intentionnés, tentent de lancer périodiquement ne sont pas viables ; ils dépérissent

par dessication dès que, comme la rose de Jéricho, ils cessent de recevoir la rosée — d'or — de leurs promoteurs.

Passons à un sujet moins aride, et traitons de la noble origine de Maître Aliboron.

MAITRE ALIBORON ET LES BOUGRES D'ANES ASINUS ASINOS INVOCAT

Les forts en thème de moyenne et première grandeur, daubant les bons ouvriers de la renaissance gauloise, leur ont reproché de dériver ASNE, ANE du gaulois, breton AZEN, gallois ASYN, âne, ASEN, ânesse, irlandais, ASAL.

Ils veulent que notre *âne* dérive du latin ASINUS.

Nous allons voir si ces pédants vont nous l'enlever, notre *âne* !

Vite, ouvrons notre VOSSIUS, et vérifions l'étymologie de l'ASINUS latin.

Ciel ! En voilà bien d'une autre !

— Que se passe-t-il, patron ?

— Il se passe qu'ASINUS *n'est pas latin*, — à moins de le tirer d'*assedo*, *assesseur*, situation conforme, du reste, à sa dignité, et à celle de son Président.

Ce qui prouve que le plus célèbre champion du latin *ne sait ni le gaulois, ni le latin* !

L'ASINUS, c'est LUI !

Vossius énumère toutes les étymologies d'ASINUS et monte malicieusement en épingle celle de Saint-Isidore de Séville, qui découvre que l'*âne* s'est appelé ASINUS, *quia assedus...* parce qu'on peut s'*asseoir dessus*, prétend-il.

En ce cas, que d'ânes, que d'ânes, et de bougres d'ânes, s'il suffit de s'*asseoir dessus* !

Mazzocchi, célèbre prêtre de Naples, qui refusa

la mître et eût refusé la tiare pour ne pas délaïsser ses étymologies, qu'il trouvait toutes dans l'hébreu. — il en est mort après avoir perdu la raison, — voulait dériver ASINUS d'ATHON, un des noms de l'âne en hébreu.

J'ai consulté des Juifs espagnols et des Juifs de Salonique pour étayer ma conclusion négative, et tous m'ont approuvé.

ASINUS, latin, provient tout uniment de A, *privatif*, gaulois, et SYN, *sens*, gaulois de Galles, soit : SANS INTELLIGENCE.

C'est, on le voit une fois de plus, la manifestation d'une ignorance crasse, doublée d'un acharnement parricide contre les origines de la langue, de la Nation française.

Le lecteur va encore mieux saisir pourquoi nos propres — plus ou moins... — cuistres, trouvent des alliés au dehors, en lisant cette liste des formes du nom dans les autres langues.

Asinus, latin ;

Asellus, diminutif, ânon ;

Asse, vieil anglais ;

Assa, « anglo-saxon » ; et *éosal*, *ésol*, *asal*, ceci étant exactement le mot irlandais, gallique, déguisé en *anglo-saxon* ;

Ase, *asen*, *asne*, vieux français ;

Ane, français ;

Aze, *asne*, provençal ;

Asen, danois ;

Asna, suédois ;

Asni, *esne*, islandais ;

Ase, *azen*, *asan*, *asal*, *asyn*, celtique, gaulois ;

Asilus, gothique ;

Asel, danois ;

Esil, « vieux haut allemand » ;

Esel, haut allemand, classique ;

Ezel, hollandais ;

Asilas, letton ;

Osel, en Bohême ;

Osiel, polonais, par s dur ;

Osiol, russe, par s dur ;

Osilu, slave en général ;

Asno, *asino*, espagnol, italien.

Nous voici parvenus à notre destination :

Si l'on attribue au celtique, au *gaulois*, les *racines* du nom de l'âne dans toutes ces langues, notamment dans celles que l'on qualifie si naïvement *germaniques*, voilà que tous les peuples revendiqués par la Bochie, Flamands, Hollandais, Anglais, Suédois, Danois, Norvégiens, Islandais ne peuvent plus dériver leur âne de l'*allemand*, et sont obligés de le tirer du *gaulois*.

Ils sont trahis par leur âne.

Ce qu'il faut empêcher à tout prix...

Ce que j'explique tout au long pour notre âne se répète à satiété à travers tout le dictionnaire allemand, et tous les dictionnaires des peuples cités, dont j'espère, grâce à mon âne, stimuler les réflexions...

Nous avons expliqué à Socrate en personne le sens d'*onos*, en grec, *o-nos*, de *noos*, sans esprit, et cette étymologie montre que partout c'est la stupidité de l'âne, apparente ou plutôt simulée — car plus d'un fait l'âne pour avoir du son — qui lui a donné son nom.

J'éprouve une réelle sympathie pour cet animal auquel on n'a rien à reprocher que sa trop grande bonté, sa douceur, sa sobriété, son courage : est-ce pour tout cela qu'on le traite... d'âne ?

C'est probable.

En tout temps et en tous pays, le proverbe franc-picard trouve avec l'âne son explication trop exacte :

« Trop bon, trop bête ».

— C'est si bien le cas du Français !

— Pas tant du Français que des « bougres d'ânes » qui conduisent sa charrette dans le fossé.

Les Français sont pris entre les deux mâchoires d'un étau, la mâchoire de *latinerie*, et la mâchoire de *bocherie*.

En retirant au domaine « germanique » ce qu'il a usurpé sur le gaulois, nous ne faisons que la moitié de notre travail de rénovation nationale.

Nous complétons notre tâche en montrant que le *latin*, et par conséquent, les *prétendues langues latines* à qui nous reprenons d'abord notre baudet, sont purement celtiques, *gauloises*.

De plus, est-il si difficile de montrer qu'il n'y a pas, qu'il n'y a jamais eu de « race latine » ?

Nous allons nous en occuper.

— Et Maître ALIBORON ?

PORSENNA

LE COCHON

Voilà un personnage dont le nom est resté mystérieux, et, sans notre La Fontaine, qui donc s'occuperait de découvrir la signification de son nom ?

Littré écarte toutes les propositions d'étymologie de ses confrères, « Aliboron, dit-il, signifiant à l'origine *un personnage d'importance* ».

Et Littré cite ces vers du *Miracle de Sainte Geneviève* :

*Si je fusse roi ou régent,
Ou un grand maistre Aliboron,
Chascun ostât son chaperon.*

Que de divagations se fussent épargnées les étymologistes férus de latin et d'allemand, au sujet de ce nom si simple, si facile à comprendre *par le gaulois* :

AL, *excellent* ; Y, *le* ; BOR, permutation de POR, *prince, seigneur* ; ON, *supérieur*.

AL-Y-BOR-ON : ALIBORON était *L'EXCELLENTISSIME SEIGNEUR*, « excellent-le-seigneur-magnifique ».

Nous retrouverons cette racine dans *Porsena*, *Porsenna*, roi des Etrusques, et dans celle de l'Ami de Saint Antoine, ce qui ravira d'aise les mânes de Monselet.

ALIBORON était une *Excellence*, ce qui, par le temps qui court, n'est pas fait pour surprendre.

Surtout si l'on se souvient d'une de ces Excellences proclamant à la tribune de la Chambre française, que le breton, le provençal, le basque, l'alsacien, sont des « patois ».

Et ceci en sa qualité de Grand Maître de l'Université, Ministre de l'Instruction publique....

Et d'une très rare culture classique.

Ce sont probablement des *pataquès* de ce calibre, perpétrés par quelques grands personnages d'autrefois, qui ont rabaissé le très noble nom d'*Aliboron* jusqu'à profaner celui du bourricot.

LE « LYS CELTIQUE »

GETORIX, ORGETORIX, VERCINGETORIX

LE MYSTÈRE DE VERCINGÉTORIX

ET LES AUVERGNATS

QUELQUES ERREURS DE NOS GRANDS HOMMES

FATAL POSTULAT !

C'est en vain qu'on a cherché à comprendre le nom du plus célèbre des GAULOIS, et celui du peuple dont il était le chef suprême, les ARVERNES, les AUVERGNATS.

Pourtant, si on y réfléchit, si l'on sait qu'il exista des rois nommés GETORIX, ORGETORIX, on est

amené à scinder le nom étudié en VERCIN-GETORIX, et à dissocier de nouveau VERCIN en VERCIN, et GETORIX en GETO-RIX, puis encore en GET-O-RIX.

Le nom étant ainsi démonté, il ne reste plus qu'à l'examiner pièce à pièce.

Et l'on voit à l'instant que VER-CIN signifie le le SUPER-CHEF, de FER, super, sur, et CIN, du gaulois CYN, *chef*, dans le gallois par C dur.

Ce CYN a donné le KING anglais, le KOENIG allemand.

CUN, CON, *élu*, a donné leur KONG aux scandinaves.

CET, permuté en GET, secourable, généreux, munificent, en gaulois nous donne un GETORIX répondant à ce que fut le chef suprême des Gaulois, combattant pour leur salut, et finalement offrant sa vie en sacrifice pour sauver ses compagnons de la cruelle et lâche vengeance de César.

Sur le plus noble des vaincus.

Les Boches n'ont pas fait mieux.

OR-GET-O-RIX confirme cette traduction, par son addition de l'OR, AUR, à son nom :

OR-GET-O-RIX, OR-GENEREUX-LE-ROI.

Généreux de son or, AUR, d'où le latin AURUM.

Ou : *Supérieurement-généreux-le-roi*.

Le patronyme de VERCINGETORIX, celui de son père, le roi CELTILIS, signifie le LYS-CELTIQUE.

— Et le nom des ARVERNES ?

— TRES-PUISSANTS-PURS.

Il répond fidèlement à celui de son roi CELTILIS.

OR, AR, supérieurement ; FER, VER, solide, puissant ; NIZ, pur.

M. Dottin, le regretté doyen de la Faculté des Lettres de Rennes, traduit autrement VERCINGETORIX.

Il trouve dans le gallique d'Irlande CING, guer-

rier, qui fait CINGED au génitif, et il traduit DES GUERRIERS-ROI.

Mais, que devient la première partie du nom, VER ?

Plus avant, M. Dottin traduit ORGETORIX par ROI DES TUEURS, d'un mot, ORGIAT, tueur, qu'il prend au « vieux breton » ; mais ceci paraît très dur à accommoder, et ne me satisfait pas.

D'autant plus que l'auteur passe sous silence le nom le plus simple à traduire, GETORIX, qu'il est impossible de raccorder à CING ni à son génitif CINGED, du gallique, ni à ORGIAT, du vieux breton.

Il faut donc scinder ces trois noms *frères* comme je le fais, et noter que le VER-CIN, le CHEF SUPREME, ne s'applique QU'A LUI, VER-CIN-GET-O-RIX, le « COMMANDANT-EN-CHEF-GENEREUX-LE-ROI ».

Tel est le sens du nom de VERCINGETORIX, et de celui des ARVERNES, qui seront d'autant plus flattés de l'apprendre qu'ils attendent après depuis plus longtemps, réduits par la peuplade moqueuse des Parisiens à la qualité d'AUVERPINS :

Ayant ravi la cire aux mouches de l'Hymette,
Pour en venir frotter les parquets à Paris...

DOTTIN

LA TOUR D'Auvergne ET M. DOTTIN

M. Dottin, dont M. Camille Jullian a préfacé — et c'est tout dire — le dernier ouvrage sur *La Langue Gauloise*, n'a point pris le plus court chemin pour parvenir à traduire les textes nouveaux mis au jour depuis peu d'années.

M. Dottin peut se tromper parfois, comme tous les pionniers, sans perdre pour cela de son prestige, mais il doit concéder le même privilège à ses devanciers.

M. Dottin croit tirer du *latin* quantité de mots que nos précurseurs, et les siens, ont dérivés du gaulois.

Il dresse une liste de ces mots que La Tour d'Auvergne, dans ses *Origines Gauloises*, a pris au *breton*, et il en attribue la paternité au *latin*.

Il écrit que ce savant homme de guerre et prudent linguiste, *ne savait que le breton*, ce qui est une grave erreur de fait ; et qu'il ne pouvait, par ainsi, procéder par la *comparaison* des langues entre elles, véritable méthode de toute philologie.

Or, La Tour d'Auvergne *savait toutes les langues*, comme l'écrit le Grand Carnot dans la magnifique lettre qu'on va lire.

M. Dottin a-t-il voulu dire que La Tour d'Auvergne ne connaissait, des quatre langues celtiques vivantes, que l'une d'elles, le *breton* ?

En ce cas, il s'est encore gravement mépris, car tout le long des *Origines Gauloises* le savant linguiste COMPARE souvent le *breton* et le *gallois* entre eux, et aux *autres langues*.

Dont il connaissait *quarante-six*.

La Tour d'Auvergne, craignant les excès d'enthousiasme de ses admirateurs, recommandait aussi la *prudence* dans ses conclusions...

M. Dottin a-t-il lu avec soin les *Origines Gauloises* ?

Je réponds NON ; et c'est l'excuse du savant et charmant Doyen, — si ce peut être une excuse.

Voici cette lettre du Grand Carnot à La Tour d'Auvergne :

LE MINISTRE DE LA GUERRE
AU CITOYEN LA TOUR D'Auvergne-CORRET

Paris, 5 floréal, an VIII.

En fixant mes regards sur les hommes dont l'armée s'honore, je vous ai vu, citoyen, et j'ai dit

au premier consul :

« *La Tour d'Auvergne-Corret, né dans la famille de Turenne, a hérité de sa bravoure et de ses vertus.*

« *C'est l'un des plus anciens officiers de l'armée ; c'est celui qui compte le plus d'actions d'éclat ; partout les braves l'ont nommé le plus brave.*

« *Modeste autant qu'intrépide, il ne s'est montré avide que de gloire et a refusé tous les grades.*

« *Aux Pyrénées-Occidentales, le général commandant l'armée, rassembla toutes les compagnies de grenadiers, et pendant le reste de la guerre ne leur donna point de chef. Le plus ancien capitaine devait commander, c'était La Tour d'Auvergne. Il obéit, et bientôt ce corps fut nommé par les ennemis, la colonne infernale.*

« *Un de ses amis n'avait qu'un fils, dont les bras étaient nécessaires à sa subsistance ; la conscription l'appelle.*

« *La Tour d'Auvergne, brisé de fatigues, ne peut travailler, mais il peut encore se battre.*

« *Il vole à l'armée du Rhin, remplacer le fils de son ami : et pendant deux campagnes, le sac sur le dos, toujours au premier rang, il est de toutes les affaires et anime les grenadiers par ses discours et son exemple.*

« *Pauvre, mais fier, il vient de refuser le don d'une terre que lui offrait le chef de sa famille.*

« *Ses mœurs sont simples, sa vie est sobre ; il ne jouit que du modique traitement de capitaine à la suite et ne se plaint pas.*

« *Plein d'érudition, parlant toutes les langues, sa science égale sa bravoure ; et on lui doit l'ouvrage intéressant intitulé : les Origines Gauloises.*

« *Tant de vertus et de talents appartiennent à*

l'histoire ; mais il appartient au premier consul de la devancer ».

Le premier consul, citoyen, a entendu ce précis avec l'émotion que j'éprouvais moi-même : il vous a nommé sur-le-champ premier grenadier des armées de la République, et vous a décerné un sabre d'honneur.

*Salut et fraternité,
CARNOT.*

Lorsque La Tour d'Auvergne tint cette lettre, qui était un ordre, ses vaillantes mains pour la première fois tremblèrent ; et ses yeux se remplirent de larmes.

Son ombrageuse modestie et l'amour de ses compagnons d'armes lui firent décliner cet honneur unique, imaginé par Carnot et Bonaparte pour obliger le héros à accepter, à défaut des grades qu'il s'obstinait à repousser, cette arme, ce titre « et la solde convenable qu'il comportait... »

Et comme ses amis insistaient pour faire fléchir sa décision, La Tour d'Auvergne réitéra son refus motivé :

A l'égard du titre éclatant, leur écrit-il, de premier grenadier de l'armée, comme cette palme du courage doit rester toujours flottante sur tous les guerriers français, tout me fait un devoir de m'excuser d'accepter un titre qui, sous aucun rapport, ne peut m'appartenir.

Salut républicain.

LA TOUR D'AUVERGNE-CORRET.

Mais il intervint alors un facteur qui fit plier la résolution de La Tour d'Auvergne, et ce fut l'explosion d'enthousiasme de ses camarades, de toute l'armée, de toute la Nation, et surtout de ses grenadiers qui trouvaient dans la magnifique élévation de leur

chef, de leur ami, et dans les paroles inoubliables de Carnot, une intense satisfaction.

La Tour d'Auvergne s'inclina donc ; et il ceignit le sabre d'honneur.

Mais lorsqu'on lui présenta la feuille d'émargement et sa nouvelle solde, ce fut bien une autre affaire, et une affaire qui ne traîna pas :

La Tour d'Auvergne « pria qu'on lui épargnât cet affront... » .

Carnot et Bonaparte durent être fiers eux-mêmes de tant de fierté.

Un autre, déjà, avait connu pareille mésaventure : et c'était Charles III, roi d'Espagne.

Au temps de sa jeunesse, La Tour d'Auvergne, brillant et studieux lieutenant de mousquetaires, guerroyait et étudiait aux Iles Baléares et le récit des faits d'armes audacieux du valeureux Breton fut porté au souverain par le général commandant les troupes espagnoles, où les actes de bravoure, pourtant, ne sont point chose rare.

Charles III émerveillé, fit parvenir à La Tour d'Auvergne un brevet de ses ordres, auquel il se plut à ajouter une pension de trois cents pistoles...

La Tour d'Auvergne, courtois, répondit qu'il y avait place, sur son habit d'officier français, pour l'insigne de l'honneur, mais pas dans ses basques pour les écus.

Et l'*Académie de Madrid*, enthousiasmée de ses recherches sur les *Origines celtiques, gauloises*, de l'Espagne, le reçut dans son sein par acclamation.

Lorsque La Tour d'Auvergne courut à la frontière pour la dernière fois, il travaillait à un *Dictionnaire comparatif des langues de l'Europe et de l'Inde*, dont il avait étudié, nous le répétons, *quarante-six*, et dont il parlait couramment une demi-douzaine.

QUELQUES TROUBLANTES ABERRATIONS

M. Dottin, grand universitaire, d'une courtoisie qui appelle tous les égards, a cru, en couvrant de fleurs le vaillant capitaine, pouvoir rejeter son œuvre dans l'oubli.

Mais, son erreur de fait se double d'un postulat rédhibitoire, et qui met au cran d'arrêt toute étude de philologie comparative ; et ce postulat consiste à refuser aux langues de l'Europe et de l'Inde la *filiation gauloise*.

Si je dis que ces langues sont gauloises, à commencer par le latin, je pose un postulat, — qu'il s'agit de prouver :

Mais, en attendant, je suis fondé à prétendre que La Tour d'Auvergne, les connaissant, ne connaissait pas que le... breton.

M. Dottin, et les autres « celtistes modernes », dont il est l'exposant le plus récent, ne veulent point, par exemple, que le breton CHADEN, *chaîne*, soit la racine du mot français.

Ils imposent le latin CATENA.

Or, les étymologistes latins se sont tous cassé le nez sur cette *chaîne*, et les plus amusants tirent *catena* de *canem teneo*, je tiens le chien !

CA-NEM TEN-EO...

Est-ce assez réjouissant ?

Or, *catena* est un mot GAULOIS, composé de :

CAD, CAT, *effort pour tenir, garder* ; et

TEN, *tiré, serré, d'où*

CAD-TEN, CAT-TEN, qui a donné au latin CAT-TEN-A, CATENA.

CADOU est le verbe GARDER.

Notre CADO, en franc-picard, est la chaise de l'enfant, dans laquelle il est *enfermé, gardé* :

Breton : CADOR.

Une contre-preuve :

Notre CADENAS, est-ce que c'est aussi du latin ?

Il faut lire ces étymologies dans Littré et ses devanciers, pour se faire une pinte de bon sang, lorsqu'ils attribuent l'origine d'un mot français à un mot latin qui n'est pas latin ; mais il était, lui, excusable, et les « celtistes modernes » ne le sont point, à notre époque.

CADENAS, mais c'est notre CAD, et NAZ, ainsi décrit par Owen Pughe :

« That is complete or whole, wrought, or worked » :

Qui est complet, ou entier, forgé ou travaillé.

De NAZ, notre NASSE, donnée au latin NASSA, dont on veut... la tirer.

Le *cadenas* est donc la *chaîne complète, munie d'un fermoir en fer forgé, travaillé.*

Autre étymologie :

Notre même CAD, avec AIN, « qui peut se déployer », constitue :

Une « garde », une « attache » qui peut *retenir à distance*, et c'est bien là ce qu'est une CHAÎNE, une « LAISSE » :

C'HAD-AIN, *chaîne*.

Dans le breton, la permutation de C en C'H a opéré, et a donné le mot CHADEN, chaîne, comme le veut La Tour d'Auvergne.

Si nous passons au mot *chaîne* dans les dialectes français, que cite toujours Littré, et c'est là l'un des grands mérites de son œuvre impérissable, (étymologies de bocherie, de latinerie et de basse latinerie à part), nous trouvons dans le *berrichon* la forme bretonne, *chadèn*, et la forme galloise avec l'orthographe textuelle : *chadaine*, dont nous avons re-forgé le mot : CAD, C'HAD, C'HAD-AIN.

Dans le *berrichon*, *chadaine* est un *cordon*, une *chaîne de vigne*.

En gallois : *chad-wyn*, *cad-wyn*, que Pughe donne

avec le sens général de chaîne, lien, est bien le cordon, la chaîne de vigne du Berrichon.

Le plus cocasse, dans cette affaire de chaîne, c'est encore un prétendu « bas-latin » *catenacium* qui nous est offert pour expliquer l'italien *catenaccio*.

En italien comme en français, la terminaison *accia*, *accio* est péjorative, et correspond à la française *asse*, que l'on trouve partout : *vin-asse*, *savant-asse*, *god-asse*, *lav-asse*, et cent autres ; la finale *ache* est la même : *brav-ache*, et autres.

Par conséquent, *catenaccio*, en italien, ayant le sens indubitable de mauvaise chaîne, « chain-asse », qui est tout le contraire du CADENAS, est la traduction, et non l'origine, du mot français.

Et en avant pour les autres « langues latines », le provençal *cademat*, et l'espagnol *candado*, abrégé de *cadénado*, tirés du « latin » *catenatum* !

Nous prenons ici en pleine action la farce multi-séculaire des « langues latines », « néo-latines », la bouffonnerie du « bas-latin », comme nous prendrons à chaque pas sur le fait la forgerie du « groupe des langues germaniques », et surtout, dans cette forgerie, la forgerie du prétendu « ancien haut allemand ».

La finale péjorative, méprisante *accio*, *accia*, *asse*, *ache* provient du gaulois ACH, et aussi de AS, chose insignifiante, racine de ASOU :

ASOU, nous dit Owen Pughe, left, sinister, awkward, clumsy, soit GAUCHE, SINISTRE, MALADROIT, EMPRUNTE, qui répond franchement à la finale italienne et française.

ASOUY, left, sinister or shield side : gauche, sinistre, senestre, côté du bouclier.

L'italien est né cinq générations après le français, et si Dante, Pétrarque et Boccace, les trois géants de la Renaissance italienne, n'avaient abandonné le français, l'italien actuel n'existerait pas.

Dante avait commencé sa Divine Comédie en vers français : que n'a-t-il continué !

Mais, quel regret malvenu !

Car l'Humanité serait privée de l'un des idiomes les plus splendides qui aient jamais résonné sous les cieux.

Et puis, Littré ne nous a-t-il pas donné la traduction de Dante, en vers français de la même époque ?

Ce qui est un tour de force inégalable.

A propos de Dante, que d'aucuns persistent de temps en temps, pour mon amusement, à nommer « le Dante », sait-on qu'il s'appelait prosaïquement Durand, Durante, comme vous et moi ?

Il avait abrégé son nom en Dante, sans doute en raison de sa nature terriblement mordante, sachant que *dant* signifie *dent* en gaulois.

Quant à son patronyme, l'ALIGHIERI, ses ancêtres le tenaient des Gaulois qui peuplaient toute l'Italie depuis les Alpes jusqu'au delà du Rubicon.

AL-Y-GHIERI signifie le MAGNANIME, MAGNIFIQUE-LE-GUERRIER, et jamais nom n'a si bien caractérisé un homme et son œuvre, terrifiante et magnifique, et si douce, si touchante, quand on se récite à soi-même les vers de son immortelle Francesca da Rimini.

De tous les mots que M. Dottin retire au *breton* de La Tour d'Auvergne pour les attribuer au *latin*, il n'en est *pas un seul qui soit latin*.

M. Dottin revendique ainsi pour le latin le mot DENT, qu'il tire de DENS, DENTEM, latin.

Or, DENS n'est aucunement latin, car il fait arriver à conjuguer le verbe *edere*, manger, et mutiler

le participe présent *é-dens* pour y trouver ce moignon de mot.

DANT, breton, singulier ; DENT pluriel ; gallois DANT, racine DAIN, fin. délicat, plaisant, et encore DAIN, les DENTS. Littré signale le sanscrit *adanta*, mangeant, qui aurait pu donner DANT à cette langue, en mutilant de même son participe présent, A-DANTA, alors que le sanscrit possède *dan*, *danta*, tel quel.

Il ne faut pas s'arrêter à ces amusettes, qui, du reste, n'ôteraient rien au gaulois.

En effet, AD, sanscrit, nourriture, est notre ED, blé, aliment par excellence, et le verbe *edere*, latin. *manger*, en est dérivé :

ED-ERE pour ED-IRE, *aller-s'alimentant*, *mangeant*.

Le même travail d'analyse fait ailleurs sur ASINUS est du même ordre ; il prouve que nos universitaires les plus justement réputés dérivent, envers et contre toute raison, les mots *français* d'un *latin* qui est du *gaulois*.

Conjuguer *edere* pour découper *dens* du participe *edens* est aussi grotesque que le serait la conjugaison de partir, « nous partirons », pour y trouver un « potiron ».

VAINS SCRUPULES BRETONS

LA TERRE, LE DIEU TERME

Le Gonidec, dont Hersart de la Villemarqué a édité les beaux dictionnaires bretons, était d'un purisme rare et il avait signalé comme tirés du français ou du latin, quantités de mots bretons.

Hersart, non moins méticuleux pourtant, a dû rétablir la plupart de ces mots dans leur origine bretonne.

Les Gallois ne sont pas moins exigeants, et ils ne laissent introduire dans leur lexique aucun mot qui

ne soit pas authentiquement gallois, celtique.

Hersart a quand même abandonné quantité de mots *gaulois* comme étant *latins*.

Il doute même que TERMEN, *terme, limite, fin*, soit un mot breton incontestable.

Mais s'il avait scindé le mot, en TER et MEN, il aurait compris que MEN c'est le MAEN, MEN, pierre, même forme en Gallois, et tenté de scinder encore le premier mot, TER, en deux racines gauloises :

TA, grande ; IR, ER, fertile, la GRANDE-FERTILE, TERRE en français ; TIR en gallois ; TIERRA en espagnol ; TERRA en latin et en italien.

En somme, en cette occasion, Hersart a rendu les armes à la latinerie par crainte de passer pour un « celtomane »...

Laissez donc aux Boches, ô Bretons, le souci de dénationaliser votre antique langage !

TER-MEN est parfaitement breton, gaulois, gallois, c'est une BORNE, une PIERRE de TERRE, que les gallois écrivent TERVEN, faisant la permutation de MEN en VEN, ce qui prouve bien que TERMEN, TERVEN, se compose de DEUX MOTS, TER et MEN.

Numa, lui toujours, lui partout, a institué LE BORNAGE des CHAMPS, des TERRES, et pour empêcher les voisins — déjà ! — de déplacer les bornes, il a fait de la BORNE un DIEU, le DIEU TERME, dont la représentation était tout uniment une PIERRE, sur laquelle, chaque année, les propriétaires célébraient les TERMINALIA, les fêtes du DIEU, lui apportant les plus belles offrandes champêtres, des fleurs, des fruits, plus un agneau et une truie, — qui devait chanter l'hymne du sacrifice à sa façon.

Je l'entends d'ici.

TERM est si bien gaulois qu'il se trouve dans les

quatre langues celtiques vivantes.

Les ROMAINS ignoraient, naturellement, la signification du nom du dieu TERME ; ils en ont tiré TERMINUS, dont ils ne connaissaient pas davantage le sens, se bornant à penser que TERMINUS est le TERMEN avec un bienheureux « suffixe » en *us*.

Eh bien, TERMINUS est le gaulois TERFIN. TER-FIN, FIN permutation de MIN, *bordure, limite*, « limite de terre » ; et l'M de terminus est la permutation en retour de FIN, *fin*.

Le mot « latin » FINIS est sorti de là.

Les mots des « langues latines » *termo, termine, termino*, et le français *terme, tel quel*, les voilà bien ramenés au bercail du vieux GAULOIS.

Le Gallois nous présente encore son FERF, mutation de TERM, avec le même sens de LIMITE.

Le grec TERMA, TERMON, limite, est tiré du gaulois ; il ne possède aucune racine en grec.

On a fait dire à Littré que la racine primitive est PERCER, ALLER AU-DELA :

Mais, tout au contraire, il s'agit de n'y PAS ALLER, au-delà !

Quelle aberration continue, cette manie d'ignorer, de nier, les lumières les plus éclatantes de la langue gauloise pour recourir aux obscurités du sanscrit, du latin, du grec, du germanique !

Mais, en cette occurrence, quelle humiliation pour « ces messieurs » ! Quelle « tape » ! Car :

TAR est encore du gaulois, le mot gaulois PERCER, qui a donné le sanscrit TARA, percer, chemin, tout ce qui passe.

TARADR est la TARIERE.

TARADU, percer avec une tarière ;

TARADRIAD, « taradriade », percement avec la *tarière* ;

TARADRYZ, celui qui perce *avec la tarière*...

TARAN, le tonnerre, est celui *qui transperce, qui foudroie, qui frappe, qui brise*.

— La TERRE est donc « la grande fertile », la « magna parens frugum » de Virgile, et nous voici en face d'une étymologie empreinte de la noblesse qui convient à la grande nourricière de l'humanité.

— Mais, dans les langues du Nord, dites « germaniques » ?

— L'idée créatrice a été la même.

De même que nous avons repris au latin TERRA et aux langues si hardiment qualifiées « latines », *terra, tierra*, nous allons la reprendre aux langues prétendument « germaniques » : ERDE, EARTH, ERTHA, IRTHE, AIRTHA, ERADA, ERDA, AARDE, JÖRD, JORD, ERO, et nous emparer de notre bien dans le grec HERA et le sanscrit IRA.

Dans toutes ces formes du mot, il ne manque même pas notre qualificatif TA, THA, *grande*, suffixé, qui fait son charme et correspond à la *magna parens* du divin poète gaulois de Rome.

Nous venons de citer tous les noms de la TERRE dans les langues du NORD, et nous allons les ramener *aux racines gauloises*.

— Je vois très bien, je crois, où vous me conduisez, d'après les racines mêmes de TERRE, soit ER, IR, fertile, et DA, bonne ?

— Vous voyez où vous *conduit* la connaissance de quelques mots gaulois, et si j'ai ironisé en demandant à tous les Français d'apprendre le gaulois ?

Ils le savent... sans le savoir.

Le mot allemand ER-DE a servi d'appreau aux philologues annexionistes d'outre-Rhin pour faire

croire aux innocents Anglais, Flamands, Hollandais, Scandinaves qu'ils sont *d'origine germanique*, tout comme on le voit dans la liste complète des mots qui sont issus du gaulois AZEN, AZYN, âne, qui *démolit à la fois* les prétentions des latinistes de latinerie et des Boches de toute la bocherie.

Le linguiste prudent et sage
Du plus petit baudet sait tirer quelque usage

et Maître ALIBORON mérite la réparation d'honneur que je lui consacre spécialement.

ER-THA nous fait retrouver notre TA, *grande*, dont THA est la permutation : la *grande fertile*, et, ici, nous prenons encore sur le fait, nous rattrapons au tournant les faussaires qui ont falsifié le texte de Tacite, disant, à propos des ANGLI, des LOMBARDI, LONGOBARDI et autres qu'ils ADORENT NERTHUS, — dont nous démontrons la parfaite gallicité.

Afin de pouvoir rattacher cette déesse à une origine *germanique*, et prenant ERDE pour un mot « allemand », ils ont remplacé NERTHUS par HERTHA..., ayant soin d'interpoler, comme étant de Tacite, HERTHAM, TERRAM MATREM, HERTHA, LA TERRE MERE.

Ce qui est un DOUBLE FAUX.

— Mais, si par hasard, le texte de Tacite n'a pas été tripatouillé, il est encore aussi curieux avec HERTHA qu'avec NERTHUS, car, HERTHA est elle aussi déesse au nom gaulois ; et Tacite aurait même respecté l'*orthographe gauloise*, car son TH est bien la permutation du T de TA.

— Je n'ai plus rien à vous apprendre, jeune homme, en vérité.

Le lecteur peut voir qu'ERA-DA, IR-THE, AIR-THA, EAR-TH, sont à peine des modifications de la forme rigide grammaticale ER-THA.

Le Grec possède ERA, pour la TERRE, mais *seulement chez les grammairiens*, et dans le composé « *héra-dzé* », tomber « *par terre* ».

Le grec ne peut montrer aucune racine du mot, qui n'est donc *pas grec*, et qui est *gaulois*.

Le sanscrit nous présente IRA, dont voici les diverses acceptions : *eau, boisson chaude, liqueur spiritueuse, TERRE, parole, divinité de la parole*, mais les racines d'IRA ne sont pas dans le sanscrit ; Emile Burnouf, le grand maître, ne les indique pas, et ma très modeste expérience ne les y a pas trouvées, malgré mes recherches répétées.

Il faut donc, sauf intervention d'un plus perspicace, conclure que le mot est *gaulois, celtique*, n'ayant ses racines *que dans le gaulois*.

Un autre mot sanscrit nous met sur la voie, IRANA, *sol stérile*, que je prends la liberté de scinder en IRA et NA, considérant ce NA comme particule négative, NA dans le gaulois : donc FERTILE-NON, IN-FERTILE, ce qui prouve que IRA a le sens gaulois de fertile, qui n'est pas indiqué, ni suggéré dans le sanscrit.

J'irais bien chercher HERA, la Junon des Grecs, reine des Dieux, déesse des mariages, de la fécondité, et des amoureuses ; mais son nom signifie la Maîtresse, la Patronne, comme HERA, en latin, HERUS étant le *maître*, le tout par chute du G de GOUR, GER (par G dur), le VIR gaulois, qui a donné HERR au « germanique ».

— En voilà suffisamment pour prouver au-delà de toute discussion que notre « terre » est bien à nous, et nous ne manquerons pas de la célébrer, avec la *Chanson du Vin*.

JE RENCONTRE CICÉRON

HORACE ET VARRON

VIRGILE ET CÉSAR

JE LEUR PRENDS LEUR TOGE POUR COMMENCER

JE REPRENDS AUX ROMAINS LE VIN, LA VIGNE,

LA GRAPPE ET JUSQU'AUX PÉPINS

JE CONFISQUE TOUS LES « CHARS » ROMAINS,
QUI SONT « GAULOIS » ET JUSQU'A LA BROUETTE

LES ARBRES FORESTIERS, FRUITIERS

CICÉRON, TULLIUS

— Est-ce bien toi, ô Tullius, ici ?

— Tout chemin mène à Paris ; et comme je m'embêtais à Rome, j'ai mis le cap sur Lutèce, et du diable si je la quitte jamais.

On y est si tranquille, si libre de ses mouvements, de ses actions, de ses opinions ; et puis c'est une merveilleuse cité.

A chaque pas, des formes d'art vous éclatent aux yeux.

Des hommes braves, pondérés.

Et des femmes !

Idéales, élégantes, intelligentes, réservées.

Et industrieuses !

Vos prétoires, vos tribunes retentissent de discours remarquables ; et jamais mon maître Hortensius n'a dépassé votre éloquence judiciaire.

— Permits-moi donc, ô Tullius, de fêter ton heureuse arrivée dans les Gaules, en France, autrement que sur le boulevard.

— Ce boulevard, mais c'est tout un monde étonnant !

— Nous avons des Champs Elyséens qui ne le cèdent en rien, tu vas en juger, à ceux que les poètes

ont imaginés, et il s'y trouve des tavernes comme nulle capitale n'en peut offrir.

— Je ne l'ignore pas :

Horace, qui m'a précédé en avant-garde, les a explorées *hic et nunc* et m'en a fait connaître quelques-unes déjà :

Il n'en démarre pas ; son bonheur est sans égal.

— Si nous allions le retrouver, cher Tullius ?

Nous causerons chemin faisant.

Allons ! Comment as-tu fait, dis-moi, pour te rendre maître de la langue française en si peu de temps ?

— Il y a des âges que je connais le français ; j'ai fréquenté beaucoup de vos grands hommes par là-bas ; et puis, *le français, n'est-ce point un latin ?*

Plus clair, plus vif, plus précis ?

— De nombreux savants sont de ton avis.

A la vérité, le latin a influencé, a nuancé le *vocabulaire* gaulois dans sa métamorphose, qui, peu à peu, à travers quinze siècles, en a fait la langue française ; mais il faut convenir aussitôt d'une autre vérité, et c'est que *la langue latine est la fille aînée de la gauloise*.

Et encore que la charpente du langage, la grammaire française, ne doit rien au latin qui lui soit propre.

— Voilà qui serait inattendu, *le gaulois père du latin*.

Mais nullement impossible ; car nos étymologistes, à commencer par le plus célèbre, mon grand ami Varron, ont tous perdu leur latin à en chercher les racines dedans...

Et l'Italie tout entière a été peuplée par les Gaulois.

— La langue latine ne possède en soi aucun des racines et radicales de ses mots.

C'est dans le gaulois qu'il les faut trouver.

Ainsi, toi-même, ô Tullius, Prince des Orateurs,

si je te demandais la signification de ton glorieux surnom, *Cicéron* ?

— Ah ! La bonne blague du pois chiche, *cicer*, qu'un de mes ancêtres aurait arboré sur le bout de son nez !

J'en ai assez, depuis deux mille ans qu'on me la sert !

Me ferais-tu le plaisir de me tirer de là ?

Connaîtrais-tu quelque signification plus idoine à *Cicéron*, mon illustre surnom ?

— Je ne te ferai pas languir davantage :

Cicéron signifie, tiens-toi bien :

Prince des Orateurs !

— Non ?

— Je te découpe en trois morceaux, — pas toi, ton surnom —, comme ceci :

SIS, HER, ON, — et le tour est joué.

SIS, babillard ; SISIAL, parleur infatigable ; ce qui est bien l'*orateur* ?

— J'y suis, ô vieux druide !

SIS, parleur ; HER, maître, dominus, HER-US en latin ; et ON, superlatif : au total *Prince des orateurs* !

— Dans le gaulois actuel, SIS-IAL signifie encore une « vieille commère »...

Et ON comporte un sens encore plus flatteur que dans le latin : *idéal*.

Ainsi, notre MANON, MAN-ON, un de nos plus gentils noms de femme, signifie *parangon de beauté*.

HER, qui a formé le latin HER-US, HER-A, DOMINUS, DOMINA, signifie encore *champion, héraut, qui porte les défis* ; de sorte que SIS, HER, ON signifie très clairement l'*Orateur-champion-inégalé, inégalable*.

Le PRINCE DES ORATEURS.

Le patronyme *Hériot* ne signifie pas autre chose que *Champion*.

— Mais, ô le plus agréable — quant à moi — des philologues ! tu écris mon surnom par des *s* ?

— As-tu donc oublié ton *Corpus Vétérum Inscriptionum*, le *Recueil des Antiques Inscriptions* romaines ?

— En quoi ?

— A la fin des lignes de ces Inscriptions le graveur remplaçait fréquemment la finale *s* par un *c*.

— Oncques n'y avais réfléchi.

— L'étranger qui étudie une langue en aperçoit aisément les singularités, que l'aborigène, habitué dès l'enfance à trouver toutes choses naturelles, ne saurait remarquer.

Quintilien, Gaulois d'Espagne, pays aux sons très rauques, qui porta longtemps le nom de *Gaule*, enseigna, apparemment, aux Romains, dans son cours officiel, — le premier qui fut créé à Rome pour un grammarien, — que le *c* doit conserver toujours le son *dur* ; mais ce passage est d'une obscurité remarquable, et doit être interpolé par quelque copiste ignare, comme tant d'autres que notre Victor Cousin a dû éclaircir.

Plutarque a écrit ton surnom, en grec, par *c* dur, soit la *kappa* de l'alphabet grec : *Kikéro*...

Et il n'est pas certain que le *Kappa* grec fût dur devant *i* et *é*, non plus que le *gamma*, qui ne l'est point dans le grec moderne.

Il ne pouvait, ni ne savait qu'il fallait employer le son de *c* doux, dans le latin, devant *é* et *i*, et il n'eût eu pour le faire qu'à recourir à l'emploi du *sigma*, de la lettre *s*, — dont je viens de me servir pour reconstituer ton nom : *Siséron*.

— Je t'écoute avec délices ; car il m'est doux, après avoir été traité de *Pois-Chiche*, *Pois-Chichon*, *Gros-Pois-Chiche*, ou, en mettant tout au mieux, *La Fleur des Pois*, de me trouver rétabli dans tout l'honneur de mon surnom ancestral...

Et puis, *sé non è véro, è bèn trovato*...

Et dire que, à cause de ce sacré « cicer » de « pois chiche », mes amis voulaient me faire renoncer à m'appeler *Cicéron* !

J'ai refusé, heureusement !

Je suis incontestablement le *super-champion*.

C'est véridique, il n'y a qu'un Paris ; et il faut venir à Paris pour entendre celle-là !

— Tu n'y crois pas ?

ROME GAULOISE

LE PLAN DU GAULOIS GNIPHON

PRÉCEPTEUR DE CÉSAR

ET MAÎTRE D'ÉLOQUENCE DE CICÉRON

— Que le *latin* soit issu du *gaulois*, cela ne fait plus doute pour moi.

De mon temps, la péninsule italienne était aux trois-quarts gauloise ; le Sud était gallo-grec.

Virgile était un Gaulois ; *Horace* en était un autre ; fils d'affranchi, il n'était pas Romain.

Mais il ne fallait pas le dire.

Les Romains souffraient d'une très dangereuse maladie, dont le microbe vient de reprendre sa virulence en Italie : *ils avaient la tête enflée*.

Mon maître d'éloquence était le *Gaulois Gniphon*, que la mère de *César* avait supplié de guider l'éducation de son fils.

— Il l'a bien mal élevé !

— C'était un vrai scélérat...

— Il n'a pas changé !

— Et dame Aurélia n'en pouvait rien faire.

Gniphon le faisait fesser par un gigantesque esclave gaulois...

C'est alors que le jeune César, déployant son précoce esprit politique, recourut à un stratagème : il persuada sa très noble mère d'affranchir ce terrible père fouettard, qui, dès lors, n'était plus qualifié

pour lui tirer les oreilles... — châtiment interdit, mais salutaire.

Et, tout au contraire, le Gaulois affranchi devait toujours à César allégeance et protection !

Il était obligé de rosser, au besoin, l'autre Gaulois son successeur.

— Dis-moi, Tullius, que signifiait en gaulois ce nom, *Gniphon* ?

— *Disputator éméritus*, a-t-il daigné nous expliquer :

***Rhéteur émérite*, de CNIF, GNIF, disputeur, querelleur, et ON, émérite.**

Ses conférences étaient des événements.

Il parlait d'abondance, avec précision, élégance, et, à la mode druidique, n'écrivait jamais.

Ses élèves, ou mieux, ses auditeurs, qui comptaient autant de matrones que de citoyens, et des plus illustres, — Varron et moi, parvenus aux dignités consulaires, étions encore ses assidus —, prenaient des notes, et les jeunes Romains dont la bourse était pauvrete, les copiaient et les mettaient en vente chez les bibliopoles...

Il en riait, débonnaire.

Non seulement on ne payait rien aux cours de *Gniphon*, mais comme à votre célèbre Académie Française, dont j'espère faire partie, on était nourri.

Par le temps qui court, c'est à considérer.

— C'était donc un autre Crésus, ce brave *Gniphon* ?

— Que non pas.

Il avait du bien au soleil, et vivait de peu.

Certains le forçaient à accepter quelque pécune, sous une forme délicate et discrète.

Il déclinait les invitations, à part les miennes et celles d'Aurélia, mère de César.

Mais j'ai su qu'il avait son plan.

— Son plan ?

— Il voulait, comme beaucoup de grands Gaulois, refaire l'*unité gauloise*, de la Gaule Cisalpine et de la Gaule Transalpine, et comme à cette époque il n'y avait aucun espoir de refaire cette unité par la force gauloise, disséminée, anarchique, il la voulut refaire par la force romaine.

Gniphon était venu à Rome chercher un instrument susceptible d'exécuter son grand dessein, et il le trouva en Jules César, qu'il dressa à la dure, qu'il guida dans sa carrière, à qui il donna des lettres pour le druide *Divitiac*, son guide dans la conduite politique de la Guerre des Gaules.

La suite de l'histoire, on la connaît.

Du reste, nous rencontrerons certainement Jules César et Gniphon ces jours-ci, et tu sauras ce que tu peux ne pas savoir.

Et voilà, cher vieux Gaulois, *comment les Gaulois enseignaient le latin aux Romains*, à Rome.

— Hé ! Notre hôte bienvenu, voici une grande taverna où il est possible que se prélassent notre ami Flaccus, Horatius, devant quelques fioles intéressantes.

— Entrons !

HORACE

LE VIN DE FRANCE. LE « CHEF »

— Quel est ce tintamarre ?

— Garçons ! Garçons ! Holà ! Tous les garçons !

— Mais c'est notre bon Horace en personne !

Et quel *raffût* !

— Honneur à toi, Tullius, et à ce vieux Gaulois qui t'accompagne !

Trois hanaps en vitesse, garçons !

Je sens que je vais avoir soif !

Et pleins jusqu'au bord, de ce nectar burgondin couleur d'or, parsemé de soleil en paillettes !

— A ta santé, gloire des Muses !

— Garçon, *bis repetita placent* !

— Remettez ça !

— Bien parlé, cher vieux Gaulois !

Non, chers amis, non, je ne regrette pas d'avoir envisagé la vie sous l'angle de la sage gaieté, et de l'avoir passée tranquille à l'ombre de ma vigne !

Je suis ainsi assuré de boire frais pendant toute l'éternité, tandis que les buveurs d'eau sont, à juste titre, condamnés, sans rémission, au sirop de grenouilles.

C'est seulement dans les Gaules que j'ai su ce qu'est le liquide digne vraiment du nom de vin !

Quand je pense à la bibine que j'ai absorbée, — et chantée ! — de mon vivant, que je regrette le temps perdu, et le divin pinard que j'aurais pu, que j'aurais dû boire, si les Muses m'avaient inspiré plus tôt de visiter Paris, ce Paradis.

Ils ont non seulement le sol propice, et le ciel favorable, les Gaulois :

Ils possèdent aussi l'art de cultiver, de fabriquer le vin, de le soigner, et, qui plus est, de le boire congrûment, le fin du fin de la science de vivre.

Nous avons des *cuisseurs* ; des « coquins » de « coquina ».

Eux seuls ont des *cuisiniers*, qu'ils nomment avec raison des *chefs*, habillés de blanc de la tête aux pieds, comme des papes, et coiffés d'une majestueuse mitre blanche cylindrique, qui est l'insigne de leur dignité, la consécration de leur incomparable talent.

— Quel enthousiasme !

— Qui donc, ô Tullius, ailleurs qu'en Gaule, sait confectionner de tels plats, et faire l'accompagnement de chaque mets par le cru qui convient, à tel point qu'on ne sait si tel vin est fait pour tel service, ou si c'est celui-ci qui appelle le vin qu'il désire ?

— Qui donc *sait* boire, si ce n'est le Gaulois, le Français ?

Les autres s'empiffrent, *avalent*, — ingurgitent — aussi vulgairement le boire que le manger.

Les autres *goûtent* un vin, une liqueur : seul le Français *déguste*, et le mot *déguster* ne doit même pas exister dans les autres langues, hormis le latin où il n'a pas, cependant, le même sens raffiné.

Pour moi, c'est un plaisir de boire ce doux nectar des Gaules, mais un autre encore plus vif, si possible, de voir autour de moi, comment boivent le vin ceux qui l'ont si bien ravi à la terre et capté dans les rayons du Soleil.

Regarde, ô Cicéron, ce couple charmant non loin de notre table : on vient de servir un cristal dans lequel brille la liqueur du pays d'Armagnac, moins glorieuse que celle des Charentes, mais plus étoffée et plus familiale, dirai-je :

Le jeune homme réchauffe le verre dans sa main, contemple le liquide d'un air d'intimité, d'amitié inimitable :

De temps en temps, il l'approche lentement et respire l'odeur qui s'échappe plus vivante à mesure que la chaleur fait son office.

Alors, quand tout est à point, sa compagne — tu vois, Tullius, le morceau de sucre qu'elle tient tout prêt dans sa menotte ?

— Ma parole, ô Flaccus, il lui tend son verre en souriant, et elle fait trempette dedans...

— C'est ce qu'on appelle, en famille, ici, *faire un petit canard*...

Et lui, le voilà qui humecte ses lèvres, boit quelques gouttes qu'il n'avale point avant d'avoir laissé au palais le temps de juger, de se délecter, de se réjouir.

Et cette savante lenteur continuera jusqu'à la dernière goutte.

Boire, dans ce pays charmant, mais, ô Cicéron, c'est un rite !

LA MESSE

Je ne fréquente pas que les tavernes ; je vais dans ces musées d'une splendeur inouïe ; et aussi dans ces églises superbes, toujours, aux fêtes, remplies de ce bon peuple que l'on dit incroyant, et qui déborde au dehors, faute de place.

Le prêtre de sa religion officie en ornements d'un luxe oriental éblouissant ; et, au moment le plus solennel, que voyons-nous ?

Le Dieu du Ciel se transforme en soi-même, sous la plus noble matière tangible, pour se rapprocher de ceux qui l'aiment, et surtout, dit-on, de ceux qui le moquent et qu'il veut cependant, lui, aimer et attirer à soi, coûte que coûte.

Et lorsque le prêtre élève vers les Cieux la coupe étincelante du divin sacrifice, sais-tu ce que contient ce précieux calice ?

— Du vin !

— Oui !

Le Dieu voulant se transformer en chose terrestre se change en vin, et il veut que les pitoyables humains se l'incorporent, pour les pénétrer un peu de sa divinité, de son immense bonté.

— Si j'avais à écrire maintenant mon *De Naturâ Deorum*, je répéteraï mot pour mot ce que tu viens de dire, ô Flaccus !

En vérité, tu parles aussi noblement que tu écris.

Faisons donc comme ton curé, et buvons à sa santé !

Je me rallie, tu vois, à ta religion nouvelle, qui est, au fond, la même que l'ancienne : celle du bon vin, et du meilleur ! Véritablement divin.

— Vive le vin !

LA VIGNE

— Sais-tu bien, ô Flaccus, que tout ce qui concerne la vigne, même en Italie, est d'origine gauloise ?

— Cela ne m'étonnerait pas, ô mon cher co-copotator Gallus.

— Le *vin*, la *vigne*, la *grappe*, le *pépin du grain* et la *branche du cep* répondent à des noms gaulois.

— J'en suis convaincu à présent.

Mais pour en juger sans appel, il nous faudrait notre savant ami, Varron.

Qu'en dis-tu, Tullius ?

— Assurément, Varron y verrait plus clair que toi... et que moi-même.

VARRON ET OSCAR

— On a parlé de moi par ici.

Ah ! c'est vous, chers amis ! Je vois que vous ne vous ennuyez guère !

— On n'est pas à Paris pour ça.

Et toi ?

Prends place, ô Varron, et fais savamment honneur à ce nectar.

Garçons !

— Mon cher Flaccus, serait-ce toi qui as donné son nom à la dive bouteille, au *flacon* ?

— J'étais prédestiné, ô mon très savant ami, l'homme le plus savant de Rome.

Mais, toi-même, si calé en étymologies, sais-tu que signifie ton propre nom de Varron ?

Tullius vient de m'expliquer que ce vieux druide gaulois... lui a donné l'étymologie de son surnom, de *Cicéron*.

— Oh ! Oh ! Présente-moi à ce vieux druide !

— Je me présente moi-même, mais mon nom

ne te dira rien, car tu ne sais rien de moi, tandis que j'ai tout admiré de tes œuvres...

Je me prénomme gauloisement *Oscar*, qui répond au latin primitif *Caros*, et m'occupe d'étymologies, comme tu le fis dans le temps.

UVA - ACINUS - RACEMUS

— Notre hôte m'a conté des choses étonnantes, et convaincu, ou peu s'en faut, que le *latin* est issu du *gaulois*.

— Voilà qui reste à démontrer.

— Eh bien, je vais y tâcher, en prenant les vocables les plus caractéristiques du latin.

Aucun des noms des célèbres chars « romains » ne porte un nom « latin » :

Tous sont des chars... *gaulois*.

Tu le verras.

Les noms du chêne, *quercus* et *ilex*, ne sont pas latins, mais gaulois.

La vigne, le vin, la grappe, le grain de raisin, la branche, *ramus*, *uva*, *racemus*, *acinus*, *vinca*, *vinum*, sont des mots *gaulois*, qu'il est impossible d'expliquer par le latin.

Si l'on tire UVA, *raisin*, comme le suggèrent avec réticence les étymologistes latins les plus prudents, d'un « verbe inusité », UVEO, *je suis humide*... on n'en est pas plus avancé ; car, en quoi une grappe de *raisin* est-elle plus particulièrement *humide* qu'un autre fruit, fraise, framboise, groseille, cassis, cerise, merise ou bigarreau ?

Et puis, d'où tirer UVEO, qui a donné, bien qu'il n'existât point, UVENS, *humide, moite* ?

Il faut encore recourir au gaulois, OUV, *liquide*, pour expliquer l'UVEO, verbe disparu, et l'UVENS, qui existe bien.

Mais, ce n'est que la moitié de l'ouvrage !

Ce n'est point le *liquide* qui répond à ce qu'est la *vigne*, le *raisin*.

C'est la *nature*, la qualité distinctive de ce *liquide*, qui est sa *chaleur*, sa *vertu*, qui lui a fait donner le nom de *soleil en bouteilles*, *d'eau de feu*.

Et, justement, nous tombons à pic sur cet autre mot gaulois, UV, qui se diffuse, feu.

Ces deux mots combinés ont créé l'UVA, le fruit qui distille le *liquide réchauffant*.

Le seul mot UV eût suffi : le *vin*, c'est du feu.

— C'est la vérité même.

— Garçons ! Ça donne chaud, l'étymologie, et notre bon amphitryon, qui parle tout le temps, doit avoir la pépie !

Nunc est iterum bibendum !

— J'avoue que mon étymologie d'UVA par UVENS n'était pas très riche ; car le raisin n'a point l'exclusivité de l'humidité ; n'est-ce pas, ô Flaccus ?

— Si quelqu'un périt de siccité, ce ne sera certes pas moi !

Mais, que font donc tous ces famuli famulorum ?

Garçons, tous les garçons !

Ecoute, Tullius, je commence à me trouver *rotundum atque beatum*, comme le Père Eternel de ton *De Naturâ Deorum* !

— *Beatum atque rotundum*, heureux et rond, ai-je écrit, ô mon bon Flaccus.

— C'est *rond et heureux* qu'il fallait dire, ô Tullius !

Crois-en ma vieille expérience !

— Je crois m'en apercevoir, en effet...

— Voyons maintenant ce *pépin* ?

LE PÉPIN

— L'ACINUS, c'est le *pépin*, comme tu l'as si bien écrit toi-même, alors que d'autres voulaient que ce fût le *grain* : c'est le *pépin* du grain.

Et ce mot provient du gaulois A-CYN, *tout-premier, origine, source*, en gaulois, première de toute chose, c'est-à-dire, la *graine*, le *germe*, le *pépin*.

ACH étant le *germe*, l'*origine*, la *source*, nous avons en CYN-ACH un *rejeton* produit directement par la *graine*, par le NOYAU, par le PEPIN et NON par BOUTURE ou GREFFON, spécifie avec soin Owen Pughe.

ACH a formé, simultanément avec A-CYN, le « latin » ACINUS, A-CIN-US, par l'addition du suffixe US, — qui est l'article suffixe gaulois IZ, retrouvé dans IS, EA, ID, lui, elle, ce, masculin, féminin, neutre, du latin.

— Voilà du nouveau, et que Gniphon a gardé pour lui.

LA GRAPPE

— La *grappe*, *racemus*, est tout aussi *gauloise*, et plus belle encore dans sa description.

GRADD, prononcé GRAZ, valeur, noblesse, d'où *gratia*, dont le sens est *secours*, *force*, *valeur*, à l'origine, avant les autres acceptions connues de *grâce*, de *beauté*, de *bonté*.

EM, GEM, est une *perle*, qui a donné *gemma* au latin ; on a créé GRAZ-EM, pour GRAZ-GEM, la *perle de force*, de *grâce*, de *beauté*.

Est-il *perle* plus belle qu'un grain de raisin ?

Le G initial de GRAZ est tombé.

Et le gaulois a donné au latin son RAZ-EM-US, RACEMUS.

— O ami Tullius ! Voilà qui me plaît infiniment, mais renverse toutes les notions de notre science étymologique ; et je commence à comprendre tout le mal que je me suis donné, si j'ai cherché *dans le latin* ce qui se trouvait *dans le gaulois* !

— Je vais te remettre, ami Varron, les épreuves de la première partie d'un livre que je fais impri-

mer sur les *Mystifications Historiques et Philologiques*, et tu me donneras ton avis.

Tu y trouveras quantité de choses, *Roma, l'Aventin, Numa* et cent autres qui t'ont fort empêché.

Pas un mot de la langue latine n'est issu du latin, qui est une langue dérivée du *gaulois*.

Il en est de même de *la langue grecque*, et tu le verras, j'en ai presque convaincu Socrate, Platon et Cratyle.

— Alors, que de temps j'ai perdu à ces recherches !

— Erreur, ô très savant homme.

CONSOLATION A VARRON

Même si tous tes étymons étaient faux, ton œuvre philologique n'en resterait pas moins précieuse.

— Comment cela ?

— Parce que tu ne t'es pas borné à chercher le sens intime des mots dans leurs racines, tu en as donné les acceptions aux diverses époques de la vie romaine, et ceci est un trésor que les linguistes et les historiens n'ont garde de laisser perdre.

Et il y a une seconde raison :

Cette raison est que ceux qui sont venus après toi, et dont je suis le plus modeste, se servent de tes étymologies pour faire la contre-épreuve des leurs.

Dans ce domaine, il faut tout explorer, même les côtés qui sembleraient les plus négligeables, les idées, les comparaisons les plus risquées, les plus ridicules.

Si nos prédécesseurs ont déjà fait cette exploration, leurs conclusions erronées nous dispensent de recommencer leurs recherches, stériles, ardues, courageuses.

Et il en est de toi comme de chacun de nous :

Nous tirons dans les lourds brancards avec ardeur, par tous les temps, et si nous tombons avant l'étape,

un autre, et puis un autre, et un autre encore reprendra le collier et conduira la charrette à bon port.

Du moment que le but est atteint, ceci console un vrai savant de n'avoir pas remporté le prix.

LA CHANSON DU VIN

— Assez causé ! Chantons !

Ne nous as-tu pas promis *La Chanson du Vin* ?

— C'est que, cher Horace, il y a du monde céans, et cette chanson française n'a peut-être qu'un lointain rapport avec la philologie ?

— Ceci me surprendrait de toi ; mais, pour l'instant, foin de la linguistique, et tes lecteurs ne s'en plaindront point...

Ni toute cette Parisienne et Elyséenne assistance.
Vive le vin !

— Demeure assis, ô Flaccus...

— Flapi, moi, dis-tu ?

Oui, je suis Flaccus de naissance, et ceci, en latin, à moins que ce ne soit encore du gaulois, veut dire *flapi* ; mais je ne le suis pas encore tout à fait à cette heure, ni si flasque.

Assis ? Le vin se chante debout !

Je gravis, j'escalade cette estrade de l'orchestre ; je suis le coryphée.

Holà ! Qu'on me passe ce tambour de basque, que je batte la mesure en deux temps, ou trois, quatre s'il le faut !

Je suis homme de mesure ; l'univers entier le proclame.

Hé mais ! Je ne m'abuse point ! Quelle est cette Andalouse là-bas ? Par Bacchus ! c'est celle de mon cher Alfred, la seule Andalouse qui adornât Barcelone et que le charmant Musset trouva le moyen de s'approprier...

— Je ne pouvais pourtant pas, très cher ami, faire rimer Séville avec *ma lionne*...

— C'est juste !

Veux-tu me la prêter, ton Andalouse, pour ce numéro sensationnel ?

— Je ne te la prête pas : je te la donne, si tu le désires.

— Eh bien, marquise du marquisat d'Amaëgui, saisissez-moi vos doubles crotales, et me faites vis-à-vis, pour cette danse que les profanes nomment si improprement du ventre, attendu que c'est la danse totale et que le devant n'y entre que pour la plus faible partie.

Commençons ! Attaquons !

Et que se dérident notre Virgile et son inséparable Musset !

Et le vieux Caton lui-même, qui me regarde de travers.

— Encore un moment, que je dise un mot à cette charmante société :

Mesdames, Messieurs,

Je reconnais dans votre honorable et gentille assistance des chanteurs et des chanteuses incomparables, artistes et amateurs, ténors, très forts, de Tolosa, basses et barytons.

Ne craignez pas de nous accompagner de vos organes puissants et mélodieux.

Je vous ferai les recommandations qui sont d'usage en Bourgondie pour chanter dignement et mimer convenablement la *Chanson du Vin*.

Du mouvement ! De la couleur !

Et toi, marquise adorable, chante, danse, tourne et vire et virevolte autour de ton Horatio.

Je commence :

Chantons la vigne !

La voilà, la jolie vigne !

Vigni, vignons, vignons le vin !

La voilà, la jolie vigne au vin !

La voilà, la jolie vigne !

De vigne en branche,
La voilà, la jolie branche !
Branchi, branchons, branchons le vin !
La voilà, la jolie branche au vin !
La voilà, la jolie branche !

De branche en feuille,
La voilà, la jolie feuille !
Feuilli, feuillons, feuillons le vin !
La voilà, la jolie feuille au vin !
La voilà, la jolie feuille !

De feuille en pousse,
La voilà, la jolie pousse !

(Ici les Burgondins et les Burgondines poussent et ramènent les deux bras, dans l'horizontale, en mesure ; mon Andalouse et son Horatio, à distance respectueuse, — à cause de Caton, en gaulois Chaton, qui les regarde —, se poussent du ventre en deux temps, avec un savant effet rétroactif, ainsi jugé par Cicéron).

Poussi, poussons, poussons le vin !
La voilà, la jolie pousse au vin !
La voilà, la jolie pousse !

De pousse en grappe,
La voilà, la jolie grappe !
Grappi, grappons, grappons le vin !
La voilà, la jolie grappe au vin !
La voilà, la jolie grappe !

De grappe en hotte,
La voilà, la jolie hotte !

(Tout le monde les coudes au corps ! Les poings serrés ! Bon ! Et levez les épaules en mesure, secouant cette hotte invisible ! C'est du plus gracieux effet !)

Hotti, hottons, hottons le vin !
La voilà, la jolie hotte au vin !
La voilà, la jolie hotte !

De hotte en cuve,
La voilà, la jolie cuve !
Cuvi, cuvons, cuvons le vin !
La voilà, la jolie cuve au vin !
La voilà, la jolie cuve !

De cuve en presse,
La voilà, la jolie presse !

(Pressez dur, Mesdames, Messieurs, en levant et baissant les avants-bras dans la verticale).

Pressi, pressons, pressons le vin !
La voilà, la jolie presse au vin !
La voilà, la jolie presse !

De presse en cruche,

(Chaque Burgondin désigne de l'index son meilleur ami, en mesure).

La voilà, la jolie cruche !
Cruchi, cruchons, cruchons le vin !
La voilà, la jolie cruche au vin !
La voilà, la jolie cruche !

De cruche en verre,
Le voilà, le joli verre !
Verri, verrons, verrons le vin !
Le voilà, le joli verre au vin !
Le voilà, le joli verre !

De verre en bouche,

(Le galant Burgondin désigne la bouche de sa Burgondine).

La voilà, la jolie bouche !

(Ici, c'est plus compliqué, mais plus scientifique : c'est un des numéros jadis enseigné en Sorbonne par le célèbre Panurge, matché par Rabelais avec un philosophe Anglois, venu d'Albion soutenir, par gestes, sa thèse philosophico-scolastique. — Attention ! Fermez poings et menottes gauches, en ménageant un petit orifice ; dans cet orifice, vous introduisez l'index de la dextre ; vous le retirez ; de la dextre à plat, vous frappez sur le poing hermétiquement fermé : l'effet produit est ravissant ; on entend le bruit harmonieux et prometteur du bouchon. — En avant ! Vous battez la mesure en deux temps : un pour l'index, deux pour la paume !).

.....
Bouchi, bouchons, bouchons le vin !
La voilà, la jolie bouche au vin !
La voilà, la jolie bouche !

De bouche en ven-trrre !
Le voilà, le joli ven-trrre !

(Ne manquez pas cet effet frappant : tapez-vous sur le ventre des deux mains à plat, en cadence, — à moins que vous ne préféreriez vous le broser...)

Ven-trri, ven-trrrons, ven-trrrons le vin !
Le voilà, le joli ven-trrre au vin !
Le voilà, le joli ven-trrre !

De ventre en p....,

(Ici toutes les dames, qui rient aux larmes, s'éclipsent et le reste du couplet se perd dans un brouhaha de rires olympiques).

De p.... en terre,
La voilà, la jolie terre !
Terri, terrons, terrons le vin !
La voilà, la jolie terre au vin !
La voilà, la jolie terre !

— Plaudite, cives !

De ma vie, ô cher vieux druide, je n'ai passé de si bons instants.

Je m'en suis payé une bosse !

Tu as réjoui jusqu'à notre bien aimé Virgile, et le grave Cicéron.

— Ron, Ron !

— Et nous tous, ô Flaccus, et jusqu'au terrible Caton.

— Je l'avoue, ô Tullius.

Je voudrais bien me mettre en colère, mais je ne sais pas ce qui me prend, — ce capiteux pinard, peut-être bien — je ne le puis, et j'éprouve une forte envie de rigoler, — ce qui ne m'est jamais arrivé...

— Sais-tu bien, ô notre Caton, que je préférerais avoir rimé cette allègre chansonnette que d'avoir versifié l'*Ars Poética* ?

— Et moi que d'avoir écrit l'*Enéide*.

CHAGRIN DE VIRGILE

Faire chanter le peuple, ce bon peuple de France, quand tout conspire à le faire pleurer, voilà quelle serait mon ambition !

J'ai chanté le peuple romain, bourreau de ma patrie gauloise, car, Gaulois, je le suis. Gaulois *du cœur à l'âme et de la tête aux pieds*.

Je t'emprunte, pour le proclamer, ton vers le plus pur, ô Musset.

Plus ma renommée grandit, plus je me repens de cette défection, dont j'avais ordonné, en mourant, de brûler l'œuvre.

Et pourtant, que pouvais-je changer, là où notre très noble Vercin, Gétorix, n'a pu que trouver, après tant de victoires, une mort cruelle après six années d'un supplice infernal, dans la nuit d'un silo romain, dans l'affreuse prison Mamertine !

J'ai fui jusqu'à Naples, où repose ma dépouille mortelle, la cour impériale qui me sollicitait ; Octave m'aimait, et je l'aimais, lui, comme tu l'aimais, mon cher Horace, sincèrement.

Mais le chagrin hantait mon âme, et, toi-même, tu ne répondais que par des vers à ses invitations les plus pressantes.

J'ai chanté !

Ah ! Sait-on tout ce qui pleure, parfois, dans un cœur qui chante !

— Mais, ô Virgile ! Que serait, sans toi la gloire de Rome ?

— Il y avait toi ; il y avait Lucrèce !

J'ai chanté !

Et peut-être n'ai-je pas été inutile à ma grande patrie gauloise !

Octave Auguste a été plus doux ; il a été plus juste...

— Après m'avoir préalablement fait couper la tête, le fourbe, par procuration ; et il m'appelait son « père » !

— Quel temps cruel, ô Tullius ! Mais, s'il ne l'avait fait, n'aurais-tu pas coupé la sienne ?

En jurerais-tu ?

Catilina et ses amis en ont su quelque chose...

Et César n'a dû son salut qu'à ton indulgence !

— A ma faiblesse, aux prières de Gniphon !

— Octave a arrêté les spoliations des terres de la Gaule Cisalpine ; il a empêché les effroyables concussions des proconsuls de Rome dans toutes les provinces de l'Empire.

Ses conseillers, Pollion, Mécène, d'inoubliable et chère mémoire, étaient Gaulois, comme leur nom le prouve.

Et toi, ô Varron ! Sais-tu ce que signifie le nom que j'ai donné à mon œuvre, célébrant la gloire du Peuple Romain ?

— Tu l'as tiré d'*Aénéas*, fils de Vénus et d'Anchise, et gendre de Priam ?

— Je pouvais choisir tout autre Troyen.

J'ai pris *Aénéas* parce que ce nom, dont j'ai fait l'*Enéide*, *Aénéis*, *Aénéidis*, signifie, en gaulois, l'*Antiquité*.

Enée, *Aénéas*, était, de son nom gaulois, l'*Ancêtre*, celui que je nomme toujours le « père » : *pater Aénéas*.

C'est un *ancêtre gaulois* que j'ai donné au peuple romain.

— Tu sais donc le gaulois ?

— Je ne l'ignore point.

Je l'ai sucé avec le lait, et mon père le parlait et le chantait.

— O Virgile, ne pourrais-tu nous parler de ton père ?

— Rien ne me sera plus doux ; mais il faut d'abord que notre ami, ce barde à l'accueil si fraternel, nous explique les mots essentiels qui composent cette superbe *Chanson du Vin*.

Car, je soupçonne véhémentement qu'il y a de la philologie là-dedans :

Trahit sua quem que voluptas !

LA VIGNE AU VIN

CHANTONS ! CANO ! JE CHANTE

— Sans le gaulois, ô grand poète, nous ne pourrions pas chanter la vigne, et tu n'aurais pu chanter les malheurs de Troie et du père Enée.

— Je ne l'ignore nullement ; mais, après avoir faites épreuves, je te demanderai d'entrer dans le détail, car si je connais les mots, je n'en ai pas étudié les racines et moins encore les radicelles.

— Prenons le début de ton *Enéide* :

Arma virum que cano, Trojae qui primus ab oris

Italiam, fato profugus, Lavinia que venit

Littora :

Je chante les armes et le héros...

Cano, est là pour « can-éo », « chant - (je) - vais » : « je vais chantant ».

Can, en gaulois, est un *chant*, et ce mot racine n'existe pas dans le latin, ni dans le grec.

Can-éré, canéré, chanter, est là pour *can-iré, aller-chantant*, et la racine de ce verbe *iré, aller*, n'est pas dans le latin.

C'est le gaulois *ér*, et *ir*, même mot, qui a créé ce verbe essentiel.

Voici le sens actuel encore de ces mots :

Er, mouvement, impulsion, progrès, course ;

Ir, ce qui monte, croît, pousse, frais, vert, la sève.

Le sanscrit possède la racine *i*, *aller*, très nette, mais n'a pu créer le latin *iré*.

Ir a donné *irad*, colère, passée au latin sous la forme *ira*, avec tous ses dérivés.

— Comment expliques-tu, ô Gaulois gallissime, l'intensitif *cantaré* ?

— Savant Varron, impossible au latin de former aucun verbe intensitif sans employer le gaulois *ta*, « grand », que tu as vu dans le superlatif grec en *tatos, ta-t'-os*.

Cantaré est composé de *can, ta, iré, can-t'-are* : *chant - grandement - aller, aller - chantant - grandement*.

— Et *cantor, cantator* ?

— Ceci fera partie d'une *rafle générale* que je vais faire dans le latin et dans toutes les langues dites « latines » et prétendument « germaniques ».

Canta-t-or, comme *can-t-or*, présente un *t* de liaison entre le verbe et *or*, en gaulois *homme, vir* :

L'homme qui chante.

ARMA, LES ARMES

JE LES CONFISQUE !

— Voyons *arma*, les armes.

— Je te les confisque, savant Varron.

Arma, qui n'a pas de *singulier* en latin, n'a pas non plus de *racine* latine.

Le mot *racine* est le gaulois *arf*, pluriel *eirf* ; *arv*, *eirv*.

Au tableau des permutations tu verras celle de *m* en *f* ou *v*, qui a opéré dans ce mot si ancien, et incontestablement gaulois.

Arf, *arv*, est une *arme*, un *outil*, les deux sens donnés au latin *arma*.

Arf, *arv*, conduit directement à l'*invention*, le *dessein*, l'*intelligence*.

Ars, l'*art*, n'est autre chose qu'une déformation d'*arf*, *arv*.

Nul philologue n'en a donné l'origine, même de loin.

Et *Minerve* elle-même...

MINERVE

— Quoi, *Minerve* aussi ?

— Nous voilà obligés de donner à cette célèbre divinité, la plus célèbre de l'univers, et surtout de Rome, le sens de *son nom*.

— *Gaulois*, naturellement ?

— Prince des orateurs ! Tu l'as dit !

Si tu ne veux pas que *Minerve* soit une *Gauloise*, dis-nous donc ce qu'elle est ?

— Ma foi, je vois que tu as trouvé l'étymologie d'*Athênê*, dont *Minerve* est le nom romain...

— Du tout : *gaulois* !

— Explique-toi donc !

Mais c'est vexant pour l'auteur du *De Naturâ Deorum*, de ne pas savoir ce qu'est *Minerve* !

— As-tu fait attention à l'étymon d'*arma* ?

Qu'était *Minerva*, *Minerve* ?

— Comme *Athênê*, la déesse de la sagesse, de l'éloquence, des arts, des armes !

— Parfait : tu y es arrivé, à son étymon !

— Je ne vois pas encore ?

— Il n'est donc pas surprenant que jamais personne ne s'y soit retrouvé, puisqu'on est allé chercher l'étymologie de *Minerve*, la plus claire, la plus pure, la plus belle, jusque dans cette mensualité qui regarde plutôt la sage-femme, *mens*, *mois*.

Il y a des pages, des volumes de semblables divagations dans toutes les encyclopédies du monde entier sur notre *Minerve*, dont le nom doit se dire *Minerv*, *Minerve*, à la française, et non *Minerva*, qui est le nom latinisé, pris au gaulois, et non pas donné au français.

Min, gaulois, c'est la bouche, ce sont les lèvres, au pluriel *minion*, les « mignonnes » ;

Et *eirf*, *eirv*, ce sont les armes, les outils, les arts, les inventions :

Arvaès, réfléchi, dessein ;

Arvaèzus, inventif ;

Arvaèzu, inventer ;

Arvaèz-our, pour *arvaèz-gour*, par chute du *g* initial, inventeur.

Arvèz, décider, combiner ;

Et toute la série des autres dérivés.

Min-erv est donc la bouche-inventive de la sagesse, de l'éloquence, des armes, des arts, des métiers...

— Nous voici bien loin de l'abject étymon des cloportes de philologie.

— En effet, chef vieux Gaulois, à Rome, nous célébrions deux fêtes de cette grande déesse, à six mois de distance :

La première était celle des *orateurs*, des *professeurs*, des *artistes* ;

La seconde était la fête des *artisans*.

— O Varron, notre ami est bien capable de te prendre aussi Junon...

— Et le reste, ô Tullius, au train dont il est lancé...

— Et ma *toge* avec !

BRAS ET JAMBES

— Je me vois contraint de vous prendre, en passant, les os et la peau, les bras, en attendant les autres membres, que je vous dévisserai les uns après les autres.

Votre *armus*, *bras*, n'est autre que ce que nous venons d'étudier.

Arm, avec l'article suffixe *us*.

Toutes les langues du Nord, dites « germaniques », ont reçu le mot du gaulois :

Anglais, *arm* ; allemand, suédois, hollandais, *arm* ; gothique, *arms* ; « vieil allemand », *aram* ;

Le slave donne *ramo*, qui se trouve dans le serbe.

Une seconde racine rejoint la première : celle qui ferait de *arme* une inversion de *rame*, *arm-us* pour *ram-us*.

LA RAME, LE RAMEAU

LES CORNICHONS

— *Ramus*, *rame*, *rameau*, est le gaulois *rha-am*, « qui s'étend et forme voûte ».

Sans le gaulois, pas de *ramier*, pas de *pigeon ramier*, pas de *ramure*, pas de *ramage*.

La *rame* du rameur, *rémus*, provient du gaulois *rhé*, motion rapide, course, puis *rhem*, capable de *vitesse extrême*.

Le latin *rém-us* en est sorti sans mal ni douleur.

Les *Rèmes*, *Rémois*, *Rémi* et *Rhémi*, étaient des rameurs émérites.

Maintenant, ils ont la réputation de ne pas s'éloigner de leur jardin, si beau que cela se comprend ; et c'est pourquoi les jaloux les traitent de « cornichons »...

Le *rémigium*, l'action de *ramer*, est composé de *rèm-agium*, permutation de *a* en *i* déjà étudiée.

Rémigius, Saint Rémi, était *Rèm-igius*, pour *agius* : un rameur.

Agere, *ag-éré*, agir ; *ag*, *aig*, gaulois, actif, productif ; *iré*, aller ; voilà votre latin tout trouvé.

N'oublions pas que les *bras* sont non seulement des *armes*, mais qu'ils sont aussi des *branches*.

Et de tous les *outils* les plus fameux.

— Et maintenant, fais-nous admirer cette *jolie terre au vin*.

LA JOLIE TERRE AU VIN

EN GOHELLE, LES BRAVES, LA ROUE, LA NOEL.

— Puisque notre cher Horatio le désire, voyons sans tarder la *jolie terre au vin*.

— Tu nous as déjà repris notre *terra* ; passons à *jolie*.

— Ceci est justement le plus *joli* de l'histoire, ô Varron, mais le plus difficile.

— L'a-t-on tiré du *latin* ?

— Pas moyen ; alors les étymologistes n'ont pas manqué de farfouiller dans le *germanique*.

Or, *joli* est un terme employé mille et mille fois par jour avec le sens de *gai*, et de *gentiment beau*, en anglais *jolly*, avec les deux sens.

En français, le sens de *gai* s'est perdu généralement.

Dans aucune des langues dites « germaniques » les termes dont on veut tirer *joli* n'en ont la signification.

Il faudrait des pages pour exposer en long et en large cette mystification, dont le but, comme toujours, est d'enlever au gaulois ce qui lui revient dans la création des langues et notamment de l'anglais et du français, pour en faire don aux autres langues...

Joli n'a rien à voir avec tous les mots des langues du Nord qui signifient la « fête de Noël », ni la « fête du solstice d'hiver » du paganisme, que l'on rapporte à la « roue », qui ramène le nouvel an, fête où l'on sacrifiait un... innocent cochon à Freya...

Joli est le mot gaulois *joli*, tout bonnement, *ioliz* en breton, du verbe *ioli*, le même en gallois, *ioli*, louer, révéler.

Il y a aussi, dans le breton, *ioul*, désirable, qui rend fort bien le sens de *joli*.

— *Iulus*, *ioul-us*, dont César avait reçu le prénom : de quoi, si « *joli* », il se disait « fils de Vénus ».

Le breton préfère le mot *brav*, *brave*, si *joli*, à *ioliz*, du même sens.

Le gallois offre également *brav* ; et *ioli*, louable.

Dans le Midi, quand on veut qualifier un bon, gentil garçon, on dit de lui : « qu'il est *brave* ! »

La façon de penser gauloise persiste partout en France.

BRAVE

Au mot *brave*, voilà encore Littré à la remorque de l'inévitable Diez, perdu dans les feux de file, depuis le « bas-latin » *bravus*... jusque dans les impossibles étymologies germaniques.

— Il me semble avoir ouï dire que le mot *bra* se trouve dans le nom des Ombriens, les *Umbri*, qui se

nommaient dans leur gaulois, *om-bra, hommes-forts*.

— C'est exact, cher Varron.

— Et dès lors, avec le superlatif gaulois *af, av*, que tu nous a enseigné, nous trouvons *bra-af, bra-av, brave* ?

— Bravo, bravo, brave Varron !

Si, à ton vaste savoir, tu avais appliqué les rayons de la lumière celtique, il y a deux mille ans, la face du monde eût changé.

— A propos, mon bon ami, je voudrais bien, moi aussi, connaître l'origine de mon surnom ; car je m'appelle Horace sans savoir pourquoi, ni ce que cela veut dire.

— Tu le sauras tout-à-l'heure.

— Si mon étymon est aussi... *joli* que celui de Cicéron...

Car je ne voudrais pas que tu me fasses des blagues...

C'est déjà assez embêtant d'être *Flaccus*.

— Rassure-toi : ton nom est merveilleux.

Pour en terminer avec la mystification germanique, disons que l'on veut tirer la *noël*, fête chrétienne ou payenne, d'un mot que l'on croit germanique, et dont l'anglais *wheel*, prononcé *ouil*, est le plus à la mode.

Or, le gallois, le breton, le gallique ont tous le mot *gouél, goél, gwyl*, signifiant *fête*.

Gohelle est le nom de régions gauloises très riches.

Et puis, *wheel* est composé de deux parties gauloises : *ffy*, qui *pousse en avant*, et *il*, *faculté de locomotion*, d'où, en composition *fy-il, vy-il, vyl*, racine de l'anglais *wheel, ouil*.

Toutes les langues du Nord ont reçu ce mot du gaulois ; seul le haut allemand ne l'a pas : nous lui avons donné *rad*, de notre *rod, rot*, qui a fait le latin *rota* ; et *rota, ruota, roda, ruéda, roue*, dans les langues dites « latines »...

Littre signale le sanscrit *ratha*, d'un radical *ri*, mais *ri* signifie *aller*, et ne comporte pas le sens de *rond*, de *tourner*, comme le gaulois *rhod*, *rhot*.

LE RED-AN-DRO

DES PRÊTRES SALIENS A ROME

— En effet, ce radical gaulois nous est bien connu ; car les prêtres Saliens dansaient le *red-an-dro*, la *course en rond*...

— Dont les figures étaient LES MEMES QUE TU PEUX ENCORE CONSTATER DANS NOTRE BRETAGNE.

Nous avons toutes les formes de cette danse sacrée, *amptuo*, *amdruo* et *antroare*, ceci chez Festus, qui le donne comme « rendre grâces » : c'était donc une *danse d'actions de grâces*, une *danse sacrée*.

Am, tro, ire : *aller en rond autour*.

Tro, dro, est le gaulois pour *tour*.

— Ce qui, combiné avec *am*, *amp*, autour nous donne *autour du cercle*, *tourner en rond* ; j'y suis parfaitement.

Nos prêtres Saliens étaient des Gaulois, et Numa, du reste, n'a institué à Rome que les Prêtres et les rites des Gaulois, étant lui-même Sabin, c'est-à-dire Gaulois de sang immaculé.

CICÉRON ET MARIUS GAULOIS

— Notre Cicéron, né à Arpinum, est un Gaulois Sabin, comme son voisin de village, Marius, vainqueur des Cimbres, des Ambrons, des Tigurins, des Teutons, tous grands Gaulois Transrhénans, *Galli Transrhénani*, ainsi que leurs noms le prouvent..

Ce sont les Volsques qui ont fondé *Arpin-um*, *Ar-pin-um*, *La Pointe*.

— Raccrochons-nous à notre *branche*.

BRANCHI, BRANCHONS

O surprise ! Diez et Littré renoncent à couper cette *branche* de l'arbre *latin*, et, qui plus est, ils la détachent du *gaulois* !

Et ils ne tentent pas de rattacher le mot au grec *brac'hiôn*, *bras*.

Cette hardiesse n'a pas été au-dessus de la témérité des deux illustres auteurs du *Dictionnaire Etymologique de la Langue Latine*, récemment paru, MM. A. Ernout, professeur à la Faculté des Lettres de Paris, Directeur d'Etudes à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, et A. Meillet, Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France, Président de la Section Historique de l'Ecole des Hautes Etudes.

Je me suis procuré ce savant ouvrage chez C. Klincksieck, l'aimable libraire au nom si rébarbatif, 11, rue de Lille, in Lutetiâ Parisiorum, qui me l'a cédé au prix de faveur de deux cent cinquante francs, et que je ne vendrais pas pour le double.

Une nouvelle édition va paraître, et aucun latiniste digne de ce nom ne voudra s'en trouver démuní.

Voyons ce que disent ces messieurs de notre *bras puissant*, qui est une *branche*, comme une *branche* est un *bras*.

« Les *branches* d'un arbre sont ses *bras* », spécifient Diez et Littré.

Brac(c)hium, *bras*, *membre de devant*, *patte*, *pince*, etc... d'un animal.

Se dit également des *branches* d'un arbre, par rapport au tronc, d'un *bras de mer*, etc...

Dans la langue de l'Eglise, symbole de force, d'où le surnom du Christ, *Brachium Domini*.

L'emprunt au grec a été vu par Festus.

Brachium nos ; *Graeci dicunt, brac'hiôn, quod*

deducitur a brac'hu, id est brévê, éo quod ab humér. ris ad manus breviorès sunt quam a coxis plantaé.

Ce qui signifie, on l'a deviné :

Bras, brachium, disons-nous, et que les Grecs disent brac'hiôn, de brac'hu, court, de ce que le membre qui va de l'épaule à la main est plus court que la jambe, qui va de la hanche jusqu'aux pieds.

— Qu'en dis-tu, notre Varron ?

— J'en suis suffoqué.

— Et toi, Horatio ?

— J'en suis haba, comme Cicéron, qui se tord de rire avec Caton...

— Et toi, Vossius ?

— Je dis que ce sont là des blagues sonores, *nugae canorae*, comme je l'ai écrit dans mon *Etymologicon Linguae Latinae*, il y a environ deux cents ans.

Car, s'il suffit à un membre d'être *plus court que la jambe* pour se dire *brachium*...

Saint Isidore de Séville n'a pas été plus heureux, et je l'ai mis dans le même sac, avec Festus.

— Et si tu avais tort, toi aussi ?

— Tout arrive ; je me suis souvent trompé.

— Isidore, primat de toutes les Espagnes, s'est déjà blousé dans l'étymologie de notre âne, auteur de l'*asinus* latin.

— J'en ai bien ri...

— Mais il a mis dans le mille avec l'étymon de *brac'hium*, dont tu dis qu'elle ne mérite pas l'examen : *audiri plané non meretur*...

Prends garde qu'il ne te décoche quelque excommunication soignée, *secundum artem episcopi* ; car tu la mérites.

Brachia, nous enseigne Isidore, à fortitudine nominata : Baru enim graécé grave et forte significat ; in brachiis enim tori lacertorum sunt, et insigne musculorum robur existit.

« Les bras, *brachia*, ainsi nommés du grec *baru*, à raison de leur puissance ; car dans les bras se trou-

vent les *cordes des muscles*, des biceps, d'où résulte une force extrême ».

— J'aime mieux ce raisonnement du grand Evêque que le tien, ô savant Vossius, gloire de la Hollande, pour cette fois.

— Et je me rallie à ton opinion, ô Varron, qui as été mon guide le plus admiré dans mes recherches les plus ardues.

Nul plus que moi ne t'a rendu justice.

— Et maintenant, l'opinion de notre vieux Gaulois ?

— Je suis avec Saint Isidore, qui pourra m'être utile si son confrère Saint Pierre me ferme au nez la porte du Paradis...

Et je vais lui faire un additif.

— Que la racine de *barus*, *baru*, est gauloise, je gage ?

— Tu as gagné, et tu ne risquais rien.

Le grec *barus* est le gaulois *bar*, qui lui en a donné toutes ses acceptions, *grave*, *terrible*, *puissant*, et qui possède encore celles de *barre*, *manche*, *soutien* ; et *barre de sûreté*, *verrou*.

Du reste, Littré, en veine de sagesse, dérive *barre*. français, de *bar*, celtique, gallois, gallique, gaulois.

Naturellement, l'inévitable « bas-latin » *barra* est rappelé, mais débouté.

De là *barra* en provençal, italien, espagnol ; l'anglais *bar*, tel quel.

Avec la « bar-maid » : *The lady in the bar*.

La *barre*.

Le *barreau*.

— Mais c'est donc par inversion que *bar* a fait *bra* ?

— Cette version est très commune, et l'auteur du dictionnaire cimbrique, gallois le plus réputé, Owen Pughe, donne précisément au mot *brac*, la racine en question, *bar*.

Nous avons *ber-loque* et *bre-loque*, *ber-telle* et *bre-telle* ; *derrière* et *drière* et *bert* pour *bret*, juge, (Ver-go-bret), dans tous les noms des rois des *Francs*, ces *Celtes des bords du Rhin*, les pères et fondateurs de la noble et glorieuse nation Française, comme les appelle notre admirable érudit Rabelais, et comme je prouve qu'ils l'étaient.

La même inversion se retrouve dans les noms des rois « saxons » d'Angleterre.

Tous ceux qui ont dit le contraire sont des ânes bâtés, tous, *tré-tous*, comme dit Rabelais, et *ter-touss* dit-on chez les Francs-Picards.

Des ânes en dix-sept langues.

Le grec *barus*, *bar-us*, se trouve tel quel dans le gallois, *barus*, avec le sens de malfaisant, *mis-chievous*, dit Owen Pughe, du vieux français *mès-chef*, mauvaise-tête ; *mès-cap* pour nos Provençaux.

A mis-chievous boy, *bachgen barus*.

Bra a fait *brac*, donné au français sous la forme *braque*.

Racines *bra*, fort et *ag*, *ac*, *og*, *oc*, agile, ag-ile, ag-ilis, donné au latin.

Pughe donne à *brac* les acception flatteuses que voici : *lavish*, *open*, *free* : généreux, ouvert, franc.

Dyn brac, an open hearted man : un homme au cœur ouvert, franc, braque.

Le chien à qui nous avons donné le nom de *braque* est un chien courant, agile, libre, franc.

Quand nous disons d'un homme qu'il est *braque*, c'est qu'il est quelque peu brusque ; et *brysc*, *brysg*, dans le cimbrique et le gallique rend bien le sens d'alerte, vif, donné tel quel à l'anglais *brisk*, même sens, absolument.

Brisk, anglais : alerte, vif, en est issu.

LA BRISQUE ET LES BRISCARDS

LE FLINGOT

Et vous, glorieux *briscards*, savez-vous que l'Académie, Littré, Richelet et *tutti quanti* déclarent forfait, et ne citent même pas votre illustre nom ?

Ni celui de votre *flingot*... qui, pourtant, est du gaulois de derrière les fagots !

— Patron ! Il y a la *brisque*, aux cartes, l'as et le dix ; ça me connaît ; mais Littré, qui cite le cas, constate la carence de l'Académie et Richelet n'en souffle mot :

Et lui ne sait pas ce que c'est, une *brisque*.

Qu'est-ce ?

— Mais, mon jeune maître, faites comme moi ! Ouvrez le Dictionnaire gallois, cimbrique, gaulois...

PRÊTER, C'EST DONNER !

— Peux pus, patron ; l'ai prêté à Horace, qui ne veut pas me le rendre...

— Je te le rendrai quand j'aurai approfondi le système des permutations dans la langue gauloise ; c'est très, très amusant...

Et puis, prêter, ne l'oublie jamais, jeune homme, en matière livresque, c'est donner.

— Et en matière tout autre aussi, ô Varron.

— J'en sais quelque chose, Tullius !

— Tiens, Crassus ! Je te croyais empaillé chez les Parthes ?

— Oui, j'occupais une situation élevée, suspendu à la voûte de leur temple.

Ceci a permis à Jules César, mon collègue, de ne pas me rembourser...

CHANTONS ENCORE !

LE BRIGANT CRÈVE LE TAMBOUR

— *Paulo majora canamus !*

— La question de la *branche* est vidée...

— Telle ma bouteille, ô Tullius !

A quoi pensez-vous donc, amis ?

Garçons ! Tous les famulos ! Par ici ! Que je vous mobilise !

Servez frais ! Rien ne donne soif comme ce sacré système de permutations ! Et comme je préfère muer, muter et permuer le divin liquide du père Bacchus !

— Le Brigant, dont les présomptueux imbéciles se sont tant gaussés, a traduit ton *Enéide* en vers... bretons.

Ton « *Italiam fato profugus...* » ô doux Virgile, lui a permis de trouver son « *bro fugus* », fugitif du Bro, de la patrie...

— Il a peut-être exagéré...

— Je l'ai fait à dessein, chers amis.

Je me suis trouvé devant des philologues tellement stupides, tellement incrustés de latinerie et de bocherie, que j'ai battu le rappel des bons Gaulois avec fureur, avec rage.

J'ai « crevé le tambour » : il le fallait.

Sans moi, à quoi eût servi l'érudition extraordinaire de Dom Pezron, du savant Pasteur Pelloutier, dont les merveilleux travaux restaient ignorés sous la poussière universitaire ?

C'est à coups de trique que j'ai réveillé la bourrique sorbonnarde, et fini par attirer l'attention de bons esprits, mais surtout celle de mon glorieux ami, La Tour d'Auvergne.

— Je te dois tout, mon vieux camarade !

— Non pas.

Tu es « le maître ».

Tu es la gloire de notre Bretagne, où les gloires sont pourtant innombrables, et couronnent celles de notre grande patrie, la France !

Des savantasses, et même de vrais savants, qui n'ont pas mis leurs lunettes pour te lire, critiquent quelques unes de tes étymologies, et rapportent au latin ce que tu as donné au gaulois :

Et ce vieux barde ici présent démontre qu'*aucun des mots « latins » ainsi mis en possession de notre bien n'est latin...*

J'ai vu ses épreuves :

Ah ! Quel *raffût* dans le Landerneau de la Rive boche, aussi dénommée *Quartier Latin*, notre ami ne va-t-il pas déchaîner !

Je m'en délecte d'avance...

— Dis-nous, cher Le Brigant, qu'entends-tu dire avec ton « raffût » ?

LE RAFFUT

— Si vous me laissez la parole, chers amis, cela va donner rudement soif à ce cher Horatio ; car j'en ai long à *dévider*, et ceci nous éloigne de *La Chanson du Vin*.

— Va toujours.

— Eh mais, ne voyez-vous pas, quai de la Mégisserie, ce que c'est que le *raffût* ?

— C'est un quartier tranquille, où l'on vend des graines aux maraîchers et aux agriculteurs de tous pays ; on y trouve des perroquets, des oiseaux de Vénus gros comme des gallines, et de celles-ci quantités innombrables, les belles Houdan à la houpette orgueilleuse, les énormes Faverolles, les...

— Et ça, là, qui pend, ces longues attaches dont ce jardinier ligature ses vignes...

— Le *raphia* ?

— Tout juste.

Le *rhapsia* est un arbre dont les feuilles textiles atteignent jusqu'à soixante pieds de long, notamment dans notre grande île de Madagascar, et on en fabrique des cordages aussi bons que de chanvre.

Voici la famille de tout ce *raffût* :

Breton, *rav*, cordage.

Gallois, *rha*, ce qui *chasse en avant*, qui *force à avancer* ; *rhaff*, corde, cordage, formé par l'addition de *af*, superlatif : qui *force le mouvement irrésistiblement* ; *rhaffaiz*, en forme de corde ; *rhaffan*, cordelette ; *rhaffiad* (rafiade), *attacher avec une corde* ; *rhaffour*, de *rhaff* et de *gour*, homme, par chute du *g*, *cordier*, *Cordier* ; *rhaffiau*, *fabriquer des cordes* ; *rhaffun*, qui *s'étend comme une corde*.

« Rafiot », bateau ; « rafistolé », *raf-fistolé* : qui ne tient plus qu'avec des cordages ; *reficelé*.

On écrit aussi *rafiau*.

— D'accord ; mais quel rapport avec le *raffût*, le tintamarre, la dispute, le tumulte ?...

— O Varron ! Le rapport est évident, pour moi, du moins :

Littré, à l'article *tirage*, ne manque pas de citer le sens de *scène un peu vive*, ce qui est proprement le *raffût* demandé...

L'expression « il y a du *tirage* » est courante.

— Je me rallie à ton sentiment, mon camarade.

— Nous tous de même, ô savant capitaine !

— N'est-il pas étonnant, chers amis, que ce mot ait pu pendant des siècles conserver son sens premier et le sens figuré dans la masse du peuple dans les Gaules, sans altération, et, plus surprenant encore, n'ait point trouvé place dans le dictionnaire ?

— On continue à prendre pour *patois* et mots de création populaire, fantaisiste, des vocables parfaitement celtiques, gaulois.

— J'ai noté au passage ton *rhassun*, *rhaf-fun*, ô cher Le Brigant, et ceci m'incite à te demander si notre « latin » *funis*, *fun-is*, corde, qui m'a fort intrigué dans le temps, n'en serait point dérivé ?

— Tu es un véritable adepte, ô savant Romain, et tu vois comme quelques conversations *De Re Gallicâ* ouvrent les yeux et les esprits des hommes avertis, que le parti-pris n'aveugle pas, avec la sotte prétention de ne se jamais tromper.

Oui, *funis* est le mot gaulois tel quel, *fun*, avec l'article suffixe *iz*, *is*.

FUNIS. FUNÉRAILLES

LA CORDE. LE « BRÊLE »

— Voici la famille de *funis*, corde.

Gallois, *ffun*, des radicales *ffy*, apte à pousser, préfixe dénotant l'action, et *un*, *un-us* en latin ; sens complet bien spécifié : ce qui est *réuni*, *combiné*, *tressé* ; aussi un *fardeau*, *lié*.

Ffunel, (funelle), petit paquet ; *ffunèn*, bande, bandelette, lacet, ligne du pêcheur ; bandeau de tête ; *ffuniad* (funiade), emballage ; *ffunénial*, entourer d'un lacet, d'un ruban.

Dans notre breton, *fun* est le grand cordage, le « brêle » de nos campagnards, qui se jette par dessus le chariot comblé de gerbes, et « brêle » fortement toute la charge.

Parfois on jette deux « brêles » et on les entrecroise.

Dans toute la région du Nord, le mot est de tous les jours.

Littré donne le verbe « breller » avec une croix, +, indiquant le mot comme douteux... ; et il ne l'applique qu'au *brêlage* des bois flottés.

On dit aussi couramment *brêloir*, *brêlois*.

Fun, est donc bien la corde, et le *rhassun*, *rhaff*.

ffun est à l'origine le *gros cordage* que nos marins nomment *haussière*.

— Voilà qui ne laisse place à aucun doute.

Mais les *funérailles*, qui m'ont si fort préoccupé, et dont personne ne s'est tiré clairement ?

— C'est ici, ô Varron, que tu es dans ton domaine ; car tu sais mieux que nous ce que furent les *funérailles* dans la suite des temps, et selon les classes des citoyens ?

Si nous étions en Egypte, notre *ffun*, et ses dérivés expliqueraient l'enveloppement du corps au moyen de *bandelettes*, mais nous sommes à Rome.

Et j'estime qu'il s'agit du *cortège funèbre*, de la longue procession qui se *déroule* pour la cérémonie, ce qui correspond parfaitement au sens premier de *rhassun*, un *déploiement*.

On peut encore penser au « *bandeau de tête* » dont ce fut en tous temps la coutume de serrer la tête et le visage des défunts.

Et aussi à cette coutume : *per manus reste datâ virgines...*

Les jeunes filles tenant la corde, — à la danse :

Et : *restim ductare* : tenir la corde, conduire la danse.

Aux « *funérailles* » le cortège ne tenait-il pas une corde, *funis* ?

Restis, est-ce encore du latin ?

C'est du gaulois tout du long, *redd*, prononcé *rèz*, et *tid*, *tis*, *chaîne de trait*. *Rèz*, jonction : soit, une *chaîne d'anneaux joints*.

De là, *rété*, *rétis*, latin : *rêt*, de *mailles entrelacées*.

— Tu me forces à réfléchir, ami de la vieille Bretagne, et c'est déjà beaucoup.

LA JOLIE FEUILLE AU VIN

LE VENTRE, LE BOL, LE SOUFFLET

LA CIME

LE TROGNON DE CHOU

LE SUPERLATIF LATIN

Pour percer les ténèbres de « la nuit des temps » en matière de linguistique, rien à faire sans le puissant projecteur de la langue celtique, gauloise.

Qu'il s'agisse de la *cime* du Mont Blanc, ou de la *feuille* qui s'agite dans la *brise*, la *bise*, la tempête, éternellement.

Ou d'une feuille de chou !

— Patron ! Une bien bonne et à point : un petit tendron ! Un cœur de chou !

— Voyons le petit cœur de ce petit chou !

— C'est la *cime* du Mont Blanc, de l'Himalaya, et autres géants des montagnes !

Littré, Diez et autres pontifes tirent *cime* de *cuma*, *cyma*, *tendron*, *cœur de chou* !

— Par ce que ça pousse ?

— Oui ; et ils ajoutent avec finesse que dans les « langues romanes », ce petit cœur s'est étendu au sens de tige...

Le petit *tendron* est devenu un petit *trognon*...

Qu'en dites-vous ?

— Je dis qu'elle est ravissante, en effet, cette étymologie.

— Et qu'il n'était pas utile de sortir de Polytechnique, comme l'illustre Littré, pour se laisser imposer pareilles bourdes par le Boche Diez.

Mais je n'aperçois pas non plus la racine dans le celtique.

— Si on demandait à Varron ?

— J'y consens, chers amis, d'autant plus qu'il est inutile de sortir du latin pour envisager une solution moins inepte.

Nous disons *cacumen*, *cacumen montis*, sommet de la montagne, et *culmen*, et *columen*, sommet, et *acumen*, aigu, sommet du cône.

Si je scinde, à ta façon, *cacumen* en *ca-cumen*, et le génitif, *cacuminis*, j'entrevois une solution :

Ca, qui signifie je ne sais quoi, et *cumen*, qui fait *cymen* sans difficulté, d'où la *cime*, en français ?

Il n'est besoin de cœur, ni de trognon de chou...

— Le *ca* qui t'embarrasse, ami Varron, est un cas très spécial...

Et bien fait pour em...berlificoter le philologue...

— Je ne m'en suis pas tiré, dans mon *Etymologicon*...

— Je le sais, cher Vossius, mais tu as signalé un latiniste des plus drôles, qui trouve *pars cibi*, *quasi diceres* « un festin », dans le mot héroïque...

Ca, en gaulois, signifie aussi bien *mauvais* que *fort*, *très*, ce qui donne à l'étymologie de Varron tout son sens :

Le *plus haut sommet*.

LE CIMETIERE

On tire *cimetière* du latin *coémétérium*, venant du grec *coimâtérion*, de *coimaô* et *térion*, lieu où l'on dort.

Le sens primitif est celui de *dortoir*, dont la langue d'église a fait *cimetière*.

Mais le gaulois n'avait pas besoin de cet apport, car *sym*, *sym-as*, « aise », « repos », et « *têr* », « *tîr* », celtibère « *tierra* » lui donnaient directement son *cimetière*.

A noter que *térion*, si fréquent en grec, n'est pas grec, mais gaulois.

COLUMELLE EN CHAPITEAU

N'es-tu pas frappé, cher Varron, de ces terminaisons toutes en *men*, *acumen*, *columen*, d'où *culmen*, *cacumen* ?

— Patron, cela doit provenir de *men*, pierre, mot que vous nous avez enseigné à propos de *termen* ?

— Il n'y a pas le moindre doute.

Dans le gaulois, *col* est any projecting body, sharp hillock, or peak ; a promontory ; un dard.

Soit : tout corps qui se projette, colline escarpée, pic, promontoire, et le mot *columen* est le plus facile à fabriquer :

— *Col, y, men, col-y-men, escarpée-la-pierre ?*

Le chapiteau.

Notre Columelle, mon émule de *re rusticâ*, Colonnnette, porte donc un nom gaulois.

— Optimè, ô Varron !

Il était, comme toi, *Celte-Ibère*.

— Mais tu nous reprends d'une main ce que tu nous accordes de l'autre ?

LA LANGUE LATINE FILLE DU GAULOIS

— La vénérable langue *latine* ne diffère du *gaulois* qu'en ceci, qu'elle possède les *mots*, mais n'en a point les *racines et radicules*.

Elle est *la fille du gaulois*, et c'est ce qui explique sa grâce, sa force et sa gloire !

En l'adoptant dans le sein de la vieille Gaule, nous ne la faisons pas déchoir : nous l'exaltons, tout au contraire.

Et c'est ce que je veux inculquer au monde entier, et tout d'abord à certains Romains à la tête enflée de l'Italie d'aujourd'hui, que nous avons créée dans l'antiquité, et que nous avons recrée de notre sang, sur les champs de bataille dans notre temps. Et eux, ils complotent notre ruine, alliés aux Boches assassins, oubliant que la France et l'Italie sont deux Etats, mais, depuis plus de trente siècles, une seule Nation, d'un seul esprit, d'une seule âme, d'un même sang.

— Patron, je ne suis pas tout à fait satisfait de votre *cime* !

Va pour *cacumen*, *ca-cumen*, mais il doit y avoir une autre anguille sous roche ?

— Et toi, Varron, tu vas me dire ce que tu en penses !

Ton superlatif en *issimus*, *issima*, *issimum*, d'où le tires-tu ?

LA CIME SUPERBISSIME

— Je ne le tire pas ; je renonce à tirer ; tire-le toi-même ; je t'écoute.

— Dans le gaulois, *im* signifie *that is extreme*, or *ultimate* : Ce qui est *extrême*, ou *ultime*.

— Cela fait déjà la seconde moitié de ce superlatif.

— *Savantissime* romain, en voici la première :

IZ, qui possède la *prééminence*, la *précellence*, remarquable *avant tous*, — ce qui, avec IM, te monte solidement les éléments de ton superlatif :

Savant-iz-im, *grand-iz-im*, *bell-iz-im*, et *tutti quanti* : il ne te reste plus qu'à y mettre ton *us* final, — qui nous appartient également...

Et le tour est joué.

La *cime* se voit clairement dans *is-im*, par abandon de l'initiale *i* de *is*, déjà noté dans *ys-tafel*.

— Qu'en dis-tu, Tulli, mon ami ?

— Que je vois comment s'est formé cet autre superlatif en *im*, dans *optimus*, *maximus*, *pulcherri-mus* et autres.

Opt-im-us ; max-im-us ; pulcherr-im-us...

— Et *opime*, *spolia opima* : les dépouilles opimes : *op-im* !

Notre *latin*, cher Varron, c'est du *gaulois*, en plein, en long et en large !

Pas plus de superlatif en latin ni en grec, sans le gaulois !

Plus de « *savantissime* ».

LA JOLIE HOTTE AU VIN

— *Hotti, hottons !*

— Patron, voici ce que dit Littré :

« *Hotte*, génevois *lotte*, pour *l'otte*, du suisse *hütte*, allemand provincial *hotzé*.

Et puis, un long et impayable article sur à ôter, dont vous rattachez le sens à *hotte*.

— La *hotte* est ce qui sert à transporter, à ôter.

Le gallois donne clairement le sens d'ôter, d'enlever :

Hout, permutant en *hot*, enlever.

Houtiad, (*houtiade*), enlèvement.

Hod est « ce qui recouvre, enserre », mais ne s'applique de nos jours qu'au *capuchon*, d'où *hat*, anglais ; *hut*, allemand ; *hatte*, normand, *chapeau*.

La *hotte* a précédé la *brouette*, la plus utile des inventions en son temps, et encore de nos jours ; car, sans la *brouette*, la *bi-rouette*, que deviendrions-nous ?

Le « train-brouette » même ne pourrait la suppléer.

Littré, Wagener, Schéler, Diez se sont morfondus devant cette *hotte*... et devant le verbe ôter, qu'ils ont pensé, sans conviction, rattacher au latin *haustare*...

— Qui n'est pas latin...

— Certes, Varron ; ils l'imaginent comme ayant pu descendre d'*haurire*, épuiser...

— Patron ! J'aperçois un rapport étroit entre ce *hod*, *hot*, chapeau, et la *hotte*.

— Allez-y, mon jeune maître !

— Et non seulement un rapport d'assimilation, tel que nous le voyons dans les expressions populaires relatives au *chapeau* ; le *tube*, le *boisseau*.

N'était-ce point dans leur *casque* que les militaires puisaient de l'eau ?

— Ils continuent à l'occasion.

— Dans l'anglais, un *casque* se dit... *casque* et *cask*.

Et un *tonneau* ne se dit pas autrement : *cask*.

Une *cassette* se dit de même, *casket*.

Il n'y a donc pas de cloison étanche entre les acceptions de *hod*, *hot*, chapeau et *hotte*, vaisseau en bois plein ou en osier tressé, pour tout transport à dos d'homme.

Littré, comme ses devanciers, veut tirer *caisse* du latin *capsa*.

Mais, pour MM. Ernout et Miellet, l'étymologie de *capsa* est obscure, et ces savants soupçonnent une déformation de *cassidilis*, dérivé de *cassis*, *casque*, auquel nous voici donc revenus par un détour inévitable.

Le *cassidilis*, ou *cassidilé*, dérivé de *cassis*, *casque*, n'est plus un *casque*, mais le *sac*, le *havre-sac* du soldat.

D'où l'on voit qu'il n'est point de mot ne comportant qu'une seule acception. L'assimilation en peut donner jusqu'à plus de soixante, et Littré en indique trente-trois pour notre *table*.

Et, autre surprise, *cassis*, *cassida*, *casila*, *casque*, serait non du *latin*, mais de l'*étrusque*...

Ce qui revient à dire du *gaulois*.

LE CASQUE LA TÊTE CASSÉE

Diez, et avec lui Littré, tirent *casque* de l'« espagnol » *casco*, *tête* et *crâne*, et, plus avant, du verbe espagnol *cascar*, briser, « de sorte, ajoutent-ils, que *casco* aurait signifié primitivement *quelque chose de brisé*... »

— Voilà qui ne ressemble guère à un *casque* ! Oh, ma pauvre tête ! C'est elle qui va *cascar*, *casser*, pour un peu que cela dure !

— Je conclus, patron, que *casco*, *casque*, est un mot *gaulois* d'Espagne, c'est-à-dire *celt-ibère*.

— Comme le « Conil », le « lapin » : *cuniculus*...

C'est un *lapin* que nous a posé le grave Littré, avec son inséparable Diez.

LA CAQUE ET LE HARENG

— Comment différenciez-vous, mon jeune maître, la *caque* du *cask*, ou tonneau, anglais ?

— Je ne fais aucune différence, considérant la *caque* comme une déformation de *cask*. On veut dériver *caque* du mot hollandais *kaak*, *kaaken*, ouies de poisson, que l'on ôte, avec la tête, pour *mettre en caque*, d'où ce sens final, ce *caque*.

L'idée est ingénieuse, mais, à part le hollandais, nulle langue ne possède le mot signalé, et donc il faut bien le rattacher au *cask*, et dire que l'on a tiré *kaak* de « mettre en *cask* », à l'inverse de ce qu'on propose et impose.

C'est risqué, mais pas plus ridicule.

— Je n'y vois pas d'inconvénient.

Mais il arrive que deux étymologies soient bonnes, et se rejoignent en tournant en sens inverse.

LA CAQUE DE HOLLANDE

*Aimez donc la raison ; que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix !*

Nous sommes en pleine déraison, ô sage Boileau !

Et je me demande si je ne ferais pas bien de laisser les pontifes déraisonner à tire-larigot au lieu de m'échiner à leur apprendre à penser, — avant d'écrire...

Car il est un sage proverbe chez les Anglais :

Where ignorance is bliss, 't were folly to be wise :

Il est fou d'être sage au paradis des sots.

— Qu'est-ce qui vous arrive, patron ?

— Ceci, que je suis chagrin d'être obligé de contrarier des hommes pour qui je professe la plus grande révérence, et de mettre en évidence les erreurs sans nombre de celui dont, plus que tout autre, j'honore la mémoire, notre grand et savant Littré.

Un peu de réflexion nous invite à regarder du côté de nos amis de Hollande, et à leur demander le nom de ce qui leur sert de *caque*.

Car, si *caque* vient du hollandais, comment se fait-il que dans cette langue la *caque* s'appelle... *tonneau* ?

— C'est peut-être le libre-échange, entre bons amis ?

— La *caque* aux harengs se dit *tonnetje*, *haring-tonnetje*, *tonneau-aux-harengs*.

Etre serrés « comme harengs en *caque* » : als haring in ééné *ton*.

Nous avons dans le *gallois* une racine qui vient soutenir notre cause :

Casgl, collection, ramassis, provision, qui montre parfaitement la quantité de *harengs empilés*, comme des harengs qu'ils sont.

— Mais, patron, d'après votre principe, *casgl* ne saurait être qu'un mot composé, de *cas*, et je n'ai pas trouvé comment ce *gl* final a pu s'ajouter à *cas*, vase, casse, casserole, pour former *casgl*.

Et puis, le lexique donne bien *cas* comme racine de *casgl*, mais je vois que *cas* n'a aucun rapport avec un récipient quelconque.

— En effet, pas très apparent, mais il faut pas se figurer qu'il suffit d'ouvrir les dictionnaires pour trouver la solution de problèmes qui se posent depuis des siècles ; ni croire non plus que les langues celtiques, gauloises vivantes vont vous livrer tous leurs secrets sans résistance, d'autant plus qu'elles en ont publié une quantité, et qu'il nous faut réta-

blir ce qui fut avec les éléments épars de ce qui subsiste.

Ca est à la racine de *cas*, ce qui renferme, ce qui contient, et *da*, bon, bien, permuté en *za*, dans la composition, nous donne *ca-za*, d'où le mot gallois *cas*.

Et toute la famille des *casses* et *casseroles*.

LE CELLIER

Quant à *gl*, c'est l'abréviation de *cel*, *celer*, d'où le latin *cel-are*, *cachant-allier*, pour *cel-ire*.

De là notre *cellier*, où l'on garde les provisions, et tant de mots prétendument latins.

Dans la composition, *cas-cél* se permute en *cas-gél*, et nous arrivons ainsi à *casgl*.

Il ne faut pas tout demander au lexicographe ; il faut mettre en œuvre les éléments qu'il nous a prodigués, et ne pas le suivre à l'aveuglette.

D'OWEN PUGHE A MM. C. JULLIAN ET J. LOTH

Il y a 101 ans que Pughe a imprimé la 2^e édition de son grand ouvrage, profitant des travaux de ses prédécesseurs ; et c'est seulement maintenant qu'un célèbre celtisant, M. Joseph Loth, directeur, avec M. Camille Jullian de la *Revue Celtique*, succédant à d'Arbois de Jubainville et à Gaidoz, va publier, — du moins, on nous le fait espérer, — un *Dictionnaire comparatif des langues celtiques*, que le monde savant saluera avec enthousiasme.

D'autant plus que M. J. Loth, l'une des gloires de l'Institut, est comme son confrère, un philologue minutieux, inaccessible à cette faiblesse qui induit tout homme à attribuer le plus possible au patrimoine de sa propre nation.

Il est même sujet, tout au contraire, à faire preuve d'excessive sévérité...

C'est la marque du vrai savant, et surtout du savant français.

Ah, ces racines celtiques, gauloises !

Ce qu'il les houspille !

Voilà sa recette :

D'abord les vanner énergiquement, pour en éliminer les douteuses, ou les mettre en observation ; puis agiter l'impitoyable crible de son émule, M. Camille Jullian ; puis le tamis, puis le blutoir des deux sévères moissonneurs, qui n'hésitent pas, s'ils trouvent dans notre héritage quelque perle rare, quelque précieuse racine, qui n'en soit point partie légitime, à la restituer à son propriétaire...

Fût-ce le dernier des Boches.

LA « CASTROLE »

LA CASSE

LE CASTRUM « ROMAIN »

LE CHATEAU

DE LA « SALADE » DU SOLDAT ROMAIN

A CELLE DU BOURGUIGNON « SALÉ »

RETOURNONS A NOTRE « CAS »

— Vous avez lu négligemment, jeune homme, votre *cas* dans le *gallois* :

Cas : *divergent, séparé, isolé, château-fort, d'où fortification.*

Et ne savez-vous pas que deux des « as » de la philologie latine, MM. Meillet et Ernout, sont arrivés à en deviner le sens, par intuition et déduction, sans le secours du gaulois, à propos de *castrum*, le « camp romain », qui était *gaulois*, naturellement.

Les Romains, arrivant à l'étape préfixée, se mettaient aussitôt au terrassement, et se retranchaient dans toutes les règles, creusant un fossé en carré, rejetant la terre pour former un parapet, et garnissant le fossé de chevaux de frise et autres surprises agréables.

Ce retranchement était le *castrum*.

Les deux auteurs précités écrivent que le *castrum* « paraît avoir été d'abord une propriété gardée ou RETRANCHÉE. »

« Le sens ancien est peut-être *séparation* ».

— Mais, patron, c'est le texte même de notre *cas* : *divergent, séparé, isolé, château* !

— Ce qui prouve que l'intuition, guidée par l'érudition et sauvegardée par le bon sens, arrive à la vérité sans le secours extérieur des textes.

Pourtant, ces deux érudits ont collationné *castrum* avec l'*osque*, et avec l'*ombrien*, sources *gauloises* principales du *latin*, et les mots *castrous*, *kastruvu*, *castruvuf*, *castrou* les ont mis sur la voie.

« Otez le *gaulois*, il n'y a rien ».

A chaque instant se vérifie cette conclusion du savant Le Brigant, que j'ai tant de plaisir à venger des sarcasmes des grimauds.

CASTRUM

— Donc, *cas* est la racine de *castrum*, mais d'où sort le *trum* ?

— Voilà patron :

Trum, *a ridge ; a back*, soit : un *parapet* ; un « adossement », un *parapet élevé*.

Le *cas-trum* est donc bien l'emplacement *isolé, fortifié*.

Du reste, tout ce qui se rapporte à l'art militaire ne trouve *aucune racine dans le latin* : tout y est *gaulois*.

MM. Ernout et Meillet opinent que *baltéus*, *baudrier*, ceinturon ; *clupéa*, *clypéa*, bouclier ; *putéus*, puits, de mine ou autre ; *plutéus*, parapet, doivent être des mots *étrusques*, de même que *cassis*, casque.

Dans ce cas, notre affaire est bonne, car, tous ces mots étant parfaitement *gaulois*, aussi *gaulois* que le *castrum*, cela reviendrait à dire — et c'est ce que je prétends — que les *Etrusques* sont des *Gaulois*, et non un peuple énigmatique perdu parmi les peuples *gaulois d'Italie*.

LE VÉRITABLE « CASSIS »

ECCE ITERUM CASSIDAM

LES ETRUSQUES

LE DÉSARMEMENT DES ROMAINS

ET DES JUIFS

PORSENA

ET LE COCHON

Empressons-nous tout d'abord, de rendre sa nationalité *gauloise* à un *Etrusque* de marque : le roi des Etrusques en personne, *Porséna*.

Porséna, écrit aussi *Porsenna*, graphie erronée, était roi de Clusium, en *Etrurie*, et il déclara la guerre aux Romains pour les obliger à réinstaller les *Tarquins*, dynastie *étrusque* qu'ils avaient expulsée.

Le plus fier bobard de l'Histoire de Rome, qui est fertile en mystifications, nous représenta *Porséna* se retirant effrayé des menaces d'un certain Mucius Scévola, avec toutefois des otages, dont Clélia, ce qui n'était pas déjà si mal, pour un froussard.

Mais la vérité, reconnue du reste par la critique historique, est que *Porséna* prit Rome, reçut du Sénat romain un trône d'or, en signe de soumission, et *obligea les Romains au désarmement*, l'histoire se recommence ! — leur interdisant l'usage du fer autrement que pour leurs instruments agricoles.

De même, les Palestiniens, qu'on nomme si sottement Philistins, avaient obligé les Juifs à leur livrer leurs enclumes et leurs outils de forge, ce qui fit tenir tranquilles ces voisins turbulents pendant *cent cinquante ans*.

Avec l'imposition d'un tribut substantiel.

Eh bien ! Si *Porséna* était Etrusque, étranger aux races gauloises d'Italie, et non « latin », bien en-

tendu, que signifie son nom, en quelque langue que ce soit ?

— Voulez-vous me laisser dire, patron ?

— Chaque pas que vous faites dans la bonne voie me comble d'aise, et j'espère que chaque lecteur suit vos progrès ?

— Vous nous avez enseigné ce que signifie le mot *séna*, *séna-tûs*, les plus anciens, les plus anciens du peuple :

Et pour faire un *Porséna* complet, il ne nous manque que le premier membre du nom : *por*.

Et je vois que *por*, en gaulois, signifie *prince*, *princeps* :

Porséna était donc le *Prince du Sénat*, titre que les Césars ont toujours conservé.

C'est également ce *por* qui a fait le *cochon* ; on en reparlera.

ET LES FAMEUX TAROUINS ?

ET TANAQUIL LA REINE ETRUSQUE

ET LE LUCUMON DES ETRUSQUES

ET TARCHON, COMPAGNON DU PÈRE ÉNÉE ?

LES « LUCUMONS »

LA BELLE-MÈRE ET LA « PANTHÈRE »

Il me faudrait un long chapitre pour ramener toute l'Etrurie dans le giron de la grande Patrie Gauloise.

Mais, après ce qui vient d'être démontré de *Por-séna*, quelques lignes suffiront à ébranler les convictions de ceux qui ne voudront pas me suivre d'emblée.

LES TAROUINS

LES DHÉRY

Plusieurs Etrusques de ce nom ont été rois de Rome.

— Que signifie *Tarquin*, en latin ?

— Rien du tout.

— Et en « *étrusque* » ?

— On n'en a jamais rien su.

— C'est donc du *gaulois* ; à moins que ce ne soit du chinois ?

— Patron, venez à mon aide.

— Je vois bien *quin*, de *cyn*, chef, expliqué dans notre *Ver-cin*, Gétorix ; mais pas de *Tar* convenable à lui souder, clouer, visser.

— Si vous essayiez *dar*, *chêne mâle* ?

Déri est le pluriel, les *Dhéry* de Saint-Quentin en ont reçu leur nom.

La permutation initiale n'est pas rare, nous l'avons montré, par exemple pour *mèn*, char, qui se trouve aussi dans les *b*, à *bèn*.

— Alors, *Tarquin*, qui était à la fois *roi* et *grand prêtre*, serait un *druide*, le *roi* des *chênes*, les *druides* étant les *hommes des chênes* ?

— Les *haruspices*, *haru-spices* dont nous avons démontré l'étymologie gauloise, ont été apportés à Rome par les « *lucumons* » étrusques, chefs civils et religieux, avec les autres pratiques religieuses.

Tar-quin se dérive, si l'on exige une étymologie stricte, après tant de siècles d'obscurité et d'obscurantisme, de *ta*, suprême, et *ar*, supérieur, élidé en *'r* : *Ta-'r-quin*, *Tarquin* : *Suprême-le-chef*.

Mais le *chêne druidique* nous donne singulièrement le *prêtre-roi*, ce qu'était *Tarquin* en réalité.

LES « LUCUMONS ET LE LUCUMON » ?

Les *lucumons* d'Etrurie étaient des chefs nobles qui seuls connaissaient les rites religieux, la science augurale, en un mot les seuls à posséder toute la lumière.

Nul ne songera plus à attribuer au latin la racine *luc* de *lux*, lumière.

La lumière est gauloise.

Lug, foyer de lumière, source de lumière, a fait naturellement *luc* ; on possède encore *luch*, *luchèd*, éclair fulgurant ; *luchèdèn*, un éclair.

Le *lucu-mon*, de *lucu*, lumière, et *mon*, isolé, seul, — qui a fait le grec *monos*, *mon-os*, seul, (mono-plan, mono-lithe)... — est parfaitement le *seul détenteur de la lumière*.

C'est du gaulois, du *pur gaulois*, et *personne* ne propose, du reste, quoi que ce soit à base de « latin » ou d' « étrusque »...

LE GRAND TARCHON

TAD-CU

Le premier des *lucumons* se nommait *Tarchon*, — et était un compagnon du père Enée, ce Troyen fondateur de la grandeur romaine, d'après la tradition.

Tarchon avait reçu lui-même la lumière d'un dieu nommé *Tagès*.

— *Ta*, grand, suprême, et *gès*, (*g* dur), Terre, forme de *gau*, de *gè* en grec : le *Maître de la Terre* ?

— Parfait, mon brillant jeune homme.

Et *Tarchon* ?

— *Tar*, nous venons de l'étudier, et *chon*, permutation de *con* en composition, *roi*, *chef* : le *grand-chef*, le *grand-roi* ?

Le titre de *cyn*, chef, *roi*, s'est mué en *con*.

L'*o* étant une inflexion d'*y* ; *o* s'infléchit en *y* et *w*, *ou* ; et le *w*, *ou*, s'infléchit en *y* et en *o*.

Cyn est le premier, le *chef*, le *roi*, d'où *king*, *koenig* en anglais, allemand ; *kong* en scandinave.

Cun, chef, et *rassembleur d'amitiés*, *aimable*, *attirant*, est formé de *cu*, gentil, *mignon*.

Quand je dis : *tad-cu*...

— Merci pour eux, patron !

— C'est un compliment, mon jeune ami, que les *plantos, enfantelets*, font à grand papa : *père-gentil*, mon *gentil pèpère* : *tad-cu*.

A sa grand'maman, il fait la permutation de *cu* en *gu*, et l'appelle *mam-gu, maman-jolie*.

Les Gaulois sont les seuls à donner de ces noms d'amitié à leurs parents et alliés.

LA BELLE-MÈRE ET LA « PANTHÈRE »

L'anglais appelle sa belle-maman « *mother-in-law* », « *mère-en-loi* », et ainsi de suite, *father-in-law, brother-in-law, sister-in-law, père, frère, sœur en loi*.

Le Français a trouvé tout fait dans le *gaulois* le nom de sa belle-maman : *man wèn*, qui signifie directement *belle-maman*.

Maman-belle.

Gwèn est la mutation de *gwèn*, une *beauté, blanche, souriante, aimable*, à tel point que *Gwènèr* est le nom de *Vénus, Vénus, Vénéris*, en latin.

On a les belles-mères que l'on mérite, et, quant à moi j'ai dû être méritant au possible, car j'en ai éprouvé toutes les bénédictions.

Et, j'en ai fait la remarque autour de moi, la belle-mère est ce qu'il y a de plus précieux dans une famille bien ordonnée, et qui sait être heureuse.

Gwèn est le féminin de *gwyn* ; *y ddyn wèn*, la belle jeune fille ; *tad gwyn*, *beau-père*, ici masculin sans perte du *g*.

Les Grecs appellent leur belle-mère *pénthéra*, alors que celle des Batignolles s'écrit avec un *alpha* : *panthéra, panthère*.

Et Xantippe, femme de Socrate, qui adorait sa belle-maman, ne manquait pas de poser cette « colle » à son mari, quand il lui faisait de l'étymologie...

Ni Socrate, ni Platon, ni Cratyle, ni personne n'a jamais trouvé l'étymologie de la *panthère* à quatre pattes, ni celle de la *pénthéra* à deux pieds qui restera sans doute encore longtemps sans solution.

Cette histoire doit faire partie du long martyrologe des belles-mères, qui seront les premières à en rire.

LES DEUX PANTHÈRES

— Patron ! J'ai trouvé vos deux *panthères*.

— Elles griffent ?

— Pas la belle-mère.

J'ai pensé que du moment que le grec ne donne rien, ni le latin, c'est qu'il faut chercher, selon votre coutume, dans le *gaulois*.

— N'allez pas trop fort.

Il va vous arriver malheur.

— Je commence par la panthère à quatre pattes.

— C'est plus prudent.

— *Thêr*, en grec, *phêr*, en grec éolien et dorien, signifie bête de proie en général, et d'abord le lion.

Pan, en grec, signifie *tout* ; le dieu Pan, (panthéisme, pan-orama, pan-acée et tous autres).

Il est donc impossible de former *pan-thêr* de ces deux mots grecs, cet animal ne constituant pas la *totalité* des bêtes de proie, et n'étant pas plus féroce que d'autres.

En gallois, *pan* est une *fourrure* ; et *dêr*, *dêra*, une *furie*, faisant, en composition, *pan-dhêr*, soit *pan-thêra*, en grec, par *thêta* ou *th* doux, et *pan-thêra*, pour le latin.

Panthère serait donc la *bête à la belle fourrure*.

En grec *panthêr* est masculin.

— Voilà qui prouve que ma méthode, qui paraît décousue, a du bon, car vous voilà, avec quelques douzaines de mots et la manière de les agencer, en mesure de fabriquer du grec et du latin, là où les

plus rupins de l'antiquité, notre ami Varron et les trois du *Cratyle* sont obligés d'amener leurs drapeaux.

Et notre *belle-maman*, la *pénthéra*, de quelles fleurs allez-vous la couvrir ?

— De tout ce que j'ai de plus suave et de plus ornemental.

Pen, chacun sait ça, est la *tête*, en gaulois, le *chef*, un *chef*.

— Et *dêra*, *furie*...

— Oh, patron !

Têr, clair, net, pur, fin, gentil : au total :

Patronne-aimable, ou si vous voulez, *matrone*, *gentille*, ce qui reconstitue en sa grave autorité maternelle la véritable *belle-mère*, si bien nommée.

Grâce au *gaulois*, elle cesse dès cet instant d'être une *panthère*.

Et son mari d'être un *panthéros*.

— En effet, mon jeune maître, nous savons que la nouvelle épousée, pénétrant dans la maison de son mari, était rituellement placée sous l'autorité de sa *belle-mère*, qui devenait sa *mère*.

NETTOYONS LE LATIN EN PASSANT

— Votre racine *têr*, clair, net, brillant, pur, a formé le latin *têrgo*, *têr-go*, purifiant, frottant, *nettoyant-je-vais*, dont le participe *têr-sus* a formé le vieux français *têrs*, passé à l'anglais tel quel, *terse*, et *têrso* pour l'italien et l'espagnol.

LA BELLE-MÈRE ROMAINE ETAIT GAULOISE

LE BEAU-PÈRE GAULOIS
LE GENDRE PAS MOINSSE
LE BEAU-FRÈRE AUSSI
SUAVE

— C'est du fort tabac, patron.

Et nos Etrusques ?

— Ils attendront bien cinq minutes.

La belle-mère se dit, en latin, *socéra* ; le beau-père *socèr*.

So-cèr, signifie *bon, doux-ami, bon-parent*, en gaulois.

Su est la racine gauloise de *suave*, en latin *suavis* ; de *su*, doux, bon, et le superlatif *af, av* : *su-af, suave, su-av-is, is* étant un superlatif de renfort, ou bien l'article suffixé.

Su est attesté par le gaulois, le vieil irlandais, le vieux breton *hu*.

Sans aucun doute l'*u* s'est permuté en *o*, ou inversement, comme nous le voyons dans l'ancienne graphie latine, par exemple *servos* pour *servus*, *templom* devenu *templum* ; comme dans mille exemples de l'italien, où précisément *suave* se dit *soave*.

Câr, gaulois, signifie *parent et ami, et cher*.

Car signifie *char, carrus, carros* et autres que nous trouverons en chemin, au nombre de dix-sept, que nous enlèverons au latin, — dans un fauteuil.

Seul le gaulois a pu permuter *câr* en *cèr* ; le pluriel de *câr* est *cèraint*.

Et puis le breton donne directement *cêr, kêr, câr*, amour, amitié, parent.

De là le latin *carus*, cher : *car-us*.

Est-ce assez clair ?

— Si tout va bien jusqu'au bout, vous allez annexer toute la famille !

LE BEAU-FRÈRE

LEVIR

LATUS - LA ! ET NA !

MARSEILLE-LES-MARTIGUES

— Le beau-frère de l'épouse se dit *lévir*, *lé-vir*, et vous savez ce qu'est le *vir*, l'époux.

Et vous connaissez parfaitement le sens de *lé*, en gaulois ?

— Cela veut dire *endroit* : *léth*, irlandais, à côté. Marseille-*lê*-Martigues, Marseille *près* les Martigues.

Le français *lèz*, à côté, se prononce *lè*.

Le *lê-vir* est l'*homme-à-côté*, le proche, le soutien.

C'est le *beau-frère*, le frère du mari ; parfois de la sœur.

Bien entendu, on veut tirer *lèz*, *lê*, du latin *latus*, côté...

C'est puissamment déraisonné.

D'autant plus que « latin » *latus* n'a rien de latin ; ses deux racines, *la* et *tus* sort gauloises : *la* qui signifie *là*, et *tus* qui signifie *côté*, de *tu*, *côté*.

MM. Meillet et Ernout voient dans *latus* un mot italo-celtique, sans autre explication, ce qui prouve péremptoirement qu'il est impossible de tirer du latin les racines de *latus*.

Faisons un peu de folk-lore, et, à côté du gallois *yna*, *yno*, *dyna*, signifiant *là*, regardons du côté franc-picard, qui est du gaulois un peu *là*.

En Picardie, *là* se dit *ilà* et *ina* ; et *ilo* et *ino* ; en italien *là* se dit *là*, *colà*.

Et en français, n'entend-on point cent fois par jour *nà* pour *là* ?

Nà dedans pour *là* dedans.

Allons plus avant.

En latin, là se dit *illac*, pour *illa-cé*, nous enseigné-t-on.

Mais, en latin, *cé* est « une particule » signifiant *ci* dans telles expressions, *celui-ci*, et cette particule ne lui est nullement particulière, comme d'aucuns, et des plus minutieux savants, le disent encore présentement.

Dans le breton, nous avons l'emploi courant de cette particule *sé* et *zé* : *èl léac'h sé*, en ce lieu *ci* ; *ar-ré-zé*, ceux-*ci*.

Mille et mille fois par jour.

Cé est venu au *latin* de l'osque et de l'ombrien, c'est-à-dire du *gaulois*, comme le breton en est la contre-épreuve.

LE GENDRE ET LA SŒUR

LE PÈRE ET LA MÈRE, LE FRÈRE

— Nous avons vu le pouvoir des finales dérivées de *gour*, *gor*, *gur*, passées du *gaulois* dans toutes les langues qui, sans elles, fermentaient boutique.

Et nous savons donc que *patêr*, *matêr*, *fratêr*, père, mère, frère, ne se peuvent former que sous cette forme créatrice :

Pa-t-êr, *ma-t-êr*, *fra-t-êr*, avec le *t* de liaison intercalé.

Le *gendre*, *génêr*, est formé de *gén* et de *êr*.

Nous connaissons la finale ; mais que signifie *gén* ?

Naturellement, les chercheurs sont tentés par le sens de *générer*, et ceci laisserait d'abord la primauté au *gaulois*, avec *gan*, *gêni*, naissance, procréation, d'où *gênus*, genre, et toute la série des dérivés, dans le latin et les langues gallo-romanes.

Mais ils s'arrêtent en si bon chemin, en concluant que le terme *génêr* indique une *parenté vague*...

— Mais, patron, le *gendre* est désormais l'espoir de la *postérité familiale* ! C'est lui qui va assurer la *pérennité de la race*, de la *gèns*, de la *famille* !

C'est donc visiblement l'*homme*, le *vir*, chargé de cette *mission sacrée*, la *procréation*, de la *gén-ération*.

Et cette tâche-là était sacrée !

C'était un *sacerdoce* !

Devenu père à son tour, le *génêr*, le *gendre* passait à la condition suprême, et il était *prêtre dans sa propre maison* !

Ainsi l'avait voulu le fondateur de Rome, le Gaulois *Numa Pompilius*, *Numa-le-Magnifique*.

— Il y a encore autre chose, mon jeune maître, bientôt mon professeur.

— Et quoi donc ?

— *Cên*, en *possession de...* qui fait de *génêr*, — permutation de *c* en *g*, et les deux lettres se *confondant à l'origine* — l'*homme en possession*, en *possession de la femme* qui est, elle, *en puissance de mari*.

Et ce terme est tellement solennel que le premier dérivé, *cénad*, (*cénade*), signifie *mission*, *ambassade*.

Le *gendre*, *gén-êr*, n'est-il pas l'*envoyé*, le *missionnaire*, l'*ambassadeur* envoyé par le sort heureux à la jeune fille et à sa famille ?

— Et comme on comprend, si par malheur la pauvrete tombe sur un indigne, elle que l'on a élevée avec tant de soins, tant d'amour, que la belle-mère, cette fois aurait mille raisons de se montrer la *panthère* du *chenapan*.

CHERCHONS LA FEMME

LA SŒUR DANS TOUTES LES LANGUES

LA TANTE

Je voudrais consacrer des pages à ce nom si doux, la sœur, pensant aux vers de Baudelaire, et à tant d'autres chers souvenirs :

*Mon enfant, ma sœur !
Pense à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !*

Croirait-on que *personne* n'est encore venu à bout de l'étymon de *sœur*, dans *aucune langue* ?

Les lexicographes dernier cri sont à *quià*, — comme avec le reste, et surtout avec *uxor*, l'épouse, en « latin » de latinerie ; car *uxor*, bien entendu, est un charmant mot *gaulois*.

— Patron ! Voici nos amis !

— Famulos !

Ah ! Ce cher vieux druide !

As-tu remarqué que nulle part au monde il ne fait aussi soif qu'à Paris ?

— La nature l'a ainsi voulu, Horatio, ayant mis le plaisir de boire à côté de la soif bienfaisante.

Car, qu'est-ce qu'un homme qui n'a pas soif ?

— Et qu'un qui a soif et qui n'a rien à boire !

Garçons ! Douze pots de cette fraîche cervoise dorée pour nous six !

— Mon cher Horatio, nous en étions, mon disciple et moi, à l'article *soror*, et nous cherchions ce que cela signifie.

— Varron, mon ami, toi qui es calé, explique-moi !

— J'ai eu la sagesse de n'en rien dire autrefois, et ce n'est pas maintenant que je vais risquer le coup.

Laissons parler notre ami.

— Tu as lu ce que nous avons noté à propos de *suavis* ?

— C'est pourquoi je désire te laisser parler.

— Eh bien, ô Varron, je vois dans tous les mots de toutes les langues la même racine de *sœur*, *soror*, une *douce-douce*, une *so-so-ar*, une *seu-seur* ; un mot *enfantin* comme celui d'*amita*, la *tante*, qui s'est sûrement dit *mamita*.

Ma mie grande.

De *so-so-ar*, *so-so-'r*, *so-sor*, *seu-seur*, le français a fait *sœur* ; de *so-so-ar*, le latin a fait *so-so'r*, puis *sosor*, puis *soror* : *douce-douce-très*.

Or en gallois et en vieux breton, signifie *au-dessus*, *au delà*, *extrême*, — entre autres.

Aucune difficulté de composition, par conséquent.

Aucun sens à étendre indûment, en tirant sur la ficelle étymologique.

Voici notre *suave*, *suavis*, latin, *soavé* dans l'italien, aligné dans toutes les prétendues langues « germaniques » :

Sweet, prononcé *souit*, anglais ;

Swote, *sote*, *sute*, vieil anglais ;

Swet, vieux frison ;

Suôti, *sicoti*, vieux saxon ;

Sutis, pour *svotis*, gothique ;

Sot'r, islandais, où l'on voit l'article gaULOIS suffixé 'r, pour yr, ou ar.

Söt, suédois ;

Söd, danois ;

Söt, *sôte*, bas allemand ;

Zoèr, hollandais ;

Suozi, vieux haut allemand ;

Süsz, allemand ;

Svad, *śvād*, sanscrit ;

Hêdus, grec, — qui pourrait faire *sêdus*, à la rigueur.

On a tenté de tirer *suavis* du sanscrit par *su*, bien, bon, beau, qui existe en effet et a bon nombre de dérivés prouvant le sens.

Mais on a dû risquer d'y adjoindre *ad*, manger, et créer *su-ad-vis* de toutes pièces pour signifier, si possible, *bon à manger*, *ad*, manger.

Su-av-iz, *suavis*, est gaulois et ne peut être que gaulois.

Tous les mots alignés plus haut dérivent du gaulois *su*, *so*, *bon*, *doux*.

Voici maintenant la liste des mots signifiant *sœur* dans ces mêmes langues, et l'on pourra juger de l'exactitude de diagnostic général :

So'-r-or, latin ; *soror* ;

Sor, *s'or*, portugais ;

So'-r-or-e, italien ; *sorore* ;

Su-èr, prononcé *seur*, ancien français ; tiré directement du vieux *su* ;

Sus-t-èr, vieil anglais ; et *sustre*, *sostre* ;

Sis-t-èr, anglais ;

Swes-t-or, *swéos-t-or*, *swys-t-èr*, *swus-t-èr*, *sus-t-èr*, « anglo-saxon » ;

Süs-t-èr, *Sus-t-èr*, « bas-allemand » ;

Zus-t-èr, hollandais ;

Sös-t-èr, danois ;

Svis-t-ar, gothique ;

Suès-t-ar, « vieux saxon » ;

Swès-t-èr, *sus-t-èr*, vieux frison ;

Swès-t-ar, vieux haut allemand ;

Sios-t-(è)ra, polonais ;

Sès-t-ra, russe ;

Swas-t-ri, sanscrit ;

Schwes-t-èr, haut allemand.

Le *t* de liaison et la finale *er*, *or*, *ar*, déjà expliqué.

Nous avons gardé le plus beau pour la fin, l'allemand *schwestèr*, le plus déformé, le plus disgracieux nom qui se puisse fabriquer des éléments les plus doux, les plus charmants, pour désigner une *sœur*.

Et c'est ça, cet idiome horrible, qui n'a rien à soi qu'il n'ait pillé, que le toupet boche fait avaler au monde savant depuis deux cents ans comme une *langue mère*, et depuis une cinquantaine d'années, l'audace aidant avec la servilité universitaire universelle, comme *la langue mère des langues* !

C'est surtout à ces excellents Anglais, Flamands toto-nomistes, poux de sacristie d'Alsace séparatistes, Hollandais, Scandinaves, Lettons, que je recommande ces études libératrices.

Sans le *gaulois*, vous n'auriez pas de *sœurs* !...

Ni de *femmes*, du reste.

Et n'ayant pas davantage de *pères* ni de *mères*, vous ne pourriez pas avoir de *frères*.

Et vous-mêmes...

CHERCHONS LA FEMME

— Voilà qui est surprenant, cher ami et cher hôte !

Ne vas-tu pas aussi nous prendre nos femmes ?

Car nous ignorons encore ce que signifie le nom de *notre femme* : *uxor* !

— Je ne vais pas te prendre ta femme, ô Varron : je vais te la rendre.

Je viens de lire, afin de voir le dernier effort des savants, dans ce *Lexicon Etymologicon*, l'article des deux plus fameux auteurs du temps présent sur la question de l'épouse, *uxor*.

— Et tu as trouvé ?

— Rien de rien.

Et pourtant, c'est si facile !

Si tu prends du *gaulois uch*, élevé, supérieur, et notre *or*, expliqué, utilisé dans *sor-or*, tu trouves *supérieure-très*, c'est-à-dire la *maîtresse*, la *patrone* : *uch-or*, *ux-or*, *uxor*.

— Hé, hé ! Je comprends maintenant mon *uxorius amnis*...

— Et moi, cher Horace, je comprends ce que c'est qu'un homme dont la femme porte la culotte...

— C'est parfois pour le mieux, chers amis ; une sage faiblesse pour sa femme la paie un peu de son dévouement à la chose familiale, qui risquerait de s'évanouir en fumée si l'épouse ne veillait au grain.

— Et une fois de plus, c'est grâce à un Gaulois que nous savons le latin, même celui qui nous touche le plus intimement.

LE FOU ET LA FOLIE

LE BOL

LE VENTRE ET LE SOUFFLET

Quel rapport peut-on établir entre une *feuille d'arbre, folium* et un *soufflet à feu, follis* ?

Et avec la *folie* ?

On en trouve cependant, quand on le veut absolument, même s'il n'en existe pas.

Ce qui est reconnu, c'est que le latin ne donne rien de plausible, ni pour la *feuille*, ni pour le *soufflet*, et ne se présente même pas pour la *folie*.

Occupons-nous d'abord de notre *feuille*, la « jolie feuille au vin ».

MM. Ernout et Meillet ont fait une étude très fouillée de *feuille, folium* et ils n'ont pas oublié le celtique irlandais, ni le gaulois ancien ; mais je ne veux pas chercher notre *feuille, folium*, dans les méandres où ils se meuvent avec une érudition sans égale :

Le gaulois cimbrique va nous tirer notre *feuille* en parfait état du fonds celtique :

Fw, fou, volatility, quickness of motion :

Soit : *volatilité, rapidité de mouvement.*

N'oublions pas que *w, ou*, est une inflexion de l'*o*.
Foul, léger, desséché ;

Nous voici parvenus à notre *feuille*, car le rapport est évident de la *légèreté* à la *feuille* ?

Et nous avons une suite, de la même racine gauloise : *fou* :

Foud, mouvement rapide ;

Foudan, agitation incessante ;

Foudanllyd, plein d'agitation, sans repos ;

Foudanu, s'agiter, sans repos ;

Foudanus, agité ;

Foug, volatile ; *herbe sèche* ;

La *fougue* est issue de ce mot, telle quelle, — et toute la philologie renonce à en comprendre le sens.

On va chercher *fougue*, au risque de se brûler les doigts, jusque dans le latin *focus*, *foyer* !

Qui n'est pas latin, mais gaulois, *foc*, des radicales *fy* et *oc*...

LE FOU — LA FOLIE

La *légèreté*, l'*agitation* de la *feuille* a conduit naturellement à l'idée de *folie* :

On dit couramment d'un individu quelque peu « timbré » qu'il est un « agité ».

Tournons-nous maintenant vers la lettre *o*, dont *ou* est une inflexion, et nous verrons la forme la plus voisine du français et des langues *gallo-romanes*, qu'il a fallu renoncer à dénommer « latines ».

Fol, de *fy*, *très*, et *ol*, *extrême*, *très éloigné*, « *égaré* » ; FOU.

Voici la définition d'Owen Pughe :

Fol, *round*, *blunt*, *silly*, *simple*, *foolish*, *vain* ; *dyn fol*, *a foolish man*.

Soit : *fol*, ROND, émoussé, sot, FOU, vain ; un homme FOU.

Folèz, folie ;

Folèz, une folle ;
Et maints autres dérivés, qui se retrouvent tous
dans le *breton*.
L'anglais écrit *fool*, prononcé *foul*.

LE BALLON. LE SOUFFLET. FOLLIS

En latin, *follis* est le *ballon de cuir*, et le *soufflet de forge*, qui est un sac de cuir gonflé d'air.

Les plus savants latinistes se sont arrêtés devant ce *ballon*, *follis*, comme derrière la *feuille*, *folium*, parce qu'ils ont oublié de chercher les racines là où elles sont, dans les langues gauloises anciennes et modernes, qui n'ont pas la moindre envie de disparaître.

Les acceptions de *fol* indiquent formellement *rond*, et *foll* donne *grosse masse* ; *follach*, *corps rond*, et *foll* donne *grosse masse* ; *follach*, *corps très gros* ; *follachoc*, *trapu*, *fortement fixé*.

Nous sommes donc incontestablement en présence du *soufflet de forge*.

Le *gallois*, *bol*, *bola*, *ventre*, et *fol* de *fol-lis* sont un même mot, par *b* permuté en *f*.

Et le *ventre*, *Messer Gaster*, est un « soufflet » à vents.

LE SOUFFLET

— Patron ! Le seigneur Varron dit qu'il y manque quelque chose ?

— En effet, va pour *fol*, mais je n'aperçois pas la fin, la finale *lis* ?

— La voici, cher Varron :

Lyd, de *ly* et de *id* :

Ly, placé devant les mots pour leur donner un sens intensitif, et

Id, ce qui est *tiré*, avec *extension* ;

C'est bien le soufflet de forge, que le forgeron gonfle et dégonfle en tirant et relâchant la chaîne du soufflet ?

A la Saint Eloi, fête des forgerons, et de son fils, Saint Oculi, on le chante ce couplet fameux, et si gaïement :

*Quand le Grand Saint Eloi forgeait,
Son fils Oculi soufflait...
Son fils Oculi (ter)
Son fils Oculi soufflait !*

Sûrement, tu es entré souvent chez le forgeron, dans ton jeune temps, et ce brave homme t'a admis à l'honneur de souffler en tirant sur la chaîne de son grand soufflet ?

— Tous les enfants du village s'adonnent à cette tâche agréable, en tous pays ; et le *faber* a ainsi résolu le problème de la main-d'œuvre à bon marché...

Bénito Mussolini a bravement tiré le soufflet du vaillant forgeron, son père, rêvant, sans doute, déjà, à reforcer l'Italie.

— Voici qui va mieux encore te plaire, cher Varron : le sens complet de *id* :

That is sharp, penetrating : qui est aigu, pénétrant.

— « Ceci dépeint à merveille l'effet de la soufflerie, véritable chalumeau. »

— Voici enfin, Varron, le sens le plus représentatif de ce soufflet de forgeron :

Lvd (qui permute en *lis*) ;

Violente effusion, — de l'air comprimé dans ton *fol-lis*.

— Et maintenant, moi, *Horatius*, je te demande de me tirer mon étymologie, ou, par Bacchus, je me laisse mourir de soif !

— Tu vas l'avoir, ô mon bon *Horatio*.

Mais tu comprends qu'il me faut varier nos plaisirs, en distrayant le lecteur, après l'avoir « barbé » sans pitié des heures durant.

LE COMBAT
DES HORACES ET DES CURIACES
LE FEU. LA PURETÉ
L'OR. L'ARGENT

STRASBOURG : ARGENTORATUM
L'ARGILE — LA FARCE « ARIENNE ».

— T'en souvient-il, cher Horatio, de ce combat éminemment légendaire...

Et qui n'a probablement jamais eu lieu.

— Je ne crois plus à rien, depuis que tu renverses toutes mes notions.

Quoiqu'il en soit, mon père m'a prénommé *Horatius*, et du diable si j'ai jamais su ce que c'était.

Et toi, Varron ?

— J'écoute.

— Ton surnom est l'un des plus beaux qui furent ; *Horace* signifie *Bouclier d'or*, — *aur-aès*, *aur-as*.

— J'aurais dû m'en douter : *aurum*, or, et *aès*, *as*, bouclier.

— Tu es déjà d'une jolie force, en vérité, Horatio.

— Mais, cher Varron, c'est du latin, et il suffisait d'y penser.

Quant aux *Curiaces*, de *corium*, cuir, et le même *aès*, *as*, c'étaient les *boucliers de cuir*.

— Chers amis, êtes-vous bien sûrs que votre *aurum*, or, soit bien à vous ?

Et votre *corium* ?

L'or a été désigné par sa couleur *jaune*, et, en latin, où voyez-vous la moindre racine d'*aurum*, *aur-um* ?

Dans le celtique, le gaulois, la racine est visible, breton, *au* et *avu*, *éu* ; irlandais *aé* ; gallois *au*, *afu*, le *foie*.

La maladie du *foie* la plus visible, l'ictère, la *jau-nisse*, rallie l'une des radicelles du mot *aurum*, *or*, irlandais ; *aour*, breton, *aur*, gallois.

Car l'*or* se caractérise par deux qualités : sa *cou-leur*, sa *pureté*.

Nous avons vu le sens de *ur*, *pur*, *saint*.

Dès lors, la formation d'*aur*, *aurum* est toute faite :

Au-ur, *aur*, gaulois ; *aur-um*, latin ; — *or-le*, avec l'article *um*, *le*, suffixé.

— La *pureté* a ses racines dans le gaulois *ur* : *pur*, *saint*.

La particule *py* se préfixe aux mots pour en intensifier le sens, et, devant une voyelle, l'y s'élide.

C'est ainsi que *py-ur*, devient *p'ur*, *pur*, — *très pur*.

Le grec *pur*, feu, que Socrate déclare étranger au grec, est l'un des mots gaulois les plus savamment formés, et de tous, sans doute, le plus beau.

Littré rattache l'« allemand » *feuer*, feu au « Grec » *pur*, que Socrate déclare n'être pas grec, mais *phrygien*, et qui est *gaulois*.

A, *ur*, « très pur », donne, par ailleurs, *A-UR*, *AUR*, DIRECTEMENT.

L'OR ET L'ARGENT

MM. Ernout et Meillet ont conclu, cependant, que c'est le latin qui a prêté son *aurum* aux Gaulois : mais, à l'article *argent*, ils concluent que l'*or*, comme l'*argent*, a emprunté son nom à sa *couleur*.

Où donc, dans le *latin*, perce la moindre idée de *couleur jaune ayant pu former aurum* ?

Et, de même, comment le latin s'y serait-il pris pour former son *argentum*, *argent* ?

A supposer que le grec *argos*, blanc, ait fourni la racine *arg*, où en sommes-nous pour le reste ?

On propose le sanscrit *argunas*, lumière ; Bur-nouf suppose *arjuna*, blanc ; et j'aperçois quelque chose, dans cette langue encore indécise, *arg*, *prix*, *valeur*, qui donne une idée *d'argent*.

Mais c'est tout ; et ce n'est rien.

Tout cela est dangereusement branlant.

Aucune autre langue que le *gaulois* n'a pu former *argent*, *argentum*.

Cân, gallois, gaulois, *blanc*, *brillant*, précédé de la particule *intensitive ar*, qui force la permutation de *cân* en *gân*, nous donne notre bel argent tout fait : *ar-gân*, *argân*, devenu, dans le gallois, *arian*, *ariant*, le breton a fait la permutation du *c* en *c'h*, et obtenu *arc'hant*. Le gallique écossais a la forme *argiont*.

L'irlandais possède *airgét*. L'*osque*, qui, avec l'*ombrien*, a le plus contribué à la formation du latin, avait *aragétud*, à l'ablatif, qui se rapproche singulièrement de l'irlandais *airgét*.

Seul le *gaulois* pouvait faire et fait encore, la permutation du *c* de *cân* en *g* et *c'h* pour combiner le mot *ar-gân*, *ar-c'hant*, *ar-gen-tum*.

In caudâ vénenum !

Quel est donc ce « suffixe », *tum* ?

« Pour le suffixe, nous disent MM. Ernout et Meillet, comparez *unguentum* ».

Eh bien, reportez-vous à ce que nous avons dit à propos de *sénatus*, *sén-a-tûs* ; et vous n'oublierez pas que *tum* n'est pas un suffixe fantaisiste, arbitraire, mais un mot, un mot *gaulois* :

Tom, a mound, a heap, a « tumulus » : un *monceau*, un *tas*, un *tumulus*.

Argân, c'est donc simplement l'*argen(t)* ; l'*argentum*, c'est une *quantité d'argent*.

Le gaulois nous a donné notre *argent* tel qu'il est.
Et c'est nous qui l'avons *donné au latin*, avec
notre or.

Surtout ne prononcez jamais *tum* et *um* final du latin en *toum*, *oum* : c'est du patois, le plus mauvais patois de toute l'Italie, — le patois du cardinal Gasparri et du feu cardinal Dubois, que personne ne regrette plus que moi, car je ne puis plus m'en esbaudir.

ARGENTON. STRASBOURG. ARGANTOMAGUS.

ARGENTORATOM.

Dans *Argantomagus*, Argenton, *a* s'est maintenu : dans *Argentoratom*, Strasbourg, la lettre *é* s'y est substituée, comme dans le latin.

Ar-gân-tom-magus est le « champ d'argent », *magus* est un *grand champ*, une *plaine*, *mag* étant le mot gaulois, irlandais, latinisé en *magus*.

Argenton, *Ar-gen-ton*, pour *Ar-gen-tom*, est toujours le *tas* d'argent.

Argentoratom, Strasbourg, est autrement construit.

Argèn-tôr-rath, *tôr* étant la porte, permutation de *dôr*, — qui a fait l'anglais *door*, prononcé *dôr*, et une douzaine de petits dont il sera reparlé, depuis l'allemand jusqu'au grec — ; et *rhad*, *rhat*, prospérité, *tom*, grande ; *tas*.

Soit, au total :

Ar-gèn-tôr-rhat-tom :

Argentoratom, latinisé en *tum*.

La *Porte-d'argent-de-la-grande-prospérité*.

Les plus récents auteurs, en latinisme, et les plus savants, les deux érudits dont la devise méritée serait « science et conscience », et de qui je discute parfois les conclusions, continuent à tirer *argilla*, *argile*, de la même racine grecque, *argos*, blanc, de ce qu'elle est *blanche* :

L'argile pure est *blanchâtre*, en effet, et devient *blanche* par calcination ; sinon, elle devient *rouge... brique*.

C'est une confusion à démêler, et nous allons y procéder.

Argillos, argilos. en grec ; *argilla*, en latin ; *argile*, en français ; *arcila*, en espagnol, *argilla*, en italien, n'ont point pour racine *argos*, blanc, mais bien *aér-gos, a-érg-os*, « non-travaillable », infertile, abrégé en *arg-os, argos*.

Ce terme, appliqué à la *terre*, n'a pas d'autre signification, d'après les auteurs les plus réputés de lexiques grecs.

A, privatif, et *érgon*, travail, voilà les racines d'*argilos, d'argile*.

Le gaulois *magus, champ*, qui intrigue si fort nos grands confrères, est formé de *ma, endroit, site, champ*, et *aig. aeg. gallois, fertile, fécond*. C'est un **CHAMP CULTIVÉ**.

Mag, frison, nourriture, avec toute sa famille de dérivés.

LA TOMBE. TUMBOS. TOMBA. LE TUMULUS

— Pour le coup, patron, vous êtes d'humeur plutôt gaie...

— Comme il n'y a que cela d'inévitable dans la vie, on peut tout au moins savoir ce que c'est, avant d'y aller.

— Cela vient du grec *tumbos*, l'endroit où l'on brûlait les décédés, dont le fameux « bas-latin » a fait *tomba*.

Les Romains ont fait *bustum* de cet endroit, *combustion* nous mettant sur la voie ; c'est l'*endroit du bûcher*, et aussi le *bûcher*.

— Mais le grec possède-t-il les racines *tum*, mieux *tym* et *bos* ?

— Je n'en aperçois aucune, patron.

— Il n'y en a pas.

Ce mot « grec » est encore un de ces mots que signalait Socrate, que le grec ne peut expliquer.

Tym, gallois, est un *espace* ;

Pos, un *tas* ; une *bosse*, au total, l'endroit du *tumulus*, du *tertre* : la *tombe*, le *tombeau*, — *tombos*.

Il est visible que *pos* s'est permuté en *bos*, en composition.

Quant au latin *tomba*, c'est une copie de *tymbos*, grec.

L'étymologie gauloise directe est beaucoup plus simple ; elle provient de *tom*, *tertre*, *tumulus*, et *ba*, immersion, — d'où *inhumation* : *in-humation*.

Le tertre d'inhumation.

Le *tumulus*, *tum-ul-us* est exactement le *tas humide*, *mouillé* : *ul*, *humide*, *boueux* ; le *tas de terreau*.

Us est l'article suffixe, *le* : *tas - mouillé-le*.

C'est ainsi que s'est créé le latin.

RAFLE GÉNÉRALE

LES AUGURES. LES AUTELS. LES HARUSPICES.

LES OISEAUX

— Nous allons faire, cher Horacio, une rafle générale.

Si tu as examiné la permutation dont j'ai souvent parlé de *gwr*, *gour*, *gur*, homme supérieur, pluriel *gwyr*, tu as retenu que la chute du *g* donne le mot sous la forme *our*, *ur* ?

— Je sais.

— Et si tu as potassé ce lexique gaulois, cimbrique, que mon disciple t'a prêté, tu as vu d'autres mots très apparentés à *gour*, *gur* ; tu as noté *gwor*, ce qui est *supérieur*, *au-dessus de tout*, *extrême*, *origine* ; et que *gor* en est une autre forme, de même portée, — ce qui montre bien que *w*, *ou*, est

une inflexion de *o*.

— De sorte que *gour* et *gor* ont le même sens ?

— Si nous remontons à l'origine, *or*, qui est une *extrémité*, une *limite*, une *frontière*, le *rivage*, d'où le latin *ora*, nous met sur la trace de *gour*, *gur*, *gor*, et nous trouvons que l'*homme*, le *vir*, du celte, du gaulois passé tel quel au latin *vir*, est le *maître* du *gau* ; *go-or*, *go-ur*, *go-our*.

LE MAITRE DE LA TERRE

AVIS L'OISEAU

Ur, dans le gaulois cimbrique, ou gallois, signifie *that is, extreme, over, or superior* ; *that is essential, or pure* ; *that is sacred, holy, or inviolable*, soit :

Ur, qui est *extrême*, *au-dessus*, ou *supérieur* ; qui est *essentiel*, ou *pur* ; qui est *sacré*, *saint*, ou *invincible*.

Eh bien, du mot *homme*, *gour*, *gor*, *gur* et d'*avis*, l'archi-druide Numa a formé son *avi-gur*, oiseau, AU-GUR, le prêtre chargé de prédire les événements par l'examen des *oiseaux*, leur vol, leur alimentation, leurs ébats, leurs frayeurs.

L'*augurium*, la sentence augurale prononcée après cet examen, était l'*au-gur-iôn*, la sentence *divine*, rendue par le Dieu, *iôn*.

Tout est gaulois dans l'*augure* et l'*augurium*.

L'*oiseau*, en latin *avis* (aviation, aviculture), que de mal on s'est donné, — et on continue, — pour en trouver l'origine !

— Veux-tu que j'essaye ?

— Risque-toi, cher Horatio.

— Je prends le signe du *superlatif*, que tu nous as expliqué, *af*, *av*, *super-latif*, *élevé au-dessus de tout*, et j'y ajoute cet autre mot, article et qualificatif, *iz*, et voilà mon oiseau : *av-iz*, *avis*.

— Parfait : *très-haut-le*, ou *très-haut-prééminent*.

— Et *haruspex* ? Comment le formes-tu, cher vieux Gaulois ?

— Voici, ô savant Varron :

L'AUTEL

L'HARUSPEX INSPECTEUR VÉTÉRINAIRE

Har, ar, sacrifice, massacre, dans toutes les langues gauloises, où *haro*, *har-o* signifie : *tue-le*, primitivement ; puis : *arrêtez-le* !

De là *ara*, l'autel du sacrifice, qu'on veut tirer d'*aréa*... dont le sens est celui de *aire*, surface plane où l'on bat le blé, *sur le sol*...

— Décidément, il n'est point de sottises que l'on ne commette, au nom de la philologie !

— *Altar*, *altaré*, est l'autel sur-élevé, *alt-ar*.

Har-y-spex est l'inspecteur, *in-spec-t-eur*, des animaux sacrifiés, correspondant à nos inspecteurs des abattoirs.

Il y a encore *haru*, verbe, tuer, et *spex*, faisant *haru-spex* tel quel.

Evidemment, il y avait de la religion là-dessous, mais il y avait tout d'abord la prescription du sage NUMA, qui faisait de cette inspection *une pratique religieuse*, confiée à un corps d'hommes compétents, pour qu'elle fût rigoureusement exécutée.

— En vérité, cher ami Gaulois, tu ne nous laisses pas grand chose.

— Prince des orateurs, je prendrai au latin jusqu'à la peau, *pellis*, et les os, si tu n'y prends garde.

— Nous avons en latin notre — ou du moins, si tu nous la laisses — notre *hara* ; mais c'est le poulailler, l'étable à cochons.

On ne sait trop lequel des deux.

Les plus récents augures hésitent à dire d'où provient ce mot.

Ils supposent que c'est un *enclos*.

— Mais non !

La *hara* était un *hangar*, provenant de la même racine que les précédents, mais avec l'acception « apt to cover », capable de couvrir, et non plus de *smother over*, d'étouffer, de tuer.

— Traiter quelqu'un de *hara* n'était pas un compliment, à Rome ; aujourd'hui, j'entends parfois un bon citoyen en traiter un autre de *fumier* : c'en est la traduction exacte.

HORACE RÉCLAME SON SUFFIXE

SUFFIXES OR, OUR, UR, ER, EUR, IEUR

LE PRINTEMPS VER

LE VAR, LE GARD, LE VARDON, LE VERDON

— Bel et bon.

Mais mon « suffixe » ?

Jusqu'ici, je me nomme *Hor-as*, *Horace*, mais je ne vois pas mon suffixe *ius*, pour compléter *Horatius* ?

— Dans les langues du Nord, l'*agent* se désigne par le mot *gaulois*, *man*, homme.

On dit le *post-man*, le postier ; le *bar-man*, l'homme du *bar* ; le *police-man*, l'homme de police, le policier.

Eh bien, dans toutes les langues, même celles du Nord, c'est surtout le *gaulois* *gour*, *gor*, *ger* (g dur), qui remplit ce même office.

Le g tombe après une consonne, comme dans *aès-our*, *aès-aour*, l'*homme-au-bouclier*.

Dans *augur*, *au-gur*, le g reste afin d'éviter l'hiatus.

— Je saisis déjà pour *can-t-or*, chanteur, *canta-t-or* ; mais, moi, comment fais-tu mon *ius* fial ?

— Notre Horace est déjà d'une jolie force !

— Certes, cher Varron, et comme il sait le latin beaucoup mieux que moi, il va bientôt me rendre des points.

Ius est là pour *iur*, l's ayant été souvent employée par les Sabins pour *r*, et l'étant encore dans pas mal de cas.

Ara s'est dit *asa*, autel ; *ausum*, l'or, pour *aurum*...

— C'est entendu ; et *flos* pour *flor* ; et *arbo* pour *arbor*...

— Ton suffixe signifie l'homme, nul doute ; *y-ur*.

— Je suis donc, avec mon suffixe, l'homme au bouclier d'or, ou avec ma hache retrouvée, H, l'homme-au-bouclier-bombé, avec l'umbo :

Hor, protubérance, bosse conique, en gallois, gaulois, et rien en latin.

— Et mon suffixe à moi, *ôn*, je le connais, c'est celui de Cicéron ; mais c'est mon... préfixe que je ne connais pas ; et pourtant je l'ai assez cherché, le *Varr* de *Varron* !

— C'est que tes ancêtres étaient Gaulois d'Espagne, où *Varron*, *Varon* signifie toujours homme de valeur.

Le *Var*, *Varo*, est un fleuve à pente rapide, qui rachète une pente de 3.000 mètres en 125 kilomètres de parcours.

Le *Gard* est une rivière formée de trois *Gardons*, en latin *Vardo* ;

Le *Vardon* ou *Verdon* est de Barcelonnette ;

Le *Verdon* est en Gironde.

Tous ces noms, comme le tien, sont des témoins du gaulois.

Ils signifient la force, la virilité.

Var-o, forte-eau.

Var-don, *Ver-don*, pour *Var-ton*, *Verton*, forte-eau-vive.

« *Ombre varon* » est une expression qui s'entend cent fois par jour, et qui s'entendra aussi longtemps que les Espagnols parleront espagnol :

Viril-idéal.

— De quoi donc proviennent ces différentes graphies : *ver*, *vir* et *var* ?

— De ce que, dans le celtique, encore en Irlande, *homme* se dit *fear*, au singulier et *fir* au pluriel, j'entends *homme* de premier rang, — *vir* ; l'homme du commun se dit *duin*, *din*, comme en Galles et *dên* en Bretagne.

L'orthographe a hésité, et *Var* a subsisté chez les Celtes d'Ibérie, que sont les Espagnols.

Varus est un nom frère du tien.

Vèr, latin, *printemps*, se dit *var*, en gaulois d'Islande : c'est la saison *vir-ile*, *vir-idis*, *ver-te*.

RETOURNONS A NOS SUFFIXES

Les Anglais ont pris les deux suffixes *or* et *er*, *eur* ; *tailor*, *marker* : *tailleur*, *marqueur*.

Les prétendus « germaniques » ont adopté *èr*, en masse.

L'allemand, de *schnèidèn*, tailler, a fait *schnèid-èr*, *tailleur*.

Le hollandais, avec le *flahutte*, *snède*, taille ; *snyd-èr*, *tailleur*.

Le gallois est rempli de la finale *our*.

De *poën*, peine, et *gour*, homme, il fait *poën-our*, par chute du *g*.

Le breton a tous les suffixes :

Marc'h, cheval ; *marc'had*, (marchade), *marché* ; et *our* lui font *marchadour*, marchand, — *marc'h-ad-our*.

Il fait *marchata*, marchander, et il prend le suffixe *èr*, cette fois, pour faire *marchat-èr*, *marchandeur*, *barguin-eur*.

L'anglais *bargain*, une *occase*, vient tout droit de *bar-gain*, *barre-gain*, marchandise « sacrifiée ».

Bar-guiner est de même origine.

Le français affectionne la finale *eur*, *ieur* et les autres langues gauloises, que je nomme gallo-romanes, (italien, espagnol, portugais, roumain), s'en tiennent à la finale *or*, *ore*.

Le grec prend *êr* et *or* : *philo-pat-êr*, *philo-pat-ôr*, à volonté.

— Mais voilà qui est très net, chers amis :

Sans le gaulois, les peuples de l'Europe n'auraient plus qu'à clore le bec...

Pas le plus petit « suffixe »...

— C'est la pure vérité, cher Varron : ils n'auraient plus qu'à « la fermer »...

— Et il n'y aurait jamais eu de *grec*, ni de *latin*.

CANUT ET LE CANIF

LES GRANDS CISEAUX DU TAILLEUR

LA TAILLE, LE TAILLEUR, LA TOISON

LA RÉCOLTE

LE PETIT TRUC

— J'ai toujours été intrigué, patron, par tous ces mots « germaniques », ou prétendus tels : *schneid-êr*, *snyd-êr*, pour ne prendre que ces deux-là, à l'allemand et au hollandais.

— Je ne vois guère de rapports avec les autres langues, au premier abord ; mais en tenant compte de la déformation constante du gaulois passé aux langues du Nord, surtout au « haut allemand », le plus déformé, et dans lequel les racines sont le mieux camouflées, on peut facilement s'y retrouver.

Je vais vous faire découvrir les racines gauloises de votre tailleur, au départ du *hollandais*, qui est la langue des *Gaulois Morini*, et qui présente les plus grandes facilités de recherches celtiques, à tel point qu'un linguiste estimé a voulu en faire *la langue-mère*.

— Je n'ai rien trouvé dans les lexiques gaulois, à *sny...*, ni à *sni...*

— Essayez de la lettre *c*, de *cn...*

— Voilà qui est épatant, patron !

Voici une paire de CISEAUX, et quelle paire : une paire de *ciseaux* en un seul !

Les *grands ciseaux*, les *ciseaux du tailleur*, en attendant le *tailleur*...

— Montrez voir ?

— CNAIF, une « tonte », les « efforces », en franc-picard ; les « forces » et « forcettes » ; en latin « forficès », *grands ciseaux d'une seule pièce, les deux lames étant réunies par une tête arrondie formant ressort, et qui servent à TONDRE les MOUTONS et à découper les ETOFFES*.

— Nous tenons le bout du fil ; et, qui plus est, nous allons faire d'une pierre deux coups, trois, peut-être.

Nous allons tout d'abord prendre de nouveau la main dans le sac toute la séquelle des « philologues » germaniques :

Copions dans un dictionnaire étymologique *anglais*, le *Webster*, qui pourtant fait tout ce qu'il peut pour être impartial, ce qui se rapporte au *couteau*, au *canif*, aux *ciseaux* :

Anglais, *knife* ; « anglo-saxon », *knif* ; islandais, *knifr*, *hnifr* ; suédois, *knif* ; danois, *kniv* ; bas-allemand, *knif* ; haut allemand, *kneif* ; hollandais, *knijs* ;

Et, *in caudâ vénénium*, cette immense galéjade, qui est de règle dans ce système de supercherie philologique, cette conclusion idiote :

« D'OU LE FRANÇAIS CANIF » !!!

C'est le *gaulois* qui a tout fait, et c'est de lui qu'on ne souffle mot : on lui a VOLÉ son CANIF, il y a 500 ans, — et on daigne maintenant le prêter aux FRANÇAIS.

Vite : courons à notre excellent Littré, et voyons si notre savant « pipo » va nous rendre ce « canif » que les Boches nous ont chipé :

Hélas ! *Tu quoque*, Littré !

Littre se rend, abandonne le « canif » sans combat et son grand sabre avec.

« Anglais, *knife*, de l'ancien « scandinave » *knifr* » : tel est le texte bref de sa capitulation...

Et encore, *knifr* est le *gaulois* avec le suffixe gaulois 'r, pour *yr* : *couteau-le*.

C'est ainsi qu'un mot *gaulois*, très évidemment *gaulois*, qui a donné *naissance* à toute la série des mots correspondants dans toutes les langues « germaniques », ou prétendues telles, *en est dérivé par force*, finalement, *lui*.

Nos amis Anglais, Hollandais, même les « Flahuttes » de « flahutterie » « flahuttante » que sont les « totonomistes » des Flandres, — les « totos » de la Belgique ; nos bons Islandais, Suédois, Danois, Norvégiens et cette peste de l'Alsace, les poux, punaises, puces et pupidons de sacristie qui prennent l'*alsacien* pour une langue « germanique », toutes ces victimes de la mystification séculaire de la linguistique d'outre-Rhin, vont-ils s'apercevoir, enfin, jusqu'à quel point ils ont été f...ichus dedans ?

Et vous autres, pauvres Français, abandonnés à un mortel enseignement universitaire — celui qui ne l'est pas ne vaut pas mieux, quant au niveau de l'ignorance totale en la matière, — allez-vous tolérer plus longtemps que vos enfants en deviennent à leur tour les victimes ?

Toute cette manœuvre de *bocherie* conduit au *pangermanisme*, englobant les *nations celtiques, gauloises, du Nord de l'Europe*, comme la *latinerie* des langues *prétendument latines* conduit à la maladie correspondante de l'*impérialisme mussolinien*.

Qui va commencer son infiltration, en attendant ses ravages, sous le masque du « romanisme ».

Entre les deux, le grand ancêtre gaulois n'existe plus.

— Il y a plus fort, patron, dans le grand Larousse ; et, pourtant, Larousse, dans la belle préface

de son immense travail toujours consciencieux, reproche à Littré de ne pas faire au *celtique*, au *gaulois*, la place qui lui revient dans ses éymologies.

— C'est que ces deux grands esprits ont été mal secondés, et ils ont donné dans la double galéjade *latino-bochique*.

Et dans la fumisterie du « bas latin » et de l'« ancien haut allemand ».

Voici, comment Larousse a été mystifié, quant à notre « canif » :

« La basse latinité nous montre les formes *canipulus*, *knipulus*, *knivus*, qui ont donné naissance au vieux français *guenivet*, *canivet*, *kenivet*, *canivel*, et enfin *canif*. »

— Le français *canif* est le mot gaulois *cnaïf*, et le « bas latin » n'est que du gaulois et du vieux français affublé en *us* et en *um*.

— Comment prouver, patron, que la *racine* de tous ces mots est strictement *gauloise* ?

— Je vais le dire, parce que c'est aussi amusant qu'instructif et probant.

LA RADICELLE DE LA RACINE

Cna est le mot *racine*, qui n'existe dans aucune autre langue que le gaulois.

En voici la signification donnée de nos jours par le lexique gallois :

Cna, what is rounded, a round knob : ce qui est *arrondi*, une tête *ronde*.

— Mais quel rapport...

— Relisez la description des « *efforces* », des « *forces* » :

Grands ciseaux d'une seule pièce, les deux lames étant réunies par une tête **ARRONDIE** formant *ressort*.

Pour fabriquer une « *efforce* », on prend une *longue lame d'acier*, on *replie* le milieu en *demi-*

cercle, ramenant les deux parties face à face, parallèlement ; ceci fait, il suffit de presser sur ces deux branches et de les relâcher pour obtenir le mouvement de va-et-vient qui va permettre de terminer l'appareil.

— C'est une paire de pincettes, en somme.

— Tout juste.

Maintenant, vous faites chauffer à blanc les deux branches, en ménageant une poignée près de la tête, et vous amenez, par torsion, ces deux lames perpendiculairement à la partie qui va servir de poignée : il ne vous reste plus qu'à affûter, et vous avez deux lames prêtes à opérer comme les deux branches d'une paire de ciseaux.

C'est le *ressort arrondi*, *what is rounded*, qui a donné le nom à l'« efforce », à ce couteau d'une seule pièce de fabrication si simple et si ingénieuse.

Si nous faisons un pas de plus, nous trouvons le premier jet, la première pousse, le premier mot dérivé de cette racine *gauloise* :

Cnaïf, a *crop*, a *shear* : une *toison*, une « *efforce* », des « *forces* ».

Cnéif-dy (*ty*, maison, *dy* en composition), maison où se fait la *tonte*.

Cnéifiad (cnéifiade), la *tonte*.

Cnéifio, *tondre*.

Cnéifiol, *tondant*.

Cnéifiédic, *tondu*.

Cnéifiour, tondeur, de *cnaïf-gour*, *gour*, homme, en composition *our*, par chute du *g* initial.

LE SNYDER HOLLANDAIS ET LE SCHNEIDER BOCHE

— Dommage que ce ne soit pas *cnidèr*, qui nous donnerait tout de suite notre hollandais *snyder* et l'allemand *schnèidèr* !

— Si l'on veut ; mais *cnif-èr* n'est point *cnid-èr*.

Et tout « à peu près » est banni de mon ordre du jour.

Le hollandais nous a pris *knipp-èr*, en faisant la permutation d'*f* en *p* : *coupeur, découpeur*.

Et le même mot écrit *knipster*, nous permet de fabriquer *cnaïftèr*, *cnaïf-dèr* d'où sort ce diable de *schnèider*, *schnèi-dèr* boche... assez congrûment, à la force du forceps.

Et nous avons encore une alternative :

Dëor, gallois, *extraire, produire*, nous donne, avec *cnaïf*, toison, celui qui extrait, qui coupe la toison ; et, de *cnaïf-dëor* à *sny-dèr*, hollandais et *scnèidèr*, allemand, la route est libre.

Le *tailleur hollandais*, le *tailleur boche*, doivent leur nom au *gaulois*.

Et d'où vient la finale *der, ter*, sinon de *dëor* ?

Je laisse le « philologue » boche nu comme un ver : plus de *schnèidèr* !

Plus de *tailleur* !

LE PETIT TRUC

— Savez-vous ce qui me vient à l'esprit, patron ?

C'est que l'anglais confirme l'étymologie de *cna*, ce qui est *contourné, tourné*.

Nous avons le mot anglais *knack*, qui se prononce *nac*, et signifie une petite machinette, un *petit truc*, a little *trick*, un petit « tour ».

Savoir le « tour » en anglais se dit *to know the* « *knack* ».

Et vous avez bien raison de dire et de redire que *l'anglais est une mine celtique*.

Ce *cnac* est formé de *cna* et de *ic*, *cna-ic*, *tour petit*, *petit truc* ; *cna-ic*, puis *cna'c*, et *knack*, prononcé *nac*.

CANUT N'ÉTAIT PAS CANUT

LES ERIK, LES OLAF

LE GRAND VENEUR

Nous allons faire quelques pas en arrière avec la gerbe que nous venons de glaner.

Canut, latinisé en *Canut-us*, — bien entendu, — roi de Danemark, ne s'appelait nullement « Canut », mais « *Cnud* », « *Cnut* ».

Cnu, en gaoulois, est encore une *toison*, un *groupement*, un *bouquet*.

Cnud, *cnut*, est un *groupement*, une *troupe*, un *troupeau*.

En danois, *knud* est un *nœud*, et ne peut avoir servi à nommer cette dynastie des *Cnud*, *Cnut*.

Cnoud, gaoulois de Galles, même sens que *cnud*, *cnut*, et en sus celui de *récolte*, *récolte de fruits*, *toison*.

C'est là dedans qu'il faut chercher l'origine de ce patronyme.

Il y eut quatorze rois du nom d'*Eric*, dans les pays scandinaves :

Or, *éric*, en *breton*, signifie *aiglon*, diminutif d'*èr*, *aigle* ; en gallois *éryr*.

Tel est le nom *gaoulois* qui convient à la désignation d'une famille royale.

Sinon, le danois donne *éric*, bâton, mot dérivé d'*érica*, latin *éricê*, grec *éréikê*, bruyère ; c'est un bâton de bruyère.

Eric peut-il s'apparenter à ce bâton-là ?

Ceci dit, passons à une autre dynastie « *scandinave* » : celle des *Olaf*, *Olav*.

Olaf, *Olav*, n'a aucune signification dans les langues scandinaves, et, en gaoulois de Galles, *Olaf*, *Olav*, signifie *le plus ancien* ; *le plus éloigné*.

De *ol*, le plus en arrière ; et, avec le superlatif *af*, *av*, « le plus reculé ».

Olaf ou *Olav* indifféremment en Scandinavie.

Pourquoi donc la fameuse dynastie des *Canut*, *Cnud*, *Cnut* ne porterait-elle pas aussi un nom *gaulois* ?

Je suis persuadé que *Cnud* était précédé d'un autre nom, et que ce nom, mot, qualificatif indiquait un chef, un roi.

— Justement, patron, je tombe dessus !

Le mot tel quel est dans le lexique :

Pèn-cnud, *pèn*, chef, *cnud*, meute, troupe :

Pèn sert à former de nombreux composés ; par exemple :

Pèn-cynyz, le chef cynégétique, le grand veneur, — dixième dignitaire de la Cour, chez les Gaulois Cimbriques, — les Gallois.

UN FAUX ÉTAT CIVIL

LE GRAND ROLLON N'ÉTAIT NULLEMENT ROLLON

Que les « Scandinaves » soient des Gaulois pur sang ne fait pas le moindre doute pour moi, et ne fera plus aucun doute pour personne au monde quand j'aurai « sorti » ma grande FLICKORNA, qui n'est pas dans une musette, et n'est point une amusette de *pèn-fol*, tête folle.

— Ce qu'il y a de plus amusant, c'est que les Normands sont persuadés de leur filiation boche, se figurant que les Suèves, si drôlement grimés en « Scandi-naves », sans doute de ce qu'ils « montent des navires », sont des Germains.

— Moi aussi, j'en monte, des « bateaux » !

— Et qu'ils ne sont pas contents quand on leur dit que les Vikings étaient de très purs Gaulois.

— Pour fêter dignement le millénaire de la Normandie française, nous allons expliquer aux Nor-

mands, nous, Franc-Picard de Picardie, quel était le vrai nom du prétendu *Rollon*, et ce qu'il signifiait.

GANGER ROHLF = GANGER OLAF

— Parbleu, vont penser tous les Normands de Normandie, où les archéologues abondent, vous allez nous enseigner peut-être que *Rollon* s'appelait *Rohlf* ?

Voilà qui n'est pas très neuf ; chacun sait ça !

— Pas du tout, ô finauds, étourdis et séculaires, — que dis-je, millénaires ; — *Rollon* ne se nommait pas *Rohlf*.

— C'est raide !

— Il ne pouvait se nommer *Rohlf* parce que *Rohlf* ne signifie rien, mais rien du tout, dans la langue des *Vikings*, dans la langue de « *Rollon* », qui se nommait bel et bien *Ganger Rohlf*.

— Connu, ça, cher Franc-Picard.

Il vient un navire de ce nom de *Trondjèm* à *Rouen*, depuis des éternités, nous apporter des bois de Norvège...

— Hé bien, mon cher voisin Normand, ce navire est lui-même mal nommé, ou tout au moins mal orthographié.

Gang est une *marche*, et aussi une *troupe*.

Gang-èr est le *chef de marche* ou *navigation* formé de *gang* et de la finale *gauloise èr*, démontrée.

Quant à *Rohlf*, c'est un mystère que nous allons éclaircir le plus aisément du monde :

C'est *Ganger-olf* qu'il faut écrire, et *olf* est l'abrégé du fameux patronyme des *Olaf*, que nous venons de décortiquer :

Ol'f pour *Olaf*.

Ganger-Olf est devenu tout naturellement *Ganger Rohlf*, dans la prononciation courante de ses compagnons, dès cette époque, et cela vous est resté.

Quant à la racine de *gang*, marche, elle est également gauloise, et c'est simplement *go*, « a progress forward » : une *marche* en avant, racine qui a donné le verbe (to) *go*, aller, aux Anglais ; participe passé *gone* ; et *géhèn* à l'allemand.

Et *gan*, *gangan*, *go*, *gaan*, *gaa*, aux autres langues du Nord, audacieusement qualifiées « germaniques ».

Ce qui les frappe de *dis-qualification*, en bloc...

LA JOLIE GRAPPE AU VIN

LA JOLIE CRUCHE AU VIN

— Les Etrusques...

— Si tu étais gentil, tu me finirais la glose de la *Chanson du Vin*.

Tu nous parleras ensuite de la reine *Tanaquil*, qui avait plus de tête que son étrusque de mari.

La *grappe* et la *cruche*, voilà ce qui m'intéresse !

— Grappe vient du gaulois cimbrique, *grab*, ce qui pousse en grappe, une *grappe*.

Le désolant, et qui serait amusant, s'il ne fallait pas incessamment rappeler les Diez et les Littré à la simple raison, c'est ce qu'on veut imposer de sottises à notre innocence.

Quel est l'auteur comique capable de dégouter cette étymologie :

« Grappe. — Picard, champenois, *crape* ; provençal, *grapa*, crochet ; espagnol, *grapo*, crochet ; italien *grappo*, crochet ; ancien haut allemand, *hrap-fô* ; allemand, *krappen*.

« La *grappe* est ainsi dite de ce qu'elle a quelque chose de *crochu*, d'*accroché*...

— A ce compte-là, que de grappes visibles et autres ; car si tout ce qui est « accroché » est une « grappe », c'est pour le coup que les vignerons du Midi vont crier à la concurrence..., au « contingentement ».

On demande à voir un fruit qui ne soit pas « accroché », et ce que la « grappe » a de « crochu » ?

« Comparez le cimbrique, ajoute-t-on, avec condescendance, *crap*.

— Mais, patron, c'est le cimbrique, le *gallois crap*, venu de *crab*, qui est la racine de tous ces mots « germaniques », et qui a donné directement notre *grappin*, dont il n'est *pas dit un mot* dans cette liste mystificatrice.

Littré donne le « bas latin » *grapa*, *grappa*, grappe, qui est notre *grappe gauloise* habillée de latinerie, et, encore, au moyen de l'article suffixe *a*, qui est à nous : *grappe-la*.

Et il en va toujours ainsi !

Pauvre France !

LA CRUCHE AU VIN

— Et cette *cruche*, cette *cruche* au vin ?

— Ami Horatio, nous sommes presque aussi mal lotis avec la cruche qu'avec la *grappe*.

— Tes étymologistes soi-disant *français* disent que c'est du *boche* ?

Je commence à m'y faire.

— Tu ne te trompes pas tout-à-fait.

« *Cruche*, nous disent-ils, du cimbrique, gallois *crouc*, dont la racine est aussi dans l'allemand ; ancien haut allemand, *cruoc* ; *krog* ; *krug* ; hollandais *kruik* ; scandinave *krukké*.

C'est le système de l'à-peu-près.

La racine est *gauloise*, exclusivement *gauloise*, et la preuve en est *cru*, « a hollow rotundity », une *creuse rotondité*, — un objet rond et creux.

Et toute la famille y est, alors qu'elle fait défaut dans le « germanique » :

Crub, une *enflure* ;

Crubl, remplissage ;

Crouc, un *seau*, un *baquet* ;

Et le plus beau :
Crouban, une tortue.

LA TORTUE ET LE CRAPAUD

La tortue, *crouban*, présente exactement la forme d'une *cruche*, d'une *amphore*.

Et, si nous possédions une institution nationale chargée de recueillir tous les mots de nos campagnes, qui n'ont point de place dans les dictionnaires de la langue française, et qui sont des mots *gaulois*, nous saurions qu'un *crapaud*, en Picardie, est cette *cruche* du moissonneur autour de laquelle est passée, dans une rainure, une courroie qui permet de la porter aux champs en bandouillère, remplie de cidre, ou de bière, dont il est préparé des futailles en aussi grand nombre que le comporte l'étendue de la ferme.

Le père porte deux *crapauds* de cinq litres, en bandouillères entre-croisées sur sa poitrine ; la femme deux de moindre contenance, et les petiot en ont de grandeur décroissante, selon leur âge et leur taille ; les plus petits descendent jusqu'au bébé *crapaud* d'une chopinette ; mais que de larmes si même le plus menu, le « culot », le « bas-du-cul » de la famille n'avait pas ses deux *crapauds* à porter !

Ce *crapaud* présente la forme exacte de la tortue, de la *craban* des Gaulois, nos pères, qui fait indifféremment *crapan*.

Arrivés « en plaine », au champ qu'il s'agit de moissonner, les hommes fauchent un premier « andain », et l'on gare tous les *crapauds* sous les premières javelles, ruisselantes de rosée.

A onze heures, les petits, qui ont dormi tout leur saoul sur les javelles, au chant de l'alouette, sont repartis au village, remplir les *crapauds* vidés...

— Et je ne suis pas là !

— Et les voici qui reviennent, grand'mère con-

duisant la marche, avec force crapauds remplis de cidre frais ; et, timbales garnies selon la manière, la divine soupe aux choux et au lard, et une salade de pommes de terre à la ravigotte, des galettes-surprises et tous les régals de la saison.

Sous un grand arbre, à l'ombre opaque, voilà le pique-nique en train, à faire crever d'envie un milliardaire...

Puis, la sieste ; puis la triche, et pis qui triche, et pis qui triche, jusqu'au moment où le soleil compatissant se voile et force ces paysans courageux, les nourriciers, les défenseurs de notre France, à rentrer au logis.

— Ils ont vidé tous les *crapauds*, j'aime à croire ?

— Des pichets de cidre, *quantum sufficit*, les attendent, sur la table nette et bien mise ; et grand'mère a bien fait les choses.

— Mais, tous ces intéressants crapauds-là, dis-moi, pourquoi nous les as-tu servis avec cette émotion ?

— Par ce que lorsque je pense à mon pays, je ne saurais me contenir ; je célèbre les vertus de nos hommes héroïques, qui n'ont pas le poil $8 \times 8 \times 8$ dans la main.

Et il y a encore du bon, derrière mon *crapaud* : c'est que nos « crapauds » de philologues n'ont point vu que la tortue, *craban*, a donné son nom au *crapaud*, — dont ils vont chercher l'étymologie jusque dans le *creeper*, le « pou » chez nos pauvres Anglais.

« LE CHANTRE A GAUCHE »

ETYMOLOGIES POPULAIRES

— Patron, qu'est-ce donc que ce « chantre à gauche » ?

— Celui qui chante à gauche du maître d'école, dans nos campagnes, aux offices catholiques.

Ou du moins, qui chantait ; car, depuis l'imposition du grotesque latin ital-boche, le « dominous » et le « vobiscoum », il n'y a guère plus de chantres, ni à gauche, ni à droite.

Et les maîtres d'école d'aujourd'hui, — qui se figurent avoir monté en grade en s'appelant « instituteurs », — ne se feraient plus ainsi les collaborateurs du curé.

Dans mon petit village, que desservait le vieux curé du pays voisin, on ménageait le vénérable prêtre, qui avait mis au monde trois générations des nôtres, et on chantait les vêpres à sa place, le maître d'école conduisant à merveille la cérémonie.

Une fois même, le chancre à gauche, faisant son blé, je fus appelé à « canter » à sa place, toutes les commères y mettant leur accompagnement.

Le maître d'école pousse la sienne :

In exitû Israël dé Egypto...

Et je lui retorque à tue-tête :

Domus Jacob dé populo barbarô-ô !

Le « chancre à gauche » y gagnait ses quarante sous et le digne magister trois francs ; le curé prélevait ces sommes énormes sur son casuel, qui n'était pas mince, car les « gros » du village ne le laissaient manquer de rien, ni surtout du cabriolet du dimanche qui allait chercher le vieillard à son presbytère, éloigné d'une petite lieue, et l'y reconduisait, — avec, dans le coffre, quelque volatile et des provisions variées. Je n'ai pas encaissé mes quarante sous, que le maître remit au chancre, au cabaret ; ce qui fit deux litres de « bouché » en sus, à sucer.

— C'était le bon temps, patron !

— Et il y a longtemps ! Puisque j'avais onze années tout au plus.

Aujourd'hui, mon village, rasé par la guerre, n'a plus le tiers de son ancienne population, et c'est un

curé, blessé de guerre, qui le dessert, avec quatre autres villages, où il se rend, une semaine sur trois, en tacot ; sa digne gouvernante lui sert la messe, dit et chante les répons ; car on ne trouverait pas un enfant de chœur dans le pays.

L'odieux *vobiscum* dépeuple les églises et vide les séminaires.

Le brave curé m'a donné sa parole d'y renoncer. Et il la tient.

Notre chantre à gauche était un type de paysan Franc-Picard impayable.

Il avait servi sept ans ; et on ne « la lui faisait pas », ni au travail, ni au tir à l'arc, ni à la bonne rigolade.

Il avait traduit, assurait-il, les hymnes de son « paroissien » en franc-picard désopilant, tenant à se rendre compte de ce que le curé *l'y faisot canter*.

En voici un passage, triomphe de son répertoire, et qui faisait mourir de rire, chez Lolotte, la cabaretière, le maître d'école et les « gros » du village, au sortir de *l'assemblée*, — le Conseil municipal :

A laborer, qu'est-ce qu'y y est ?

Y es-tu ? Tin pè-ère y est !

Y fais-tu collation ?

De quoi le savant Cardinal Verdier, et l'érudit Pape Pie XI, n'auront pas de peine à rétablir un des plus suaves passages d'un hymne bien connu de leurs fidèles *aficionados* :

A laboré réquiès !

In aèstû tèmperiès,

In flétû solatium !

« Donne-nous, Seigneur, la quiétude après nos travaux ; ombrage-nous des ardeurs du jour ; sois notre consolation dans nos larmes ! »

— Est-ce bien toi qui as trouvé ça tout seul, mandai-je à notre homme, qui était mon homonyme et mon cousin ?

— Je n'en suis pas incapable, en tout cas, *min fiû* ; et je te prédis que tu ne seras pas en retard pour en faire autant, quand tu seras grand.

On chantait ça en marche militaire, dans le temps...

Un cantot cha in marche militaire, dins l'temps...

— *J'm'in doutos ; mais j' n' èl dirai à personne.*

SACHEZ

CE QUE SIGNIFIE VOTRE NOM
ET LE NOM DE VOTRE VILLAGE
DE VOS RUS, DE VOS COLLINES
TOUT CELA EST GAULOIS

Tous les Français sont philologues, mais on leur a laissé oublier la langue de nos pères, on les a bourrés de latinerie, ce qui les rend incapables, malgré tout leur désir, de connaître le sens des mots qu'ils prononcent, et même de leur propre nom.

Et, comme je l'ai déjà abondamment démontré, toutes les étymologies dont on les gave, sont fausses.

C'est une bonne chose de chausser ses bésicles et de farfouiller dans les dictionnaires et les auteurs anciens pour y dénicher des étymologies.

Mais si, *en même temps*, on n'ouvre pas les yeux et les oreilles, si on ne voit ni n'entend *ce qui est*, c'est en vain qu'on cherche *ce qui a été*.

Ces deux réels érudits, MM. Ernout et Meillet se sont privés d'un levier puissant en omettant l'étude des noms d'*hommes* et de *lieux*, de *l'Europe entière*, dans *l'antiquité* et dans le *temps présent*.

ITERUM, ROMA

A *Roma*, le seul nom de ville qu'ils aient étudié, ils ont supposé une origine *étrusque*, ce qui est une

supposition exacte, puisque cette origine est *gauloise*.

Mais, comme on l'a vu précédemment, il faut décomposer *Roma* en *Ro* et *ma*, et les dictionnaires celtiques, gaulois, donnent aussitôt le sens : *Don-lieu, Site-donné, Ville-don, Franc-lieu, Ville-franche*.

Le verbe *rogare, rog-are*, pour *rog-ire*, aller-demandant, qu'ils ont laissé sans solution, est apparenté faiblement à *rego*.

Or, *rego, je commande*, est-ce bien la même chose que *rogo, je demande* ?

Tu regere imperio populos, Romane memento !

Il est vrai que « leur grandeur les attache au rivage », car la République des Lettres est aussi celle « des camarades » ; et chaque compartiment de la linguistique est gardé de près par un cerbère redoutable.

Garde à vous ! Attention, si vous lui prenez une de « ses » racines de « son » *germanique* pour la *repiquer dans son légitime jardin gaulois* !

C'est pourquoi il faut l'arrivée d'un profane, d'un franc-tireur, d'un amateur, d'un « apôtre », comme l'a supposé si galamment le regretté M. Dottin, pour briser les cloisons étanches, faire sauter la voûte de cet envoûtement perpétuel, et inonder de clarté la ténèbre universitaire.

— Vous y arriverez, patron ! Mais quel tintamarre chez les cuistres du monde entier !

— J'aurai l'approbation et l'appui de tous les universitaires dignes de ce nom, qui sont l'immense majorité, et qui ne sont point inféodés aux postulats de latinerie et de bocherie.

Je serai soutenu par tous les bons Français, fatigués de s'entendre traiter de « *Latins* » d'un côté et de « *Germaines* » de l'autre, et qui sont obligés de chercher à tâtons dans l'« *étymologie populaire* » le sens des mots qu'ils prononcent.

UN MAGNIFIQUE EXEMPLE D'ÉTYMOLOGIE BOCHIQUE LE ROI, LE PÈRE

S'il est un mot d'une celticité incontestable, un mot gaulois connu de tous, c'est bien celui de *rix*, *rig*, *rhi* : *roi*.

Eh bien, Littré, qui résume tous les farceurs philologiques d'outre-Rhin, dont Diez fut le fourrier en France, attribue au *germanique* la paternité de ce mot, tant pour le *gaulois* que pour toutes les autres langues, y compris le latin *rex*...

« Ce mot forme, dit-il, la terminaison de noms *germaniques*, Théodoric, Frédéric, etc.. et il finit par devenir un simple superlatif, comme *Frédéric*, très *pacifique*.

En effet ; très...

Ni M. Dottin, ni MM. Ernout et Meillet n'ont donné dans cette nasse, et l'on se demande quel abruti collaborait avec Littré pour la langue allemande, pour avoir laissé ce grand et noble savant s'embarquer dans cette galère de Diez.

Et d'abord, où voit-on que *Théodoric* et les autres rois *Goths* aient été des *Germanins* ?

C'est ce fameux *postulat historique*, dont j'ai démontré la fausseté, qui est à la base de toute une série d'erreurs étymologiques.

Ric de *Théodoric* n'est pas plus boche que *Théodor-os*, qui est grec...

Quant aux autres noms de *Germanins* véritables, comme *Frédéric* et autres, ils ont été *formés par le gaulois*.

Le royaume, *réich* ; le riche, *réich* ; *rich*, terminaison de *Fried-ric*, *roi*, de *friedé*, paix, *Roi-de-la-Paix*, tout cela est gaulois.

Le roi se dit *könig*, en allemand, et non *rich* ; et

nous avons démontré que ce *könig*, comme le *king*, le *kong* britannique et scandinave est un mot gaulois.

C'est le mot gaulois *rix*, *rig*, *ri* qui a formé toute la séquelle du mot dans les autres langues du Nord, gothique, *riiks* ; « ancien haut allemand », *rihhi* ; re-gothique, *réiks* ; et c'est de lui qu'il n'est point parlé.

Même ostracisme pour le sens de *riche* :

Anglais, *rich* ; « anglo-saxon », *ric* ; vieux « saxon », *riki* ; vieux frison, *rik*, *riké* ; gothique, *réiks* ; islandais, *rikr* ; suédois, *rik* ; danois, *rig* ; « vieux haut allemand », *richi* ; provençal, *ric*, — *riche*, puissant — ; espagnol, portugais, *rico* ; italien, *ricco* ; et, bon dernier, le pauvre français, *riche*.

C'est en France que le mot gaulois a nommé le plus grand nombre de familles, à côté d'un petit nombre dans les autres pays : nos Riche, Richet, Richard, Richon, Richou, Richardière, Richardet, Ricou, Ricoux, Richomme, *Richour*, de *Rich* et *our*, pour *gour*, *homme*, *g* tombé en composition ; traduit en Richomme, — Riche-homme, textuellement ; Rich, Richourg, Ric-bourg ; et ainsi de suite.

C'est le cas de le dire : consultez le Bottin, qui en est tout fleuri.

Et je le consulte souvent, pour trouver des *racines gauloises* dans les noms d'hommes et de localités, et je ne manque jamais de consulter dans le même dessein les annuaires étrangers, notamment l'anglais, qui est une mine celtique.

Les Français peuvent voir dans quel état les a laissés croupir l'Histoire et la philologie, depuis des siècles.

La réaction se dessine actuellement, et les auteurs du dictionnaire dont je fais surtout l'éloge, les quelques erreurs de détail que je signale, à eux tout d'abord, ne déparant point ce bel édifice, ont fait la part aussi belle que possible au gaulois.

Ils avaient, du reste, tenu le contact avec le studieux M. Dottin, qui rend hommage aux utiles conseils qu'il a reçus de l'un d'eux, M. A. Meillet, et sans doute avec les « gros frères » du celtisme, M. Camille Jullian et M. Joseph Loth.

Mais, obligés de respecter tous les postulats de l'Ecole, et, par leurs grands noms, à ne pas tout casser à la fois, ils sont restés à mi-chemin du celtisme intégral, dans lequel quelque *rari nantes* (rares Nantais...) ont fait le plongeon, à la suite de La Tour d'Auvergne, qui m'a appris à nager.

Quiconque n'ira pas chercher l'origine des langues indo-européennes dans le gaulois perdra son temps.

« Otez le gaulois, il n'y a rien », a dit une fois pour toutes notre bon brigand de Le Brigant, — et je le démontre à chaque pas en avant dans les broussailles et les ronces de la sombre forêt philologique et linguistique, où tant d'autres, faute de ce fil conducteur, perdent leur belle jeunesse et finalement leurs lunettes.

LE BON ROI DES GAULOIS ET LA REINE

L'AUTORITÉ PATERNELLE DU ROI
LA PAIX BOCHE EST GAULOISE

Ai-je dit que le mot allemand *friede*, *paix*, n'est pas plus « allemand » que leur *krieg*, la guerre ?

De sorte que *Friedrich*, *Fried-rich* est gaulois dans ses deux parties.

Nous avons tout ce qu'il faut pour le démontrer :
Dans le cimbrique, gallois :

Frewi, s'interposer dans une querelle, *pacifier* ;

Frewiad, (freuiade), intervention pacificatrice ;

Frewyn, apaiser une dispute, une mêlée ;

Frewiniad, (freuiniade), arrêter une dispute, une mêlée ;

Frewynydd, (dd = *th* doux), le pacificateur ;

Revenons toujours à la conclusion du Rév. Pelloutier :

« L'allemand est un débris du celtique », du gaulois.

LE ROI PATERNEL

Rhi, *ri*, gallois, *origine*, *source*, *ancêtre*, *chef* ;

Rhian, une dame, une grande dame ;

Rhianon, *Rhian-ôn*, très haute dame ; une déesse ;

Rhïeingader, (*gader* pour *cader*, siège, en composition), le trône d'une reine ;

Où l'on voit que le français n'a pas eu à dériver sa *reine* du latin *régina*, — qui, du reste, est gauloise.

Rhiallu, de *rhi* et *gallu*, *g* tombant en composition, *puissance du roi* ;

Rhiant, *parent* ;

Rhïèz, gouvernement paternel ;

Rhïèzol, autorité paternelle ;

Rhièni, parentage, ancêtres, parents ;

Rhièz, grande dame.

J'en passe.

Les *Arrighi* (Ar-righ-i), Corses fameux, — la Corse est éminemment celtique —, le *Righi*, sont issus directement du gaulois.

Il existe encore une autre racine gauloise du mot latin *rex*, (regs), et c'est *rhég*, *généreux*, *magnanime*.

Et ceci répond au sens donné par *cét* dans le nom de Vercingétorix, Ver-cin-gét-o-rix : Suprême-Chef-Magnanime-le-Roi.

Cette permutation de *cét* en *gét*, la voici bien établie de par la reine, dont la cadèr, le siège, s'est

muée de *rhïéin-cadèr* en *rhïéin-gader* ; et directement dans cette expression : un *trésor de femme*, une *femme-trésor*, — comme elles le sont toutes en France — ;

Rhïéin-gét, permuté de *Rhïéin-cét*.

Rhïèin-gylch, permuté de *cylch*, circuit, ronde : « *la ronde de la Reine* », les offrandes apportées par les féaux d'alentour à la table de leur souveraine.

Ceci soit dit pour démontrer une fois de plus combien il est impératif de s'initier aux permutations ; car, si on ne sait pas que le *gét* qui se trouve dans *Orgétorix*, *Gétorix*, *Vercingétorix* ne peut être, en composition, que la forme permutée de *cét*, on cherchera *gét* dans le lexique sans l'y trouver, et l'on errera de midi à quatorze heures dans des semblants d'étymologies qui ne reposent sur rien.

Il y a encore beaucoup à tirer de ces racines *rhé* et *rhi* ; mais

« *Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire...* »

Et il y a du nouveau « dans nos murs ».

LA FLEUR ET LE SANG

LE MOLIÈRE LATIN

L'ILLUSTRE PLAUTE N'AVAIT PAS LES PIEDS PLATS

LE TROU, LE TRUC ET LE TROC

LE BOCHE ET LA BOCHERIE

LA DÉBINE, LA FROUSSE ET LA TROUILLE

LE PATOIS

LE BARAGOUIN, LE CHARABIA

— Patron, il serait grand temps de nous raconter cette charmante histoire de Penthésilée, reine des Amazones, qui occit Achille en combat singulier, au siège de Troie...

— Oui, mais j'attends l'arrivée à Paris de mes amis d'Athènes, Socrate, Platon, Cratyle, avec la

gentille Xantippe et son inséparable, la divine Aspasia.

Il faut encore que je montre au lecteur combien Ampère avait vu juste, et comment, le *latin* étant venu, le *gaulois* n'en est pas moins resté.

Nous avons déjà relevé quantité de mots dits de « patois » et « populaires », de « fantaisie », et qui sont du gaulois authentique.

Ce pourquoi les dictionnaires « français » les bannissent...

LE PATOIS

Nos fins étymologistes, qui sont allés chercher « oui, dà ! » dans « déa dia » ne sont pas fichus, tous ensemble, de nous donner le sens de ce prétendu « patois ».

Littré risque, sans conviction, « patrois », qui indiquerait le langage des pères.

Or, *patois* s'est dit dès que le latin a lâché pied en Gaule, alors que « non tu », « non té », *non tu*, *non toi* s'est dit *pas toi*.

C'est un mot frère du *baragouin* et du *charabia*.

Le *baragouin*, de deux mots gaulois, *bara*, pain et *gouin*, vin, a montré nettement la survivance du *gaulois*, chez nos Bretons.

Le *charabia*, que tous nos savantasses vont chercher dans... l'*arabe*, à cause d'*arabia*, est une expression gauloise superbe, *cara-bia*, ma chère vie, ma chère âme ; *c'hara-bia* par permutation.

En Galles, l'expression est courante, même chez les Gallois des villes qui ont désappris leur langue : *c'harabi*.

LA FROUSSE

Le sévère Littré a biffé la *frousse* de son dictionnaire, comme le *raffût* ; et c'est le mot gallois tel quel : *frous*, soudaine émotion, — prononcé *frousse*.

Racine : *frou*, violente impulsion.

Le *froussard*, *frouss-ard*, a reçu son titre du *gaulois*...

LA TROUILLE

Curieuse aussi, cette *trouille*, donnée seulement comme étant un mot local, le résidu de la fabrication de l'huile de *colza* et du marc d'*olive*.

Il y a loin du *colza* du Nord à l'*olive* du Midi ; et donc le mot ne peut être *local* ; il traverse la Gaule, la France, de part en part.

« Aimez donc la raison »...

Tout ça me donne l'envie de faire, moi aussi, du « bas latin » :

Raffutum genuit froussam ;

Froussa peperit trouillam ;

Trouilla, trouillans, trouillando, trouillabit, trouiabiliter, in trouiabulo !

Trua, en latin, *écumoire*, est une *trouée*.

Trulla, même sens, et par extension *vase*, *vase*. . *nocturne*, qui n'était sans doute pas perforé.

Les lexiques *latins* ne donnent pas le sens affirmé par une inscription de Nîmes, où se trouvait une *trulla*, *latrine* publique.

Pourquoi cette omission ?

Si le mot n'est pas latin, du reste, *c'est qu'il est gaulois*.

Nul n'a osé rapporter au latin le français *trou*.

Nul, donc, ne peut revendiquer pour le latin, la *trulla* avec ses deux sens, d'*écumoire* et de *vase*.

Trua, *écumoire*, provient du gaulois cimbrique *trou*, « à travers », qui a donné le français *trou*, l'anglais *through*, prononcé *throu*, par *th* doux ;

Trua, avec le sens de *vase*, provient du gallois *trouca* : *bol*, *vase*.

Trouca se continue en *troucoul*, gallois, petit *barril*, la *tinette* de la salle de police, que nos trou-

piers dénomment *Jules*, à la gloire de *Jules César*.

Tirer l'oreille à Jules, c'est prendre la *tinette*, la *trulla*, par les deux anses, et la porter à sa fin dernière, aux « goguenots », autre mot *gaulois* authentique.

C'est de *trou-coul* qu'est dérivé la *trulla*, orgueil des Nîmois, et la *trouille* elle-même.

Et le *troc*, comme on va le voir.

On a tenté, et on a réussi, jusqu'ici, à dériver l'anglais *trough* ; l'allemand *turch*, par inversion ; « anglo-saxon », *thorowe*, *thurh* ; « vieux saxon », *thurh*, *thuru* ; « vieux haut allemand », *duruh*, *durah*, *durih* ; hollandais, *door* ; bas allemand, *dör* ; gothique, *thairh* ; mais il a bien fallu mentionner, cette fois le *celtique*, le *gaulois* : à travers.

Gallois, déjà vu, *trou* ; breton, *dré* ; irlandais, *tria*, *tri*, *tré* ;

Où donc se trouve la *racine* de tous ces mots, si ce n'est le gallois *trou*, émanant de deux autres *radicales*, *tv*, « qui va », et *rhov*, « brisant » ; *qui perfore, fait un trou* ?

Le breton et l'irlandais, *dré*, *tré*, rendent compte de la formation directe du *treu* franc-picard, - *trou*.

Littré, Diez et autres se raccrochent au « *bas latin* » de la Loi des Francs Ripuaires, qui dit, à propos d'un « trou » que le voisin ferait dans la clôture de l'autre :

« Si quis in clausurâ aliênâ *traugum* ad trans-eûndum fécérit ».

« Si quelqu'un aura fait une brèche, un *trou*, dans la clôture d'un autre pour se faire un passage... »

Toujours la même farce ; mais ici elle est double, malaxée de *bas latin* qui est du *gaulois* en *us* et en *um*, et du *postulat historique et philologique* qui fait de nos pères, les Francs, des Boches malgré eux.

Le fait qu'un mot se trouve dans les lois des

Francs prouve qu'il n'est pas *boche*, mais qu'il est *gaulois*.

Voilà dans quel état sont, en France et ailleurs, les études historiques et philologiques !

A propos d'un dérivé de ce *trou* exploré minutieusement, les langues du Nord, toutes, ont un mot à côté, dérivé du premier, et signifiant *auge*, *abreuvoir*, *pétrin* et semblables « vaisseaux » :

Anglais, *trough*, *trug*, *tray* ; « anglo-saxon », *trog*, *troh* ; hollandais, allemand, islandais, *trog* ; danois, *trug*, suédois, *trag*.

Le vieux français possède directement TROC ; où l'aurait-il pris, sinon au *gaulois* ?

L'italien, *trouégo* tombe de la lune, le *trou* dans l'italien ?

C'est à propos de cette dérivation du *trou* en général à son application domestique que nos joyeux fumistes sont allés chercher le *traugum* de la Loi Ripuaire, qui est *archi-gauloise*, et ne se peut expliquer que par le *gaulois*, comme la Loi Salique.

Littré ajoute :

« L'origine de *traugum* est *inconnue* ; on y peut pourtant conjecturer une racine germanique qui se trouve dans *trog* », — les *trog* que nous venons de citer ?

Quelle aberration !

— Patron ! J'ai trouvé autre chose d'épatant !

— Voyons donc, mon jeune maître !

— Il y a une seconde racine qui rejoint la première ; et les deux n'en font qu'une.

Troch, *a lave* : un bain.

Et quelle famille ! Rien n'y manque, pas même la famille *Trochu*, le général et le curé, le sabre et le goupillon, avec leurs cousins *Trochet*, *Troccaz*, *Trocellier*, *Trocherie*, *Trocard*, et jusqu'aux *Trocmé* éd Chaint Quentin...

Et le peuple des *Trocmi* ou *Trogmi* de *Galatie*...

Et *Trogus Pompeius*, *Troque Pompée*, ce philosophe et historien *gaulois* qui brillait à Rome, sous Auguste ?

Trochadouy, « baignable » ;

Trochédig, *trochédic*, baigné, immergé ;

Thochédigaèz, la baignade ;

Trochva, (de *endroit* du bain, par permutation de *ma*), place, piscine ; *troch-ma*, la salle de bains, la baignoire, qui nous conduit directement à l'abreuvoir, dans le pétrin...

Trochi, immerger, plonger, se baigner, faire « saucette » ;

Trochiad, (trochiade), immersion ;

Trochiant, plongeon, immersion ;

Trochion, pluriel, embruns ;

Trochioni, soulever l'écume, les embruns ;

Troch-our, permutation de *troch-gour*, le baigneur ;

Trochyz, un baigneur ; un plongeur ; homme ou le colymbe, le « plongeon ».

— Nous passons de l'indigence de nos pauvres types de latinerie et de bocherie à l'opulence de la langue gauloise.

Que personne ne se plaigne de cet excès de démonstrations.

Entre les deux adversaires que nous prenons au collet, en flagrant délit de paresse et d'ignorance, d'une part, et de toupet de l'autre, il ne faut rien laisser au hasard, et il est indispensable de vider son sac sur le comptoir...

LE TRUC ET LE TROC

Littré fait son deuil, — le nôtre, — de l'origine de *troc*, qu'il dit inconnue, peut-être empruntée à l'« espagnol » *trocar*, et qu'il compare à l'anglais *to truck*, troquer.

Or, toute cette famille de mots dérive de l'idée centrale de *dro*, *tro*, *rond*, *ronde*, déjà étudié dans le *réd-an-dro*, des prêtres Saliens :

Le gallois, gaulois cimbrique, fournit tel quel le *trouc*, le même *trouc* avec cette acception de *troc* : *a truck*, un *troc*, écrit Owen Pughe.

Un « rond », un « tour » au sens figuré, un « retour », un « échange », un *trick*, en anglais, un *troc*.

Le latin *trica*, un *truc*, un imbroglio, vient de là, apporté par le grand auteur *Ombrien*, *Plaute*, dont le nom *gaulois* signifie *La Fleur*, et dont on voudrait faire *Plat-Pied*.

Généralement, les poètes soignent leur affiche, et je ne vois pas cette vedette, à Rome,

LE CHARANÇON
Par le Seigneur Plat-Pied
Joué par l'Auteur.

De tous les auteurs de langue latine, Plaute est assurément celui à qui le latin doit le plus, et tout dictionnaire latin nous présente du Plaute découpé en petits morceaux, citations fort appétissantes et réjouissantes, depuis la première page jusqu'à la dernière.

L'œuvre de Plaute est une énorme, une opulente gauloiserie.

L'éclat même de notre Molière n'a pas éclipsé celui de son prototype, qui est toute verve, tout coloris, tout mouvement, et qui, littéralement, « brûle les planches ».

Il y a bien *plautus*, dans le latin, même sens que celui de *flaccus*, *Flaccus*, patronyme de notre bon Horatio, « aux oreilles pendantes » ; il y a bien, dans l'ombrien, — qui est gaulois, — *plotus* qui signifie plat-pied, répondant au gallois *plad*, tout objet *plat*.

Les « socques », (*soccus*), étaient les chaussures basses, donc *plates*, des acteurs comiques, les hautes chaussures, les *cothurnes*, étant le privilège de la tragédie ; mais *Plaute* ne s'appelle pas *Soccus* ?

Plaut, tel quel, est la mutation de *blaod*, *blod*, *fleur* ;

Blod-es-t, de *blod*, *fleur*, *ès*, *jet*, *ès-t*, *jet à profusion*, c'est le *rejoicing*, l'*applause*, l'*acclamation*, l'*applaudissement*, ce sont les bouquets, les gerbes de fleurs dont le public couvre les acteurs.

Il est bien possible que *plaudere*, latin, *applaudir*, ait signifié *battre des mains*.

Mais est-ce certain ?

Les Anglais « battent des pieds »...

Plod-ere, pour *plod-ire*, « aller-fleurissant » me laisse tenté.

Plaudite, cives !

Il est vrai que les *fleurs*, en tout cas, couronnaient les acclamations et que les deux étymologies peuvent faire bon ménage.

Et je vois mieux, en tout cas, mon *Plaut*, *Plaute*, *Plautus* ainsi *fleur*i que ses « pieds plats ».

Aucun bon latiniste ne chicanera le passage de *blod* en *plot*, ni ensuite en *flos*, la fleur, en latin.

Un chapitre spécial serait dû à cette étude de *fleur*, dans les diverses langues, qui conduit à l'étymologie gauloise de la *farine*, *blaod*, *blod*, *farine fleur*, et à celle du *sang*, qui est une autre *fleur*, *blood*, prononcé *bleud* ; *blut*, en allemand, avec toute la famille dans les langues du Nord.

LE BOCHE ET LA BOCHERIE

Aucun germanisant ne fera non plus obstacle à cette permutation, car *boch*, *bocher*, *bochéri*, *brutalité*, *brutal*, *bocherie* se trouve dans le lexique allemand aussi bien à la lettre *p* :

Poch, *pocher*, *pochéri*.

Le sens complet donné par Jacob Grimm, le « père de la philologie allemande » est bien amusant et dépeint notre Boche à perveille :

Bocher, pulsator, clamator, jactator :

Bocher, brutal, gueulard, vantard.

Et en latin, ma chère !

LE VRAI PLAUTE ET LE VRAI FLACCUS

— Voilà notre *Plautus* rétabli en sa dignité ; il n'est plus « plat pied », ni « clabaud » ; mais moi, je reste *Flaccus* comme devant.

Ne pourrais-tu, en cherchant bien, m'accommoder plus galamment ?

— Cher Horatio, que ne le disais-tu !

Rien de plus clair que le sens de ton nom :

Si *Flaccus* est la graphie réelle, le sens en est évident :

Pastor, *Pasteur*.

Si *Flaccus* est une déformation de *Fraccus*, déformation dont *stella*, étoile, pour *sterra*, est un exemple, nous arrivons à une origine d'une frappante exactitude.

Fraccus, orateur, écrivain très élégant.

— Voilà qui me va beaucoup mieux, cher ami !

Même si je dois me contenter de « *Pastor*, *Pasteur* », les oreilles de cabot m'en tombent...

Je te sais un gré de ma métamorphose.

Mais, crois-tu à la possibilité de cette origine reformée, *Fraccus* ?

— Les noms et les mots ont subi des transformations qui laissent souvent les étymologistes dans la nasse.

Ainsi des *Fabii*, les *Fabius*.

FABIUS CUNCTATOR GAULOIS FOVIUS

De même que les augures de l'étymologie romaine ont tiré *Cicéron* du « cicer », « pois chiche », ils ont dérivé *Fabius* de *faba*, fève...

— Ça se voyait encore mieux, sur le bout du nez...

— Et voilà que *Fabius* ne s'appelait pas *Fabius*, mais *Fovius*, à l'origine.

De *Faou*, *Fao*, *Fo*, honneur, splendeur, et *biu*, vie, permuté en *viu*, dans la composition :

D'où le nom de cette glorieuse famille :

FO-VIUS, FOVIUS, déformé dans la suite des générations en FABIUS.

Tous, nous tenons nos noms de quelque particularité de nos ancêtres, et ni toi, cher Horatio, ni Cicéron, ni Fabius, ni César, ni Vercingétorix, ni Virgile, ni Numa ne seraient parvenus aux sommets de la gloire s'ils n'avaient eu de qui tenir.

Il faut des générations tenaces dans toutes les vertus familiales pour faire de bons citoyens, et, si les Astres en distinguent quelques-uns, pour donner des grands hommes à l'Humanité.

ACCIUS OU MACCIUS PLAUTUS ?

— Arrivons à notre excellent *Plautus*, *La Fleur*, du nom d'acteur qu'il se donna, et dis-nous le sens de son patronyme, *Maccius* ?

— Cher Horatio, il faudrait d'abord savoir si cette graphie est la bonne ; car, avec *Marcus Accius*, n'a-t-on pas fabriqué *Maccius* ?

La question reste posée, d'autant plus qu'un autre poète s'est appelé *Accius*, écrit aussi *Attius*, et qu'il y a le féminin correspondant, *Accia*, et *Attia*.

Nous nous exposons à donner précieusement l'éty-

mologie de son nom, *Pierre*, à un bon garçon qui vous réplique :

« Merci bien ; mais moi, je m'appelle *Paul...* »

— Et toi, mon vieux Gaulois, qu'en penses-tu ?

— Qu'il faut lire *Maccius*, dont le sens est « Puissant » : *Mach*, *y*, *ur* pour *gur*, par chute du *g* :

« *Puissant-le-Guerrier* ».

— Je conçois bien cette finale *ur* devenue *us* ; nous en avons des exemples ; mais n'as-tu pas une autre racine directe en *us* ?

— J'allais te la soumettre, cher Horatio : *udd*, prononcé *uz* ; supérieur, chef, seigneur :

Mach-y-uz, cette fois, te donne « *Puissant-le-Chef* ».

Du reste, Plaute, Ombrien, Gaulois « *Om-bra* », « *homme-fort, brave* », n'a point fait mentir son nom, ni son origine.

« *Accius* », *Ach*, *y*, *uz*, signifie « *chef de noble sang* », de sorte que le génial poète n'a point à redouter l'alternative.

ATTILIUS REGULUS

— Ceci fait penser aux célèbres *Attilius* de Rome dont Régulus est le plus connu ; qu'en dis-tu ?

— Le cas est tout autre, cher Horace, et voici qui va te montrer des *origines qu'il est impossible* de contester au gaulois.

Attilius se tire de *trois racines gauloises* dans sa première partie : *Attil* ; et des deux autres, que nous connaissons, dans sa finale : *y*, *uz*.

Ad, *dy*, *hil* ; *ad* se permute en *at*, en composition.

At, correspond au français *re*, *ré* ;

Dy, itération ; devenant *ty* en composition ;

Hil, progéniture, ce dernier mot déjà connu :

Au total : *At-ty-hil*, *At-t'-hil*, *At-t'-il*,

Réduplication de naissance ;

Fils cadet, fille cadette.

Quant à la finale, *y-uz, le chef, du chef*, nous l'avons déjà exposée.

Et voilà notre ATTILIUS, notre ATTILIA, la célèbre « gens » *Attilia* reconstituée dans son origine gauloise, de toutes pièces, « gens » qui était la *branche cadette* d'une autre « gens », ou noble famille de Rome.

— Eh bien, cher ami, tu vas de plus fort en plus fort...

— Il le faut bien, cher Horatio ; il me faut conduire le lecteur du connu à l'inconnu, et sans afficher mon programme, qui eût fait rugir comme un seul lion tous les fauves de la Rive Boche.

Attil est donné *tel quel* dans le gallois d'Owen Pughe.

— Je trouve ton *Attilia* aussi tentante que ta *Penthésilée*, qui se démonte et se remonte en quatre pièces ; *Attilia* en a même une de plus, avec deux permutations grammaticales.

On ne peut donc invoquer le hasard, la coïncidence, une réussite fortuite, car on ne verra jamais le hasard jouer franc jeu, cartes sur table, et gagner *cinq fois dans le même mot*, dans le même nom, — qui ne signifie rien, à la contre-épreuve, *dans le latin*, non plus que *Penthésiléa* dans le grec.

PENTHESILÉE

REINE DES AMAZONES, COMBAT ACHILLE

AU SIEGE DE TROIE, ET L'OCCIT

QUOIQ'EN CHANTE LE VIEIL HOMÈRE

LA PANTHÈRE ET LA BELLE-MÈRE

LE BEAU-PÈRE

Ceci se passait treize siècles avant l'ère chrétienne, et n'aurait pas eu grande importance sans le génie du poète qui l'immortalisa.

Trois cents ans plus tard.

Homère chanta, en vers merveilleux, la guerre de Troie, provoquée par le fils du roi de cette capitale, Pâris, qui se crut bien avisé d'enlever la femme de son hôte, Ménélas, roi de Sparte, — la belle Hélène.

Elèn, él-èn, en gaulois, *ange-pur*, ce qui est de circonstance.

Tous les Grecs, coalisés, mirent le siège devant Troie, sur la côte asiatique des Dardanelles, et, après dix ans de luttes « homériques », la prirent par ruse et la détruisirent.

Et le bon Ménélas reprit sa femme, en parfait état d'entretien.

Car, comme dit l'Auvergnat, « *cha chuge pas* ».

— Voilà bien des histoires pour pas grand'chose, dira-t-on.

— Mais, c'est que le développement de cette action permet au poète de donner à la postérité, avec le plaisir unique de l'admirer, maintes peintures, maints traits de mœurs, maints détails de cette Antiquité qui seraient probablement, sans lui, restés à jamais inconnus.

Le héros de cette longue guerre fut, avec l'astucieux Ulysse, aussi brave et beaucoup plus intelligent que lui, Achille, *podas ôkus Achilléus*, Achille aux pieds légers, qui, pour une autre histoire de femme, — ça ne changera donc jamais, — rentra sous sa tente, et refusa net de combattre, laissant les Grecs dans un mémorable pétrin.

Achille avait, dans son butin, une jeune captive, du gentil nom de Briséis, fille de Brisès, prêtre de Jupiter, en Cilicie, à qui il voulait la rendre ; mais Agamemnon, le général en chef des Grecs, la lui ravit sans façon, et la garda.

Rien ne put fléchir le ressentiment d'Achille qui, sans l'intervention de Minerve, eût envoyé le Roi des Rois *ad patres*. Ses pieds légers s'étaient subitement bel et bien nickelés, et le restèrent, jusqu'au

jour où son vaillant et tendre ami Patrocle, qui revêtait sa redoutable armure pour effrayer et combattre les Troyens, fut tué par Hector, fils de Priam, roi de Troie.

Achille provoque Hector, et l'occit à son tour.

Or, nombreux furent les peuples d'Asie qui vinrent au secours de Priam, et, parmi ces alliés se distingua la fameuse reine des *Amazones*, *Penthésilée*, *Penthésiléa*.

— Nous y voilà ?

— *Penthésiléa* surprit le camp des Grecs une belle nuit, et ses terribles cavalières, la hache au poing, lançant leurs rapides coursiers aux sabots feutrés à travers les tentes et les navires tirés sur le rivage, firent des dormeurs un carnage épouvantable.

Seul, le roi des rois, Agamemnon, ne dormait pas, rongé par les soucis du commandement, et tenu en haleine par sa femme, la reine Clytemnestre, qui lui faisait des scènes nocturnes à cause de Briséis, qu'elle tenait à l'œil.

Dans la Nature où tout est bon, dit-on, et où tout se tient, c'est ainsi que notre puce familière se rend utile en empêchant les chiens de garde et autres vigiles de dormir.

Achille n'avait pas eu le temps de s'armer que les Amazones avaient déjà tourné bride, *Penthésilée* sachant bien que ce coup de main ne pouvait terminer une guerre, qui était, en réalité, l'épisode le plus célèbre de la lutte séculaire entre la Grèce et l'Asie.

Seulement, au petit iour, elle risqua le tout pour le tout, et lança à Achille un défi, le provoquant en combat singulier, convaincue de sa supériorité, brûlant d'audace, le cœur gonflé de courage, animé de son sang gaulois...

— Gaulois ?...

— ...et Achille, ignorant que ce champion de l'ennemi était une femme, accepta.

Penthésilée arriva donc au grand galop, et mit pied à terre pour s'aligner avec le héros jusque là invaincu, qui, lui, ne savait pas combattre à cheval, et préférait le plancher des vaches.

Autrement, à quoi lui eussent servi ses « pieds légers » ?

C'est sa générosité qui perdit la vaillante fille, dépourvue de l'armement voulu pour une pareille lutte.

Elle tomba blessée.

Achille, voulant, selon la coutume, prendre les dépouilles de son ennemi vaincu, lui enleva son armure, et, voyant que c'était une femme, et si divinement belle et vaillante qu'il avait devant lui, fondit en larmes.

Un certain Thersite, qui ne respectait rien, pas même Agamemnon — celui-là, c'était mérité — pas même Ulysse, qui lui allongea un coup de son sceptre sur le crâne, se moqua de la guerrière, et l'affaire ne traîna pas :

D'un seul coup de sa dextre, Achille envoya l'insolent gnôme de l'autre côté du Styx, et prenant la reine dans ses bras, l'emporta dans sa tente, où d'aucuns disent qu'elle succomba, malgré les soins qu'il lui prodigua, tandis que d'autres assurent qu'elle guérit, et qu'elle devint l'épouse adorée de son vainqueur, et, donc reine des Myrmidons.

Achille, ne l'oublions pas, avait été élevé par le Centaure Chiron dans toutes les sciences, dans tous les arts, et dans le grand art : la médecine.

Agamemnon, cette fois, ne s'y frotta point.

— Mais, patron, comment supposer que *Penthésilée* fût une *Gauloise* ?

— Tiens, voici justement notre maître à tous, Cratyle, qui déambule de notre côté...

— Bonjour, ô vieux Gaulois de Gaule...

— Toi ici, ô Cratyle, à Paris ?

Quel bon vent nous vaut cette heureuse surprise ?

— Tu l'as dit ; c'est un bon vent.

Nous avons, Socrate, Platon et moi, profité d'une fine occase, un ami, riche armateur qui mettait à la voile pour Marseille.

Nous avons remonté le Rhône en péniche, idéal coche d'eau, tout en vendant notre pacotille, et finalement, sans le moindre empêchement, par des canaux ravissants, ombragés de grands arbres, à travers un pays idéal où l'étranger est reçu à bras ouverts, nous voici dans cette fameuse Lutèce, Lutetia Parisiorum.

Quel Paradis !

— Où sont donc nos illustres amis, que te voilà seul avec nous ?

— Socrate et Platon visitent cette merveilleuse cité, qui est tout un monde admirable, œuvre des siècles et d'une race sans pareille, avec Xantippe...

— Comment, Socrate a amené sa femme ?

— Comme on l'a calomniée ! C'est une femme charmante, une épouse modèle, et telle que vos Françaises, si j'en puis juger par celles que j'ai eu le plaisir d'approcher jusqu'ici.

Elle taquine le bon Socrate, qui lui pose des « colles » et veut l'« accoucher » à sa mode socratique, alors que, lui blague-t-elle, il n'est point fichu de lui faire d'abord un enfant...

Elle est dans les magasins, soir et matin.

Elle ne rêve plus que d'acquérir le « chic parisien ».

— J'étais en train de raconter à mon jeune disciple l'histoire de *Penthésilée*.

— Oui, bien, Seigneur Cratyle.

Le patron dit qu'elle était Gauloise ; et, bien que je l'aie lu dans les *Origines Gauloises* du héros breton, La Tour d'Auvergne, je trouve que...

— Ton patron et La Tour d'Auvergne sont dans le vrai.

Lorsque ce vieux Gaulois-ci nous a rendu visite à Athènes, il nous a d'abord surpris de ses thèses ; mais nous y avons réfléchi, et avons conclu qu'il avait souvent raison.

Et, puisqu'il tardait à nous revenir, nous sommes venus.

Tu apprends, jeune homme, la langue gauloise ?
As-tu au moins étudié les *permutations* ?

— J'ai commencé hier...

C'est un vrai casse-tête... gallo-chinois.

— Alors, décompose-moi le nom de *Penthésiléa* en ses diverses parties, comme notre ami nous l'a montré, et tu devras trouver le sens de son nom.

Car, nous autres Grecs, nous avons des noms qu'il faut découper en leurs racines :

*... des noms longs d'une toise,
De grands noms qui tiendraient d'ici jusqu'à Pontoise.*

— Tu es vraiment « à la page », ô Cratyle.

— Je vise le Collège de France, avec Socrate et Platon, et nous potassons la matière.

Nous avons déjà rendu visite à Joséphos Bédiéros, homme charmant, et qui nous a reçus fort galamment.

— Tu parles !

— C'est un fameux érudit, et nous pourrions même apprendre de lui.

Il parle grec comme père et mère ; il peut réciter l'*Odyssée* et l'*Iliade* de bout en bout, avec les deux accents, la quantité et l'intonation.

Et pas « cuistre » pour deux ronds.

Quand il nous a lancé cette fameuse invocation d'Homère à la Muse :

*Mênin aéidé, Théà, Pêlêiadéô Ac'hilêos,
Chante, Déesse, la colère du fils de Péléus, Ac'hille !*
nous nous sommes trouvés transportés de trois millénaires en arrière, et nous demandâmes si nous

n'étions pas le jouet d'un rêve heureux.

Ce savant parle, cadence, module le vers homérique aussi bien que nous-mêmes.

Plus souvent que nous retournerions à Athènes !

Tous les Grecs intelligents...

— Ils le sont tous, ô Cratyle...

— Finiront par venir à Paris...

— Ils y sont, ô mon bon ami : et il y en a même de toutes les nationalités..., et qui font grand tort à la tienne.

— Et *Penthésiléa*, jeune homme ?

— Voici comme je décompose ce grand nom :
Pèn, téth, si, léa.

Et Justin, Justinus, l'abréviateur de notre Trogue Pompée, que cite La Tour d'Auvergne, ayant écrit de cette héroïne :

Penthésiléa, sic dicta, quod dextrâ papillâ carérét :

Soit :

Penthésiléa ainsi nommée de ce qu'elle était *privée du mamelon droit.*

— Qu'on appelle aussi « didi », en breton, pour « titi », terme enfantin pour « tett », *tette*, mot qui est passé à toutes les langues... *Dida*, en latin.

— Je suis bien obligé de traduire Justin :

Penthésiléa était *privée de la pointe du sein droit.*

— La Tour d'Auvergne a donné cette solution à cet aimable problème, en suivant, comme toi, à la lettre, le texte de Justin. Mais il l'a traduit textuellement :

Pèn-tèth-éb-è : pointe têtton sans (elle) est.

Sa qualité de Breton eût dû le mettre sur ses gardes, car il savait, lui, ce que ta récente étude des permutations ne t'a pas encore inculqué.

En breton, *lait*, « ce qui gonfle le sein », de par ses racines gauloises, se dit *léa, léah, lèz, léach*, en

gallois *laèz* ; en irlandais, *lact*, — ce qui n'empêche pas Littré de tirer notre « lait » du « latin » *lac, lactis...*

Or, une superstition trois fois millénaire a voulu que les Amazones fussent privées du *sein droit* afin de tirer de l'arc sans se blesser, et c'est ce qui a trompé l'historien.

Et fait dévier La Tour d'Auvergne de sa direction dans la seconde moitié du nom.

Toutes les représentations d'« amazones » qui nous sont restées, démentent cette assertion ; il ne leur manque rien de leurs attributs féminins, et l'on peut même constater qu'elles en sont superbement pourvues.

Montfaucon, ce Bénédictin magnifique, dans les superbes gravures de son *Antiquité Expliquée*, nous montre les Amazones au combat, à cheval ou pied à terre, et elles sont d'une beauté sans pareille, et complète.

En breton, quand on sèvre l'enfant, on fait « passer le lait » de la mère, comme partout au monde, mais la *privation de lait*, que nous dirions *délactation*, ou di-lactation, demande la permutation du D en Z.

On dit que telle plante est salutaire pour faire « passer le lait », non point *mad da di-léza*, « bonne pour dé-lacter », mais *mad da zi-léza*.

— Je commence à y voir.

Pèn-teth-zi-léa est donc la *pointe du sein sans lait* ?

Qui ne peut allaiter.

— Voici encore, mon jeune maître, un nom, qui ne se peut construire, expliquer, que par la langue gauloise, et ceci devant Troie assiégée, il y a de cela *trente siècles au moins*.

Comme il y a *trois mots* dans le nom, plus la *particule négative di* permutée grammaticalement en

zi, pour les relier, il est impossible de voir dans cette dérivation *une simple coïncidence*, — car ce serait *quatre coïncidences* qu'il faudrait enregistrer, dans le même mot.

Et puis, *Pènthésiléa*, qu'est-ce que cela signifie, en grec ?

Qu'en dis-tu, Cratyle ?

— Exactement rien.

Nous autres, Grecs, ne répugnons nullement aux solutions que nous avons en vain cherchées pendant des âges.

— Les Amazones de *Pènthésiléa* venaient, et ceci nécessairement, ô Cratyle, de l'Orient de Troie, de la Phrygie, ou Brygie, *Brig-gaïa*, *Bri-gia*, le pays fertile.

C'est le nom de notre *Brie*.

Elles venaient de la *Galatie*, qui était fondée bien des siècles avant la grande migration de Sigovèse et de Bellovèse.

Les *Scythes*, du Nord de la Mer Noire, ayant expulsé une de leurs castes, celle-ci vint s'établir sur la rive sud du Pont, sous le nom de *Bannis*, connus sous celui de *Parthes*.

Une autre caste de *Scythes* s'enfuit vers l'Oural, pour échapper à la domination des *Scythes royaux*, et ils sont devenus les *Cosaques de l'Oural*.

— *Bannis*, *ban-niz*, signifie *suprême-pur*.

Le nom des *Scythes*, signifie, en gaulois *syth*, *juste*, *rigide*, *orgueilleux*.

Le nom de *Parthe* signifie *séparé*, en gallois.

Parthu, diviser.

Ces *Parthes*, *Scythes* ou *Bannis*, ces *Gaulois*, fondèrent un empire fameux dont l'histoire est glorieuse, près de trois siècles avant notre ère et qui dura presque autant ensuite, depuis Arsace jusqu'à Artaban.

Le consul Crassus, qui s'ennuyait à Rome, se fit nommer gouverneur de la Syrie, et voulut aller cueillir des lauriers chez les Parthes : il y perdit ses légions au complet, 30.000 hommes, son fils et sa tête, que Suréna, maire du palais du roi, Orodès, lui fit porter, à la fin d'un festin, pendant la représentation d'une tragédie d'Euripide.

En grec.

Car ces Gaulois en étaient là, l'an 55 avant J.-C., alors que des Romains comme Cicéron, César, Varron ne comprenaient plus les *Atellanes*, farces, en *gaulois osco-ombrien*, que le petit peuple de Rome comprenait à merveille.

Suréna fit empailler la peau de Crassus et la suspendit à la voûte du temple.

Auguste eut pu tenter, plus tard, de tirer satisfaction de cet outrage ; mais, plus sage que Crassus, il écouta les « augures » et n'en fit rien.

Il se borna à réclamer au roi des Parthes les enseignes du présomptueux Crassus, — et sa peau de mannequin.

L'empereur Julien, dit l'Apostat, qui se trouvait si bien à Paris et à Trèves, « la nouvelle Rome », fut plus tard pris de la même démangeaison que Crassus, et s'en fut chez les Parthes accompagné du général Ammien Marcellin, l'auteur de l'Histoire des Bourguignons.

Il y périt une belle nuit, sortant de sa tente sans même être vêtu, à la mode des vieux Gaulois, pour repousser une incursion subite de quelque nouvelle Penthésilée : un trait l'atteignit dans le flanc, pour le malheur de l'Humanité.

Car quel bon chrétien n'eût-il pas fait !

Et quel sage empereur !

Et Julien expira sans pousser ce cri inepte qu'on lui prête : « Tu as vaincu, Galiléen », sa doctrine n'étant nullement de faire la guerre au Rédempteur.

SOCRATE, PLATON

— J'ai tout entendu, ô cher vieux druide, et je suis étonné de ta *Penthésiléa*, *Penthésilée*.

— O très bon, très sage, qu'as-tu fait de ta chère Xantippe ?

— Elle est dans quelque grand emporium, avec notre amie, la divine Aspasia...

— Aspasia, ici ?

— N'est-ce point la place à laquelle lui donne droit sa beauté, sa sagesse, sa vaste intelligence ?

— Assurément ; et c'est pour Paris un nouvel ornement, comme ta présence, et celle de Platon, et celle de Cratyle est pour notre pays un honneur insigne.

— Tu nous avais promis de nous parler de *Circé*, l'enchanteresse, qui retint Ulysse si longtemps sous ses charmes, et d'*Ulysse*, et de *Pénélope*, et d'autres encore, dont nous ne comprenons pas les noms.

CIRCÉ

— Commençons par la redoutable magicienne, *Circé*.

— Qui était *Circé*, ô sage des sages ?

— Fille de *Persê*, et du *Soleil*, *hélios*.

— Et *Persê* ?

— Fille de l'*Océan*.

— Tout cela ne te dit rien ?

— Rien du tout.

— Tu gardes en mémoire que *Circé*, lorsqu'*Ulysse* fut obligé de la quitter, donna au héros toutes les indications nécessaires à sa bonne navigation, précisant l'itinéraire maritime, les dangers, le chant mélodieux des Sirènes naufrageuses à éviter, enfin tout ce que ce célèbre navigateur devait faire et ne pas faire jusque chez les *Cimmériens*, où il devait aller

consulter le devin *Tirésias*, et la manière d'évoquer les ombres des enfers ?

— Je sais tout cela ; mais je n'y vois pas.

— Je vais te mettre sur la voie.

Circê, n'est-ce point le féminin de *circos* ? *kir-kos* ? *Cercle* ? *Circ*, en gaulois ?

Cette magicienne qui donne des détails si précis sur la *navigation*, ne serait-ce point le *cercle polaire*, la déesse de la *navigation* ?

— Parfaitement, ô cher ami ; je commence à soupçonner que *Persê* est aussi un nom symbolique ; mais qu'est-ce ?

En grec, *Circê*, c'est compris ; mais *Persê* ?

— Je te dirai sans désemparer que c'est du *gaulois*.

— J'en étais convaincu, car *Persê* ne signifie rien en grec.

— *Sê*, étoile...

— ...*l'étoile polaire* !

— Tu vois que tu savais...

— Mais, et *Pér* ? Le premier membre du mot ?

— Simplement *fér*, fixe, permuté en *pér*.

— C'est donc bien l'ETOILE POLAIRE !

Qu'en dis-tu, ô Cratyle ?

— Que cela seul vaut le voyage, en dehors du plaisir de retrouver notre cher ami gaulois.

HELIOS

LE SOLEIL, CÉSAR

— *Circê*, déesse de la *navigation*, devait être forcément fille de l'*Etoile polaire* et du *Soleil*, le navigateur se guidant la nuit sur l'*Etoile polaire* et le jour sur le *Soleil*.

Son nom, sa naissance ne sont point de fantaisie.

— Ton argumentation ne fait qu'acquérir de plus en plus de vraisemblance en se développant.

Et maintenant, vas-tu nous ravir aussi notre *Hélios* ?

Notre Soleil ?

— Non pas, ô très sage : je vais seulement *te l'éclairer*...

Ton soleil se nomme *élios*, *éélios* ; mais de quel droit ?

— Je me le demande ; car nous avons bien, en grec *êl*, qui peut être *élios* « apo-coupé », mais rien n'est moins sûr ; et ce serait, quand même résoudre la question par la question.

Viens à mon aide, ô mon maître ! ô Cratyle !

— Je suis ton disciple, après avoir été ton maître, ô très sage.

Cependant, ayant étudié les épreuves de notre ami, je crois tenir le bon bout.

El, *êl*, nous avons vu, dans plusieurs étymologies, que c'est le *Dieu* ; et, selon la méthode et avec le « tire-bouchon » gaulois, il ne reste plus qu'à extraire la racine d'*ios*.

Divin Platon, qui n'as pas encore soufflé mot...

— J'écoute.

— A nous trois, invoquons Athênê, notre sainte patronne : peut-être nous donnera-t-elle quelque rayon de son intelligence !

— *Rayon*, as-tu dit ? Voilà qui éclaire cette question solaire...

— Tire-nous donc de là, ô ami Platon !

— Dans notre grec, *ios*, n'est-ce point une flèche ?

Il paraît très évident que *êl-ios* est le *Dieu* qui lance ses flèches, qui darde ses rayons ?

Apollôn, que nous identifions avec *élios*, *Elios*, n'est-il pas le *Dieu des archers* ?

Son qualificatif *ékatos*, qui tire au loin, ne le désigne-t-il pas clairement ?

Voilà, je crois la question vidée ?

— Certes, divin Platon, et à notre satisfaction, car si le gaulois nous a fourni le *Dieu*, *êl*, nous lui

avons, nous, fourni ses flèches, ses rayons, - à moins que notre ami ne les lui barbotte aussi...

— Je m'en garderai, ô Cratyle ; mais je demanderai à Socrate ce qu'il en pense ?

— Je pense, qu'il ne serait pas sage, le premier terme, et l'essentiel du mot étant gaulois, *él*, de le compléter avec un mot grec, *ios*.

Je tiens *ios* pour étranger au grec ; mais que nous donnes-tu à la place ?

— Très sage, je ne suis pas riche, mais je te donne ce que j'ai : *aèth*, prononcé *aèz*, qui est une *pointe*, qui, avec *sa*, permuté de *ta*, grand, a formé *saèth*, *saèz*, « grande pointe, flèche », d'où *saette*, *sagetta*, *saetta*, latin *sa-gitta*.

Les Romains ont reçu ce mot des Gaulois, avec tout le reste.

César, *Saëz-ar*, signifie « Grand Sagittaire ».

Mais, ô très sage, il y a loin de *aèz* à *ios*, et qui veut trop prouver ne prouve rien.

Dans pareil cas, il faut laisser la chose en suspens ; et, comme le disent si sagement les deux auteurs que j'ai cités dans la préface de leur savant ouvrage, ne nous figurons pas être au bout de nos peines...

— *Oh ! it is a long way to Tipperary...*

— Certes, érudit Cratyle...

— J'apprends l'anglais, suivant ta sage recommandation, et l'argot et les patois : ce sont des mines celtiques...

— Nous sommes encore des pionniers, et ceux-là même qui auront bénéficié de nos travaux et de nos peines ne seront pas embarrassés de se gausser de nos erreurs inévitables.

Cependant, j'aperçois quelque chose de très présentable à comparer à ta flèche, *ios* :

Iau, principe du mouvement, mouvement ; *iaod*, qui se peut permuter en *iaos*, qui va de l'avant, et j'y vois transparaître l'*ios* grec.

I est la racine d'aller, aussi en sanscrit, et en langue... cheval également ; *os* est un augmentatif d'admiration, de tendresse ; *i-os* peut donc représenter la *flèche* dans son envol gracieux, fulgurant.

— De sorte que tu nous prends *Elios* en totalité ?

— Je vous laisse juges, chers amis.

Et n'oublions pas que *Iau*, en gaulois, est l'un des noms de *Jupiter*, de *Zeus* :

El-iau, le *Dieu Jupiter*, voilà qui est à creuser.

Le *Dieu-Soleil*.

Mais, ne pensez-vous pas que l'étude d'*Hypérion*, père de notre beau *Soleil*, pourrait nous permettre de confirmer ou d'infirmer mon étymologie ?

— Tel père, tel fils, ce dit-on...

HYPÉRION

— Que penses-tu, ô Socrate, de ce nom harmonieux ?

— Pour *Hyper*, nous sommes parés ; *hyper*, *super*.

Mais c'est encore le diable avec le reste, avec *ion*, et mon sacré « démon » ne me dit rien qui vaille.

Nous avons bien *ion*, en grec, mais c'est cette ravissante fleurette que vous nommez si gentiment *violette* ; et le père d'Apollon, du *Soleil*, n'est pas le fils d'une *violette*, et, surtout, il ne se cache pas modestement dans l'herbe !

— Je vais vous tirer d'incertitude, chers amis :

Iôn, est l'un des noms de la Déesse des Gaulois :

Iôn, « source, commencement, cause première, l'un des noms de Dieu, le Seigneur ».

Voilà une description de la divinité qui ne laisse place à aucune équivoque.

Hypér-Iôn est donc le *Dieu Suprême*, père, créateur du *Soleil*.

Et j'opine que votre *Elios* a dû se nommer

d'abord *El-iôn, Eliôn*, le DIEU-CREATEUR.

— C'est singulier, prudent Gaulois, comme les étymologies s'appuient les unes sur les autres, et se confirment les unes par les autres.

Et puis, si *Elios*, le fils, était Gaulois, il fallait bien que son père, Hyper-Iôn en fût un autre, avant lui...

Et encore, je ne chicane pas ton « hyper », « super » :

Mais *Y Pèr*, en gaulois, est LE PERE.

Et *Y-pèr-ion*, c'est DIEU-LE-PERE.

Nous en reparlerons à propos de la *Mère*, MAIRA gauloise.

— Chers amis, notre hôte nous comble, et nous lui savons gré de ses patients travaux.

Pourtant, il nous a promis encore Ulysse et Pénélope, et Calypso, et Nausicaa, et Alcinoüs, et...

Nous verrons que *mair* et *pair*, *mère*, *père*, sont formés *directement* du gaulois.

ULYSSE, ODUSSEUS

— Je commence donc par le sage *Odusseus*, que le latin a déformé en *Ulyssès*, *Ulysse*, par une permutation déjà expliquée, semblable au changement de *dacruma* en *lacryma*.

— Tu ne crois donc pas, Gaulois sceptique, à ce que le poète qui a chanté la gloire d'Ulysse, Homère en personne, fait dire à son héros de l'étymologie de son propre nom ?

— Pas un instant je ne me suis arrêté à cette étymologie que les rhapsodes ont trouvée sous leur bonnet, qu'*Odusseus* se rattache aux malheurs, aux traverses d'Ulysse, à qui Homère fait dire :

« Polloi gar émoi *odusanto* » : car beaucoup m'ont *haï* ou fait *souffrir*.

Souvent Ulysse répète : « J'en ai vu de dures ! », ce que nous traduisîmes en latin « *multa passus* ».

Le hasard me plaça un jour, à l'occasion du quatrième centenaire du *Collège de France*, fondé par François I^{er} à l'instigation de notre inimitable Guillaume Budé, que le grand Erasme appelait « la gloire de la France », me plaça, dis-je, sur le chemin du prince des hellénisants, — le co-prince de Desrousseaux, le fils du père du *P'tit Quinquin*, qui s'affuble d'un nom grotesque pour entrer dans le colombarium du Palais-Bourbon.

Il s'agit du Grand Maître du Collège de France, que vous admirez avec tant de raison, et une conversation s'engagea précisément sur *Odusseus*, et sur sa chère et fidèle *Pénélope*.

Contrairement au bon Homère, qui *dormitait*, — on dit maintenant « roupillait » — étymologiquement, je tirai *Odusseus* d'*odos*, route, et *Zeus*, le Dieu :

— Le *Dieu des Voyages*, cher vieux druide ?

— C'est ce que le maître traduisit aussitôt ; mais sans paraître bien convaincu...

PÉNÉLOPE

J'attaquai alors résolument ma *Pénélope*, en grec *Pênélopê*, et je la fendis en deux morceaux :

Pênê, toile, et *lopê*, destructrice ; après quoi, je la recollai :

Pênê-lopê, Pênélopê, Pénélope.

— Quel père dénaturé, quelle mère sans entrailles, demandai-je au savant homme, aurait le cœur d'appeler sa fille « *Pénélope* » ?

— Surprenant, ô druide artificieux ! Mais il y a un mais :

Pênê est le *fil* de la bobine, et c'est le pluriel, *pêna*, qui signifie la *toile*.

Et puis, *pênê* est composé de deux longues.

— Et puis encore, je le sais, ô très sage, *lôpê*, c'est la robe, le manteau, qui se tire de *lopos*, deux brèves, « ce qui couvre, recouvre »...

C'est *lôbê*, par deux longues, qui signifie *mutation*, de sorte que, pour représenter, pour décrire *Pénélope*, qui *détruisait* la nuit la toile qu'elle tissait pendant le jour, il eût fallu écrire

Pêna-lôbê.

Mais il est évident qu'Homère ne connaissait pas plus l'étymologie de *Pénélope* que celle d'*Ulysse*, de *Circê*, de *Persê*, d'*Achille*, de *Nausicaa*, d'*Alcinoüs*, ni du reste.

Et encore, eût-il connu le sens de *Pénélope*, il se serait bien gardé de le dire, car il lui fallait, pour sa versification, *un pied de quatre syllabes, dont deux brèves entre deux longues*, soit *Pênélopê*, auquel il ne faut point toucher, sous peine de « destruction » totale.

Il lui fallait un « coryambe ».

— Nous sommes tous trois d'accord sur ce point avec toi ; et quant au passage de *lôpê* à *lôbê*, il ne souffre pas difficulté. Ces permutations sont constantes entre lettres du même ordre.

D'un autre côté, *pêna* signifiant *toile*, et *lôbê*, vêtement, ceci renseigne fort bien aussi sur la nature de la *toile* que tissait *Pénélope* : elle tissait le *linceul* de son beau-père, *Laërte*, son *vêtement de toile*, et le cher vieillard n'était pas plus pressé de s'en servir que sa belle-fille de le terminer.

Je préfère ton étymologie première, qui répond parfaitement à ce qu'elle désigne, comme celle d'*Odusseus* décrivant le *Dieu des Voyages*.

Je vois, malgré le recul des âges, un tel enchaînement dans tes démonstrations que je ne résiste que pour la forme.

PENELOPE EN FRANC-PICARD

LUPUS, LE LOUP

— O Cratyle, toi qui étudies nos dialectes et notre argot, saurais-tu ce que signifie *Pénélope* en *franc-picard* ?

— Pas encore...

— En franc-picard, — et Littré mentionne le mot en quelque endroit, — ce linge de toile que nos troupiers utilisent comme « chaussettes russes » se nomme *péna*, et *pénos*, en langage moins pur.

— Mais, c'est notre mot grec !

— Et *gâter* se dit *louper*.

De là le nom du *loup* : le « destructeur » ; qui a fait le *lupus* du latin, et le *lycos* grec.

— De sorte que « péna-loupe » répond singulièrement au même mot dans le grec, et mieux encore, puisque vous avez clairement le verbe *louper*, et *loupeur*, et *loupeuse*.

— Bien dit, ô Cratyle.

Et nos savants confrères finiront peut-être par comprendre qu'ils négligent les sources inépuisables auxquelles ils pourraient demander les secrets du langage, les noms d'hommes, les noms de lieux, les mots de dialectes dans lesquels sont bien vivaces les racines qu'ils cherchent uniquement dans leurs dictionnaires fossiles.

Tout mot prononcé en Gaule par des Gaulois est *gaulois*, et c'est une naïveté de le marquer « mot populaire ».

ÉLOGE DE LA CHAUSSETTE RUSSE ET DE LA SOUPE NAPOLÉONIENNE PÉNA - PIED PROPRE

— Et cette *chaussette russe*, qu'est-ce ?

— Le *péna* est une bande de toile que les rustiques, les chasseurs avisés, les militaires enroulent autour de leurs *pieds*, et font remonter aussi haut que possible, jusqu'au jarret, pour chauffer leurs brodequins et leurs bottes.

Arrivé à l'étape, le troupier ôte ses *pénas*, se lave les pieds, et enroule dans d'autres *pénas* ses pieds fatigués.

Le *péna* se lave tous les jours ; deux paires suffisent aux armées.

Le *péna* est propre ; il est *gaulois*.

Pé-na signifie *toile*, et *pied-propre*.

On le suiffe abondamment, en bons débrouillards, et jamais on n'attrape d'ampoules, — surtout si on peut tirer une « carotte » au major et prendre le train...

Le *péna* est quasiment inusable, et il coûte si peu que c'est *un oubli stupide de n'en point faire un article, l'article premier de l'équipement militaire*, et civil, pour tous ceux qui ont à supporter les fatigues des champs, ou ne peuvent s'offrir le luxe quotidien de la chaussette, — qu'il faut sans cesse reprendre.

Il suffit de quelques instants pour laver les *pénas* de la journée ; et, dans les logis campagnards bien tenus, quelle propreté et quelle économie de temps l'usage des *pénas* ne procure-t-il pas !

— Si tu dis ça devant Xantippe, elle va m'en faire porter...

Car je ne la vois pas raccommoquant mes bas non plus qu'Aspasie reprisant les chaussettes de notre illustre Périclès...

— Daladier, le généralissime des Armées de la République, devrait immortaliser son nom en... généralisant l'usage du *péna*, car c'est avec les pieds de ses soldats que son prédécesseur, Bonaparte, — et avec de la bonne soupe, — gagnait ses batailles.

Deux points à surveiller de très près, et je m'y connais ; car j'en ai tâté, des *pénas* ; et la soupe, j'y ai collaboré bien souvent avec un succès d'estime...

LA CORVÉE DE PÉTOTES

Bonaparte, à l'Ecole de Brienne, faisait sa soupe, et son jeune frère Lucien, — le plus grand cerveau de la famille, — lui épluchait les légumes.

Il faisait la « corvée de pétotes ».

Quand on sait « faire la soupe », on peut tout faire ; et nulle part au monde ailleurs qu'en France on ne sait ce que c'est qu'une soupe !

— C'est la première chose dont nous nous sommes aperçus, cher vieil hôte réjouissant.

— Eh bien, mes bons amis, si on allait en manger une ?

LE CASSIS, LE CASQUE

— Maintenant que nous avons emporté de vive force le célèbre « camp romain », et planté dessus les aigles gauloises sous les apparences de nos trois couleurs glorieuses, nous allons jeter un nouveau coup d'œil sur le *cassis*, le *casque*, dont on a fait *cassida*, car je soupçonne véhémentement que « ce casque doit être à nous ».

Et d'abord, notons que les plus récents travaux étymologistes constatent que ce casque « romain » est « étrusque », comme l'avait supposé le bon Saint Isidore, évêque de Séville.

Isidore suppose qu'il faut lire *carsis*, le grec *cara* ayant la signification de *tête* ; mais où trouver cette finale, *sis*, sans laquelle il n'est point de *cassis*, même à Dijon, même à *Cassis*, — dont l'ancien nom, *Car-sicis Portus*, me laisse rêveur, étant formé de *Caèr*. fort, et *sizic*, heureux, plaisant, content, soit :

Fort-Plaisant, ce qui est à ce point vrai que les aimables compatriotes de l'abbé Barthélemy, père du *Jeune Anacharsis*, peuvent toujours proclamer à la face du monde :

*Qu'a vi Paris,
Ma noun Cassis,
A rên vi...*

— On s'écarte, patron ; on s'écarte du sujet.

— Attendez un moment, mon jeune maître ; on y reviendra ; car je commence à reconnaître mon « casque étrusque ».

— *Festina lentè !* Voilà un « cassis » qui m'intéresse joliment, après le « castrum ».

— Je ne puis aller plus doucement, mon bon Horatio.

Nous avons décortiqué la racine *cas*, de *castrum*, et nous y avons trouvé l'idée fort nette de *défense*, *fortification*.

— Et le *casque*, *cassis*, *cassida*, est en effet l'*armure protectrice* — de la tête.

— Et maintenant, voici, cher Horatio, la finale demandée :

Id, pointu, aigu ; et *iz*, même sens exactement.

— Alors, patron, c'est le « casque à pointe » ?

LE CASQUE POINTU

— Non pas : c'est le *casque gaulois*. le *casque pointu*, que chacun peut voir dans la collection des casques d'un musée, ou simplement dans la page des casques du *Larousse Illustré*, à la portée de tout le monde.

Ce *casque* est forgé entièrement en *fer de lance*, *concave*, depuis le *sommet jusqu'au front* ; et pour être pointu, il est pointu !

La *cassis*, la *cassida*, — c'est féminin, — des *Romains* est donc un casque *étrusque*, et ce casque *étrusque* est... *gaulois*.

— *Pulchrum ! ! Pulcherrimum !* Mais, cher ami, je deviens difficile à ton école ; et je vois dans ton lexique *gallois* que *cas* a deux acceptions bien diffé-

rentes, celle que tu as exposée, et celle d'ennemi, odieux, haïssable ?

— D'accord.

En voici la raison.

Caé, tu le vois, signifie *enclos*, *clôture*, *haie* et c'est de là qu'est partie l'idée de *caèr*, — d'où tous les *kèr* de Bretagne et de Galles, *mur*, *mur de défense*, *château-fort*, *cité fortifiée*.

Caèr est formé de *caé*, et du superlatif final *ar*, très.

L'autre *cas* a fait le « cass-eur », « cas-our », — d'assiettes ; *quatio*, d'où *quassus*, cassé.

— Je te suis.

— Alors est arrivé le dérivé *caèth*, *caèz*, attaché, « clos », captif, et c'est de là qu'est sorti le sens premier de *cas*, copieusement expliqué.

Cas est le mot *caèth*, *caèz*, plus brièvement prononcé.

Cas-ca, *casque-fort* : *casque*.

Cassius, *cas-y-ur* pour *cas-y-gur*, est le guerrier-casqué.

— Je vois parfaitement, ô mon vieil archi-druide !

Nous sommes « faits », pauvres Romains, n'ayant plus ni *camp*, ni *casque*, ni *chars*, ni *charrettes*, ni même une *brouette*...

— Je ne te les prends pas ; je te les ai prêtés, je te les laisse ; mais je te fais remarquer qu'ils sont à moi, en toute propriété.

LA CASSE ET LA « CASTROLE » LA SALADE DE NOS BOURGUIGNONS

— Voici donc notre *cassis*, *défense*, *armure pointue*, rentrée au bercail gaulois, et je vais l'envoyer au Musée de Saint-Germain, retrouver celle de *Saitapharnès*, de joyeuse mémoire, et la *cassida* au Musée de l'Armée.

— Qu'est-ce qu'une *casse* ?

— La *casse* est originairement un vase *rond*, à fond *plat*, en *cuivre* ou en *étain*, avec lequel on *puise de l'eau*, mais dont on ne se sert point pour *cuisiner*, comme de la *casserole*.

Le *latin* ne donne *rien*, ne prétend à *rien* pour ces étymologies, et on nous sert l'inévitable « *bas latin* » *caza*, *caséola*...

Et du moment que *casse* est en Picardie et dans le Berry, et possède ses correspondants en Suisse, Italie, Catalogne, Espagne, c'est que le mot est *gaulois*.

— La preuve, je ne la vois pas, patron ?

— Comment ! Vous avez oublié que *ca* signifie *fort*, *ce qui contient*, et *aès*, plat, superficie, targe, bouclier ?

La *casse* est clairement... ce qu'elle est : un VASE à fond PLAT.

On spécifie une *casse à rot*, si l'on veut signifier une *casserole à cuisiner*, allant au feu.

La *casserole* va au feu ; et le fond *ne peut être plat*.

C'est pourquoi on l'a nommée *cas-trol*, de *trol*, rond, une *casse-ronde*, — notre populaire et savante CASTROLE.

Littré et autres font de *casserole* un diminutif de *casse*.

Où donc trouverait-on un « diminutif » ainsi construit ?

On convient modestement que l'italien *casserola* est emprunté au français.

LA CASSOLE

La *cass-ole* est un « *fait-tout* », une « *cocotte* », de *casse* et OLL, déjà étudié, TOUT.

LA CASSOLETTE

Est, cette fois, un diminutif, celui de *cassole* ?
Littré et Diez le disent ; nous verrons bien.

CASSITEROLA, CASSITEROLE, CASTROLE

Nous avons dit que la *casse* est en cuivre ou en *étain*.

Pour une fois, faisons plaisir aux amoureux du grec, et disons que l'*étain*, *cassitéros*, en « grec », a pu donner *cassitérola*, *castrole*, et, par déformation, *casserole*...

Quant au grec *cassitéros*, *étain*, ce mot est bien long, et l'envie me prend de le *découper* ?

CASSITÉROS

BOURGUIGNON SALÉ DE LA SALADE

BOURGUIGNOTTE

LE CASQUE POINTU N'EST PAS

LE « CASQUE A POINTE »

LA TOUR D'AUVERGNE AU PAYS DE L'ÉTAİN

— D'où les Grecs, ou plutôt, les navigateurs de Tyr et de Sidon, les Phéniciens, tiraient-ils leur *étain*, leur *cassitéros* ?

Dis-moi, ô savant Cratyle ?

— Ils allaient en chercher le *minerai* dans les îles gauloises de la grande île de Bretagne, les Scilly, pour les Anglais, les Sorlingues pour les Français :

Les Grecs les nommaient *Cassitérides*, et la *cassitérite* était, et est encore, la *terre à étain*, le *minerai d'étain*.

Cassitéros ne peut être un mot, ni grec, ni autre :
c'est une *combinaison de mots*.

Si je commence par éliminer l'article suffixé, *os*, il me reste *cassitèr*.

— *Cas*, nous avons déjà vu cela.

Tèr également, — *terre*.

Y, c'est couru, l'article *le* :

Donc, *cas-la-terre*, la *terre-à-cas*, la terre à *étains*.

On dit « un étain » pour tout objet d'étain.

— Voilà qui est parfait, ô cher Cratvle.

Naturellement, tu n'as pas encore visité les Iles *Cassitérides*, les 145 îles de la *Corn-Wall* britannique, — *Cornu-Gallia*, — qui correspond à la *Corn-Ouaille* bretonne.

Là, tu aurais admiré la ravissante ville de *Bod-min*, *Bod Min*, l'ancienne capitale de l'étain, dont le nom est permuté de *Bod-fin*, la *fin du monde*, sur le cap *Land's End*, la *fin de la terre*, comme notre *Finis-tère*, et celui de l'Espagne.

La Tour d'Auvergne, capturé par un corsaire anglais sur la voie du retour de l'armée de ses triomphes aux Pyrénées, y passa le temps de sa captivité, en la compagnie de savants Cornu-Gallois et Gallois.

La Tour d'Auvergne avait emporté un paquet de son édition des *Origines Gauloises*, imprimé à *Bavonne*, pendant qu'il commandait les opérations de l'armée du Sud-Ouest, à la tête de toutes les compagnies de grenadiers ; et ses conversations avec ses savants frères de race, l'amènèrent à corriger son édition à tel point qu'il résolut de la détruire.

Et il utilisa sa captivité à en faire cette refonte qu'il nous donna, en 1796, sous le titre d'*Origines Gauloises*.

Son édition de Bayonne, publiée sous le titre de *Nouvelles Recherches*, par M. C. D. L. T. D. A. (Malo Corret de la Tour d'Auvergne). Capitaine au Régiment d'Angoumois, Membre de l'Académie de Madrid, a été presque entièrement détruite à son retour en France, par le scrupuleux savant : il n'en

existe plus que de rarissimes exemplaires, dont un à Carhaix, la ville natale du héros, et un à la Bibliothèque Nationale, don d'un camarade de combat qui ne voulut jamais le lui rendre en échange d'un tout neuf, ainsi qu'il le marqua sur la page de garde de son précieux volume, légué à la Nationale.

Cassitéros est donc un mot *gaulois*, prêté au grec, quelque soit du reste le sens qu'on voudrait attribuer à *cas* ; et notre *castrole* nationale est à nous, rien qu'à nous.

LES BOURGUIGNONS SALÉS

LA SALADE ET LA BOURGUIGNOTTE

Elisée Reclus, dans sa merveilleuse *Géographie Universelle*, qu'on ne peut lire en moins d'un an, et étudier en moins de dix, cite cette charge rimée à l'adresse des Bourguignons :

*Bourguignon salé,
L'épée au côté,
La barbe au menton,
Saute Bourguignon !*

que, faute de mieux, on se risque à expliquer en imaginant qu'un certain Bourguignon a été quelque part découpé et mis au saloir, comme les petits enfants que le bon Saint Nicolas, de Nancy, rappela à la vie...

Voilà les inepties auxquelles on a recours faute d'aller raisonnablement au fond des choses.

Il est bien évident qu'il s'agit d'un Bourguignon armé, « l'épée au côté » ; et si on regarde le reste de son armure, on lui voit tout d'abord son casque, sa *salade* en tête, sa « bourguignotte ».

Il est « salé » de ce qu'il est armé d'un « armet » qualifié « *salade* » ; voilà tout le mystère.

Naturellement, le jeu de mots s'est présenté tout fait entre cette *salade* et... l'autre.

LA VRAIE « SALADE »

La vraie « *salade* » n'est point ce que Voltaire imagine, à son tour, ce qui montre qu'en matière étymologique, il est fort au-dessous de ce pauvre Président Desbrosses, qu'il s'est complu à maltraiter, jusqu'à l'empêcher d'entrer à l'Académie, pour une sordide querelle de locataire à propriétaire : un cent de fagots que le « *faquin* » — c'est le terme que Frédéric employa, à cette occasion, pour qualifier son ancien favori, — reprochait au Président d'avoir coupé dans son bois.

Voltaire raconte que les soldats Français, guerroyant dans le Milanais, ont pris le terme de *salade* à l'italien *célata*, terme usité en Italie pour *casque*, comme en Espagne *célada*.

Et, allant encore plus loin, Littré explique que *célata* est venu à l'italien du latin *caélata*, *ciselée*, en « sous-entendant » *cassis* : *casque ciselé*.

C'est la déraison triomphante : Voltaire, Littré, l'Italie, toutes les Espagnes, et le latin pour accoucher d'une ânerie monumentale ; car le propre d'un *casque* c'est justement de *ne pas être ciselé*, et d'être aussi *lisse* que possible, ce qui est le dessin du *casque gaulois*.

Exception faite de *casque de parade*, qui n'est pas en cause.

Et tout cela afin de ne pas avoir recours au *gaulois*, en vertu de ce postulat que, « le *gaulois*, ça n'existe pas » — ou si peu — et de ce principe que si l'on est obligé de recourir au *gaulois*, il faut s'y résoudre le moins possible, et en désespoir de cause.

La racine de *salade*, *casque*, est on ne peut plus claire et simple :

Sal, gallois, gaulois cimbrique, *sauf*, en *sûreté*, *sécurité* ; *précieux* ; et *robuste santé*.

Salan, rendre *sauf*, et *sain* ;

Saldèr, sal-dèr, sauf, fermement, sécurité ;

Ad que nous avons souvent rencontré, indique l'action, d'où *sal-ad*, protection, — *salade*, notre excellente « *salade* » de tête, comme notre succulente *salade* de jardin, de *santé*, — la « *santé* du corps », comme le cresson de fontaine.

Littré recourt à l'espagnol pour trouver son « suffixe » *ade* ; mais sans le gaulois, *ad*, l'espagnol, le celte-ibère, n'aurait point cette finale *ada*, ni l'italien *ata*.

Sal, sauf, en *santé*, forme son *négatif*, *malade*, par l'addition de la finale privative *ou*, que nous connaissons déjà, — *ul*, humide, *ul-ou*, sec.

Salou, *malade* ; avec l'extension du sens à *pauvre*, *mesquin*, *sordide*, *vil* ; et le fait de rendre *malade* se dit

Salouad, — *salouade*, — sans le « suffixe espagnol »...

Les étymologies se pressent en foule avec cette finale *ad*, *ade*, que nous rencontrons partout ; *malade* ; *baign-ade* ; *escap-ade* ; et cent autres, ayant leurs correspondants dans toutes les langues de la série gallo-romane.

LA CELATA ITALIENNE

ET LA CELADA ESPAGNOLE

Une étymologie plausible encore :

Cel, gaulois, *cacher* ; *ata*, *ada*, « *ade* », forme une « *cache* », un « *masque* » :

Et ceci répond à point à l'objet.

LE SALE, LE SALAUD

Diez veut tirer *sale* de l'inévitable « ancien haut allemand » *salo*, pâle, trouble, terne ; anglais *sal-low*, couleur *maladive*, ne voyant pas, ne voulant pas voir que ces mots sont le mot gaulois *grammaticalement construit*, que nous venons d'étudier.

LA « SALADE »

La « *salade* » est le *légume de santé*.

Rabelais, très docte docteur, soignait le Pape Paul III, à Rome, au moyen de cette plante émolliente, dont la *laitue blonde romaine* est la plus belle variété ; et il en envoyait de la graine à son ami et protecteur, le Cardinal du Bellay, avec la manière de s'en réjouir.

Littré croit que la « *salade* » c'est tout ce qui se mange avec du *sel*, et que c'est abusivement que le nom a été donné à la « *salade* » du jardinier.

Et la *salade d'oranges* ?...

A refaire, Messieurs, à refaire, vos étymologies !

LE SALUT

Les étymologistes restent embarrassés devant le mot latin *salus*, salut, qui est tout uniment le gaulois *sal*, abondamment expliqué.

Hors du gaulois, point de salut !

Point de *santé*, de *sani-tâs*.

« Otez le gaulois, il n'y a rien ! »

Salus est composé de *sal* et du mot qui signifie *action, impulsion, effort, ous*, devenant *os* en composition ; on sait que la finale *us* du latin a remplacé la primitive, *os*, qui est prouvée par les Inscriptions, et qui correspond à la finale *os* du grec.

Le *salus* est donc l'action de sauver, le *sauvetage*, — le *salut*.

L'adjectif dérivé, *salutaris, salulaire, salu-tar-is*, ne se peut non plus former sans le gaulois *tar*, *principe*, de *ta* et *ar*, grand-supérieur ; ou encore de *dar*, supérieur, de *da* bon, et *ar*, supérieur, le tout donnant à *salu-tar-is*, salulaire, le sens de *supérieurement bon*.

Dar æ permute en *tar*, en composition, soit par permutation, soit par l'usage.

Tèr, nous l'avons vu, signifie *pur*, *saint*, sens qui convient admirablement aussi à *salutaire*, « *salutèr* », sans aucun intermédiaire, pourrait-on soutenir ; nouvel exemple qui explique comment les Gaulois ont si facilement appris le latin, *en raison des racines préexistantes du latin dans le gaulois*, — et que le *latin*, *lui*, *ne possède pas*.

Renan réviserait cette légèreté : « *le français est le latin parlé par les Gaulois* », sentence qu'il faut comprendre *cum grano salis*, à la lumière de nos démonstrations.

SALVUS, SAUF

Comment le latin *salvus*, *sauf*, a-t-il pu se former ?

Et le verbe *salvé*, être en bonne santé ?

Un seul moyen s'est présenté, le superlatif *sal-af*, *sal-av*, *très bien portant*, du gaulois, amené à *sal'f*, *sal'v* par contraction courante, et latinisé en *us* : *sal'v-us*, soit *salvus*.

Le provençal *salf*, *salv*, *sal* ; ancien catalan, *sal* ; italien, espagnol, *salvo* font cortège à leur papa gaulois *sal*, avec le latin.

Le sanscrit *sarva*, entier, intégral, peut s'y rattacher, comme le désire Littré ; mais c'est encore du *gaulois*, dont la racine *sal*, monosyllabique, est la vraie.

Le français *sauf*, *sauve*, n'a donc pas eu besoin du latin *salvus* pour naître.

On s'est donné, on se donne encore bien du mal pour différencier *salus* de *sanus* ; et c'est le même mot, par permutation de *l* en *n*.

SALVÈRE

Des centaines de dérivés sont issus de notre *sal*, *salf*, *salv*, et le moindre n'est pas le verbe « latin », *salvé*, se bien porter.

Salv a formé *salv-éré*, pour *salv-iré*, *très-sain-sauf*-*aller*, dont l'impératif *salvé*, « salut ! » et *salvéto*, intensitif, « *salut à toi !* », « *porte-toi bien, très bien* », la formule de *salutation* employée dans tout l'Empire des *millions* de fois par jour et qui eût été *inconnue des Romains sans le gaulois*.

LE SALUT A LA ROMAINE

Le « salut à la romaine » était donc le « salut à la gauloise », et les Romains n'eussent pu se souhaiter le bonjour sans aller à l'école du Gaulois.

Quant au geste, que l'on est en train de singer à Berlin, à l'imitation de Rome, il n'est pas plus « romain » que la formule.

Evidemment, les Romains, tout comme nos militaires, étendaient le bras droit largement pour saluer, mais ils ne le laissaient pas dans cette position, à l'imitation des fakirs, pendant 107 ans...

Ils ramenaient la main vers le front, la paume franchement ouverte vers celui ou celle qu'ils voulaient honorer, absolument comme nous l'apprenons au régiment, en France.

D'autres ramenaient la main sur la poitrine, ou sur le cœur, ou sur le front, selon le degré d'amitié ou de familiarité, de déférence.

Le Boche, lui, montre le *dos* de sa main, dissimulant sa *paume*, comme sa pensée, et regarde « *en-dessous* », celui qu'il salue.

Le « salut à la romaine » tel qu'il est pratiqué est le pendant du « pas de l'oie » ; et le *Duce*, que nos gens devraient apprendre à prononcer « à la romaine », pour le coup, *Dou-tchèèè*, devrait bien laisser aux Boches cette singerie, qui remplace le mouvement le plus noble de la rencontre des hommes.

L'Italie, terre du goût, de l'élégance, de l'équilibre, de la courtoisie et du bon ton, doit le rester.

— Patron ! la célèbre reine des Etrusques, *Tanaquil*, va-t-elle rester en carafe ?

TANAQUIL

— Je n'y pensais plus, entraîné par le développement des idées que les mots nouveaux ajoutés à notre bagage nous permettent d'aborder ; seule méthode possible, dans cette exploration de tout un monde inconnu :

N'avoir point de méthode.

— Tu vas nous parler de Tanaquil comme d'une vieille connaissance, ô cher vieux Gaulois divinatoire ?

— En effet, Horatio, Tanaquil est une âme près de la mienne, car cette reine était une *devineresse*, et c'est elle qui persuada son mari, Tarquin l'Ancien, roi d'Etrurie, de s'établir à Rome.

Après la mort de Tarquin, en 578 avant J.-C., elle fut assez habile et énergique pour faire admettre son gendre, Servius Tullius, à sa succession.

Son gentil nom ne signifie rien en latin, et, si l'on considère l'œuvre hardie, considérable, de cette prêtresse-reine, dans la formation de Rome, on est amené à chercher dans son rôle sacerdotal et royal le sens de son nom, du nom qu'elle s'est donné.

Dès lors, il suffirait de connaître toutes les formules, tous les procédés *divinatoires* des Etrusques, dont les rites religieux, les Augures, les Haruspices, et autres, ont été implantés à Rome, pour *deviner* le nom de la *devineresse*...

Il se présente deux racines gauloises quant à la *divination*, suivies d'une troisième pour indiquer l'*origine* de la prêtresse.

Tan, feu ; la divination par le feu ;

Ach, eau ; la divination par l'eau ;

Hil, progéniture : *fille du feu et de l'eau*.

Qui *devinait*,

Qui voulait réussir, qui réussit dans son projet

hardi, grandiose, par les deux éléments, les plus purs, les plus irrésistibles : le feu et l'eau.

Telle fut *Tanaquil*, en tout cas.

Et tous les mots et noms étrusques déjà étudiés répondant au gaulois, comme ceux que nous étudierons à propos de l'art militaire, il serait surprenant que le nom de *Tanaquil* fût seul à se tenir dans l'ombre, alors que ceux de *Tarquin*, de *Tarc'hôn*, des *Lucumons*, brillent en pleine lumière celtique.

HOCH ! MOCH ! BOCH !

— Il y a longtemps, patron, que j'attends après !

— *Hoch* est un cochon ;

Moch est un cochon ;

Boch est un cochon.

Le *Boche* est un cochon.

Nous avons vu, et ceci dans Grimm, le « père de la philologie allemande », en gaulois *grym*, puissant, ce que signifie *boch*, *poch* en allemand :

Le « *bocher* » est le *jactator*, *pulsator*, *clamator*, *vantard*, *brutal*, *gueulard* :

N'est-ce point le *boche* en plein, dans les trois dimensions ?

Mais, ce que n'a pas vu, ou voulu dire Grimm, c'est que *boch* est une forme permutée de *moch*, *cochon*, en gaulois.

Bocht est le fumier : *stercus* : l'excrément.

Bausch est une pustule, une tumeur ; en breton *bos*, la peste.

Si nos gens, en Alsace, ont toujours traité l'Allemand de *boche*, c'est que le sens méprisant du mot, mot oublié, leur est resté traditionnellement imprimé dans la mémoire.

Dans toute la France, *moche* est un terme courant, et n'est point précisément un compliment.

Dire de quelqu'un qu'il est « *moche* », répond à la racine du cochon, — *moch*.

Moch a deux radicales, *mo*, continu, et *och*, grognement :

Le *grogne-toujours*.

C'est *moch* qui, par permutation, a formé *boch*, aussi bien que *boch* forme *moch*.

En irlandais, *mouc*.

Fy, et *och*, grognement, est encore plus intensitif que *mo-och*, *moch*; *Fy-och*, *F'och*, *Foch*.

Le général *Hoche*, tout comme notre glorieux maréchal, porte un patronyme gaulois honoré de tous, et dont nul n'a à rougir.

Toutefois, celui qui, avec Joffre, Clemenceau et le Poilu, a sauvé la Patrie, possède un autre patronyme à jamais resplendissant :

Foc, *Foc'h*, « foyer de flamme et de lumière ».

D'où le latin « *foc-us* », foyer.

LE COCHON, LE « CACHIN »

Les quadrupèdes, les oiseaux, les couleurs et autres caractéristiques, nous ont donné nos noms ancestraux, Mulet, Mulot, Cheval, Queval, Chamel, Lasne, Loiseau, Poisson, Blanc, Noir, Le Noir, Bédu, Blond, Le Blond, Rouge, Rouget, Le Rouge, Roux, Le Roux, Le Grand, Villain, Le Beau, et mille autres, qui portent le nom du cochon, cet animal utilitaire entre tous, dont le monde entier fait l'éloge aussitôt qu'il est mort, — ce qui ne lui est point particulier.

Je connais quantité de *Cochon*, fiers de leur vieux nom gaulois.

— Comment, patron, gaulois ?

— De *co*, rond et *chon*, permutation de *con*, rond et *beau...*, qui ne voudraient pour rien au monde renoncer à leur titre de *Cochon*.

On a signalé un *Cochon* qui deshéritait son fils pour avoir tenté de changer son nom de *Cochon* au Conseil d'Etat, en celui de *Cachin*, — qui signifie *mauvais chef*, *mauvais berger*.

Il y a des villages entiers peuplés par des *Cochon*.

Vers Colombes, Argenteuil, Cormeilles, Herblay, La Frette, Pontoise et plus loin, jusqu'en basse Normandie, si vous lisez une affiche de notaire pour la vente d'un lopin, vous y verrez que ce lopin appartient aux époux Clodomir *Cochon*, est borné d'un lez à Dame Veuve *Cochon*, d'un autre à Demoiselle Sidonie *Cochon*, et si le notaire, lui-même n'est point un *Cochon*, c'est une rareté.

Les *Hochon* sont légion, et *Hochon* est une autre racine du *Cochon*, l'aspirée H ayant été longtemps employée pour C ; et l'étant encore de par le monde.

Croate s'écrit *Hroate*.

Nous aurions ainsi cette fois encore deux racines entrelacées, *Hochon*, *Cochon*, par *ôn* augmentatif de *qualité*.

Cochon de haute lignée ; de première classe.

Un mien camarade du nom de *Hochon*, ingénieur distingué, « culot » d'une famille de cinq frères, n'est jamais aussi heureux que lorsqu'il se proclame « le dernier des cinq *Hochon* »...

— Et *Vignon*, patron ?

— *Mignon* est l'*ami* ; *Vignon* en est la permutation ; un ami se dit *Mignon* ; deux amis se disent *dau Vignon*, en Bretagne.

Pas de *pluriel* dans les noms français.

Bignon est la seconde permutation.

PORCUS, LE PORC

Bien entendu, on veut tirer le *porc* du latin *porcus* ; mais aucun latiniste, depuis Varron et ses suivants, n'a pu dire ce que signifie *porcus* en latin.

Le *porc*, toujours prononcé *por*, est de la même racine que le premier terme de *Porséna*, déjà étudié, *Por-séna*, le Prince du Sénat.

En Picardie, le cochon se dit le « seigneur », par dérision ; mais la racine ancestrale est restée gravée dans les mémoires : le *cochon*, c'est « le gros ».

Ce mot remonte aux premiers temps, et *por-cus* est là pour *por-cuz*, grosse *peau*, ce qu'est en réalité la *peau de cochon*, la *couenne*, surtout si on la considère avec sa couche de lard.

Le *porc* est un *pachyderme*.

LE BOUC

L'étymologie de *hircus*, *hir-cus*, le *bouc*, mettrait sur la trace d'une seconde étymologie de *porcus* :

Cus serait mis pour *gur*, mâle ; *hir*, grand ; *cus*, mâle, ce qu'il est, en effet ; et *por-cus*, le *verrat*, ne l'est pas moins.

Porcus a désigné aussi le *bélier* ; et tout cela donne de la vraisemblance à la seconde dérivation.

Por-cus, dans les deux cas, est le « prince », le *premier des mâles* ; et, dans le second cas, le *grand mâle*.

Nous avons trouvé la même idée dans *taureau*, *taurus*, de *ta-our*, *ta-ur*, le *grand mâle*.

LE SANGLIER

D'autre part, le *sanglier*, *aprinus porcus*, le *porc sanglier*, le « cochon singui » des Picards, — *singularis*, *solitaire*, *sanglier*, — est un *infatigable trimardeur*, courant, en « compagnies » de vingt à trente sujets, en une nuit, à des distances de plus de dix lieues.

Le téléphone joue entre chasseurs et fermiers des pays environnants pour organiser des battues matinales, dès qu'un raid de sangliers est signalé ; mais il n'est pas rare que ces destructeurs aient déjà gagné le large avant le rassemblement.

Eh bien, voici une racine galloise, cimbrique, qui nous tombe du ciel fort à propos :

Cuth, cuz, hovering, wandering, rest-less : rôder, errer, sans repos.

Cudd, peau, ci-dessus, prononcé par th doux ; Cuth, ici, prononcé par th dur.

Le *por-cuz, por-cus* est donc déjà le *gros-trimar-deur*, le *gros-sans-repos*, ce dernier sens répondant à sa féconde activité, qui lui vaut la plus noire ingratitude, et d'être traité de... cochon.

Et par ceux-là mêmes qu'il nourrit de son sang, ses boudins, andouilles et crépinettes ; de ses côtelles, de son lard, de ses jambons, hure, tripes et boyaux !

Et qu'il engraisse et graisse, et parfume de son saindoux !

Ah ! les « cochons » ! Les mufles !

Le plus cochon d'entre eux n'est pas celui qu'on pense.

LE COCHON ANGLAIS

HOLLANDAIS, BAS-ALLEMAND

ET LA JEUNE FILLE

DANOISE, SUÉDOISE, ISLANDAISE

— Patron, cela nous fait pas mal d'étymologies pour un seul *cochon* ?

— Une pour chaque pied ; ce qui vaut toujours mieux que pas du tout.

Pour s'implanter dans la mémoire des hommes, des peuples, dans la lente formation d'une langue, diverses causes ont collaboré à la création d'un même mot.

Les qualités, les défauts, la forme, hauteur, grosseur, l'harmonie de la voix, le groin pointu, et d'autres caractéristiques ont servi à créer le nom de l'animal.

En Picardie, dans l'Ile-de-France, j'ai entendu le mot prononcé *cachon*, ce qui signifie, *ca-chon*,

mal-beau, et cette désignation assez réussie date de loin.

Le cochon anglais se dit *hog*, qui est le *hoch* gallois étudié.

Il se dit aussi *pig*, et c'est ici qu'une incroyable farce philologique qui nous est servie.

« *Pig*, nous disent les étymologistes anglais, les *petits cochons*, les *porcelets* ; hollandais, *big*, *bigge* ; « bas allemand » *bigge*.

« Comparez l' « anglo-saxon » *pige* ; le danois *pige* ; le suédois *piga* ; l'islandais *pica*, JEUNE FILLE...

— Epatant, patron !

— Il y a encore plus fort, — *le torrent culinaire*, — qui est en train de mijoter.

Ainsi, les philologues en arrivent à tirer de la même origine le *petit cochon* et la jeune fille ?

— Et vous, patron ?

— Je dérive *pig* de *big*, gros, reconnu *gallois* par les mêmes étymologistes ;

Je confirme le mot par *pic*, groin pointu, du *gallois*, qui fait *pig*, en gallois.

Voilà deux des caractéristiques de notre *pig*, notre cochon anglais.

Le hollandais *big*, *bigge*, le « bas allemand » *bigge* sont également dérivés de *big*, gros.

En anglais, la fonte de premier jet, en « gueuses » oblongues, se dit *pig-iron*, *fer en cochon* ;

LA GUEUSE

En français, cette « gueuse » de fonte tire son nom de la *truie*, qui a le groin aussi pointu que son seigneur et maître, qui se dit, en breton *gouèz*.

LA FAMILLE DE GUISE

Qu'il ne faut pas confondre avec *gouiz*, savant.

La famille de *Guise*, qu'il faut prononcer *Güise* et non autrement, — on dit la ville de *Güise*, et les habitants n'ont pas le tréma ; ce sont de simples *Guisards*, — tire son nom de la *sagesse* et aussi de sa *haute taille* :

Je ne l'aurais pas cru si grand...

Une devinresse, une géante se dit *gouiz-an*, *gouiz-an*, grande...

Le *druide* est le *dâr-gwys*, par chute du *g* en composition et permutation de l'*â* en *é*, le *dérouiz*, *druide* : le *super-sage*.

Et notez que *pig*, pointu, a ses radicelles dans *pi*, petit, et *ig*, pointu : *pi-ig*, *pi'g*, *pig*.

Breton, *pi* et *pic* ; irlandais, *peac* ; écossais, *pic* ; italien *Pic*, *pico*.

Le *pic*, pivert, *pic-vert*, perfore les arbres.

La *pioche*, *pi-oche* est un *pic* « cochonnet », — un « petit cochon ».

— Et ces charmantes petites « anglo-saxonnes » et scandinaves ?

Allez-vous les laisser, elles et leurs parents, dans cette triste situation, celle des compagnons d'Ulysse chez Circé ?

— Que non pas ; je vais, comme cette magicienne, leur rendre leur forme humaine et féminine.

Pi étant expliqué, reste à examiner *gé*, pour obtenir notre *pigé*.

Et nous trouvons notre *gé*, gaulois, *aptitude*, *aptitude à progresser*, ce qui nous donne une *pigé* pleine d'attraits : une *jeune fille capable*, et *d'avenir*.

Piga et *pica* sont des variantes de *pigé*.

LA PIE ET LE COUCOU

La *pie*, *pica*, est ainsi dite de sa *cleptomanie*.

Quand on dit la « *pie voleuse* », on ne fait que traduire son nom gaulois.

Le *pique-poquette*, le *pique-assiette* sont dans le même sac.

Pica, en sanscrit, est le *coucou* ; il vole le nid des autres oiseaux.

— Et la *caisse*, patron ?

— Je n'y pensais plus ; je ne suis pas un homme d'argent...

LA CAISSE

Littré, Diez et toute la « *clergie* » linguistique ne veulent point que *caisse* soit de la même origine que *casse*.

Ils tirent *caisse* du « latin » *capsa*, qui n'est sûrement pas latin, du reste.

— Mais, patron, vous avez déjà exposé cette *caisse* en pleine lumière, avec *caèz* ?

— Assurément ; et les deux séries de mots, *casse* et *caisse* n'en font qu'une : ce qui *contient*, ce qui *renferme*.

LA CASSOLETTE

Quant à la *cassolette*, c'est véritable pauvreté d'investigation que d'en faire un « diminutif » de *cassole*, qu'il faudrait écrire *cas-olle*, avec double *ll*, « *fait-tout* », *oll* signifiant *tout*.

La *cassolette*, *cas-ol-ette* est le *vase*, la *boîte à parfums*, *OL*, qui a donné le verbe *ol-éo*, *oléo*, « je sens bon », préférablement, car le verbe comporte aussi le sens contraire...

Oél, *oléo*, *éol*, *ola*, gallois, breton, irlandais. — *huile*.

Oléom, oléum, latin, — huile, a simplement ajouté l'article *om, um*, aux racines gauloises.

Le mot gaulois a ses racines dans *oll*, tout, et *éo*, *éou*, glissant, doux, clair, — en un mot, « huileux ».

— Et ce vieux sanscrit, patron ?

— Ce vieux sanscrit ne donne rien ; autrement, ça se saurait ; pour ma part, je n'ai rien trouvé dedans.

Tous les mots correspondants dans toutes les langues de l'Europe sont issus des deux racines gauloises de l'*huile* et de l'*olivier*.

L'OLIVIER

— Même l'arbre sacré de Minerve, d'Athênê ?

— Surtout celui-là.

Voici la kyrielle des noms de l'*huile* aux quatre points cardinaux :

Grec, *élaion* ; français, *huile* ; écossais, *ola* et *uill-éadh* ; vieux français, *oile, oille* ; provençal, *ol, oli* ; d'où l'*aill-oli*, ail pilé, dans lequel on égoutte lentement de l'huile comme pour la mayonnaise, en tournant le mélange d'un mouvement dextrogire ou sinistrogire, mais toujours le même, — autrement c'est une ratatouille...

— Patron, je vois que le *Larousse Illustré*, qui donne la formule scientifique de l'*aill-oli* qualifie de mot « patois » le provençal *oli* ?

— Ceci fait partie de l'ânerie générale dont nous avons fait bonne justice. Le provençal, le vieux provençal est une mine celtique, gauloise, comme tous nos dialectes provinciaux de France, de Belgique et de Suisse.

Raynouard a même voulu en faire la langue-mère.

Rentrons dans nos huiles :

Wallon, — le *Wall-ôn* est le Gaulois-magnifique, *Fort-le-plus*, celui dont Jules César écrivit « fortissimi autem Belgae », — ôle ; Hainaut, *ole* ; picard,

eule ; « allemand », *eule*, *öle* ; espagnol, portugais, *oléo* ; vieil espagnol et italien, *olio* ; anglo-saxon, *élé*, *äl*, *äle* « vieux saxon », *olig* ; vieux frison, *hol* ; danois, *olie* ; suédois, *olje*, prononcé *olye* ; islandais...

— Patron ! patron !

Ne serait-ce pas, cette huile, cette onction, la racine de l'anglais *holy*, saint, et des mots de même sens dans toutes les langues du Nord ?

L'onction confère la sainteté, à l'*oint du Seigneur*, depuis les temps bibliques, et bien avant, c'est probable.

— Assurément *oli* est une des racines de *holy*, *heilig* et les autres ; mais notre *sal*, en est une autre, si vous vous y reportez.

Nous verrons en temps et lieu, si l'espace ne nous manque pas, ni la patience du lecteur.

Terminons notre nomenclature des *huiles* :

Islandais, *olia* ; slave, *oliwa*, *oley*.

Et maintenant, à nous deux, ô savant Cratyle !

— Vas-tu aller jusqu'à disputer l'*olivier* à *Minerve* ?

— Assurément ; à moins que tu ne le défendes ?

— C'est que je ne vois pas comment m'y prendre.

SOCRATE ET PLATON A LA RESCOUSSE POUR L'OLIVIER

— Et toi, ô très bon, très sage, viens à l'aide de ton vieux maître !

— Je ne vois pas non plus, réflexion faite ; et toi, ami Platon ?

— Je vois clairement la première partie de notre *élaia*, *élaa*, l'*olivier*, que notre ami nous a expliqué déjà, *El*, la Divinité, Dieu ; et encore *al*, pluriel *élod*, *munificence*, ce qui, avec *aia*, forme poétique de notre *gaia*, *terre*, nous donne en l'*olivier* ce qu'il est en réalité : le *présent le plus divin de la terre*.

Nous aurions donc un mot *gallo-grec*...

— Comme tous les mots grecs, ô divin Platon...

Sans la *règle de permutation gauloise* qui fait tomber le *g* en composition, *gaia* n'eût pu donner *aia*, pour combiner le nom de l'olivier, *él-aia*, *élaia*, et le donner à la langue grecque.

Minerve, *déesse gauloise*, a donné à la Grèce, et au monde, le plus divin des arbres, qu'elle a fait surgir du sol de l'Acropole, l'olivier, qui, sans le gaulois, n'aurait de nom dans le grec ni dans aucune langue.

LA CUEILLETTE DES OLIVES : L'OLIVAISON

— Qu'en dis-tu, Horatio, de cette histoire ?

— Que je ne suis pas fâché, depuis le temps qu'on nous fait descendre des Grecs, que tu les fasses un peu monter à l'échelle, à leur tour.

— Où donc as-tu laissé Varron et Cicéron ?

— Ils sont dans ta bibliothèque ; ils finiront par y coucher.

Moi aussi.

Comment formes-tu *oliva*, olivier et olive, en latin ?

Et *olivum*, huile, huile parfumée ?

— Voilà qui n'est point difficile :

Li, c'est ce qui coule, et *lif*, *liv*, ce qui coule abondamment ; *ol-liv*, ton *oliva*, *olivum*, c'est l'huile, sortant du pressoir.

Le pluriel de *li* est *lion*, grande réunion d'eaux, confluent de rivières...

On a déniché également *li* dans le sanscrit, et on en a tiré du *liquide*.

LYON - LAON

LUGDUNUM, LOUDUN

— D'où sans doute *Lyon*, patron ? Le confluent du *Rhône* et de la *Saône* ?

— C'est le véritable nom gaulois de Lyon.

Le nom latinisé par les Romains, *Lugdunum* est composé de deux mots gaulois : *Luch*, lumière et *dun*, colline, en composition, *Lug-dun*, avec la finale sacramentelle en *um*.

Loudun, sur sa haute colline, vient de la même source.

Laon, très haut perchée sur un piton splendide, s'est appelée *Lugdunum*.

— Comment, voilà que tu nous ravis même la lumière ?

— La racine *luc*, de *lux*, (*lucs*, *lucis*), est uniquement gauloise.

Lucéré, en latin être lumineux, est le verbe *luc-éo*, lumineux-je-vais.

Lumen provient de *Luch-men*, *luch-main*, lumière-grande.

— Mais, et notre *olivaïson*, notre *olivette* ?

— *J'éclaire* la route, expliquant ce que je rencontre dans cette *randonnée*, à travers champs, à travers bois, par monts et par vaux, accrochant dans ma course, de distance en distance, à des points de repère choisis, des feux, des lampes de direction, auxquels ceux qui me suivront pourront rallumer leurs quinquets.

Cette *randonnée*, que les bons Français prononcent et font quarante millions de fois par jour, j'aurais bien envie de leur dire ce que c'est ; car ils n'en savent rien.

Je le leur enseignerai à propos du « torrent culinaire » de Jacob Grimm et de notre ami Varron...

L'*olivaïson*, c'est la *cueillette*, la *récolte des olives*.

— Que nous disons en latin, — pour autant que ce soit du latin — *olivitâs*.

— Eh bien ! Cher Horatio, n'as-tu rien retenu à propos de ce *tas* final ?

— Certes : c'est un *tâs* : et j'aperçois très bien *oliv-y-tâs*, *olive-le-tas*.

Qui s'écrit *tâs*, mais se prononce *tâ*, en français : un *tas*.

— Décidément, tu es un forgeron de la langue latine.

— Ce sont nos ancêtres qui l'ont, sur l'enclume gauloise, forgée, ô cher vieux druide.

— Au sujet du mot *tas*, il serait humiliant de rapporter toutes les naïvetés de nos étymologistes patentés.

C'est l'un des mots les plus courants ; ils n'y comprennent rien.

Olivétum, prononcé *olivétom*, voilà ton *olivette* : « un champ d'oliviers, une quantité d'oliviers ».

— Et de même *virgul-tom*, *vine-tum* et autres.

LA BONNE ODEUR ET L'AUTRE

— Nous avons de l'arriéré, patron, et Xantippe demande des nouvelles de *Nausicaa*, et de son papa, le roi *Alcinoüs*.

— Nous les retrouverons à point nommé ; mais il me faut en finir avec l'arbre sacré de Minerve, qui recèle plus d'un mystère.

Une savante conjecture tente de rattacher le latin *oléum*, *olivum* au grec *élaia*, que nous venons de démonter et de remonter : *él-aia*, en supposant la disparition d'un digamme, F et V, lettre éolienne, qui se serait trouvé inséré dans le mot, à l'origine : *élai-F-a*, et *élai-F-on*.

Cette création est parfaitement fictive, on le voit par le clair mécanisme du mot grec reconstitué en ses éléments : *él-aia*.

Le mot latin *oléum* s'est construit tout autrement, provenant directement du gaulois comme les formes correspondantes de toutes les autres langues citées dans notre nomenclature, avec la finale *um*.

OLOR - ODOR - ODEUR

La racine gauloise *ol* a donné *olor* et *odor*, deux formes du même mot, comme l'a bien observé Littré.

L'huile, *oléum*, *olivum* comporte le sens de *parfum*.

If, *iv*, « ce qui se diffuse fortement », « ce qui est projeté avec force », dans le gallois, répond à la lettre à l'huile odorante : *ol-iv*, d'où le latin *oliv-um* ; et, encore, *om* est un troisième mot de la même langue celtique, « qui se diffuse à la ronde », ce qui constitue intégralement l'*ol-iv-om* latin.

— Mais, patron, comment se fait-il que le gallois se serve d'un mot différent pour *odorat*, *parfum*, *sentir* ?

Le gallois dit *arogl*, et *arogli*.

— C'est que vous ne scindez pas le mot gallois : *ar-ogl* et que vous ne voyez pas que *ogl* n'est point un mot, mais deux mots : *og*, très actif, apte à se diffuser, et notre bonne *huile*, qui revient sur l'eau, *ol*.

Ar, *og*, *ol*, *ar-og-'l*, et finalement *arogl*, « huile, essence supérieurement expansive ».

Quant aux deux termes *odor* et *olor*, « odeur », Littré n'a pas eu tort de les confondre, le D et l'L se permutant en latin comme nous l'avons déjà vu dans *Ulysse* et *lacryma*.

Mais il y a bien autre chose, dans le latin comme dans le grec.

Le grec possède deux mots signifiant *odeur* : *odma* ou *odmê*, et *osmê*.

Or, *os* et *od* n'ont aucun sens en grec, ni *ma*, ni *mê*, qui est un négatif.

Et en gallois, *ma* possède l'acception de *produit*.

Et nous connaissons déjà le sens très flatteur de *od* et de *os* dans le celtique le plus certain, *os* (*plant-os*, *enfantelets*) *od*, excellent.

Les deux mots « grecs », *osma* et *odmê*, celui-ci devant exister sous la forme *od-ma* dans quelque dialecte, sont... *gaulois*.

Mê est « un agent », terme qui désignerait tout aussi bien la « création-excellente », l'*odeur*.

Le « grec » *odzô* (d'où *ozone*), *je répands une odeur* est formé de la même racine gauloise.

Le verbe latin *oléo*, *ol-éo*, « odorant-je vais », montre bien le sens d'*odeur* dans *oléum*, *oléom*, et *olivum*, *olivom*.

Ol-factif en est un dérivé.

LE FREIN ET L'ODORAT

Le *frein*, en latin *fraénum*, sûrement de *froénum*, comme *caélum* pour *coélum*, dont les savants les plus consciencieux vont chercher l'origine de midi à quatorze heures est un mot gaulois qui saute aux yeux d'un écolier gallois ou breton :

Froën, *narines*, *naseaux*, et *om*, autour : *la longe passée autour des naseaux du cheval*, ce qui fut le premier *frein*, et ce que nous voyons encore tous les jours.

Encore une curiosité, à l'appui de notre démonstration, puisée dans le grec :

Os-frain-omai, *je répands une odeur* (*os-phrain-omai*) ; « je sens ».

Nous y retrouvons notre *os* et notre *nez* : *froën*.

Le grec, qui possède ce verbe *composé* n'a pas le simple *phrain-omai*, — *frein-omai* ; privé de l'*os* des Gaulois, il n'a plus de nez ; il tombe à plat, invertebré.

L'ABBÉ ESPAGNOLLE

LA BLAGUE DU « BAS LATIN »

LE FRANÇAIS TIRÉ DIRECTEMENT DU GREC

L'abbé Espagnol, qui vient de disparaître, était l'auteur d'une théorie, qui faisait descendre le français directement du grec.

Cet ingénieux philologue et linguiste aurait pu tout aussi bien dériver le *grec* du *français*, en ajustant sa lorgnette de l'autre bout.

Un autre savant homme a conclu qu'il est oiseux de chercher le *gaulois* ailleurs que dans le *français*.

Toute exagération conduit à zéro.*

Toutes les langues de l'Europe et de l'Inde étant d'une même origine, on peut, avec l'art du « coup de pouce », tirer n'importe laquelle de n'importe quelle autre.

Mais, quand on arrive aux *racines* et aux *radicales des racines*, il faut, après avoir étudié des centaines, des milliers de mots essentiels de toutes les langues, reconnaître que le *celte*, le *gaulois* seul les possède, et qu'il est incontestablement la *langue-mère de ces langues*.

La langue anglaise est, elle aussi, une véritable *mine celtique*.

Ne comparons que deux mots du *gaulois* et du *grec*, *fêl*, que nous connaissons, « perfide », qui a formé le diable des Boches, « Teu-fêl » : le grec possède le même mot, « phêl-os », « trompeur-le », — « le trompeur » ; et passons à *fil*, *tortil*, *fil*, *fin*, qui a donné *fil-or*, « très-fin », poète, trouvère, et *fil-or-ès*, poétresse ; le grec possède le même mot bien connu, *phil-os*, *ami*, qui a donné des quantités de dérivés, et dont le sens s'étend à celui de « bien-venu », « aimable », ce qui est le propre du troubadour, du trouvère, du ménestrel, partout accueilli et fêté.

La dame qui se fait conter fleurette se dit *filogès*, dont le lecteur peut construire le mot aisément.

Où donc se trouvent les racines de ces deux mots « grecs » ?

Nulle part dans le grec ; elles sont dans le *gaulois*, *fy-èl*, et *fy-il* ; *fêl*, *fil*.

L'excellent professeur Espagnolle a, lui aussi, fort

bien vu que le *bas-latin* est une plaisanterie ; et c'est pourquoi son nom ne figure dans aucune Encyclopédie...

L'ARCHITECTE ET LE CUL-TERREUX DE BOCHIE

LE BAU, LE MAÎTRE BAU ET LE SABOT

LE « BAUDET »

L'ESCRIME A LA BAÏONNETTE

LE BALCON, LES BALKANS

— Patron, et *Nausicaa* ?

— Connaissez-vous encore, jeune homme, l'escrime à la baïonnette ?

— Je sors d'en prendre...

— Eh bien, à mon commandement :

Double pas en avant ! Coup lancé ! En tête parez et pointez ! Face à droite ! Double pas en avant, double coup lancé ! Face à Boche...

Voilà exactement ce que je suis obligé de faire : face de tous côtés à la fois : le latin, le grec, le sanscrit, tous les Boches, triples Boches et simili-Boches...

Nous allons un peu voir aujourd'hui à la fameuse *langue-mère pan-bochique*, et lui enlever son *cultivateur* et son *architecte*.

IL Y A « BAUER » ET « BAUER »

— Quel rapport apercevez-vous, mon jeune maître, entre un *cultivateur* et un *constructeur* ?

— Le cultivateur cultive la terre ; le constructeur élève des maisons...

— Grimm, « le père de la philologie allemande », prend le même mot, *bau*, pour *édifice*, *culture*, *campagne* : *aedificum*, *cultura*, *rûs*.

Et il fait le même verbe, *bauèn, cultiver et construire*.

Mais il n'ose faire le même *nom* pour le *cultivateur* et le *constructeur*.

Le *cultivateur* est le *bau-èr, -èr*, finale gauloise, *homme* ; l'*homme des champs*.

Le *maçon* se dit *maur-èr*, « l'homme qui construit le *mur* », mot gaulois passé au latin, *murus* ; l'*architecte* est le *bau-meister*, le maître de l'œuvre, de la construction » ; mais le *bau-èr* est le nom réservé au *cultivateur*.

C'est donc que deux racines différentes interviennent dans la création de ces mots que Grimm veut tirer d'une seule, — qui n'est du reste *pas* allemande, mais *gauloise*.

LE SABOT - LE BAU - LE MAITRE BAU

Bau, en gaulois, gallois cimbrique, est le *sabot, sa-bot*, du cheval, de l'âne.

C'est la *base*, le *support*, la *fondation* ; la *poutre* : en un mot, le *bau*, le « maître bau » et tous les « baus » de la construction maritime.

Le « *baudet* », sur lequel nos « scieurs de long » amarrent la grume qu'ils vont découper en madriers et en planches, l'un d'eux perché dessus, l'autre placé dessous, est ainsi nommé de ce *bau*, de cette *base*, de ce *support*, et non d'après le *baudet*, l'âne.

Aimez donc la raison...

Ce travail des scieurs de long de nos campagnes n'a pas toujours été aussi pittoresque, ni dangereux.

On aménageait une fosse dans le sol, soit en forêt, soit dans le chantier de bois, et l'on amenait une poutre au-dessus, débordant de quelques pieds un côté de l'excavation.

Sur cette poutre on faisait glisser la grume à débiter, et l'un des scieurs se plaçait dessous dans la

fosse, l'autre dessus. On faisait avancer la grume au fur et à mesure du débit, une seconde poutre de support placée en face de la première recevant l'extrémité sciée.

Et comment se nommait, du temps de nos ancêtres, cette poutre de sustentation ?

Et comment se nomme-t-elle encore de nos jours en gallois, en gaulois du Pays de Galles ?

— Justement, patron, un *baudet*.

Voici le mot et sa définition :

« *Bau-ad*, -*bau-ade*-, *bearer of a saw-pit* : « poutre-support d'une fosse de scieurs de long ».

Cette « *bauade* » se survit dans le « *baudet* » silvestre.

— Et l'on va chercher dans le soi-disant « germanique » *balké* la racine de notre *bau*, qui est gaulois tel quel !

LE BALCON - LES BALKANS

Et encore notre *balcon*, qui a donné *balcone* à l'italien, *balkon* à l'allemand, *balcony* à l'anglais, *balkon* au hollandais et à tout ce qui se fait de mieux partout au monde en matière de *balcons*.

Bal, gaulois, « ce qui dépasse, une éminence, un pic, une montagne » :

Les *Balkans*, de *bal* et *cân*, blanc : les *Monts Blancs*.

Le *balcon* est ce qui *dépasse*, *déborde* la maison.

Balch, proéminent, superbe, avec l'admiratif *ôn*, le voilà, votre *magnifique balcon*, sans la moindre « poutre » germanique.

Balch possède toute la série des dérivés, et n'est donc point un orphelin, un mot de rencontre.

LE BOUEUX - LE BOUEUR LE « BAUER »

Le cultivateur, le paysan, le *bauer*, est sorti d'une tout autre racine, qui n'a rien de flatteur :

Baou, boue, saleté, excrément.

De là *boue*, *boueur*, *boueux* que Littré consent à rapporter au gaulois.

Le *bauèr* est ce que les Halles dénomment le « cul-terreux ».

Baou-èr a fait l'allemand *bau-èr*, *bauer*, le hollandais *bouw-èr*, et *boer*, prononcé *bour* ; les *Boers*, que nous nous prononçons fautivement « Boërs ».

Baouai, malheureux, sordide.

Un « gros paour » dans le Nord et l'Est est un « grossier rustre ». Un « paour » est un « pauvre ».

Bave, *baver*, *baveux*, mots inconnus de nos grands maîtres ès-philologie, sont issus de la même racine.

La culture des champs et la construction sont deux arts parfaitement différents, et les deux tirent leur nom du gaulois.

Bau est la *base*, la *fondation*, la *poutre*, et l'idée de la *construction* en résulte.

Le verbe allemand *bauèn*, édifier, en est parfaitement tiré.

Le verbe *bau-èn*, cultiver, devrait s'écrire *bouw-èn*, *bouwen*, comme en *hollandais*, pour rester conforme à sa racine.

Nous allons voir tout à l'heure une autre confusion beaucoup plus drôlatique encore avec le « torrent culinaire ».

Mais finissons-en avec le « cultivateur », et reprenons-lui son autre nom « allemand », — qui n'est pas plus *allemand* que le premier : *ackerbauèr*, *ackermann*.

L'AGER « LATIN » ET L'ACKER « ALLEMAND »
LE « MAGUS » GAULOIS

Je n'ai pas lu sans surprise que le latin *ager*, « champ », n'a pas de correspondant en celtique, en *gaulois*.

MM. Ernout et Meillet citent pourtant l'ombrien *ager*, et si un peuple fut jamais Gaulois, ce fut le peuple « ombra », dont l'origine n'est pas plus douteuse que l'étymologie de son nom.

L'une des plus belles racines de la langue gauloise est celle précisément d'*ager*, *champ* :

Aig et *aeg*, « ce qui produit, enfante tout dans la nature ». Comparez *egg*, œuf, en anglais.

Er, ce qui fait pousser, donne l'*impulsion*.

Et voilà notre *ager* reconstitué : *aig-èr*, *agèr*.

Acker, allemand ; *ager*, danois ; *akker*, hollandais ; *akrs*, gothique : tout cela est gaulois, et ne peut être que gaulois, comme l'*ager* latin.

LE « MAGUS » GAULOIS

Une autre cause d'embarras pour nos chercheurs, et qui devrait leur être une raison d'en sortir, est la racine d'un mot gaulois bien connu : *mag*, *champ*.

C'est tout uniment notre *ma*, endroit, et *ag*, fertile, que nous venons de retrouver dans sa forme actuelle galloise : *aig*.

On ne se trompe pas en rattachant l'*ager* latin, champ, au verbe *agéré*, agir, faire, donc *produire* :

Ag, *éré*, pour *iré*, aller : *aller-produisant*, faisant.

Rappelons le breton *maguz*, très nourrissant, nourricier, de *mag*, nourrissant, et *ûz*, très.

L'ACKERMAN - L'ACRE DES ANGLAIS

Nous venons de reprendre notre *agèr*, notre champ, dont l'allemand a fait son *acker*.

Lui reprendre le *cultivateur* avec coule de source :

Acker-mann : l'homme des champs, mot *gaulois*, en long et en large.

Nos amis de Hollande sont obligés, eux aussi, de nous rétrocéder leur *akkermann* légèrement camouflé, mais que nous reconnaissons à vue de nez.

Et nos co-Gaulois, les Anglais, sont bien obligés de confesser que leur « *acre* » est de notre commune famille.

LE TORRENT CULINAIRE

DE JACOB GRIMM ET DES ETYMOLOGISTES LATINS
LA CUISINE MODERNE

Bach, torrent, rivus, torrens, pontifie Grimm, de la racine *backen*, cuire, torréfier, frire.

Et il ajoute : comme *torrens*, latin, *torrent*, de *torrere*, torréfier.

Enfoncée, la cuisine électrique !

Vous mettez vos œufs dans un panier à salade, et vous les plongez trois minutes dans le *torrent* : le temps de les avoir à la coque, pendant que vous beurrez vos mouillettes...

Ils sont à point.

Or, *bach* est, en gaulois, l'eau basse : *bas*, *ach* ; *ba-ach*, *b'ach*, *bach*.

Ach est l'eau, surtout l'eau courante.

C'est un cours d'eau sans profondeur, rapide.

Quant à la curieuse bévue des étymologistes de Rome, elle procède de la même ignorance, qui veut tirer du *latin* des mots qui n'ont rien de *latin* dans leurs racines.

Qui ne connaît le redoutable cri de guerre des Gaulois :

« TOR Y BEN » !

« *Brise la tête* » ! (*Bèn* permutation de *pèn*).

Voici déjà la moitié de votre « torrent » décrite, sinon « cuite » à point.

L'autre moitié se trouvera à sa place alphabétique, sans la moindre migraine :

Rhaint, « qui court à travers ».

Tor-rent, qui a fait le « latin » *torrens*, *torrent-èm* : « *qui court à travers en brisant* ».

Une seconde racine se présente d'elle-même :

Gra, qui précipite, soulève ;

Gran, en composition *ran*, *précipité*, *parsemé de rochers*, *semé de bas-fonds* :

Et voilà un « *tor-ran* » qui n'a pas l'air commode :

« *Qui brise, se précipite, sur les rochers, par les bas-fonds* ».

Et qui se prononce correctement *TOR-RAN*, bien qu'il s'écrive *tor-rent*.

Et voilà comme le français dérive du latin.

Et comment l'allemand est une « langue-mère »...

LA RANDONNÉE - LE PATRONYME « RANDON »

Si nous ajoutons à notre racine *gran*, *ran*, *précipité*, cette autre du gallois *ton*, *brisure*, *rupture*, permuté en *don*, *doun*, *escalade*, nous connaissons le sens original de *ran-don*, *ran-donnée*, qui est, dans le vieux français et le provençal, *force*, *violence*, *rapidité*.

Littré dit :

« *Randon*, terme vieilli : *course impétueuse*, *afflux impétueux* », et cite, de La Fontaine :

L'hiver survint avec grande furie.

Monceaux de neige et grands *randon*s de pluie.

Randonnée, de l'ancien verbe *randon*, « courir rapidement », est néanmoins dérivé, par Diez et Schéler de l'allemand *rand*, « bordure », « bord », même sens en anglais, et les étymologistes d'Angleterre suivent docilement cet oukase, que Littré se borne à signaler, ne pouvant se résigner à pareille sottise.

Une *randonnée* est bien une *course rapide et désordonnée*, et le terme sort limpide de ses origines, de ses sources gauloises.

Le patronyme *Randon* provient des mêmes racines, témoin vivant de leur véracité, en de nombreuses familles de France.

En Bretagne, le sens s'est reporté sur le côté mental, et *randon* signifie *rêverie*, *radotage*, qui est la *randonnée*, la *divagation* de l'esprit.

Cependant, en Vannes, « *randon* » signifie aussi *fierté*, *arrogance*, sens qui se rapproche du premier.

Les Ecossais prononcent *randoun*.

Les Anglais emploient largement le terme *random*, *at random*, *randonner*, *au hasard*, *sans but ni méthode*, et ils sont persuadés employer un mot germanique, tout comme les Français réduits à l'obédience philologique bochifiante de leurs universitaires les plus chamarrés.

Voilà le système qu'il faut faire *sauter*, si nous voulons *reprendre conscience de nos origines nationales*, et de leur suprême noblesse.

Un autre petit tour dans la *Loi Salique* va continuer à nous édifier.

LA PRINCESSE NAUSICAA
ET ALCINOUS LE ROI SON PÈRE
XANTIPPE ET ASPASIE
PLATON, SOCRATE ET CRATYLE

— Enfin, patron, vous voilà obligé de vous exécuter, car la gente Xantippe et son inséparable amie,

la divine Aspasia sont impatientes de connaître les raisons pour lesquelles cette princesse hospitalière et le roi son père se nommaient, elle *Nausicaa*, et lui *Alcinoüs* ?

— Oui, cher vieux druide ; car à nous trois nous n'avons pu satisfaire la curiosité de nos dames.

— O très bon, très sage !

N'as-tu pas deviné que *Nausicaa* ne peut signifier que la *gentille hospitalière* ?

— Et *Alcinoüs* ?

— Le *roi hospitalier, munificent*.

— En gaulois ?

— Cela va sans dire.

— Nous avons bien pensé à *naus*, navire ; mais comment arriver à *Naus-icaa* ?

— J'y ai songé également, ô Cratyle ; mais le nom est impossible à former et ne répond à rien.

Voici donc ce qui s'est passé véritablement lorsqu'Ulysse débarqua inopinément sur le rivage de l'île des Phéaciens, appelée ensuite Corcyre, et à présent Corfou.

Ulysse, naufragé, aborde le rivage sur son radeau, faute d'avoir trouvé à point le fameux dauphin sauveteur, et le voilà, vêtu simplement de sa force et de sa beauté, qui entend des rires joyeux non loin de lui :

C'était toute une pléiade de demoiselles d'honneur folâtrant autour de leur princesse, *Nausicaa*, tout en lavant et mettant sécher les étoffes et le linge de la maison royale.

Le héros ne fut pas longtemps embarrassé ; et c'est ici que le prince des poètes nous montre comment un homme de ressources, projeté nu sur un rivage inconnu, sait se tirer d'ennui en toute occurrence, tout en nous décrivant par le menu les scènes grandioses de l'antique hospitalité.

Cueillant une brassée de rameaux fleuris, rosiers roses sans doute, dont il abrite sa triomphante nudité, Ulysse s'avance vers la princesse.

Toutes les jeunes filles se sauvent épouvantées en apercevant cette espèce de dieu marin, couvert d'algues et d'écume :

Mais Nausicaa, consciente de sa dignité princière, et devinant l'infortune de cet hôte inattendu, lui fait signe d'approcher, et lui demande de s'expliquer.

Le sage Ulysse, que Minerve n'abandonnait jamais, vit l'impression que sa vue faisait sur la jeune fille, car il était beau comme peu de mortels, et il raconta, à sa façon, son aventure.

Le discours d'Ulysse est une merveille.

« Dois-je embrasser tes genoux » ?...

Mais il ne pouvait accomplir ce rite obligatoire du naufragé qui connaît son monde, car il lui eût fallu déposer son bouquet...

A sa vive surprise, Nausicaa, malicieuse, lui donna une réplique dont je garantis l'exactitude :

« Tu n'as mie l'air bête, ni méchant »...

« Mes compagnes vont te donner de quoi te laver et te dessaler, et te vêtir ; dirige-toi vers elles avec ton bouquet.

« Et puis, je te ferai guider vers le palais de mon père, et là, tu diras ce que tu croiras devoir dire ; et d'abord, tu prendras place parmi les convives et te restaureras, ce dont tu as plus besoin que de compliments » !...

Alcinoüs, roi fastueux et débonnaire, reçut l'hôte envoyé des dieux avec la plus grande bienveillance ; et, reconnaissant en Ulysse un homme de la plus haute sagesse et vaillance, il lui eût volontiers donné la main de sa fille ; mais il y avait Pénélope, la fidèle Pénélope qui attendait toujours, tissant et défaisant sa toile...

Alcinoüs, après avoir royalement traité et fêté son hôte illustre, lui donna le secours d'un de ses navires pour rentrer dans sa patrie, dans la petite île d'Ithaque, son royaume, où son vieux chien seul le reconnut, leva sa tête fidèle, et mourut de contentement.

Eh bien, amis, voici comment *Nausicaa* et *Alcinoüs* méritèrent leurs noms, composés *il y a plus de TRENTE SIECLES* de la glorieuse langue des GAULOIS, nos pères :

*Nauz, refuge, protection, sanctuaire, patronage ;
Nauzaiz, aimable, doux, tendre.*

Nauzic, Nausica, gentil diminutif de *Nauz*, que l'on reconnaît dans les noms et les mots bretons, comme *Perrina-ic ; Perrinette*, disons-nous.

— Patron ! Voulez-vous me laisser traiter le nom du roi ?

— C'est tout mon plaisir de vous voir aller de l'avant, mon fils.

— Oh ! nous connaissons maintenant tout de ce nom :

Al, munificent ;

Cyn, le chef, le roi ; et le :

Naouz que vous venez de nous enseigner :

Le roi-généreux-hospitalier.

— Cher vieux Gaulois, le nom du roi confirme celui de la princesse ; c'est étonnant de clarté, après tant de siècles écoulés !

— Un siècle, ô sage des sages, c'est beaucoup pour un homme ; mais trente siècles, c'est un instant dans la vie d'un peuple :

C'est trente centenaires se donnant la main...

O TAN - O DAN

Je voudrais, à mon tour, amis, vous demander ce que signifie cette formule de salutation dont vous usez, depuis toujours, en grec : ô *dan* ? ô *tan* ?

— Cela signifie « *ô cher ami* », sans doute ; mais on se demande pourquoi ; cela ne répond à rien en grec.

Et nous prononçons : *ô tan*.

— Ne serait-ce pas un abrégé familier de *ô-da-ôn*, ou d'*ô-ta-ôn* ?

— J'y suis : « *ô bon excellent* », « *ô bon très* », « *ô bon idéal* » ! *ô très grand* !

— Eh bien ! O très bon, très sage ?...

— Je suis un peu plus sage que ce matin...

TALASSIO

CHANT NUPTIAL DES ANCIENS ROMAINS

— Patron ! Les Romains s'impatientent ; ils veulent en avoir le cœur net, de ce chant nuptial de l'ancienne Rome, qu'ils ne comprenaient déjà plus de leur temps.

— Oui, cher vieux Gaulois de Gaule, tu nous fais tirer la langue, et voilà qui ne va pas sans compensation ; car tirer la langue conduit à se l'humecter...

— Cher Horatio, n'as-tu donc rien trouvé dans mes grimoires à propos de *Talassio*, *Talassus* ?

— Rien ; ni Varron non plus ; ni notre grand Tullius.

— Je vais te faire trouver.

La nouvelle épousee, selon le cérémonial réglé par l'archi-druide Numa quand il fonda Rome et lui donna ses institutions religieuses et civiles, portait, comme la coutume ancestrale en survit dans les Gaules, une *couronne* ?

— C'est entendu.

— Elle était conduite en voiture de gala vers la demeure de l'époux, et les filles et garçons lui faisaient cortège, en chantant un hymne à son bonheur.

Et *talassus*, *talassio* faisait le fonds de cet hymne.

— On nous a raconté que *Talassio* était un prince

Sabin, protecteur de la virginité, que l'on invoquait dans cet hymne ; c'était une ânerie monumentale...

— Merci, ô cher Horatio ! J'en ai eu ma part de cette fable...

— Alors, ô très savant Varron, ce fut une ânerie géniale...

— Cette couronne, chers amis, la mariée la portait où ?

— Sur la tête, évidemment.

— Tu as deviné, cher Cicéron...

Et de quoi était composée cette couronne ?

— Voilà ce que nous ignorons.

— Un petit effort, cher Varron, pour effacer ton prince Sabin...

— Je suppose que cette couronne était composée de fleurs symboliques, appelant la félicité, la fidélité, la fécondité, pour une heureuse et nombreuse postérité ?

— Je savais bien que tu trouverais, cher Varron !

Or, *talassio* c'est précisément en *gaulois*, une couronne de *genêts* et de *lierre*.

Le *genêt*, en latin *genista* et *genesta* se dérive de *géno*, j'engendre, devenu ensuite *gigno*, en latin, dont la racine provient du *gaulois gan*, naissance, *géni*, naître.

C'est donc clairement l'emblème de la *fécondité*.

Le *lierre*, votre *hédéra*, n'est-il pas celui de la *fidélité* ?

Sa devise jalousement respectée, « je meurs où je m'attache », voilà bien le secret du bonheur vrai.

Tâl, *gaulois cimbrique*, le *front* ; d'où l'anglais *tall*, prononcé *tôl* ; élevé, grand ;

Talaith, d'où *talass-us* ; pluriel *taléithion*, d'où le mystérieux *talassio* dévoilé, dont voici la description dans le lexique *cimbrique*, *gallois* :

« A band worn round the head ; a frontlet ; a headband ; a chaplet ; a radial crown ; a diadem » :

Bandeau porté autour de la tête ; couronne frontale ; bandeau de tête ; guirlande de tête ; couronne radiale ; diadème.

Ce que le lexique n'a pas expliqué, c'est la signification du second terme du mot : *aith*, *aèth*, *èith*, autant de termes pour dire le *genêt*.

Taléithion, par *th* anglais, est une *guirlande de genêts*, de nos jours ; et il est évident que dans les premiers temps de Rome l'orthographe la plus simple était en usage, et que les chanteurs prononçaient *talassion*.

— Et le *lierre* ?

— Le *lierre* porte un nom bien voisin du *genêt*, et c'est ce qui a fait le mariage des deux emblèmes qui s'accordent si bien.

Le *lierre* se dit, en cimbrique gallois, *io-roug*, *èizio-roug*, cette fois par *th* anglais *doux*.

Roug est « ce qui cherche à agripper », le *lierre*.
D'où *rugosus*, *rugueux*.

De sorte que, ayant déjà en *talaith* (par *th* anglais) une couronne frontale de *genêts*, nous voici, avec un autre *èithio*, le *lierre*, qui nous compose une couronne, une guirlande de *genêts et de lierre* entrelacés, comme il convient.

Talaith est le *front couronné de genêts* ;

Taleithio, *taleizio*, est le *front couronné de genêts et de lierre*.

— Je commence à comprendre, ô vieux Gaulois, pourquoi nous n'y comprenions rien.

Cet hymne a été composé par quelque barde choisi, qui a réuni dans son refrain tous les sens de sa poésie :

L'amour indissolublement lié à la fidélité.

— En effet, cher Horatio.

Cette couronne de *genêts et de lierre*, de *fécondité*, de *fidélité*, est aussi une couronne d'*amour*.

Car *èizio-roug* se dérive d'*èizior*, « qui adhère,

qui enserre », dérivé lui-même d'*aiz*, *zèle*, *chaleur*, *amour*.

Tout y est, dans cet aimable *talassio* !

La forme *talassus*, *talass-us*, est la première partie de l'autre, et se chantait probablement la première, pour être ensuite complétée par la formule intégrale, — *talassio*.

Le latin *hédéra*, lierre, écrit d'abord *édéra*, a sa racine dans notre *aidd*, prononcé *aiz* ; par permutation du *d* en *z*.

D'où tire-t-on le verbe latin *haéréo*, je m'attache ; *haési*, défini, *haésum*, — d'où *ad-hésion*, — participe ?

Les plus savants déclarent forfait sur *haéréo* :

Je dis que *haéréo* a dû s'écrire *haéséo*, et je ne m'aventure guère.

On a vu déjà combien fut commun ce changement de *s* en *r* dans le latin.

LE BALAI

LE BATON DE GENÊT DU MARIEUR BRETON

L'ORDRE DE LA GENETTE

L'ORDRE DE LA COSSE DE GENET

On fait des *balais* de *genêt*, du breton *balan*, *genêt*.

On en fait aussi des cannes, et la canne dite *baz-balan*, *bâton de genêt*, amoureusement enrubannée, est l'insigne professionnel et traditionnel du *marieur* en Bretagne, qui se rend en ambassade auprès de la demoiselle dont le cœur est visé, et la main sollicitée.

C'est que le *genêt* est toujours l'emblème de l'amour et de la *fécondité*.

Le marieur, qui porte le nom de son bâton, le « *baz-balan* », est généralement bien accueilli ; de multiples bolées de cidre le récompensent de sa

délicate mission si elle est agréée, — et adoucissent le déclinatoire d'incompétence dans le cas contraire.

Il est arrivé une fois, dit-on, que le « baz-balan » a été reconduit à coups de manche à balai, — qui est un « baz-balan » tout indiqué ; mais c'est à n'y pas croire, dans ce pays hospitalier.

L'ORDRE NATIONAL DU GENÊT

Charles Martel, le terrible roi des Francs, voulant encourager la maternité, fonda l'*Ordre de la Genette*.

Saint Louis, fils de Louis VIII, *le Lion*, avait dix frères et sœurs ; et, voulant célébrer son mariage par un acte familial et royal, il fit refleurir l'*Ordre de la Genette* sous le nom de la *Cosse de Genêt*, des cosses de genêt alternant avec les fleurs de lis d'or pour former le collier des dignitaires.

Le *genêt* est donc bien, dans la suite des temps, chez nos pères, l'*emblème de la fécondité*, et cette tradition nous rattache à nos frères de l'Italie gauleoise, fondateurs de Rome.

Ne pourrais-tu, cher Horatio, reconstituer ce vieil hymne nuptial, à ta manière ?

Et donner quelques bons conseils à la mariée ?

— J'y songeais, et ton « manche à balai de genêt » pourrait entrer dans ma composition, la jeune épousée ne devant pas négliger, à l'occasion, l'usage de cet antique accessoire de ménage.

Si son mari suit mes traces, par exemple :

Popine !

Chopine !

Coquine !

Copine !

Aussi ai-je pris la précaution de rester célibataire...

Mais pourquoi le Premier Consul de ta République, qui est en même temps le Chef de ses

armées, ne fait-il pas revivre cet Ordre National du Genêt ?

Car si la Nation devient stérile, où trouvera-t-il des défenseurs de la Patrie ?

— Je lui ferai part de ton ingénieuse idée, cher Horatio ; et, venant de toi, elle ne pourra manquer de lui plaire.

« SUR LE POUCE »

LE SABOT, L'ORTEIL

LA MOISSON, LE MOISSONNEUR

JULES CÉSAR

Comment se peut-il que personne ne sache ce qu'est le sens du mot le plus usuel, dans nos campagnes, le *sabot* ?

Et d'un usage courant dans les métiers les plus divers ?

Le sabot est simplement le *grand-bau*, de *ta*, grand, permuté en *sa* et du *bau* déjà expliqué.

Cette permutation initiale de *t* en *s*, nous l'avons vue dans l'étymologie de *ciel*, *coélum*, pour *ty-èl*, *to-èl-um*.

La voici de nouveau, cette permutation, et authentiquement exposée par Owen Pughe, dans *saèth*, *saètte*, *flèche*, de *sa*, permuté de *ta*, grande ; et de *aèth*, pointe : *grande-pointe*.

Saèth-ar, César, est le grand *sagittaire*.

Saèz-ar, — César, en latin *Caésar*.

Les Romains du temps de *César* ne comprenaient rien à leur nom, ni lui tout le premier.

On a été jusqu'à supposer un mot phénicien représentant une vague résonance se rapprochant de *César*, et signifiant « peau d'éléphant », un ancêtre de César ayant, pour la circonstance, tué un éléphant en Sicile...

Dans la *gens* Julia, dont est issu *César*, l'aîné portait toujours ce prénom.

Tout est dans tout... et la permutation de *César* est la même que celle de notre *sabot*, laquelle est la même que celle du *Ciel*, et du latin *Coelum*.

Que le *sabot* soit sans conteste un *grand-bau*, on le voit dans l'expression *baod troëd*, le *gros orteil du pied*.

Pluriel *bodiau*.

Bau étant le *sabot* du cheval, de l'âne, *bau-od* est un augmentatif de qualité, par *od*, souvent expliqué, — *unique, excellent*.

Le *gros orteil* est, en effet, le *bau*, le *point d'appui le plus solide* du pied.

Le mot s'écrit dans le gallois actuel *baoud* ; le pluriel *bodiau* montre que la forme étymologique qui se retrouve dans *bau-od* est la bonne.

Les pièces de bois, glissières que l'on fixe sous un traîneau se disent *sabots*, — en gallois *bodiau*, — les *baus du traîneau*, du *car*.

Veut-on introduire une idée de l'utilité, du confort que procurent les *bons sabots* à ceux qui ont la chance de les pouvoir porter fièrement ?

Alors, vous avez votre adjectif approprié en *da*, bon, dont la permutation en *th* anglais doux vous procure le *sa*, le *za* zézayé de votre sabot.

LA « MIN » OU BOUCHE « COCASSE »

« Manger quelque chose sur le pouce », voilà qui a fort intrigué les chercheurs, et Legoarant, cité par Littré, déclare la locution incompréhensible, puisqu'il est évident que c'est *sous* le pouce, et non *dessus* que l'on tient ce que l'on mange à la hâte, sans prendre le temps de s'asseoir ?

Eh bien, c'est encore « le peuple » qui a raison,

et qui va trouver dans le langage de la race, de sa race *gauloise* le fin du fin de la langue française.

Le *pouce*, gros orteil, a passé son nom au *pouce* de la main.

Et voici une expression galloise, cimbrique, gauloise, toujours vivante, vivace, qui explique ce que nos philologues ne s'expliquent pas :

Baodfédi, permutation de *baod-médi*, *pouce-récolter*, « manière particulière de ramasser avec le pouce ».

Quelle est donc cette « manière particulière de ramasser avec le pouce » ?

Allez au marché, et suivez les commères qui *goûtent les mottes de beurre* avant de se décider à faire emplette :

Elles passent délicatement le côté supérieur du pouce, l'ongle du pouce, effleurant la motte, et elles vous goûtent ça d'un air entendu, d'une bouche « *coccaèz* », (min *coccaèz*), — miam, miam, miam —, qui fait rigoler ferme la fermière indulgente.

Ce « *cocasse* » est encore un mot bien gaulois, français, déclaré « *de fantaisie* », par nos savantasses.

« Manger sur le pouce », c'est donc manger un petit morceau en passant, voire « *casser la croûte* ».

Cette expression se dit en gallois : *baod-fédi*, de *baod-médi*, *to reap over the thumb, a particular manner of reaping* : ramasser au-dessus du pouce.

LA MOISSON - LE MOISSONNEUR

LA BONNE DÉESSE « MATUTA »

LE MATIN

— Qu'en dis-tu, cher Le Brigant ?

— Toujours la même chose, mon camarade :

« *Otez le gaulois : il n'y a rien.* »

Je vois avec plaisir, en parcourant l'œuvre considérable des deux savants que tu cites abondamment, qu'ils ont fait au celtique, au Gaulois, une place très honorable ; mais ils feront davantage encore plus tard.

On en arrivera à me laver du stupide renom de « celtomanie » que d'ignares grimauds me font depuis plus d'un siècle et demi.

Et, en tout cas, je préfère être « celtomane » que « bochimane », en vieux coq Gaulois qui défends mon poulailler.

A propos de cette *moisson* et de ce *moissonneur*, que tu abordes dans ce chapitre, veux-tu me céder la parole ?

Car je vois quelque chose de passionnant, — pour moi, du moins...

— Je t'écoute, ô brave pionnier de la Renaissance gauloise ; et ce jeune maître va « en prendre de la graine », lui aussi.

— Si j'avais disposé des éléments dont la linguistique jouit maintenant, je ne me serais pas borné à affirmer la *primauté du celtique, du gaulois* : je l'aurais *prouvée*.

On tire *moisson* du latin *messis, messio-n-ém*, mais on ne voit pas que le latin ne peut former le *moissonneur*, qu'il dénomme *messor* sans savoir pourquoi.

Le verbe moissonner se dit, en latin, *méto, messui, messum, météré*, soit : *je moissonne, je moissonnai, moissonné, moissonner*.

Métééré, mét-éré, pour *mét-iré, moissonnant-aller*.

Où se trouve la *racine* dans le latin ?

La racine est gauloise, *méd., mét.* ; mûr, prêt à récolter.

Mad, mat, « bon » ; *ur*, « parfait » : voilà le fruit mûr, *mat-ur-us*, à *mat-ur-ité* ; il est *bon-parfait*.

Le gaulois « *mad, mât-ur* » a fait le latin *maturus*, et le français *mûr, m'ûr*, directement.

Et puis, *med, met*, d'ou le latin, *messis*, la moisson.

Médèl, méd-èl, les *anges de la moisson, compagnie de moissonneurs* ; et la *moisson*.

Dans le Kent, les fermiers font venir de Londres des compagnies de ramasseuses dans leurs houblonnières, et ces récolteuses se dénomment « *angels* », des « *anges* ».

Les gens du pays prennent cette angélique qualité pour un sobriquet, ces compagnies étant quelque peu « *mêlées* » ; mais c'est une erreur ; ces filles sont les « *anges* » de la moisson.

Elles font un agréable pendant en Angleterre à la « *sorcière* » du Pays de Galles, que les moissonneurs exorcisent à la cérémonie d'ouverture des travaux, au cri, *cri y fédèl*, « *cri (de) la moisson* » :

« *Tori pèn y wrach !* »

« *Cassez (la) tête (de) la sorcière !* »

La « *porte-guigne* », qui fait pleuvoir.

Par permutation, *médèl* est devenu *fédèl*, on le voit.

Dans *tori pèn*, la permutation de *pèn* en *bèn* ne se fait pas ; dans *tor y bèn*, elle se fait.

Vous me suivez, jeune homme ?

— Tout va bien, mon maître ; mais ce sont ces sacrées permutations qui me chiffonnent...

— Elles en ont chiffonné d'autres.

Ceci posé, nous trouvons le verbe issu de *mèd, mét. mûr* :

Médi, gallois, breton, *moissonner* ; et le verbe latin :

Méto, mét-o, moissonner.

La permutation du *d* de *méd* en composition a fait *messis, moisson*, avec *ys*, action, l'action de moissonner, le « *moissonnage* », dirait-on.

L'autre forme de *moisson*, en latin, *messio, mes-*

sion-èm, est formée d'un autre mot signifiant également l'action, l'impulsion, *io*, écrit en gallois actuel *iaw*.

Et voilà comme *le français moisson* est dérivé du latin *mession-èm*...

Mèssio, *mèss-io* est notre mot gaulois tel quel, donné au latin.

Quant à *messor*, *mess-or*, *moissonn-eur*, il est reconnaissable à sa finale gauloise *or*, permuté de *gor*, *gour*, l'homme, en composition, par chute du *g*, comme tous les mots ainsi terminés.

Si nous faisons une excursion dans le grec, nous allons y trouver que cette finale *iaô* indique une disposition à l'action ; et la finale *éiô* également.

Ainsi, *gélas-éiô*, avoir envie de rire ; *knês-iaô*, avoir envie de se... gratter.

Le grec est une langue celtique.

— Tu es un puits de science, ô cher Le Brigant !

— Il faudrait tout savoir et tout comparer ; la comparaison m'a toujours guidé ; mais à cette époque la documentation manquait, et l'intuition ne suffisait point.

On a fait des gaffes...

A toi de mieux faire !

L'AURORE

MATUTA ET LE MATIN

BORÉE

— Tu nous a enseigné, cher Varron, que l'*Aurore* s'est ainsi nommée de ce que les feux du soleil dorent le ciel avant le lever du jour : *ab auro*.

— C'est ce que je pense encore.

— Et je suis de ton avis.

Mais, pourquoi cette répétition, *aur-aur-a*, ou cette orthographe, *aur-ora* ?

— Je vois dans *aurora*, la *limite*, *ora*, du firmament, et dans *aura* une abréviation d'*auréa*, dorée.

J'aurais préféré *aur*, d'*aurum* ; or ; et *ora*, limite, donnant l'*horizon doré* ?

— Tout est bon, savant Varron, dans tes raisonnements...

— ...Une fois n'est pas coutume...

— Le gaulois *or*, « limite », a donné au latin *ora* ; il lui a donné son *aur*, *jaune*, dont vous avez fait *aurum*.

A mon sens, *aurora* est également une répétition de notre *aur* : *aur-aur*, répétition ayant force de superlatif, qui nous aura donné notre *aurore* telle quelle, et au latin *auraur-a*, *aurore-la*.

Homère appelait l'*Aurore* *rodo-dactylos Eôs, êôs, aux doigts de rose* ; mais l'*Aurore* nous offre aussi et bien mieux le spectacle de l'*or* en fusion incendiant, irradiant tout l'Orient.

Maintenant, je désirerais savoir pourquoi vous faites de la déesse *Matuta* une autre *Aurore*, ou, pour mieux dire, pourquoi vous dites que c'est la même chose ?

Matuta s'est ainsi nommée, vous le reconnaissez vous-même, cher Varon, en raison de sa *bonté*, — *ob bonitatèm*, par une tradition dont vous ignorez la base.

Où trouves-tu, dans le latin, le moindre rapport entre *bonté* et *Matuta* ?

Tuta signifie qui est en sûreté, et non *qui vous y met*.

Le gaulois, breton, gallois, irlandais *mad, mait, bon* explique le nom de *Matuta* ; *tud* est le peuple ; *Mad, Mat, tud* ou *tut*, « bonne pour le peuple ».

Autrement dit, la *mère du peuple*.

— Comment donc avez-vous été, à Rome, conduits à identifier l'*Aurore* avec *Matuta* ?

— Probablement comme nous avons créé « le

prince Sabin *Talassio* » pour expliquer le chant nuptial des anciens Romains ; *Romulus* pour expliquer Roma ; *Aventinus* pour expliquer l'Aventin ; *Latinus* pour expliquer les Latins :

On fait ce qu'on peut, cher vieux druide...

— C'est *matutinus*, matineux, matinal, qui a conduit à cette forgerie de *Matuta*.

Le *matin* se dit, en latin, *mânê*, — que l'on dérive de *mânis*, « bon, bienveillant, favorable », singulier de *mânès*, les *mânes*, les dieux *mânes*, les âmes des défunts.

Ce *mânis* est signalé « archaïque », c'est-à-dire mot des vieux temps, *inusité*, et connu seulement par son négatif, « im-manis », cruel, inhumain, féroce, affreux.

Sans le *gaulois*, où seraient les « *mânes* » de vos ancêtres ?

Où, vos « *Dieux Mânes* » ?

Que voilà donc des histoires pour éviter de nous dire ce que nous savons de reste, que *mânis* est un mot *gaulois*, dont nous avons relevé le plus gentil des dérivés :

Manon, *Man-on*, notre *Manon*, « idéale gentillesse », « parangon de beauté ».

Qu'est-ce donc que *mâné*, le *matin*, si ce n'est le *plus beau moment* de la journée ?

Man-is, de *man* et *iz*, nous donne le *maximum de la beauté*.

Et c'est bien l'*Aurore*, la belle *Aurore*.

Nous vous avons donné le « soir », *séra*, et tous vos dérivés, *sérénus*, serein, et toute la série, de notre étoile, *sérèn*, et vos *templa séréna*, les cieux étoilés.

Pourquoi ne vous aurions-nous pas donné aussi bien l'*Aurore* ?

Et l'*Aurore* des Grecs, *Eôs* ?

L'AURORE GAULOISE

— On te reproche, ô très savant capitaine, d'avoir dérivé le *matin* du breton *mintin* ?

— Ce n'est pas ce que j'ai fait de plus mal, et le bon M. Dottin a cru une fois de plus, avoir barre sur moi en cette affaire.

Le français « *matin* » n'a eu aucune influence sur le mot breton « *mintin* », *min-tin*, permutation de *min-din*, le « rouge horizon ».

Le « latin » *minium* est dérivé du gaulois *min*, lèvres, et ne peut montrer aucune autre racine.

Mais, du moment que tu fais revenir le *matin* de *matutinum* mis au monde par la Bonne Déesse Gauloise *Matuta*, dont les Romains s'étaient emparés, l'honneur est doublement sauf.

Ce n'est plus le *matin* des Français qui est *latin* : c'est le *matutinum* des Romains qui est *gaulois* !

— Et j'ai négligé la plus belle des étymologies : *Mad*, *Mat*, « bon » ; et *hin*, « temps », température.

Le « bon temps » de la journée : le *mathin*, *matin*, en... prise directe.

Le « *matin* » n'est-il pas, en effet, le meilleur moment de la journée ?

— Cher camarade, cher Malo, nous avons ici un champion qui nous venge des sarcasmes, même entortillés de compliments...

— Ami Le Brigant, le but seul importe.

Les savants très réels, les plus réfractaires, finiront par rendre les armes non point à nous, mais à la Raison ; et ce ne seront pas les moins ardents à regagner le temps perdu, avec tant de talents mal employés.

Ils doubleront les étapes, et nos vieilles jambes

auront peine à les suivre dans la voie que nous leur avons si péniblement déblayée.

— Hé ! Voici le seigneur Cratyle, et Socrate, et Platon qui suivent :

L'AURORE GRECQUE EST GAULOISE LE PHOSPHORE ET LA LUMIÈRE

— Tu vas te trouver mal en point, mon vieux druide, en face de cet illustre aréopage, si tu veux ravir à la Grèce, à Homère, son *Aurore aux doigts de Rose* ?

— On y parera, cher Varron.

— Ce serait trop cruel, cher vieux Gaulois !

— O très bon, très sage !

Pourquoi veux-tu garder cette *Aurore* merveilleuse, si elle n'est pas à toi ?

As-tu jamais réfléchi aux diverses formes du nom de l'*Aurore*, *Eôs* ?

— Certes ; mais je n'y ai rien trouvé qui me mît sur la trace du sens profond, du sens caché, de la racine, en un mot, de ce nom glorieux, essentiel de notre langue ?

— Voyons, que je te prête mon tire-bouchon gaulois, et tu vas trouver toi-même le secret de ce qui t'intrigue.

Le nom homérique est bien *êôs* ?

— Et l'attique dit *éôs* ; le dorien *aôs* ; l'éolien, *auôs*, ce qui doit se lire *aFôs*, par la lettre éolienne appelée *digamma*, et qui n'a du *gamma* que la forme alphabétique.

— Sais-tu bien, ô Socrate, ô *daôn*, que l'éolien est à consulter dans tous les cas difficiles ?

Le dorien n'est pas moins précieux.

Tous les dialectes grecs, excepté l'éolien, ont perdu une lettre, et la perte d'une seule lettre dans un alphabet est comparable à celle d'un *coëfficient* en arithmétique.

Alcée, Corinne, Pindare ont brillé dans ce dialecte, et ce dialecte primitif offre le plus d'affinités avec la *langue-mère*, le *gaulois*, ainsi que je vais t'en faire découvrir une preuve manifeste, éclatante, à la lumière de ton Aurore grecque...

— ...Qui est gauloise, je m'en doute, puisqu'elle n'est point grecque...

— L'éolien *aFôs* ne te conduit-il donc à rien, ô très sage ?

— Si fait : je vois *a-fôs*, *a*, alpha *intensitif*, et *fôs*, que nous écrivons *phôs*, la *lumière* ; en effet.

A-fôs, *a-phôs*, la lumière merveilleuse, la lumière des lumières, — l'AURORE : *aôs*.

— Je savais bien que tu trouverais.

Mais, dis-moi, *fôs*, *phôs*, d'où tires-tu cette lumière ?

— Cher vieux Gaulois, je n'ai pas de racine à t'offrir ; il n'y en a pas dans le grec.

— Jette donc un regard du côté *gaulois*, et tu trouveras toute la *lumière gauloise* pour éclairer ta *lumière grecque*...

— O cher ami ! J'y vois clair enfin :

Faw, de *ffy* et d'*aw*, « *a flowing from ; radiancy ; glory ; pre-eminence ; honour* », soit :

Flaw, un *flot* ; *émission radieuse* ; *gloire* ; *précellence* ; *honneur*.

Et ce n'est point tout ; ceci n'est pas « une réussite » ; il y a la suite, la famille de ce mot providentiel, si beau que je veux en dire quelques dérivés :

Flawz, *faoz*, notre *phôs*, lumière, retrouvée telle quelle, *radiation*, *splendeur* ; *flau*, radiation ;

Flaw-liw, splendide couleur d'or.

Les diverses formes de l'*Aurore*, *êôs*, *éôs*, *aôs*, sont dérivées de l'éolien *afôs*, et sont toutes purement gauloises.

Qu'en penses-tu, ô maître Cratyle ?

— Je pense, ô très sage, que te voilà très proprement « accouché », et qu'il est à jamais regrettable que notre ami ne t'ait pas prêté plus tôt...

— ...Son tire-bouchon !

La langue des Gaulois nous donne de notre *Aurore* une définition d'une exactitude, d'un sentiment poétique, d'une magnificence véritablement divine, qui décrit l'*Indescriptible*, l'*Aurore*, si belle que tout autre langage humain est impuissant à la célébrer.

Sans le *gaulois*, plus de lumière, plus de Phôs !

Sans le *gaulois*, plus de *phos-phore*, et l'*Etoile du Matin*, *Phôs-phor*, *Luci-fér*, le *Porte-Lumière*, y perdrait son nom.

AOTROU !

BORÉAS, BORÉE, L'AUORE ET L'ÆILLET

LE « PETIT VENT DU NORD »

BORÉ DA - NOS DA - BON JOUR - BON SOIR

— Bonjour, patron ! *Déiz vad, aotrou !*

Jour-bon, maître !

— En Bretagne, mon ami, on dit *aotrou* ; maître, seigneur, monsieur ; *an Aotrou Doué*, le *Seigneur Dieu*.

Mais, il n'y a pas un Breton bretonnant sur cent mille qui soit capable de dire ce que signifie ce singulier « aotrou ».

— De quel *trou* il s'agit...

— C'est pourquoi, si nous avons enfin à la tête de la République, de l'Université, des hommes capables de sentir combien sont profonds, puissants, les sentiments qui rattachent chacun de nous à la racine ancestrale, dont le vieux parler de nos pères est la chère expression toujours vivace, on se mettrait à cultiver sérieusement, pour la première fois, en Bretagne, depuis sa réunion à la vieille Gaule, cette langue si parfaite, si douce, si poétique qui

nous rappelle à tout instant notre origine gauloise, la plus noble qui fût jamais sous le soleil.

Les Anglais voient d'un très bon œil le *gallois* servir, dans les écoles de la Principauté de Galles, de véhicule à l'enseignement ; aussi, montrez-moi donc sujets plus loyaux à la Couronne que les Gallois ?

Si la misérable politique anglaise en Irlande avait été celle pratiquée en Galles, il n'y aurait pas présentement, aux Etats-Unis, près de vingt millions d'Irlandais, ennemis irréconciliables de l'Angleterre ; et l'Ile Verte, la Verte Erin, serait le plus beau fleuron de la couronne britannique, au lieu d'être un énorme brûlot attaché à ses flancs.

En Bretagne, les maîtres d'école et les professeurs devraient faire exécuter chaque jour un thème et une version d'une dizaine de lignes, de *breton en français* et de *français en breton*.

Et, en Alsace, de chaque dialecte alsacien.

Est-ce que cela nuirait à l'enseignement du *français* ?

Et du *latin* ?

Et du *grec* ?

Et des *langues vivantes* ?

Je ne cesse de démontrer, tout au contraire, que sans l'étude raisonnée du breton et de ses langues sœurs britanniques, la linguistique s'effondre de toutes parts.

« Otez le *gallois*, il n'y a rien ».

Je vais encore le prouver ; c'est « simple comme ...*boré da* », comme « bonjour », « bon matin ».

Mais il ne faudrait pas que nos Bretons se figurent détenir l'*unique source du gallois* ; le *français* est aussi foncièrement *gallois* que le *breton*, l'*irlandais*, le *gallois*, le *gallique* ; et l'*anglais* est une mine celtique.

BORÉE

— Qui ne connaît le fameux *Borée*.

— Le terrible vent du Nord, patron.

— Pas tout à fait, mon jeune maître : le vent du N. N. E., du Nord-Nord-Est, ce qui nous rapproche de l'Est, d'où il prend sa course et son vrai nom.

En gallois comme en breton, *boré* et *beûré*, c'est l'*aurora*, le jour naissant.

Et l'on sait que *Boréas* était, — et est encore, évidemment —, le *fils de l'Aurore*.

Elle-même fille d'Hypérion, — Dieu-le-Père.

Dis-moi, cher Cratyle, d'où tires-tu le nom de *Borée* ?

— Ah ! Très bon, très sage ! Réponds, toi qui as le tire-bouchon des Gaulois...

— O Cratyle ! Le grec nous a donné *boros*, dévorant, de *bora*, nourriture, et nous avons adopté cette étymologie populaire et facile.

Il s'agit de savoir si cet autre nom de l'Aurore, *Boré*, ne convient pas mieux ; et d'abord de connaître sa formation.

— O cher vieux Gaulois ! A toi la parole !

— Je vois d'abord les noms divers que les Grecs ont donné à *Boréas* :

Boréas ; *Boréês* ; *Borês* ; *Borras*.

Aucune de ces formes ne se peut tirer de *bora*, *boros* ; les finales ne signifient rien, en grec.

Bor, gaULOIS, est un *foyer*, un *orbe*, un *cercle*, qui répond exactement au *foyer de lumière* du soleil levant, de l'*Aurore*.

— J'y suis, ô très cher !

Nous avons déjà vu, dans la racine d'*aur*, l'*or*, cette finale de *Bor* : *au*, pluriel *euon*.

Et j'aperçois dans ton gallois cette racine qui revient dans *euad* (eu-ade), en anglais *pink* ; c'est-à-

dire *rose, rouge vif* sur tons blancs. C'est le nom que les Anglais donnent à l'*œillet*.

Bor-eu est donc le *foyer de lumière rose et d'or...*

Et c'est une description superbe de l'*Aurore*, sur le *fond blanc* du jour qui pointe.

— O très sage ! Tu nous dépasseras bientôt tous...

— Grâce à ton merveilleux *tire-bouchon...*

— Mais, et ce *Boréas* ?

Nous devons trouver un mot qui justifie le renom de ce terrible *aquilon*, qui transperce de froid les choses et les gens ?

Ias, voilà qui nous va :

Ias, what pervades or strikes through ; a shock ; a shock of heat or cold ; a shivering :

Ias, « ce qui envahit ou transperce ; un choc ; un coup de chaleur ou de froid ; qui fait grelotter ».

Je donne aussi bien le côté « chaleur » que le côté « froid », ces deux extrêmes se touchant ; le sens exact est une vague de froid.

Et voilà, ô sages de la Grèce, votre *Boréias*, *Boréas* par élision de l'*i*, *Boré'-as* retrouvé.

— Patron, une parenthèse ?

LA GLACE

— Vous êtes toujours instructif, mon jeune maître.

— Cet *ias* n'a-t-il pas donné tous les noms de la *glace* aux langues du Nord, prétendument « germaniques » ?

— J'en suis convaincu ; dites toujours ?

— Voilà notre *kyrielle* gauloise à travers tout le Nord de l'Europe :

Anglais, *ice*, prononcé *aïs* ; « anglo-saxon », islandais, danois, suédois, « vieux haut allemand », *is* ; allemand, *eis* ; hollandais, *ijs*, *ys*.

Mais, patron, où la maladie se complique drôlement, c'est dans l'effort des « germanisants » pour

tirer à toute force cette *glace* du « germanique ».

Oyez cette inimitable galéjade :

« D'une *hypothétique* racine « anglo-saxonne » *isar* ; gothique, *èisan* ; to shine, briller ; allié à l'allemand *èisen*, fer ; latin *aès*, cuivre ».

Qu'en dit Socrate, notre maître à penser ?

— Je dis que votre Le Brigant a raison :

« *Otez le gaulois, il n'y a rien* », que divagation pure.

Et c'est toujours le *gaulois* qui a *tout donné à tous*, qui est renié, frappé d'ostracisme, jusque dans les Ecoles de France.

Et pas seulement en Bretagne.

L'AURORE ET LE CHAR DU SOLEIL

Boré ?

Bor, « foyer, cercle de feu », c'est entendu, fixé ; et *rhé* course, d'où l'antique *rhéda*, le *char de course* des Gaulois.

Bor-rhé, Boré, c'est donc la *Course du Foyer*, de l'*Aurore*, et ceci met sur la trace du *Char de Phaéton*, des *Coursiers du Soleil* ?

— Mon jeune ami, vous êtes un maître.

EN BRETAGNE - L'AOTROU

L'ÆILLET, L'ÆIL DU LAPIN BLANC

— *Les bluets sont bleus*, — ne pas dire « *bleuets* » ;

Les roses sont roses, — rarement ;

Adieu mes amours ! — ça, c'est le pire.

— Vous êtes bucolique, ce matin, patron !

— *Trou-là-là, ça n'va guère !*

Trou-là-là, ça n'va pas !

— Cela devient grave, patron !

— Oui, mon jeune maître ; quand je lis les étymologies des pontifes de l'Ecole, qui ne trouvent

même pas l'étymologie de *trou*, c'est comme
Quand j'ai bu du vin clairet :
Tout tourne, tout tourne !
Quand j'ai bu du vin clairet,
Tout tourne au cabaret !

C'est l'œillet, ce matin, qui me met en gaieté.
Littré tire le nom de cette fleur de celui de l'œil,
« par assimilation », conclut-il.

— C'est probablement l'œil rouge du lapin blanc,
patron ; mais, dans un cas aussi grave, on prévient
les gens.

— Vous chercherez l'étymologie de l'œillet, mon
jeune maître, pendant vos vacances, avec celle de
l'*Aotrou*, puisque vous allez en Bretagne breton-
nante.

Vous y trouverez bien quelque pouilleux « toto-
nomiste » pour vous expliquer ces choses ?

— Pas d'espoir de ce côté, cher vieux maître ;
j'aimerais mieux l'apprendre de vous tout de suite.

— Hé ! Voici La Tour d'Auvergne et Le Brigant,
gaillards et guillerets, qui viennent celtiser gauloi-
sément avec nous : ils vont arranger l'affaire.

— De quoi s'agit-il, chers amis ?

— Cher Le Brigant, du *bon Dieu des Bretons* et
d'une fleur que les Marseillais de Marseille-lèz-Mar-
tignes nomment « piquassat », les Anglais « pink »,
et nous autres l'œillet.

L'AOTROU

— Commençons d'abord par le *Seigneur* ; après
quoi nous verrons la *fleur* ; mais pour celle-ci, je ne
réponds de rien, et notre ami Malo devra s'en
charger.

Nos Bretons nomment abusivement le Bon Dieu
« Aotrou » : il faut dire *an Aotrou Doué*, le *Sei-
gneur Dieu*, « aotrou » signifiant le *maître*, et, de
plus, ce que nos Bretons ne savent plus, le *profes-*

seur, le « maître », le savant, l'éducateur, le « sage ».

Il faut décomposer *aotrou* en *ao* et *trou* ; *ao*, intensitif ; *trou*, les divers sens que je viens d'indiquer.

Hors de Léon, on dit *otrou* ; en Vannes, *eutreu*.

La véritable orthographe serait *a-trou*, car dans *ao* l'*o* s'est introduit abusivement.

Les Gallois disent avec raison *athro*, *athrou*, par *a* intensitif, et *traw*, maître, éducateur : très docte, très sage, nom qui convient, ainsi compris, par toutes ses acceptions au Seigneur Dieu.

Le *t* de *traw* s'est permuté en *th* après l'*a* intensitif : *a-thraw*.

Voilà ce qu'on devrait enseigner non seulement à nos enfants de Bretagne, mais à ceux de la France entière.

Jamais on n'a trouvé l'étymologie de... *trouver*...

« Trouver » c'est « inventer » ; c'est la fonction du « savant », de l'*atraou*, — le « trouveur », le « trouvère » ; le « troubadour », le « trovatore » ; le « Troubad-our », l'*homme des Trouvailles*.

En gaulois, un *Trou* est un *Trou* ; et l'on *Trouve* en creusant des *Trous*.

Nos *trouvères*, nos *troubadours*, ces « maîtres » du « gay sçavoir » n'auraient point de nom sans l'étude du *gaulois*, du *breton*, du *gallois*.

Le celtique, le gaulois, est une langue philosophique, allégorique, dans laquelle le sens est donné par l'idée à la matière, en maintes rencontres.

Et maintenant, mon cher Malo, à toi la fleur, à toi l'*œillet*.

L'ŒILLET

— La racine galloise *au*, de l'*aur*, *or*, se retrouve en breton *au* et *eu*.

Et dans le Gallois *a-wi*, « très pur ».

L'*œillet* se prononce correctement *eu-lié* et non *eu-yé*, nous enseigne Littré.

Le patronique *Leullier*, prononcé *Leu-lié*, en est une preuve.

Il faut donc chercher la finale du mot *œillet*, « lié », dans les noms de plantes ou de fleurs susceptibles de s'y rapporter.

C'est la raison qui doit nous guider, selon ta devise, celle de Boileau.

Nous voyons dans le gallois *lysiau*, pluriel, collectif, nom générique des fleurs, qui suivi d'un déterminatif, indique de quelle fleur il s'agit.

Par exemple *lysiau mur*, fleurs de mur, pariétales.

Lus, *lous*, gallois, est « ce qui pousse », dont le pluriel régulier est *lyson*, et le pluriel collectif déjà donné, *lysiau*.

Lus, en irlandais, est le « pink », nom anglais de l'œillet.

— Nous semblons approcher, cher capitaine.

— Mon jeune ami, si le mot est celtique, *gauois*, nous trouverons certainement ; s'il ne l'est pas, nous en ferons l'aveu ; mais en aucun cas, nous ne retomberons sur l'œil du savant Littré.

L'irlandais nomme *lilé* notre lys, que Bretons et Anglais nomment *lili*, *lily*.

Ne pensez-vous pas, amis, que nos deux mots racines *eu* et *li* ne nous présentent pas déjà un *œillet*, *eu-lié* satisfaisant ?

Le latin *lili-um* dérive directement de notre *lili*.

Notre *lys* est le mieux construit de tous ; notre *Lison*, *Lisette* en est la gentille personnification : *Lis-ôn* ; *Lis-ette*.

Notre *liseron*, *lis-ér-on*, « *lis-coureur-mignon* » se convolvule autour de notre *lis* et de toute tige des champs.

LE LYS FLEUR DU ROI

— Ta prudence va de pair avec ta science, ô brillant capitaine.

Je vais te donner les diverses formes du *lys* dans les dialectes gallo-romans :

Provençal, *lili* ; *liri* ; *lis*.

Catalan, *lliri*, — avec le double *ll* gallois ;

Espagnol, *lis*, *lirio* ;

Italien, *giglio*.

Le grec dit *léirion*.

Que vois-tu dans cette gerbe de *lis* de tous pays ?

— Je vois d'abord que le grec *léirion*, qu'on veut apparenter au latin *lilium*, — qui est gaulois —, n'a aucun rapport avec lui non plus qu'avec les autres formes citées.

Il apparaît clairement que *léirion* est là pour *lis-érion*, et cet *érion* est tout simplement la *neige*, en gaulois EIRA :

C'est la *fleur*, le *lis blancheur de neige*.

Eira est l'un des mots gallois les plus connus ; *erc'h* est le breton correspondant, dans lequel l'aspiration *c'h* remplace la voyelle effacée par les siècles.

Eirian nous donne *brillant, splendide* ;

Eirian-rod, la *voie de neige*, la *voie lactée*, la « *route neigeuse* ».

Lis-éirian, *li-éirian*, a donné au grec l'*éirian*, d'où son *léirion*, dans lequel notre finale *on* est encore un autre signe de la magnificence de la *fleur de lis*, de la *fleur royale*.

Li-ri, *lli-ri*, *li-río* du provençal, du catalan, de l'espagnol ou celtibère nous disent et nous répètent que le *lis* est la *fleur du roi*, LI-RI.

Disons, si l'on veut, la FLEUR ROYALE ; et de la *rose* la *reine des fleurs*.

Voilà, mes amis, ce que je vois dans les arcanes de notre langue gauloise, dont les autres peuvent être fières d'être les filles.

ILION, FILLE DES DIEUX
LE BOUILLANT ACHILLE - PODAS ÔKUS
ULYSSE EST CONTENT DE NOUS
L'AIGLE - L'AQUILON

— O cher ami Gaulois de Gaule, ne nous as-tu pas promis l'étymologie du nom d'*Achille* ?

— Il ne m'en souvient pas, cher Cratyle ; mais qu'à cela ne tienne.

— Tu comprends, ami, Ulysse est enchanté de savoir pourquoi il se nomme *Odusseus*..

Il a trouvé dans un de tes bouquins un passage de Guillaume Budé, où ton sentiment est confirmé par ce grand homme :

« Ulyxês, conjecturam faciens, nomen *viatoris* esse *philosophi* censéo » :

« Ulysse, — *Odus-seus* ; — faisant une conjecture, je pense que c'est le nom d'un *savant voyageur-navigateur*.

— Oui, j'ai crayonné ce passage dans son *De Transitû Hellenismi ad Christianismum* » ; soit : *De la transition de l'Hellénisme au Christianisme*, qui m'est tombé sous les yeux un matin des fêtes célébrant le 4^e Centenaire de son Collège de France. J'en ai été à la fois charmé et un peu quinaud, car je croyais avoir eu la primeur de cette découverte, dont j'avais fait part, la veille, à un célèbre hellénisant du Collège de France, qui ne s'en montra pas très convaincu...

Je lui expédiai aussitôt le texte sacramentel de Budé : il était « fait ».

Grand prêtre de Budé, il ne pouvait le renier...

— Tu comprends que la question « *Achille* » va

de pair avec celle d' « Odusseus » ; et si on ne lui donne pas le sens de son nom, il va être obligé d'aller, avec Ulysse, qui connaît la formule, consulter à son tour le devin Tirésias...

— Pas la peine d'aller chez les *Cimmériens* de *Cimmérie*, grimée en *Crimée*, et de faire un trou carré dans la terre, pour y verser le sang évocateur d'innocentes bêtes.

— Tirésias est de mes amis ; et je l'évoque à volonté, grâce à un système à moi, que je te ferai connaître.

Voyons donc ce qu'était *Achille*, le principal héros de l'*Illiade*, en ILION.

Il-ion, progéniture des dieux, propago déorum.

— Tu tiens plus que tu ne promets, ô druide plein de patience.

— O daôn ! Je te dois beaucoup plus que tu ne soupçonnes ; et je te donne bien peu de chose, en retour.

Rappelons le premier vers de l'*Illiade*, et nous verrons ce que nous représente *Achille* :

« *La colère, chante, ô Muse, d'Achille, fils de Pélée* ».

Ce début campe le héros du poëme, dont la *colère* fait le sujet ; et cette *colère fut en effet terrible*.

Eh bien ! Il nous faut trouver une étymologie dépeignant *Achille* aussi clairement que celle définissant *Ulysse*.

Autrement, la « conjecture » serait vaine, et nous serions indigne de notre maître sagace, Guillaume Budé.

Que dirais-tu de ceci :

« *Dismal, gloomy, hideous, horrible, ghastly, savage, wild, fierce* » ?

« *De mauvais augure ; sombre ; horrible ; effrayant ; sauvage ; déchaîné ; féroce* ».

— Voilà qui ne ferait pas mal du tout, pour *un héros si fort en colère...*

— Et c'est là, en effet, l'étymologie d'*Achille...*

— ... qui ne signifie rien en grec...

— Voici cette étymologie :

Hyll, gallois cimbrique, avec les acceptions énumérées :

A-hyll, soit *A-c'hyll*, *Achille* : le TRES TER-RIBLE.

— Patron ! Je ne vois pas cette permutation qui ferait *ach* de l'*a*, alpha *intensitif*, ni dans le grec, ni dans le celtique.

— Aussi n'en ai-je pas besoin.

H se permute sans permission de quiconque en *CH*, et vous trouvez cette transformation de l'aspirée *H* en *CH* dans toute le moyen-âge.

Voyez *Hildebert*, *Hildebrand*, mutés en *Childebert*, *Childebrand*.

Et il est certain que ce *CH* remplaçant *H* se prononçait « à la bretonne », *C'H*, une aspiration remplaçant simplement l'autre.

— Mais, nous sommes en Grèce...

— Les *Gaulois* y étaient encore bien davantage, il y a trente siècles et plus.

ACH-HYLL nous donne : *Ascendance-Terrible*, comme alternative.

L'*aquilon* est encore plus terrible, *a-c'hill-ôn*, avec son augmentatif *ôn*.

L'*aquila*, l'*aigle*, est des mêmes racines.

— Et nos savants étymologistes, patron, en sont encore à patauger dans le *noir*, qui serait la couleur de l'*aigle*, *aquila*, et de l'*aquilon*...

LES PAN-ACHEENS TRÈS GAULOIS

Comment comprends-tu, ô très sage ! le nom des *Ac'haioi*, que l'on nomme si naïvement en France les *Achéens*...

— Et les *Achivi* chez les Romains ; puis enfin nous voilà devenus des *Grecs*...

C'est à s'y perdre, cher explorateur des anciens âges et des anciens peuples ; dis-nous ce que tu vois dans notre nom primitif, et tu nous combleras de plaisir.

— Les *Ac'haioi* étaient des *Gaulois*, j'en jurerais par tous les dieux de l'Olympe !

— Cher Cratyle, tu l'as dit ; cherche !

— Je prend l'*a*, alpha, intensitif, et, sachant, selon tes tables de permutation, que le *c'h* dans ce mot composé, ne peut être que *c* ou *g* permuté, dans *a-c'haioi* le mot *gaioi*, ou *caioi*, et, sachant que *gal* signifie *brave* en *gaulois*, nous voici en face d'une étymologie raisonnée de notre nom, dont nous avions perdu jusqu'au souvenir :

Très-braves, A-c'haioi ; ou les Braves-Gaulois.

— O savant Cratyle, pousse encore un peu plus loin ta démonstration.

UBI TU GAIUS EGO GAIA

— Je voudrais demander à notre cher Horatio ce que signifiait cette formule du mariage romain, que prononçait la fiancée :

Ubi tu, Gaius, égo Gaia !

Et plus anciennement : *Ubi tu Caius, égo Caia.*

— Il fait soif ici, ami Cratyle, et je laisse la parole à Caton, Cicéron, Varron..., qui n'en sont point encore revenus du coup de *Talassio*, « prince Sabin ... »

Pour moi, c'est couru : c'est encore *une formule gauloise*.

Allons, Varron ! En avant !

— C'est que je n'en sais pas plus aujourd'hui que de mon temps ; que dit notre Tullius ?

— Je dis comme toi, et Caton dit comme moi ; laissons faire Cratyle !

— Je pense, écartant le *postulat romain* d'une Rome « romaine » une fois pour toutes, que cette formule est parfaitement claire :

Ubi tu Gaius égo Gaia signifie manifestement :

Ubi tu Gallus ibis, égo Galla ibo :

Où tu iras, Gaulois, j'irai, Gauloise !

La formule primitive disait *Caius* et *Caia* : c'est le même nom ; *Caius* est devenu *Gaius*, répondant à notre *Gallus*, qui est resté.

— C'est donc, cher Cratyle, sous cette formule matrimoniale, le texte de notre vieille loi :

« *La femme doit suivre son mari.* »

Cependant, de *Gaius* et *Gaia* à *Gallus*, *Galla*, il y a, ami Cratyle, un pas à franchir ?

— C'est le même que pour nous autres *Ac'haioi*...

L'explication, ô Tullius, est écrite sur la terre italienne, où *Gallia* se prononce *Gaïa*, dans l'antique cité des Gaulois Sénons, *Séna-Gallica*, *Seni-Gallia*, que les Italiens prononcent *Sini-Gaïa* et écrivent *Sini-Gaglia*, pour *Séni Gallia*.

A-Gallos forme excellemment *A-C'haios*, et, au pluriel, *A-c'haioi*, l'a initial obligeant le C à permuter en C'H.

Il n'est point de mot aussi mal construit que celui d'« *Achéén* », qui fait des *Pan-Gaulois*, *Pan-Ac'haioi*, les Grecs ligués contre Troie, Ilion, la ligue des... *Panachés*.

— Cher Cicéron, nous voilà dans de beaux draps, entre ces Grecs savants et notre Gaulois...

— Nous sommes coincés, cher Horatio, et nous n'en sortirons pas.

— Je ne tiens pas du tout à en sortir, quant à moi :

Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable.

Et, du moment que Platon se ligue avec notre ami pour nous enseigner la Vérité, où aller pour être mieux ?

Je suis plus heureux qu'un roi, à Paris, avec des amis tels que vous.

TIMEO DANAOS ET DONA FERENTES...

— C'est notre doux Virgile qui parle ainsi, au siège de Troie :

Méfiez-vous des Grecs et craignez leurs présents !

— D'accord, grave Caton ; mais on peut toujours discuter avec eux.

Ainsi, saurais-tu nous dire ce que signifie cet autre nom des Grecs, qui en avaient de rechange :

LES « DANAIOI » ?

ET LES DANAÏDES ? LE TONNEAU D'ADÉLAÏDE ?

— Mais, chers amis, le divin Platon ne dit jamais rien ?

— C'est déjà beaucoup, grave Caton, d'écouter, et de classer les éléments qui se présentent au cours de ces exposés parfois difficiles à suivre, malgré l'agrément des sentiers choisis par notre hôte, et les utiles digressions faites chemin faisant...

Le bagage que nous avons déjà recueilli me met pourtant à même de répondre à la question amusante relative aux descendants de *Danaos*, qui n'a jamais existé, et que l'on a inventé pour expliquer le nom des *Grecs*, — *Danaioi*, — et de ses « filles », les *Danaïdes*...

Toutes nos racines sont bouleversées, et nos idées en suivent le destin.

Nous nous rendons compte une fois de plus, et pour tout de bon, que ceux que nous appelons les « Barbares », les non-Grecs, sont infiniment plus anciens que nous.

Et en savent beaucoup plus long.

LES DANAÏDES, DA-NAÏDES

Ce sont les DANAIDES qui nous mettent sur la voie ; et ces vaillantes filles ont donné leur nom à *Danaos*, leur prétendu père, loin d'en avoir reçu le leur.

Si vous avez retenu la belle étymologie que notre hôte nous a exposée de la Déesse d'Athènes, *A-tha-naïs*, la « Très Haute Pure », vous avez déjà le sens du nom de ces *naïades* ; et si vous préfixez ce *da*, « bon », « bonne » qui revient constamment, vous avez les

BONNES NAÏADES

Le malheur est qu'on invente des choses et des hommes pour en tirer après coup des *étymologies*.

Les *Danaïdes* furent des nymphes des eaux, des « naïades », qui méritèrent leur qualificatif de *bonté*, *Da-naïdes*, les « Bonnes Naïades », en dotant Argos de moyens d'*irrigation* encore inédits.

Elles creusèrent des puits, inventèrent les appareils destinés à monter l'eau, pompes, chaînes à godets ; des rigoles et canaux d'*irrigation* ; et certainement aussi des drains.

LES DANAÏOI

Les Grecs, mes chers amis, à qui Homère donne le nom générique de *Danaioi*, dont les Romains ont fait *Danai*, sans se fouler les méninges, n'ont rien à

voir avec *Danaos*, *Danaus*, les *Danaïdes*.

Ils tirent leur nom des mêmes racines ; et c'est tout :

Da, naïs, les *Bons Purs*.

Si j'avais à refaire mon *Cratyle*, j'irais encore beaucoup plus loin que notre ami Gaulois ; car je vois des conséquences qu'il n'aperçoit pas, sans doute ?

SOCRATE - L'ODE - L'ALOUETTE

Car il a beaucoup plus raison qu'il ne le pense lui-même.

Et je rumine un nouveau *Cratyle* que nous ferions tous ensemble, et auquel prendraient part nos illustres amis Romains.

— Voilà, cher Platon, un travail qui s'impose ; car je ne songe pas sans mélancolie que nous avons été des enfants ; et ce, faute de points de comparaison. Etudier *une langue*, c'est voler avec une seule aile ; il faut tout savoir : c'est « du tout ou rien », la linguistique.

Quand je pense que moi-même ne sais pas encore la signification de mon nom, depuis le temps que je m'appelle, qu'on m'appelle *Socrate* !

— O très bon ! Tu as été distrait ; autrement tu aurais retenu, des propos de notre ami, que *so*, *su*, signifie, en gaulois, *doux*...

— Où avais-je donc l'esprit ? C'est mon fameux « démon » qui s'y perd. Mais oui ! *So*, doux ; et *cratos*, *force* !

— En effet, et ton nom caractérise si bien ta méthode, la « méthode socratique », que je fais mienne tout au long de cet ouvrage, amenant ton interlocuteur, par la *force* et la *douceur* avec lesquelles tu le fais aller de lui-même là où tu veux le conduire, que l'on serait tenté de te croire nommé *Socrate* en vertu de quelque *prédestination*.

— Pourtant, la racine *so* n'existe pas en grec ?

— En es-tu sûr, ô très cher ?

Quel est donc cet oiseau, chanteur mélodieux, que vous appelez *sôdés*, en Grèce ?

C'est probablement notre rossignol ; mais, serait-ce un merle, *sôdés* doit se décomposer en *so*, doux, et *ôdés*, chanson, — une *ode*.

Et l'*alauda*, l'*alouette*, *al-od-a*, est la *divine chanteuse*.

Cette racine est donc dans le grec ; mais elle émane du gaulois *awd*, *aod*, une *ode*.

— Je suis donc *Gallo-Grec* ; du moins, je l'espère ; car tu ne vas pas me prendre mon *cratos*, après m'avoir fait retrouver mon *so* ?

LE TONNEAU D'ADÉLAÏDE

— Patron ! Est-ce un calembour ?

— Ce qui est une calembredaine, plusieurs fois millénaire, c'est le célèbre « tonneau des Danaïdes », tonneau sans fond, que Zeus, le père des dieux et des hommes, aurait condamné les Danaïdes à remplir éternellement.

Le « tonneau d'Adélaïde », c'est celui de la Sottise humaine, que la Sagesse serait condamnée à remplir ; et je me fais l'effet, en contemplant les abîmes d'erreurs qu'il me faudrait combler, de ce brave directeur de journal, du temps héroïque de la « boulangeade », qui dépensait tous ses millions dans son papier.

Il avait envie, le cher garçon, d'échanger son titre, « *La France* », contre « *Le Tonneau d'Adélaïde* ».

Mais, malgré ma vive admiration pour cette idée géniale, il n'osa.

Notre charmant papa Lalou y eût économisé tout un pactole.

Aujourd'hui, le *Tonneau des Danaïdes*, c'est une

autre *France*, notre pauvre France, qui est condamnée à le remplir.

Non seulement les *Danaïdes*, grâce à leurs travaux d'irrigation et d'assèchement, firent de l'aride Argos un jardin splendide, mais elles surent encore la défendre, lorsque les présomptueux Spartiates, quatre cent trois ans avant notre ère, attaquèrent le pays avec toutes leurs forces.

Leur reine, *Télésilla*, telle *Penthésilée*, mobilisa ses amazones et les conduisit au combat, — à la victoire !

C'est que l'Achaïa, *A-c'haïa* était, et est restée, ce que nous avons dit, la *Très-Gauloise*, — *A-Gaïa*, *A-Gallia*, la *Très-Brave*.

DEFENDS-TOI CRATYLE !

LES ANALOGIES DU GREC ET DU GAULOIS

— Dis-moi, Cratyle, dans le grec tel quel, ne trouves-tu pas quelque étymologie des *Danaïdes* ?

— Druide insidieux ! Cher ami ! Ton tableau des permutations m'a fait faire du chemin ; et j'ai compris pourquoi notre *da* intensitif se permute en *dza*, comme le *da* gaulois en *za*.

J'ai lu tes épreuves, et vu clairement quelles analogies rapprochent le *grec* et le *gaulois*.

Votre « ça » affirmatif est un intensitif de « da », bon.

Notre *dza* doit y correspondre.

Ainsi, sans quitter le grec, pour le préfixe, *da-naïs*, *da-naïdes*, nous donne *très pure*, *très pures*, avec le *naïs* du gaulois que nous ne possédons pas.

Comment douter que notre *da*, *dza*, ne soit aussi un apport du gaulois, puisque nous n'avons pas le sens de bon ?

Les racines du grec sont dans le gaulois.

Dza-théos nous donne *très divin* ;

Dza-callês, très beau.

Comme *da-skios* nous rend *très ombreux*.

MON VIEUX !

Je ne savais ce que signifie notre petit « bonjour », ô *tan*, ô *dan* ! et maintenant que je t'ai étudié, je vais beaucoup plus loin ;

Nous avons en grec, dans le dorien, un *dên* répondant à notre *dân*, et qui signifie « longtemps », « le passé » ; et ce *dên* a formé *dênaios*, correspondant à *danaïos*, qui seraient ainsi les *anciens-purs*.

Notre ô-*dân*, ô-*tân*, « ô très bon ! », « ô très grand ! », se comprendrait donc encore « ô (cher) vieux ! ».

« Comment vas, « *vieux* » ?

Nous autres Grecs qui ne savions rien, voilà que nous en savons presque trop...

Et je vois encore autre chose :

Dên, en gaulois, *homme*, nous fournit la formule correspondante, chère aux Celtibères, aux Espagnols : ô *dên* correspond à leur interpellation « *ombré* », dont déjà tu nous as entretenus : ô *homme* !

— Tu es notre maître, cher Cratyle, et ta connaissance intime du grec te fera découvrir bientôt des avenues que nous n'avons pas encore soupçonnées.

Je te demanderai encore un plaisir :

TELESILLA

Comment comprends-tu le nom de cette *Danaïde*, *Têlêsilla*, qui, à la tête de ses compagnes, sauva Argos de l'invasion des Spartiates, cependant peu commodes guerriers ?

— *Têlê*, tout le monde le sait, signifie *loin*, — Télémaque, téléphone, télégraphe, et autant de « télé... » qu'on voudra.

Et *sula*, comme *sulê*, le droit de *prise*, de *dépouiller* l'ennemi, de *saisir* un *contre-bandier*.

Voilà qui nous donne une étymologie simple et facile.

— Trop simple et trop facile, ô maître Cratyle.

— Que vois-tu donc ?

— Beaucoup de choses.

Têlêsilla était une *amazone*, évidemment, et les *Danaïdes* qui asséchèrent, irriguèrent l'infertile vallée d'Argos, les *Bonnes-Pures*, les *Grandes-Pures*, avaient une reine, cette *Têlêsilla*, dont le nom devait rendre un tout autre sens que celui d'une *razzia* aux longues distances, comme *têlê-sula* dans le grec.

Le nom de la reine de ces *vierges guerrières et savantes* devait comporter le sens d'*extrême pureté*, de *pureté exceptionnelle*, et de *terrible vaillance*.

— Je ne vois rien dans cette voie-là, en grec.

— En es-tu certain, cher Cratyle ?

— A moins que ce ne soit la forme dialectale de *talīs*, qui est *têlīs*, une nymphe, une vierge ?

— Tu es dans la bonne voie ; continue.

— Je reste « en raque » ; j'y perds mon grec !

Allons, cher Socrate ! cher Platon ! Un coup d'épaule !

— Cher vieux maître, as-tu donc déjà oublié l'étymologie d'*Achille* ?

— Grâces te soient rendues, ô très sage :

En effet, la Nymphe, la *Vierge-Terrible* :

Têlīs-hyll, *Têlishylla* !

Divin Platon, ton avis ?

— Que notre hôte suit la droite raison ; c'est Athéné qui le guide, et s'il se trompe, il se trompe honorablement.

Cher vieux druide, il nous faudra fonder une Académie ; car je vois des développements considérables à tes vues ; et il s'agit pour nous de regagner le temps perdu.

Dis-nous tout ce que tu crois savoir d'*Argos*, et de cette expédition des *Argonautes* à la conquête de la « *Toison d'Or* », le navire *ARGO*, les *ARGONAUTES*, la *COLCHIDE*, *MEDEE* et encore *TELESILLA*...

— Nous y arriverons, chers amis.

SACRAMENTUM ! CHAMBARDEMENTUM MAGNUM

— O divin Platon ! Ne sais-tu pas que nous avons encore pas mal à éclaircir dans le *latin* ? Et ne consentirais-tu pas à nous laisser notre ami pour le grand chambardement qu'il nous a annoncé ?

— Très volontiers, ô charmant poète !

Et ce me sera un plaisir d'assister à cette distribution après celle dont nous sommes les bénéficiaires, chambardés depuis *alpha* jusqu'à *ômega*...

— Cher Horatio, si je commençais par toi ?

— Tu vas encore me disséquer ?

— Je te recollerai ; as pas peur.

C'est avec raison que tu as construit ton vers fameux :

Monumentum exégi aéré pèrènnius...

J'ai construit (ce) monument plus que l'airain durable !

Ton œuvre durera encore que les siècles seront révolus.

Mais, sais-tu bien ce que signifie *monumentum* ?

— Nous dérivons *monumentum* ou *monimentum* de *monéo*, j'instruis, je rappelle ?

— Pas mal du tout pour le *monu*, pour le *moni*, d'autant plus que les racines de *monéo* sont gauloises, et pas celles que l'on se figure ; mais c'est seulement de la finale *mentum* que je désire connaître le sens ?

— Je n'y ai jamais songé ; et toi, cher Varron ?

— Pour moi, c'est ce qu'on appelle un « suffixe »,

c'est-à-dire qu'on ne sait pas ce que c'est, mais qu'on lui donne un nom pour le faire gober au bon public.

Nous avons cette finale dans des *quantités de mots*, et donc elle doit avoir une importance particulière.

MONUMENTUM ET MONIMENTUM

— Laissons de côté, pour l'instant, la première partie du mot, *monu* ou *moni*, et occupons-nous de *mentum*, qui a fait dire le plus de sottises au monde des philologues.

Allons au fait, cher Varron !

— Le fait est que *monumētum* a succédé à *monumēn*, et de ce *monu-mēn* tu nous as déjà fait connaître un côté, à propos du dieu *Terme*, *Tēr-mēn*, « pierre (bornant une) terre » ; et aussi de « *colu-mēn* », « *cacu-mēn* » et autres.

Le commencement, qui paraît le plus facile, *monu*, *moni* est cependant épineux.

Selon ta méthode, et bien avant toi, je me suis toujours placé en face du sujet ; et le *monu-mēn* est d'abord un *mémorial*, un *souvenir* des aimés disparus.

Il faut donc que *monu*, *moni* réponde à cette idée ; et nous avons toujours pensé que le *monu-mēn* ou *moni-mēn* était ainsi nommé de *monéo*, « je préviens, je fais souvenir » :

Le *monu-mēn*, *moni-mēn* est donc la « PIERRE DU SOUVENIR » ?

Sans ton gaulois, nous aurions bien le *souvenir* ; mais pas la *pierre* ; et je me demande même si notre *mon-éo* « guidant, avertissant je vais », ne serait pas aussi du gaulois ?

— Il y aurait une page à écrire sur ce sujet, savant Varron.

— Eh bien, écris-là ; car s'il est un sujet qui tienne à cœur et de tout temps, c'est assurément celui du *souvenir*, que vous autres Français, cultivez avec tant de fervente piété.

— Je l'écrirai donc, si le temps et l'espace ne me sont point trop mesurés ; mais notre Horatio...

— J'ai vu que le *monumèn-tum* est un « *grand-monu-mèn* », avec le gaulois *tom*, « *un tas, un amas, une quantité* ».

C'est un *temple*, surtout ; puis un *édifice public*.

Je voudrais maintenant savoir le fin du fin de mon autre vers...

— *Sublimi fériam sidéra verticé ?...*

Je heurterai les astres de mon front sublime !

D'abord, les *astres*, *astra*, Varron me dit qu'on ne sait pas ce que c'est, le latin ayant emprunté *astèr*, *astra* aux Grecs, qui n'en savaient pas davantage.

— Et, cher Horatio, personne au monde ne l'a su.

— Et, tout aussi vexant se présente l'autre mot, *sidus*, *sidéris*, *sidéra*, l'autre mot « latin » pour dire un astre, les astres ; je puis me cogner la tête dessus, mais Varron et les philologues dernier cri ne me disent toujours pas ce que cela signifie !

Et puis, mon front « *sublime* », j'ai beau être « *sublime* », je le suis à la façon d'un perroquet ; je ne sais ce que cela veut dire ; et personne ne peut me renseigner...

— *Li-mèn* ne te dit rien ?

— Voyons, cher vieux druide souriant ! Tire-nous de cette impasse !

Nous avons déjà perdu la *terre*, la *mer*, le *ciel*, l'*eau*, le *vin*, la *vigne* ; nous avons encore les *enfers*, mais pas pour longtemps, sans doute ; tous nos *chars* sont les roues en l'air... *Minerve* nous a plaqués ; nos armes, nos boucliers, nos... tout notre

Saint-Frusquin, en un mot, est au garde-meubles.

Prends-nous maintenant les étoiles, *astra*, *sidéra*, tout ce que voudras : mais au moins, explique-nous ce que c'est...

— Oh, mon cher Horace ! Cela ne les empêchera pas de scintiller au firmament ; tu vas leur découvrir même plus de charmes, dans la gloire de *leur nom celtique, gaulois*.

Nous avons déjà parlé de l'*as* ?

— C'est un petit rien ; un *point* ; aux dés, c'est... l'*as*.

— Fort bien ; continue ; tu vas trouver de toi-même.

— *Têr* ? Je ne vois rien dans le latin.

— Et toi, notre Cratyle, y vois-tu dans le grec ?

— Nous y trouvons *téras* ; et, dans le dialecte épirote, *téiréa*, le premier signifiant *présage*, *merveille* ; le second, employé au pluriel seulement, les *constellations célestes*.

Mais ceci ne nous donne pas encore *astêr*, ni *astron* ?

— Nous allons nous en tirer tous ensemble, chers amis, et nous fonderons ainsi notre *Académie* sous les *auspices*, sous les *astres* les plus heureux :

Notre *as* étant le « *point* » qui représente parfaitement une *étoile*, si nous lui trouvions ce fameux « *suffixe* » qui lui manque encore pour l'*allumer* ?

Car nous ne sommes pas ici réunis pour « *éteindre l'étoile* », à l'instar d'un pauvre fou dont les imbéciles ont fait un grand homme, et qui a failli perdre la Patrie.

— Patron ! Le voilà, votre *têr* !

— Dites, mon jeune maître !

— *Têr*, that is *fine, clear, transparent ; pure ; clarified ; purified ; a state of ardency* :

Beau ; clair, transparent ; pur ; clarifié ; purifié ; ardent.

— Voilà, jeune homme, ce que nous attendions depuis si longtemps !

Et nous allons sans doute avoir la même surprise pour les *sidéra*, dont notre Horatio a besoin pour trouver mesure à sa taille

— O Tullius ! Ne plaisante pas ! Je suis plus touché que tu ne penses, de voir la magnificence dont le parler des Gaulois a vêtu pour nous toutes choses !

Ces « points ardents, si purs » que sont les étoiles, nous les avons ainsi nommés sans connaître la poésie de leurs noms, depuis des siècles et des âges !

LES PRÉSAGES, CONSIDÉRATIONS

— Nous serions si curieux de connaître l'opinion de Cratyle ?

— Chers amis, je serais d'avis que la racine gauloise *têr* a créé *téras* et *téira*, constellations, *con-stellations* et *présages*.

Les astres ont de tout temps été associés au sort des mortels, et nos *con-sidérations*, qu'est-ce donc que l'étude de astres ?

L'étude des *sidéra* ?

Téras, *têr-as* est un anagramme d'*astêr*, *as-têr* et *téira* en est une déformation, selon moi, car il n'existe aucune racine ailleurs.

L'étymologie de *sidus*, *sidéra*, intrigue les plus vaillants de nos chercheurs.

LA MARCHÉ A L'ÉTOILE

— Si tu me fais aussi trouver nos *sidéra*, carissime ami, nous dirons un mot à quelques-unes de ces fi-filles de Saint-Pérignon car je languis ; ou, pour mieux dire, je m'embête, *bétizo*, tout comme l'empereur Auguste.

— Nous avons bien retrouvé les *astres*, cher Ho-

ratio ; nous ne pouvons manquer de mettre la main sur les *constellations* ?

— Patron ! J'ai trouvé !

— Bravo, mon jeune maître !

Chers amis de Rome et d'Athènes, oyez, oyez !

— Oh, patron ! J'en suis confus, pour ce que cela m'a coûté...

J'ai scindé *sidus* en deux, d'abord *si-dus*, qui n'a rien donné ; puis en *sid-us*, et le tour était joué :

Sid, *cercle*, *encerclement*, ce qui va déjà bien en matière *astro-nomique* ;

Sid-èr, un encercleur ;

Sid-èll, même sens ;

Sid-èllu, encercler ;

Sid-éra, former de *petites orbes* ;

Sid-i, révolution ;

Caèr sid-i, zone de révolution ; le ZODIAC ;

Caèr sid-in, même sens ;

Caèr sid-yz, même sens ;

Sid-in, révolution.

— Jeune homme, voilà qui est étonnant ! Cratyle et Platon et moi et nos anciens philosophes, et ceux d'Egypte et des Indes, avons connu, avons tracé le Zodiaque, *Dzôdiacos cyclos*, le *Cycles des Figures*, des *Constellations*, mais nous ne connaissions pas le sens du mot *astêr*, et nous connaissons celui d'*astron* si tu nous le dis...

— ...*Astron*, *as-tron* est un *petit-cercle*, une *petite étoile*.

— Et voici que ce « latin » *sidus*, autre mot pour une étoile, t'a amené à nous faire différencier un *astre* d'une *constellation*...

A distinguer l'*astre* de l'*ensemble des astres* dans l'immensité, dans leur incessante, leur éternelle révolution.

Et c'est toujours dans le livre des Sages, de ces **Druides Gaulois** que l'on est obligé d'épeler la Vé-

rité, de chercher la lumière, de trouver les noms des choses les plus humbles comme les plus somptueuses, les plus éblouissantes !

Vraiment divines !

Es-tu content, cher poète Horatio ?

— Je m'inscris, nous nous inscrivons tous avec notre cher Gaulois dans son *Académie Celtique* !

Mais, il manque encore un « suffixe » en *us* pour faire *sid-us* ?

— Voici ton « suffixe », cher Horatio :

Breton, *ûs*, haut ; et aussi *ûz*, *uc'hèl*, *huèl* ;

Gallois, *uch*, haut, plus haut ; *uch-èl*, grandiose.

— Patron, nous avons encore ce « suffixe » dont nous avons déjà parlé : *yz*, — *that is moving before*, *that is conspicuous* :

Ce qui se meut en avant, ce qui est remarquable, merveilleux.

Le *sidus* ou *sidyz* ne s'en porte que mieux.

UN COUP D'EPERVIER SIDÉRAL

GARE A VOS « BOCHES » !

— Savez-vous bien, patron, que les Boches ne nous ont pas volé nos étoiles ?

Mais ils nous mettent dans le tas, ignorant ou voulant ignorer que nous sommes en tête, à la source, à l'origine.

Voici toute la sainte famille étoilée issue de notre *astêr*, et l'on va voir que le *sanscrit* nous suit au plus près, ce qui eût ravi Adolphe Pictet :

Sanscrit, *târâ* ; *stri* ; *staras* ;

Persan, ou « Zend », *taré*, *staré* ; *açtar* ;

Hindou, *si-târa*, à rapprocher de *sidéra* ;

Bengali, *stâra* ;

Basque, *izarra* ;

Gothique, *stairno* ;

Vieil anglais, *stérré* ;

« Anglo-saxon », *stéorra* ;

Vieux saxon, *stêrro* ;

« Vieux haut allemand », *stêrro* ; *stêrno* ;

Islandais, *stiarna* ;

Suédois, *stjërna* ;

Danois, *stièrné* ;

Breton, *stérèn* ; *stèr-èn*, « une étoile », « étoile-une » ;

Gallois, *sérèn*, pluriel collectif, *les étoiles* ;

Grec, *astêr* ;

Latin, *astêr* ;

Latin, *stèlla*, pour *stèrra* ;

— Et la racine ?

— Nulle part, cher Patron ! Il y a cependant dans un lexique grec fort savant, d'Oxford, une tentative d'étymologie, donnant *str* comme racine.

— Racine qui ne signifie absolument rien.

La « racine », nous l'avons exposée en pleine lumière ; et elle est celtique, gauloise, et, du fond des Indes jusqu'en Islande, toutes les langues nous la doivent.

Seul le sanscrit peut entrer en lice ; il présente un mot racine identique au gaulois *têr*, sous la forme *târa*, dont les acceptions correspondent parfaitement à celles que nous venons d'énumérer, et à celles de *tar* déjà étudiées :

Târâ, pénétrant ; odoriférant ; agréable aux sens ; élevé ; radieux ; brillant ; clair ; bien écuré ; reluisant ; joyau brillant ; perle fine ;

Pupille de l'œil ; *œil* ;

Târâ-pati, la Lune, qui préside aux étoiles ;

Târîsî, le Paradis ;

Târâ-pata, cheminement des étoiles : Ciel ; et autres gracieux dérivés et composés.

Le sanscrit présente également le premier élément susceptible de composer *as-târâ* : *as*, « briller » et se rapproche singulièrement du gaulois.

Astra, en sanscrit, signifie tout projectile de guerre, *trait*, *flèche*.

Le sanscrit *târâ* est dérivé de la racine gauloise *tar*, que nous avons étudiée, et à laquelle on se reportera avec intérêt.

Tous les dérivés énumérés ont perdu l'*initiale* de *as*, pour faire *'s-tar* ; *'s-tairno* ; *'s-tern* et autres ; Le breton *stérèn* en a fait autant : *'s-térèn*.

— C'est un beau coup de filet, patron !

— Oui ! Ton patron a jeté l'épervier par delà le Zodiaque, et il a tout ramassé, le Lion et la Vierge, le Capricorne et autres constellations, que nous avons mises en vers latins :

*Sunt Ariès, Taurus, Gémini, Cancèr, Léo, Virgo,
Libraque, Scorpius, Arciténèns, Capèr, Amphora, Piscès !*

— Le compte y est, cher Tullius ; et tes vers sont corrects ; mais...

— Mais ils ne sont pas de toi, cher Horatio ; ils seraient beaucoup mieux...

FLICKORNA FLICKA, FLICKOR FIICA

DU DANUBE AU SOLEIL DE MINUIT

— O taôn ! O tân ! Quel vagabondage !

Nous allons passer du pays valaque, que d'aucuns nomment roumain, jusque chez les Scandinaves...

— Après cette merveilleuse exploration astrale ; voilà qui me plaît.

Aller de ci de là, comme au gré d'une fantaisie désordonnée, et cependant ne pas cesser de viser le but, de suivre une directive d'autant plus impérative qu'elle est invisible.

Redescendons à présent sur la terre, et visitons Roumains et Scandinaves !

Que vas-tu donc leur faire avec cette menaçante *flickorna* ?

— Depuis que je la réclame, patron, cette *flickorna*, on va donc savoir comment c'est fait, et si ça va sur l'eau...

Ce sont des *flics* ? Des *flics cornus* ?

— *Flickorna*, mon jeune maître, c'est du scandinave, et c'est la même chose que *fiicélé*, qui est du roumain.

— Alors, c'est de la *ficelle* ?

— C'est une ficelle qui va nous servir à ligoter toute la philologie pan-bochique, à dégager les Scandinaves de l'envoûtement « germanique », à leur montrer leur filiation *gauloise*, à les rattacher à ces autres Gaulois, les Roumains, dont le pays, de son vrai nom la *Valachia*, *Galla-gaïa*, fut le berceau, d'où leur évêque Ulphilas, Galate de Cappadoce, les emmena là où ils sont, sur la Baltique et la Mer du Nord.

FILLE, FILIA, FIICA, FLICKA

Une *fille* se dit en latin *filia* ; en roumain *fiica*.

Nous verrons plus loin les racines de *fils*, *fille* ; *filius*, *filia* ; et les étonnantes, les horribles aberrations des philologues dans cette question si simple.

Nous allons voir que la formation des *pluriels*, dans le *scandinave* se superpose exactement à celle du *roumain*.

Flicka, fille ;

Flick-or, filles, des filles ;

Flick-or-na, filles-les, les filles ;

Ces pluriels se forment exclusivement par l'adjonction des *articles gaulois* après le mot.

Le *Scandinave* ne les possède pas.

Passons au roumain :

Fiica, fille ;

Fiic-é, filles, des filles ;

Fiic-é-lé, filles-les, les filles.

Les articles employés par les Roumains sont latins, de racines gauloises.

Que nous disent les grammairiens scandinaves sur la formation du pluriel dans leur langue ?

Je cite :

« ARTICLE DÉFINI :

C'est *une syllabe* que l'on attache à la fin du mot, *en* (èn) pour le *masculin* et le *féminin* ; mais *ét* pour le *neutre*.

« Au pluriel, cette syllabe suffixe se change en *né* pour le *masculin* seulement, et en *na* pour les trois genres.

Eh bien, à nous, les Flamands de flahutterie flahuttante !

A nous, braves Hollandais !

Ne reconnaissez-vous pas votre neutre *hét* ?

Et qu'est-ce que c'est ?

C'est simplement l'article gaulois neutre, *id*, *it*, *éd*, *ét*.

« Une syllabe que l'ON attache »... est vite dit.

Nos grammairiens continuent :

« Au pluriel, cette syllabe « suffixe » se change en *né*, uniquement pour le masculin, et en *na* pour les trois genres ».

Mais comment, diable, « se change »-t'elle ?

En somme, « ON » — le célèbre « ON » —, ajoute un « suffixe », ET, au mot pour lui donner l'article, sans savoir ce qu'est ce « suffixe ».

Ainsi, *bord*, table, devenu *bordet* (bord-ét), signifie « *la table* », par une opération de chimie grammaticale dont les éléments leur sont inconnus, aussi bien que les réactions...

Est-il permis de demander au célèbre « ON » comment il s'y prend ensuite pour former le pluriel en *né* pour le masculin et en *na* pour les trois genres ?

Que *ét*, ce « suffixe » champignon parvienne à se changer en *né* et à se métamorphoser en *na* sous les yeux des populations depuis des siècles sans que le pauvre peuple et le monde grammatical universel y aient jamais vu que du bleu, voilà un phénomène bien fait pour épater la Terre, et non seulement nos bons Scandinaves, qui sont les innocentes victimes de cette trop longue mystification.

La solution de ce problème, le lecteur va la trouver de lui-même en parcourant la liste des articles gaulois, bretons, gallois, irlandais, gallique d'Ecosse et vieux gallique de l'île de Man.

Gallique d'Ecosse :

Singulier masculin : *an* ; *am* ; 'a ; 'n ;

Singulier féminin : *an*, *a'* ; *na* ; 'n ;

Pluriel, masculin et féminin : *na* ; *nan* ; *nam* ;

On voit que dans *an* tantôt l'*a* est élide, laissant 'n ; et tantôt l'*n*, laissant *a'*.

Irlandais :

Identique au gallique d'Ecosse, mais dans *an*, l'*a* seul s'élide, laissant 'n.

Breton :

An, *ar*, *al*, selon le mot qui suit l'article, par euphonie :

Al devant *l* ;

An devant *n*, *t*, *d* ;

Ar partout ailleurs.

Gallois :

Y devant une consonne ; *yr*, par euphonie devant une voyelle.

Y gallois se prononce *î* et *eu*, *jeu-di* en français, *sundry* en anglais indiquent les deux prononciations.

Gallique de l'île de Man :

Y et *yn*, masculin et féminin singulier ; prononcé *è* et *èn* ;

Ny masculin et féminin pluriel, prononcé *né*.

Nota béné : *y* du gallique de Man, — *vieux gallique* —, se prononce *eu* ; mais l'*y* de l'article se prononce *é*, comme il est indiqué.

Le lecteur aura reconnu le *né* et le *na*, en parfait état de conservation et d'*activité de tous les instants dans les articles gaulois*, et ce, avec le pluriel et le genre demandés.

Nous allons à présent retrouver notre gentille *flicka*, et la mettre au pluriel en cinq sec :

— *Flicka*, ma fille, si je vous ajoute l'article breton *ar*, le, la, les, que va-t-il se passer ?

— Je deviens *flicka-ar* ; *des filles* ; *filles*.

— Mais, ma petite demoiselle, je croyais que cela se disait *flickor*, *flick-or* ?

— C'est par raison euphonique, et parce que deux *a* se suivant, *aa*, se prononcent *o*.

Aussi, les noms en *a* au singulier, féminins, forment-ils la première déclinaison dans laquelle se crée ce pluriel, fort attrayant du reste, et qui me convient infiniment mieux que « *flickar* », quant à moi...

— Voilà qui est raisonné. Et maintenant, si je veux dire non plus simplement *filles*, *des filles*, mais *les filles* ?

— A ce que je vois, c'est encore votre article gaulois, *na*, pluriel pour les trois genres, qui entre en jeu...

Je vois que « ON » ne met plus un « suffixe » inexpliqué pour nous former un pluriel, mais bien un second article gaulois, *NA*, qui fait notre *flickorna*.

— Vous êtes bien sage, mademoiselle !

— Et vous bien honnête, Monsieur, de me laisser aller toute seulette dans ce dédale dont vous avez éclairé les détours.

Avec votre *bord-èt*, on pouvait supposer que c'était une rencontre fortuite ; mais après les *trois*

démonstrations faites sur le *même mot difficile*, choisi à dessein, sans doute, il faut se rendre à l'évidence.

Voulez-vous me permettre encore un mot, Monsieur ?

Voici mon petit gosse de frère qui me donne l'idée de le mettre au pluriel à son tour :

TOUS LES GOSSES DE SCANDINAVIE

En Suède, comme en France, un garçon se dit *un gosse*, *èn gossé*.

Je prends mon *gossé*, je lui ajoute l'article breton *ar*, en élidant l'é, et me voilà avec *des gosses* ; *gossar*.

Le *vieux gallique* de Man me donne son *ny*, prononcé *né*, articles masculin et féminin pluriel, et voilà *les gosses*, *tous les gosses de Scandinavie*, *gossar-né*, *GOSSARNÉ*, qui sortent du chapeau philologique gaulois comme des petits lapins du chapeau de Robert Houdin.

— N'avons-nous rien oublié, Mademoiselle ?

— Nous avons laissé *flicka*, fille, sans article : *flick-an*, *fille-la*, *la fille*.

Les grammairiens scindent autrement, en *flicka'n*, cet *n* étant censé provenir de l'élision d'*è* de *èn*.

Si l'on met *èn* devant le mot, *èn* signifie *un*, *une* ; *èn flicka*, une fille ; si on met *èn* après le mot, *èn* signifie *le*, *la* ;

Quant à *èt*, article neutre, s'il est *après* le mot, comme dans *bordet*, *bord-èt*, il est défini : *la table* ; si on le met *avant* le mot, il prend un *t* de plus, *ètt*, et devient indéfini : *barn*, enfant ; *ètt barn*, un enfant.

Pour avancer par soi-même, il faut noter avec soin ces particularités de base.

BUVONS A LA SANTÉ DES SCANDINAVES

LA RAFLE DES AUXILIAIRES « GERMAINS »

— Quand vous irez en pays scandinaves, « *skôl* », *skaal*, est le premier mot que vous apprendrez, car il signifie « santé ! », et, votre santé, on vous la portera souvent, et congrûment.

J'en ai fait l'agréable expérience, et je me promets de la recommencer, si Dieu me prête vie.

Seulement, cette formule traditionnelle du « *skôl* » vigoureux et cordial, sait-on au juste ce qu'elle signifie ?

— On dit, Monsieur, que c'est simplement le mot *coupe*, *skaal*, « coupe », « bol », « jatte », « écuelle » qui a motivé le souhait « *skôl*, *skaal* » ; mais ceci ne satisfait pas l'esprit.

— Ce ne serait pas la première fois, Mademoiselle, que des populations entières prononceraient de ces mots dont le souvenir s'est peu à peu effacé des mémoires ; nous en avons cité plusieurs, en rétablissant leur signification, tels que *Hurrah ! Haro !*

Et *Rollon*, *Ganger Olaf*, devenu *Ganger Rohlf*.

J'ai toujours été d'avis que le « *skôl* » des Scandinaves signifie simplement « santé »... et provient du mot gaulois le plus connu : *gall* : *énergie*, *force*, *puissance*.

De *gall*, la permutation a fait *c'hall*, en gaulois ; ainsi, en breton, de *brô*, pays, et *Gall*, Gaulois, on fait *Brô-C'hall*, le *Pays du Gaulois*, la France, et non *Brô-Gall*.

L'AUXILIAIRE « SHALL » DES ANGLAIS SKOLA, SKAL

Vous avez, en suédois, le verbe auxiliaire *skola*, et les Norvégiens et Danois ont la forme *skal*, *skullé*,

comme les Anglais ont la forme *shall*, du gaulois *c'hal*, celle-ci régulière.

Mais les grammairiens anglais ne se sont jamais avisés, que je sache, de l'origine de ce verbe essentiel chez eux comme chez vous, ni par conséquent de sa valeur primitive réelle.

L'Anglais dit : *I shall go*, ce qui signifie : *J'irai* ; mais il ignore tout de *shall*, excepté que *shall* sert à indiquer le *futur de certitude* ; l'autre futur, *I will go*, je veux aller, *j'irai*, étant moins obligatoire.

Et bien ! *Shall*, dans *I shall*, signifie « J'ai la puissance, la force d'aller », — et *j'irai certainement*.

Il en est de même des deux verbes scandinaves correspondants.

L'allemand *sollen* est la plus *piètre déformation* du gaulois *c'hal*, que l'anglais emploie tel quel depuis des âges sans savoir ce que c'est...

Sans le gaulois, toute la grammaire s'effondre dans toutes les langues du Nord, que le toupet boche ose et osera longtemps encore qualifier de « germaniques ».

Le verbe auxiliaire « vouloir » des langues du Nord, *will*, *wollen*, anglais et allemand, avec toute la famille dans les autres langues sous des formes à peine modifiées, provient du gaulois, *gwyll*, *désir*, *volonté*.

Les racines de tous ces mots, y compris le latin *vellé*, et le grec *boulê*, ne se peuvent trouver que dans le gaulois, et, de fait, personne n'en a proposé aucune.

Est-il chose plus impalpable, impondérable, que le *désir*, la *volonté*, cette action de l'esprit ?

Les racines gauloises ont créé cette philosophique allégorie, *gwyll*, de *gwy*, fluidité, et *ill*, progéniture :

La volonté, fille de l'impalpable.

En breton, vouloir se dit *féllét*, forme la plus proche du latin *véllé*.

Les dérivés de *gwyll* sont très nombreux, montrant que le mot est de sûre et bonne lignée gauloise.

La chute du *g* initial est fréquente ; *gwyll* a laissé *wyll*, et fait, entre autres, l'anglais *will*.

LE VERBE ÊTRE

Qui donc osera rapporter à une autre source que le *gaulois* la *vie* et son *verbe* ?

Bod est l'existence ;

Bod est le verbe *vivre*.

Bodiad (bodiade), tout ce qui vit.

Bid, impératif de *bod*, signifie : *que cela soit* !
en Galles ;

Bi, impératif, *sois*, en irlandais ;

Bi, impératif, *sois*, en anglais ; écrit *be*.

Byz, gallois, *sera* ; écrit *bydd* ;

Byzèd, *que cela soit* ; écrit *bydded*.

Bu, *a été* ;

Dans *bid* et dans *byzèd*, on reconnaît aisément la formation *bi-èd*, *byz-èd*, *que soit cela*, par le neutre *èd* : *bi-'d* ; *byz-èd*, puis *bid*, *bizèd*.

Les latinistes, embarrassés pour la conjugaison de leur verbe « être », èssé, ont dû remarquer notre *bu* et notre *byz* ?

Et, se souvenant de leur table de permutation, ils ont tout de go compris que *bu* et *byz* se permutent en *fu* et en *fyz* ?

Ils traduiront donc commodément en *latin*, pris dans le *gaulois*, la fière devise des Gallois :

Cymmry *fu* ; Cymmry *fiz* !

Cimber *fuit* ; Cimber *fièt* !

Le Cimbre *fut* ; le Cimbre *sera* !

Les Cimbres *furent* ; les Cimbres *seront*.

BOCHES PAR PERSUASION LA HOLLANDE ET L'ALLEMAGNE

Lorsque l'Allemand dit « *ich bin* », « je suis », et le Hollandais « *ik bène* », « je suis », celui-ci se persuade qu'il parle un idiome « germanique », et celui-là en est certain.

Nous venons de voir qu'il n'en est rien, et que c'est le celte, le *gaulois*, qui est à l'origine du verbe *être*, dans les diverses langues étudiées.

Et tout d'abord dans le français.

Peut-on s'obstiner, par exemple, à tirer *Cymmry fu*, les *Cimbres furent*, du latin *Cimber fuit*, *Cimbri fuérunt* ?

Seul, le *gaulois*, gallois, breton, irlandais *pouvait* et *peut* *permuter*, et *permute* le *b* initial en *f* ou *v*, et de *bu*, *has been*, (prononcé *bîn*), *a été*, *fut*, (prononcé *fu*), faire le latin *fuit*, « il fut » ; *fu-it* ; *have been*, *fuérunt*.

Ce qui est encore ici, *comme partout*, impayable, c'est que, dans *aucune* des langues du Nord auxquelles le *gaulois* a donné l'*être*, à commencer par le verbe *être*, le *gaulois* n'est même pas cité, — pas même comme terme de comparaison.

Il nous va falloir prendre l'un après l'autre tous les principaux verbes auxiliaires des langues du Nord, et les réduire à des racines gauloises.

LE VERBE ÊTRE EN LATIN ET PARTOUT

« *Etre* », en latin se dit « *èssé* ».

Aucun verbe n'a si grandement intrigué les Romains, et depuis Varron, on en est encore, et par là je veux dire les savants les plus qualifiés, exactement au même point — d'interrogation.

— Patron, ne pourriez-vous nous construire une bonne grosse *Grammaire Comparative*, dans laquelle le *gaulois* serait mis à sa place légitime ?

— J'y reviendrai plus tard.

Mais il me faut, cependant, renfermer dans quelques lignes l'essentiel de la question du verbe *être*, sans lequel il n'y a plus rien.

Le latin conjugue le présent de l'indicatif sous ces formes :

Sum, je suis ; *ès*, tu es ; *est*, il est ; *sumus*, nous sommes ; *estis*, vous êtes ; *sunt*, ils sont.

Le grec conjugue :

Eimi, je suis ; *èi*, tu es ; *èsti*, il est ; *èsmèn*, nous sommes ; *èsté*, vous êtes ; *èisi*, ils sont.

Tu es se dit aussi, dans les dialectes, *èis*, *esti*, *ènti*.

Cette parenté évidente se retrouve dans le sanscrit :

As, *asmi*, je suis ; *asam*, j'étais.

Dans le slave *ièsm'*, futur, *budu*, où reparaît la racine gauloise *bu*, que nous retrouverons dans le persan.

Dans le lithuanien, *èsmi* ; futur, *busu* ; nous notons encore notre racine gauloise, *bu* ;

Le sanscrit offre encore *bû*, la Terre féconde ;

Et *bû*, *bodi* — notre *bod* que nous reconnaissons au passage ; — *bûtu*, toujours avec notre racine *bu*.

Le grec en a formé *fuô*, *phuô*, produire ;

Le lithuanien donne encore *buti*, être ; et le slave *byti*.

L'irlandais présente *fuilim*.

Le vieil anglais représente *béon*, *béonne*, être.

Béom et *éom*, je suis ; et l'on se demande comment a pu survenir l'anglais *I am*, je suis, si ce n'est de cette forme *éom* ?

Eom s'est abrégé en *om* ; et *I om* est encore une forme rude dans le peuple pour *I am*.

Béo, en vieil anglais, signifie *je serai* ; et tout ceci se réfère sans conteste à notre racine *bu*.

Dans de nombreux comtés d'Angleterre, les villageois, et même tout le monde, dans la conversation familière, disent *I be*, prononcé *bî*, « je suis ».

— Patron, le verbe latin est toujours en l'air...

— Nous arriverons tout à l'heure à le décrocher de son clou : continuons notre tour d'horizon.

L'allemand *bin*, suis, est évidemment issu du celtique, du *gaulois*.

L'allemand a dit aussi *pim*, *pin* ; pire déformation.

Ce qu'on dénomme arbitrairement le « vieux saxon » possédait la véritable forme *bium*, *biun*, qui était parfaite.

Le gothique *im* a perdu son *b* comme *éom*, de *béom*.

Il en est de même du vieil islandais *ëm*, dont le celtisme ne fait point doute, et qui rend compte également de l'anglais *am*.

On entend souvent *I èm*, à Londres notamment.

— Voilà qui va faire plaisir à tous ceux qui parlent anglais, ou tout au moins savent dire *I am*, dans le monde entier.

Ils sauront pourquoi et comment ils le disent.

LA CARENCE DU « GERMANIQUE »

La carence du « germanique » est manifeste non seulement dans la formation des langues du Nord dont il revendique la paternité, mais dans sa formation propre.

On fera grief tant qu'on voudra au Rév. Pelloutier de quelques erreurs de détail, mais son œuvre vivra ; et sa conclusion en ce qui concerne l'allemand reste *ne varietur*.

« L'allemand est un débris du celtique ».

Et voilà ce que la « science allemande », qui n'est qu'une science annexioniste, fourrière d'invasion, fait avaler de force à toutes les Universités de

la Terre comme une « *langue mère* », la « *mère des langues* » tout au moins nordiques, alors qu'elle n'est point une langue *originale*, une *langue en soi*, issue de son propre fonds.

Nous lui avons déjà pas mal repris de ses pilleries, et notamment deux verbes auxiliaires ; en attendant les autres, et d'abord le verbe des verbes, le verbe *être*.

L'ALLEMAND ET LE HOLLANDAIS

SEIN. GEWESEN SEIN. ZIJN OU WESEN

ÊTRE ET AVOIR ÉTÉ

LE LATIN ÈSSÉ

L'allemand *sein*, (sèyn), *être*, ne possède aucune racine « germanique » ;

L'allemand *gewesen sein*, (gé-wésèn sèyn), « *être été* », pour *avoir été*, n'en peut montrer davantage.

« On ne peut généralement pas « *être* » et « *avoir été* », en aucun pays ; mais le Boche, lui, sans le secours du gaulois, ne peut pas *être*, et encore moins, par conséquent, *avoir été*.

Sein, sèyn, *être*, provient de sé, gallois, gaulois cimbrique, *that continues, remains, is fixed, or stated* ; a star : soit :

Qui continue, demeure, est fixé, ou établi ; (de là) *une étoile fixe*.

Comment explique-t-on cette terminaison constante des verbes allemands et hollandais en *en*, — *èn* ?

A-t-on trouvé une signification quelconque dans le *germanique* à ce singulier « suffixe », et en a-t-on cherché une dans d'autres langues ?

L'anglais présente aussi quelques verbes ainsi formés, par exemple, de *short*, court, *short-èn*, raccourcir.

Les vieilles formes en *ôn* et en *ian* n'ont pas non plus été élucidées.

En une matière aussi considérable et portant sur l'ensemble de la *transformation des mots en verbes* dans plusieurs langues, la plus extrême prudence est de rigueur.

Il faut donc ici, et plus que jamais, *recourir à la raison pure*, et se demander s'il est un phénomène plus important dans la création du langage que la *genèse du verbe*.

Le mot est immobile ; le verbe le met en œuvre.

Avant donc que de chercher dans les lexiques ou dans nos mémoires ce que peut être la finale *èn*, il faut nous attendre à lui trouver un sens créateur, un sens qui donne l'être aux mots qu'il transforme en verbes.

Sinon, nous aurons trouvé le vide.

Ceci dit, voyons de nouveau ce que nous avons dit de *èn*, du gallois cimbrique, et donnons en entier les diverses acceptions :

« *En*, pluriel *énoèz* ; the source of life ; a living principle, or what is immortal ; a being ; a deity ; a soul ; a spirit, essence or ENS ;

« Pure, essential ; self-movement ; quick ; noble ;

« Very.

« Préfixe et postfixe en composition ».

Soit :

« *En*, pluriel *énoèz* ; la source de vie ; un principe de vie ; ce qui est *immortel* ; un être ; une déité ; une âme ; un esprit ; une essence, ou ENS, l'ETRE. »

ENS est le latin, participe présent de *èssé*, créé par Jules César, qui devait le tenir de son illustre maître gaulois Gniphon, pour signifier l'ETRE.

La finale *èn* répond parfaitement à ce que nous attendions d'elle : c'est elle qui imprime le *mouvement créateur* aux mots par eux-mêmes immobiles.

Ainsi, de notre *bauèr*, cultivateur, *bauèr'n* construit le verbe : *cultiver*.

Il se présente une seconde formation du verbe en *èn*, *'n* ; mais qui ne détruit pas la précédente :

Elle lui est parallèle.

Le lecteur n'a pas perdu de vue le rôle capital du verbe *iré*, *aller*, dans la formation des *verbes latins* ?

Ceci m'a conduit à rechercher si *gehen*, (*géhèn*), allemand, *aller*, n'aurait pas joué un rôle identique dans la finale générale des verbes allemands en *èn*, *'n*.

La finale philosophique *èn* serait ainsi doublée d'une finale matérielle, *géhèn*, (*g* dur), dont le premier terme, *gé*, tomberait en composition, *selon la règle gauloise*, dont nous avons vu maints exemples.

Le verbe persan *buden*, être, se forme de même par l'adjonction de la finale *èrs*, gauloise, à la racine *bu*, non moins gauloise. Le *d* est inséré par euphonie.

L'infinitif persan provient de cette finale, *èn*, *dèn*, *tèn*, *idèn*, ajoutés à la racine.

LE BÉZA BRETON ET LE WÉSÈN BOCHE

A moi ! A moi ! les bons Bretons, et montrons à ces Boches que leur *géwésèn sèin*, c'est du breton !

— Patron ! Il y a des gens qui ne savent pas l'allemand ?

— Mon jeune maître, ils vont en faire, créer, fabriquer tous en chœur :

Béza, en breton est le verbe *être*.

Gé-wésèn sèin, avoir été, c'est de l'allemand ; et

il n'y a pas un seul Allemand, un seul Hollandais, un seul Flamand, un seul « totonomiste » d'Alsace qui sache ce que cela signifie.

Et chacun d'eux s'en sert dix mille fois par jour.

Laissons la particule *gé*, qui ne signifie RIEN en allemand, et dont le célèbre ON se sert sans savoir ce que c'est.

En gaulois, *gé* (*g* dur), *capacité*, *aptitude*.

Arrivons à *wésèn*, *été*.

Que signifie *wésèn*, en allemand ?

RIEN.

Wésèn, prononcé *vézèn*, est une permutation gauloise de *bézèn*, *être*, et est formé de *béza*, gaulois, *être*, de la façon que nous venons de démontrer :

Vé-z'èn : *wézèn*.

— Patron ! Savez-vous ce qui va se passer ?

— Dites voir ?

— Il va se passer que les Boches vont revendiquer la Bretagne...

— Avec le Pays de Galles, l'Irlande, l'Ecosse, et l'Angleterre, tous pays, avec la France, dans le même panier fleuri de la vieille Gaule.

L'allemand ne possède pas la racine du verbe *être*.

Le breton *béza*, *être*, fait, au futur, *bézinn*, *je serai* ;

Et *ra vézinn*, *que je sois* ; le B est permuté en V.

Il fait aussi *mé a vézo*, *je serai* ; B encore permuté en V.

DAS WEZEN, en allemand, signifie l'ETRE, l'être, mais ne pourrait pas être sans le gaulois.

Dans le hollandais, nous retrouvons notre *wézèn*, *être*, et le *géwézèn sèin* est devenu *gewéès sijn*.

Le Flamand, l'Alsacien sont dans le même bateau que les Bataves.

Se trouvera-t-il encore un homme dans son bon sens pour dire que le hollandais et le flamand et

l'alsacien sont des idiomes germaniques ; et, plus fort encore, que l'allemand est une langue foncièrement germanique, une langue originale, et mère des langues du Nord affublées du nom de « germaniques » ?

DÉFRISONS LES FRISONS

LES BATAVES

LES FLAHUTTES

LES FLAMANDS

LE BAUER ET LE BOUR

— Ferdompt ! Patron !

Voici toute la Flahutterie flahuttante à nos trousses...

— Qu'est-ce ?

— Une « socheté » de Flahuttes activistes, qui vient vous demander raison... et une de Bataves, conduite par Dé Fliegèndé Hollandèr, le Hollandais volant en personne !

— ...Qu'est-ce qui les démange ?

— Votre étymologie de *bauèr*, boueur, boueux, cul-terreux...

— Mais je suis en train de récupérer une autre clef du verbe, l'important auxiliaire *werdèn*, *wor-dèn*, dans toutes les langues du Nord...

On ne s'en tirera jamais, s'il faut recevoir les « sochetés » protestataires...

Enfin, faites entrer !

— Salut à toi, Herr Philologiste ! Nous sommes venus à Paris tout exprès, — du moins, nous l'avons juré à la Vrouw, — pour te demander de nous changer notre étymologie, qui nous dégoûte !

Tu dois bien en avoir une de rechange dans ton sac ?

— Dans mon sac ! Hollandais volant ! Parle plutôt de mon écrin ! J'en ai en effet une ravissante, et

qui fera plaisir à ta digne Vrouw...

— Dites-nous vite !

— Doucement ! Il faut d'abord répondre à mes questions :

De quel pays es-tu ?

— D'Amsterdam.

— Alors, tu es *Frison* ? Je vais commencer par te défriser.

— Je suis, en effet, *Frison*.

LE FRISON - LA FRISE

— Et qu'est-ce que la *Frise* ?

— La *Frise* a été grande, autrefois ; elle bordait la mer jusqu'à l'Elbe.

— Et que signifie son nom, *Frise*, *Fries-land* ?

— Qui prétendra le savoir sera aussi menteur que celui qui dira où le Rhin se jette dans la mer...

Car le nom de la *Frise* ne signifie rien en hollandais.

— Pourtant, des savants ont dit que les *Frison*s se nomment ainsi parce qu'ils étaient *frisés*, « frislés » ayant cette signification dans le dialecte frison ?

— Qu'en dis-tu, toi, là bas, joyeux Anversois ?

— Je dis que c'est une fameuse *zwanze* ; car si les *Frison*s étaient « frisés », ils le seraient encore ; et ceux que voilà sont aussi frisés que leur « *kaasé kop* » national, et que les baguettes du tambour de la bistoquette.

C'est un Boche qui a trouvé ce fer à friser.

— Notre ami de Belgique a raison. Oui, ce doit être un « *Moff* ».

Aussi, puisque nous ne savons pas pourquoi nous sommes *Frison*s, enseigne-le nous...

— Avec plaisir, cher vieil Hollandais volant, qui viens de faire si bien la permutation de *Boche* en *Moff*, du B en M.

HOCH ! MOCH ! BOCH !

La *Frise*, connue sous ce nom de tout temps, était un *pays non cultivable, couvert de bois et parsemé de marécages*, avant qu'un peuple héroïque n'en fît le merveilleux jardin que nous admirons nous-mêmes, en des terres reconquises sur la mer hostile.

Eh bien, aujourd'hui comme il y a des âges, tu entendras les *Gaulois* du *Pays de Galles* prononcer couramment le nom de ton pays, la *Frise*, tel que l'écrivirent les Romains :

« *Friz*, (*Frydd*, prononcé *Friz*), pluriel *Frizoz*, forêt ; plantation ; parc ménagé pour y faire rentrer les bestiaux en tout temps.

« Une prairie ».

« A Anglesey, terre non cultivée.

« Dans le *gallique*, terre non cultivée. »

En français, terre en friche, terre non cultivée, — que Diez-le-Moff veut tirer d'un latin qu'il imagine, *fractitium*...

Et voilà d'où vient son nom à la *Frise*, et au *Frisson*, sans frisettes ni *fractitium*.

C'est un **NOM GAULOIS**.

Or ça, brave *Batave*, sais-tu au moins ce que signifie ton autre nom générique ?

Et ce qu'est un *Batave* ?

LES BATAVES

— Puisque tu es en train, tire-nous de là encore un coup !

— Les Romains ont trouvé le nom tout fait, *Bataaf*, *Bataav*, auquel ils ont ajouté l'article final, *us*, qui leur a donné *Batavus*.

Ce sont les *Bataves* qui se sont donné leur nom, et ils ne peuvent être des Germains, car *Batave* ne signifie absolument rien en aucun dialecte germanique, et l'origine gauloise du nom est évidente.

Du reste, la *Gaule Occidentale*, *West-Valia*, comprenait cette West-Phalie ; et la *Gaule Orientale*, *Ost-Valia*, s'étendait vers l'Est jusque bien loin vers l'Oural.

La Gaule limitée au Rhin est une mystification de Jules César.

Tacite spécifie que les Estes, *Aestii*, Esthoniens de nos jours, *parlaient le gaulois*, à l'Est de la mer Baltique, de même que les Gothins au cœur de la Germanie.

La *Hollande*, Néder-lande, *Pays-Bas*, était donc *gauloise* dans les trois dimensions, et elle l'est restée, à ce point que le Hollandais le plus éloquent ne saurait conjuguer le verbe *être* sans le secours du *gaulois*.

Pourquoi les *Bataves* ont-ils choisi ce nom, qu'ils ne comprennent plus depuis longtemps ?

Le nom du *Batave*, *Ba-ta-af*, tel qu'il est écrit de nos jours en Hollande, « Bataaf », se décompose en *Bat*, « bateau », et *ta-af*, que nous connaissons déjà, « grand-très » : c'était le *peuple aux très grands bateaux*, — et ce l'est encore ; peuple de marins, de bateliers, dont les péniches sillonnent nos canaux, faisant bon ménage avec nos braves « pénichiens » du Nord.

Le hollandais *boot*, (bot), l'anglais *boat*, (bot), et l'allemand *boot* sont des déformations du gaulois *bad*, *bat*, *bata*, gallois, irlandais, gallique.

Le mot ne possède *aucune racine* dans le germanique.

La racine est *ba*, gallois cimbrique, « enclore, mettre à l'eau, immerger », avec la finale *ad*, *at*, que nous avons souvent rencontrée, donnant corps au substantif à créer : *ba-ad*, *bad* ou *bat*.

Ainsi, de *to* « toit », *ad* forme *to-ad*, *to-at-ure*, — toiture, une « toade ».

Littre et autres, partant toujours du postulat germanique qui fait de l'*anglo-saxon*, de l'*anglais*, de

l'islandais des langues germaniques, veulent *partager* l'origine du mot entre le celtique et le germanique.

Cette erreur se retrouve partout, et partout la *racine celtique, gauloise* reprend péremptoirement possession de son terrain.

L'islandais, vieux scandinave, fait de l'article *gau-*lois suffixé un usage *général* prouvant son origine.

Ici, l'islandais fait *bat'r*, bateau-le, avec l'article gaulois *'r*, abrégé de *ar* ou *yr*, et ce « suffixe » laisse tous les pontifes en défaut.

Quant à l'« anglo-saxon » fantôme, son *bat* est le mot gaulois tel quel.

Le suédois dit *bot* ; le danois *baad* ; italien, *batto*, *battello* ; espagnol, *batel* ; portugais, *bote* ; provençal, *batelh*.

— Tu nous as donc retrouvé notre nom, cher ami de France, et je me sens tout chose depuis que je ne suis plus teinté de *bocherie*, même atténuée ; car la caque sent toujours le hareng...

LE BATAVE N° 2

— Il me reste encore un autre *Batave* très présentable, de la même racine *ba*, qui, avec *ta-af* donne « *le plus inondé* », ce qui répond parfaitement au *pays le plus bas*, la « *néder-lande* ».

Le Batave N° 3 est le « très batailleur » : *bat-ta-af*.

La Hollande, qu'il faudrait écrire *l'Hollande*, est en effet une vaste plaine d'estuaires considérables, Rhin, Meuse, Escaut et autres, et elle est non seulement inondable, mais sur de grands espaces au-dessous du niveau de la mer, répondant ainsi à sa racine gauloise, *ba*, « immersion ».

C'est sans doute même à cause de ces « trous », — *hole*, *hol*, *hul*, « trou », que le nom s'est trouvé nanti d'une H dont il n'a que faire.

L'anglais *Low-lands*, les *Basses Terres*, désignant la Belgique et la Hollande, — comme aussi le Sud de l'Ecosse —, rendrait compte de cette formation, *l'Hollande*, dont pourtant la création doit être tout autre : *eau, lande* : « *terre aquatique* », du gaulois *au* et *lan*.

Dans *land*, le *d* final représente l'article neutre *ed* et suffixe : *Au-lan-éd, au-lan-'d, au-land*.

Quant à la prononciation fautive de l'H, j'en atteste le pot à tabac de mes ancêtres, grès de belle provenance hollandaise, et portant cette inscription indiscutable, triomphale :

TABAC D'HOLLANDE.

LE BATAVE N° 3

Nous avons, dans le gallois, gaulois cimbrique, notre *batel*, « bataille », *batélu*, « guerroyer », *batélus*, « combatif », qui attestent la racine *bat*, d'où « *battre* », et le latin *batuo, battuo*, « *je bats* ».

— Alors, cher ami Français, tu nous favorises ? Car, dans ce cas, nous voici *les plus forts batailleurs* ?

— Les Bataves l'ont suffisamment prouvé.

Et maintenant, pour te faire plaisir et surtout à ta *Vrouw*, voila la

VÉRITABLE ÉTYMOLOGIE DU BOER : LE BOUR

BURG, BOURG, BOROUGH

LE BOURGUIGNON, LE BURON

— Le *bour*, écrit *boër* en hollandais et *boor* en anglais, et prononcé *bour*, est un *cultivateur*, ni plus ni moins, — un *agriculteur, propriétaire* de sa *ferme* *enclose*, en gallois, *bwr, bour* :

« *Bwr, bour, an inclosure, an intrenchment, or work thrown up for defence* » :

« *Un enclos, un retranchement, ou remblai érigé pour la défense* ».

Ceci correspond parfaitement à la *Villa Rustica*, à la « ferme » gauloise des temps anciens, entourée d'un mur flanqué de tours : une véritable forteresse .

Le maître de ce *bwr, bour*, — nom qui persiste en Auvergne où une « borde », une « ferme » se dit « buron » — paraîtrait devoir se dire *bour-our*, le maître du *bour* ; mais il y a eu élision du second *ou*, qui nous a laissé le gallois *bwr, bour*.

Autrement, il faut dire en hollandais *boer-man*, et il existe un patronyme ainsi construit.

Et aussi « *bou, bo* » est le *patron*, le maître de la ferme ; et *bou-r, chef-le*, arrive en bonne place étymologique ; comme *bo-èr, bo-ur, bo-or, bo-our*, par chute du *g* de *gèr, gur, gor*, — *gour*, déjà maintes fois expliqué.

LA FERME, LE RUSTIQUE, LE FER

Une « ferme » est ainsi dite de ce qu'elle était, est et doit être « fermée », « enclose ».

Je veux bien que cette « ferme » soit souvent « donnée à ferme », mais ceci n'empêche pas cela.

« Ferme », qu'on s'empresse de tirer du latin *firmus*, — qui n'est point latin, mais est le gallois *firf*, mutation de *firm*, « solide, ferme », possède une seconde origine directe :

« *Fèr* », dense, solide, ferme, fixe, — d'où *fer* passé au latin *ferrum* — ; et

« *Ma* », site, endroit, place :

Ferf, superlatif de *fer*, *fer-af, fer'f*, a donné directement *très ferme, ferme-très*.

La *ferme* est donc, et directement, le gaulois « *endroit fortifié* ».

Les racines de *firmus*, latin, sont *fyr*, état ferme, et *im*, superlatif : *ferme-très*.

*Fyr*f, déjà cité, provient de *fyr-af*, *ferme-extrêmement*, puis *fyr'f*, puis *fyr*m, puis *firmus*.

Les radicales de *fyr* sont *fy* et *yr*, qui va contre, résiste.

Le latin *firmus* ne possède aucune racine, et n'en propose même pas.

Il en est de même de ce mot essentiel dans le latin : *RUS*, *la campagne, les champs*;

Le gallois, gaulois cimbrique, nous présente aussitôt *RHW*, « *qui pousse* » ; *RHWOG*, qui « *pousse abondamment* ». Et finalement :

RHWS, *fertile contrée, région cultivée*, synonyme de *BRO*, et de *BRU*, « *la terre nourricière* », le « *sein créateur* ».

D'où la *bru*, belle-fille.

Nous reparlerons du « *burg* » à propos des Bourguignons.

LE RUSTIQUE - LA ROSÉE

N'est-on pas surpris de voir des mots aussi essentiels que *RUS*, les *CHAMPS*, et la *ROSEE* rester sans explication chez les étymologistes de la langue latine ?

Nous venons de donner l'origine de *rus*, en la cueillant tout uniment dans le gallois, comme nous avons fait de notre *rose*, autre mot déclaré non latin et sans racine connue.

Eh bien, de même que *ro-os* est le *cadeau-mignon*, et *ro-za* le *cadeau-suprême*, la *rosée* n'est-elle point un autre *cadeau* non moins superbe, et d'une utilité primordiale, vitale, même ; car en saison de sécheresse, n'est-ce point la *rosée* qui sauve les récoltes compromises ?

Rhoz, cadeau et *ia*, humide, glace, nous a donné notre *roz-ia*, notre *rosée*, à nous, comme *RHOZ* a formé le latin *ROS*.

Si la condensation de l'air autour de la plante

dure un peu plus que de raison, la *rosée* devient la *gelée blanche*, retrouvant le second sens du gallois *ia* : *gelée*.

Le *rusticus*, le *rustique*, habitant des campagnes, ne se peut former d'une finale « *ticus* » du latin, où elle n'est point, plus plus que *rus* ; c'est notre *tî*, maison, finale *ic* formant l'adjectif, *tî-ic*, qui s'ajoute à *rus* pour en faire le *rus-tî-ic*, *rustic*, *rusticus*, *rustique* :

L'habitant de la campagne.

Le *gaulois* a donné au latin son *rus* et son *rusticus*, et au français son *rustique* tel quel.

Le génitif de *rus* et de *ros*, *ruris*, *roris*, se démonte et se remonte avec autant de facilité.

JE RAFLE « WERDEN » ET « WORDEN » LA « SOCHETÉ » D'ANVERS

— Braves Anversois, vous voilà contents ?

— On te remercie honnêtement.

Tu as joliment récupéré les verbes boches et les auxiliaires, à tel point que je me sens devenir bon Flamand loyal ; je me fais l'effet d'un bossu en train de perdre sa bosse...

— Ta bosse de Flahutte ?

— Ouè ; j'en suis tout drôle.

J'ai réfléchi que nous non plus, les *Flamands*, nous ne savons pas ce que signifie notre nom, ni ce que signifie la *Flandre*...

— Je te vois venir ; tu voudrais ton étymologie ?

— Et une belle, dans le genre de celle du camarade Batave...

Surtout, ne tire pas ça du *flamand-flamingo* ; c'est un bel oiseau, mais on en rigolerait.

LE FLAMAND, LA FLANDRE

LE WALLON, LA WALLONIE

— Je ne saurais refuser ce plaisir à ton honorable Socheté...

Le *Flamand* est le pendant du *Wallon* ;

A vous deux, vous constituez ce grandiose diptyque que le monde entier admire à bon droit : la glorieuse Belgique.

Si tu ne sais pas ce qu'est un *Wallon*, tu ne peux savoir ce que tu es, toi, *Flamand*.

— Et alors, qu'est-ce c'est ça, un *Wallon* ?

— Un *Wallon* est un fils de la *Wallonie*, ainsi orthographié pour *Gallonie*, qu'il faut scinder en Gall-ôn-ie, Gall-ôn-ia.

Le Wallon, ou Gall-ôn, est un *Gaulois-supérieur*, tant par sa situation géographique que par sa valeur propre, qui a fait écrire à Jules César :

« ... *Fortissimi autem Belgae* : les Belges sont les Gaulois les plus forts ».

La Belgique formait alors une grande partie de la Gaule du Nord et de l'Est.

— Et nous, Flamands, s'il en est ainsi, nous devons être de la Gaule inférieure, tout au moins en géographie ?

Puisque notre pays faisait assurément partie de la Gaule décrite par César, étant en-deça du Rhin ?

— Tu en raisones judicieusement, surtout pour un Flamand néophyte.

Vlaandérèn, nom flamand de la *Flandre*, signifie tout simplement *Gaule-inférieure*, — en gaulois, bien entendu ; car, en boche, le nom n'a aucun sens.

Voici le nom décomposé en ses racines et radicales :

Vala-an-né-èr, Vallia-la-non-supérieure.

— Est-ce que le *néèr* de *Néèr-lande* serait du gaulois ?

— Le mot ne se comprend pas autrement.

Nid, *èr* ou *or*, « non-supérieur » est la formation gauloise qui a donné *nied-èr* à l'allemand ; *néèr* au hollandais ; *néth-èr* à l'anglais ; *nédré* au suédois, et *nidh-èr*, et *nidh-or* au prétendu « anglo-saxon ».

— Mais, comment s'est inséré le *d* dans le nom pour faire *Flaandérèn* ? *Vlaandérèn* ?

— Si tu n'as pas oublié ton grec, donne-moi le génitif d'*anêr*, homme ?

— *Andros*, « de l'homme ».

— Pour *anéros* ; et le *d* a remplacé l'*é* de la même façon que dans *Vlaandér*, l'accent tonique reposant sur *an* ; ceci est connu et fréquent. Dans le dialecte épirote, le génitif restait intact : *anéros*.

— Je sens flahutter ma bosse flahuttante qui se décolle tout à fait.

« *Vlanndérèn* », ce sont « les Flandres », que les Anglais nomment *Flanders*.

Et moi, *Flamand*, *Vlaamch*, *Vlaamsch*, je comprends le commencement de mon nom : *Val*, *Vala*, *Gal*, *Gala* : mais le reste ?

— C'est déjà beaucoup de connaître la moitié de son nom, quand on ne le savait pas du tout. Et puis, es-tu certain que le nom primitif fût *Vlaamsch* et non *Vlaams*.

On cherche parfois l'étymologie d'un mot qui n'est pas le bon ; *Vlaams* est courant dans le pays.

L'*sch* est un éternuement de quelque chose de plus simple.

Flaa-mic, « Gaulois-Querelleur », voilà ce qui a donné *Flaamsch* en fin d'analyse, et tu n'as pas lieu d'être jaloux du Batave « très batailleur ».

L'ESCAUT, SCALDIS, TABUDA

Tu as fait *Schelde* de l'*Escaut*, le *Scaldis* de César, la *Tabuda* de Ptolémée.

Ta-bu-da, « très grande richesse en bestiaux », cela te va-t-il ?

— De ce gaulois-là, tu peux continuer ; c'est la vérité même, aujourd'hui comme il y a vingt siècles.

Et *Scaldis*, si je n'abuse de tes instants ?

— Le nom constaté par César, *Scaldis*, est absolument de même sens que *Tabuda*.

Ach, eau courante ; *Aachène*, « les eaux » ; *al*, généreuse ; *dis*, don des dieux.

Ach-al-dis a perdu son initiale dans la transcription de César, le latin ne pouvant plus prononcer le *c'h* gaulois, resté dans le germanique. César entendant prononcer *Ac'haldis* a écrit *Scaldis*.

Et, depuis, les riverains ont déformé *Scaldis* en *Schelde*, qui vous a un petit air boche, mais qui ne l'est pas le moins du monde.

ANVERS, ANTWERP

— On nous a enseigné qu'*Anvers*, *Antwerp* en flamand avait une singulière étymologie :

Un certain géant aurait eu la *main* coupée, et jetée dans le fleuve...

Hand, main ; *werpa*, jeter...

— Le nom d'*Anvers* doit correspondre aux désignations de son fleuve, et à ce qu'est cette grande métropole.

La main du géant est une ineptie super-bochique.

C'est le *fleuve aux riches pâturages*, aux *rives verdoyantes*, qui a donné son nom à la cité dont il fait la fortune :

Nant, fleuve ; *gwerz*, verdoyant.

En composition le *g* tombe et nous avons notre forme première *Nant-werz*, dont *Ant-werp* est une déformation manifeste.

L'*n* initiale est tombée de par l'oubli des habitants, ou paresse de prononciation.

Le nom français d'*Anvers* est resté, lui aussi, mutilé, sans doute sous l'influence du flamand.

Aon-fer, *fleuve-puissant*, est une alternative gauloise.

Nantes, de Bretagne, est le même mot, provenant de *Nant*, *rivière*, pluriel *Nentyz* : *Nantes* reçoit, en effet, avec la Loire, la Sèvre et l'Erdre, d'où son nom qui est un pluriel : *Nantes*.

ET LES BELGES ?

BEL LE MARS GAULOIS

— Les *Belges* sont les fidèles du dieu des Gaulois, *BEL*, Mars, dieu de la guerre.

Belga se décompose en *Bel*, et *ca*, *fort* ; en composition, *ga*.

Ceci répond encore trait pour trait à la définition de César : *Belliqueux-très, les plus forts, les plus combatifs*.

« *BEL Y DUOU CADR* », *Bel le Dieu Puissant de la Guerre*, inscription galloise d'une statue de Mars, trouvée au sud de l'Ecosse.

LE TAAL, LE LANGAGE, TALK

Le *tal*, gaulois, est un *déploiement* : *dé-plier*, *ex-pli-quer*, et ceci est l'*ex-plication* du mot flamand et hollandais.

Tal, « *ce qui est clair* », définition même du langage.

L'allemand n'a rien de commun avec le « *taal* ».

L'anglais donne *talk*, prononcé *tôk* ; le supposé « *vieux haut allemand* », *tolkèn* ; un allemand *pro-*

vincial, *talkèn*, a le sens de *jargonner* ; danois, *talé* ; suédois, *tolka* ; islandais, *tulka*, interpréter : ce qui répond parfaitement au sens de notre « *tal* », dé-ployer, ex-pliquer.

Le danois *tal*, signifie *chiffre*.

Le sens de *tell*, *compter* a conduit aisément à celui de *tell*, *conter*, *ra-conter*.

En tout cas, le sens celtique est limpide, et *tell*, anglais, dire, raconter, comporte aussi bien *numérer*, *compter*, *discerner*, que celui de *parler*.

Compter vient de *com-puto*, *a-purer*, *putus* étant le même que *purus*.

La « *taille* », imnôt, est le chiffre, le compte dû.

La « *taille* », planchette que le boulanger des campagnes ajuste dans le talon correspondant de la sienne, et crac simultanément, est encore le « *compte dû* ».

De là l'anglais *tally*, concorder.

Le sens de *compter* s'est déformé, en passant dans l'allemand, en celui de *payer* ; *tal*, permuté en *zal*, écrit *zahl*, a fait *zahl-ung*, payement ; *zahlen*, payer.

— Patron ! Ceci montre une fois de plus le système général de la philologie allemande :

Le gaulois *tal* n'est même pas cité, fût-ce à titre *comparatif*, parmi les mots de la famille, qui sont tous donnés comme *germaniques*, alors que c'est lui l'auteur, le père de cette famille.

— Et que les mystificateurs du « *germanisme* » ne tentent même pas de donner une racine de leur propre fonds à la kyrielle des mots qu'ils alignent comme *germaniques*.

Nous trouvons pareille déficience au verbe anglais *tell*, qui est le même que *tal*, avec les acceptions de *narrer*, *discerner*, *compter*, *parler*.

Les lexicographes fournissent la liste des mots de la famille dans les langues du Nord, mais sans indiquer de racine quelconque, et sans citer le gaulois

cimbrique *tel*, « *droit, strict, élégant, prompt, régulateur, critique ; mesure, mesure de capacité* ».

« *De quatre boisseaux à cinq boisseaux et demi, en Galles* ».

Dans nos provinces, une « *telle* » est une grande jatte très évasée, dans laquelle le lait monte en crème ; c'est le mot *gaulois* jamais oublié.

Ce fut une *mesure* liquide.

Tal, tell, est donc parler, compter, mesurer, payer.

Talu, gallois, *payer* : *talwr, tal-wr*, pour *tal-gour*, par chute du *g* en composition, *payeur, tel-y-t-or*, « *paie-le-homme* », avec *t* de liaison, même sens : *payeur, « paie-homme », « l'homme qui paie »*.

La définition de *tal* renforce encore ce qui précède :

« *Talu* » : *rendre CLAIR ; apurer ; régler ; payer*.

LE TALION, LE TALENT

TALENTUM, TALENTON

Tal étant entre autres une *mesure*, est-il difficile de voir que le latin *tal*is, « *tel* », en est issu ?

Tel quel, *tal*is, *qual*is, en latin signifie (aussi) *grand que, de même taille, mesure, valeur ; tel* a formé le français directement, et *tal* le latin *tal*-is.

Ce qui n'empêche pas nos philologues de tirer *tel* du latin *tal*is...

C'est la perversité dans la perversion.

Talio, génitif *talionis*, n'est pas un mot de *racines* ni de *construction* latines.

Nous avons déjà rencontré notre *Iôn*, « *Dieu* », et notre *tal*, *mesure, paiement, donc jugement*, vient compléter le sens de *talion* : *TAL-ION*, *règlement, jugement de Dieu*.

Le « *jugement de Dieu* » est la traduction ancestrale de *talion*

Y-ôn, du reste, est *celui (qui est) supérieur : Iôn, Dieu*.

LE TALENT

Les philologues ne manquent pas de nous dire que le *talent* est tiré du latin *talentum*, qui est emprunté au grec *talenton*, lequel grec signifie *mesure de poids*, et le *poids* vérifié.

Mais, pauvres de nous ! Mais, dites-moi, perspicaces hellénisants, d'où le grec a tiré ce *talenton*, cette balance, car c'en est une ?

C'est le *tal* gaulois qui est la racine du grec *talanton*, et vous ne pouvez rien présenter du fonds grec.

Et puis, sans le gaulois, vous ne pourriez non plus compléter votre balance, *talanton*, ni votre *poids*.

Tal-an-tom signifie clairement *poids-le-massif*, *mesure-la-grande*, dont les Grecs ont mué l'*m* final en *n*.

Les Romains ont maintenu *talentum*, *talentom*.

C'est le gaulois qui a fait le mot grec et le mot latin, et c'est encore à lui que le grec et le latin font la grâce de rendre son *talent* sous forme de prêt...

Environ 25 kilos, du temps d'Homère, — et en or, toujours.

Merci quand même !

WERDEN, WORDEN

— Patron, ne faites pas languir nos bons Bataves et nos Flamands...

— Je n'y pensais ma foi plus.

Ce verbe « germanique » est l'un des plus beaux camouflages d'un mot gaulois incontestable, sous environ *trente-neuf formes* dans l'allemand et toutes les langues du Nord, auxquelles nous allons le reprendre sans difficulté.

Disons que ce verbe auxiliaire sert à former le

futur en allemand, hollandais, flamand, avec le sens indiqué de *devenir*.

Ainsi, *ich lobe*, je loue ;

Ich werde loben, je louerai, littéralement :

« *Je deviens louer* ».

Deux savants grammairiens. MM. Lévy et Courtin, ont excellemment défini le sens de cette tournure, « *je serai en état de louer* ».

Le gallois *gwerth*, *werth*, valeur, est la racine cherchée. D'où l'anglais *worth*.

Ich werde signifie *je suis en état*, *je puis*, *je suis en état de faire* telle chose, d'où « *je la ferai* ».

La définition complète de *gwerth* donne : valeur, prix, vente. *Ar, werth*, en vente.

Racines : *gwerdd* et *gwyrd*, verdoyant, vert ; d'où *viridis*.

Tous les autres auxiliaires se rattachent au celtique, au gaulois, notamment à la racine *mach*, puissance, gallois, *mach*, sauvegarde, garantie ; irlandais, *cumach*, puissance ; breton, *mac'h*, despotisme, oppression, presse, foule ; *mac'ha*, accabler, opprimer ; *mac'hèr*, tyran, oppresseur ; *mac'homi*, usurper par force ou ruse.

Patronymes français : *Macherez* ; *Machu* ; *Machart* et autres.

Mac'hér-ic, « petit oppresseur », le cauchemar.

L'anglais *to mash*, prononcé *mache*, écraser, est de cette racine.

LE MACHIN, LA MACHINETTE

LA MACHINE, MACHINA, MÊCANÊ, MÊC'HOS

— Patron ! On s'égare ?

— On se repêchera.

Les étymologistes, depuis qu'il y en a, tirent *machine* de *machina*, latin, et ce latin du grec *mêc'hanê* et ce grec de *mêc'hos*, expédient, remède, du sans-

crit *mah*, préparer ; *croître*, *magham*, puissance, comparé au gothique *mag*, je puis, *mahts*, puissance.

Nous y voilà.

Notre *mac'h* gaulois, où est-il mentionné ?

L'anglais *may*, *might* ; l'anglo-saxon rituel *méaht*, *miht* ; *magan*, pouvoir ; le cher « vieux saxon », le « vieux » et le « moyen haut allemand » *maht* ; *macht* ; le danois, suédois et hollandais *magt* ; l'islandais *matt'r*, — avec son article gaulois suffixé, tout est rapporté au « germanique » selon le système invariable.

L'Anglais, qui emploie mille fois par jour les verbes *may*, *might*, *must*, est persuadé, de père en fils, qu'il emploie des auxiliaires « germaniques » et notamment de cette faribole qu'on appelle l'« anglo-saxon », et qui est le « vieil anglais ».

Or, ces verbes sont tout aussi gaulois que *shall* et *will*.

I may go, I might go, I must go : « Je puis aller, « je pourrais aller », « je dois aller forcément », tout cela se rapporte à la racine gauloise *mac'h*, pouvoir, force.

Les Alsaciens, Hollandais, Flamands, Scandinaves, reconnaîtront tous les verbes correspondants dont ils usent eux-mêmes, sans cesse, persuadés qu'ils les doivent au « germanique »...

Et c'est ainsi que s'est constituée la légende des langues et des races « germaniques », travail de longue haleine par lequel la philologie allemande a préparé les invasions, les annexions, en les justifiant par avance.

La pureté de la racine gauloise de « machine » est attestée par les formes antiques du latin et du grec, *machina* et *mêc'anê*, en dialecte dorien *mac'hana*, qui en sont issues.

Mac'h-in, in, pénétrant, surmontant, est du pur gaulois, dont le latin a fait *machina* et le grec *mâc'hanê*.

Mac'h-in se prononce du reste *machine*.

Un « petit machin » n'est donc point une « corruption » du mot *machine* : c'est « une petite machine », une « machinette ».

Et voilà comme le *français* est une langue tirée du latin, le latin du grec, et les langues du Nord de l'*allemand*.

LE VERBE « ÊTRE » : LATIN « ÈSSÉ »

Tout lecteur attentif doit maintenant former lui-même le verbe èssé, au moyen de radicales gauloises ?

— Patron, je vois quelque chose, *èn*, souvent expliqué, et sé, également connu :

Je dirais :

L'Etre-immuable ; mais *èn-sé* n'est point èssé ?

— Avez-vous donc oublié votre « *éccé homo* » ?
Voici l'homme ?

Que signifie *éc-cé* ?

— Quel étourdi je fais ! Chacun sait que *éc-cé*, formé de *èn*, *voici*, et de *cé*, *ci*, redoublé, a fait *éccé*, « *voici* », l'*n* du premier terme étant modifié en *c* par le *c* qui le suit.

Il en a été de même avec *èn-sé*, qui est devenu par le même processus, *ès-sé*, *èssé*.

Un seul exemple entre mille de cet appel de la seconde consonne :

Efféminé, de *ex-fémina* ; latin *efféminare* pour *ex-feminare*.

Quant à la particule de sé, zé, nous l'avons déjà vue dans le breton, exemple *an-dra-zé*, la chose-ci ; elle n'a aucun sens propre en latin.

— Vous n'avez rien perdu pour attendre, mon jeune maître.

Le verbe « latin » èssé, être, a été formé par le gaulois, de ses deux racines dont l'une a fait les étoiles et l'autre la Divinité, et nous arrivons à comprendre cette troublante révélation de la Genèse :

« *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était Dieu.* »

Et à nous demander si la Génèse ne s'apparente pas aux enseignements des Druides, comme l'a pressenti d'Arbois.

Ce qui frappe l'observateur, c'est que les Juifs ne savent pas encore ce que signifient tous ces mots essentiels de leur histoire : Adam, Eve, Abraham, Galilée, et tant d'autres, dont leur propre nom d'Hébreux ; ils en donnent des étymologies insensées, et un écolier Breton ou Gallois les traduit instantanément.

L'ALSACE PUREMENT CELTIQUE DANS LA FRANCE TRÈS CELTIQUE

Le Latin est venu ; le Gaulois est resté.
AMPÈRE.

Ce qu'il y a de plus funeste dans l'enseignement français, officiel et privé, c'est l'aberration qui fait de l'Alsace un pays à demi germanisé, devenu celto-germain, par l'apport des Francs, des Wisi-Goths, des Bourguignons, erreur devenue au plus haut point dangereuse depuis que la Prusse a mis la main sur l'Allemagne.

Cette erreur est depuis longtemps un véritable postulat dans le monde entier, à tel point que les Alsaciens eux-mêmes se sont résignés à l'admettre comme parole d'Évangile.

Cette même erreur empoisonne, du reste, la France entière.

L'un des plus savants linguistes, Alsacien né au Havre, Eichhoff, auteur du *Dictionnaire des Racines*

de la langue allemande, délices de ma jeunesse..., avec le Jardin des Racines Grecques, du bon Lancelot, avait donné tête baissée dans l'erreur du dualisme de race des Alsaciens, et il écrivait, dans sa préface, que cette Alsace, formée des deux races, séparées par le Rhin, devait être le trait d'union entre la France et l'Allemagne.

Le trait de désunion, en réalité.

Si un érudit Alsacien comme Eichhoff, étudiant spécialement les origines de l'allemand, en arrive à une telle conclusion aberrante, on peut se faire une idée des montagnes d'erreurs qu'il faut soulever pour désinfecter, pour désincruster l'enseignement en France et au dehors, et pour libérer l'âme alsacienne de cet envoûtement bochique séculaire.

Tirons donc notre charrue, creusons notre sillon à travers le maquis de l'ignorance des uns et de la fourberie des autres, et nous finirons bien par débayer le terrain universitaire des ronces et du chiendent qui l'étouffent, qui l'épuisent.

Passons aux Wisi-Goths, et démontrons leur parfait celtisme au moyen d'un axiome arithmétique, mettant à mal le fameux postulat de l'*Alma Mater*, sur le germanisme des Goths, Wisi ou Ostro.

LES BOURGUIGNONS SONT DE PURS GAULOIS

Ayant démontré que les Bourguignons sont des Gaulois, si nous prouvons que les Wisi-Goths étaient des Bourguignons, nous aurons démontré par ainsi qu'ils étaient forcément Gaulois, car s'il est quelque chose de certain, c'est que deux quantités égales à une troisième sont égales entre elles.

Einstein, jusqu'ici du moins, n'a pas dit le contraire.

LES WISI-GOTHS SONT DES BOURGUIGNONS

Or, Pline, dont la connaissance de la Germanie était au moins égale à celle de Tacite, et qui n'a jamais été, lui, taxé de pamphlétaire, nous apprend formellement que les Bourguignons faisaient partie de la race des Wisi-Goths, ce qui revient à dire, bonnet blanc, blanc bonnet, que les Wisi-Goths et les Bourguignons étaient de la même famille, *Quod erat demonstrandum*.

En étudiant la loi des Bourguignons, la *Loi Gombette*, dans son texte latin, nous verrons que, *sans le secours du gaulois*, cette loi du roi Gondebaut, donne maints passages intraduisibles, bien que cette loi provienne surtout du Droit Romain.

Le *Forum Judicum*, loi des Wisi-Goths d'Espagne, est dans le même cas, et *tous les noms des rois Wisi-Goths sont gaulois*, — *comme tous les noms des rois Francs*.

LA PREMIÈRE ANERIE HISTORIQUE SUR LES FRANCS LE BAPTÊME DE CLOVIS

Quelle magnifique formule que celle dont Saint Remi revêtit le baptême de Clovis, formule que l'Université n'a pas manqué d'estropier, comme aussi Nos Seigneurs les Evêques, à commencer par ceux de Reims :

*Mitis depone colla Sicamber ;
Incende quod adorasti ;
Adora quod incendisti !*

Soit :

Baisse les épaules, *doux Sicambre !*
Brûle ce que tu as adoré ;
Adore ce que tu as brûlé.

Telle est la formule dans l'*Historia Ecclesiastica Francorum*, *Histoire Ecclésiastique des Francs*, de Saint Grégoire, évêque de Tours, où nos braves « historiens » l'ont pêchée, pour aussitôt la fausser ; car le fameux « fier Sicambre » est *un faux*, ni plus, ni moins.

LES SICAMBRES SONT DE PURS GAULOIS

Si nos « historiens » n'avaient pas été, et n'étaient pas ce qu'ils sont, incapables de lire trois mots de gaulois, la langue de nos Pères, cette formule les aurait autrement émus, que pour leur faire corser la célébration du baptême de Clovis, en muant le *doux* Sicambre en Sicambre *féroce*...

Ils se seraient demandé pourquoi saint Remi, qui s'y connaissait en Francs et notamment en Clovis, son élève, son véritable pupille, qui l'a toujours écouté comme un fils, l'avait ainsi solennellement qualifié de *Sicambre*.

Mais, *Sicambre* ne leur disait rien de particulier, parce qu'ils ignoraient le sens du nom, composé de *deux mots gaulois*.

La lettre *H* se change en *S*, dans *hal*, *sal*, *sel* ; *Heol*, *Sol*, *soleil* ; etc..., etc...

Le vieux breton *hu*, bien, se fait *su* en irlandais. *Hu-car*, bien cher ; *su-c'har*, irlandais.

Hu, bien, bon, et *man*, homme, ont formé le latin *hu-man-us*, et directement le français *humain* et dérivés. *HU*, bien suprême, *Divinité*.

Les étymologistes romains et ceux qui leur ont emboîté le pas, tirent *humanus*, humain, de *humus*, *terreau*, *l'humus*, de ce qu'il habite la Terre.

Les philologues bibliques, de ce que Dieu créa l'homme avec de la glaise... rouge, en tirent le nom du premier homme.

C'est ainsi que nos savants hébraïsants traduisent le nom du père ADAM :

ADAM, « il a rougi », et, en latin, « érubescit »...

Disons que, depuis Moïse et Aaron, les plus férés en langue hébraïque n'ont jamais pu traduire le nom d'ABRAHAM, le fondateur, cependant, de la race ; ni leur propre nom, HÉBREU ; ni celui de la GALILÉE ; ni celui des prétendus PHILISTINS ; ni celui d'HIRAM, ami et associé de SALOMON ; ni le nom de celui-ci ; ni le nom de DAVID ; ni celui de ces deux divinités ennemies, GOG et MAGOG, contre lesquelles fulmina le grand prophète EZECHIEL...

Ni même le nom de GOLIATH !

« Il a rougi » de voir ce que les HEBREUX feraient de lui...

Quelles fariboles dès qu'on s'écarte de l'origine gauloise !

HUMUS n'est, du reste, pas latin ; il est aisé de le démontrer.

Revenons à notre sujet direct.

Hy, Sy, He, Hu, ont la même signification, bon, brave, aventureux, téméraire honorable ;

Syberw, grandiose, noble, généreux, dominateur, hautain, fier, orgueilleux ;

Notre *Sy-Cambre* est donc le *Cimbre-fier*, brave, etc., etc. ; il ne lui manque rien...

Ceci explique que l'idée de *fier*, qui se trouve dans *Si-Cambre* ait à ce point influencé les traducteurs ; ils ont commenté au lieu de traduire les paroles de Saint Remi.

LES CIMBRES GAULOIS

Si-Cambre est là pour *Fier-Cimbre*.

Comment l'*i* de *Cimbre* s'est-il changé en *a* ?

Pour la même raison que le pays des *Cymmry*, Pays de Galles, se nomme *Cambria*, et non *Cimbria*.

En composition, *Cimbria* devait donner *Si-Cam-*

bria, et c'est sûrement de là, par abandon de la première partie du mot, perdue dans le cours des siècles par nos *Cymmry* de Galles qu'est venu le nom écourté de *Cambria*.

Si-Cambre, Fier-Cimbre, était compris par nos ancêtres, et nos clercs ont trahi, pour le bon motif, en la traduisant, la fameuse formule du grand évêque baptisant le grand roi.

Fustel s'étonne que Saint Grégoire de Tours, vivant la vie des Francs, mêlé intimement et tragiquement à leur politique et à leurs intrigues, à leurs querelles, n'ait pas songé à leur demander des nouvelles de leurs origines.

NAIF · FUSTEL !

Quelle naïveté !

Grégoire n'a pas posé la question, parce que *la question ne se posait pas*, les Si-Cambres étant Gaulois des Gaulois, selon le texte latin, que Fustel ignorait, comme tant d'autres : *Cimber, Gallus de Gallia*, soit : un *Cimbre, Gaulois de Gaule*, c'est-à-dire, un *Cimbre, Gaulois renforcé*, comme le sont trois fois les Alsaciens.

Se et son dérivé *Syber, sobre, solide*, nous offrent de très curieuses racines... du *latin*.

Seren, étoile, d'où *serenus, latin, serein, français*.

Un ciel *serein* est un ciel étoilé.

Les *templa serena* des Romains étaient des cieux sans nuages, étant donc étoilés, et sans cette étymologie le *serenus* du latin n'a aucun sens en soi.

Le *templum* s'entendait de la partie du ciel délimitée par la baguette de l'*augure*, en latin *augur, augur* du gaulois *auch-gur, avi-gur, l'homme aux oiseaux*. Cette précieuse étymologie est reconnue même outre-Rhin.

SOBRIÉTÉ, ÉBRIÉTÉ

Syber, sobre, a donné *sobrius* au latin, *sober* à l'anglais.

Les étymologistes qui veulent absolument tirer le latin du latin, voient en *sobrius* la particule négative *se*, abréviation de *siné*, *sans*, et *ebritus* ivre : *se-ebrius*, qu'un petit tour de passe-passe change en *sobrius*.

La chose est ingénieuse, mais ne tient pas debout.

Ebrius, du latin, se dérive de *heb* et *eb*, gaulois, *sans*, et *bri*, *dignité*, *rang honneur* ; c'est en effet le statut de l'ivrogne.

E-bria, des éymologistes latins, de *e*, *ex*, hors et *bria*, espèce de vase, de *coupe*, est l'alternative proposée.

C'est à la raison de décider, d'autant plus que *bria* est un latin fort peu connu, et sujet à caution.

Les Romains ont fait *Cimber* singulier des *Cimbri*.

Ils eussent aussi bien fait *Cimbrus*, comme ils ont écrit *Teutonus* et *Teutones*.

TEUTOBODUS

Notons en passant, que le chef des Cimbres se nommait *Teutobod-us*... dont la signification, claire comme le jour, est le « *magnifique chef Teuton* »..., en gaulois, bien entendu.

Je dis ce que je dis ; et je le dis parce que cela est.

La preuve :

Bo, one set to keep an eye on people, *celui qui est établi pour tenir un œil sur le peuple*.

Od, mot déjà expliqué, *notable excellent*.

C'est donc *Teuton-chef-excellent* qui avait le commandement unique de cette expédition gauloise,

composée de *Cimbres*, d'*Ambrons*, de *Tigurins* et de *Teutons*.

La Tour d'Auvergne a établi clairement que les *Teutons* accompagnant les *Cimbres* et les *Ambrons* avec les *Tigurins* de l'Helvétie, Gaulois jamais contestés, étaient *Gaulois*.

Maro-bod-us, chef des *Marcomans* : *Maro*, grand, et *Bod*, chef suprême, était également un Gaulois. C'est bien embêtant ; mais c'est ainsi. Qu'on se le dise à Prague !

LE REFLUX DES GAULOIS TRANS-RHÉNANS
LE REFLUX DES GAULOIS FRANCS-RHÉNANS
EN ALSACE. EN GAULE

Nous avons suffisamment démontré que les *Wisi-Goths* et les Bourguignons sont des Gaulois, dont le *reflux* en Alsace n'a pu que renforcer encore le pur celtisme de cette province, et nous venons de montrer que les *Francs*, *Sicambres* ainsi proclamés par Saint Remi à l'occasion solennelle, historique, du baptême de Clovis, leur roi, *ne peuvent pas ne pas être des Gaulois*.

Nous accumulerons cependant les preuves, afin de ne pas laisser même l'ombre d'un doute dans les esprits, notamment par la traduction des noms des rois francs, et l'explication des textes de leurs lois, *Lex Salica*, *Lex Ripuaria*, qui n'ont jamais encore pu être traduits parce qu'ils ne peuvent se traduire *que par le gaulois*.

Nous avons vu que les *Sicambres* se donnaient un nom superbe.

LES GOTHES, LES SCYTHES

Les *Scythes* et les *Goths* n'étaient pas en arrière pour qualifier leur race.

Scytha, *Scythe*, n'était pas le nom de la race, mais le qualificatif.

Hérodote nous le dit, et qu'ils se nommaient *Scolotès* ; le sens de *Scolotès* est *Gaulois-idéal*, en gaulois, naturellement.

Syth, mot *gaulois*, stiff, rigid, erect, up-right, disdainful, soit *cassant*, *rigide*, *droit*, *juste*, *dédaigneux*, *fier*.

Voilà qui montre les *Scolotès* de la même famille, du même caractère, de la même langue que les *Sicambres*, les *Cimbres*, les *Cymmry*.

Et les *Goths* ?

Goth : a push off, a repulse, pride : *une poussée dehors*, *qui repousse*, *orgueil*.

Gothi, repousser, mépriser, agir avec mépris, orgueil.

Gothus, orgueilleux.

Le mot *latin* *Gothus*, *Goth*, est sorti directement du *gaulois*, comme le *Scytha*, le *Scythe* des Grecs et des Romains.

Qui serait maintenant fondé à parler de simples coïncidences, alors que TOUT COINCIDE TOUJOURS ?

L'étymologie de *Goth* ne peut-elle en ajouter une autre à celles que nous avons données du *Vieux Dieu* ? Il arrive souvent qu'un mot possède plusieurs racines d'assimilation à des mots déjà en usage dans la langue.

Le *Vieux-Dieu* est un si mauvais coucheur que cette signification lui va comme un gant.

Il me revient à l'esprit que le *goda* du sanscrit, dont nous avons donné les diverses *acceptions*, dans notre étude sur ce *vieux Dieu*, signifie encore *cerveau*, donc *l'Intelligence* ; le sens intime en *gaulois* est *abondance de biens*, du *bien*, Dieu étant *l'intelligence*, le *Bien suprême*.

L'IMPUISSANCE ALLEMANDE

Remarquons, en terminant, que la langue allemande, que l'on nous impose avec une magnifique audace comme *une langue-mère*, comme la *langue-mère*, la *Mutter-Sprache* des *innocents totonomistes d'Alsace et des Flahuttes* de la Flandre Belge, ne tente même pas de donner la moindre explication des mots et des noms essentiels, dont nous traitons.

L'empereur JULIEN, qui combattit longtemps les FRANCS et les SAXONS, et qui s'y connaissait, apparemment, les a notés comme GAULOIS.

MELLOBOD, de MEL, bondissant, et BOD, chef suprême, était un chef FRANC allié des ROMAINS, comme ARBOGASTE, et tous deux étaient, sur le RHIN, de véritables empereurs.

Mieux, ARBOGASTE avant mis à mort l'empereur romain, VALENTINIEN, revêtit de la pourpre impériale son propre secrétaire, EUGENE.

L'HOMME - LA PATRIE LE BIJOU - LE PAIN - LE SEIN MANON - LA FRAU

Les mots terminés en *Od*, *Ot*, avons-nous établi, sont purement gaulois, comme GOTT, *God* ; KLEIN-OD, KLEIN-OT ; BROD, BROT, pain, signifiant en gaulois « aliment-excellent », l'aliment par excellence, et ne signifiant rien, absolument rien en allemand. »

BRO, gaulois, « ce qui donne la vie », ce qui nourrit, et OD excellent.

Le BRO est la terre nourricière, la terre maternelle, et c'est le mot qui sert à désigner aussi la Patrie en Bretagne et chez les Gallois.

Le SEIN de la mère se dit BRO-N, pour BRO-ON, le « nourricier idéal », « magnifique ».

MANON, notre Manon, « idéal beauté, parangon of beauty », nous dit Owen Pughe : la belle idéale, la belle des belles, de MAN, *une personne*, et le mot superlatif ON, qui équivaut à OD, et à OS, celui-ci donnant aux mots qu'il affecte un sens de tendresse, comme dans PLANT-OS, « enfantelets, chers petits enfants », de PLANT, enfants, — dont les dérivés sont visibles dans le français, le latin, l'anglais et les autres langues.

On voit encore ici que l'allemand MANN et ses semblables dans *toutes les langues du Nord* n'est nullement un mot « germanique », non plus que FRAU, ce que nous démontrerons en temps et lieu.

Le mot « allemand » BROD, BROT, pain, sert comme MANN et mille autres à illustrer la méthode annexioniste de la philologie d'outre-Rhin.

Voici les mots correspondants de BROD, BROT dans les pays du Nord qu'il s'agit de convaincre de leur ascendance germanique :

BREAD et BREOD, vieil anglais qu'on étiquète « anglo-saxon » ; BRAD, frison ; BRAUDH, islandais ; BRÖD, suédois ; BROOD, danois.

Et quelle origine trouve-t-on dans le germanique pour la formation de ces diverses formes du « pain » ?

La plus inattendue : *coction cerevisiae*, la cuisson, décoction de la cervoise, de la bière... BRAUE...

— Nous sommes à la brasserie, mon ami, et non plus chez le boulanger, où *cuire* se dit *backen* ; en anglais, *to bake*, prononcé bèke ; *baker*, boulanger.

Les fils d'Albion surtout sont victimes de ce système ; et comme ils ont pleine confiance en leurs dictionnaires étymologiques, *tout imprégnés de bocherie*, ce seront les plus difficiles à guérir de cette pestilence.

L'UNIVERSITE CONTRE LA FRANCE LA CARENCE DE L'ETAT

Nos précédentes démonstrations suffisent, dès à présent à établir solidement notre thèse, à montrer au lecteur jusqu'à quel point il a été abusé par l'enseignement universitaire depuis sa plus tendre enfance, comme l'ont été ses ancêtres depuis des siècles de latinerie et de bocherie, officielles et obligatoires...

Qui ne déplore la carence du Gouvernement quant à la propagande française à l'Etranger.

Cette plainte est maintenant générale.

Mais il y a beaucoup plus fort, et puisque nous avons à présent à la tête du Gouvernement un universitaire de marque, je lui demande de faire cesser d'abord la propagande anti-française dans l'Université « française ».

Le célèbre historien de la Belgique, Pirenne, avait déjà constaté ce phénomène dans les travaux d'Ernest Lavisse, l'universitaire le plus chamarré de la III^e République, dont il disait qu'on le prendrait « pour un ennemi de la France ».

C'est ce Lavisse qui écrivit cette monstruosité, que *les Gaulois, lors de l'arrivée des Romains en Gaule, n'avaient pas de villes, qu'ils habitaient de pauvres chaumières au fond des sombres forêts, etc...*

DE JULES CÉSAR A LAVISSE

Or, Jules César, lui, écrit de Bourges, Bituriges, en latin *Avaricum* :

« *Avaricum pulcherrimam urbem* » :

« *Avaricum, ville de toute beauté* »...

Et encore, que, lors de son débarquement dans l'île de Bretagne, Britannia :

« Il y trouva un peuple innombrable et des édifices (aedificia) extrêmement nombreux (creberrima), construits DANS LE STYLE GAULOIS, (more gallico).

Mon Lavisse, orgueil de l'Ecole Normale Supérieure, comme Edouard Herriot, en personne, et aussi Tardieu, se fit tirer les oreilles par pas mal de mes collègues pour ce déploiement d'ignorance crasse ; mais ses bouquins d'histoire ne continuent pas moins à empoisonner des générations de petits Français.

Lavisse, papelard, au lieu de reconnaître honnêtement ses âneries, se borna à remplacer « pas de villes », par « très peu de villes », — ils en avaient près de trois cent soixante.

C'est comme si un entomologiste disait : « les abeilles ont très peu de ruches »...

Il suffirait qu'elles en eussent UNE, et, de fait, le bon Dieu n'en a créé qu'une seule, de laquelle sont issus tous les essaims qui bourdonnent et qui butinent pour nous donner leur miel, l'ambroisie des hommes mortels.

Et puis, « au fond des sombres forêts », il n'existe pas trace de « chaume », et donc pas de « chaumières » possibles...

C'est cet ignare Lavisse qui disait à M. Gabriel Hanoteaux, un beau jour, au Nouvion, où l'on fêtait sa rosette, cette phrase hypercuistrale :

« Je suis un géant, et j'habite un entre-sol ». Il visait l'ambassade de Berlin ; mais Hanoteaux ne la lui donna point, heureusement !

Cette ambition explique sa bocherie, que lui reproche M. Pirenne.

LA PROPAGANDE ANTI-FRANÇAISE DANS L'UNIVERSITÉ

Voici maintenant quelques preuves du travail anti-français perpétré dans l'Université de France.

La France est le *seul pays* où la Rhénanie soit qualifiée officiellement dans les livres scolaires : « *Prusse Rhénane* ».

Il n'y a pas de « *Prusse Rhénane* », mais bien la *Prusse en Rhénanie*, et ce n'est pas du tout la même chose, on le sait, de reste.

Les Allemands eux-mêmes, qui ne sont pas des ignorants, emploient le mot RHEIN-LAND, PAYS RHENAN.

Nous possédons, on le voit, *des cuistres plus Boches que les Boches, et qui font la propagande des Boches à nos frais, dans nos écoles, propagande tellement bête que les Boches n'oseraient pas la faire chez eux.*

N'en est-il pas de même pour le PALATINAT ?

Les Allemands le nomment correctement PFALZ « Palatinat », et nos olibrius y vont carrément de leur BAVIERE RHENANE...

Il y a la *Bavière dans le Palatinat* ; il n'y a pas de *Palatinat bavarois*.

HELVÈTES, GARDE A VOUS !

Passons en Suisse :

Nos précieux cuistres y créent de toutes pièces, à côté de la Suisse française, qui est française, en effet, et de la Suisse italienne, qui est bien italienne, une *Suisse allemande* qui n'est pas allemande, mais *alémanique*.

Là encore, notre Université fait la propagande des Allemands comme les Allemands n'osent point la faire.

Revenons en Germanie.

Le même Ernest Lavisse, dans la *Géographie Historique* de la célèbre maison Hachette y *hachure les Gothins comme Germains*, alors que Tacite déclare formellement :

« Les Gothins *ne sont pas Germains* ; ils sont *Gaulois* ; ils *parlent la langue gauloise* ».

C'EST UN FAUX !

Et Fustel de Coulanges, Fustel de l'Institut, Fustel, qui a professé si brillamment en Sorbonne et à l'Université de Strasbourg les bourdes les plus colossales, ce pourquoi on est en train, à Paris, de le diviniser, Fustel est allé encore plus loin que Lavisse, le tortionnaire des pauvres Gothins.

PAUVRE FUSTEL !

Car, si Lavisse ignore Jules César et Tacite, ce qui lui évite de les faire mentir et de mentir en les citant, Fustel, lui, n'hésite pas à *faire dire à Tacite le contraire de ce qu'il a dit*.

Fustel écrit bravement que *Tacite classe les Gothins parmi les Germains*.

C'est un véritable faux.

Mais, pour écrire « LES INVASIONS GERMANIQUES », ne fallait-il pas à Fustel, et à tout prix, tout au moins des Germains ?

Et, comme il n'en avait pas, il en a fait...

Le savant M. Camille Jullian, gloire de l'Académie française et du Collège de France, qui a écrit la préface de l'œuvre de Fustel, y dit que FUSTEL NE CROYAIT PAS A L'INVASION.

Nous avons ainsi une œuvre capitale de Fustel, LES INVASIONS GERMANIQUES sans « invasion » : et sans « Germains ».

Nous voici au cœur de notre sujet : l'ALSACE TRES CELTIQUE, malgré l'Université, malgré Fustel, malgré des écrivains très patriotes, et qui parlent de Fustel comme des aveugles des couleurs, et ce, en juges infaillibles.

Que nous enseigne l'Université, et pas seulement la « française » ?

Que « *l'Alsace est primitivement un pays celtique, mais que les invasions germaniques, des Francs, des Goths, des Bourguignons en ont fait un pays à demi germanisé* »...

Le beau travail ! Que voilà donc une superbe propagande *pro Germaniâ* dans l'Université française, depuis des siècles, et dans toutes les universités de la Terre. *Et dans la presse du Roi.*

Nous allons démontrer clairement que les FRANCS, les GOTHES, les BOURGUIGNONS *n'ont jamais eu rien de german, et qu'ils sont de très purs Gaulois, tout comme les Gothins et les Cimbres.*

Pour les BOURGUIGNONS, pendant *des siècles*, l'UNIVERSITE s'est butée, cabochée, à nous les imposer comme des GERMAINS.

TACITE INVENTE DES GERMAINS

Tacite, écrivant *Des Mœurs des Germains*, à l'usage des Romains, il lui fallait à tout prix, comme à Fustel plus tard, et aux dévots de Fustel, au moins quelques GERMAINS présentables...

Et que pouvait-il trouver de mieux, pour en faire SES Germains à lui, que les célèbres GAULOIS, qui avaient si copieusement rossé les légions romaines sous le nom de CIMBRES...

Non, décidément, il ne pouvait prendre des GAULOIS pour exalter leurs vertus et ainsi faire honte à ses compatriotes de leur mollesse, de leur dégénérescence, ce qui était le but réel de son *De*

Moribus, véritable pamphlet contre les ROMAINS.

Et puis, Tacite, né Ombrien, n'était-il pas un de ces *Gaulois honteux*, qui abondaient à Rome ?

TACITE GAULOIS HONTEUX

Son nom signifie *Grand-Destructeur*, de TA, *grand*, déjà étudié, et CID, CIT, *destruction*.

TACIT, en bon français, dont le latin a fait TACIT-US.

Tacitus, tacite, de qui *on ne parle point*, est une étymologie si l'on veut ; mais, Tacite, on ne parle que de lui !

Tacitus, du verbe latin *taceo*, *tacere*, je me tais, se taire, est formé de TAG, TAC, bouché, étranglé par déglutition, d'avoir avalé « de travers », ou autrement « angoissé », et IR, IRE, *aller*, par permutation de ERE, *aller* : le sens est très apparent, indiscutable, dans le gaulois ; il est *inexistant* dans le latin. Tacite est Gaulois de toute façon.

Tacitus, Tacite, a donc beau se tourner et se retourner, son nom est gaulois, et il est, lui, GAULOIS, honteux de l'avouer, et déblatérant à toute occasion contre les GAULOIS, afin de se prouver, afin de faire croire qu'il ne l'est pas.

LES CIMBRES GAULOIS OFFICIELS

Mes lecteurs n'ont qu'à prendre leur dictionnaire latin, leur Quicherat, pour y trouver le verdict enseigné officiellement, enfin, dans nos écoles :

« *Cimbri*, les Cimbres, peuple gaulois des bords de la Baltique. »

L'UNIVERSITÉ A CAPITULÉ

Nous l'obligerons, après le celtisme des *Cimbres*, à avaler celui des *Francs*, des *Goths* et des *Bourguignons*, les trois peuples dont Fustel compose, nom-

mément, son *Invasion germanique*, — sans invasion et sans Germains.

La conclusion s'imposera d'elle-même, que les ALSACIENS ont reçu de ces trois peuples un nouvel apport de sang celtique, gaulois et sont de race gauloise plus forte et aussi pure que celle de n'importe quelle province de France.

Pour aujourd'hui, nous donnerons un simple coup de pic dans la clef de voûte de l'édifice universitaire, et le professeur, l'érudit le plus sceptique, le plus coriace, sera obligé de se rendre à la raison.

LES BOURGUIGNONS

OUVRIERS D'ART & PROFESSEURS D'AGRICULTURE

Nous voici donc en présence de BOURGUIGNONS « très doux », nous apprend-t-on, *presque tous maçons, charpentiers constructeurs de bateaux.*

Et, nous ajoutons, à ce point *agronomes émérites*, qu'ils avaient fait de l'agriculture une religion et choisi leurs PRÊTRES parmi leurs plus HABLES CHEFS DE CULTURE, les rendant responsables de la RÉCOLTE, et *les dégommant sans pitié si le rendement était déficitaire.*

Les BOURGUIGNONS, comme les FRANCS et les Wisi-GOTHS, tous GAULOIS établis au-delà du Rhin, sont RENTRÉS en GAULE de la manière la plus naturelle, comme ils en étaient sortis.

Nulle part on n'a pu les taxer de cruauté, ni de pillage.

On vante même la DOUCEUR des BOURGUIGNONS, qui partagèrent avec les Gaulois, leurs frères retrouvés, la terre à cultiver et firent de la BOURGOGNE *un véritable paradis*, puisque le paradis est, effectivement, dans son étymologie, un *jardin ravissant.*

Les VANDALES n'en firent-ils pas autant en

VANDALOUSIE, dont la chute du V a fait l'ANDA-LOUSIE ?

Ils y perfectionnèrent les méthodes agricoles des ROMAINS.

Que voilà donc encore de singuliers « barbares », et, pour tout dire, d'énigmatiques « vandales » !

N'oublions pas que les ANDALOUSES sont les filles de ces « barbares » et ne sont pas tellement « sauvages » ; et demandons-nous si l'Histoire ne nous a pas, avec les VANDALES, fichus dedans une fois de plus.

LE SINISTUS

GONDIOC - LES HENDINOS

Quand on se hasarde sur le verglas de l'étymologie, il faut être ferré à glace, et ne pas s'exposer aux crocs en jambe des MYSTIFICATIONS PHILOLOGIQUES, HISTORIQUES, et, ajoutons, PHILOBOCHIQUES.

J'ai orthographié SIN-IS-TUS, comme l'a fait le général romain, Ammianus Marcellinus, historien des Bourguignons.

Mais, le Romain avait-il l'oreille assez fine pour distinguer *sin-is-tûs* de *sin-iz-tûs*, véritable orthographe du mot, le *vieux-suprême-du-peuple* ?

Il y a des raisons de croire que le général romain ne pouvait saisir la nuance.

Or, en gaulois, en breton, en gallois, *is* signifie justement le contraire de *YDD*, prononcé *IZ*, *is* signifiant inférieur, et *YDD* « celui qui a la précedence », la « précellence ».

Le *DD* gallois représente le *Z* prononcé à la mode bretonne classique, qui prévaut encore en Vannes et chez les Bretons cultivés ; il se prononce comme le *Z* des Celt-Ibères, ou Espagnols ; comme le *TH* doux des Anglais ; comme le *thê-ta* des Grecs, dans les écoles où l'on enseigne encore le grec cor-

rectement, c'est-à-dire, j'ai le regret de constater la chose, dans certains séminaires seulement.

L'historien des Bourguignons, Ammien Marcellin, dont l'autorité n'a jamais été mise en doute, militaire qui narrait les événements auxquels il avait pris part, nous dit que les Bourguignons entrèrent en Gaule sous la conduite de leur roi *Gondioc*, qu'ils étaient gouvernés par des chefs ou rois nommés *hendinos*, eux-mêmes sous l'autorité d'un grand prêtre, nommé le *sinistus*.

Prenons d'abord nos *hendinos*.

Ce mot se décompose en HEN et en DINOS.

HEN, gaulois, signifie VIEUX, ANCIEN;

DINOS, gaulois, pluriel de DYN, homme.

D'où, en gaulois, les VIEUX HOMMES, les ANCIENS.

Les Bourguignons étaient donc gouvernés par leurs ANCIENS, comme tant d'autres peuples, et le *gaulois seul* explique le nom historique des prêtres *bourguignons*.

Quant au SINISTUS, ce nom signifie précisément, toujours en *gaulois*, SIN-IS-TUS, l'ANCIEN-SUPREME-du-PEUPLE.

Nous allons en faire la bien simple démonstration.

Inutile de le dire, SINISTUS, que Quicherat, en faute, cette fois, donne comme « mot germanique » ne signifie ABSOLUMENT RIEN DANS AUCUN DIALECTE GERMANIQUE.

Et voilà comme les Bourguignons sont des Germains, qui, avec les Francs et les Goths, auraient germanisé à demi nos frères d'Alsace.

Les ALSACIENS finiront-ils par s'apercevoir jusqu'à quel point l'UNIVERSITE LES A FICHUS DEDANS ?

Et les « toto-nomistes » ?

Et les « Flahuttes » de la Flandre belge ?

LE « SINISTA » GOTHIQUE

Nous trouvons, dans le *Gothique*, le superlatif *sinista*, « *très vieux* », « *le plus vieux* », et ceci entraîne nos latinistes et nos germanisants dans cette erreur capitale, que *Sinistus* est un mot germanique, et donc que le *Sinistus* et ses Bourguignons étaient *Germaines*.

Quidrerat lui-même a donné tête baissée dans le panneau, en vertu de ce *postulat*, que les *Goths* sont des *Germaines*.

Or, le gothique possède bien *Sinista*, superlatif, mais il ne possède ni le positif, *sèn*, *sin*, vieux, formes de *hèn* et de *hyn*, « *vieux* » ; ni le comparatif, *hénoch*, *henach*, plus vieux.

De même le latin « *Sénex* », vieux, ne possède pas la racine *sèn*, ni le superlatif breton *SÉNA*, le plus vieux, les plus vieux ; le *SÉNAT*, auquel l'addition du gaulois *tûs*, « *geni* », a donné le sens de *les plus vieilles gens*.

Le *Sinista* du gothique, loin de montrer que le gothique est germanique, prouve qu'il ne l'est pas, et qu'il est gaulois.

Et encore, le *hèndyn* et les *hèndinos* bourguignons étant indiscutablement gaulois, comment leur chef, le grand-prêtre, le *Sinistus*, ne le serait-il pas ?

Aucun dialecte germanique ne possède les racines *sin*, *sèn*, *hyn*, *hèn*.

Et, caractère indélébile du celtisme des *Goths*, le gothique possède la lettre *th*, *th* anglais doux, *z* breton et celte-ibère, *z* (dd) gallois, *thêta*, grec, que les Boches sont incapables de prononcer.

LA CONFESSION DU BOCHE

« JE SUIS SALE ; MA FEMME AUSSI ».

Quand le Boche avoue, en anglais : « *I am dirty; my wife is dirty too* » :

« *Je suis sale; ma femme aussi* », sait-on au juste ce qu'il veut dire ?

Il y a des chances pour que ce soit :

« *I am thirty; my wife is thirty two* » :

« *J'ai trente ans ; ma femme en a trente-deux* ».

Ce qu'il prononce *très exactement* de la même façon.

Faites compter un Boche jusqu'à *trois*, en anglais, *one, two, three* (ouone, tou, zri) : il vous servira *von, dou, drî*.

Ce petit examen des espions était courant, pendant la guerre.

« LES ANGLAIS ONT LA LANGUE TROP LONGUE »

Aucun boche ne saurait se tirer de ce *shibboleth*, traquenard inventé par l'*Intelligence Department*.

L'Allemand instruit y échappait en se surveillant; mais ne pouvait aller bien loin dans une conversation animée; il se coupait à tous les tournants.

Un philologue de Bochie voulut avoir le cœur net de ce *th* embarrassant, et, après maintes mensurations, affirma-t-il, il arriva à cette conclusion que *les Anglais ont la langue trop longue*, et que le *th* leur vient de là...

Mais, alors, et les *Goths* ?

Nous reparlerons des *Goths* et de leur évêque, *Ulphilas*, à propos des Ecossais.

LES ROIS BOURGUIGNONS

FUSTEL ET LES FUSTELLISTES DANS LES CHOUX

Nous disons et nous démontrons que les Francs, les Bourguignons et les Wisi-Goths, que Fustel — après tant d'autres — prend pour des Germains, étaient de très purs Gaulois, et que, loin d'avoir à demi germanisé l'Alsace, ils ont magnifiquement **RENFORCÉ LE FONDS CELTIQUE** de cette belle province, le plus pur joyau, le « glain-nod », de la couronne française.

Nous avons étalé l'erreur séculaire qui fait du *Sinistus* des Bourguignons un grand prêtre germanique, et qui met de côté, prudemment, les *hendinos*, faute de connaître les *deux mots gaulois* qui composent le nom.

Nous allons parler, à présent, des rois des Bourguignons, GONDIOC, GONDIMAR, GONDICAIRE.

Aucun philologue d'outre-Rhin n'a même tenté d'expliquer les noms de ces prétendus rois germaniques, et ceci continue la série du *sinistus* et des *hendinos*, comme la continuera le nom de la *Bourgogne et des Bourguignons*... qui ont si fort intrigué Dom Plancher, et laissé Fustel à *quià*.

LE PICOTIN ET LA BOTTE DE FOIN DE NOS ILLUSTRÉS HISTORIENS

C'est que ces deux beaux écrivains et honnêtes historiens, ainsi que leurs prédécesseurs, et leurs successeurs ont cherché dans *la botte de foin latine* et dans le *picotin germanique*, l'aiguille, le fil d'Ariane, qui brille dans la *gerbe gauloise, celtique*.

Jules César rappelle que « les Gaulois, autrefois plus vaillants que les Germains, — merci bien ! —

ont envoyé outre-Rhin des colonies considérables ».

Que sont devenus ces Gaulois ?

Les Boches les auraient-ils mangés ?

— Que non pas, nous dit Wilhelm Obermüller, dans la belle préface de son Dictionnaire Celto-Allemand : *ils y sont restés.*

C'est en partie vrai.

LE BOCHE A DOUBLE FACE

Et c'est là ce qui explique la *dualité* de l'âme germanique, *oscillant* entre le bon et le pire, entre la sentimentalité et la cruauté, entre le faux et le vrai, mais *penchant finalement du mauvais côté.*

Le côté « *métis* ».

C'est l'apport celtique qui a métissé tant soit peu le Germain, le *mendacio natum genus* des anciens, la *race née pour mentir*, et dont le nom choisi par elle-même signifie trompeur : *täusch*, ce qui faisait dire à un grand philosophe allemand qu'il mourrait *honteux* d'être issu d'une race dont le nom signifie *menteur*.

ON NE SE REFAIT PAS, ET LE BOCHE NE CHANGERA JAMAIS; VOILA CE QUE NOS PACIFISTES SANGUINAIRES ET NOS DIPLOMATES EN CHAMBRE DEVRAIENT S'ENFONCER DANS LEURS TÊTES VIDES.

L'ABBÉ TRITHÈME A L'INDEX

L'abbé Trithème, dont, bien entendu, nos Fustel n'ont jamais entendu parler, appelait, dans son *Historia Regum Francorum, Histoire des Rois des Francs*, les Gaulois dont parle César *Galli transrhénani*, les Gaulois TRANSRHÉNANS.

Eh bien, ce sont les plus purs de ces Gaulois *transrhénans* qui sont revenus en Gaule, leur patrie, la nôtre, sous le nom de FRANCS, de BOURGUIGNONS, de WISI-GOTHS.

Naturellement, le fameux abbé de Trittenheim est mis à l'index par toute la séquelle des grimauds et cuistres qu'il gêne, et c'est aussi le sort de Léo von Hallé, qui avait commencé à publier ses travaux sur les Lois des Francs, *Lex Ripuaria et Lex Salica*, lois des Francs Ripuaires et des Francs Saliens démontrant qu'il était impossible de comprendre ces lois sans recourir à *la langue gauloise*.

ET LE PAUVRE LÉO...

Ah ! Pauvre Léo ! Quel tapage, quel raffût chez les *intellectuels* de cette époque ; Léo était un *traître à la patrie allemande*, et cette mésaventure, qui arrive si je ne me trompe à M. le Professeur Fœrster en ce moment, caractérise parfaitement la *philologie allemande, tendancieuse, mensongère*, et en maintes occasions *ignorante*, par surcroît.

LES ROIS BOURGUIGNONS

Abordons les rois GONDIOC, GONDIMAR, GONDICAIRE, et tâchons de trouver quel était le sens de ces noms.

Sans connaître le *breton*, tout le monde a entendu parler de Le Gonidec, nom très connu et répandu en Bretagne, et celui du célèbre auteur du *Dictionnaire Français-Breton* et du *Breton-Français*, avec une grammaire parfaite.

Le Gonidec tenait les épreuves de son grand œuvre entre ses mains mourantes, et ce fut son savant ami, Hersart de la Villemarqué qui en assura la publication, avec des annotations précieuses par leur précision.

Aujourd'hui, *gonidec*, en Bretagne, est cultivateur, agriculteur et, en Vannes, contre-maître ou valet de ferme, étant le seul et unique aide du fermier.

Gonidec signifie aussi gagnant, *le gagnant*, gagnneur, *vainqueur*, *victorieux*.

Parvenus à ce point, nous brûlons ; nous allons trouver la clef du mystère dont l'ensemble a si fort troublé Dom Plancher.

Nous avons vu, précédemment ce qu'est un *gau*, ou *go* ; c'est un *district*, une *terre*, et l'ensemble des *gaus*, c'est la *Gaule* : *Gau-oll*, « *tous les gaus* », de là cette expression « *les Gaules* ».

Notons que Littré, Diez et les autres établissent que, d'après les règles de la dérivation, *Gaulois* ne peut dériver de *Gallus*, et qu'il faudrait supposer un *gallensis* qui n'existe pas dans le latin, pour l'en tirer.

En disant que *Gallia* n'a pu donner *Gaule*, je ne me ferai donc pas taxer d'hérétique...

OLL et HOLL signifie *tout*, *tous*, d'où le grec OL-os, qui se prononce HOL-os, l'O étant affecté d'un accent en forme de petit c, ou esprit rude qui, en grec, tient lieu de notre lettre H.

L'anglais écrit ALL, mais prononce correctement OLL ; l'allemand écrit ALL, ce qui est fautif encore, et prononce ALL, ce qui est deux fois erratique, double déformation du gaulois, du celtique, *dans la soi-disant Mutter-Sprache*.

ALL, gaulois, signifie AUTRE, passé au grec en ALL-os.

Petit à petit, le lecteur, nanti de deux ou trois douzaines de mots gaulois essentiels se fera des opinions par lui-même et, en pays alsacien, fera d'utiles comparaisons d'où sortiront pour lui des découvertes inattendues.

GONDIOC

LES GÔNES DE LA GUILLE

GONDIOC était-il *un gondioc* ou se nommait-il *Gondioc* ?

Etait-ce là son titre, ou son nom ?

Arrivons aux racines, et nous trouverons GO, terre; ON, très belle, se contracte en Go-'N, et donne textuellement « *riche terre de culture* ». On écrit également GONE.

GON-ESSE, près Paris, pays de *maraîchage intense*, avec l'eau presque à fleur du sol, signifie *belle terre d'élection*.

A Lyon, les *gônes* de la Guille, sont les *maraîchers* de la Guillotière, et leur nom, loin d'être fantaisiste, est un mot gaulois de la bonne école.

Nous avons vu déjà que les Bourguignons étaient gouvernés par des *Hendinos*, prêtres chargés de la *direction des cultures*, ce qui nous prouve l'importance, même religieuse, qu'ils attachaient à l'*agriculture*, comme nos Bourguignons à leurs vignobles.

Les Bourguignons, et cette fois, chacun le sait, étaient du bâtiment, maçons, charpentiers, constructeurs de bateaux, mais avant tout agriculteurs.

Les WISI-GOTHS ne l'étaient pas moins, puisqu'on rapporte qu'ils ont perfectionné les méthodes de culture des Romains, en Espagne. Ils en ont fait avec les Bourguignons, autant en Alsace, de sorte que si le vin d'Alsace n'est point du vin de Bourgogne, c'est, cependant, du vin de Bourguignon.

En tout cas, que nous voilà loin de la description de Dom Plancher, et que voilà de singuliers barbares, Germains, grossiers, dégoûtants, et par dessus tout mangeant de l'oignon.

J'en appelle au Grand Rabbin, dont les ancêtres faisaient leurs délices de l'oignon, en Egypte, et se lamentaient de n'en plus avoir dans la péninsule du Sinaï, à tel point qu'ils voulaient lapider Moïse, et retourner sous l'obédience du pacifique Pharaon :

Que pense-t-il de Dom Plancher, et des mangeurs d'oignon ?

Nous voici en possession du sens de GON, de GON-DIOC.

TIOC. DIOC, signifie *chef, directeur*; la forme TIOG, DIOG, est identique.

GON-DIOC se présente donc à nos yeux tel qu'il était il y a quinze siècles, sortant de *deux mots racines gaulois*, ayant chacun deux radicales : GO-ON et TI-OG.

TI est le mot gaulois pour *maison*, et il n'est personne qui ne le sache sans le savoir...

LA TIAULE - LA TIAULÉE - L'ŒIL

Qui donc ignore cette expression, une TIAULÉE, une tiaulée d'enfants ? Cela saute aux yeux : TI, maison, et OLL, TIAULE, dans le langage du *peuple*, c'est-à-dire des vieux *Gaulois*, *maison*, *maisonnée*, *une pleine maison*.

Le célèbre Ampère avait conclu juste; *le latin est venu; le gaulois est reté*.

Quant à OG, OC, voici ce qui dit Owen Pughe :

« OG, that is full of motion; that is apt to expand, or open : that is full of life, youth; that moves or stirs; a harrow », soit :

OG, *qui est tout mouvement; qui est apte à se déployer, ou s'ouvrir; qui meut ou incite à l'action; herse*.

Le TI-OC ou TI-OG, *propriétaire et chef de maison, le menager; la ménagère* se dirait TI-OG-ES.

OG, OC a donné au latin OC-ulus, ŒIL, comme il est aisé de le voir en examinant les diverses acceptions de OG : *qui peut s'ouvrir, vif, remuant*.

Il nous reste une alternative, fort plausible et agréable, avec le sens glorieux de *gonidec*, *vainqueur*.

Chetu gonidec ann oll, disent aujourd'hui nos Bretons : *Voilà le vainqueur de tous*.

De fait, *gonidec* est une légère déviation de *gon-dioc*, par déplacement de la lettre i : *gonidec* pour *gondiec*, déviation euphonique.

D'autre part, EG, « ce qui est distinct, distingué, EG-AIN, qui est splendide, un seigneur », formerait le *seigneur de la maison*.

De là au *gonidec* actuel, le fermier, le contre-maître de ferme, il y a filiation directe.

En résumé, GON-DIOC est la fonction, non le patronyme, du roi des Bourguignons, et ce mot signifie à la fois *chef des cultures*, dont les prêtres, les *hendinos* étaient les agents d'exécution, et le GONDIOC, *chef des cultures, le grand chef des cultures*, ce qui revient au même.

Nous examinerons GONDIMAR, GONDEMAR, GONDICAIRE, et nous en profiterons pour jeter un coup d'œil sur GON-DE-BAUD, FREDE-GONDE, RADE-GONDE, CUNE-GONDE et plusieurs autres, avec la BOURGOÛNE et les BOURGUIGNONS, qui ont fait le désespoir de Dom Plancher.

Tous ces noms, BOURGUIGNONS et FRANCS, sont du pur gaulois.

GONDIMAR OU GONDEMAR GONDICAIRE FREDEGONDE, CUNEGONDE, RADEGONDE LA BOURGOGNE ET LES BOURGUIGNONS

Les historiens à la manqué qui tiennent absolument à nous présenter, depuis des siècles, les BOURGUIGNONS comme des GERMAINS, ont-ils au moins *tenté*, de ce côté du Rhin et de l'autre, d'expliquer par un idiome germanique quelconque les noms que nous ont transmis AMMIEN MARCELLIN et les autres historiens des Bourguignons ?

Nullement.

Le « savant Bénédictin », Dom Plancher, patauge

comme un enfant de chœur dans l'étymologie de la Bourgogne, signalant un certain *bourg*, OGNES, qui ferait une *Bourg-Ognes* plausible. Un village près de Chauny portant également ce nom, les Chaunois seraient donc Bourguignons.

Voilà où en sont réduits les INDECROTTABLES CRETINS qui, sachant que les GAULOIS peuplaient *plus de la moitié de l'Europe*, et l'Asie Mineure, au temps de Vercingétorix, se figurent que la langue gauloise a disparu, et affectent de la passer sous silence, — ce qui les dispense de l'étudier.

On a proposé le « germanique » BURG, de ce que les Bourguignons établis sur le Rhin, avaient été chargés de sa défense *contre... les Germains*, et qu'ils avaient construit des « fortins », ou « bourgs ».

Mais, BURG n'est *pas germanique*; c'est le *gaulois* BOUR, *enclos, retranchement, ouvrage défensif*.

BOURA est le diminutif, « *partie enclose d'une ferme* », — le « réduit », le « fortin ».

Chez les AUVERGNATS, le vieux mot GAULOIS « buron » est encore en usage, et il ne périra jamais; une ferme est un BURON, de BUR, et ON, augmentatif : « une jolie ferme ».

Et qu'est-ce qu'une FERME, si ce n'est une maison agricole FERMÉE ?

Dans les provinces, une ferme se dit une BORDE, non point du mot *bord, board, planche*, comme on le dit hardiment, mais de notre BOUR, et de DA, BON, BONNE, ou TA, grande.

Le REMPART se dit actuellement, en Galles, BOURCH, pour BOURG, et le mot ne peut être que *gaulois*.

Le latin *burgus*, fortin, est traduit du *gaulois* au IV^e siècle.

Reste à expliquer la seconde partie du nom de la Bourgogne.

Et le lecteur ne peut s'y tromper :

C'est notre GONE, étudiée dans le GONDIOC, GO, terre, pays; ON, admiratif, BELLE-TERRE, TERRE ARABLE, GO-ON, GONE, nasalisé en BOUR-GOGNE.

Il va sans dire que GÔNE, GÔGNE ne signifie ABSOLUMENT RIEN dans le « germanique ».

Et ceci est la contre-épreuve indiscutable.

Les Romains ont nommé BURGONDIONES, BURGONDIO, les Bourguignons, le Bourguignon; et ceci, *BUR-GONDIO*, n'est-ce point clairement le BUR, *ferme*, suivi de son *chef de ferme*, de son *gondioc*, GONDIOC, que nous avons analysé ?

Burgondiones est le pluriel latin de *Burgondio*.

Et, ne négligeons rien, ceci s'accorde également avec BUR-GON-DION, DION pluriel de DYN, *homme*, le tout nous donnant encore les « *Hommes-cultivateurs-des-belles-terres* », — comme alternative très plausible, en tout cas très exacte, correcte.

LE « MORVAN-DIOC »

Les habitants du MORVAN, qui sont Bourguignons d'origine, portent un nom qui paraît fantaisiste et patoisant : les MORVANDIAUX.

Or, MORVAN est une permutation de MOR-MAN, *homme de la Mer*, et nous savons que les Bourguignons avaient un siège sur la Baltique.

C'est de cette circonstance que le MORVAN tire son nom.

Quant au MORVANDIAU, c'est MORVAN-DIOC qu'il faut, qu'il faudrait dire; il est formé sur le type du BUR-GON-DIOC.

Les BOURGUIGNONS savent désormais ce que signifie leur nom.

Et la BOURGOGNE peut être heureuse...

GONDICAIRE, GONDIMAR ET GONDEMAR - LA FRAU

GONDIMAR s'est orthographié facultativement GONDEMAR, mais à tort.

Ce nom signifie le SUPERIEUR, le CHEF de la GONE, GON-LE-CHEF, et c'est le même sens que GONDIOC, qui portait aussi ce nom, du reste.

Avec GONDICAIRE, les noms des rois bourguignons continuent à répondre à l'appel de la langue gauloise.

GON-DI-CAIR, GON-LE-CONDUCTEUR, du gallois, gaulois cimbrique, CER, (par C dur), le *propulseur, énergique, rude*.

FRE-DY-GON-DA, RA-DE-GONDA, CUNÉ-GON-DA présentent, comme les rois bourguignons, le même GON, dans leur nom, suivi de DA, *bonne*.

De FRA, « qui active ».

D'où la *frau*, soi-disant « allemande », la *ménagère, la maîtresse de la maison*.

RA-DY-GON-DA, même sens intensifié : « qui pousse en avant ».

CUN-Y-GON-DA, de CUN, attractive, bienveillante, aimable, affable; et aussi CHEF.

Une impératrice de ce nom a été canonisée; elle répondait parfaitement à son étymologie.

Les noms des ROIS FRANCS ne sont pas moins GAULOIS que ceux des Bourguignons.

Nous allons le démontrer.

Et, renversant l'ordre des temps, nous allons commencer par le plus populaire de nos rois francs, PÈRES et FONDATEURS de la NOBLE et GLORIEUSE NATION FRANÇAISE, le BON ROI DAGOBERT.

LE BON ROI DAGOBERT

« VERGOBRET » DES FRANCS

ET SAINT-ELOI

La grande difficulté en matière de recherches étymologiques sur les noms des personnages historiques est l'incertitude qui enveloppe leur véritable orthographe.

Clotilde s'écrit de dix-huit façons diverses.

Les noms de lieux présentent le même traquenard; Laon est aussi riche que Clotilde en noms successifs et tous authentifiés par les cartulaires; Laon s'est appelée même Lugdunum, tout comme Lyon.

Mais, pour nos rois FRANCS, le doute n'est pas permis, et CLOTILDE est facile à dégager du brouillard médiéval.

Commençons par DAGOBERT, et retournons ensuite à PHARAMOND, CLODION, MÉROVÉE, CHILDERIC, CLOVIS, CLODOMIR, CLOTAIRE, LOTHAIRE, qui suffiront à éclairer la lanterne de notre histoire.

Allons-y gaiement car :

Le bon roi Dagobert

A mis sa culotte à l'envers !

Ce sont choses qui arrivent aux grands hommes, souvent distraits, et même à de tout petits.

Survient le grand Saint Eloi, évêque de Noyon, le pays qui m'a donné le jour à trois lieues près.

L'illustre homme d'Etat, sourit, et, gentiment, lui signale, en musique, sa distraction :

Le grand Saint Eloi

Lui dit : mon *bon* roi,

Votre Majesté est mal culottée...

Débonnaire, le roi des Francs lui donne la réplique :

C'est vrai, lui dit le Roi :

Je vais la remettre à l'endroit.

Nos ancêtres nous ont là conservé une tradition précieuse, pour qui sait pénétrer les ténèbres de la nuit des temps, persuadé que c'est dans la masse du peuple qu'il faut chercher les éléments de reconstitution du passé.

Dont la langue est l'essentiel.

De cette chanson enfantine, dont nos mamans ont bercé nos premiers ans, nous allons tirer un enseignement que personne ne réfutera.

— Par quelle méthode ?

— Si je veux savoir ce qu'est une cigogne, pourquoi on la nomme *cigogne*, *ciconia*, *storch*, *stork*, *c'huibon*, je me place en face de cet oiseau familier, et je constate ses quatre caractéristiques, sa recherche des aliments carnés, son claquement du bec, sa façon de se tordre le cou dans ses moments de mauvaise humeur et son caractère migrateur.

Eh bien, pour le roi DAGOBERT, comme pour SAINT ELOI, je consulte l'Histoire, je vois ce qu'ils étaient, ce qu'ils firent, et je trouve que le roi ne pouvait pas se nommer d'un autre nom que *Dagobert*, et que *Saint Eloi* s'est très justement nommé ou surnommé ELOI.

Dagobert, *da-go-bert*, *bon-gau-juge*, le bon juge du *gau*, voilà qui saute aux yeux du moins averti des écoliers de Galles ou de Bretagne.

En effet, l'Histoire nous enseigne que *Dagobert* a mérité le titre de *Salomon des Francs*, et si ceci ne suffit pas à faire un bon juge, que faut-il encore ?

C'est *Da-go-bert* qui a fait codifier finalement les lois des Francs, et ce SOUVERAIN JUGE DU GAU, *ver-go-bretus*, était non seulement un juge, mais encore un législateur.

Et il était bon, ce pourquoi sa mémoire a grandi

avec les siècles dans le populaire, comme celle de son sage ministre, Eloi.

Les œuvres de Dagobert ont été remarquables.

Celles de Saint Eloi, qui a été son Jacques Cœur, son Sully, son Richelieu, sont impérissables, car la paternité de la codification des lois des Francs lui revient de moitié.

Artiste consommé ; financier émérite ; écrivain très sûr ; constructeur infatigable ; diplomate irrésistible, voilà quelques côtés de la personnalité de Saint Eloi, qui fut aussi *un de ces grands évêques, pères de la patrie*, dont une infâme politique prive aujourd'hui notre pauvre France.

SAINT-ÉLOI ET LA BRETAGNE

Quelques misérables séparatistes de Bretagne viennent de faire sauter le monument de Rennes, commémorant le rattachement de la Bretagne à la France.

Que ces parricides sachent que c'est Saint Eloi qui, en 636, amena Judicaël, duc des Bretons, à faire sa soumission au roi des Francs !

Ces vilains oiseaux qui salissent leur nid, dont la devise est *Breiz atao*, ne savent même pas la signification de cet *atao*...

Et quand ils parlent du Seigneur, *Aotrou*, en breton, je veux bien leur payer à chacun une bolée de cidre s'il s'en trouve un seul qui sache ce que c'est.

Ils *bafouillent* le breton, et même pas tous, mais ils ne le savent pas.

Voici donc treize siècles que Saint Eloi se montra digne de son nom, que nous allons expliquer, et d'être le saint patron de tous les artisans de France qui tiennent le marteau, depuis le forgeron jusqu'à l'orfèvre, — et le Vénérable de la Loge...

Voici le sens du nom d'*Eloi* dans le *gaulois cimbrique* :

Elou, biens, richesses ;

Eloua, enrichir.

C'était bien le grand argentier du Royaume.

Châsses en or, trônes en or et pierreries, bas-reliefs du tombeau de saint Germain, monastères, soins du trésor public, œuvres religieuses, conciles des évêques de France : tout était de son ressort, et il primait partout et en tout.

Dagobert avait la bonne fortune d'avoir su s'attacher ce grand homme, qui, lorsqu'il mettait « sa culotte à l'envers » le lui faisait remarquer avec bonhomie.

Le juge *gaulois* était dénommé *bret* au temps de César, *bret*, au singulier ; *breith* au pluriel.

Dans le nom de Dagobert se trouve une inversion de *bret* en *bert*, fort habituelle dans la plupart des langues.

On dit *bertelle* pour *bretelle* ; *berloque* pour *breloque* ; *berdouiller* pour *bredouiller* ; *ter* et *tres* en latin ; *forsch* pour *frosch*, grenouille en allemand, et mille autres exemples.

Le *ver-go-bert* des Gaulois, nous dit César, était, chez les Eduens, le *magistrat suprême*, *summus magistratus*, le seul pouvant appliquer la peine capitale.

Ver, correspondant au latin *per*, *super*, *über*, *over*, *hyper* ;

Go, le *Gau* ;

Bret, juge.

Le *suprême-juge-du-Gau*.

Trois racines gauloises forment le mot, qui est resté impénétré jusqu'à ce jour, de par l'ignorance officielle des philologues patentés.

En Bretagne, de nos jours, le juge se dit *barnour*, comme en Galles, de *barn*, jugement, et *our*, gour,

homme, dont le *g* tombe en composition.

Barn provient de *bar*, barre, le *barreau* et *on*, dessus : abrégé en *bar'n*.

Dans le gallois, *baron* est le chef, le *baron*.

Mais le *bret* a-t-il donc disparu ?

Que non pas.

LE « GOBRET » BRETON

En Bretagne, le « monsieur » d'un village, distingué par ses services, serviteur retraité de l'Etat, est le GOBRET du *pays*, GO-BRET.

C'était autrefois le *juge de paix*, de la localité, le VER-GO-BRET étant le grand juge d'appel.

C'est ainsi qu'en fouillant avec soin dans les cendres du passé de notre impérissable nation, nous trouvons tout à coup or, perles, diamants inattendus, inespérés, mais cependant cherchés quand même avec la piété d'un fils qui ne désespère jamais de faire revivre l'image fidèle de nos ancêtres.

Passons le détroit.

« *Sermo haud multum diversus* », de *langage à peine différent*, écrit Tacite des Gaulois et des Britanniques.

LE « BRETWALDA » DES « SAXONS »

Si nous comparons l'embarras des historiens anglais au sujet des rois *Saxons*, qui ont envahi la Grande Bretagne, en face de leur titre de BRET-WALDA, embarras comparable à celui de nos éminents « historiens » et philologues, nez à nez avec le *ver-go-bret*, que voyons-nous ?

Que le *bret-wal-da*, dont on discute à perte de vue dans les universités anglaises depuis des siècles, est exactement notre propre *ver-go-bret*... et, cette fois avec son *r* en bon ordre : *bret*, non *bert*.

Ce serait faire de la peine au lecteur de lui expliquer ce qu'est ce *bret-wal-da*, ce roi « saxon » qui portait un titre *gaulois*...

Car, *bret*, c'est connu ; *wal*, c'est *gwal*, avec chute du *g* en composition, c'est la *Gaule*, *Gwalia*, en gallois ; et *da*, c'est le même titre que celui du *bon* roi *Da-go-bert* :

Le *bret-wal-da* est le *bon-juge-du-gau*, de *Gaule*.

LA FUMISTERIE « ANGLO-SAXONNE » LA GAULE BRITANNIQUE

Et c'est le titre des rois *Saxons*, dans la vieille Angleterre, qu'ils ont censément germanisée, eux aussi, elle aussi.

Ils étaient *rois gaulois* de la *Gaule Britannique*.

Julien, que l'on traite d'apostat, et qui passait son temps à combattre les Francs et les Saxons, les déclare *Gaulois*.

Voilà qui doit pas mal ébranler les convictions de ceux qui ont reçu le funeste enseignement universitaire en France, et surtout de ceux qui l'ont innocemment dispensé à leurs infortunés élèves.

Les Alsaciens, à qui l'on a raconté, dès leur plus tendre enfance, les trois bobards, à propos des Francs, des Bourguignons, des Wisi-Goths doivent s'apercevoir que ce n'était vraiment pas la peine de payer et de se casser la tête à l'école pour apprendre qu'ils avaient été irrémédiablement bochifiés...

Et ces excellents ANGLAIS à qui l'on fait avaler, primaires et universitaires, qu'ils sont ANGLO-SAXONS...

Terme *inventé*, du reste, par le diacre distrait, *Paulus Diaconus*, et dont ils n'avaient JAMAIS, EUX, ENTENDU PARLER.

ET LES « ANGLO-SAXONS » ?

Il n'y a jamais eu d'« *Anglo-Saxons* » ;

Il y a eu les *Angli* et les *Saxons*, et encore n'est-ce pas aussi certain qu'on le croit.

Le terme « *Angli-Saxones* » a été appliqué aux nouveaux débarqués par Warnefrid, secrétaire de Charlemagne, connu sous le nom de Paul Diacre, Paulus Diaconus, investi des ordres mineurs du temps qu'il servait Didier, roi des Lombards, autant dire d'Italie, qu'il avait quitté pour le grand empereur.

Son autorité ethnique et linguistique était nulle.

Charlemagne mit fin à la royauté lombarde, et remplaça ses « *masnadiers* » par ses féodaux Francs.

Paul Diacre écrivit de bonne foi cette formule ambiguë, *Angli-Saxones*, qui a faussé l'histoire depuis des siècles.

En gallois, un *Saxon* se dit *Sais*; le pluriel fait *Saéson*, — *Saxons*...

Mais, halte-là !

Nous avons déjà vu, par l'étymologie de Jules César, que *Saèthar*, *Saèthor*, *Saèthour* signifie « *sagittaire* », en bon gaulois.

Saèth-ar, *sagittaire-émérite*; *Saèth-or*, même sens; *Saèth-our*, *sagittaire*, *archer*.

La rédaction de Paul Diacre a créé la confusion séculaire de l'*anglo-saxonisme*.

Ni César, ni Tacite, ni Pline n'ont fait mention des « *Saxons* ».

On tire leur nom de *séaks*, couteau, avec bien du mal; mais c'est « *sachsèn* » et « *sachson* » qu'il faut exhiber et mettre sur le « *billard* » étymologique.

Les *Saxons* ne peuvent représenter que les *Saces*, *Sacaé*, *SAQUES*, habitants du Bas Danube, de la Moésie, pays actuel des Bulgares, Roumains et Serbes.

Et les *Sacaé* de Mésie, les *SAQUES*, étaient *Gaulois*.

JAMAIS les insulaires de Bretagne ne se sont dénommés « *Anglo-Saxons* ».

JAMAIS la langue des *Angli* et des *Saxons* ne s'est dénommée « *anglo-saxon* »; toujours elle a pris et porté le nom d'« *english* ».

Audacieusement, on a publié de volumineux *dictionnaires* de la *langue anglo-saxonne*, qui n'a jamais existé, et qui est purement le *vieil anglais*.

Les *Boches* tiennent énormément à se rattacher aux *Anglais*, qui n'y tiennent pas le moins, — et ils se raccrochent pour ce faire à l'« *anglo-saxonnisme* », que je suis en train d'effacer de l'ardoise historique et linguistique.

LE « BRETWALDA », « BON-JUGE-GAULOIS »

Les noms des rois « *saxons* » d'*Angleterre* sont tous *gaulois*, — aussi bien que ceux, nous l'avons démontré, des rois venus de Danemark.

Mais, ce qui dépasse l'imagination, c'est la *passivité* des *Universitaires* et des *lettrés* de *Galles*, d'*Irlande*, d'*Ecosse*, d'*Angleterre*, qui, depuis des siècles, répètent comme des perroquets le titre du roi saxon, du BRETWALDA, en se demandant ce que cela peut bien être, alors qu'un enfant de l'école primaire de Galles traduirait instantanément, instinctivement, BRET-WAL-DA = le BON-JUGE-GAULOIS.

Que conclure, sinon que les *Angli* faisant simplement partie de la *Confédération saxonne*, avec des peuples nullement *germaniques* et que les « *Saxons* »

qui les ont accompagnés dans leur descente en Angleterre n'étaient pas plus « Saxons » que ma pantoufle, si l'on donne le sens de « germanique » à « Saxon ».

Mettra-t-on en doute mes étymologies du nom des « Saxons » ?

Mais, pourquoi, diantre, les « Saxons » de Germanie, étymologiquement étiquetés « Vieux Saxons » par oppositions aux « Saxons » accolés aux « Anglo » d'Angleterre, ne nous disent-ils pas eux-mêmes clairement ce que signifie leur nom ?

La raison en est simple; et c'est qu'ils *n'en savent rien*, non plus que les Romains les plus savants de ce qu'était le sens des fameux « S. P. Q. R. » : *Sénatus-Populus-qué Romanus*.

LES SAXONS ET LES ANGLAIS VIEUX GALLOIS ET SAGITTAIRES

Nous avons, à l'étymologie de César, *saèth-ar*, « sagittaire émérite », « grand sagittaire », donné d'une seulement des formes de ce mot.

Les Anglais ont assez solidement établi leur réputation d'*archers habiles* pour avoir mérité leur nom qui, dans le gallois même, se dit encore et surtout *saés-on*.

Or, quel nom les *Gallois* donnent-ils aux *Anglais* ?

Ils les appellent *Sais*, au singulier, *Saéson*, au pluriel, réservant l'autre fabrication, *saéth-our*, pour *saéth-gour*, chute du *g* en composition, désignant l'*archer* — ou plus exactement le *fléchier*, — le *tireur de flèches*, le *sagittaire*, *sagitt-èr*, *sagitt-our*.

Les *Gallois*, évidemment, ne veulent pas être confondus avec la « Saxonaille », qu'ils dénomment superbement *Saés-on-ach* : « les hordes saxonnes »...

Ce qui n'empêche que les *Gallois* étaient eux-mêmes des *Saéson*, en tant que *Sagittaires*, les plus

redoutables des troupes britanniques que nous rencontrions devant nous; ce qui prouve la traditionnelle stupidité des Français et des Anglais, s'entre-tuant au lieu de s'entre-aider fraternellement pour leur malheur, et pour le bonheur des Boches.

Il est encore une étymologie qu'il ne faut point manquer de mettre en lumière : celle des ANGLAIS TRANQUILLES, DOUX, PACIFIQUES.

De *sa*, *solide*, *ferme* provient *immobile*, *tranquille*, *au repos*, et finalement notre *Saïs*, *tranquille*, *doux*, *pacifique*, même mot que *Saïs* désignant l'*Anglais* dans le *gallois*.

Ceci est une constatation.

Mais, quant aux ANGLI, nous allons voir beaucoup mieux.

UN GRAND ROI « SAXON » SANS « SAXONS »

Les « Saxons » qui accompagnaient les *Angli* de Tacite dans leur *retour* de Germanie en Angleterre, chez les *Angli* qui y étaient *restés*, méritant ainsi leur nom de *Saïs*, créèrent entre autres divisions territoriales portant leur nom, le *Wes-Sex* comprenant le Sud-Ouest de l'Ile.

Eh bien, dans cette « Saxe », la principale de beaucoup, il y avait bien un roi « *saxon* », MAIS IL N'Y AVAIT PAS DE SAXONS.

Il n'y avait que des *Angli*, des *Englisc*, — des *Anglais*.

Nous l'allons établir, *le code en mains*.

En l'an 700, le bon roi *Ine*, dont le nom ne signifie rien en germanique, et signifie, écrit *Hyn*, l'*Ancien*, en *gallois*, et authentique *gallois*, régnait sur le *Wes-Sex*, et il édicta un *Code de Lois* pour ses *sujets*.

« *Ic Ine, déclare-t-il, mid Goges gyfe West-Séaxana cyning* », en anglais moderne :

« I, Ine, with God's gift, king of the West-Saxons » ;

« Moi, *Ine*, avec le don de Dieu, (par la grâce de Dieu), roi des *SAXONS de l'Ouest* ».

Citons seulement un fragment d'un article (46-54-74), relatif au vol :

« *Gif Englisc mon stealth...*

« *If (an) English man steals...* »

« *If Englisc mon stealth...*

« Si (un) Anglais vole... » — simple supposition, bien entendu...

Que voyons-nous ?

La loi du roi « Saxon » *Ine, Hyn*, ne vise *pas*, ne vise *jamais*, un « Saxon », mais toujours soit un *Englisc*, soit un *Gallois*, qu'il écrit *Wéalh, Géalh, Gal. Gallique, Gaulois*.

INE, HYN, *bret-Wal-Da*, juge *gaulois suprême*, discriminait entre les *Englisc*, rentrés en Angleterre, et les *Gaulois, Gallois* qui y étaient restés, de même que les Francs, édictant leurs lois, *Salique* et *Ripuair*, avaient soin de respecter les us et coutumes des *Gaulois* qu'ils retrouvaient, habitués à l'administration, à la loi romaine.

Les esprits, même les plus incrustés d'anglo-saxonisme, ne seront-ils point frappés de la solidité des arguments qui en nient l'existence.

Et dans l'expression WEST-SEAXANA, que voyons-nous encore ?

Mais, SEAXA-NA, n'est-ce point le bel et bon *pluriel gaulois* retrouvé dans nos gentilles FLICK-OR-NA de Scandinavie ?

Et ce n'est pas fini.

IRMENSUL - WITTIKIND - VELLEDA

CAROLUS - CHARLEMAGNE

Les SEAXA-NA, les *Saxons*, domptés par le grand Empereur des Francs, *Car-oll, Cher-très*, en gau-

lois, latinisé en *Carolus*, et bochifié en *Karl*, qui n'a aucun sens en germanique, *adoraient*, nous enseigne-t-on, une idole, *Irmensul*.

Et que signifiait, que signifie *Irmensul*, ô savants féticheurs de philologie germanique ?

Depuis le temps qu'on cherche après, on doit pourtant savoir où se trouve l'étymologie, le sens d'*Irmensul* ?

La Tour d'Auvergne n'a pas tardé à trouver HIR-MEN-SUL, la GRANDE-PIERRE-(du)-SOLEIL, qui reste plausible, cette *grande pierre solaire* pouvant être le symbole d'une *religion solaire*, un *men-hir*, — grande pierre —, élevée en l'honneur de l'astre du jour ; tout le monde reconnaîtra le *men-hir* des Gaulois dans le *men-hir* des Saxons, *Hir-men-sul*.

Nous voici donc, avec La Tour d'Auvergne chez les *Saxons*, sectateurs de *Zoroastre*, rendant un culte au *Soleil*, animateur de notre Univers, comme les anciens *Gaulois*, et le personnifiant sous les espèces d'un grand mono-lithe, d'une « pierre-grande », — *mèn-hir* —, à laquelle ils donnent un nom composé de TROIS MOTS GAULOIS, *Hir-mèn-sul*, GRANDE-PIERRE-(du)-SOLEIL.

Comme *germanisme* des *Saxons*, les plus durs-à-cuire, les *die-hards* de la Rive Boche devront avouer que c'est une réussite, et qu'on ne trouverait pas mieux par le marc de café.

Et je crois que nos bons amis Anglais peuvent se rassurer quant au degré de bochisme que leur attribue encore la stupidité universitaire universelle.

IRMENSUL n'était pas que la personnification matérielle du SOLEIL.

Il en représentait encore la SAGESSE et la JUSTICE.

Et toujours *en langue gauloise*.

En mettant au jour l'étymologie jusqu'ici inconnue de *consul*, mot qui comptait cependant à Rome,

nous avons signalé la racine *dull*, comportant ces acceptions : *opinion*, *avis*.

« *Bod o un DULL* », être du même *AVIS*, — d'une *OPINION*.

HIR-MEN-SUL était donc aussi le CONSEILLER de la nation.

Et sous la forme HIR-MEN-SWL, HIR-MEN-SOL, par la variante SWL, il en était encore l'action spirituelle, la raison, le JUGEMENT.

La permutation du D en DD, prononcé S explique tout le mystère du *con-sul*, *co-sul*, *con-sol*, *co-sol* romain et celui de la *statue*, du *sanctuaire des Saxons*, où la Nation tenait ses *assises*, prenait *conseil*, et *jugeait* en dernier ressort, — comme le faisaient les *Gaulois*, nous dit César, une fois l'an, chez les *Carnutes*.

Le centre de résistance des Saxons, exaltés par les exhortations et les *bardits*, leurs *Druides* et leurs *Bardes*, était ce temple d'*Hirmensul*, et c'est là ce que Charlemagne voulut détruire et détruisit à coups redoublés.

Le champion de l'indépendance saxonne, *Witt-kind*, portait, lui aussi, un nom clairement *gaulois*, signifiant le *Chef Spirituel*, de *cyn*, chef, et *gwydd*, déjà étudiés à fond.

Gwydd, savoir, connaissance, science, a formé *Druide*, par *dar*, suprême, *supérieur*, qui a qualifié le *chêne*, l'arbre sacré, et *wydd*, par chute du *g* en composition, soit : *dar-wydd*, abrégé en *d'r-wydd*, *savant*, *théologien*.

Gwydd, *wydd* a donné à l'anglais *wise*, sage ; *wisdom*, sagesse ; *wit*, esprit, bel esprit ; *witty*, spirituel, bel esprit ; et c'est de formation identique que s'est formé *WITTY-CYN*, *WITTY-KING*, dont le D final est explétif, tout comme le G final dans *king*, *kong*, roi, en anglais et scandinave.

A l'allemand, *wydd* a donné les mots correspondants cités pour l'anglais :

Wissen, savoir ; *wissen-schaft*, sagesse, science ; *weise*, sage ; *weisen*, faire voir, faire comprendre ; *weis-heit*, sagesse.

« Ier-GISS-mein (pour *meiner*) *nicht* », « ne m'oubliez pas » serait un vœu sans paroles si le gaulois *gwydd* ne l'exprimait point.

Wydd a donné VID-EO, *voyant, sachant-je vais*, au latin, dont nos latinistes cherchent *en vain* l'origine.

Et c'est ainsi, encore, que le *germanique* aurait formé l'*anglais*, et le latin le français.

Il faut ici constater la connexion du bon vieux français CUIDER, avec la famille de *gwydd*, — *gwyz* — ;

« *Tel, comme dit Merlin, CUIDE enseigner autrui...* »

La racine de *cuidar* est *gwyd*, *vouloir, désir, passion*.

En faire à sa GUISE, à sa MODE, à son CAPRICE, ne se pourrait sans cette racine ; cette acception de GUISE est passée dans l'anglais WISE.

GUIDE, GUIDER, anglais GUIDANCE sont des rejetons de GWYD.

Multiplions les preuves du celtisme des Saxons, alors que personne n'en peut produire une seule de leur germanisme.

— Pourtant, patron, les *textes* du roi Ine, HYN, sentent joliment le boche, et la traduction anglaise s'en... ressent à plein nez ?

— Tant mieux, mon jeune maître ; car cela va nous donner une occasion de plus de montrer comment ces assonances dissimulent la réalité.

Commençons par IC, *je, moi*, qui paraîtrait provenir de l'allemand *ich* ; mais l'allemand *ich* n'a pas de raison d'être.

Le gallois, gaulois YCH est *celui qui va d'abord*, et celui-là, c'est bien la *première* personne, *je, moi* ?

YCH est si bien un *pronom personnel* gaulois que le gallois, y renonçant pour la première personne, qui se dit *mi*, « moi », l'a appliqué à la seconde du pluriel : *ych* « vous ».

Le *vieil anglais* IC, les formes *ik*, *ikké*, des langues du Nord et l'allemand *ich* procèdent du gaulois *ych*.

Le latin *égo*, vieux latin *éco*, le grec *égô* sont issus du gaulois, n'ayant aucune racine dans leur propre fonds.

Eco, *égo* se comprennent *éc-o*, *ég-o*, dont l'o final est l'o celtique, *le* ; *je-le*, *moi-le*, comme l'*ich* allemand se comprend aussi « *le moi* ».

L'YCH gallois, breton est un personnage d'importance *toute première*, S. M. le BOEUF en personne, dont le pluriel fait YCHEN, YCHAIN, donne *ox*, *ochs* et *oxen*, *ochsèn* à l'anglais et à l'allemand, comme au scandinave.

Et ensuite :

...INE, HYN, le VIEUX, l'Ancien est *vu bon* pour le gaulois, sans trace de germanisme.

Puis :

...MID GODES GIFE, — *avec la grâce de Dieu*.

MIT signifie, il est vrai, AVEC en allemand, et chacun l'a retenu du GOTT MIT UNS, — *Dieu avec nous*.

Nous avons commencé par « dé-gotter » le « vieux Dieu », et le purifier de toute attache et tache bochique ;

Nous montrons dans UNS, OUNS, *nous*, une simple *inversion* du mot français, OUNS pour NOUS.

L'anglais dit US.

Reste le MIT, qui ne va pas traîner :

MID, avec ; *vieil anglais*, *mid* ; *anglais*, *with* ; *gothique*, *mith* ; *sanscrit*, *mithas*.

Tous ces mots sont issus du mot racine celtique, gallois, irlandais, gaulois, MED et MID.

De là également le latin *médius*, et *di-mid-iom*, *central*, *demi*, — *dimidium*, dont les latinistes cherchent en vain les racines là où elles ne sont point, dans le latin.

MED, gaulois, est le *centre*, et MID en est une forme indiquant le partage, par extension.

La permutation du D en S a formé le grec *mésos*, *més-os*.

Textuellement, dans GOTT MIT UNS, *mit* signifie *Dieu au milieu de nous* ; en anglais, *God unto us*.

Le vieux gaulois atteste la paternité celtique de MED, dans *médio néméton*, « *sanctuaire, bois sacré du milieu* ».

Les latinistes remarqueront que *némétum*, augmentatif gaulois de *némus*, *bois sacré*, manque au latin, qui possède régulièrement *virgul-tum*, *viné-tum*, *olivé-tum*, et autres dont les noms ne me viennent pas sous la plume, fréquentatifs de *virgulta*, *verge*, « *bois taillis* » ; « *champ de vigne* » ; « *oliveraie* ».

Et surtout pas de « *toum-toum* », pour reproduire le mot gaulois racine *ton* « *quantité* », *grand nombre* », dont le latin a fait *tom*, *tum*.

Voici donc proprement nettoyé, liquidé le fameux *Gott mit uns*, ce qui remet en puissance celtique, gauloise, le MID de MID GODES GIFE, de la *Loi du Roi Saxon sans Saxons*, HYN-le-VIEUX.

Le mot qui vous a encore une jolie assonance et résonance germanique est le suivant, GIF, en anglais GIFT, *don*, *grâce*.

Les verbes sont *géb-en*, allemand, *donner* ; *give*, anglais ; *giba*, gothique, et ces verbes ne trouvent leur racine que dans le *celtique* : le germanique ne donne *absolument rien*.

La racine est HYB, HYBAR, *apte à pourvoir*, qui a été GYB, GYBAR, et a perdu son G initial, comme le cas est si fréquent.

La forme gothique GIBA est curieusement proche du celtique, HYBAR, dans laquelle nous trouvons la forme permutée de PAR, racine du latin, *par-iré*, *enfanter*, *engendrant-all* et le suffixe BAR, *productif*, qui orne pas mal de mots allemands, tels que *frucht-bar*, *porte-fruits*, *fructueux*.

— Patron, un si beau « suffixe » : BAR, voilà que vous l'enlevez à frère Boche !

— Les radicales gauloises de PAR, BAR, sont *pa* et *ar*.

PAR, mutation BAR est la « *cause productrice ; l'essence ; le germe ; la graine* »

BARA, le PAIN, qui donne la vie, n'est-il pas un superlatif de BAR, BAR-A — le *très nourricier* ?

Que restent-il, que les *apparences*, de « germanique » dans le *texte* légal du roi HYN, le « VIEUX » ?

— Oui, mais, patron, il reste encore le chien-dent de cet article : « *Gif Englisc mon stealth* », car il n'est pas un Anglais, *pas un seul*, qui ne dira ce texte carrément anglais, « *if an English man steals* », est « saxon » et donc « germanique ».

— Ce sont des *apparences* de cette sorte qui troublent l'entendement des Anglais, *et des autres*, de par le monde.

Si les Français capitulent à la première sommation, qui donc défendra la cause, la PRIMAUTÉ gauloise ?

L'anglais IF, *si*, a perdu, à son tour, son G initial, car c'est le vieux GIr' de l'an 700, GIr' qui est parfaitement conforme à l'étymologie, et ceci se conçoit d'autant plus que le « *si* », répété mille et mille fois par jour dans toutes les langues par chacun de

nous s'est aisément abrégé chez nos voisins, toujours expéditifs et économes de leur temps, qui est de l'argent...

GIF conserve le sens gaulois originel, et signifie, en abrégé, « étant donné que », « GIVEN that an Englishman steals ».

— Vous m'en direz tant ; et moi qui croyais savoir l'anglais...

— *L'anglais est une mine celtique*, et il s'embarque sans biscuit celui qui se lance sur l'océan étymologique et linguistique sans le savoir à fond et dans les coins.

Quant à l'article indéfini A, AN, — *un* — il forme avec IF une paire de mots qui composent largement la moitié de toute conservation en anglais.

Et cet article est, bien entendu, celtique, gaulois ; c'est le primitif du breton AN, AR, AL, et d'Arbois l'a très bien senti.

Nous voici, enfin, parvenus à notre ANGLAIS, des ANGLI de Tacite, dont la signification est stupéfiante de vérité :

Les ANGLAIS, En-Gli, sont les *VIEUX GAULOIS* : HEN-GALLI, HEN-G-LI, HEN-GLI.

Ceci mérite une étude serrée, qui va suivre, mais il nous faut d'abord le dernier mot du texte : le verbe *voler*, *to steal*, prononcé *stîl*, en anglais ; gothique, *stilon* ; allemand, *stehlen*.

Les philologues allemands sont fort embarrassés ; ils supposent, et avec un prudent point d'interrogation, comme racine de *stéhlèn*, *voler*, cet autre verbe, *stéllèn*, *placer*.

Il n'y a qu'à noter cet enfantillage, et à trouver la racine de *stîl*, là où seulement elle se trouve, dans le gaulois.

En anglais, le TILL est la CAISSE, le TIROIR-CAISSE, — et déjà nous voyons se profiler l'ombre du voleur...

La racine de TILL est le gallois TYLL, « trou », qui fait TYLL-WR, *perforateur*, et toute sa famille de dérivés.

Le *till*, la *caisse*, est un *trou*, une *cache*, dans quoi on introduit l'argent par une *fente*, *perforée* dans le *comptoir*.

YS, « ce qui sort de... » complète le sens de *stîl*, *voler*, *vider la caisse*; ys abrégé en 's : 's-tîll, STEAL.

La 3^e personne du singulier de *steal*, *he steals*, *il vole*, rend un compte exact du « saxon » *stealth*, le *th* doux représentant l's de l'anglais.

YS est à la fois par ses diverses acceptions l'*article*, l'*émanation*, et l'*ardeur du feu*.

LE STYLE, STILUS, STYLET, STILETTO

Le STILUS des Romains, pointe de métal écrivant dans la cire des tablettes, n'a pas d'autre origine que le TYLL-OUR, TYLL-OR, le perforateur gallois, gaulois, auquel est resté attaché l'article ys, 's.

Le STYLE s'en est suivi; puis le STYLET; le STILETTO; et finalement le... STYLO, lequel, avec plume d'or, se doit dénommer correctement, philologiquement, gauloisement, STYLL-OR...

C'est en vain que nos étymologistes latins cherchent encore aujourd'hui la racine du *stilus* et du *style*, et les nôtres celle du *stylet*, du *stiletto*.

Le *Dictionnaire Etymologique Latin* indique que l'Y de STYLE est fautif, et « dû à un faux rapprochement » avec le grec *stulos* :

Nous voyons, au contraire, que c'est la graphie du latin *stilus* qui ne répond pas correctement à son origine.

TILLIUS CIMBER

Il est des noms prédestinés.

Parmi les dérivés de TYLL se trouvent TYLLU, *trouer*, et TYLLOGI, *trouer comme une écumoire*.

Et c'est bien ainsi que Jules César tomba *percé de trous, de coups* de TYLL-OUR, perforateur, homme ou stylet.

Or, l'exécuteur de César fut TILLIUS CIMBER, le CIMBRE, le GAULOIS TYLLIUS, de TYLL-Y-UR, TYLL-Y-OUR, par chute du G de GUR, en composition.

C'était après une séance du Sénat, dont César était « princeps », président.

CESAR SONGEAIT...

Les sénateurs étaient sortis, à l'exception des conjurés, parmi lesquels Brutus, exalté sans consistance, Cassius, l'ennemi de César et de sa « gens », âme du complot, de TILLIUS, l'un des chefs gaulois que César avait fait sénateurs, et d'un quarteron d'autres mécontents, dont la liberté de Rome et la République étaient les moindres soucis.

César avait comblé de ses bienfaits ses adversaires et ses ennemis, à part des irréductibles comme Cassius, et son prestige était tel, et son froid courage, qu'aucun des conspirateurs n'osait l'approcher.

César était à la veille de partir en Orient, dont il avait préparé la conquête avec minutie, ayant nommé à Rome et dans tout l'Empire, des fonctionnaires à tous les emplois *pour plusieurs années*, sachant bien qu'il ne s'agissait pas d'une promenade militaire comme celle où son malheureux ami et collègue Crassus avait laissé sa vie, ses aigles et ses légions.

C'est un immense empire que César voulait donner à Rome, l'Asie Mineure, qu'on appelait Gallia Minor, la « Petite Gaule » agrandie, du Pont, organisée, avec ses quatre capitales, dont l'une, Ancyre, est maintenant, sous le nom d'Angora, celle de la Turquie renaissante, et dont les

Gaulois eussent joué le même rôle que ceux de la Gaule Cisalpine, son gouvernement d'alors, inépuisable réservoir de braves, qui lui permirent, en huit ans de luttes acharnées, de conquérir la grande Gaule, et de refaire l'unité italo-celtique, l'unité Gallo-Romaine.

César songeait.

Il ferait enfin, enfin, le chemin d'Alexandre, dont la jeune gloire l'avait toujours hanté, au point qu'il se surprenait à pleurer, à trente ans, de n'être rien encore, et de n'avoir rien fait, alors que le fils de Philippe, le brillant élève d'Aristote avait tout conquis, jusqu'aux Indes, et rempli l'Univers de son inoubliable renommée.

Oui, il enverrait à Rome, au Sénat et au peuple Romain, des trésors éblouissants et des trophées sans nombre; il saurait bien, à force d'indulgence, de bonté, de largesses, se rallier les cœurs de cette poignée de mécontents, dont les yeux évitaient les siens...

César, méditatif, s'apprêtait à sortir du Sénat lorsqu'il trouva devant lui Tillius, qui avait osé, porte-parole des Sénateurs et notables Gaulois de Rome, lui demander la grâce et la liberté du fils de Celtais, Vercingétorix, qui allait, après six ans d'ignominieuse captivité dans un silo de la prison Mamertine, servir au triomphe de César avant d'être lâchement mis à mort, lui, le plus vaillant des adversaires, le plus noble des prisonniers, prisonnier volontaire, se sacrifiant pour le salut de ses compagnons et de ses soldats.

César, marchant les yeux grands ouverts à son destin, privé des conseils de sa mère Aurélia et de son vieux maître Gniphon, refusa; et Vercingétorix, chargé de chaînes, lui cria :

LES MIENS ME VENGERONT

Or, Tillius tenait dans sa dextre un placet qu'il tendit à César, et celui-ci, comprenant que quelque chose d'insolite allait survenir, repoussa la main tendue vers lui.

Tillius, aussitôt, mit un genou en terre, et, saisissant la bordure de pourpre de la toge du Consul, la tira violemment vers le sol : le charme était rompu ; la majesté consulaire était atteinte ; les conjurés se ruèrent, — ils étaient braves, et ils étaient trente... — sur celui qui allait leur donner un monde et porter au zénith la grandeur de leur Patrie...

Ainsi tomba Jules César, à cinquante sept ans.

Ses légions allaient s'embarquer ; au milieu d'elles, il était sacré : il ne fallait point qu'il partît.

Il ne partit point...

LES ANGLAIS DE TACITE

« ANGLI » ÉTABLIS EN GERMANIE
ÉTAIENT ET SONT DE PURS GAULOIS

Il y a de drôles de corps dans le monde scientifique, surtout archéologique, philologique, historique.

Aussi ne suis-je pas surpris de voir toutes les Universités de la terre enseigner que les *Anglais* sont les descendants germaniques des *Angli* que signale Tacite en Germanie, alors qu'il est évident, — je vais du moins le prouver, — que ces *Angli* de Tacite, sont des *Gaulois d'Angleterre*, nullement Germains, par conséquent.

Ces ANGLI, avaient même pris soin de *revendiquer leur origine, leur nationalité gauloise*, en spécifiant, dans leur nom, ANGLI, leur *descendance*,

HAN, de la RACE GAULOISE : HAN-GLI, crase de HAN-GALL !

FILS DES GAULOIS, tel fut, est et sera toujours leur arbre généalogique.

Se figure-t-on que ce sont les ANGLI rentrés de Germanie en Grande-Bretagne qui ont donné leur nom à l'ANGLE-TERRE, — ENGLAND ?

L'Histoire est écrite des douzaines de siècles après les premiers événements qu'elle ignore.

Les *Gaulois* ont peuplé l'Angleterre, évidemment, bien longtemps avant que Tacite ne l'ait constaté, par l'identité du langage.

Aussi bien les étymologies que l'on nous donne du nom de l'ANGLETERRE sont aussi puériles que celles que l'on applique aux ANGLAIS, dont un Pape, recevant une ambassade de fils d'ALBION, aurait dit : « Ah, qu'ils sont beaux ! Ce sont des ANGELI, — des Anges... »

Les Anglais sont beaux garçons, certes ; je ne dis pas le contraire, étant fils des Anglaises, qui sont d'admirables Gauloises ; mais ce bon Pape, en s'exprimant de la sorte, n'a sûrement pas entendu mettre en jeu son infaillibilité philologique...

Il faudrait des pages pour énumérer les sornettes accumulées autour de ces étymologies.

ENGLAND

ENGLAND BRITANNIA : RIVAGE SACRÉ
TERRE DES JUGES

England, dont nous avons dérivé le nom de *hèn*, *vieux*, et de *glan*, *rivage*, avec article suffixe 'd, se peut dériver tout aussi bien de *èn*, « sacré », « divin », mot de notre vieille connaissance, — d'autant plus que *hèn*, « vieux », ancien », est issu de deux radicales, *hy*, particule intensitive, et *èn*, déjà expliqué :

En effet, le « *vieil âge* », l'« *antiquité* » est essentiellement *vénérable*, et *hy-èn*, a formé *hèn* par crase : « *très vénérable* ».

L'« *Ile des Saints* » est, depuis longtemps, l'Irlande; mais cette consécration s'étendait, autrefois, à l'île *Britannia*, conservatoire de la religion, de la science des Druides, où les Gaulois, nos Pères, allaient compléter leurs études dans des *Bangorau* réputés.

Tirer le nom des *Britons*, Bretons britanniques, de ce que ces Gaulois insulaires se peinturluraient le corps ou s'habillaient d'étoffes multicolores, du gaulois *brit*, *multicolore*, est de l'étymologie si indigente qu'elle ne mérite même pas le compliment de « *populaire* »...

Britannia est la *Terre des Juges*, *Bret-tan*, nom formé de *bret*, *juge*, au singulier; et *Bréit-Tan*, formé de *juges*, au pluriel, avec *Tan*, *terre*, mot gaulois incontesté, — que l'on trouve dans *Lusi-Tan-ia*, *Mauri-Tan-ia*, et tous les noms orientaux tels que celui de la Perse, le Farsistan, l'Afghanistan, le Béloutchis-Tan, et autres.

Notre BRET-TAN, *Bre-tagne* par simple nasalisation *n'*, pas besoin du latin *Britannia* pour être la *Bretagne* :

C'est un nom gaulois tel quel; et le nom insulaire *Bri-tain* est le même construit avec *breit*, pluriel, dont les Romains ont construit *Britannia*.

Des quatre nations gauloises, Bretagne, Pays de Galles, Irlande, Ecosse, c'est la Bretagne qui seule conserve encore couramment le titre du *juge Gaulois*, le BRET, dans son *Go-bret*, l'ancien *juge du Gau*, devenu maintenant, sous ce vocable ancestral, le « *monsieur* », le « *notable* » du pays, retraits des services de l'Etat, professeur remarquable, homme considérable par sa situation et ses vertus.

Ce qu'on nous raconte de l'invasion de la Bre-

tagne par les Gallois, qui s'y sont réfugiés à certaines époques assez récentes, et qui auraient donné son nom à notre Bretagne ne comporte nullement ce qu'on en veut déduire.

Bien avant ces reflux des Gallois dans la Bretagne ancestrale, il y avait déjà eu de ces mouvements de va-et-vient de ces populations en rapports constants et journaliers, par cette mer qui, loin de les séparer, les réunit fraternellement; et il était tout naturel que les uns et les autres, en cas de danger national, se réfugiassent chez leurs frères de race.

On tire aussi *Brython*, de *brut*, *Brouth*, « tumulte », « bruit », *Brython* étant le pluriel collectif du mot, qui signifierait ainsi les *guerriers* ; mais on en tire aussi le nom des *Ecossais*, et avec le sens de *Picti*, « peinturlurés »...

C'est dire qu'on tire n'importe quoi n'importe comment de tout et de rien.

ROGATIONS TRIOMPHALES

LA DÉESSE NERTHUS DES ANGLI EST GAULOISE

Passons donc, avec Tacite, en Germanie, et voyons ce qu'y sont et ce qu'y font les ANGLI.

Tacite énumère SEPT PEUPLES, dont les ANGLI, — et ces sept peuples qui portent tous des noms gaulois, ce que Tacite n'a point relaté, — ADORENT TOUS LA DÉESSE NERTHUS.

Ces SEPT peuples sont voisins; chacun conservant son indépendance, *Nuithones*, *Suardones*, *Vangiones* et autres.

Les Angli sont stationnés sur le *rivage Cimbrique*, au Sud-Ouest du Danemark.

Il est remarquable que cette agglomération de peuples en pleine Germanie n'ait rien de commun avec les divinités germaniques, et qu'ils s'adonnent au culte d'une déesse dont Tacite situe le sanctuaire

EN DEHORS DE LA GERMANIE, DANS UNE ILE DE L'OCEAN, spécifie-t-il :

« *Est in insulâ Océani...* »

• Et cette déesse porte un nom gaulois indiscutable, NERTHUS, la déesse protectrice du peuple, puissante, secourable.

« Ces peuples, écrit Tacite, croient que cette divinité s'occupe des affaires des HOMMES », — ce qui, pour un Romain de cette trempe, était d'une touchante naïveté.

L'île de l' « Océan » où résidait NERTHUS ne pouvait être que l'Angleterre, où l'Irlande, car c'était dans un lac que les prêtres, les druides, disaient que son char était immergé; et il n'y a pas de lac dans les petites îles de la Frise, et la Mer du Nord n'est point l'Océan.

NERTHUS se manifestait solennellement parmi ses peuples une fois l'an.

Quand revenait, chez les *Angli* et les six autres peuples de la confrérie de NERTHUS, le temps des ROGATIONS, qui voyait à Rome les processions des Frères ARVALES, comme on les voit encore dans nos villages, où les hommes des champs, faisant cortège à leur curé, avec la nuée des petits enfants de chœur en blancs surplis, chantent les répons aux invocations rituelles, appelant les bénédictions du Très Haut sur leurs durs travaux, sur leurs belles récoltes, long espoir de la famille et de la Nation, alors les prêtres, les *anciens du peuple*, chez les sept nations confédérées, frêtaient un navire, et envoyaient chercher, dans son île, la déesse propitiatoire.

Voici le char mystérieux dans lequel s'abrite la divinement bonne NERTHUS, hissé à bord; le chef de l'expédition met à la voile et cingle vers le rivage cimbrique, et, traînée par des génisses blan-

ches, NERTHUS commence sa randonnée parmi ses peuples enthousiastes.

Ennos Lasès juvaté, Dieu Lares soyez-nous propices, chantaient les Frères Arvales bénissant les moissons, de reposoir en reposoir, dans l'antique Italie gauloise; et partout, de par le monde celtique la même invocation se répétait, répercutée par les échos de millions de cœurs ardents, de voix suppliantes.

Après quoi, la déesse reprenait la mer, et demeurait invisible jusqu'aux semailles de l'année suivante.

LES ANGLI ÉTAIENT ET SONT LES « VIEUX GAULOIS »

Où voit-on, en tout ceci, trace de coutumes, de croyances, de religions, de divinités germaniques ?

N'est-il pas évident que les *Angli* restaient reliés, par leur *re-ligion*, à la terre ancestrale, l'île de Bretagne, à leur divinité *protectrice*, qu'ils allaient quérir rituellement par delà les mers, pour lui rendre leur hommage solennel chaque année, en prières et chants d'allégresse par tout le pays des sept peuples, ses adorateurs, établis en Germanie ?

Les *Angli*, dont le nom signifie visiblement *Hen-Gli, Han-Gli*, crase de *Hèn-Galli, Han-Galli*, « Vieux Gaulois », étaient venus s'établir en Germanie exactement de la même façon que les Gaulois de la Gaule, et en nombre peut-être tout aussi considérable, et certainement pour la même raison : la surabondance de leur population « INNOMBRA-BLE ».

— Avez-vous un texte, me demanderait le sévère Fustel ?

— Hélas non ; mais qu'à cela ne tienne, je vais en fabriquer un ou deux, avec la complicité de Jules César et de Tacite.

Nous savons déjà, par le grand Jules, que « lorsque César débarqua dans l'île de Bretagne, il y trouva une population innombrable, et des édifices très denses, construits « *more gallico* », — dans le style gaulois.

Ce « style », disons-le en passant, était le « style gothique », de *gau*, gaulois; *ty*, construction; *ic*, finale formant l'article; et *ty* pouvant se permuter en *thy*, en composition, nous avons les deux orthographes, *gotic*, *gothic* comme résultat.

Le « style gothique », c'est désormais archi-connu, c'est le « style français », le vieux *style gaulois*, qui nous a donné finalement l'ogive, le style de l'Ile de France, et qui lui a donné son vieux nom gaulois.

Les Scandinaves ne possèdent qu'une cathédrale gothique, celle d'Upsala, — et c'est l'œuvre d'un architecte parisien...

Et quelle était la langue de ces populations britanniques ?

Tacite nous l'a dit :

La langue gauloise, à de légères différences près : « sermo haud multum diversus » ; le langage ne diffère guère.

Nous voici donc dans la grand-île, en présence d'une *population gauloise surabondante*, logée dans des constructions de style, — et non point dans les paillottes d'Ernest Lavisse, — et qui, pour la même raison que les Gaulois de Gaule, ont envoyé au dehors des colonies *considérables*.

Seulement, ayant à leur disposition la mer, elles ont déferlé, par les vastes estuaires de la Tamise, du Wash, de l'Humber, sur les côtes du continent, depuis la Norvège jusqu'au fond de la Baltique, où nous en retrouvons en Esthonie, grâce à Tacite, tout un peuple britannique, les *Aestii* :

« Les AESTII, nous dit le grand historien de Rome, ne parlent pas non plus le germanique » ;

« *Ils parlent le gaulois, mais un gaulois se rapprochant du britannique* ».

Et ceci ne prouve-t-il pas péremptoirement l'induction que nous avons tirée des faits, de la raison, des *textes*, que ce sont les *Gaulois de Grande-Bretagne* qui ont essaimé en pays Scandinaves et en *Germanie*, et dont les sept peuples de *Nerthus*, *An-Gli*, *Hèn-Gli en tête*, avec les *Estes*, ou *Aestii*, étaient les représentants évidents ?

On ne peut supposer que ce soient des colonies venues de la Gaule continentale qui aient envoyé en Germanie les sept peuple fidèles au culte de NERTHUS, puisque cette divinité avait son sanctuaire dans une île britannique; et encore puisque, voulant quitter la Germanie, ils ont regagné leur habitat ancestral par la voie de mer.

De même, il faut bien que les ESTES, les AESTII, établis dans le pays baigné par l'extrême Est de la Baltique, car « ils parlaient le gaulois dialectal de Grande Bretagne ».

— C'est de là, patron, qu'est resté aux Anglais ce terrible accent...

— Et serrant la question de plus près, comment s'étonner de trouver des ANGLI, des GAULOIS BRITANNIQUES tout près de nous, à l'Est du Danemark, alors que nous en trouvons, *officiellement repérés par Tacite*,

— ... et « avé l'assent »...

— ... dans le fin fond de la Baltique ?

Et si avec de semblables textes « nousté Fustel » et ses dévots ne se déclarent pas satisfaits, eh bien, nous en « sortirons » d'autres, et d'autres encore.

Le tout est de savoir lire et observer; et je ne sortirai pas des textes et des faits.

ALBION RIVAGE SACRÉ - ABONDANCE DE BIENS

Cette expression, la « *Vieille Angleterre* », n'est-elle pas la traduction de « *Hèn-Glan* », le « *Vieux Rivage* » ?

Il est une autre étymologie d'*En-Gland*, *En-Glan-éd*, *En-Glan-'d*, « *Sacré-Rivage-le* » : le *Rivage Sacré*, le *Noble Rivage*, à quoi correspond l'*En-Gli*, le *Noble Gaulois*.

Répétons-le à satiété, les racines multiples se soutiennent au lieu de se détruire; elles ont aidé à fixer les mots et les noms dans la mémoire des hommes, à travers les siècles.

Je ne rejette rien de plausible; j'expose; je propose; je n'impose pas mes conclusions, laissant aux esprits curieux et soucieux de vérité le soin d'exercer à leur tour, et tout à loisir, leur perspicacité.

NERTHUS & NERON

L' « ANTHROPOS » VULGARIS ET L'ANÊR GRECS

La Gaule est grande.

Des rivages sacrés de Bretagne, faisons un bond jusqu'à Rome, où nous allons retrouver une trace officielle, de notre NERTHUS.

La racine de NERTHUS est *triple*, et cependant unique, singulière trinité, émanant avant tout de NER, l'un des noms de Dieu chez les GAULOIS.

Le nom de NÉRO, NÉRON reproduit cette origine à la lettre, avec l'augmentation *ôn*, le DIEU-SUPRÊME, BEAU, IDÉAL.

On sait que ce surnom est SABIN, c'est-à-dire incontestablement GAULOIS, et était particulier à la « gens » Claudia, dont sortit le monstre Néron, et l'Empereur CLAUDE, l'un des meilleurs de Rome.

Ceci nous conduit, inversement, à dire que les SABINS, une fois de plus, étaient incontestablement GAULOIS.

Les Romains n'ont retenu de NER que le nom d'une déesse guerrière, NÉRIO.

Et de NÈR, comment tirer notre NERTHUS ?

De deux façons, dont la première est donnée par Owen Pughe, parmi les trois douzaines de dérivés de NÈR : l'adjectif NÈR-THUS, *puissant, secourable*, adjectif formé régulièrement.

La seconde manière voit sans TUS le PEUPLE, ce dont nous avons déjà parlé : *la déesse protectrice du peuple*.

Et il en vient à l'esprit une troisième; car, si en breton, TUD, en cornique TUS est le pluriel de *dên, dyn, homme*, dans le gallois TUD s'étend à la CONTRÉE, au PAYS, et NER-TUD, ou NER-TUS est *la protectrice du pays*.

NÈR a-t-il quelque rapport avec le mot grec *anêr*, homme, homme de valeur, *vir, anthropos* étant l'*homme, homo*, quelconque ?

ANÊR, A-NÊR, par A intensitif, serait le *très-divin*, et il ne nous resterait plus qu'à nous insérer dans cette catégorie, laissant aux voisins celle de l'*anthropos* vulgaire.

Mais, AN-ÊR, *an* étant l'article gaulois accolé à *êr*, pour Fêr, Fear, Fir, Vir me paraît plus sage, bien que l'orgueil humain ne le soit guère.

Anêr, en tout cas, est *un mot*, mais « *anthropos* » est une *définition*.

Parmi les étymologies qui ont le plus intrigué les interlocuteurs du *Cratyle*, celle d'*anthropos* tient la corde, et Socrate s'y est emberlificoté en plein, avec le divin Platon.

En résumé, les étymologistes grecs ont vu dans *anthropos* celui qui regarde en l'air, et Ovide, dont toutes les étymologies relèvent de la métempsycose la plus fantaisiste a pu, cependant, tirer de cette définition fautive un vers joliment frappé :

Os homini sublimé dédit, coéломque tuéri :

« Il (le Créateur) a donné à l'homme un visage sublime, et (la faculté) de regarder le ciel. »

Or, de tous les animaux, l'homme est le seul qui regarde ses pieds... et encore, bien des fois, ne sait-il pas où il les met.

An-thro-pos se compose de *trois mots gaulois*, qui signifient *celui-qui-a-les-pieds-transversaux* ;

An, le; *thro* pour *thros*, linteau, transversal; *pos*, mot primitif que nous avons étudié ; *le tout du gaulois* !

LE-PIED-TRANSVERSAL

L'homme est, en effet, le SEUL animal qui se tient *vertical* sur ses pieds *horizontaux, transversaux*, comme c'est le SEUL qui regarde constamment ses pieds.

La poule, entourée de ses poussins, — *contemplator énim*, — explore constamment le ciel, guettant l'épervier, dont la moindre approche, en ses orbes sinistres, la transporte de fureur, fait d'elle l'héroïne de la basse-cour, qu'elle assourdit de ses clameurs.

Les pigeons regagnent leur colombier; le lapin fait la culbute dans son terrier; le paysan décroche son fusil.

C'est la poule qui regarde en l'air; pas lui...

Il n'a pas le temps.

Les petits singes découvrent l'ennemi au plus loin, au plus haut des cieux : ils se jettent sur le ventre, dans les hautes herbes, et poussent des gloussements étouffés de terreur tant que l'ennemi n'a point disparu, lorsque tous les hôtes des champs et des bois ont retrouvé leur quiétude et leur ramage.

L'ALSACE TRES CELTIQUE DANS LA FRANCE TRES CELTIQUE

ET LA « NURUS » LATINE ? NORA
LA « SCHNUR » BOCHIQUE ?

Aimez donc la raison...
BOILEAU.

Parmi les noms d'amitié que les Gaulois appliquaient à leurs proches, celui de la BRU, NUR, NORA était le plus beau; c'était, en effet le vase d'élection, l'espoir de la famille, la succession assurée des ancêtres.

Les latinistes se battent les flancs pour trouver l'étymologie du mot latin, *nurus*, et de sa forme plus tendre de *nora*, qui est restée l'un des noms de nos filles les plus beaux, NORA, avec sa sœur MANON.

Ils en sont restés au sanscrit *snusa*, déjà invoqué du temps d'Eichhof, et dont la racine, proposée timidement, serait *snauti*.

La racine de *nurus*, *nur-us*, s'offre telle quelle, dans le gaulois de Galles, et dont le sens répond merveilleusement à son précieux objet :

NUR, *a pure body, or being; essence; soit :*

NUR, *un corps pur, ou être pur; une essence.*

Et c'est bien ce que doit être la BRU, la « BELLE-FILLE ».

Si nous montrons maintenant les *radicelles* de NUR, qui sont *ny*, *très*, *parfaitement*, et *ur*, PUR, SACRÉ, INVIOLEABLE, SAINT, nous trouvons, dans le gaulois, le caractère *pur, sacré, inviolable, saint* de la BRU.

Et ce n'est point précisément une... *brute*.

Comment la *mutter-sprache* a-t-elle pu s'y prendre pour fabriquer sa forme, *schnur*, du gaulois *nur* ?

La *mutter-sprache* a reçu du gaulois, le mot *nur* précédé de l'intensitif *IZ*, *IS*, étudié dans *Sinistus*, *Syn-iz-tûs*.

IS-NUR, abrégé en '*SNUR*, puis, dans le « haut allemand » éternué, comme une quantité de mots, en *SCHNUR*, signifie :

La précellente pure, sacrée, inviolable, sainte.

Le mythique « ancien haut allemand » était le gaulois *SNUR*, tout comme le « vieil anglais » *SNORU*.

Le lecteur appréciera, une fois de plus, le comique de ce providentiel « ancien haut allemand », tiroir inventé par la philologie d'outre-Rhin pour y serrer les racines *gauloises*, et les en sortir, à point nommé, maquillées en *germaniques*.

Quant au « vieil anglais », pas plus que le « vieux haut allemand » il ne contient ni la racine *NUR*, ni les radicelles, *NY*, *UR*; et c'est donc du pur gaulois, *Hen-glisc*, et du plus vieux, père de la *nurus* romaine, toujours vivace et prolifique dans le Pays de Galles, en l'an 1933.

NUTRIRE - NOURRIR - NOURRICE - NOURRITURE

Et si j'entr'ouvre l'armoire aux hypothèses, j'en présenterai une pour l'étude du verbe *nutrire*, *nourrir*, dans lequel on se perd depuis toujours. Si donc je m'abuse, je ne serai pas le premier; ni le dernier.

J'estime que le verbe *nourrir* est formé de notre *nur* et de *iré*, aller : *nur-allant*, *aller-nourrissant*.

Et que *nourrice* est le même mot que *nur-us*, formé de *nur*, et de *is*, parfaite.

Directement du Gaulois.

Mais le latin *nutriré* ?

Abomination de la désolation ! Je suis enclin à penser que ce verbe s'est formé de *nur* et de *itur*, *it-ur*, *va-homme*, *on va*, bien connu par la citation

sic itur ad astra, ainsi va-t-on aux astres.

It-ur est du gaulois solidement établi.

A *nour-itur*, dont *nourriture* procède par ses *racines* et, par la *réceptivité* de la race, se sera ajouté normalement l'infinitif *iré, aller*, pour donner *nur-itur-iré* dont une crase a dû faire *nu''t'r-iré, — nutriré.*

Sé non è véro, il y a plus faux et plus infiniment ennuyeux.

Le latin est venu; le Gaulois est resté.

Et c'est le Gaulois qui avait formé le latin.

BRUTUS

UN ROMAN DE « BRUT », LE BRUIT

Brutus n'a pas de racines en latin.

Les plus hautes autorités opinent que ce nom si connu, avec son qualificatif de *brutalité*, doit être d'origine *osque*.

Cela revient au même, pourtant, l'*osque* étant l'un des dialectes *gaulois* créateurs du *latin*.

Nous avons effleuré l'étymologie de *Brutus* à propos de celle des *Bretons*, et la racine de *Brutus* est *Brwt, Brout, BATAILLE*, ou *Brud, Brut, CÉLÉBRITÉ*.

Brud, Brut, c'est une *chronique*, un *mémoire*, une *histoire*; une *réputation*; un « *bruit* ».

Un « *Roman de Brut* » est un *Roman historique*, étymologiquement.

LA FILLE « TOCHTER », « DAUGHTER »
EST LA VACHÈRE »...

La *fille, tochtèr*, n'est pas mieux traitée que la *bru, braut, bruta*.

La science dernier cri nous enseigne, sanscrit et grec en mains, que la *tochtèr* est une... *vachère*.

Lorsque le brave Alsacien parle à sa *tochter*, à son petit *tochterlein*, il se figure donner à son enfant des noms reçus de la *mutter-sprache*, et il est bien loin de se douter que ces noms ne sont que de mauvaises déformations, à signification blessante, des mots les plus doux de leur véritable langue-mère, le *gaulois*.

Et nos Alsaciens ne sont pas les seuls abusés, car tous les peuples revendiqués par le germanisme y passent avec la même résignation :

Anglo-saxon, ou vieil anglais, *dothor*, *dothèr*; vieux saxon, *dothar*; hollandais, *dochtèr*, *dogtèr*; islandais, *dottir*; suédois, *dottèr*; danois, *dottèr*, *dattèr*; gothique, *dauthar*; « vieux haut allemand », *tohtar*; persan, *dokhtarah*; sanscrit, *duhitri*; grec, *thugatèr*; vieux persan, *dughthar*.

Sanskrit, *duh*, traire, avec « suffixe » *tr* :

Mot à mot : *celle qui traite*.

L'étymologie de *daughter*, en anglais, *fille*, est l'une des plus simples, et des plus gentilles, comme celles de la *belle-mère*, de la *sœur* et de la *bru*.

Commençons par le grec, *thugatêr*.

Thu-gat-têr, *thu*, par *th* doux, donne *su*, *douce*; mot étudié; *Gat*, répond à *god*, *got* « réjouissance », et à *good*, *gut*, « bonne ».

Têr, déjà étudié, *clair*, *fin*, *pur*.

La *thugatêr* des Grecs est donc la *douce-bonne-pure*.

L'anglais *daughter*, l'hên-glisc, se rapproche le plus du *gaulois*, au point de se confondre avec.

Les racines de *daughter* sont tellement apparentes qu'il est superflu de les chercher :

DAW, a boon, UNE BENEDICTION, et TER, déjà vu dans *thugatêr*.

La *daughter*, prononcé *dao-ter*, *daou-ter*, *dôter*, de nos bons Anglais, qui se croient des... demi-Boches quand ils comparent le mot à l'allemand

tochter, est donc, en excellent et clair gaulois :

Une PURE BENEDICTION !

Que dire de quantité de nos braves Alsaciens, surtout les demi-savants de sacristie, qui, eux, grâce à ce qu'ils prennent pour leur *mutter-sprache*, se croient Boches tout à fait, 100 % ; sang pour sang...

Flamands de bonne souche, et vous, Flahuttes de haute et basse Flahutterie flahuttante; et vous, Hollandais savants et intuitifs; et vous Scandinaves aux deux nuances dialectales, ne ressentirez-vous pas quelque amertume du tort moral et matériel immense que, depuis tant de temps, la supercherie philologique pan-bochique vous a fait subir?

Il vous faut au plus vite désincruster vos méninges, et décuscuter vos moissons; vous soustraire à l'envoûtement bochificatif de la « science allemande »... et instaurer chez vous tous un enseignement national de bon aloi, qui vous rende la conscience de votre véritable nationalité.

J'ENLÈVE LES BŒUFS

DE LA « MUTTER SPRACHE » - OXENSTIERN

La *mutter-sprache* et ses champions de la Rive Boche auront-ils plus de chance avec leurs OCHS, leur BŒUF, qu'avec la BRAUT et la TOCHTER, la BRU, qui s'éternue également en SCHNUR, et la FILLE ?

Car, un bœuf, cela se voit, et c'est Jacques Bonhomme qui va chanter, à la place de Michel, le pauvre Michel allemand :

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,

Deux grands bœufs blancs marqués de roux !

Montrons d'abord aux tenants de la *mutter-sprache* que le celtique, le gaulois, arrive tout au moins en ligne dans cette affaire.

Nous présentons le gallois, *ych*, bœuf, au pluriel *ychain*, et nous voyons que Y est un O permuté ;

ce qui nous donne OCH et OCHEN, prononcé *oc'hèn*, expliquant l'X de l'anglais et des autres langues du Nord : OXEN.

Et dans le breton :

Le *bœuf* se dit *èjènn* ; pluriel *éjènnéd*.

En Tréguier et Haute Cornouaille, *ijènn* ; au pluriel, *ouc'hèn* et *oc'hèn*, identique au gallois ci-devant reproduit.

En Vannes, on dit *éjann* et *éjonn* ; au pluriel, *éjéin* et *oc'hin*.

Le lecteur apprendra sans surprise que les philologues de tout poil et de toute nationalité n'ont *même pas cité* les mots celtiques, gaulois répondant à ceux de toutes les langues prétendument germaniques, et notamment de l'anglais et du suédois.

Phénomène plus frappant encore, Eichhof, Alsacien pur sang, professeur émérite à Lyon, auteur du *Dictionnaire Etymologique de la langue allemande* à l'usage des écoles de France, ne cite JAMAIS une SEULE RACINE CELTIQUE.

Ceci donne une idée du chemin que les Alsaciens ont à refaire, et du travail d'éducation et de désintoxication que l'Université eût dû entreprendre depuis toujours, et surtout depuis la victoire qui nous a rendu les provinces perdues, devoir dont elle n'a même pas encore pris conscience.

C'est un devoir vis-à-vis des Alsaciens aussi bien que de la grande Patrie de se mettre sans tarder à l'œuvre ; et c'est ce que je fais, pour ma part.

Nous voici donc avec notre *bœuf* en litige, ayant, apparemment deux *origines sœurs*, et risquant d'être coupé en deux par les Germains et par les Celtes.

Mais j'en revendique les deux moitiés.

Eichhoff et autres tirent *ochs*, bœuf, de *auchsen*, *produire*, nous l'avons dit, comme la *tochtèr* et la *braut*, la fille et la bru.

Mais *auch-èn* n'a pas de racines en *germanique*, pas plus que *auk-èn*, accroître.

Les racines de *ochs* sont *ych*, *och*, *auch*, *uch*, du gallois et du breton, signifiant *grand*, *élevé*, *premier* ; celui qui va devant.

Et encore : *og*, permutation *och*, *oc'h*, qui remue, excite, ouvre, traîne, entraîne, et qui a donné son nom à la HERSE.

Le *bœuf* est, ici, le « herseur », le « grand laboureur ».

Auch a donné au latin *aug-éré*, pour *aug-iré*, élever, augmenter.

Le salut *hoch* !, l'adjectif *hoch* n'ont pas d'autre origine.

Uch, *uchel*, breton, élevé, a donné, en particulier, le nom de l'*usiau* picard ; d'où *osiau*, et enfin *oiseau* ; et à l'italien *uccello* ; *ucéo*, dans les dialectes.

AUGUSTE, *Auch-ist*, est le « TRES HAUT », « LE PLUS ÉLEVÉ ».

LA TRUIE « SAU » - LA SOUTE

En anglais, *saw* ; latin, *sus* ; grec, *us* ; sanscrit, *sâs*, n'a rien de *germanique* ; le mot est général ; mais on n'en possède de traces certaines que dans cette singulière harmonie imitative que le rustique emploie pour appeler son cochon : sou ! sou ! et qui doit être la racine véritable du vocable.

Le français dialectal offre une racine indubitable de *sou*, cochon, dans *soute*, pour *sou-ty*, *soute à cochons*, « cochon-maison », en anglais *pig-stye*. Patronyme : *Souty*.

LE FILS « SOHN », ANGLAIS « SON »

Nous avons réservé pour la fin de notre expérience la plus difficile étymologie, celle de *sohn*, le fils.

L'étymologie de *man*, homme, comporte une comparaison parfaite avec le sanscrit, le *penseur*.

Les mots *gallois*, *breton*, *gallique* donnant à *homme* le nom de *dên*, *dyn*, *duin* prononcé *din*, n'auraient-ils pas la même signification ?

L'ancien pluriel gaulois de *dên*, *dyn*, que nous trouvons dans les noms de peuples cités par Tacite, *Gothon*, (Gothones), pluriel de *Go-thyn* ; *Suar-don*, (Suardones) ; *Nui-thon*, (Nuithones), se permute régulièrement en SON, et SON, SOHN serait pris au pluriel ; alors que SEN, qui est la forme scandinave, serait le singulier permuté.

DYN, DEN, DON

Si l'étymologie de MAN nous présente la créature qui *pense*, — et qui croit être la seule —, ne doit-on pas supposer que nos ancêtres, en créant pour l'homme cet autre mot, *dên*, *dyn*, (pluriel, *don*), ont voulu répondre à la même idée ?

Et en effet, si on décompose *dên* en ses radicales *dy*, intensitif, et *ên*, déjà étudié, esprit, essence, noble, nous retrouvons la même puissance génératrice du verbe, qui a nommé toutes choses a bon escient.

Dên et *dyn* se prononcent presque identiquement.

Les dérivés de *dên*, *dyn* sont innombrables.

LE CITADIN, LE CITOYEN, THE CITIZEN THE DENIZEN

Les Anglais se demandent toujours d'où leur est venu leur *citizen*, — *citi-zèn* — ; et ils sont encore plus embarrassés pour leur *denizen*, — *dénizèn* — ; les Français pour leur *citadin*, dont le *citoyen* est une singulière déformation ; les Italiens avec leur *cittadino* ; les Espagnols avec leur *ciudadan*, sont tous dans la perplexité :

Qu'est-ce que c'est que ce mot universellement usité, et que personne n'a jamais compris, ni ne comprend, ni ne comprendrait si nous ne le disions pas ?

Le lecteur de cet ouvrage est à même, lui, de tirer l'affaire au clair, et de voir au premier coup d'œil que *citi-zèn* est *l'homme* (de la) *citée* ?

La permutation de D en Z a fait le *zèn* demandé, et si longtemps cherché en vain.

Cita-din, *citta-dino*, représentent la formation, sans permutation, comme *ciudad-dan*, (*ciudad*, *citée*) en espagnol).

Le vieux français disait *citain*, dont voici la formation : *cit*, pour *citée*, et *tain* pour *tin*, ou *tèn*, permuté de *dèn*, au total *cittain*, *citain*.

C'est ainsi qu'une langue sort de ses profondes racines nationales, nous offrant finalement des mots tout faits, qui prouvent à leur tour l'authenticité de ces racines.

Si *citizèn* intrigue les Anglais, *dénizèn* les plonge dans la stupéfaction, et il serait trop long de donner les étymologies abracadabrantes dont leurs lexiques les abreuvent.

Dénizen, chez les Anglais, se dit du petit peuple, des compères et commères d'un quartier populaire, d'un village. On ne dirait pas *the denizens of Hyde Park* ; mais l'expression s'appliquerait bien aux habitants de Poplar.

Dèn-y-zèn, voilà le Sésame de cette question insoluble :

C'est simplement *homme-l'-homme*, répondant à notre *tel-et-tel*, les *petites gens du pays*.

LE LORD ET LA LADY

Décidément, la vie des mots est à éclipse, et il faut peu de temps pour les oblitérer parfois.

Mais que les Anglais ignorent aussi énergique-

ment ce que signifie un LORD et une LADY, et donnent à ces titres le sens de *pannetière* et de *mitron*, ou quelque chose d'approchant, voilà qui nous donne une juste idée de ce que devient une langue lorsque l'on veut, à toute force, la tirer d'une source qui lui est étrangère ; en l'espèce du *germanique*, au détriment du *celtique*.

Si, au moins, de tels exemples d'aberration pouvaient guérir les Anglais de cette maladie, qui leur est inoculée dès leur plus tendre enfance.

LADY, prononcé *lédy*, doit se décomposer en *lé* et *dy*, ou en *léd-y* ou en *léd-dy*.

Et, ceci fait, selon notre méthode, il ne reste plus qu'à aller de l'avant.

Lé-dy ne colle pas.

Léd-y serait déjà mieux ; mais il ne nous faut à LADY que des racines qui répondent à sa qualité, à sa naissance, à sa situation.

Llèd, largeur, et *ty*, maison nous répondent à tout cela :

Une *lè-dy* est une *dame* de GRANDE MAISON.

Lèd-y serait *la grosse*, — *grosse-la*.

Lèdd-ty, permuté en, *lèd-dy*, nous fournit une troisième étymologie, qui concourt à décider qu'une *lady* devait forcément s'appeler *lady* et se prononcer *lèdy* :

Lèd, c'est la joie, *dy*, de la maison : LE BON-HEUR DU FOYER.

Et si, après cela, toutes les *ladies* de l'Empire Britannique ne sont pas contentes de moi....

Et encore, je vais leur rendre un LORD présentable, remis à neuf à la mode gauloise, *more gallico*, décrassé de son étymologie bochique :

LORD est mal dit ; c'est MILOR qu'il faut dire, étymologiquement, et c'est ainsi que nos campagnards nomment un *lord* : un gros *milor*.

Le *milaour*, *milor* est un guerrier ; pour *mila-gour*.

Le *milédaour*, *milédaor*, est le chasseur ; — *mi-léd-gour*.

Le *milour*, de *mil-gour*, guerrier.

Le *milouriad*, — de *mil-gouriad*, est le guerrier qui commande à *mille hommes*.

Comment s'est donc produite l'abréviation de *milour*, *milor*, en *lor*, *lord* ?

C'est la scission fautive de *milor* en *my lor* qui a causé cette erreur, le peuple ayant pris le *mi* de *mil* pour le pronom possessif *my*, « mon » ; on a mal découpé le mot. *My lord*, c'est-à-dire *mon lord*, « mon-seigneur », est sorti de son étymologie et il n'y peut plus rentrer.

Et voilà comme on oublie jusqu'à la signification de son titre et de son nom quand on répudie son origine, la plus noble, la celtique, pour la plus abjecte, — la germanique.

L'EFFRITEMENT DES BOBARDS ET DES POSTULATS

Le BOBARD, le POSTULAT HÉBRAIQUE, de l'« *hébreu langue-mère* » est tombé en poussière avec la disparition du savant prêtre Mazzocchi, mort fou, à un âge avancé, pour avoir tenté toute sa vie de tirer toutes les langues de l'« *hébreu langue-mère* ».

Pour Mazzocchi, c'était non seulement un postulat ; c'était un dogme.

Le BOBARD du BAS-LATIN ne se soutient plus ; c'est l'abbé Espagnol, dont on étouffe avec soin les beaux travaux, qui en a démontré le premier l'inanité.

Ce qu'on appelait *depuis des siècles* le *bas-latin* n'était autre chose que du gaulois camouflé en *us*, en latin.

Le BOBARD de l'*allemand*, du *germanique langue-mère*, *mutter-sprache*, on doit déjà juger de ce qui en reste, après toutes nos démonstrations.

Le Rév. Pelloutier, Membre de l'Académie de Berlin, en avait bien jugé, quand il faisait de l'*allemand* un débris du *celtique*.

Et j'ajoute que les dialectes qualifiés *bas-allemands* et notamment l'*alémanique*, l'*alsacien* sont beaucoup plus purement conservés que le « *haut allemand* », qui n'a dû sa suprématie usurpée qu'à Luther, dont la traduction de la Bible dans ce dialecte en a assuré la diffusion dans toutes les Allemagnes.

Quant au BOBARD du GREC *langue-mère*, du LATIN, *langue-mère*, ou simplement *mère des langues dites romanes*, ou plus stupidement encore *latines*, il est en train de disparaître sous le ridicule.

Voici que, creusant plus loin notre sillon, nous allons prendre au Boche, après sa fille, son petit *tochterlein*, son grand frère, le *brudèr*, qui n'est pas plus boche que sa sœur, — naturellement.

BRUDER, BOCHE - FRATER, LATIN

PHRATER, GREC

ET TOUTE LA CONFRÉRIE SONT GAULOIS

De quoi donc les philologues d'outre-Rhin tirent-ils *brudèr* ?

N'en doutez pas : comme *fils*, *fille*, *bru*, *truie*, *bœuf*, ils tirent inmanquablement le *frère*, *brudèr*, de « *produire* » ; de *bärèn*, — ce qui ne fait que déplacer la question, car nous avons démontré le parfait celtisme de cette racine.

LA LORRAINE

LOTHAR - LOTHAIRE - LUDHER - LUTHER

ET SA FRAU LOTRINGEN

PLUS UN « PFENNIG »

Tout ce que nous disons de l'*Alsace* se rapporte, foncièrement, à la *Lorraine*, au point de vue ethnique et linguistique.

Mais la Lorraine est heureusement exempte de ce mal pédiculaire qui sévit sur certaines classes d'Alsaciens, dévorés par la plus dangereuse espèce de « totos », ces « totos » à la Croix de Fer, les « totonomistes », qui infectent également les Flahuttes de la belle Flandre de Belgique.

LORRAINE s'entend du Royaume de *Lothaire*, *Lothar*, *Luther*.

— Comment, patron, vous voilà en train de revendiquer LUTHER, avec HITLER ?

— Les deux font une fameuse paire, jeune homme.

Et les Boches ont depuis longtemps trouvé le joint pour germaniser la LORRAINE en feignant de prendre *Lothaire*, *Lothar*, pour un Germain, en appelant son royaume LOTHARINGEN, puis LOTHRINGEN, dont le nom *latinisé* en LOTHARINGIA donnait la consécration finale au bochisme de l'une des provinces les plus évidemment celtiques, gauloises.

Alors que LOTHAIRE, LOTHAR n'est qu'une forme de CLOTAIRE, CHLOTAR, dans laquelle l'aspiration de *Hlotar* n'a point été faite ; le sens du nom est absolument le même.

Reste à déterminer la finale, ce terrible « suffixe » *ingen* de *Lothar-ingen* ?

Ce « suffixe » est-il au moins germanique ?

Écoutons notre savant auteur du *Dictionnaire des*

Racines Allemandes, dans sa *Liste des Désinences* :
« *Ing* » semble dérivé du mot CELTIQUE *engi*,
naître.

Dans les noms de pays et de villes, cette finale signifie *terre*, comme *LOTHR-INGEN*, « *Terre de Lothaire* », *LORRAINE*.

Pourtant, Eichhoff n'est point suspect de *celto-manie*, car dans tout le corps de son *Dictionnaire* il ne mentionne pas une seule racine celtique dans l'allemand.

Eichhoff continue :

« Dans les noms d'homme, *ingèn* se réduit à *ing*, et signifie *fils de...*

« Ainsi, le fils de *Cypp* se dit *Cypp-ing*.

« On abrège parfois *ing* en *ig*, et ainsi écrit-on *pfennig* pour *pfenning*, en anglais *penny*.

Et le *denier*, qu'en fait-on ?

Voilà qui va bien; car sans le *gaulois* la *mutter-sprache*, qui ne pouvait déjà pas faire un *mark* n'aurait pu disposer d'un *pfennig*.

Et l'on vient nous dire que l'anglais *penny* vient du boche, *pfennig*, — qui l'a chipé au *gaulois*...

Ce « suffixe » celtique répond évidemment au manque de cette importante finale dans le germanique; de nombreux mots et noms « allemands » ne peuvent se former ni se comprendre sans cet élément, dont est veuve la *mutter-sprache*.

Il en est de même du « suffixe » *ling*, d'un emploi courant, essentiel en allemand : il est *gaulois*, purement *gaulois*.

Ceci dit, nous allons donner à notre *LORRAINE* une seconde origine *gauloise*, après avoir signalé que le sens de *ingèn* signifie non pas « *terre* », mais *création de...*, soit, pour *LOTHRINGEN* « *création de Lothaire* ».

La légère confusion d'Eichhoff va se trouver expliquée par la seconde étymologie que voici de *Lothringen* :

Simplement ceci, que tout lecteur peut agencer de lui-même : *Lothar-yn-Gau*, « *Lothaire-le-Gau* », « *Le Gau de Lotaire* », « *La terre de Lothaire* ».

Nous voici revenus au sens de « *terre* » donné par Eichhoff, sens qui ne ressort point d'*èngi*, ni d'*ingèn*.

Le *gau* est une *terre*, un *terroir*, *district*, *cercle*, et *la terre*.

C'est la racine du grec *gaïa*, *gè*, (G dur), *terre*, *pays*, *champ*.

L'assonance, la résonance de LOTHRINGEN, transformation du nom *gaulois*, *trois fois gaulois de la Lorraine*, ont fait croire à son germanisme; latinisé en LOTHAR-IN-GIA tout d'abord, le nom est devenu *Lotharingie*, puis, par crase, la LORRAINE.

Une autre région occupée par les Francs, la THURINGE, peut nous servir de contre-épreuve pour notre LOTHRINGEN :

THURINGEN, la THURINGE, s'appelait autrefois DURIA, qu'Obermüller traduit du gallique *doire*, forêt ; *Duringa*, *Waldigès-land*, « Terre de forêts ».

Doire-yn-Gau répondrait tout aussi bien à cette définition.

Mais le gaulois *dour*, « rivière », que nous avons étudié, et qui a formé le nom de *THUR-GAU*, en Suisse, nous présente aussi la forme *Thur-yn-Gau*, et, pour ne pas contrister les mânes d'Obermüller, nous laissons le lecteur libre de son choix.

Après tout, il y avait, et il y a *eaux* et *forêts*, *dour* et *doire*, en Thuringe.

Durlach est encore un nom qui a permis les joyeux ébats des philologues d'outre-Rhin qui, ne trouvant rien dans le *germanique*, se sont rabattus sur le *latin*, pour nous fabriquer un *Turris ad Lacum* : *Tour-au-Lac*...

A *Durlach*, on trouvera sûrement une rivière,

dour, et un *lac*, latin, *lacus* ; du gaulois *la-ach*, *eau dormante*, qui *reste là* ; irlandais, *loch*.

LUTHER ET SA FRAU

LUTHER est le même nom que LOTHAIRE.

Dans le SERMENT de STRASBOURG, entre Louis et Charles, deux des trois fils de Charlemagne, prête en 842, LOTHAIRE est orthographié LUDHER aussi bien dans le texte du *français naissant*, dont c'est le premier texte connu, que dans le texte *francique*, qualifié de *germanique*.

LUTHER est donc un nom gaulois.

Et nous allons voir qu'HITLER en est un autre.

Le terrible moine révolté contre Rome ayant pris « *frau* » ou *femme*, fut encore obligé, comme tous les Allemands, d'avoir recours au gaulois pour donner un nom générique à sa meilleure moitié ; car FRAU est un mot *gaulois*, — et des plus flatteurs, pour désigner la *ménagère* :

FRAW : *prompte, active, vive, alerte, attentionnée*.

Ei si la femme Allemande porte dans son nom tant de qualités idéales, à qui le doit-elle, sinon à nous autres, *Gaulois*, les ingrates ! !

Obermüller, dont les intuitions sont toujours curieuses, et les trouvailles dignes d'examen, donne à LUTHER une autre étymologie, mais non moins *gauloise, celtique*, que le nôtre.

LUTHER, dit-il, vieux nom d'homme, von *luath*, *flink*, und *air*, mann : de *luath*, vif, alerte (de *flinken*, remuer) ; et, en effet notre LUTHER fut plutôt « remuant »...

Obermüller ajoute : le même nom que LEUTHOLD.

Ajoutons nous aussi :

L'allemand *flinken* se tire du gaulois cimbrique, *flouc, floc, floch, flich*, « remuant, vif », — et c'est

l'étymologie de notre FLIC national; surtout avec son dérivé FLIG, FLIC tel quel, « *tending to over-cast* » : *ayant tendance à (vous) mettre à l'ombre...*

De toute manière, nous vissons notre LUTHER à bloc; et la *mutter-sprache* ne peut nous le reprendre.

HITLER ET HINDENBURG AVEC LUDENDORF TOUS LES « GAU » TRÊVES

HITLER, le fougueux épurateur de la « race élue », porte un nom archi-connu comme celtique, *gaulois*.

Il a commencé par expulser les JUIFS, naturellement, car si c'est le BOCHE que le Créateur a élu, ce ne peut être en même temps le JUIF, qui, depuis des siècles, revendique le N° 1 parmi les nations de la terre.

Ce qu'il y a de bon chez, l'Allemand, *homo bocha*, c'est que l'on peut toujours compter, en dernier ressort, en linguistique comme à la guerre, sur sa providentielle bêtise.

HITLER, le « fourrier », le *fuhrer* de la prochaine ruée germanique, est en train de stériliser les physiquement indésirables de ses compatriotes; ce qui prouve qu'il y en a.

S'il avait l'inspiration de stériliser aussi les imbéciles, quel débarras pour le monde entier; car il ne resterait plus un seul Boche bochifiant sur la planète...

HITLER sait-il seulement... ce que signifie son patronyme, HITLER ?

HITLER ne signifie *absolument rien en germanique*, dans aucun dialecte ou patois.

HITLER ignore ce que signifie son patronyme.

HITLER est un nom GAULOIS, qui signifie, assez singulièrement CRIBLE ou TAMIS, par une sorte de prédestination.

Voici la très claire étymologie d'HITLER, *cribleur féroce* et diligent des Boches et Bochesses et des Juifs de Bochie : elle est on ne peut plus copieuse, et solidement assise.

HID, aptitude à couler ;

HIDI, *filtre, crible, tamis* ;

HIDLAIID, *filtrer, tamiser, cribler* ;

HIDLIAD, *distillation* ;

HIDLEDIG, *distillé, criblé, tamisé* ;

HIDLUS, *apte à distiller* ;

HIDLION, *résidus du filtrage, criblage, tamisage* ; marc ;

HIDIOUR, pour HIDI-GOUR, par chute du G, *distillateur, cribleur, tamiseur, filtreur*.

Voici maintenant notre HITLER, en chair et en os, inséré dans deux proverbes gallois très connus :

AMLAF COUROU TRA HITLER, traduit en anglais :

Most abundant is the ale whilst it runs through a SIEVE :

« Plus abondante est la bière filtrée au TAMIS, au CRIBLE ; à l'HITLER, — *parce qu'il en passe davantage* ».

Horreur ! C'est mal filtré.

On retrouve notre HITLER dans des adages relatifs à d'autres produits *filtrables*, et qui ne sont que *criblés* ou *tamisés*, et notamment, ô suave étymologie ! celui que les abeilles distillent le mieux :

AMLAF Y MELTRA HITLER, — adage que tout lecteur saura traduire de lui-même.

HITLER crible bien, mais l'abeille DISTILLE MIEUX...

Ces adages signifient qu'on ne peut avoir en même temps *qualité* et *quantité*.

Voici dont HITLER passé au rang de *Gaulois camouflé en Boche*, réduit à se passer lui-même au crible, et à piquer une tête dans les ténèbres exté-

rieures comme une pelletée d'HIDLION, de CRIBLURES éventées, et de faire la queue parmi les 400.000 indésirables promis au bistouri purificateur de la race surhumaine...

Ou, beaucoup mieux, de se diriger sans plus tarder *nach Paris*, où il passera inaperçu.

AUTRICHIENS, lisez et méditez, car, avec l'*anschluss*, il vous en arriverait tout autant.

Sauvez les meubles !

Sinon, tous « hitlérisés » à blanc...

HOMÉLIE AUX AUTRICHIENS

En attendant le temps du bonheur hitlérien, où n'étant plus ni homme ni femme, vous serez apparentés aux anges, je vous conseille d'aller faire un tour dans les Iles Britanniques, où vous apprendrez que la *langue n'est point, chez vous, un indice de la race*.

Ce sont les *Irlandais* qui parlent le mieux la *langue anglaise*, et le plus longtemps.

Suivent les Gallois, dont le proto-type, David Lloyd George, est le seul homme d'Etat au monde qui puisse improviser un discours en langue gauloise, galloise, au Parlement Britannique, ou à la tribune française.

Ou un prêche à ses ouailles, les mineurs du Pays de Galles.

Les Ecossais ne sont pas en reste, et leurs orateurs sont remarquables.

Les Irlandais, les Gallois, les Ecossais sont-ils donc des *Anglais*, surtout si l'on continue à voir dans l'anglais une langue germanique ?

Toute l'idiosyncratie des Autrichiens prouve que cette population, placée sur la route séculaire des migrations gauloises de et vers l'Orient, sont des Celtes qui s'ignorent ; et mon ambition serait de leur faire retrouver leur âme ancestrale.

L'Autrichien n'a RIEN DU BOCHE.

SAINT COLOMBAN, SAINT GALL ET LES ALAMANS CICÉRON ET LES ALLOBROGES

De quelque manière que l'on traduise **LOTHRINGEN** et **THURINGEN**, **LORRAINE** et **THURINGE**, comme **Eichhoff**, comme **Obermüller**, ou comme nous, les deux savants allemands se rencontrent avec nous pour dériver leurs noms du *celtique*, du *gaulois*, le *germanisme* et la *mutter-sprache* n'entrant même pas en ligne de compte.

Est-on si certain, après cela et tout ce qui précède, que les énigmatiques **ALAMANS** soient des **GERMAINS** ?

J'ai conçu un doute curieux à cet égard, en me remémorant la querelle terrible, qui faillit mal finir pour tout de bon, entre **SAINT COLOMBAN** et la reine **FREDEGONDE**, à qui le Saint reprochait certaines peccadilles, dont quelques menus assassinats.

Saint-Colomban, accompagné de son disciple Saint-Gall, se réfugia à Luxeuil, où il fonda un monastère réputé et s'attacha à l'évangélisation des **ALAMANS**.

Saint-Gall, lui, fonda en Suisse l'Abbaye de son nom, au cœur d'un pays occupé par les Alamans, et la prédication continua.

Or, Colomban et Gall étaient des **CELTES BRITANNIQUES** établis dans la France naissante, en Gaule, et ils ne pouvaient prêcher l'Évangile aux Alamans autrement qu'en langue gauloise.

Les Alamans ne prirent ce nom, raconte-t-on, qu'après avoir fait alliance avec d'autres peuples pour attaquer les frontières de l'Empire Romain, sur le Rhin, le Danube ; ils pénétrèrent même en Italie, et ce fut **CLOVIS** qui, à *Tolbiac*, aujourd'hui *Zulpich*, près Cologne, mit fin à leurs exploits, par une victoire sanglante.

Zulpich est une déformation de *Toul*, *Tol*, « puits », « caverne » ; *bi*, « petite » ; *ach* « source » ; *Puits* ou *Grotte de la Petite Source* ; le *T* se change constamment en *Z*, nous l'avons vu souvent.

Tol-bi-'ch, TOLBIACH ; *Tul-pi-'ch*, Zul-pi-'ch : ZULPICH .

Le problème de la langue des ALAMANS est donc posé, et il va être élucidé à l'occasion du « Serment de Strasbourg ».

LES FRANCS

Parmi les événements qui dominent l'Histoire, le retour en notre *Gaule cis-rhénane* d'une partie des *Gaulois trans-rhénans* est celui qui les couronne.

Nous avons dit l'essentiel des *Bourguignons* et des *Wisi-Goths*, dont l'ignorance universelle a fait et veut encore faire des *Germaines*.

Nous avons à peine effleuré la question des *Francs*, mais cependant le peu que nous en avons dit suffirait à jeter bas les prétentions germaniques à la paternité de cette noble race.

LES NOMS DES FRANCS

La « science allemande » a-t-elle au moins tenté de démontrer l'origine *germanique* des noms des rois et des personnages *Francs* : *mérovingiens*, *carlovingiens*, *capétiens* ?

La « science allemande » a dû se borner, comme pour les *Bourguignons* et les *Wisi-Goths*, à procéder par affirmation ; elle ne peut même pas donner la moindre indication susceptible d'étayer le moindre-ment ses audacieuses prétentions.

Mais, désastre !

Un de ces savants allemands, comme il en existait autrefois, tel l'infortuné Léo von Hallé, et qui ne faisaient point de philologie et d'histoire « *zum*

béfèhl », par ordre, Wilhelm Obermüller, dont le savoir étonnant s'est affirmé dans son grand *Dictionnaire Celto-Allemand*, a étudié les noms des rois de notre race, et voici sa conclusion :

« *Die namèn dèr Mérovingèr wie der Carolinger sind KELTISCH, und könnèn nur aus dèm KELTISCHEN érklärt wérdèn* »...

« *Les noms des Mérovingiens comme ceux des Carlovingiens sont CELTIQUES et ne peuvent s'expliquer que par le CELTIQUE.* »

LE PERROQUET NATIONAL

Les Gaulois, les Français, ont choisi successivement trois oiseaux éminemment nationaux : l'ALOUETTE, le COQ, l'AIGLE.

Mais, comme aucun de ces trois emblèmes n'est de mise pour le moment, je propose de choisir le quatrième, qui répètera fidèlement tout bobard, postulat et diktat de la science allemande :

Le PERROQUET.

Que les Universités étrangères enseignent cette Histoire de France foncièrement mensongère, elles en sont excusables ; elles ne font que suivre les errements, les divagations séculaires de l'Université *anti-française*, qui a le toupet de se dire « *française* ».

La République des Lettres est, elle aussi, et plus que l'autre, la *République des camarades*.

Et ceci nous explique comment, de cuistre en cuistre et de siècle en siècle, le même enseignement mortel à l'intérêt national *français*, et pilier de l'intérêt *boche*, se répercute sans cesse, à tel point qu'on pourrait remplacer le professeur d'histoire par un perroquet, voire par ce perroquet mécanique qu'on appelle un phonographe.

Seuls, les Universitaires bon teint peuvent, en se liguant contre la marâtre *Alma Mater*, l'obliger à

devenir *française* ; obliger le Gouvernement à interdire toute histoire de France dans tous les établissements par tout notre malheureux Pays, qui enseignerait le *germanisme* des *Bourguignons*, des *Wisi-Goths* et des *FRANCS*.

J'ai trop d'estime individuelle pour ces professeurs chargés d'une tâche ingrate, absorbante, si mal rétribuée, et s'en acquittant cependant avec un dévouement exemplaire, pour ne pas espérer que mon vœu va se réaliser, et que le *Conseil Supérieur de l'Education Nationale* sera mis, par leurs soins, en demeure de faire litière de toute camaraderie, et de tout abject intérêt d'auteurs, pour interdire ces néfastes bouquins, à commencer par celui du lamentable Lavisse, qui représentent les *Gaulois* comme des *Barbares* et les *Francs* comme des *Germaines*.

Qu'ils forment un Comité, et l'affaire ne traînera pas.

JE LANCE UN DÉFI
A TOUS LES CUISTRES DE LA TERRE ET D'ABORD
AUX MEMBRES DU CONSEIL SUPÉRIEUR
DE L'ÉDUCATION NATIONALE
EN FRANCE

Puisque rien ne peut émouvoir la bourrique universitaire, je recours à la méthode rabelaisienne, et je lui lance un défi en Sorbonne, tel Panurge à son Anglois.

Et donc, ensemble ou séparément, les « grosses légumes » de la Rive Boche vont donner un démenti à Wilhelm Obermüller et à moi-même, et nous expliquer par le germanique, ou par le latin-la-teigne, ou par le topinambou, la signification des noms de nos ancêtres *Francs*, *Mérovingiens*, *Carlovingiens* et *Capétiens*.

C'est simple et facile ; mais ils se garderont bien

de paraître devant le tableau noir, et même d'essayer une démonstration au dehors, dans un des nombreux organes savants dont ils disposent souverainement.

Si M. Camille Jullian lui-même a été impuissant à réagir quant à l'antique civilisation gauloise qui a précédé de plusieurs siècles l'arrivée des Romains en Gaule, comment pourrais-je espérer toucher les longues oreilles des Sorbonnards autrement qu'en les cinglant et cravachant sans répit ?

J'ai essayé de la manière douce et courtoise en pure perte ; il nous faut employer l'autre, si nous voulons aboutir à un résultat utile à brève échéance.

Car l'orage menace de crever à nos frontières ; la guerre revient du fait que l'esprit public en France n'était préparé ni à la guerre, ni à la victoire, ni à la *paix française*, dont le programme se résume en un seul mot : LE RHIN ; et il nous faut PREPARER CET ESPRIT PUBLIC POUR LA PROCHAINE VICTOIRE.

Car NOUS VAINCRONS.

Et il ne s'agit point de montrer à notre nation, *en Rhénanie*, « *des Alsace-Lorraine possibles* », formule funeste, mais un *pays éminemment celtique de la vieille Gaule*, à laquelle il doit faire retour sans rémission, avec le *Bréiz-Gau*, garanti par le rétablissement du Mur du Diable élevé par les empereurs romains pour la protection de la frontière rhéno-danubienne.

CHARLEMAGNE-LE-PUROTIN OU LE MAGNIFIQUE

Les Boches...

— Patron, il y a des gens que cela énerve d'entendre tout le temps les Allemands qualifiés de Boches...

— Mon jeune maître, le moyen de faire autrement ?

Allemands ? Ils ne le sont certainement pas.

Les *Alamanni* non plus n'étaient pas Boches, et je vais le démontrer.

Germaines ? Les Boches n'étaient pas *Germaines*.

C'est Jules César qui a *inventé* le mot, *Germanus*, et puis *Germania*.

Tacite et les autres ont suivi.

César, nous dit Tacite, avait recueilli ce mot des *Tenctères*, qui appelaient un guerrier *wehr-man*, *ger-man*.

Ce sont là deux mots *gaulois*.

Les *Tenctèri*, *Catti*, *Sali*, *Bructèri*, *Chamavi*, *Chauci*, faisaient partie de la fédération *franque*, et leurs noms sont inexplicables autrement que *par le gaulois*.

Obermüller dit en particulier des *Tenctères* que leur nom n'est pas allemand, mais cimbrique : DEUTSCH IST ER NICHT.

Le seul nom que les Boches revendiquent est celui de *täusch*, TROMPEURS, MENTEURS, et les anciens les avaient parfaitement repérés, en leur décernant ce brevet de capacité :

MENDACIO NATUM GENUS :

RACE NÉE POUR LE MENSONGE.

Dire à un *Teutsch* qu'il ne sait pas mentir serait pour lui le suprême outrage...

Mentir est sa fonction naturelle ; sa gloire ; son honneur.

Les FRANCS ont choisi leur nom pour se distinguer des BOCHES.

Les CHAUCI ont pris ce frappant qualificatif de FRANCS et jamais plus on n'entendit parler d'eux sous leur ancien nom, bien qu'ils fussent les plus puissants de la confédération *franque*.

A la description que Tacite donne des CHAUCI, il n'est personne qui ne reconnaisse, trait pour trait,

toute la noblesse du *caractère français*.

Réglons d'abord l'étymologie de CHARLEMAGNE, le grand EMPEREUR FRANC revendiqué par les *Boches* ; nous dirons ensuite la gloire des *Chauci*, d'après Tacite.

Si je saute de *Dagobert* à *Charlemagne*, c'est que la « science allemande » s'est surpassée, en voulant coller une étiquette de la *mutter-sprache* sur le plus magnifique exposant de la grandeur franque :

« *Karl*, nous enseigne la *mutter-sprache*, « homme » ; et il nous faut chercher *kèrl* pour y trouver le mot allemand, dont voici la signification :

HOMME, VALET, DROLE...

Et l'on dira encore que l'étymologie est une science ennuyeuse...

Charles-Magne, *Karl der Gross*, était donc, au compte des savants d'outre-Rhin, un *paltoquet*, un *foutriquet*, un *larbin*...

Le plus amusant est que *kerl* est un mot gaulois, *carl*, CERLYN, ayant bien le sens de... *purotin*.

A *miserly shunk*, nous dit Pughe : une infecte purée.

L'allemand n'a même pas les racines de cette cocasserie linguistique, et risque *kürèn*, choisir, avec point interrogatif.

En quoi le sympathique « *purotin* » est-il un être « choisi » ?

L'étymologie de *Charles*, *Carolus*, *Carl* est, faut-il le dire, tout autre.

C'est de CAR, *cher*, suivi de OLL, *entièrement*, qu'est formé CARL : le TRES CHER, qui a donné CAR'L par crase, et CAROL, latinisé en CAR-OL-us.

CARL se tire aussi de CAR et d'AL, munificent : CAR'L, CARL, et, par mutation de C en CH, CHARLES :

CHARLES-LE-MAGNIFIQUE.

CARLOMAN, CARL-O-MAN signifie CHARLES-LE-BEAU.

Et maintenant, retournons à *Mérovée*.

— Cher Patron, vous nous faites languir après les CHAUCI, les CHAUQUES.

— Va donc pour les CHAUCI, les CHAUQUES.

LES CHAUCI CHAUQUES CHANGENT DE NOM

« Les *Chauci*, dit Tacite, occupent et peuplent effectivement tout le vaste pays entre l'Ems et le Wésèr, sous le nom de *Chauci Minores*, et entre le Wésèr et l'Elbe, sous celui de *Chauci Majores* », à l'exception du rivage, ajouterons-nous, qu'ils laissent presque en entier aux Frisons.

Leur nom signifie les ROUGES, du gaulois cimbrique COCH, C permuté en sa légère CH : CHOCH, dont nous avons fait, par un hasard heureux, une bonne traduction : les *Chauques*.

« ILS AJOUTENT A LEUR GRANDEUR PAR
« LA JUSTICE, NOUS DIT TACITE. ILS N'EN-
« VIENT RIEN A LEURS VOISINS ET NE LEUR
« ENLEVENT POINT LEURS BIENS EN EXPE-
« DITIONS DE PILLAGE.

« ILS SONT MAITRES D'EUX-MEMES, CAL-
« MES, MODESTES, RETIRES.

« ILS NE CHERCHENT JAMAIS LA GUERRE.
« LA PLUS HAUTE PREUVE DE LEUR BRA-
« VOURE ET DE LEUR PUISSANCE EST QU'ILS
« VEULENT AGIR EN ARBITRES SUPE-
« RIEURS, ET NE JAMAIS RIEN RECHER-
« CHER PAR DES MOYENS INJUSTES...

« NEANMOINS, CHACUN D'EUX EST TOU-
« JOURS PRET A COURIR AUX ARMES, EN
« CAS DE NECESSITE, ET A S'ENROLER DANS
« L'ARMEE.

« LEUR BONHOMIE N'ENLEVE RIEN A
« LEUR VALEUR ».

Tels étaient nos FRANCS, GAULOIS TRANS-RHÉNANS; tels sont nos FRANÇAIS.

Tels ils étaient parmi les *Germanis menteurs, querelleurs, vantards, pillards* :

GERMANI AD PRAEDAM...

« *Les Germanis au pillage...*

Le contraste est si frappant qu'il n'y a pas moyen de s'y tromper.

CLOTILDE. HILDA

— Mérovée, cher Patron...

— Mérovée est galant homme; la Reine d'abord.

Nos clercs, et les scribes de nos clercs ont défiguré à plaisir le nom de *Clotilde*, afin de lui faire dire une infinité de choses; ils ont écrit son nom de dix-sept façons, dont la plus éberluante est *C'rotec'hilda*, en composition, *C'rote-c'hil-da* : « *très bonne à jouer de la c'hrota* », — instrument de musique national des Gaulois, luth à six cordes et deux bourdons, ceux-ci animés par l'archet.

Gondebaud, roi des Bourguignons, qui éleva *Clotilde* avec le plus grand soin et en fit une princesse si accomplie que Saint Rémi, le puissant évêque de Reims, le mentor de Clovis, la choisit pour épouse au roi des Francs, n'eût jamais affublé sa nièce d'une telle horreur de nom baptismal : *Chrotechild*.

Le seul nom qui se dégagea de toute cette gangue informe fut celui que nous connaissons, l'un des plus beaux de nos noms de Gauloises : CLOTILDE.

Et le nom de *Clotilde* va nous mettre sur une piste qui remonte à l'Empereur *Claude* et à ses lointains ancêtres Gaulois.

Oui, la Gaule était grande; et elle est encore la plus grande !

Tous, jetons des lis à pleines mains sur les autels de Sainte Clotilde, les lis du plus pur savoir des

vieux Gaulois, à la première Sainte patronne de la Patrie Gauloise, devenant par elle, la Patrie Française, pour fêter son gentil, son glorieux nom retrouvé.

Une « demoiselle de bonne famille », en gallois, gaulois cimbrique, se dit *lloedès*, a *damsel*, une « demoiselle » nous enseignent les lexiques, — dont les auteurs Gallois n'ont certes jamais pensé à Clotilde.

Nous avons déjà fixé la prononciation du LL gallois, qui répond à C' HL, et, en fait, à CL; le LL espagnol, ou celte-ibère, en est un fort adoucissement.

Nous voici donc en présence de *Lloedès*, prononcé *Clodès*, et il s'agit, selon notre méthode, d'en trouver les *radicelles*.

Nous connaissons déjà notre préfixe intensitif, *lly*, dont je rappelle le sens :

LLY, *très, hors ligne, magnifique, superbe*, d'où nous voyons déjà poindre une *Clotilde* débarrassée de son historique « C'hroté-c'hilda »...

— Mais, OD, nous le connaissons également, cher patron.

— Allez-y, mon jeune maître; je vois en vous un million de lecteurs capables d'en faire autant; et si je ne me trompe, j'aurai atteint mon but, de les instruire des plus grands intérêts de la Patrie en agrémentant les sujets les plus ardu, les plus arides.

Je verse de la science ancestrale et la rosée vivifiante de la belle humeur sur l'immense champ de roses de la langue de nos pères que l'on croyait à jamais flétries, mais qui vont, comme les roses de Jéricho, balayées au vent du désert, pauvres fleurs sans vie, reprendre, comme l'amour de mes compatriotes pour leur terre et pour leur race, reprendre sève, force, et resplendissantes couleurs.

— OD, OT, cher patron : *notable, excellent, singulier, unique*, et aussi la *neige qui tombe*, — *the*

falling snow, le divin symbole de la *pureté*.

Quelle langue a donc accumulé autant de grâces pour désigner la *jeune fille*, la *demoiselle*, que la langue de nos pères pour la jeune Gauloise?

— Que nous voici loin de ta *tochtèr*, de ta *va-chère*, ô lamentable *mutter-sprache*.

— Nous connaissons tous HILDA, cher patron, pour couronner notre *Clotilda* :

HIL, progéniture, descendance, et DA, bonne :

Au total, CLOT-HIL-DA, — notre CLOTILDE :
PRINCESSE MAGNIFIQUE DE HAUTE LIGNÉE.

MÉROVÉE. THEODORIC. ATILA. AETIUS

Cette fois, ne faisons pas attendre le terrible *Mérovée*.

Nous retrouverons ensuite CLOVIS, CLODION, CLOTAIRE, LOTHAIRE, LUTHER, CLODOMIR, et autres et l'Empereur CLAUDE, ou plus correctement CLOD, de la « gens » CLAUDIA, et mieux CLODIA, qui se déclarait en plein Sénat de Rome *non Romain*, et *Sabin*.

MARBOD ou MEROVEE, a été la victime des scribes, qui l'ont latinisé en *Mérovaéus*, dont nous avons, sans crier gare, fait *Mérovée*...

MAR-BOD, dont le second terme nous est connu, CHEF, déjà expliqué dans la formation de GONDE-BAUD, fut le GRAND CHEF, MAR, — suprême, de la nation *Franque*.

L'une des formes latinisées de son nom, MARO-BODUS, MAR-O-BOD-us, en respecte fidèlement la formation : *Suprême-le-Chef*.

C'est le même nom que celui du grand chef des *Marcomans*, « Germains », eux aussi, à la manque, — à la *Marcomanque*...

Lorsque le bruit se répandit dans les Gaules qu'ATTILA, ayant organisé une immense armée d'invasion comptant 750.000 hommes, allait, quit-

tant le Danube, se mettre en marche vers le RHIN, le général romain qui commandait encore dans notre pays conçut un plan de campagne, qui n'a été égalé, après quinze cents ans, que par ce Gaulois pyrénéen, dont la gloire ne fera que grandir avec les siècles, Joffre, le sauveur véritable de la Patrie.

D'accord avec MEROVEE, grand chef des Francs, et le GONDIOC des Bourguignons, il prépara un face en arrière hardiment conçu jusqu'à la Loire, et les Alliés persuadèrent sans difficulté THEODORIC, le vieux roi des Wisi-Goths, établis dans le Midi de la Gaule, de se mettre en mesure de les y venir rejoindre.

Tous les guerriers Gaulois grossirent les troupes ainsi confédérées, qui prirent cohésion dans une savante retraite défensive, pendant que Théodoric, fidèle à la parole donnée, remontait au rendez-vous, jusqu'à Orléans, avec ses Wisi-Goths, grossis des Gaulois recrutés chemin faisant.

Les évêques, défenseurs de la Patrie, exaltaient les courages, et celui d'Orléans annonçait chaque jour à ses fidèles épouvantés, l'arrivée prochaine des secours attendus.

Attila ne s'était jamais trouvé en face d'adversaires aussi braves et déterminés, et lorsqu'Aétius ordonna face en avant, à l'attaque, ce fut son tour de rompre la bataille; et, harcelé sans répit par un ennemi dont le nombre augmentait sans cesse et dont le mordant s'exaspérait, sous la conduite d'un chef de génie secondé par ses alliés indomptables, il sentit le cœur lui manquer; il vit la partie perdue.

Forcé d'accepter enfin la bataille sur le terrain choisi par un adversaire expérimenté, dans les plaines catalauniques, il mit cependant en jeu toutes ses connaissances et ressources militaires et lutta désespérément, mais inutilement : son immense armée fut un immense massacre... Il allait se suicider, se

brûler sur un bûcher fait des selles de ses chevaux, lorsqu'Aétius lui fit la partie belle.

Attila avait permission de repasser le Rhin avec les débris de son armée, encore assez imposants, sous la conduite des Alliés, en s'abstenant de tout acte hostile et de tout pillage sur tout son trajet de retour.

Théodoric avait glorieusement perdu la vie dans la bataille; ses hommes eurent licence de rentrer dans leur Midi.

Quant à *Mérovée*, son but était atteint : la Gaule était délivrée du monstre qui retourna sur le Danube donner de nouveau de la tablature à l'Empire Romain.

L'empereur poignarda Aétius quelque temps après.

Et un Gaulois de la garde d'Aétius passa l'empereur au fil de son épée...

Aétius, comme son nom l'indique, *Aès-y-ur*, *Bouclier-le-guerrier*, le guerrier au bouclier, que nous avons trouvé dans l'étymologie d'Horace, était un Gaulois, né d'un père prisonnier chez les Huns, et d'une Gauloise d'Italie.

Il partage avec *Mérovée*, *Théodoric* et le *Gondioc* des Bourguignons l'impérissable honneur d'avoir sauvé la Gaule par une action politique et militaire d'une envergure sans précédent dans l'histoire du monde, et d'une habileté que notre Joffre seul a égalée et peut-être surpassée :

Car Aétius avait du temps devant lui; mais Joffre, après une défaite inattendue, a su, la tête froide, le cœur impavide, prendre, sur le champ, au milieu du désarroi des esprits, les dispositions propres à rétablir la situation; et, après deux semaines d'une retraite menaçante et parfois victorieuse, secondé par des camarades de sa trempe et de sa science, ordonner tout à coup la volte-face, comman-

der au Destin, forcer la Victoire en lançant à ses héroïques soldats l'ordre immortel : *vaincre, ou mourir* :

« *Mourir sur place plutôt que de reculer* ».

Que l'on dise encore, après cela, que les Francs ne sont pour rien dans le salut de la Gaule, — et de la Civilisation...

Les Francs de Clovis, à Tolbiac, écrasant les *Alamans*, n'y sont pour rien non plus; ni ceux qui anéantirent Syagrius, le dernier gouverneur Romain en Gaule; ni ceux qui ramenèrent les *Bourguignons* et les *Wisi-Goths* dans l'unité gauloise; ni ceux de *Charles Martel* à Poitiers, pulvérisant le monde Arabe, qui tentait par le Sud l'aventure où avait sombré la fortune d'Attila, l'Asiate, par le Nord :

Ni Charlemagne, ni ses preux, ni ses Francs.

Telle est la méthode des Fustel et des Fustelliens attelés à la réforme de l'Histoire de France :

Les Francs n'y sont pour rien : c'est la faute à Clovis.

De la Gaule libérée des Romains, protégée contre la menace des Germains et des Asiates sur le Rhin, et de la pression du monde Arabe au Sud, les **FRANCS ONT FAIT LA GAULE LIBRE ET FRANÇAISE ; ILS ONT FAIT LA FRANCE.**

CHARLES MARTEL - MARCUS, MARCELLUS,
MARTELLUS, LE MARK

LES MARCOMANS ET LA BOHÊME

UN MOT POUR LES TCHÉCO-SLOVAQUES

On nous raconte gravement dans les Ecoles que les *Marcomans*, « peuple german » venu des rives de la Baltique, envahirent la *Bohême*, et en chassèrent les Gaulois *Boïens* qui l'habitaient de temps immémorial, et lui avaient donné *leur nom*.

Dire que les *Marcomans* étaient des *Germains* est vite fait.

Les *Marcomans* étaient des *hommes de cheval*, des *cavaliers*, de *marc'h*, cheval, et *man*, homme, — deux mots *gaulois* archi-connus.

Il y a aussi que *mark*, *marque*, latin *marga*, *marge*, est une frontière, un *marque*, une « *mar-
che* », et qu'on peut fabriquer « *marco-man* » de *mar-
che* et de *man*, *gardien de la frontière*; ce à
quoi on n'a pas manqué.

Mais il faut encore que la *mutter-sprache* dé-
chante, pour cette question de fait, que *mark*, *mar-
che* est un mot *gaulois* formé de *marc'h*, cheval, qui
marque et *martelle* le sol, et qui « *mar-
che* », d'où
le verbe *marcher*.

L'allemand *marsch*, *marschiren* n'est que le fran-
çais *mar-
che*, *marcher*.

La monnaie allemande, le *mark*, est ainsi nommée
du *cheval* que frappaient les *Gaulois* sur leurs mon-
naies.

Le *marcus*, marteau, et *Marcellus*, diminutif, pro-
viennent du *marc'h* *gaulois*; autre forme : *mar-
tellus*.

Patronymes : *Marcus*, *Marcellus*, *Martellus*, *Mar-
tel*, *Marcel*.

Et, en dehors de la question de fait, il y a encore
la question de raison :

Tout *homme de cheval* est *marco-man*; mais pas
forcément *gardien de la frontière*, *garde-frontière*.

Mais tout *garde-frontière* était à cheval, « *marco-
man* ».

Dans ce cas, comme il y avait une *centaine de
peuples* en Germanie, et que *chacun* de ces peuples
gardait *toutes* ses frontières, ses « *marches* », il s'en-
suit que tous les peuples de Germanie, indistincte-
ment, étaient *Marcomans*...

Et nous sommes tous *Marcomans*, surtout les habi-
tants du Nord et de l'Est, des Alpes et des Pyrénées.

nées; et « ceusses » de Marseille-les-Martigues, gardiens farouches du front de mer.

Si les *Boïens* de Bohême ont été envahis par des *Marcomans*, ils n'en ont pas été chassés; et ces *Marcomans* étaient si peu *Germanins* qu'ils n'ont laissé aucune trace de *germanisme* dans cette vieille province *gauloise*, ni dans la race, ni dans la langue.

Il y a, de ci, de là, des îlots de *Germanins*, mais qui ne peuvent faire, qui n'ont jamais pu faire, malgré des siècles d'oppression, de la *Bohême* une contrée *germanique*, pas plus qu'une hirondelle, si le Boche peut être comparé à cette charmante visiteuse toujours bienvenue, ne fait le printemps.

Ce ne sont point nos amis et alliés fidèles, les Tchéco-Slovaques, qui s'inscriront en faux là contre.

Le *fond ethnique* de cette nation renaissante est gaulois; et son histoire, qui est aussi vieille que celle des Gaules, ne fait pourtant que commencer.

Elle grandira; elle fleurira.

CLOVIS, CLODWIG, CHLOTOVECUS, CLOVIS
LUDEWIG, LEWIS

Clovis n'a pas trop à se plaindre des camouflages de son nom.

Parmi ceux qu'on lui a appliqués, citons seulement : *Clodwig*; *Chlotovécus*; *Ludéwig*; *Lewis*; *Clotilde* en avait quatre fois plus.

Comment retracer l'étymologie d'un nom qu'on ne sait comment écrire correctement ?

Il est évident que les clercs et leurs scribes ont tenté de relier le nom du roi des Francs à des étymologies connues d'eux, chacun selon son jugement; mais aucun n'a même *risqué une étymologie germanique*, tant il était pour eux d'évidence que CLOVIS était un chef *Gaulois*, d'une nation *gauloise*, et non *germanique*.

Sinon, ils n'auraient pas manqué de le dire; et

les FRANCS n'eussent pas manqué, s'ils avaient été GERMAINS, de le brailler à tous les échos, de le proclamer *urbi et orbi*.

Ils n'eussent pas manqué, surtout, d'*agir en Boches*, de *piller, spolier, massacrer*.

Ni les FRANCS, ni les BOURGUIGNONS, ni les Wisi-GOTHS ne se sont signalés sous ce jour, caractéristique du Boche envahisseur; autrement, comme eût dit notre subtil Mac Mahon, de glorieuse mémoire, autrement, « ça se saurait ».

Et ils se sont tous faits Chrétiens.

CLOD-WIS, prononcé CLOD-VIS, signifie EXCELLENT, MAGNIFIQUE-PRECELLENT, *vis* de *fy-yz*, très *précellent* ; comme on le sait, l'Y de FY s'élide devant une voyelle.

CLOD-O-VIS est le même mot, avec l'article O inséré : MAGNIFIQUE-LE-SUPREME.

LU-DY-WIG : signifie *Armée-le-suprême*, le *Grand Chef d'Armée*.

Si nous examinons la dernière graphie, LEWIS, nous passons à une autre étymologie, qui n'infirme pas les autres; au contraire, elle les double.

LOUIS, LEWIS

LOUIS, ce nom préféré des rois de France est aussi ancien que la langue *gauloise*.

Le voici dans le gallois, gaulois cimbrique :

LLWYS, LOUIS, *that is cleared, purified, cleaned, pure, holy* :

« Qui est *clarifié, purifié, PUR, SAINT* ».

C'est ce beau nom *gaulois* des rois *Francs, Français de France*, que l'Eglise a glorifié.

Il est possible que CLOVIS, crase de CLODVIS, se soit surnommé LOUIS.

CLODION, CLAUDUS, CLAUDIUS
LOTHAIRE, CLOTAIRE, CLODOMIR
MIRUS, MIRA, MIRUM !

L'étymologie de CLOTILDE vient d'être si clairement établie que le lecteur la retrouvera lui-même sans difficulté dans les noms de CLODION; CLAUDE; CLAUDUS; CLOTAIRE; CLODOMIR.

CLOD-ION, « *Très-magnifique-Seigneur* ».

CLOD-TER, *Clot-tèr*, « *Très-magnifique-pur* ».

CLOD-O-MIR, « *Très-magnifique-l'-admirable*.

MIR, merveilleux, admirable, est passé au latin *mir-us*; et a formé le verbe *miror*, *mirari*, *mir-ari*, pour *iré* : « *admirant, aller* », « *aller-admirant* ».

Nos latinistes ont passé à côté, et vont chercher dans le sanscrit et le vieil islandais une racine qui signifie *sourire*...

Ei il n'y a pas de quoi...

L'EMPEREUR CLAUDE. CLOPIN-CLOPANT

Une amusante confusion fait de la « gens » « Claudia » une famille de « boîteux », de ce que « claudus » a cette signification.

C'est encore notre racine *gauloise*, CLOD, *Glorieuse*, qui remet d'aplomb cette « gens » illustre.

Claudus, *boîteux*, ne désigne pas plus la *gens Claudia* que *varro*, *cagneux*, ne désigne *Varron*.

Ce *claud-us* est simplement un mot *imitatif du bruit* que fait la démarche du boîteux, et que le bon peuple reproduit en arithmétique par ce calcul indiscutable : *cinq et trois font huit*.

Le pied bot ou boîteux se pose à terre en sonnant « clo », « clo », « clo », « clo ».

De là « *claud-us* »; de là « *cloppus* », *clo-pied*, *clopinard*, *clopin-clopant*.

La *gens Claudia*, ainsi que *Claude*, président du

Sénat romain le proclamait en séance publique, était *sabine*.

L'empereur Claude avait convoqué le Sénat pour répondre aux sénateurs Romains mécontents de l'entrée au Sénat de Gaulois et de Celtibères de plus en plus nombreux, et il y fit une déclaration que rapporte Tacite, et qui peut se résumer en deux lignes :

« Les Gaulois ? c'est ce que nous avons de mieux.

« *Moi-même ne suis pas ROMAIN; mes ancêtres étaient SABINS.* »

Les preuves du celtisme des SABINS abondent; mais cette déclaration historique de l'Empereur CLAUDE et l'étymologie de son nom les confirme catégoriquement.

Que nos Claudine, Claudia, Claude sachent bien la noblesse de leur gentil nom, et que *Claudine* ne fait pas *Clopine*; ni *Claudinette*, *Clopinette*.

Les radicales de *mir* sont *my* et *ir* », qui rend *pur, frais, subtil, florissant* ».

Le gaulois a formé ce beau latin sans aucun secours oriental ou nordique.

Les dérivés de *mirus* sont nombreux dans le latin.

Mira-culum, miracle, en est le plus connu, et signifie « admirable-petite-chose », du cimbrique *mince, étroit, petit*.

Sans le gaulois, pas de *miracles*; pas de *mira*; pas de *culum*.

*Sans le Gaulois défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.*

On peut vérifier le sens de *cul-us* dans tous les mots ainsi terminés, par exemple *homun-culus, petit homme*; sans le gaulois, il faut *biffer* cette finale et tous les mots qu'elle sert à former de la langue latine.

Nous voici parvenus à l'une des dernières haltes de notre longue étape; nous pouvons demander au

lecteur de jeter un regard sur la route parcourue, et de dire si nos conclusions sont les siennes.

Nous allons, du reste, « en remettre », et s'il faut engager d'autres batailles, nos arsenaux regorgent d'armes; et nous en forgerons de nouvelles.

SIGEBERT, CARIBERT, ETHELBERT, EDELBERT,
HILDEBERT, CHILDEBERT, EGBERT, ADALBERT,
ADÈLE, ALBERT, ROBERT, CANROBERT
ET TOUS AUTRES

CHILPÉRIC, CHILDÉRIC, RODÉRIC, ROBERT

Nous avons donné, en établissant l'étymologie du « bon roi DAGOBERT » tout le sens de BRET, *juge* : « bon juge (du) Gau ».

Nous avons donné quelques exemples du déplacement de l'R, qui a fait, en l'occurrence, BERT de BRET, lequel BRET se trouve correctement écrit dans la BRET-WAL-DA, « juge-du-Gau-bon », bon-juge-(du)-Gau », TITRE GAULOIS DES ROIS « SAXONS » en Angleterre; et, encore de nos jours, dans le GO-BRET de nos Bretons, qui ont donné leur nom à la « brette » du « bretteur », le Juge Suprême sur cette terre.

CAR-Y-BERT, pour CAR-Y-BRET, est « aimé-le-juge », LE JUGE AIMÉ.

ETHELBERT est le JUGE CHOISI, ELU.

EDELBERT, comme ADALBERT.

ADALBERT, de *adal*, excellent, noble : « *excellent, noble juge* ».

HILDEBERT et CHILDEBERT sont un même nom :

HIL, descendant, fils, DE, le BRET, juge : « *fils-le-juge* », *Fils-de-Juge*.

EGBERT, EG-BERT, d'EG; clair; ouvert; discriminé; sage et prolifique.

HABILE-JUGE.

ROBERT, de RO, présent, cadeau : CADEAU-
RICHE, BEAU, PLAISANT.

CANROBERT, CAN-RO-BERT, « *brillant-ca-
deau-riche* ».

SIGEBERT, de SIG, ébranlement, écrasement,
victoire, et BERT :

JUGE inflexible. Si BERT est l'inversion de
BRET.

Sinon, BERT, BEAU, PLAISANT, RICHE,
SIGE-BERT donnerait le VICTORIEUX-BEAU :
VICTOR-le-BEL.

N'oublions pas nos ancêtres CHILDERIC et
CHILPERIC, ROBERT; et disons un mot de
RODERIC.

ROBERT est un DON-AIMABLE, un RICHE-
CADEAU;

CHILDERIC, *Chil-dé-ric*, est le même que *Hil-
dé-ric*, le *Fils-de-Roi*;

CHILPERIC est le ROI-SECOURABLE, *help*,
helpu, *aider*, *secourir*, en Gallois.

RO-DE-RIC fait DON-DE-ROI, ou ROI-CHARI-
TABLE.

La racine de CHIL nous est connue; c'est celle de
HIL, progéniture, à laquelle remonte directement le
celtibère, l'espagnol *hijo*, *hija*, et le latin *filius*,
filia, en français *fil*s, *fil*le, directement.

L'anglais *child*, enfant, est issu de cette racine;

L'allemand *kind*, enfant, en est une forme, ne
pouvant provenir de *keinèn*, produire, avec la
vache, la *truie*, le *sohn*, — fils — et autres précé-
demment liquidés.

L'allemand *hèlp-èn*, *aider*, l'anglais *help*, sont le
mot *gaulois*, *cimbrique* *HELP*, *aider*, *assister*, *secou-
rir*; *HELPIAD*, *assistance*; *HELP-OUR*, *secourable*,
dont la forme allemande est *HELF-ER*, — finale
èr, *our*, *ur*, *eur* déjà étudiée.

La radicelle gauloise est *hèl* : *ramasser*, *recueillir*.

Et tout ceci, pour l'étudiant superficiel, serait du germanique... qui n'en possède aucune racine.

AUTRE LEÇON DE CAMOUFLAGE
SCHWARTZ, SCHLECHT, SCHON
ADÈLE, EDEL, EDELIN

Prenons l'adjectif DU, *noir*, au gaulois, et mettons-le au superlatif, DU-ARD.

L'allemand aussitôt permute les deux D en Z et obtient ZU-ARZ :

Il ne lui reste plus qu'à *éternuer*, et voici le SCHWARTZ demandé, — *très noir*.

DY marque *itération, augmentation*; s'emploie comme *superlatif*.

Les HUART proviennent des racines HY, *audacieux*, et ARD, *très*; en composition HUART.

La particule dy fait D'HUART, *très audacieux*.

Huyard, Huyart est le même nom.

Avec SCHWARTZ, le DU-ARD gaulois éternué dans un hache-paille, SCHLECHT, méchant, mauvais, tiendrait la palme du camouflage, s'il n'y avait encore *Schön, beau*, et *schö hèit, beauté*.

Les Allemands tirent *schlecht* de *schlagèn, frapper*; qu'ils rattachent à *slay, anglais*, et *slaha, gothique*; mais ils ne savent d'où tirer la racine de *schlagèn*, et *slay* signifie *tuer*.

Schlagèn, battre, schlag, coup, est le gaulois LLACH, prononcé *c'hlac'h*, que les Allemands ont éternué en *schlag*, le plus aisément du monde :

Raclée, soufflet.

Nous avons les dérivés au complet : *llachod*, et *llachol, souffleter*; *llachiad*, — *llacliade*, — *bastonnade*; *llachi-our*, le « bâtonnier », — du bon vieux temps.

Anglais, *clash, se cogner*.

Franc-picard, *clacher* (clachi), *battre*; *clachoire*, fouet.

Radicelles gauloises : *lly*, multiple; *ash*, tige, racine : par crase *l'ach*, *lach* : grosse branche, trique; ou multiples-racines, fouet à neuf queues, probablement.

Schön, beau, *schönhèit*, beauté, me voici, hélas, obligé de les enlever aussi à la triste *mutter-sprache* :

Schön est la permutation de *con*, que nous avons relevé dans *Ma-con*; *Con-i*; *Chaun-y*; *könig* : c'est le chef, l'élu, le plus beau guerrier élu comme chef.

La *mutter-sprache* fait un effort honorable pour défendre sa beauté, *schönhèit*, qui est une beauté d'emprunt du gaulois, en tirant *schön* de *schèin-èn*, briller; anglais, *shine*, — prononcé *shaine* —; mais ce *schèin-èn* est encore un emprunt du gaulois CAIN, clair, brillant, joli, beau...

Les latinistes donnent au lapin d'Italie le nom de *cuniculus*, qu'ils déclarent « mot celtibère », c'est-à-dire gaulois :

Cun-y-culus signifie beau-joli.

Le *conil*, *con-il*, avec *ill*, est le joli-prolifique.

DU, noir, est attesté par les auteurs anciens comme mot gaulois, dans *dusii*, *du-sii*, permuté, en composition, de *du-dii*, les démons nocturnes, les NOIRS-DIEUX, auxquels les Gaulois donnaient ce nom.

Que ne peut faire un peuple capable de camoufler DU en SCHWARTZ pour faire de son jargon une *mutter-sprache*, aux dépens du voisin, le Gaulois.

On ne peut guère mieux camoufler; mais voici encore quelques exemples caractéristiques de la grosse habileté bochique.

ADEL, EDEL, noblesse, noble, voilà qui paraît définitivement annexé par la « langue-mère » douairière; mais, hélas, il va lui falloir encore vider son sac aux « racines », et confesser que ces deux mots essentiels ne s'y trouvent point.

AD est la proposition gaulois passée telle quelle au latin, marquant *mouvement vers*, et que nous avons abrégée en à; les Bretons ont fait l'inversion, *da* pour *ad*; les Italiens de même.

A Paris se dit *da* Parigi;

Il est allé à Brest : éad éo *da* Vrest, — allé (il) est à Brest.

AD possède simultanément la force de *redoublement*, *ré*, *re*, de sorte qu'*Ad-èl* signifie *très excellent*.

ED-EL est sorti tel quel du même moule.

Ad-èl-aïd, avec adjonction d'*aïd*, *principe vivant*, *vie*, donne *très excellente vie*, *l'excellence personifiée*.

Les philologues allemands en sont réduits à dériver *Adèl*, *Adèle*, d'*ätté*, *aïeul*...

Patronymes : *Adeline*; *Edeline*; *Adelon*; *Adelheim*; *Edel-Stein* et autres.

Ceci nous amène au « suffixe » *line*, *ling*, qu'on veut tirer de *langèn*, appartenir; mais cette finale est *gauloise*, et se trouve, par un heureux hasard, dans le Gallois *èdlin*, *èd-lin*, pour *édél-lin* : *rejeton noble*, *prince héritier*.

La racine est LLIN, LIN, *fil de chanvre*, *de lin*; d'où *ligne*, *LIGNEE*.

Le latin *linéa*, — *ligne*, — dérive de *llin*, comme le *lin* passé tel quel au français; *llin* a fait le latin *linum*, le grec *linon*, et le gothique *léin*.

ERNEST, BERTHE, HINDENBURG, LUDENDORF
TOUS LES « GAU », TOUS LES « DORF », TRÈVES
TOUT L'OR

La *mutter-sprache*, qui a fait de vains efforts pour nous prendre BERTHE, s'est depuis longtemps approprié ERNEST, qui s'est laissé faire, abandonné de tous, enfant trouvé sur la Rive Boche.

ERN est la racine galloise, cimbrique, qui signifie

ERNEST, non pas seulement « *sérieux* », mais « *très sérieux* ».

ERN, *sérieux*; IST, superlatif étudié à fond déjà : donc « *sérieux très*, « *très sérieux* ».

Vaine tentative de proposer *arn*, *aigle*, en islandais, qui est, du reste, comme le gothique, langue *gauloise* par son suffixe, *article gaulois*.

De là cette ribambelle de patronymes auxquels il faut que le germanique renonce : Arnoux; Hernoux; Arnulf; Ornulf; Arnold; Arnault, Arnal.

BERTHE, *belle, élégante; plaisante, ornée, riche*, nous a donné *Berthais*, de même sens; *Berthès*, splendeur, élégance; *Berthour*, opulent; *Berthyll*, élégant, splendide, riche; *Berthyde*, beauté, joyau, et autres dérivés.

HINDENBURG est de toute évidence un nom *très gaulois*.

Hin, vieux; *dên*, homme, *burg*, du *brog* ou *borg*; *burg* de *burch*, retranchement :

Au total, *Vieil-homme-(du)-Bourg*, ou du *Brog* :

HIN-DEN-BURG est donc le HIN-DEN du BRO : c'est notre brave HEN-DIN des HEN-DINOS *Bourguignons*, d'Ammien Marcellin.

Hindenburg n'a rien du Boche.

Hindenburg qui l'eût dit ? Ludendorf, qui l'eût cru ?

Après HITLER le Chancelier, et ce vaillant guerrier et digne président, je vais enlever le grand chef de guerre, LUDENDORF, entre le pouce et l'index :

LLU, DÈN, DORF : quel est le lecteur qui n'a pas trouvé à première vue ?

LU, troupe; DÈN, homme; DORF, armée, permuté en TORF, en composition; ceci nous donne LU-DÈN, *chef de troupe, officier, commandant*; et *Lu-dên-dorf*, le *commandant d'armée*.

Hindenburg ni *Ludendorf* n'ont aucun sens en allemand.

Ce sont des Bourguignons.

Le DORF, TORF est aussi une assemblée, un groupe, un *village*;

TORF est également la TOURBE, dont aucune racine n'existe en allemand, selon constat d'Obermüller.

Le GAU est celtique, gaulois; l'ALSACE est dite le SUND-GAU, le GAU du SUD; l'Allemagne est parsemée de GAU; on en trouve partout où se sont établis les GAULOIS.

C'est en 1848 qu'un congrès d'Allemands intellectuels a voté la suppression du GAU gaulois, et a annexé chaque GAU à la *mutter-sprache* et à la grande Allemagne...

TREVES et sa région parlaient couramment le *gaulois* du temps où le jeune Dalmate Jérôme, le futur père des pères de l'Eglise, Saint Jérôme, vint compléter ses études dans cette « seconde Rome », la Ville des Empereurs, si bien nommée par M. Camille Jullian.

TREVES est *gauloise* et signifie VILLE; les « intellectuels » d'outre-Rhin en ont fait *Trier*...

— Patron, si vous repreniez les NIEBELUNGEN aux légendes prétendûment germaniques, voilà qui défriserait à plat les savantasses de chez nous qui se gargarisent d'un poème dont ils ignorent totalement l'origine, — et ont bien soin de nous faire part de leur précieuse érudition.

— Prenons d'abord l'OR; nous verrons ensuite aux NIB-DE-LONG.

GOLD, l'OR, en allemand, anglais, et autres langues « germaniques » est un mot *gaulois*. Les philologues le tirent soit de *gèld*, *jaune*, et de *galèn*, *briller*; soit de *gluhèn*, *briller*.

L'idée est juste en soi, l'OR étant *jaune* et *brillant*; mais les racines sont tirées par les cheveux, et fausses.

Voici les racines et radicales de GOLD en *gallois* :

GAWL, *saint, pur, lumière*; et ceci nous donne une seconde étymologie de notre GAULE, — que nous avons tirée de GAU-OLL.

GOL, GOLAU, *clair, brillant*.

LLUD, *essentiel*; *pur MINERAL*; *opulence*.

GOL-LUD, GOLUD par crase, — gol-lud, gol-'ud — a formé le mot GOLUD dans le Gallois, dont une seconde crase a laissé *gol'd* GOLD à toutes les langues du Nord.

Et voilà tout l'OR du RHIN rentré dans notre escarcelle; et Grimhilde, et Siegfried, son fidèle chevalier-servant, et les Nibelons, et les Bourguignons privés du vil métal, motif de leurs querelles sanglantes.

— Patron, j'aime mieux votre seconde étymologie de la GAULE.

— La racine est donc double, et c'est pour cela que notre GAULE tient si profondément au sol de ses grands Ancêtres.

LES NIEBELUNGEN, SIEGFRIED, ZIGOMAR

C'est un superbe poème épique dû à un auteur de l'Allemagne du Sud, écrivant au XII^e siècle, célébrant les aventures des *Nibelongs*, de *Siegfried*. Victorieux-serviteur, ou vassal, — et des Bourguignons, qui arrivèrent bons troisièmes pour s'emparer tout au moins du pays, depuis l'aval de Cologne jusqu'à Nimègue.

L'auteur a fait un amalgame de la légende des Nibelongs et de récits recueillis le long du Rhin et du Danube.

Les NIBELONGS, personne n'a jamais su ce que c'était, pas même l'auteur du poème; et ceci d'autant moins que, lorsque Siegfried eût vaincu les deux fils du vieux roi *Nibélong*, lui et ses guerriers

prirent le nom de *Nibelongs*; et, pour embrouiller plus complètement l'histoire, lorsque les *Bourguignons* s'emparèrent du pays, ils prirent à leur tour le même nom...

En somme, Siegfried occit les fils du roi Nibelong et s'empare de leur trésor qui devait être la dot — morgengabe — « don du matin » de Grimhilde; les frères de celle-ci tuent Siegfried; et le sage Gernot fait jeter le trésor dans le Rhin pour éviter d'autres querelles.

Gernot, du gaulois *gair*, parole, discours, et *nod* (nawd), *habile, élégant* : le conseiller persuasif.

Depuis des siècles, on nous présente cette légende merveilleuse comme *germanique*; et nous allons dégonfler cette prétention le plus aisément du monde.

Et, d'abord, le *Niebelungèn Lied*, *Lay des Nibelongs*, nous est venu du Nord, de la Scandinavie, sous le nom de NIFLINGA-SAGA ou NIFLUNGA-SAGA, et il faudrait d'abord savoir ce que signifiait le nom de cet ouvrage, de cette Histoire, ou Saga.

Serait-ce donc du *germanique* ?

Allons, allons, les champions du *germanisme* et fervents des *Niebelungèn* : il faut s'aligner et ne pas attendre que les racines vous tombent, comme les alouettes, toutes roties dans le bec.

Certains savants et amateurs nous ont enseigné que les *Nibelongs* étaient les « *fils du brouillard* » — nébuleux, nébula — et on les a cru sur parole; nous allons dissiper ce *nuage*, et ses *petits enfants*.

Mais, comme les *Nibelongs* étaient des *nains*, comment pouvaient-ils être en même temps *longs* ?...

C'est pourquoi j'ai proposé hardiment cette étymologie populaire très *gauloise*, et très exacte, pour décrire un *nain* : NIB-de-LONG... NIB-LONG.

Nos gens disent à présent NIB : *pas*, le terme actuel en Galles est NID.

Mais, le malheur est que LONG est le nom gaulois de BATEAU.

Malheur et heur tout à la fois; car voici Obermüller nous montrant que le NIFLUNG-SAGA est une HISTOIRE DE BATEAU :

« Die NIFLUNGA-SAGA est eine SCHIFFER-SAGA ».

En gaulois, breton, gallois, incontesté : *long, bateau.*

Et alors, comment dire que le NIEBELONGEN LIED, le *Lay des Niflongs*, est une légende germanique ?

Et si NIFLUNGA-SAGA ne s'explique que par le gaulois, comment continuer à faire passer les Scandinaves, les Vikings — *vi*, route, *cyn*, (par *c* dur), chef; *vi-kin*, chef de route, de croisière, en gaulois, pour des Germains ?

NIF, gallois, gaulois cimbrique, est un compte et un conte, une histoire, une légende, une relation.

Et l'héroïne, GRIMHILD, ne la connaissons-nous pas déjà à demi ? HIL-DA, de « noble lignée », à quoi GRYM, du gallois, gaulois cimbrique, forte, puissante, redoutable, donne bien le sens total et exact de son nom.

Grim, en anglais, et grimm, en allemand, ont le sens également de sévère, menaçante; ce sens est resté, tel quel, avec le mot, dans le français grimace, grimer, grimaud. On découvre dans l'ancien haut allemand, *crima*, masque, qui répond à grimer, et reproduit le mot gaulois.

Grimèn est le verbe *frémir*, en allemand (*changer de figure*); tout ceci sort de la même racine gauloise.

Nous venons de voir en Gernot, l'orateur des Nibelongs, Gaulois incontestable : l'orateur orné, éloquent, sage et assez persuasif pour obtenir de ses Niflongs qu'ils f... à l'eau, pour mettre fin à ces

querelles sanglantes, leur *Trésor* funeste, — le NIBELUNGEN HORT.

Singulière « *légende germanique* » !

Siegfried trouva, dans le Trésor des Nibelongs, nous dit-on, une épée, laquelle, comme toute épée digne de ce titre, portait un nom : TALMUNG.

Or, cette épée en était-elle une ?

C'était une HACHE, TAL-MUNG, d'après Obermüller, un camouflage de BAL-MOIN, « *hache grande* », racines qu'il tire du *gallique*.

BAL-MUNG, PALMUNG, comporte une tout autre étymologie répondant à la signification textuelle du mot, et tirée mot à mot par ses deux racines du *gaulois cimbrique*, ou *gallois* :

PAL, une épée; MUN, *protectrice*.

Dans tous les cas, *aucune racine germanique* ne répond à PAL, épée, ni à MUN, bien qu'on ait tenté de trouver PROTECTION dans MUND, BOUCHE, grâce à ce fil élastique : *mund, bouche; d'où parole; d'où protection*.

Avec un tel système, la Rive Boche finira par envahir la Rive Droite; car on peut remplacer *protection* par *malédiction*.

Le MUND inséré dans l'allemand pour signifier MAIN est *inusité, inexistant*.

Et, on aurait encore le *gaulois cimbrique*, *gallois*, MUN, *épithète de MAIN*, PROTECTION, pour récupérer la racine usurpée.

De quelque côté que la *mutter-sprache* se tourne et se retourne, elle ne peut que sauter de la poêle à frire dans le feu.

Restent les BOURGUIGNONS :

Ce que nous en avons démontré suffit à prouver que si les snobs et snobinettes veulent faire des NIFLUNGEN une *légende germanique*, il leur faudra chercher autre chose que nos excellents BURGONDINS, GAULOIS pur sang.

Sinon, le Grand Prêtre des BOURGUIGNONS, le

SIN-IZ-TA, leur décochera infailliblement l'excommunication majeure, historique et philologique.

Notre démonstration du *celtisme* des BOURGUIGNONS est *irréfutable*.

Reste à liquider le brave SIEGFRIED, et ce héros « *germanique* » ne va pas le rester longtemps; car il serait le seul GERMAIN dans cette histoire de NIBELONGS où nous n'apercevons que des GAULOIS :

SIEG, du *gallois*, gaulois de Galles, SIG, « *ébranlement* », « *écrasement* », — sens actuel encore, — est la VICTOIRE.

SIEG-UR, — Sigurd, — pour SIG-GUR, en composition, est le *guerrier vainqueur*; la finale ÈR, nous l'avons montré, est la même que celles en *ur*, *our*, *eur*, *or*. L'allemand fait SIEG-ÈR, *guerrier vainqueur*.

Les Allemands tirent *sieg-èn*, *vaincre*, de *sig-èn*, *tomber...*; c'est « *tomber* » dans le ridicule.

Reste l'autre moitié de SIEG-FRIED.

Obermüller dérive FRIED du *gallique*, *serviteur*, *féal*, *vassal*.

« *Sieg-fried*, vassal de *Sigo*; *Sigo-mèr* ou *Sigo-mar* », *serviteur* de *Sigo* ».

Nous avons, sans le chercher, retrouvé notre vieux ZIGOMAR..

Cependant, je demande licence, — car je n'ai pas de fétiche, — de m'écarter du savant lexicographe, et de traduire *mèr* et *mar* par GRAND.

ZIGO-MAR est le GRAND GUERRIER VAINQUEUR, *Gaulois* de *Gaule*, en excellent *gaulois*.

Ne laissons derrière nous aucune trace, aucune frange, aucune dentelle de ce « *brouillard* » dont on s'est si longtemps servi pour en tirer les « *Nib-de-long* », — étymologie remarquable pour désigner des *nains*...

« *Enfants du brouillard* », nous enseignait-on, en

raison du voisinage étymologique du latin *nébula*, *nuage*.

Va donc pour le « nuage » : mais, et les *enfants*, les *fil*s de ce *brouillard*, *nébèl*, où les aperçoit-on dans *niebel-ungèn* ?

Il faut recourir à la racine *celtique*, *gauloise* *engi*, naître, dont on se sert pour l'étymologie de la *Lorraine*, *Lothr-ingèn*.

Et le *niebel*, le *nuage*, n'est pas moins *gaulois* que ses *enfants*; tel père, tels fils, naturellement...

Ni *nébula*, du latin, ni *nébul*, du prétendu « vieux haut allemand », ni *néphélé*, du grec, n'ont la moindre racine propre à nous produire.

Les racines et radicelles sont *gauloises*, et les voici :

Bwla, *bourrasque*, et *né*, qui passe : d'où notre *nébula*, et *nébul*, et *néphélé* : un orage, une *bourrasque* qui passe.

Un second mot *racine* nous est offert par le *gaulois*, des deux radicelles *nèf*, *ciel*, et *ul*, mouillé : *néf-ul*.

Néf-ul nous a donné, pour le latin, une élégante *nébula*, *néb-ul-a*.

Et voici une troisième racine, avec deux solides radicelles :

Nwf, *subtil*, entouré d'un *nimbe*; et *ès*, mouvement, vitesse, soit :

Le mot latin *nub-ès*, signifiant *nuage*, concurremment avec *nébula*.

Mais avec un sens délicieusement poétique :

Subtil, pur, rapide, entouré d'un *halo* : n'est-ce point le léger nuage courant dans le ciel, aux bords dorés par les feux du soleil ?

Décidément, dans cette légende germanique des *Niebèlungèn*, on n'entend que du *gaulois*; on ne voit que des *Gaulois*.

Et la *nébula* latine, et sa sœur la *nubès* ne cour-

raient pas dans les cieux, chargés de *tempête* ou *irradiés* des feux de l'Aurore et du Soleil couchant sans le don que la langue de nos ancêtres, le *gaulois*, leur a fait de *leurs noms* harmonieux.

« OTEZ LE GAULOIS, IL N'Y A RIEN ».

Pas même moyen de se marier :

Car, de *nub-ès*, *nub-is*, *nuage nimbé*, de *lumière*, de *flamme*, est né le verbe *nubéré*, pour *nub-iré*, *nimbée-allant*, PRENDRE LE VOILE DE FLAMME, le FLAMMEUM, — flamméom, — dont s'ornait la jeune mariée, à Rome.

La nouvelle épousée était parée de ce voile, qui symbolisait son entrée dans une vie nouvelle, et la fin de son existence libre de jeune fille.

Le *flamméum*, — flamméom, — était d'un *jaune éclatant*, couleur de *flamme*.

La jeune fille qui prend le voile de religieuse devient, de par cette allégorie ancestrale, l'épouse immatérielle du Christ; la couleur seule a changé; son voile est de neige, de la blancheur immaculée de sa chère petite âme tourmentée.

Voici le texte complet de la définition du savant Gallois Owen Pughe :

NWF, that is *subtil*; that is *pure* or *hallowéd*; *holy* :

Qui est *subtil*; qui est *pur* ou *nimbé*; *saint*.

F, P, et B se permutent.

Nup-ta, épousée; *nuptial*.

De *nub-is* est fait *nubilis*, *nubile*.

Nubéré, *nub-éré*, pour *nub-iréne* se disait, bien entendu, que de la *jeune mariée*; on ne l'appliquait à Rome, au *jouvenceau*, que par dérision.

Et ceci termine notre excursion, lanterne en mains, dans les brouillards des NIB-DE-LONG.

FUSTEL ET LA MAINBOUR, MUNDEBURT,
DE LA LOI SALIQUE

La LOI SALIQUE spécifie que lorsqu'un chef FRANC affranchit un serviteur, un « serf » il lui continue cependant sa PROTECTION; c'est cette PROTECTION que la LEX SALICA appelle MUNDEBURT.

Ce terme a survécu longtemps en France, sous le nom de MAINBOUR, qu'on écrivait MAINBOURG, sous l'influence de *bourg*, *bourgade*, avec quoi la MAINBOUR n'avait rien de commun.

Fustel, qui n'avait, nous le répétons, traitant des FRANCS qu'il prenait pour des GERMAINS, aucune idée du FRANCIQUE, ne savait PAS UN MOT des langues « *germaniques* », ne manque pas de faire du MUNDEBURT une expression *germanique*.

Disons à la décharge de Fustel qu'il n'est pas l'inventeur de cette niaiserie monumentale, surtout pour qui prétend traiter de « L'INVASION GERMANIQUE » en GAULE, et qui ne sait pas plus de GAULOIS, *pas un traître mot*, que de *germanique*.

Mais n'avait-il pas le devoir d'apprendre, avant de professer, et d'écrire ?

C'était à LUI de corriger les aberrations universitaires sur l'importante question qu'il avait *dessein de résoudre*.

N'était-il pas tenu, en conscience, *d'étudier* les GLOSES DE MALBERG, et les démonstrations de Léo von Hallé, prouvant que les LOIS DES FRANCS NE PEUVENT SE TRADUIRE QUE PAR LE GAULOIS ?

La traduction de MUNDEBUR et MUNDEBURT est tellement facile qu'on a peine à comprendre que JAMAIS, depuis des SIÈCLES, PERSONNE, PERSONNE, PERSONNE n'ait eu l'idée de consulter,

non point la tireuse de cartes, mais une petite éco-
lière ou un vieux mineur illettré du *Pays de Galles*,
qui eût répondu sur le champ :

MUN, épithète de MAIN : signifie PROTEC-
TION;

DÉ, BUR, CONTRE LA VIOLENCE;

DÉ, BURT, contre les SÉVICES.

Voici le monstre dont nos illustrations philobochi-
ques ont accouché de l'ALLEMAND, — pensent-ils.

MUND, *bouche*; et, de là, *parole*; et, de là, *pro-
tection*.

BURT, de *bären*, *porter*.

On se demande quel rapport il existe entre
bouche et *protection*, et ensuite entre *porter* et
violences, *sévinces* ?

Alors que l'explication de *mun-dé-bur*, *mun-dé-
burt* jaillit du fonds *gaulois* comme d'une source
limpide.

Et qui plus est, ni *mund*, ni *bärèn* n'ont de racines
dans le germanique, nous l'avons suffisamment dé-
montré.

Les racines en sont *celtiques*, *gauloises*.

Le *mun-dé-bur*, *mun-dé-burt*, a été mis en « bas-
latin » par nos clercs et leurs scribes, sous une
vingtaine de formes amusantes; et c'est de ces for-
mes qu'on veut tirer la *main-bour* de notre législa-
tion médiévale.

La *main-bour* était la tutelle; comme le *for-mund*
est le tuteur en allemand, *mund* étant le *mun* gau-
lois expliqué.

Nos ancêtres avaient fort bien conservé l'idée de
main, dont *mun* est une épithète, que nous nous
retrouvons dans ces expressions donner la main,
donner un coup de main, *prêter la main*; et dans
l'anglais *give me a hand*, *prêtez-moi la main*.

Et c'est ainsi que l'on prend au *Gaulois* son bien
pour en faire cadeau à Brudèr Boche, de bout en

bout de la *mutter-sprache*.

Sous l'œil ahuri de nos latinistes germanisants et de nos « celtistes modernes »; et encore de nos professeurs de législation historique; et finalement de nos légistes les plus sourcilleux.

L'AMBACTUS DES GRANDS CHEFS GAULOIS

Le toupet du Boche est insondable et son audace sans limites, dans les quatre dimensions.

Nous allons en donner un nouvel exemple, entre mille.

Jules César rapporte que les grands chefs *gaulois* emmenaient à la guerre leurs « ambactos atqué clientès », et Jacob Grimm, « le père de la philologie allemande », s'évertue à nous prouver que l'*ambactus gaulois* portait un vieux nom... *germanique*.

M. Dottin, citant une quarantaine de mots de cette nature, s'élève contre la prétention du prophète d'outre-Rhin, et conclut que ces mots, — dont l'*ambactus*, — pouvaient avoir des racines communes, celtiques et germaniques.

Nous pouvons prouver, nous, que tous ces mots sont **UNIQUEMENT** *gaulois*, *celtiques*, et nous allons commencer par ramener dans le camp *gaulois* l'*ambactus* embilboché malgré lui.

Voyons les racines :

MACH, *gaulois*, sûreté, force, écrasement.

Dérivés : *mâcher*, *mâchoire*, *machine*, *machin*.

Patronymes : *Machu*, *écraseur*; *Macheret*, *Mache-rez*, *Machain*, *Machart* et autres.

MACHT, *allemand*, *force*; *anglais*, *might*, prononcé *maïte*.

Ce mot se retrouve dans les langues du Nord, légèrement modifié.

Nous aurions donc *deux mots* identiques et de même sens, dans le *gaulois* et le *germanique*; mais ces deux mots n'en font qu'un seul, et qui est

Gaulois, ne peut pas ne pas être *Gaulois*, et ne peut montrer dans le *Germanique* la moindre *racine* ni *radicelle*.

Et la « Science allemande » revendique l'*Ambactus* comme un « vieux mot germanique ».

Grimm a beau chercher l'origine d'*ambactus* dans le « vieux haut allemand », et nous présenter *ambaht*, *serviteur*, comme étant à la racine du mot; il est incapable, et tous ses successeurs le sont avec lui, de décomposer *ambaht*, AM-BAHT et de donner un sens quelconque pris dans le *germanique* à ce mot césarien.

AM, *gaulois*, autour de; MACH, *force*, *sûreté*, *garantie* : TUS, *gens*.

Et voilà tout le mystère, dès longtemps épaissi par la « science allemande », éclairci subitement...

AM-BACH-TUS, « *les gens gardant autour* ».

Le sens s'est étendu, plus tard, à tous les *serviteurs* du chef, en tout temps; c'est le sens que lui donnent les auteurs latins, *en signalant le mot comme gaulois*.

LES GARDES DU CORPS, LA GARDE DU GRAND CHEF GAULOIS.

Le lecteur a vu à loisir le mot TUS, — *sénatus*, *juventus*, et autres, et il sait que l'M se permute en B après la préposition AM.

Exemples, dans le gallois :

Am *dâl* Henfan, pour Am *tân* : « *autour du sommet de Henfan* ».

Am *drais* Duou, pour am *trais* duou : pour (autour de), (contre), la colère de Dieu.

Am n'est point germanique; il a donné *om* au germanique.

Tus n'est point germanique;

Mach n'est point *germanique*, nous l'allons prouver.

Mach est passé à l'allemand sous la forme *macht*,

pouvoir, puissance, par l'addition de l'article *gaulois* suffixé, *èd, èt, mach't, macht*.

L'anglais écrit *might*, prononcé *maïte*, et le mot est passé dans toutes les langues du Nord, où les bonnes gens le prennent pour un mot allemand.

La forme anglaise *might* a été influencée fortement par un autre mot *gaulois*, gallois, cimbrique, *mig* : *grand, solennel*.

Les étymologistes allemands sont impuissants à trouver la racine de *macht*; ils la tirent, avec point d'interrogation, de *mögen* (?), *pouvoir, désirer*.

Et cela serait-il exact qu'il leur faut encore recourir au *gallois, gaulois cimbrique*, pour opérer la permutation de *mach* en *bach*, et pour trouver la racine et les radicales de *mögèn, mög-èn*.

Mo, grandissant, ce qui est supérieur; d'où l'anglais *more, davantage, plus*; l'allemand *mèhr*, même sens que l'on veut tirer, mais toujours avec doute et point d'interrogation de l'allemand hypothétique *mag*, dont il faut confesser qu'on ignore la racine, — racine qui est le *gaulois mag*, qui élève, fait grandir, renforcit, et dont *myg, grand, puissant, honoré*, est le dérivé.

La *mutter-sprache* tourne ainsi en rond, dans un cercle des plus vicieux, répondant à chaque question par une autre question, pour retomber aussitôt dans la première.

Les deux racines de *mogèn, mog-èn, pouvoir*, sont pourtant à portée de la main dans le *gaulois cimbrique*.

Môch, — par ô long, — *prompt, apte, capable* : « *qui peut* » ;

Et *èn*, déjà étudié dans la formation des verbes allemands, — et persans, — *self movement, essence de l'être* :

Par permutation, *môch-èn* a formé le verbe allemand *mög-èn, pouvoir*.

Du reste, *môch* se tire des deux racinelles *mo*, *davantage*, *grandissant*, *supérieur*, et *og*, étudié à fond déjà : *plein de vie*, *de jeunesse*, *de force*, *entraîneur*, *excitateur* : c'est bien là le sens de **POUVOIR**.

MAGISTER, le maître, voilà encore un mot qui laisse perplexe tous les latinistes et étymologistes depuis des siècles, et il est réellement pénible de voir de grands érudits, depuis Varron jusqu'au jour où ces lignes vont tomber dans le domaine public et universitaire, chercher, et ne pas trouver dans des directions erratiques ce qu'ils ont *sous les yeux dans le Gaulois*.

Tout lecteur de ces études est en mesure, connaissant le sens de la racine gauloise *mag*, *élevage*, *éducation*, peut en tirer *éducateur* : *mag-our*; l'éducatrice, *mag-our-ès*; le verbe, *mag-u*, *élever*, *éduquer*; et encore *mag-ad-our*, même que *mag-our*; et *maga-dèn*, — *dèn*, *dyn*, homme, personne, — « *petit homme à l'élevage, nourrisson* ».

Et dix autres dérivés faciles à construire.

— Et le glorieux **MAGISTER**, patron ?

— Dormiriez-vous ce matin, mon jeune maître ?

— Ah, en effet, j'oubliais :

Mag, ist, èr, « *éducation-émérite-homme* », sachant que les superlatifs en *ist*, *'st*, *istos* sont gaulois, ce que nous avons montré à notre Cratyle, à Socrate et à Platon.

Mais, alors, patron, vous savez que nos étymologistes sont tout aussi... embêtés avec **MAGNUS**, **MAJOR**, **MAXIMUS** ?

— Allons, mon jeune ami, opérez vous-même, où je ferme boutique.

— Je tire donc *magnus* de *mach*, et de *nith*, *niz*, *clair*, *brillant*, *pur*; *mach-niz* a fait *mag-nus*, *grand*, avec un sens de *noblesse*.

MAJOR est le même *mach*, avec *or*, supérieur : *grand-supérieur*.

Tous les comparatifs en *or*, *èr*, viennent de ce *gaulois-là*, dans toutes les langues.

MAXIMUS, c'est l'enfance de l'art :

Mach, et *im*, superlatif déjà étudié, formant avec *iz* tous les superlatifs latins en IS-IM-us :

Maximus est incontestablement « *plus-grand-le* » : « *le plus grand* » : *mach-im*, *maxim-us* ; *Maxime*.

Le bout de l'oreille est de belle taille dans cette étymologie de l'*ambactus*, car elle conduit à l'abrégé du mot, *ambaht*, et encore à l'abrégé *d'ambaht*, — AMT, qui est un terme essentiel passé du *gaulois* à l'*allemand*, dans la vie allemande administrative.

Car AMT est le synonyme de *ministère*, *ministérium*, de *service*, *fonction*, *baillage*, et l'on pense avec quel soin brudèr Bocha s'est ingénié à le subtiliser au *Gaulois* pour l'annexer à la *mutter-sprache*...

Comment faire pour en justifier l'origine germanique ou simplement l'étayer de bric et de broc ?

La « science allemande » n'est jamais à court d'arguments ; mais cette fois encore elle plante un point d'interrogation devant son échafaudage branlant :

AMT, nous dit-elle, pour *am-bacht*, de *ant*, à, et de *bieten*, ordonner (?). Certes, AMT provient clairement d'*am-bacht*, mais notre démonstration de la celticité d'*am-bacht* dans ses racines et sa formation grammaticale est irréfutable, définitive, tandis que la timide proposition de nos savantasses d'outre-Rhin ne tient pas debout.

Nos lecteurs des pays du Nord ne seront pas peu surpris de cette récupération gauloise d'*ambaht* et d'*amt*, qu'ils prennent encore, dans leur candeur naïve, pour du germanique de bon aloi.

LES FRANCS ET LE FRANCIQUE LA FRANÇAISE

Nous avons la preuve du *celtisme* des FRANCS par le *celtisme* incontestable de tous leurs noms connus.

Nous l'avons par la rédaction de leurs lois, dont le texte latin n'est compréhensible que par le gaulois, dans maints articles d'importance capitale et dans quantité de détails importants ou secondaires.

La preuve du celtisme des FRANCS résulte encore et, dirons-nous surtout, de la grandeur de leur caractère, de la noblesse de leur nature, de l'universalité de leurs conceptions philosophiques, politiques, de l'humanité de tous leurs actes, de leur scrupuleuse fidélité à la foi jurée; et, finalement, de leur indomptable courage que la fortune adverse ne fait qu'exalter jusqu'au sacrifice.

Mais, la preuve divine du celtisme des FRANCS, c'est la FRANÇAISE, dont la vie entière dément chaque jour l'adage péremptoire des philosophes, « *dé nihilo nihil fit* », renouvelle d'œuvre du Créateur, et d'un rien fait toutes choses, toutes ces merveilles que le monde admire, sans connaître pourtant la plus pure de ces merveilles, son foyer, son ménage, son orgueil.

Et qui, miracle des miracles, quand la Patrie est en danger, fait de la houlette d'une bergère pleurant sur ses malheurs, une invincible épée, qui devient, dans ses mains graciles de vingt ans, l'arme de la délivrance !

Hugo, le Père, le Dieu du verbe, a forgé, chanté pour l'Eternité la gloire de la Gauloise, de la Franque, de la Française, en ce vers admirable de vérité :

*Quand tout se fait petit, femmes, vous restez
[grandes !]*

Si parfois, dans les plus hautes comme dans les plus modestes sphères sociales et familiales, l'homme fléchit, sa Française est là qui le reconforte; et lui, tel le géant de l'Antiquité qui recouvre ses forces en s'abattant sur le sol, il retrouve soudain tout son courage en franchissant le seuil de son logis, fût-il le plus humble, voyant la calme et belle ordonnance de ce que sa « bourgeoise », si bien nommée, a imaginé pour le plaisir de ses yeux, le nouvel élan de ses esprits, le renouveau de ses espoirs

Le Français se reconnaît encore à sa démarche, à ses yeux, à la symétrie de son front et de son visage; il se distingue entre tous les hommes par sa langue et son langage, exposant la pensée dans son ordre normal, alors que son frère Boche rejette le mot déterminant à la fin de sa phrase, de façon, semble-t-il, à la dissimuler jusqu'au bout...

Le *francique* a été, lui aussi, synthétique; et les Francs retombant, en Gaule, au milieu d'une population parlant, dans l'*Administration*, une langue également synthétique, — le *latin*, — surent se dégager de cette double étreinte tortionnaire de la pensée.

— Avez-vous un texte, s'enquerrait le bon Fustel?

— Nous en avons, en effet, grâce à la prévoyance de l'abbé *Nithard*, petit-fils de Charlemagne, qui nous a transmis l'histoire des différends surgis entre les trois fils du grand Empereur, et fixé le texte, en *français naissant* et en *francique*, du célèbre « *Serment de Strasbourg* », échangé entre Charles et Louis, s'engageant à se soutenir éventuellement contre Lothaire.

Charles s'était attribué la France de l'Ouest; Louis, la France de l'Est : Souabe, Franconie, — *Franc-conie*, Royaume-Franc, — la Bavière, la Thuringe, la Saxe.

Lothaire avait pris l'Alsace, la Bourgogne, le Dauphiné.

Ces trois funestes crétins avaient brisé l'unité celtique que Charlemagne, leur père, avait eu tant de mal à reforger; et c'est de là que sont venus tous nos malheurs, ceux de l'Europe, et pour une grande part, ceux du monde connu.

L'abbé Nithard, — *Nith-ard, Pur-Très, Très-Pur*, — patronyme fort bien porté en France, a eu soin de nous transmettre également le serment des armées des deux frères, tant en *vieux français* qu'en *francique*; et, sans entrer dans le détail, nous allons montrer que ce qu'on prend pour du *latin déformé* n'est point *latin*, mais *gaulois*, et que le *latin* en est venu sans contestation possible; et ensuite, que le serment de l'armée de Louis, en *francique*, que l'on qualifie de *vieil allemand*, est du *gaulois*, et du meilleur.

Je prends la première ligne du serment de Charles :

« *Pro Déo amur et pro christian POBLO...* »

On se figure que POBLO est là pour le latin POPULO, ablatif de POPULUS : mais nous allons tantôt enseigner à Cicéron, Caton, Varron, Horace, et aux latinistes les plus érudits de nos jours, ce que signifie le latin POPULUS; et ce ne sera pas trop tôt, car nos gens attendent cette démonstration depuis deux mille ans et plus; et j'ajoute que si nous ne le disions pas, personne n'en saurait jamais rien, pas même les « cletistes modernes » selon le cœur de M. Dottin, qui ont le nez dessus toute leur vie et n'y voient que du bleu.

Passons sans tarder à la première ligne du « *Serment de l'Armée* » de Louis, en *Francique*, qualifié *Old German*, — *Vieil Allemand* :

« *Oba Karl thèn èid, èr sînémo bruodhèr Ludhuwige gésuor, gélèistit :*

Soit :

« Si Charles le serment que lui à sien frère Louis a juré tient ».

Si Charles tient le serment qu'il a juré à son frère Louis.

— Mais, c'est du breton, du gallois, du gaulois, tout ça, patron, de bout en bout.

Si OBA est du francique, c'est que le francique est purement gaulois.

— OBA est même doublement gaulois.

Le texte allemand que voici :

« Wenn Karl dèn èid, dèn èr séinèm Brudèr Ludwig schwur lèistèt... »

nous montre que SI se dit en allemand WÈNN, ce qui ne ressemble guère à OBA ?

Wenn, wann, en allemand, LORSQUE, SI, QUAND; en anglais, *whèn*, autrefois, *whan*, *quand*.

If se dit, en gallois, *o, os, od, pé, pès, pèd*.

Lorsque se dit *pan; pa* signifie *quoi, lequel*.

Lé signifiant *endroit*, *pa-lé* pose la question : *quel endroit ?*

Le francisque OBA, O-BA provient de la permutation de PA en BA, *redoublement* de la préposition SI; OBA s'écrit actuellement *obé, o-bé*, signifiant *si-si*, intensifiant le sens, comme on dirait *si par hasard*.

KARL, CAROL, CARL, CAROLUS ont été étudiés à fond dans l'étymologie de Charlemagne; c'est un nom clairement *gaulois*.

Thèn, allemand moderne *dèn*, et *èid*, le serment, suivent le mouvement *gaulois*.

Dèn, article *le*, en allemand, est formé de *dy, le*, et *èn, un*; soit *le-un*; par crase *dêèn, dèn*.

Le TH est *gaulois*, anti-germanique; il provient de la permutation du D dedy.

Eid, serment, ne possède aucune racine en germa-

nique ; le gallois offre la racine *hyd*, *hydèr*, *assurance*, *foi jurée*.

L'anglais *oath*, serment, prononcé *oz* par *th* doux, provient du gallois *hoèdd*, prononcé *hoèz*, dont le sens est : *exposé public*; soit, une *manifestation*, *déclaration*, *engagement public*, *serment*.

Définition qui répond bien au serment solennel d'une armée.

Le gothique *aiths* trouve sa racine propre dans le cimbrique, le *gauois* de Galles, *aidd*, prononcé *aiz*, « zèle », « chaleur », qui répond à un *serment d'amour*, à la *foi jurée*..

Le pluriel en est *eiddion*, prononcé *eizion*, qui prendrait rang dans le refrain nuptial *Talassio*.

Ce serait un souhait de plus des garçons et filles d'honneur acclamant la mariée, *d'aimer et d'être aimée d'amour ardent*.

Thèn, *dèn*, déjà vu.

Er, lui, il : est le gallois *è*, qui a formé l'anglais *he*, prononcé *hi*; *è-yr*, *lui-le* s'est formé *e,èr* par crase : *è'r*, *èr*.

Hi du gallois, *elle*, par changement déjà étudié de *H* en *S* a donné *sie*, *elle*, à l'allemand et *she*, prononcé *shi* à l'anglais.

Sînémo, représente l'allemand *sèinèm*, datif, « à son ».

Sînémo, *sîn-é-mo*, d'autre part, nous offre aussi le sens bien net de *sîn*, sien; *é*, il, le; *mo*, présent, donnant avec *bruodhèr sien-le-présent frère*, le tout en gallois et en breton.

Nous avons rétabli à satiété le celtisme de *bruder*, *frère*, et n'avons pas à y revenir.

On dira que le détail de *sînémo* en *sîn-é-mo* est d'une étymologie « populaire », si l'on veut; mais c'est une étymologie parallèle, qui s'explique par la « *réceptivité* » gauoise des Francs.

Au reste, il n'est interdit à quiconque de faire

mieux, pendant que je m'excrime avec le terrible *gé-suor*, « *jura* », qui ressemble à l'allemand actuel *schwur* comme un frère; et, en effet, c'est le même verbe, et conjugué de même manière.

Comment sortir de là ?

On en sortira sûrement, puisque jusqu'ici chaque pas nous a fait trouver des racines gauloises aux mots revêtus des plus rébarbatives apparences allemandes, et qu'il n'y a pas de raison pour que nous tombions à la fin dans le germanique.

Nous ne languirons pas une minute sur ce *schwur* hérissé d'épines :

Schworèn vient de *wèhrèn*, certifier et signifie jurer.

Anglais *swear*, gothique, *svara*.

La racine *wahr*, vrai, n'est pas allemande; on propose de la tirer de *warèn*, exister.

La racine est celtique, gauloise, *gwir*, *wir*, *fir*, *vir*, vrai, vérité. Le « vieux haut allemand *ware* est, ici, comme partout, quand il est le seul échantillon de germanique, du « vieux haut gaulois », tout bonnement.

Vérus, vrai; *véritas*, vérité, n'ont pas d'autre racine.

Le vrai gaulois est de la même souche que *viril*; leur *vérité* est sœur de leur *virilité*.

In caudâ vénénum, — vénémon.

Gé-léistit, « tient », correspond parfaitement à l'allemand *lèistèt*, du verbe *léistèn*, accomplir.

Mais, où est la racine de *léisten* ?

On propose *leisen*, aller, — dont le sens est exactement le contraire; car il ne s'agit pas de « laisser aller », mais de « tenir ».

On pourrait recourir aux racines de *lisière*, *laisse*, en anglais, *leash*, en allemand *lèisté* : tenir en lisière, en laisse.

Mais quelle singulière façon de tenir un serment ?

La racine du mot francique, comme de l'allemand, est le gallois, *gauois* cimbrique LAIS, *voix, parole*, à laquelle la préposition *gè*, de *go*, déjà étudié, donne impulsion, formant le *gè-lais-tèn* cherché, par la finale *tèn*, « *qui tient ferme* ».

Et on peut encore former directement l'allemand *lèis-èn*, de *lais-èn*, « *parole-faire* », « *parole-tenir* », au lieu de la dérivation mise à néant de *lais-èn*, « *aller* ».

Est-ce à dire que la langue des Gaulois établis durant des siècles en Germanie n'a point reçu du germanique les influences que leur *réceptivité* rendait pénétrantes, les *racines gauloises* étant à la base du *germanique* ? Il serait oiseux de le prétendre.

Et tout aussi vain de passer sous silence le nouvel apport de *celtisme* que ces Gaulois ont infusé au *germanique*, et ceci, selon l'habitat particulier de chacun de ces peuples gaulois, — Bohême, Silésie, où opéraient les Gothins; Bavière, autre région des Boïens; et tous autres, du Rhin jusqu'au fond de la Baltique, pays des Estes, Gaulois, de dialecte britannique.

Le fait capital reste que *toutes les racines sont celtiques*, et on les retrouve aisément, avec un peu d'expérience, sous les camouflages les plus réussis, comme *schwartz*, de *du*, noir; comme *schlecht*, de *llèch*, roder, *llèch-our*, rodeur, méchant; *schön*, beau, mutation de *con* : *Mâ-con*, *Lieu-bau*, *Beau-lieu*; *cèn-èl*, *con-il*, lapin, *divinement beau*; *cun-y-cul-us*, lapin, *beau-et-joli*, et autres.

Je me demande souvent si l'abbé NITHARD a reproduit fidèlement les textes « francisques » ?

Car il existe des ouvrages de la même époque attribués au « francisque », mais avec des *réserves formelles*.

L'*alémanique* est aussi celtique que le *Francisque*.
Et le bourguignon, différait-il du francisque ?

La Loi des Bourguignons mentionne, comme la Loi Salique, l'*ambascia*, *am-basch-ia*, l'*ambassade*, d'où notre *ambassade*, — *am-basch-ad*, — et l'*ambassad-eur*, — *am-basch-ad-or*.

L'*ambascia* était la *garde*, la *troupe* formant une *ambassade*, distincte de son chef, — l'*ambassadeur*.

Nos érudits ont déniché dans la Loi Salique l'*abantonia*, que l'on dit synonyme d'*ancilla*, *servante*; mais il y a quelque distance entre les deux.

L'*abantonia* est la *sur-intendante*, la *grande maîtresse*, du domaine ou du palais.

A, super; *panton-ia*, *grande-maîtresse* : par permutation du P en B après l'*a* intensitif.

Panton est même une épithète du Souverain Maître de l'Univers.

Dans le Midi se fêtent les *pantons*, figurines représentant les Rois Mages, aux fêtes de Noël.

Ce mot vient de *pant*, qui comprend, *enveloppe tout*, racine *pan*, *universel*; radicales *pa-an*.

De *pant* nous est venu le nom de notre *pantalon*, *panta-long*, qui, sous les *Gaulois* serait réduit à l'état de *culotte* « innommable », « inexpressible », selon la sévère et juste disqualification de nos amis les Anglais.

Ne quittons pas ce sujet palpitant sans en tirer la quintessence.

PAN, par une autre acception, tirée des radicales de notre francique OBA, O-BA, signifie *quand*, *à quel moment*, *d'où*, *depuis*, *pourquoi*.

Si le lecteur n'a pas oublié la différenciation des langues en P et des langues en Q, est notre mot français tel quel : QAN, — *quand*.

Rappelons que cette différenciation part de la manière de dire *quatre* ou *cinq* dans diverses langues.

Cinque-feuilles, que nous allons écrire *QinQ-feuilles* pour la clarté de notre démonstration, se

dit *PèmPé-doula* en gaulois ; et *QinQ*, — cinq —, se dit *PemPé* en grec, et *QuinQué* en latin.

Quando est le latin dont nous avons tiré notre graphie *Quand*. Mais, comment ? Où le latin est-il allé chercher ce DO pour le mettre après le gaulois PAN mué en QAN?

Tout simplement en *répétant* en finale l'O gaulois que nous venons de trouver signifiant déjà *Quand*.

Le latin a inséré un D de liaison pour faire *Quan-d-O*, qui est une répétition, — un *Qan-Qan*.

Au moyen âge, on s'est cogné dur au Quartier alors « latin » pour savoir si *Quan-Quam* devait se prononcer *Couam-couam*, ou *Can-can*. Le parti des *Can-cans* a succombé sous le nombre, qui est toujours du côté plus... intelligent, comme chacun sait.

Quantus, can-tûs, combien grand est sorti des mêmes racines.

Quan-tûs, quan-tâ, quan-tum : tûs, nombreux, grand ; *tâ, tâs*, grande, nombreuse ; *tom, tas*, amas ; *ton*, une tonne, de *ta-ôn, Grande-Très ; Grande-belle*, d'où *Tonneau*.

Quantité, quantitâs et tous dérivés disparaissent sans le gaulois.

Sans le gaulois, plus de *serment* ; car, nous enseigne le bon Eichhoff, *éid* vient d'*èig-èn, adapter, accommoder* ; et c'est pourquoi

« Il est avec l'honneur des accommodements ».

Le Serment est, chez brüder Boche, une simple « adaptation » de la foi jurée aux contingences...

Pan, Qan, gaulois, a formé le *wann, wènn, whèn* anglais et allemand.

Le W remplace le Q, le P de toute cette série de pronoms.

What, anglais, *Quoi ; which, Qui ? Lequel ?*

Le *Was* allemand est une déformation de *what* par constante mutation du T en S ou Z.

« Otez le gaulois, il n'y a rien ».

LA SUISSE ALEMANIQUE

Si les *Suisses Alémaniques*, à l'intention de qui, surtout, j'ai traduit du gaulois le court passage qui précède le serment *francique* de l'armée de Louis, veulent se donner la peine d'étudier leur langue selon la méthode radicale dont nous leur donnons un spécimen, ils verront que leur langue est à base de *gaulois*, tout comme l'*alsacien* et le dialecte *lorrain*.

Et aurons-nous enfin la satisfaction de voir nos auteurs classiques renoncer à camoufler la SUISSE ALEMANIQUE en Suisse ALLEMANDE; à traiter le PALATINAT de BAVAROIS, et la RHENANIE de PRUSSE RHENANE ?...

MÉCÈNE - TULLIUS - CICÉRON - CATON - VARRON

NOUVEAU TRIOMPHE DE BIBICHINETTE

LE PEUPLE ROMAIN - LES LATINS N'EXISTENT PAS

LA CIGOGNE - LE COCHONNET

VÉNUS ET SATURNE - JANUS ET DIANA

SATURNIA TELLUS - LES ATELLANES

LES OSQUES - LES OPIQUES

LES DÉPOUILLES OPIMES

— Pi, pi, po, po.

— Notre bon Horation, quand te décideras-tu à être sérieux?

— Sage Caton, moi seul, de nous tous, suis sérieux.

Vous voici, les trois plus célèbres consuls de Rome, qui ne savez pas ce que signifie le POPULO, le POPULUS ROMANUS...

Vous ne saviez pas davantage, avant d'avoir rencontré notre guide, ce vieux Gaulois compatissant,

la signification de ROME, du SENAT, SENATUS, — ni même de CONSUL...

Quand je pense que vous avez tous trois été à l'école de Gniphon en personne, toi, Tullius, toi, Caton, toi, Varron, tous trois férus détymologies, avec Jules César, je me demande ce que vous avez appris, et pourquoi vous n'avez pas questionné ce savant Gaulois?

— Cher Horatio, que si, nous le questionnâmes; mais il nous répondait en riant qu'il avait déjà bien assez de mal à nous enseigner le *latin* sans y ajouter encore le *gaulois*, trop fin pour nos têtes de Romains obtus...

Heureusement, nous avons trouvé cet autre Gaulois, de meilleure composition, et nous allons apprendre le sens de *populus*, *peuple*.

— O Tullî, je vais vous le dire, et voilà qui va te surprendre : c'est tellement simple que j'en suis confus.

Varron et les érudits qui font la gloire du Collège de France, vous nous enseignez que *populus* est un « mot à redoublement », comme la *cigogne*, *ciconia*; la *cigale*, *cicuta* ; le *cicur*, *cochon de lait*...

C'est pourquoi je dis, cherchant le sens de *populus* par empiriques tâtonnements, par redoublements redoublés :

Pi, pi, po, po; il n'est rien que d'essayer; je sens que cela vient; *pi, po; pipolus* : ça y est? Non ? Alors, disons, *pi-pi-lius; Popilius* ? Pas encore ? Alors, *lus-po-pi ? Lus-pi-pi ?*

Pu-pu-lus ? Cette fois, j'y suis; *pou-pou-lus* ?

Ou *pou-pou-lous* ?

— O cher Horatio ! Puisque tu le sais, ne nous fais pas languir plus longtemps, à tirer la langue...

— La pépie, Caton ?

A boire donc, tous les *famulos*, puisque nous som-

mes encore réunis, avant que le vieux druide ne termine son gros bouquin.

A boire, à boire, à boire !

Se quitterons-nous sans boire ?

Les Français ne sont pas si fous,

De se quitter sans boire un coup !

Nunc est bidendum, à la mémoire du *populo-romano*, que nous allons retrouver tout de neuf habillé, tel que l'a vêtu le glorieux Numa.

— Patron, c'est Bibichinette, la petite Bretonne, avec une douzaine de cliquettes de Sainte Clicquot.

Si on la consultait ?

— Horatio, voici de quoi te mettre en train, et Bécassine pour te servir.

— Cher ami de la bonne vieille Gaule, sans compter que cette enfant en sait plus long que nous tous, et que toutes les Universités de la Terre...

Dis-nous, Bibichinette, en breton, le *peuple*, comment cela se dit-il ?

— POBL, pardine, seigneur Horace !

— Hé mais, illustres amis, avez-vous ouï ?

— Certes ; mais pourtant, si *pobl* provenait de notre POPULUS ?

— On va voir, cher Varron.

— Bien répondu, Bibichinette, et nous te ferons un bel indéfrisable si tu nous expliques comment ce mot *breton*, POBL, est formé ?

— Hein ?

— Oui, les racines de POBL ?

— Comment ça s'explique, quoi ?

— Tu as compris.

— Ça s'explique tout seul.

Quand j'entends les gens de par ici dire *le peuple*, *èl peup*, je pense à mon breton *pèp*, *pèb*, qui veut dire *chacun* ; *tout un chacun* ; c'est TOUT LE MONDE, c'est l'PEUP.

Et voilà !

V'là c'qui m' trotte par la tête, en fait d'racines...

Pasque, quand j'entends du *français*, je tâche toujours, malgré moi, de *comprendre par le breton*.

Ous êtes-ty contents ? Oui ? Alors, c'est 120 francs pour l'*Institut Indéfrisable*.

— Tu en mérites bien davantage, ma mignonne, car tu en sais plus long, encore cette fois, que tous les savants linguistes de la Terre, qui ignorent depuis plus de vingt siècles ce que signifie *peuple*, *populus*. Prends tous ces ors. C'est pour ta dot.

Et fais sauter les bouchons.

— Cependant, il y a un point : *peup* fait très bien *peuple*, mais ni *popol*, ni *poplo*, ni *poplom*, ni *puplum*, dans le *latin* et les autres dialectes gaulois d'Italie.

— Tu vas voir, cher Varron, disparaître ton léger scrupule.

POB, POP, en Galles, correspond au PEP, PEB, breton.

Tu diras POB *ac un, tous et un, tout un chacun*, dont nous faisons *ac, unus*, en latin ; *un-us*, avec le petit « suffixe » *us* ; et ceci est nettement marqué dans le lexique à la portée de nos auteurs embarrassés : POB, *every body ; all ; applied to PEOPLE ; soit chaque personne ; tous*.

— Mais, ô notre Horatio ! Il y manque encore quelque chose...

— Le « suffixe » OL, cher Varron ? Pour faire ton POP-OL ?

— Hé, oui ; car si je change d'opinion...

— Ton opinion, c'est, comme celle des « latinistes modernes », c'est en matière de *populo*, du *pi-pi-po-po*...

La mémoire te faut, cher Varron : as-tu oublié la racine gauloise du grec *olos, tout* ? *Holos*, avec esprit rude ? OLL et HOLL sont les racines gauloises que notre bon ami nous a montrées en détail.

— O Tullî, en effet.

— Eh bien, si à ton POB, POP tu ajoutes ce déterminatif OLL, n'as-tu pas ton *POP-OL*, dont les autres formes sont dérivées visiblement ?

Notre finale *us* a fait de POPOL POPOL-*us* ; les élisions ont donné POP'Lus ; POP'LOM ; PUP'LUM.

Quant à PUBLIC-*us*, POBLIC-*us*, POUBLIC-*om*, n'est-ce point le diminutif de *POPOL-us* ?

POPOL-IC-*us*, POP-'L-IC-*us* : POP-'L-IC-*om* ?

— Et, depuis tout ce temps, chers amis de Rome, la chose n'a point changé ; car, même chez nous, en France, le « *public* » est reçu comme chiens dans jeux de quilles :

Cent fois par jour, vous lisez cette inscription sur les monuments qualifiés *publics* :

« LE PUBLIC N'ENTRE PAS ICI ».

Le « Ppppublic » ! Le Peuple Roi !... Sens-tu pas quelque chose, cher Caton ?...

— Je sens le ridicule de notre situation, avant tout.

Mais d'autres sont encore plus ridicules que nous ; possédant tous les moyens d'investigation, de comparaison qui nous manquaient, ils les négligent volontairement, dirait-on, pour aboutir à l'aveu d'impuissance, au néant.

— Cher Caton, les choses sont encore pires que tu ne supposes.

Car, cette fois, ce sont les quatre langues celtiques vivantes, avec le cornique, maintenant éteint, qui nous offrent tel quel le POPL, le POBL, le POPULUS latin, et cependant l'ostracisme est maintenu rigoureux contre cette origine celtique, gauloise, gallique, prouvée selon les normes rigides des « celtistes modernes ».

Qu'une prétendue racine germanique ne se trouve que dans l'inexistant « ancien haut allemand », et soit absente de toute la ribambelle du

bas, du haut, du moyen allemand, peu importe : nos illustrissimes *germanisants* la revendiquent, et nos capitulars de *celtistes modernes* l'abandonnent humblement.

La Sorbonne est devenue la bonniche de Bonn.

Dans cette affaire de *populus*, — car je veux en faire une histoire type —, le plus grave est que l'un des plus utiles, des plus habiles, des plus consciencieux celtistes et mainteneurs de la gloire bretonne, qui lui doit beaucoup, Hersart de la Villemarqué, ait lâché pied sans combattre :

« Malgré, écrit-il, que les quatre langues, bretonne, galloise, gallique d'Irlande et gallique d'Ecosse, possèdent toutes le mot POBL, POPL, *peuple*, je persiste à croire que c'est du latin *populus* qu'il est tiré ».

Et, là dessus, voici que les latinistes les plus qualifiés, obligés jusqu'au moment où j'écris, de déclarer qu'ils ne savent point ce que signifie *populus*, sont maintenant obligés d'admettre que *populus* est composé de deux racines *gauloises*, et signifie exactement, en bon français, le PEUPLE.

Hersart, lui aussi, reculait devant ce quolibet des miteux grimaux, frottés, infectés de latinerie-bochérie, le qualificatif de *celtomane*... auquel il suffit de répondre, en bon Breton, par un solide coup de botte au centre du côté pile pour obturer aussitôt le côté face.

L'Allemand Zeuss, l'Allemand Bopp ont fait plus que tous ces cuistres, tous ces renégats mis ensemble pour la *Cause Celtique*, pour la *Gloire française*.

Patronymes de *popl*, *pobl* ; *Publius* ; *Popilius*.

— Ce sont là de piètres Français.

— Ce sont, cher Horatio, des *Latins-la-teigne*, ignorant même qu'il n'y a jamais eu de *Latins*...

— Ah, pour le coup, cher vieux druide, voilà qui est raide...

— Prince des orateurs, tu comprends bien ce que j'entends, que la race latine est une immense mystification.

Il y eu, il y a, des *Latins*, en ce qu'ils ont habité et habitent le *Latium* ; mais ces habitants n'ont pu constituer une *race*, formés qu'ils étaient de *diverses populations*, tous de *race gauloise*.

— C'est entendu ; et c'est pur confusionnisme de qualifier les *Italiens* du reste de l'Italie, c'est-à-dire de la presque totalité de la Péninsule italique, de *Latins*.

Les Italiens sont Celtes, Gaulois, teintés, dans le Midi, d'Eoliens, c'est-à-dire de Gallo-Grecs.

Les « Latins », habitants du Latium, — Latiom —, savaient-ils seulement ce que signifiait leur nom ?

« Ils se disaient *Aborigènes* », nous enseignait-on à Rome ; et nous épiloguions là-dessus, comme si nous épiloguions là-dessus, comme si « *aborigène* », « *ab-origène* » ne signifiait pas clairement « *nés natifs du pays* ».

Mais, que signifie le mot « *Latin* » ?

Voilà ce que nous ne savons pas, ou mieux, ne savons plus de notre temps.

— O Tullî, les « latinistes modernes », et les « celtistes » aussi, ne le savent pas davantage, faute de jeter un regard de pitié, de temps en temps, sur les méthodes et les travaux de leurs devanciers, les « apôtres du celtisme, qui manquent de la sérénité du véritable savant, et ne savent point user de la comparaison des langues, condition essentielle de la linguistique »...

Eh bien, l'« apôtre » que voici, qui ne celtise pas dans une cave, entre trois pelés et quatre tondus, va tendre encore à ces oracles, une main secourable, et leur expliquer ce que signifie le nom « *latin* ».

t ce ne sera pas long :

Car LATIN, *là-tin*, et mieux *là-thin*, comme dans *Go-thin*, et aussi bien *lé-thin*, signifie tout bonnement... AB-ORIGENE.

— Je vois, j'y vois, Oscarrissime :

Là ou *lé*, c'est *là*, latin *illac*, *il-lac* ; franc-picard, *y-là* ; gallois, *y-na*, *le-là*.

Le « *La-tin* », c'est le « *là-homme* », par *tin*, *tyn*, *thyn*, mutation de *dyn* :

L'homme (de) *là*.

Lé-thin, c'est donc ce peuple d'Italie après lequel courent nos archéologues et philologues depuis une éternité, — les *Léthini*, complètement disparus de la circulation.

Ce sont tout uniment les... *Latius*.

Avec *lé*, endroit, *Lé-thin* forme également l'« homme (de l') endroit », — l'ABORIGENE, AB-ORIGENE.

— Mais le LATIUM ?

— *La-tium*, *La-tiom* est le pluriel de *La-tin* : *Là-dion*, permuté en *tion* ; *dion* pluriel de *dyn*, hommes.

Le pluriel actuel est *dynion* ; il était, du temps de Tacite, écrit *don*, *ton*, *thon*, que nous trouvons dans *Go-thon*, *Nui-thon*, *Suar-don* et autres.

Le *Latin* change la finale N en M, et ON en UM : *Ilion*, *Ilium*.

Le *Bruttium*, — *Brut-tion* —, est le pays des *Hommes Historiques*, et, écrit avec un seul T, le pays des *Hommes du Bro*, ou *Bru* : les *Gaulois*, — ce qui revient au même.

— Cher ami, je serais bien ingrat si je ne te demandais l'étymologie de *Mécène*, mon palladium, mon honneur et ma gloire.

— Cher Horatio, il nous faut réserver *Mécénas* pour le bouquet du feu d'artifice que nous tire notre artificieux ami.

Je réclame la priorité pour la *Cigogne* et le *Cochon de lait*.

— Savant Varron, voici donc ta *cigogne* et ton *cochon* de lait ; j'y ajouterai les *Osques* ou *Opiques*, et les dépouilles *opimes*.

— Et encore Vénus et Saturne...

— Ah non, cher vieux, pas tant que cela ; je grille de savoir ce que signifie Mécénas.

— Mon bon Horace, sache que, de toutes mes étymologies, celle de Mécénas est la plus belle, comme il convient à notre époque de *pète-souillauds* pour qui les belles-lettres ne valent pas un picotin d'avoine, ni une botte de foin.

Ciconia répond en *gaulois* à la *chasseresse carnivore*.

— Et c'est ce qu'elle est, effectivement, car elle avale tout ce qui lui tombe sous le bec ; une vipère est son régal favori.

Quelles en sont les racines ?

Cig, cik, viande ; *Cica*, chasser en quête de viande ;

Cicai, chasseur, chasseresse de viande ; *cigour*, — *cig-our* —, boucher ; *cig-ysu*, dévorer de la viande, en une vingtaine de dérivés.

Le *gig-ot* est le morceau de choix, — *ot, od*, — de la bête.

Le pluriel gallois de *cicai* est *cicéion*, — *cigéion* —, qui nous présente une *cigogne* fort avouable ; mais ceci est la double racine du mot, qui s'est formé de *cicai*, chasseresse de viande, et d'*ôn*, superlatif connu du lecteur ; *cic-ôn* est une crase de *cicai-ôn*. C'est la GRANDE CHASSERESSE, DE VIANDE.

Cic-ôn et *cig-ôn* ne diffèrent en rien ; la preuve en est dans les dérivés cités, et encore dans cette singulière forme *rabelaisienne* avant la lettre, *Cigwain*.

Rabelais, ce Druide étonnant, qui ne cessera jamais d'émerveiller les siècles, Rabelais, dont le sang, dont la science celtique universelle ne font point doute, écrivait CIGOINGNE, rencontrant

exactement les lexiques du Pays de Galles, dont les auteurs n'avaient oncques entendu parler de la *cigogne* de Rabelais, ni de Rabelais.

CIG-WAIN est formé de CIG, viande, et GWAIN, *habile, experte, active* ; qui fait WAIN, par chute du G, en composition :

Nous voici dont retournés à notre CICONIA, CIGOGNE, CHASSERESSE EMERITE DE PROIES CARNEES.

Et l'on viendra nous raconter que *cigogne* nous vient du latin *ciconia*, que nous avons *donnée au latin...*

Quant à ton CICUR, cher Varron...

— Arrête, ami, ! Ou j'avale de travers !

Je veux tirer pour nos trois consuls l'étymologie de ce cher petit *cochon* :

CIC, et UR, choisi, excellent, qui ferait aussi bien CIG-UR : une *viande-de-choix*.

Et maintenant, passons au divin Mécène, sans qui je ne serais rien.

— Patron, je m'y attendais ; voici *Vénus* qui trépigne et veut son étymologie, au moins aussi belle que celle d'*Athênê* ; *Saturne* a toutes les peines du monde à la calmer.

Elle va faire un malheur...

— Certes. A-t-on idée d'aller chercher au coin d'un bois, chez les Sabins, une « *Vénus Cloacina* ».

Ah, qu'est-ce que je vais leur faire attraper, à ces vieux bonzes !

Mon cher petit Gaulois, toi qui n'as jamais eu qu'à te louer de ma protection, pour qui la plus belle a été clémentine et fidèle, tire-moi de cette cloaque de philologues malappris... et tu verras ce que je peux encore faire pour te plaire...

— O *Vénus*, ma mie. on n'a pas toujours vingt

ans, comme toi ; mais pourtant je vais te rendre ton divin sourire, car

Parmi les plus beaux noms, ton nom est le plus beau...

Ecoute plutôt :

Vénus nous dit tant de jolies choses dans la langue des Gaulois, tes plus poétiques adorateurs, que tu ne sauras que choisir.

Viens ici, ma divine, que je charge tes bras blancs de la neige des lis et des roses, des bluets et des coquelicots, — *coc'h-ly-coc'h*, rouges-rouges-rouges —, pris à ta sœur *Cérès*, — *Gé-Rès*, Richesse de la Terre —, et des pampres du Dieu du Vin : pour la blancheur sans tache de ton corps immaculé ; pour le bleu de tes yeux et l'or en fusion de tes cheveux, dont je n'ai vu qu'une fois les pareils sur cette terre ; pour le sang généreux de tes veines, qui anime sans cesse de ses feux la Nature entière.

Ecoute donc :

Gwèn, *wèn*, féminin de *gwyn*, *wyn* : blanche, belle, jolie.

Tad gwyn, père vénérable.

Y ddyn wèn, la belle personne, la belle jeune fille.

Man wèn, la belle-maman, mère vénérable.

Gwènaog, souriante ;

Gwènaol, toute souriante, plaisante, amitieuse ;

Gwèndal (pour *tal*, en composition), au beau front, au front blanc de neige ;

Gwèndon (pour *ton*, en composition), la peau blanche ;

Gwènddydd, — pour *dydd* (diès), jour, en composition, — *Etoile du Matin*, *Vénus du Matin* ;

Gwènèr (*Vénus*, *Vénérès*), qui rend heureux ;
Sérèn Wènèr, *Etoile de Vénus* ; *Etoile du Matin* ;

Gwénérol, qui répand le bonheur ;

Gwènfro, — *fro* permuté de *bro*, en composition, — la Région de la Félicité.

Gwèno, — pour *gwèn-nos*; *Etoile du Soir*, de la *Nuit*.

— Cela me change de la... cloaque, en tout cas.

— Je vois ce que c'est : tu espérais mieux ? Ne sais-tu pas que l'hirondelle porte ton nom, *Gwènnol* ? Et les abeilles, *gwènnyn* ?

Le père des Dieux t'a tellement gâtée...

— Oui, mais, je vois à tes yeux que tu tiens quelque chose en réserve; tu me fais languir, sais-tu bien ?

— En effet, j'ai encore une ou deux étymologies épatantes, ou trois peut-être, dont l'une te va comme un gant :

Vé, mutation de *mé*, que tu trouves dans *vé-sana*, *dé-raisonnable*; et *nith*, *fidèle*, *pure*...

— Alors, je suis infidèle, moi ? Si l'on peut dire !

Je suis ou ne peut plus fidèle, sur le moment...

Mais je ne suis pas collante.

Que chaque amant soit fidèle à sa *Vénus*, et sa *Vénus* lui sera fidèle !

Quant à la pureté de mes amours, que leur reproche-t-on ?

D'être successifs ? Suis-je pas *Vénus*, et que deviendrait le Monde si je restais confinée dans les forges de Vulcain ?

Successifs, mes amours ? Que ne dirait-on pas s'ils étaient simultanés ?

Le monde est bien méchant...

Allons, allons, sois bien mignon, et dis-moi vite ma troisième, la plus épatante...

— Cher Oscar Druida, si tu arrives jamais à contenter celle-là...

— Il y parviendra, aimable poète, aussi bien que toi; je le connais; il est en train.

— Ma troisième étymologie, il y a longtemps que je la compare aux deux premières, qui sont excellentes, ce qui t'en fera trois.

Elle se construit de *fèn*, *vèn*, principe aérien, *air*, *vent*; *souffle*.

Et de *ys*, *actif*, *violent*, *brûlant*, *consumant*...
Vèn-ys, *Vénus*.

— Aïe, aïe, aïe ! Cette fois, oui, elle est épatante.

Qu'en dis-tu, ô Horatio, aimé des Muses ?

— Que ce sont bien là, en effet, les origines de ton nom, ô Déesse au *souffle enflammé*, qui m'as mis à feu souventes fois, malgré mes précautions contre cette espèce d'incendie dévorant, ô toi que l'on fuit parfois, et à qui l'on revient sans cesse.

Les Helvètes ont tiré leur vent de ce *foen*, et nous autres, Romains, notre *vèn-tus*, ou *souffle-grand*.

Ne pourrais-tu, ma petite Vénus, faire l'ornement de notre future Académie ?

Voilà qui nous amènerait des adhérents, et des cotisants...

— Je viendrai, assurément; tu peux m'inscrire; mais si c'est pour travailler... *pfuit*, — la fuite.

— Pas si vite, m'amie; ta quatrième étymologie va sortir...

— C'est pour faire place au bon papa Saturne...

— Je suis là, ma chère enfant; et je ne m'ennuie pas du tout.

Tu es une ravissante, souriante celtisante...

— Je ne suis plus dans une cloaque sabine, comprends-tu.

— Et moi, je vais cesser de passer pour infantophage; j'en ai jusque-là de l'ingratitude humaine.

— *Vénus*, à mon sens, entends-tu bien, s'est écrit d'abord *Vén-ur*, dont l'idée retrouve celle de *wèn-ys*, l'incendiaire; la seconde racine nous est connue, UR, *pur*, *noble*, *saint*...

Tu es donc la BLANCHE PURE, SAINTE, VENERABLE.

Vénérable est sorti de *Vèn-èr*, du reste, ensuite, comme une fleur de sa tige.

Le primitif *vénéraré*, de *vèn-èr-iré*, *vénérer*, nous montre l'aspect religieux de ta puissance irrésistible.

Tu es bien *Vénus anadyomène*, Vénus née de l'onde sans souillure; tu es bien celle de Musset.

La Vénus Astartê, fille de l'onde amère,
Secouant vierge encore les larmes de ta mère,
Et fécondant le monde en tordant tes cheveux...

— Du coup, je ne m'en vais plus; et je veux écouter, cher et bon Gaulois, qui m'as comblée, selon ta promesse, de tant de belles choses, ce que tu vas raconter à Saturne, ce Dieu bienfaisant, vilipendé par ceux qu'il nourrit.

— Nous savons à merveille, ô vénérable éducateur de la Vieille Gaule italique, que tu n'as pas dévoré tes enfants, mais que tu as nourri les nôtres, à tel point que notre terre s'est appelée de ton nom SATURNIA TELLUS, la terre heureuse de l'âge d'or.

Nous désirerions tant connaître ton histoire, et l'origine de ton nom.

— Je suis venu pour l'apprendre, savant Varron, expert dans la Chose Agricole. Mais je vais te dire ce que je fus, ce que je fis, en Italie.

— Je suis venu, chassé de partout, me réfugier chez le Troyen Evandre, établi sur le Mont Janicule, Jani-Collis, Colline de Janus, quinze siècles avant la fondation de Rome, et j'enseignai l'Agriculture, cher Varron, aux habitants de l'Italie, comme mon maître et ami Triptolème le faisant en Grèce, où il inventa la brouette.

Pourquoi je m'appelle *Saturne*, les Gaulois qui m'ont ainsi nommé ne me l'ont pas bien expliqué : je sais seulement que mon enseignement y est pour quelque chose.

Je serais curieux d'en savoir davantage?

— Je puis te tirer d'ennui, ô bienfaiteur des Paysans, Dieu des Semeurs : *Saturnus*, tout d'abord,

doit se lire *Saturnos*, et cette finale, *nos*, *noz*, rappelle l'*asile* que tu as trouvé, exilé, près du temple de Janus.

Sat est forme de *had*, *hat*, fécondité, semence, graine, et la finale *ur*, mutation de *gur*, homme, en composition, constitue le nom du *semeur*, *sem-eur*.

Sat-ur-nos, te voilà reconstitué dans tes éléments...

Et encore :

Sath signifie *établi*, *fixé*; c'est la racine de *satis* et de tous ses dérivés; c'est l'*abondance*.

Ces Italiens étaient et sont des Gaulois, et, sans le *gaulois*, ton nom resterait à jamais inexpliqué.

De la *corne d'abondance*, qui devrait être ton emblème, tu tires une origine corroborative de ton nom :

Sath, *corn*, en composition *Sath-orn*, — *Saturnus*.

En *latin*, ton nom ne signifie *rien*.

Janus est encore un nom énigmatique, parce qu'on se caboche à ne pas comprendre que le latin ne possède pas les racines du latin. Autrement, quoi de plus clair :

Le Dieu à double visage, dont le temple avait deux portes, une vers l'Orient, l'autre vers le Ponent, nous indique clairement le sens de son nom :

Di-a-Nos, le *Ja* de *Ja-nus* étant une crase de *Dia*, — les Italiens prononcent fort bien *Dji-a-no*, — est le Dieu du *Jour* et de la *Nuit*, du gaulois *diz*, *a*, *nos*, *di-a-nos*.

— Et *Diana*, cher vieux Gaulois ?

— On a voulu, vénérable Saturne, faire de *Diana* le pendant féminin de *Janus*, ou du *Soleil*, et voir en elle la *Lune*; mais non, *Diana* n'a pas détrôné la *Phoëbê* de son beau *Phoëbus*.

Diana demeure la *Diane* chasseresse, la *vierge pure*, la *déesse de la virginité*, que nous montre son nom si plein de douce harmonie : *Dia*, *na*, pour *naïs*, la *Déesse pure*.

Tèllus, le nom poétique de la Terre, Terra, n'a aucun sens en *latin*.

Tèllus, de *Ta*, *èl*, *lus*, T'èl-lus, TELLUS est toujours, en gaulois de Galles, la *Grande-Divine-Fructification*, — *lus* représentant les plantes, les produits de la terre.

C'est encore l'Italie, MAGNA PARENS FRUGUM de notre bien aimé Virgile.

Et les *Atellanes* ?

A, *tèl*, *lan*, « *grand récit rustique* », fut le nom de ces scènes de la vie rustique chez les *Osques*, dont le menu peuple de Rome se délectait, et que les Romains « de la haute » ne comprenaient plus, de votre temps, célèbres consuls et savants de la Ville Eternelle, qui avez oublié vos origines gauloises.

Savez-vous seulement pourquoi les *Osques* s'appelaient... *Osques*, — avec l'acception moqueuse de *pinguès*, GRAS ?

C'est que HOB, HOP, en gaulois, et encore de nos jours en Galles, signifie précisément GROS ET GRAS; en Galles, nous avons infailliblement, sauf respect, ô divin Saturne, le HOB, COCHON...

Pourquoi les OSQUES se nommaient aussi OPIQUES ?

De ce que *HOP-ic* est l'adjectif de HOB, HOP.

Et les dépouilles OPIMES ?

Vous autres, Romains, en avez cependant assez ramassé de ces dépouilles, de par le monde !

Et vous ne savez pas ce que c'est ?

— Maintenant si, notre Oscarrissime : HOP, gras, et le superlatif IM : HOP-IM.

Que dis-tu, cher Varron ?

— Je dis que nous avons erré des siècles durant dans les ténèbres, et que nous commençons à y voir clair.

— Mais, ô mon très cher, et *Mécénas* ?

— Nous y voici mon gentil poète.

— Faisons d'abord sauter quelques bouchons, car

notre sévère Caton lui-même est à sec.

Et chacun sait qu'il buvait dru.

Bibichinette ! au feu, au feu !

— Veux-tu me permettre de réciter les deux premiers vers de ton Ode à Mécène ?

Mécaénas, atavis édité régibus,

O èt praésidi (om) èt dulcé décus méom...

— Bien dit ; tu t'en souviens donc depuis si longtemps ?

— Je t'avais traduit en français ; mais la guerre m'a tout détruit ; et mes vers sont allés en fumée.

— Ne saurais-tu te rappeler seulement ces deux-là ?

— Certes ; j'ai suivi ta mesure ; j'en ai fait des alexandrins ; et j'ai ressenti comme toi toute la reconnaissance due à ce grand et savant protecteur des lettres ; j'ai voulu imiter ton mouvement, ton élégance...

— C'est presque impossible en traduction.

— Rien n'est impossible, cher poète, quand on aime ; et Virgile et toi avez été mes deux amours, mon refuge dans toute mon existence parsemée de plus d'épines que de roses, *per ardua Séculi*.

Voici donc :

Mécène, rejeton d'une souche de rois,

Ce que j'ai fait, ce que je suis, je te le dois !

— Cher Horatio, tes vers revivent dans cette langue française avec ton allure et toute ton âme.

— Je suis surpris, ô Tullî, d'avoir été si bien compris, et d'entendre la rigoureuse langue française allier tant de souplesse à tant de noblesse...

— Cette noblesse émane de toi, Horatio.

— Si notre ami traite *Mécénas* avec autant d'amitié que mes vers, je vais en être encore plus heureux.

— Cher Horatio, ta surprise sera plus grande que

tu ne le peux supposer, car le nom de *Mécénas* contient en soi ces deux vers tout entiers dont tu le salues.

C'est donc que *Mécène* portait, en effet, un nom prédestiné, d'une illustre maison gauloise accoutumée à distinguer les talents et à les conduire à la fortune, à la gloire, à l'immortalité.

Laissons à la langue de nos pères, qui sont les vôtres, cher Horatio, sa seule et simple éloquence :

Maèth, prononcé *Maèz*, *Maès*, par les Gaulois d'Italie; pluriel *maéthion* : *chérir*; *nourrir*; *élever*.

Tad maèth, père nourricier; *mam faèth*, ou *vaèth*, mère nourricière...

— Mais, c'est là notre *Maèth-èn-as*, déjà.

— Cher Horace, *Maèsénas* va t'apparaître, après deux millénaires, dans toute sa splendeur, qui fait de lui, dans la suite des siècles, le symbole du Père Nourricier, du noble protecteur des Poètes, des Belles Lettres, des Beaux Arts.

Tu connais, le lecteur connaît, le pouvoir de la racine *èn* :

Source de vie, âme, esprit, déité, noble, noblesse...

— Hé quoi, cher Horatio, tu pleures, à présent, toutes tes larmes ?

— O Tullî, je ne m'en cache point; et puissent ces pléiades de jeunes talents qui languissent, dans le monde, sous le dur règne du Mufle abject, n'en verser jamais que d'aussi douces.

— Voici donc, cher et bon poète, ton *Mécèn-as*, aux deux tiers de sa résurrection, en *Père Nourricier de Haute Noblesse*, *Rejeton Bienfaisant*, *Munificent de Haute Lignée*.

— *Aès*, ami Gaulois, je reconnais aussi cette origine, qui fait partie de mon propre nom : *bouclier*, *défense*.

Et je comprends maintenant l'ensemble du nom de notre magnifique, magnanime PROTECTEUR :

Maèth, *Maèz*, *èn*, *aès*, et *as*, comme dans mon nom, c'est donc sans équivoque : LE MUNIFICENT TRES NOBLE PROTECTEUR, et tu disais bien que ce nom signifie, à *lui seul*, tout ce que disent mes deux vers reconnaissants :

EN, répond à « souche très noble », « royale » ;
atavis édité régibus ;

AS, répond à *praesidium*, mon *bouclier*, mon *égide*, mon PROTECTEUR :

Mécène, rejeton d'une souche de rois,
Ce que j'ai fait, ce que je suis, je te le dois !

Mécène et *Pollion*, Gaulois de haute naissance, conseillers intimes d'Auguste, ont plus fait pour la gloire de son règne et du nom Romain, en lui présentant Virgile et Horace, que tous ses autres grands serviteurs ensemble.

Incrédules incrustés de latinerie, j'ai gardé pour vous boucher le dernier coin de votre intellect qui n'est pas tout à fait obturé, un délicieux petit bonbon, un gâteau de miel que m'a réservé pour moi-même le généreux Mécène ; et c'est son nom ECRIT TEL QUEL, dans le gallois, *gauois* cimbrique, en Galles, l'un des noms les plus gentils de notre langue celtique, si fertile en termes de tendresse familiale ; le voici, dans l'usage quotidien, toujours, vingt siècles après :

Maèth-èn, — *Mécène*, à la française, — la *maman* gâteau, qui gâte ses enfants, et en fait des *spoilt children*, en bon anglais ; des enfants gâtés.

Il est évident que ce terme s'applique tout aussi bien, étymologiquement parlant au « papa gâteau », comme au « grand papa », le « tad-cu », et la mère-grand, « mam gu ! »

Et c'est bien là notre Mécène, *bon comme le bon pain*.

Patronyme britannique actuel de haute noblesse : *Methuen*.

POLLION, lui aussi, n'a-t-il pas le droit de revivre de par tes étymologies évocatrices ?

Que signifie son patronyme ?

— *Paul, Pol*, en gaulois, un *pôle*, un *soutien*, une *colonne*, et de là est issu le verbe *poll-éré*, pour *poll-iré*, *puissant-allier*, *être puissant*.

Pole, en anglais, *poteau*, *pôle*; *pol* en allemand.

Des deux Gémeaux, *Castor* et *Pollux*, celui-ci est le plus brillant, de *poll-luch*, puissante lumière, *Pollux* en latin.

De *pol*, sont venus au français *pousser*, *pouce*.

Le patronyme *Paulus*, PAUL, ne signifie pas « petit », mais « fort », « grand ».

— Et *avus* ? Et *atavus* ?

C'est encore du *gaulois*, sais-tu bien, notre *Horatio* ?

Le superlatif *af, av*, fait *av-us*, *très grand-le*.

Et *a-ta-av-us* est un hyper-superlatif :

A-ta-av-us, *a-t'av-us*, *atavus*, soit :

Très-grand-très.

Les Francs-Picards appellent *tayon* l'aïeul, père du grand-père.

Et le père du « *ta-y-on* » est leur « *ra-ta-y-ôn* » : pour *Tataillon*.

L'allemand *alt*, vieux et la latin *altus*, grand, ont aussi le sens de *vieux*.

APOLLON s'est écrit de façons diverses; l'une fait de lui le *Dieu des Archers*, dont les traits, les *rayons* frappent d'un monde à l'autre.

Sous sa forme classique, *A-poll-ôn* signifie le *Très-puissant-idéalement beau*; et c'est bien lui.

Et, de toute manière, *Apollon* porte un nom *gaulois*.

Si nos savants linguistes consentaient à comprendre que les noms des hommes et des sites sont du

gaulois parlé, ils commenceraient par tâcher de pénétrer le sens de leur propre patronyme, qui leur réserverait parfois d'agréables surprises.

Tel eût été le cas du savant M. *Dottin*; car son nom était prédestiné; celui d'un « celtiste moderne » émérite, incontesté :

Doèth, wise, sage, prudent, éloquent, nous dit Owen Pughe;

Doèthaour, — *doètha-our*, — *docteur*; pluriel *doèthorion*;

Doèth-dèr, sagesse, science;

Doèthi, faire preuve de sagacité, de sagesse, d'éloquence;

Doèthus, de sage, nature;

Doèth-our, un savant; un sage;

Doèthyn, — de *doèth-dyn*, — un « savant professeur », forme le nom exact de M. *Dottin*, avec *t* redoublé : *DOTTIN*.

Si ce *docte* Doyen de la Faculté des Lettres de Rennes, aussi bon latiniste que celtisant, avait connu le sens de son patronyme, il serait allé tout droit à l'étymologie du verbe latin *docéré*, enseigner; *doèth-iré*, *sage-allé*, *aller-enseignant*, que nos plus savants auteurs *cherchent encore vainement*.

DOHET. — Le patronyme formé directement par *Doèth* survit encore vigoureusement à l'autre extrémité de la France, dans les Ardennes, où fleurit une famille DOHET, dont la graphie diffère à peine du gallois *Doèth*.

Le *Gondioc* des Bourguignons se retrouve vivace chez nos *Arvernes*, comme chez les Bretons et les *Gônes* de la Guille, comme à *Gonesse* :

GAUNICHE, de *gô-ôn-ic*, *gônic*, *agriculteur*, est un autre patronyme *témoin* de l'origine gauloise de nos noms de famille, *dans la France entière*.

TURQUIN. — Dans les *Ardennes* encore, pays des sangliers, n'ai-je pas trouvé un patronyme d'un

celtisme indubitable : TURQUIN, qui signifie le *Grand mâle*, de *Ta*, grand; *our*, *ur*, *vir*, *viril*, d'où le *taureau*; et *quin*, *chef premier*, — le plus viril, le plus mâle, qui s'applique au *sanglier*, au *bélier*, et au *vir grégis ipsé caper*. Le gallois possède le mot *tourch* tel quel, sanglier domestique.

Terminons par un nom toujours étudié, et resté toujours mystérieux : *Napoléon*.

NAPOLEON est issu des mêmes racines *gauloises* que POLLION et APOLLON.

Les chercheurs, perdus dans le maquis de leur latinerie ne pouvaient, en vertu du postulat qui fait Latins les Italiens, s'imaginer qu'il fallût trouver dans le *gaulois* l'étymologie de *Napoléon*, né en *Corse* de parents venus d'*Italie*, du cœur de la *Gaule Cisalpine*.

Ils ne pouvaient voir que la *Corse* est un pays éminemment celtique, de langue celtique comme le latin, l'italien et les autres langues *gallo-romanes*, dont je ne sépare point l'*anglais*, qui est une mine celtique.

Autrement, voici comme ils auraient scindé le nom du grand homme, à l'action UNIVERSELLE, IMPERATIVE :

Ny, *a*, *pollion*, l'y de *ny* s'élidant pour donner *N'apollion*, *Napolion*, graphie correcte, à côté de *Napoléon*.

NY, dans le gallois, UNIVERSEL; préfixé au mot, au nom, implique *augmentation*, *certitude*, *amplification*, *universalité*.

Et donc, le nom de *Napoléon*, *Napolion*, ne décrit-il point celui qui l'a porté au zénith des gloires de la France, de la vieille Gaule ?

Que le lecteur se souvienne de cet autre génie universel, *Léonard* de Vinci; *Lionardo* da Vinci, qui explique la graphie de *Napolion*. *Lion-ard*,

Léon-ard, sont des superlatifs gaulois de *Léon*, *Lion*.
Et ce *lion* est *gaulois*.

— Mais, cher patron, *Napoléon* est le nom de baptême donné par *Bonaparte*, le père, au futur conquérant et législateur ?

— Eh bien, ce prénom était un signe de prédestination.

Mais, *Bona-parte*, le patronyme, en était un autre.

Sans le *gaulois*, plus de *bonus*, *bona*, *bonum*... que les latinistes tirent, depuis les temps immémoriaux jusqu'à nos jours, du latin primitif *duénos*, *duonus*.

La racine de *bon-us*, latin, est *bon*, gallois, *gaulois* cimbrique, *tronc*, *base*, *culée*; et, en effet, *bonus* en latin comme *bon* en français implique non seulement *bonté*, mais *solidité*, *bravoure*.

Bon a donné *bone*, à l'anglais, l'*os*, le *soutien* du corps, déformé en *bèin*, *os*, *jambe*, en allemand.

L'adjectif celtique *bonéddic*, éclaire le substantif :

« Qui a un *tronc*, une *origine*; *noble*; *gentilhomme*; de *bonne*, de *noble famille* ». Les dérivés en sont nombreux.

Le *latin primitif* est d'autant plus *gaulois* qu'il est plus *primitif*.

Les deux formes mises en avant ont de tout autres racines : *dy-èn*, (*do-èn*), *très noble*; et *dy-ôn* (*do-ôn*), *idéalement supérieur*.

La même confusion s'est établie entre *duèllum*, *duel*, et *bellum*, *guerre*. *Bellum* ne vient aucunement de *duèllum*, mais de *Bel*, le *Mars* des *Gaulois*; *BELLONE* était la déesse de la guerre.

Du-èl-lum, pour *du-èl-lon* est un *jeu à deux*.

Plus les latinistes veulent éviter le *gaulois*, plus ils s'y enferment.

La seconde partie de *Bona-parte*, *part*, a été étudiée déjà. *Bona-parte* signifie *Bonne-part*, de *bonne naissance*.

Sans le *gaulois*, plus d'*enfantement*.

Plus de BONAPARTE; plus de NAPOLEON.

Plus de bonus, bona, bonum...

Plus de MAURRAS, plus de DAUDET !

Le premier de ces distingués écrivains a fini, ces temps derniers, par se rendre à l'évidence :

« *Il n'y a pas, écrivit-il, de nations latines; c'est l'esprit latin qu'il faudrait dire* ».

Il me souvient d'avoir, excédé par cette vague de latinerie, par cette engeance des Latins-la-teigne, envoyé à M. Maurras un travail établissant que non seulement il n'y a pas de « races latines », de « nations latines », mais qu'il n'a jamais existé de *Latins de race*, la moindre trace d'une *race latine* quelconque.

Notre éminent confrère, Empereur des Martigues, grâce à qui cette charmante petite ville et station de pêche (*Mar-ti-ic, petite mer*, pendant du *Morbihan, mer petite*), prend une terrible revanche sur Marseille et les Marseillais, blagueurs imprudents des Martigaux, voulut bien trouver ma démonstration « ingénieuse » ; mais il prit des années de réflexion avant d'en propager la moitié. Cela s'appelle couper la queue de son chien en deux fois, afin de faire moins souffrir pauvre Kiki...

Eh bien, non ! Il ne faut pas dire non plus « *l'esprit latin* » ; car s'il n'y a pas de *Latins*, pas de « nations latines », il n'y a pas d'*esprit latin* ?

Quelle misère universitaire, qui aiguille les meilleurs esprits, et les plus lucides, les plus intuitifs, sur des voies de garage où ils s'encroûtent, de cuis-
tre en cuis-
tre, des siècles durant.

La langue que nous appelons *latine* n'était certes pas *latine* ; elle était *romaine* ; langue religieuse, juridique, administrative.

Les habitants du *Latium* parlaient déjà ce qui est devenu l'*italien*, issu des *mêmes racines gauloises*,

mais charpenté différemment, comme les autres langues que je dénomme *gallo-romanes*.

Les dévots, — car il a ses dévots, — de M. Charles Maurras sont bien embarrassés de l'étymologie de son patronyme, car on ne peut décemment la tirer des Teurs, ni des Maures; et le *latin-la-teigne* donne sa langue aux chats.

Nous allons donc recourir à cette fée extra-lucide, la langue *gauloise*; et nous pouvons, sans chercher, trouver la solution la plus élégante, la plus frappante de *vérité héréditaire, prédestinée*, en prenant MAUR, grande, et GRAS, crase de *guraès, gouraès, force, valeur*, de la racine *gur, gour*, VIR, avec chute du G en composition. Mais ceci oblige à un léger travail mental, et je vais faire part à nos lecteurs d'une véritable trouvaille, — de l'étymologie toute faite.

Dans le lexique *cornique*, gallois, *gaulois* cimbrique de la *Corne de Galles*, *Corn-Wall* britannique, on tombe sur cette phrase textuelle :

Dên apèrt, ha MAUR (y) RAS, soit :

Un HOMME, certes, et GRANDE (sa) VALEUR.

Gratia, grâce, de la langue religieuse, a cette origine; une *grâce* est une *force*, une *vertu*.

Le patronyme Maurras ne signifie rien de rien en latin, ni, ultime horreur, ni en Boche...

DAUDET est fait de DAUD, *don*, et ETH, *choisi*; à moins que, — nous sommes en Provence, — ce ne soit le vieux patronyme *Déodat, Dieu-donné*, ce qui n'en serait pas plus mal.

Ceci correspond à *Théo-dore, Théo-doric*, que brudèr Boche camoufle instantanément en *Diedrick*.

Réussirai-je à guérir mes compatriotes, du Nord au Midi, de leur *latin-la-teigne*; ou finirai-je par l'attraper, moi aussi?

Car cette teigne-là est incrustée dans le cuir che-

velu depuis si longtemps qu'il faudra probablement arracher la tête avec...

Et il faut s'en méfier comme du mal pédiculaire dont mourut Sylla, le héros de M. Daudet, *plèn de péo*.

La France ne peut retrouver son unité que dans le *Celtisme*.

Ceci nous amène à dire un mot

AUX ITALIENS

Les Italiens, ne peuvent, eux non plus, assurer leur *unité nationale, ethnique, que dans le celtisme*.

De même que la Gaule n'a pas été altérée par le retour des Francs, des Bourguignons et l'arrivée des Wisi-Goths, tous Gaulois, en Gaule, mais au contraire, renforcée dans sa pureté *gauloise*, l'Italie a trouvé un nouvel apport de *celticité* dans l'arrivée des LOMBARDS sur son territoire.

Les LOMBARDS, les LONGOBARDI de Tacite, que l'on prend pour des *Germanins*, étaient des GAULOIS authentiques.

On écrit aussi LOMBARDI, de LON, *gai*, et BARDI, les *Bardes*.

L'N devient un M devant le B de *Bardi* : *Lombardi*.

Le *barde* était le poète, le maître, le professeur; le *lom-bard* était le *Maître du Gay Sçavoir*.

L'insertion de GAU, ou GO, dans le nom des *Lombards* montre d'un trait indélébile l'origine GAULOISE de ce peuple installé en Germanie : *Lon-go-bard* est le *barde gaulois du gay sçavoir*.

Le *druide*, *druida*, était le prêtre, l'ingénieur, le savant;

Le *barde* était le professeur du Gau;

L'*ovate* était l'aspirant, le sous-diacre;

Le *brocantor*, *bro-can-t-or*, était le *garde*, l'*appa-*

riteur et aussi le rétameur, le rempailleur, le rémouleur du Gau, chargé d'annoncer, de sa plus belle voix, les avis, les nouvelles du pays; ce pourquoi les gais compères le baptisaient *chanteur-du-bro*.

Le *Go-bret* était le *Juge du Bro*, — juge de paix, juge des flagrants délits, — sous l'autorité du *Grand Juge*, le *Ver-Go-Bret*.

Nos bons historiens et sagaces philologues tirent *Longobard* soit de leur supposée *grande barbe*, soit de leur hypothétique *grande pique*...

Bardi, Barbi ? Voilà sur quels enfantillages repose l'histoire des Lombards, maîtres à une certaine époque de la presque totalité de l'Italie.

Tacite fait des *Longobards* une description inoubliable, d'une frappante vérité; un éloge comparable à celui qu'il cisela des Chauques, devenus des Francs :

« ... *Par contre, la noblesse des Longobards est mise en relief par leur nombre restreint.*

« *Entourés de peuples fort nombreux et très vaillants, ce n'est point en suppliants qu'ils obtiennent la paix; c'est dans les combats et les dangers qu'ils assurent leur sécurité* ».

Les rois Lombards, fixés en Italie, distribuèrent des *fiefs* ou *aleus* à leurs chefs de guerre, en qualité de *masnadièri*.

Le *masnadier* des Lombards n'était ni plus ni moins que le *manadier*, *masnadier* de notre Provence; et si ce titre, cet emploi, se pouvait expliquer par le *germanique*, il y a belle lurette que les savantasses d'outre-Rhin, et d'ailleurs, nous en auraient servi un camouflage soigné.

Or bien, l'étymologie gauloise va nous tirer d'embarras :

Mas est là pour *mac'h*, *garde*, *sécurité*, mot déjà étudié dans *ambactus*;

Nadd signifie *complet*, *total*.

Le *mac'h-nadd-y-ër*, *masnadier*, seigneur d'une *mac'h-nad*, d'une *manade*, en avait la *garde*, la responsabilité *totale*. La *manade* des Lombards était un domaine *confié*, à certaines conditions de vassalité et de métayage.

Les Italiens vécurent trois cents ans sous ce régime qui alla s'effritant, jusqu'au moment où le grand Empereur Franc, Charlemagne, évinça Didier, dernier roi des Lombards, et remplaça ses *masnadièri* par des chefs *Francs*, — de sang tout aussi *gaulois*.

« *Ote-toi de là que je m'y mette...* »

Notre Charles Martel, lui, confisqua les innombrables domaines ecclésiastiques, qu'il distribua à ses féaux, avec ordre — *l'Ordre de la Genette*, — de faire beaucoup de petits Francs.

Les Lombards ont contribué puissamment à la prospérité, à la gloire de l'Italie.

L'Italie est donc restée purement gauloise, et ceci nous amène à mettre les étourdis de notre France en garde contre les *mètèques*.

Certains *mètèques* se prévalent, en France, de la confusion séculaire dont nous avons fait justice, maquillant la Nation Française en un mélange de Latins, de Gaulois, de Germains, ceux-ci Francs, Bourguignons, Wisi-Goths, dans un but que nos concitoyens n'aperçoivent pas, et qui est de nous dire, finalement :

« *Mètèques*, nous ? Et vous donc ? Nous constituons, en France, des éléments nouveaux, qui se superposent à ceux dont vous êtes formés; et nous sommes à notre place, en France, au même titre que vous-mêmes ».

Que les Français avertis, et avant tous, les Fustelliens y réfléchissent; ils jouent la partie contre la France.

Nos démonstrations auront-elles pour résultat de

faire rentrer en eux-mêmes certains Italiens, et non des moindres, qui se prennent sérieusement pour la race supérieure, la race élue, — ce qui, avec les Juifs et les Boches, en fait trois, — et nous présentent comme échantillons de leur supériorité :

Virgile, Gaulois incontesté;

Dante, dont le nom véritable, Durand, Durante, prouve la descendance gauloise, française;

Napoléon Bonaparte, de nom et de prénom gaulois évidents;

Michel Ange, de son patronyme *Bouonarrotti*, qui ne se peut expliquer par l'*italien*, qui ne s'explique que par le *gaulois*, *Bona, ar, od, ti* : *Bonne, notable, excellente, brillante maison.*

Guido, du même pays d'Arezzo, précédant Michel Ange de plusieurs siècles, porte un nom *gaulois* qui signifie, nous l'avons démontré, à propos de la famille de Guise : *Le Sage, Le Guide.*

Et, d'abord, *Caïus Jules César*, au nom et aux prénoms *gaulois* indélébiles.

Les Italiens ont assez de gloires de bon aloi, dans tous les domaines, pour justifier leur *orgueil national*, sans le rabaisser par une puérile *vanité*, et surtout par des comparaisons saugrenues, toutes nouvelles, il faut le dire, au détriment de la France fraternelle.

Ne voit-on pas de jeunes exaltés, et même des barbons, qui n'ont avec l'Histoire de l'*origine commune italo-celtique* aucune espèce de contact, proclamer triomphalement la dégénérescence, la déchéance de la race française, sa faible natalité, sa disparition prochaine devant l'ascension vertigineuse de l'Italie ?

Triste jour pour le Monde, et pour l'Italie tout d'abord, que celui de la disparition de la France !

Car, si l'on peut dire avec raison, en linguistique : « ôtez le *gaulois*, il n'y a rien », il n'est pas un

esprit averti, sensé, qui ne soit prêt à répéter, de nos jours plus que jamais :

« *Otez la FRANCE, il n'y a RIEN* ».

Il est préférable de ne pas l'espérer, et surtout, SURTOUT, de ne pas s'y frotter.

A l'adresse de ces Italiens aussi peu avertis de la situation du monde extérieur que les Boches rêvant d'une France émasculée, désormais stérile, il nous suffit de prononcer un seul mot : CANADA !

Le CANADA ! Colbert, le grand ministre que le Cardinal Mazarin, ce grand Italien, donna à Louis XIV, envoya au Canada, il y a deux cents ans TRENTE MILLE FRANÇAIS.

Ces 30.000 sont devenus environ 3.000.000, sans compter un autre million qui a débordé sur la frontière des Etats-Unis.

Ce prodigieux développement d'un rejeton de la souche française, fait l'admiration des Britanniques et des Américains, qui voient dans cette population française si vigoureuse, si travailleuse, si ordonnée, le plus beau fleuron de la Couronne du Royaume-Uni, et probablement son élément le plus loyal.

Nos frères du CANADA vénèrent un drapeau : c'est, nous dit un poète des rives du Saint-Laurent, C'EST LE DRAPEAU DE L'ANGLETERRE...

Mais il est un autre drapeau, LE DRAPEAU DE LA FRANCE; et celui-là, continue le bon poète, mais celui-là,

MAIS CELUI-LA, ME DIT MON PÈRE,
IL FAUT L'ADORER A GENOUX !

Nos enfants, les voilà ! Quelle autre nation peut leur comparer les siens ?

La France, en luttes incessantes depuis toujours, sur toutes les mers et tous les continents n'a pu suivre le mouvement merveilleux de sa fille du Canada; mais que des hommes sages prennent en mains ses destinées et la vieille et bonne souche

gauloise produira des rejetons vigoureux et innombrables.

La France est assoupie, dans l'attente, dans la promesse d'un magnifique renouveau, qui étonnera le monde, habitué, cependant, à ces résurrections d'un peuple que l'on croyait à jamais abattu; et qui, soudain, — debout ! les morts ! — fait front et cueille d'impérissables lauriers là où l'ennemi creusait déjà son tombeau.

Les Italiens se créent des droits imaginaires sur la Corse.

LA CORSE ! Les Italiens n'en connaissent même pas le nom, pas plus qu'ils ne comprennent celui de l'ITALIE.

Les plus graves philologues nous expliquent, depuis des siècles, que l'*Italie* s'est ainsi nommée de ce qu'elle nourrit *beaucoup de... veaux* ; racine : *vitellus*, « petit veau ». De là, *Vitallia, Italia...*

Ceci prouve qu'il y a beaucoup plus de « veaux » qu'on ne croirait en Italie, les veaux à deux pattes, les « veaux de philologie » y venant renforcer le cheptel bovin de nos fortunés voisins.

O fortunatos nimium sua si bona norint !

L'ITALIE, I-TA-LY, est tout celtiquement, gauloisement, tout bonnement LE-GRAND-RIVAGE, et les Anglais l'écrivent correctement *Italy*.

Par opposition, nous avons créé le nom d'*A-ti-cè* (par c dur, permutation de gè, par g dur) l'ATTIQUE; *la-petite-terre*.

Et de la *terre de rochers*, *Graig-gaïa, Graic-gaïa*, nous avons créé le nom de la Grèce, *Graic-aïa*, par chute du g en composition, — *Graic-ia, Graecia*, finalement.

Nous voici loin du nommé Grécus, qui aurait donné son nom à la Grèce, comme *Latinus* au *Latium* et aux *Latins*, comme *Romulus* à Rome, comme

Aventinus à l'*Aventin*... etc., etc., etc., accumulation de fadaïses.

LA CORSE ! Je fais cadeau d'un délicieux *broccio* au champagne, ou au vin de Cervione, à chacun des 40 millions d'Italiens qui revendiquent la CORSE si UN SEUL d'entre eux me dit le sens de CYRNOS, le véritable nom de la Corse, perspicace mortel qui ne comprendra son propre nom d'*Italien* que s'il l'apprend de ce qui précède.

Depuis des siècles, on cherche, on cherche :

CYRNOS ? Ce doit être du grec, puisque ça finit en « *os* »...

Hélas, non ! CYRNOS est le pluriel admiratif de CORN, racine du latin *cornu*, — corne; en *gaulois*, bien entendu; CORN, pluriel CYRN, OS, de beauté.

La Corse a été ainsi nommée CYRNOS en raison de ses CAPS, dont le CAP CORSE est le plus frappant, et le nom signifie littéralement CAPS de BEAUTÉ, dont l'« ILE DE BEAUTÉ » est une traduction de la forme ancestrale, profondément gravée dans l'âme des CORSES.

CYRNOS répond à la description de l'île ; CORSE dépeint le caractère des HABITANTS, — toujours en *gaulois* :

GORZ, CORZ, CORS, grave, ardent, impétueux; *Gorzèn*, impulsif;

GORZIC, CORSIC, *irrité à l'extrême; très irritable*; et si ce n'est pas bien là mon CORSICO, d'après nature, pris sur le vif, on voit bien que vous n'avez point passé par les épreuves de Sénèque, exilé quelque temps chez les Corses, et qui ne décollera jamais des nazardes qu'il en supporta; il les traita carrément de « *birbanti* », — quand il fut parti; sinon...

La France, dit-on, n'a point d'épopée nationale écrite par ses poètes, et c'est à Torquato Tasso que nous devons la *Gérusalemme Libérata*, notre Jérusalem.

salem délivrée, comme à un auteur de l'Allemagne du Sud nos *Nibélungèn*.

Hé mais, comme on reconnaît là le mal national de nos Français, toujours enclins à se dénigrer eux-mêmes, comme si leurs envieux n'y suffisaient pas !

Le Prince Lucien BONAPARTE n'aurait-il pas chanté la *Cyrnéïde* ?

Et *Charlemagne* ?

Ces deux poèmes, à la gloire de Charles Martel et du grand Empereur des Francs sont de toute beauté.

Ecrits en vers de huit pieds, comme l'œuvre de Dante, ils ne revêtent point, il est vrai, la majesté que confère le vers héroïque, mais quel mouvement ! quelle fougue !

Comment ne se trouve-t-il point quelque Mécène, — François Coty n'y a sûrement pas pensé, — pour rééditer ces œuvres admirables, à la gloire de la Corse et de la France, sa mère ?

Lucien n'a-t-il point aussi édité, à Naples, une plaque démontrant la *celticité de la Corse*, ouvrage aujourd'hui introuvable, mais qui doit être quelque part à Naples, dans les bibliothèques publiques ou privées ?

Oui, chers amis d'Italie, vous devez comprendre, si vous voulez la Corse, qu'il faudra en découdre d'abord ; et puis qu'il n'est pas bon de refaire l'expérience de Gênes, embarrassée de la Corse comme une poule d'un cure-dents... et la refilant à sa mère-patrie, la France, dans le giron de laquelle elle s'est retrouvée heureuse, après les dures épreuves d'une longue absence, et lui rendant aussitôt son affection en incomparable gloire.

L'Italie n'a pas plus de droits sur la Corse que la France sur la Sardaigne, la Sicile et l'ancien Royaume de Naples, ou sur le Piémont. Mais, s'il fallait remuer les cendres du passé encore toutes

brûlantes, il n'est pas dit que nos droits ne l'emporteraient pas...

Cependant, qu'en ferions-nous ? L'Italie est heureuse telle qu'elle est, sous un Chef avisé, sous un Roi très bon, très sage, et, si nous avons travaillé à l'unité de l'Italie, à sa libération, ce n'est point pour regretter notre fraternelle intervention, et défaire ce que nous avons accompli.

Que l'Italie soit donc en paix avec elle-même d'abord, et avec ses voisins, sous le sceptre de la dynastie de Savoie, dont le nom, SABAUDIA, signifie précisément la VIE HEUREUSE :

SA, bonne; BOD, vie; IA, terre : PAYS DE LA VIE HEUREUSE.

Victor Emmanuel III, le premier archéologue de son royaume, ne m'en voudra pas d'avoir ainsi tiré de la ténèbre séculaire l'horoscope historique de son illustre maison.

MUNDUS - LE MONDE

LE TAPE-CUL - LE CISIUM - LE CARPENTUM

QUERCUS - LE CHÊNE

BALTEUS - LE BAUDRIER

Je suis obligé de me borner, chers amis, sinon, je vous aurais donné les étymologies des arbres, des armes, de l'équipement, des engins de siège, de tous les arbres, de tous les chars « romains », — dont aucun n'est *romain*.

— Donne-nous au moins quelques raretés de chaque catégorie, et, plus tard, peut-être, nous diras-tu le reste ?

— Cher Horatio, prenons donc un char, ou deux, ou trois; la *carpentum*, la *carruca* et le *tape-cul*, à joindre à notre *èsséda* et à la *rhéda*, déjà étudiées.

Le *cisium*, qu'il faut écrire *cisiom*, est le pluriel de *cis*, en gallois *cision*, le coup frappé, au jeu de

la « main chaude », — chaude, et pour cause, — sur la main du patient, appliquée au bas des reins, tandis qu'on lui tient la tête cachée sur les genoux du plus malin. Il s'agit, pour le gamin, ou la gamine en exercice, d'attraper au plus vite un remplaçant, dont, à son tour, il ou elle tiendra la tête solidement.

D'aucuns tirent *cisium* d'un gallique *cis*, *panier*, qui fait *cist*, buffet, panier, cassette en gallois; *cest*, corbeille, en breton, d'ou *cestus*, latin, et *cistos*, grec; et la racine serait tout à fait plausible si la finale s'y prêtait.

— Pas étonnant, cher ami, que vos pittoresques rustiques aient qualifié ce véhicule de *tape-cul*, et que nos puissantes matrones n'aient point voulu y risquer la majesté du leur. Elles ne prenaient que le *carpentum* ou la *carruca*.

— La *carruca*, de *car* et de *ruc*, *couvert*, — d'où *ruche*, *Ruc*, *Ruch*, — était simplement notre antique *basterne*, char de voyage, *carruca dormitoria*, dans laquelle on vivait comme chez soi.

Le *carpentum* était le char *surélevé*, le *grand char*, de *car* et de *maint*, grand, *m* permuté en *p* : *car-paint-um*.

Car-ban, char *élevé*; *car-bant*, char *très élevé*, *surélevé*, de l'autre racine, *ban*, déjà connue.

Tous ces chars sont *gaulois*.

Prenons le *chêne*, le roi des forêts, parmi les arbres, en latin *quercus* : de *cèr*, — par *c dur*, — *rude*, *dur*; et *cuz*, *écorce recouvrement* : c'est l'arbre à la *rugueuse écorce*; probablement, à l'origine, le *chêne-liège*.

Nos étymologistes tirent le *chêne* de *quercus*, car ne faut-il pas que le français sorte du latin, par les branches, ou par les racines ?

Notre *chêne* est, beaucoup plus clairement, le « *vieux* » : *hèn*, *sèn*, *shèn*, prononcé CHÊNE, l'arbre

druidique, qui vit, selon la tradition, 2.000 ans debout et 2.000 ans couché.

— Cher Druida, il nous reste le *baltéus*, le *baudrier* ?

— Je vais t'en confectionner, cher Horace, un très beau, dont tout militaire sera glorieux.

— Je sais déjà *bal*, épée, à propos de celle des *Nibelongs*; mais le *téus*, je ne le trouve pas.

— C'est que le *téus* est une déformation de *tudd*, prononcé *tuz*, *tus*, signifiant l'*enveloppe*, le *fourreau*, continué par le *ceinturon*; et c'est au *ceinturon* et au *baudrier*, qu'est resté le nom.

C'est *bal-tus* qu'il faudrait dire et écrire.

Ne sachant que conclure, nos grands latinistes attribuent le *baltéus* à l'*étrusque*...

— Heureux Etrusques ! S'il n'y avait plus d'« Etrusques », que deviendraient nos latinistes dans l'embarras ?

Et tu es en train de montrer que l'*étrusque* est du... *gaulois*, puisque tu expliques *par le gaulois* tout ce que nos savants ont attribué à l'*étrusque*, avec « signification inconnue ».

— Il est plutôt raide, cher Horatio, de s'être pris des siècles durant, pour ce que nous ne sommes point.

— L'essentiel, ô Tullî, est de finir par être ce que nous fûmes, sans nous en douter.

— Et qui n'est pas moins glorieux, certes. Qu'en dis-tu, Varron ?

— Qu'il faut se faire une raison, et surtout ne pas se mentir à soi-même.

De quelque côté que je me retourne, je n'ai d'autre alternative que *la clarté celtique, gauloise*, ou la plus épaisse ténèbre.

S'il est un verbe que nous, Romains, devrions *comprendre*, c'est le verbe... *comprendre*, et ses

nombreux dérivés, *prendre, appréhender, apprendre* et vingt autres.

Je vois que nos latinistes les plus sagaces sont encore dans le noir avec ce verbe essentiel. Les uns le tirent sans barguiner du « germanique » *hand*, main. Les autres suggèrent timidement des racines variées qui n'ont aucun rapport avec le *sens*, ni avec la *forme* du mot.

— Et toi, cher Varron, qu'en dis-tu ?

— Je dis, ô notre bon poète, que nous sommes en plein dans la purée philologique la plus épaisse, si notre ami, le vieux Gaulois, ne nous en dépêtre pas.

— Je vais donc faire, illustre ami Varron, justice à la fois de deux sottises, une de bocherie, l'autre de latinerie.

Han-dan, gaulois de Galles, est *ce qui attire*; racine de l'allemand *hand*, de l'anglais *hand*, du gothique *handus*, ceci pour *hand-yr, hand-ur*, main-la.

HAN est ce qui se *déploie, se détend*; DAN est ce qui *attire*; HAN-DAN est donc la description fidèle de la *main*, en gaulois.

Han-dan, nous dit le lexique gallois, *ce qui attire*;

Dan, un *charme*, un *bel objet* qui *attire les sens*; ceci au figuré;

Dan-don, *tâter, palper*.

A la contre-épreuve, la « *mutter-sprache* » est muette.

Ceci n'empêche pas nos excellents « Nordiques », avec les Hollandais, les Islandais, et jusqu'aux Anglais d'avaler le postulat « germanique », et de croire, en regardant leurs mains, en devoir le nom à la *mutter-sprache*, alors que, sans le gaulois, ils n'auraient ni *mains*, ni, nous l'avons vu, *pieds*, ni *pattes*...

A dire vrai, les plus récents étymologistes ont renoncé à la racine « germanique » *hand*; ils n'en

ont point aperçu les radicales *gauloises* et leur signification.

Pré-hènd-éré, pour *iré*, signifie *saisir avec la main l'objet prés-ent*, — *aller-saisissant*.

Prènd-éré, pour *prènd-iré*, en est une crase.

— N'est-ce point FORMIDABLE, chers amis ?

— *Formidable*, cher Horatio, je saisis ce terme au vol.

Une *formido*, en latin, est une *corde garnie de plumes d'oiseaux multicolores pour effrayer le gibier*.

De *formido* sont issus verbe et adjectifs, dont *formidable* est le plus... épouvantable, un de ces mots qui font dire aux esprits superficiels, aussi bien qu'à l'illustre d'Arbois que *le français vient du latin*, et même à Renan que *le français est du latin parlé*.

Mais, ô jeunes et vieux capitulars ! Où donc se trouve, dans le *latin*, l'origine, la *racine* de *formido* ?

Allons, cher Horatio, en avant !

— Merci, cher vieux Gaulois, de ce plaisir.

J'ai trouvé, dans ton *gallois*, toute la famille de ce mot, dans MID, *clairière, enclos, champ-clos, lice de tournois*; MIDIAD, *renfermer dans un tel enclos*; et nous voyons ici que le but de la *formido* n'était point seulement d'effrayer le gibier, comme le Priape des petits pois, mais de les *rabattre dans la clairière*, où ils tombaient sous les flèches, sous les traits des chasseurs.

Dans une rivière, le MIZI gaulois est le trou d'eau où le poisson se *réfugie* par temps de *gelée*, — *ia*, glace ; — le mot est une crase de MIZ-IA.

FOR, de FOR-MIDO, est le *passage, la trappe*, d'où le latin *forès, foris*, porte; un *passage* était réservé pour faire pénétrer le gibier dans le MID, — le *traquenard*.

Le FORDD, prononcé FORZ, est un passage à gué, un gué.

De là l'anglais *ford*, l'allemand *furt*; grec, *poros*.

Patronyme français : *Forzy*, de *for-ty*, *zy* par permutation : la *Maison du Passeur*.

Et voici encore le mythe « anglo-saxon », où les croyants trouvent *ford* et *fyrð*, ignorant que *fyrð* est simplement le pluriel de *ford*, dans le gallois.

Reste encore *abilis*, finale de *for-mid-abilis*, pour *habilis*, de *hab-éo*, *ayant-je-vais*; *j'ai*.

Le curieux est que nos plus récents chercheurs n'ont pas encore trouvé les origines du verbe *avoir*, *hab-éré*, pour *hab-iré*, « *ayant-aller* », « *aller-ayant* », — *avoir*, qui est cependant d'importance, comme *être* et *aller*.

La racine *hab*, *hap*, de *hab-éo*, est le gaulois de Galles, dont voici le sens actuel : *that comes*, or *passes abruptly* ; *chance* ; *fortune* ; *good fortune* ; soit :

Ce qui arrive, *passe soudain*; *chance*, *fortune*, *bonne fortune*.

Dans une autre forme, l'aspirée *c* remplaçant l'aspirée *h*, nous trouvons la formation du verbe « latin » *cap-io*, *capio* ; *je prends*, *je tiens*, *je séduis*, *j'acquiers*.

Cap-io pour *cap-éo*, *prenant-je vais*.

Hab-éré et *cap-éré* sont un seul et même verbe « latin », confectionné dans toutes les règles par les mêmes racines gauloises, à des époques différentes.

Il est encore une troisième racine, qui est, au fond, la même que la première et la deuxième : *CIP* (par *c* dur), *saisie subite* d'un objet ; *CIP-IAD*, un *rapace*, qui *arrache* violemment; un *bull-dog*; *CIP-IO*, *arracher subitement*.

Ce verbe *CIP-IO* est exactement le verbe « latin » *CAP-IO*; on observera que la mutation de *a* en *i* s'est faite sur le *CAP-IO*, *CAP-EO* ci-dessus exa-

miné; et que cette mutation se refait dans tous les dérivés et composés de CAP-IO : *in-CIP-IO*, je commence; *ré-CIP-IO*, je reçois; *dé-CIP-IO*, je déçois, et tous autres.

De CIP-IO est venu le verbe CHIPER, — permutation de C en C'H.

Les savants auteurs du *Dictionnaire Etymologique Latin* ont soupçonné la parenté, sinon l'identité, d'*hab-éo* et de *cap-io*; et, pour *hab-éo*, ils ont constaté la carence de toutes les langues et indiqué que, seuls, l'*ombrien*, l'*osque* et le *celtique* s'y pourraient rattacher.

Pourquoi s'arrêter en si bon chemin, et ne pas constater, pour la millième fois, que l'*osque* et l'*ombrien* sont des idiomes gaulois, *celtiques*, précurseurs du *latin* ?

Faisons un pas de plus, et observons ces mêmes racines, sous un autre angle, dans l'*anglais* et dans l'*islandais*.

L'*anglais* *keep*, prononcé *cîp*, par c dur, est évidemment notre racine galloise CIP, — c dur; — le sens, en anglais actuel, est *conserver*, *saisir*, *retenir*, *détenir*.

Or, l'*islandais* présente CIPPA, — par c dur, — KIPPA, *saisir*, *tirer*; et les autres langues scandinaves ne possèdent point ce verbe.

Le gallique d'Ecosse en compte trois formes : KEP, KEPP, KEIP; le vieil anglais nous montre *képèn*, et le prétendu « anglo-saxon », *cépan*, *képan*.

Aucun dialecte germanique ne possède le mot.

N'est-il point évident, une fois de plus, que le prétendu « anglo-saxon » est un vieil *anglais*, de souche gauloise, et l'*islandais* une langue gauloise, *celtique* ?

Renouvelons l'expérience avec l'adjectif anglais *happy*, *heureux*, celui à qui *happèn*, tombe inopinément une bonne fortune, — de la racine HAB,

HAP; — SEUL L'ISLANDAIS POSSÈDE CE MOT GAULOIS, *happ*, *hèppinn*, *hèppin*, à côté de l'anglais *happy* et du gaulois, son ancêtre, *hapus*.

HAD, HAP, a donné au français HAPPER; au hollandais *happèn*, voisin de *snappèn*, *happer*; à l'allemand *happen*, saisir, *happer*.

Reste finalement la finale ABILIS de *for-midabilis* :

On peut la tirer du « latin » *habilis*, *hab-ilis*, dont nous venons de restituer la racine au gaulois; mais *hab-ilis* a encore une finale, *ilis*; et *ilis*, *il-is*, montre encore un petit bout de finale, *is*, qu'il s'agit de ne point laisser escamoter par le « coup du suffixe », ressource suprême du bonneteau philologique depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

IL est un ferment procréateur; IS nous est connu comme un superlatif :

FOR-MID-HAB-IL-IS, *for-mid-ab-il-is*, présente donc bien le sens de ce qui crée une frayeur intense, une chose formidable, donné directement, logiquement, dans toutes ses parties, par le gaulois au latin.

Ne manquons pas de donner une seconde origine à HABILE, car celle-ci va me permettre de mettre en vedette ma ménagerie de singes, d'où sont issus les plus célèbres philologues d'outre-Rhin.

AB, du gallois, représente ce qui est actif, habile, adroit, vif, rapide; tous attributs qui ont fait donner ce nom au SINGE, qui nous dégotte indiscutablement sous ces aspects.

AB, IL, IS, *abilis*, constitue une seconde origine en tous points aussi plausible que celle tirée de la racine HAB, HAB, et qui n'a point à perdre son initiale H.

Le nom celtique du SINGE est passé dans toutes les langues du NORD : « anglo-saxon », *apa*; islandais, *api*; suédois, *ape*; danois, *abe*; hollandais,

aap ; allemand, *affé*, anciennement *affo* ; le sanscrit, *kapi* ; le grec, *kêpos* : (*k*)*api*, (*k*)*êpos*.

L'anglais écrit *ape*, et prononce *èpe*, ce qui reproduit les deux formes galloises *ab* et *êpa*.

Où donc, dans tout ceci, la moindre trace de « germanisme » ?

Le gallois *SIM*, *léger*, *voltigeur*, *acrobatique*, a produit le latin *SIM-ius*, *SIM-ia*, *singe*, *guenon*, et lui-même a ajouté à ces aptitudes par son comparatif *ACH* : *SIM-ACH*, *singe*.

Le breton nous ouvre un autre horizon, *SIM* y signifiant *MUET*, ce qui différencie totalement le singe de l'homme, dont il est la caricature.

De là *SIMILIS*, *similaire*, etc., etc...

C'est ainsi que les mots *les plus gaulois* d'origine sont revendiqués tantôt par le latin, tantôt par le germanique, avec lesquels ils n'ont pas la moindre attache, — cependant que les Français, toujours gobeurs, toujours *bonnes poires*, lissent piller imperturbablement l'héritage de leurs glorieux ancêtres.

Les pires inepties font tomber leurs grands hommes en extase, côté latinerie, côté bocherie. Ils tirent *malade* du « latin » *malé aptus*, — deux mots gaulois, du reste, — alors qu'ils ont *mall*, *maladie*, dans le gallois, et *mal*, ce qui est *mal*, dans le breton.

Ils laissent les Boches tirer *mal-èr*, *peintre*, de *mal*, *pustule*, *bouton*, *envie*, — *naévus*, — leurs lunettes n'apercevant point notre *mâl*, *similitude*, *ressemblance* dans le gallois : d'où *mâl-èr*, *portraitiste*, et *mâl-èr-èi*, *peinture*.

Par ainsi, la « science » bochique nous donne, après un *Charlemagne-le-Purotin*, *Michel Ange-le-Pustulard* et *Rubens-le-Boutonneux*...

— Cher vieux Gaulois, il se fait tard,

Et jam summa procul villarum culmina fumant,
Majores-qué cadunt altis dé montibus ombrae...

Et nos indiscretions vont franchir les limites de ton ouvrage; cependant, encore quelques lignes avant de nous retirer...

— Cher Varron, en effet,

Déjà fument les toits dans les villas lointaines,
Et l'ombre des grands monts s'allonge sur les plaines...

Mais dis-nous pourtant ce qui t'intrigue surtout ?

— D'abord le *futur* de notre verbe *ès-sé, être* ; nous avons retrouvé le passé défini, *fui*, dans le celtique ; mais, après être allés de *sum*, je suis, à *fui*, *je fus*, cela nous fait une secousse de passer à *éro*, *je serai* ?

— C'est peut-être que le *passé*, le *présent*, le *futur* ne se ressemblent guère non plus dans la nature....

Mais, *sum* est là pour *èsum*, — *ès-om* — « être-nous », *nous sommes*, le pluriel étant employé pour le singulier, comme l'usage en est resté dans le style noble.

La première personne pluriel est donc *sumus*, pour *ès-om* — *us* ou *os* ; et c'est *som-os* qu'il fallait prononcer à une époque donnée, comme le font les Celtibères, — Espagnols —, de nos jours encore : *somos*, *nous sommes*.

Sumus, pour *ès-om-üs*, ou *ès-om-os*, signifie en réalité *nous-sommes-nous*, *om* et *üs* ou *os* étant le pronom *nous* redoublé.

Et OM est le pronom BRETON, première personne du pluriel, NOUS.

Voici qui rencontre Adolphe Pictet, pressentant que ce qu'on appelle les « finales » ou « suffixes » dans la conjugaison sont des pronoms.

Curieusement, la troisième personne, *ils sont*, *sunt* pour *ès-unt*, se trouve formée par le pronom EUX, bien vivant dans le gallois, *huy*, *huy-int* : *ès-ynt*, dont l'y est une mutation de o.

D'où *ès-ont*, abrégé en *sont*, ainsi prononcé, et

écrit *ès-unt*.

Non moins curieux est l'emploi d'*ynt* en gallois, signifiant, parallèlement à *yd-ynt*, ILS SONT.

Une comparaison complète des conjugaisons et déclinaisons dans les diverses langues posera le problème dans son entier, et pourra mettre sur la voie de solutions complètes. Bornons-nous, ici, à signaler ces deux emplois de pronoms *gaulois* dans la conjugaison du verbe latin, et notons que le *breton* correspond fidèlement au gallois : INT, ils ou elles sont ; *béz-ENT*, qu'ils ou elles soient ; *bèz-INT*, ils seront.

Les pronoms latins NOS, nous, VOS, vous, intriguent les chercheurs, et il y a de quoi, car ils paraissent ne se rattacher à aucune langue humaine.

Voyons donc la liste des pronoms signifiant NOUS dans les diverses langues :

Breton : HON ; NI, NIN, NINI ;

Gallois : NI, NIN, NINI ;

Irlandais : INN, SINN ;

Anglais : US, prononcé EUS ;

Viel anglais, vieux frison : US ;

Islandais, suédois : OSS ;

Danois : OS ;

Hollandais : ONS ;

Gothique : UNS, UNSIS ;

Vieil allemand : UNS, UNSIH, UNSICH ;

Allemand : UNS.

A part la tentation de voir des anagrammes de NOS, puis de NOUS, dans les trois derniers exemples, il paraîtrait impossible de rattacher toutes ces formes au latin, ou simplement de les y comparer.

C'est pourtant chose facile, car nous connaissons ODD, prononcé OZ, OS, « en propre », « singulier », « soi » et NI, nous ; N'OS, NOS, OS étant l'ODD, prononcé OS, « en propre ».

NOS signifie donc NOUS-MEMES.

OS constitue le mot primitif gaulois servant à former le latin NOS.

Les savants, — une légion, — qui se sont évertués à traduire le *Chant des Arvales*, invoquant la protection des divinités favorables sur les travaux rustiques, ne pouvaient point manquer, prenant cet hymne pour du « latin » de faire une première bévue dans la première moitié du premier vers :

Enos Lasès juvaté...

qu'ils ont traduite en prenant *énos* pour la forme primitive du pronom NOS, — nous —, soit, dans ce cas ,

Aidez-nous, Lares !

— Cher vieux Druide, *énos*, ne serait-ce point le pluriel de *èn*, que tu nous expliquas si clairement : *divinité, âme ? esprit ?*

— Tu l'as dit, ô savant Varron.

— Dans ce cas, la traduction du fameux Momm-sen tombe à plat ; et comme *Lasès* est une vieille graphie de *Larès*, dont le sens gaulois est clairement établi, — *paisible, doux, aimable* —, nous voici en présence d'une *traduction gauloise* tout autre :

Esprits favorables, venez à notre aide !

Et maintenant, voudrais-tu continuer notre verbe *èssé* ?

— Sans entrer dans le domaine des conjectures, je puis avancer que la forme du futur s'est ainsi modelée :

Es-éo, être-je-vais, — soit : *je serai* ; et le reste suit :

Es-is : ès-it ; ès-imus ; ès-itis ; ès-unt pour *ès-éunt*.

La Loi des XII Tables témoigne d'*ès-cit* et d'*ès-cunt* pour *ès-it* et *ès-unt*.

La forme en *r* a ensuite prévalu d'autant plus fa-

cilement que *èr*, *pousser*, *grandir*, donc *devenir* grand a aidé à cette transformation connue ; et l'on a eu le latin actuel : *èr-o* pour *èr-éo*, *èr-is*, *èr-it* et ainsi de suite ; *je serai*, *tu seras*, *il sera*, etc...

— Et le futur de *iré*, *aller* ?

Pourquoi n'a-t-on pas écrit *èr-o*, — pour *èr-éo* — *j'irai* ?

Au lieu de *IBO*, qui sort je ne sais d'où ?

— Parce qu'on ne pouvait établir de confusion entre les deux verbes, d'abord ; mais surtout en vertu de la racine gauloise *IB*, « *qui court en avant* », nous enseigne-t-on :

La racine *IB* était toute prête à se saisir de l'autre, *éo*, *je vais*, pour faire *IB-O*, — pour *ib-éo* — : « *courant en avant je vais* » ; soit : *j'irai*.

En français, le verbe *ALLER* est resté un mystère impénétré.

On le tire de *ADNARE*, *ad-naré*, « *nager vers* », et l'on a l'italien *ANDARE* et l'espagnol *ANDAR* pour servir de béquilles à cette merveilleuse étymologie nautique.

Puis, pour expliquer les temps en *V*, *je vais*, *tu vas*, *il va*, on retombe sur le latin *vad-aré*, pour *vad-iré*, *passer à gué*.

Nous avons expliqué jadis que *GO*, *approcher*, a donné *VO* par permutation, et que c'est la racine gauloise des temps en *V*.

Quant au latin *vad-aré*, pour *vad-iré*, *passer à gué*, il faut une indigence remarquable pour ne pas apercevoir que c'est une *eau-ade*, une *baignade*, qui, avec le verbe *iré*, a formé le verbe latin *vad-aré*, pour *vad-iré*, « *se mettre à l'eau* », *passer à gué*.

ALLER s'est formé de *AD-LE*, *ad-lé*, « *vers là* », « *vers l'endroit* », *ad-lé*, par appel de l'*l*, de *lé*, a fait *al-lé*, puis *aller*.

Al-lé ! signifie : *vas-là*, *vas* !

Et point n'est besoin de se jeter à l'eau pour le faire.

Le verbe *iré*, latin *aller*, qui est *gaulois*, et sert à former presque tous les verbes latins, a besoin du verbe *avoir* pour se conjuguer en français.

J'*ir-ai* ; tu *ir-as* ; il *ir-a* ; nous *ir-ons* ; vous *ir-ez* ; ils *ir-ont* prennent la racine *IR* et, au verbe *AVOIR* *ai, as, a, avons, avez, ont* :

Mais, pour *avons* il emploie *ons* ; et pour *avez*, il emploie *ez* : autrement, il ferait nous *ir-avons*, vous *ir-avez*.

C'est ici que le franc-picard entre en scène, dialecte essentiel de la formation du français.

C'est dans le franc-picard que l'on conjugue ainsi le verbe « avoir » :

J'*ai* ; tu *as* ; il *a* ; *ous ons* pour nous *avons* ! *ous èz* pour vous *avez* ; formes ancestrales du français nous *ir-ons*, vous *ir-ez* pour *ir-avons*, *ir-avez*.

L'italien *andare* provient de *han, en*, du gallois *han*, et *aré* pour *iré* : *han-are, en-are, s'en-allen*, avec *d* de liaison : *han-d-are, en-d-are* : *s'en aller*.

L'espagnol *andar* est identique.

— Nous avons bien du mal, cher ami Gaulois, à retracer les étapes de nos ancêtres ; à peser ce qu'ils ont voulu dire...

— Cher Varron, ils ont eu beaucoup plus de mal encore à le dire ; et ils nous ont laissé, avec la peine, le plaisir de trouver, — et, parfois la surprise de tomber tout à trac dans le ridicule, ce dont le philologue endurci est, heureusement le premier à rire, en recommençant à rouler son rocher, pauvre Sisyphe !

— Le croirait-on, cher ami à l'inépuisable bienveillance, il est encore un mot, et loin d'être négligeable, qui nous préoccupe tous depuis des millénaires, que nous prononçons avec componction, et dont nous ignorons le sens :

Le MONDE, MUNDUS ! Ni plus, ni moins !

On a tenté d'assimiler l'idée de *monde*, *mundus*, à celle de l'adjectif propre, net, *monde*, sur le modèle du grec COSMOS, *arrangement*, le MONDE étant une mécanique parfaitement agencée ; ainsi le bâton de COSMETIQUE serait comparable à l'axe du MONDE, et ces graves divagations puériles sont ce qu'on a de mieux à nous offrir.

— O Tullî ! Quand on s'écarte de ses *origines*, voilà le sort qui vous guette.

Mundus, propre, et *mundus*, le Monde n'ont aucun rapport étymologique ou autre.

MUNDUS, propre, *monde*, est ce qui est purifié par l'eau, *onde* ; *am-unda*, l'eau qui *entoure*, dans laquelle l'objet est *plongé*.

Am-unda, 'm-unda.

AU, eau ; AUON, les eaux ; DA, pour TA, grandes : voilà les racines gauloises du « latin » UNDA.

MUNDUS, le MONDE, qu'est-ce donc, ô Tullî, pour nous autres habitants de cette Terre ?

— C'est le *toit merveilleux* qui *s'étend au-dessus et à l'entour des hommes* ?

— Eh bien, si tu mets en *gaulois* ta description, tu trouveras aussitôt la solution de ce vieux problème, qui n'est un problème que par ce que vous en cherchez la solution là où elle n'est point, dans le « latin ».

Vois plutôt :

Mäon, la multitude, les habitants ;

To, toit ; *ôn*, merveilleux, soit :

Le TOIT MERVEILLEUX DES HOMMES.

MO-ON est la Belle-Croissante, la LUNE, la MOON des Anglais, nom gaulois passé à toutes les langues du Nord, maquillé en « germanique ».

Et si, après le vaste monde, nous prenons ce qu'il a produit de plus gracieux, de plus éthéré, la LI-BELLULE, nous allons encore glisser dans le latin

de latinerie, qui nous montre, en la libellule, la forme d'un *petit livre* ouvert, — libelle —, d'où « libellule »...

Charmante libellule, à qui nous avons conféré d'un commun accord, nous les rustiques, insensibles, dit-on, aux beautés de notre Nature, le titre suprême de « demoiselle », les Gaulois, nos Pères, n'ont point tiré ton nom de cette sottise comparaison de tes ailes avec un « libelle » :

De LY, ruisseau,

De BEL, mutation de PEL, papillonner,

Et d'UL, humide s'est formé ton joli nom de « *pillon d'eau* », « li-bèl-ul », *libellule*, en bon gaulois.

Victor Hugo l'a chantée, la libellule, dans *les Rayons et les Ombres*, et il n'y pouvait manquer, la libellule étant un insaisissable rayon de couleurs et de soleil :

La frissonnante libellule
Mire le globe de ses yeux
Dans l'étang splendide où pullule
Tout un monde mystérieux !

Rayon d'azur, irisé de vert tendre et de bleu, ô libellule, échappant à nos mains d'enfants le long des rûs de nos prés, dans notre Picardie bien aimée, passant malicieuse de tribord à babord d'un coup de tes ailes diaphanes sur l'eau gazouillante dans laquelle j'ai plus d'une fois fait « saucette » en te poursuivant, vivante image de l'Idéal, toujours en vain !

A mon tour, ô Prince des Orateurs, je vais te demander comment on prononçait, à Rome, la lettre U : disait-on *ü*, à la française, disait-on *ou*, comme on veut l'imposer aujourd'hui à Rome ?

— La question est insidieuse, ou, si préfères, mal posée.

Les Italiens se figurent détenir la véritable pro-

nonciation du latin ; mais ils ont complètement oublié la prononciation de l'*upsilon grec*, qui se prononçait *ü*.

Les Italiens ne peuvent plus prononcer cet *upsilon*, *ü-psilon*, et c'est pourquoi certains Papes se sont mis en tête d'empêcher les Français de le prononcer correctement, — à la française.

Lorsque les écoliers Romains épelaient leurs lettres, arrivés à la lettre *u*, ils prononçaient *ou*, à la vérité, — *labris pro-minulis*, les lèvres boudeuses —, mais, pas plus en langue romaine qu'en aucune autre cette prononciation n'était générale.

En finale, ainsi que les Inscriptions nous le montrent, *UM* se prononçait *OM* ; et *US* se prononçait *üs*.

J'écrivais *com*, et non *cum* ; Salluste de même.

— J'aperçois un savant épigraphiste qui sera heureux de t'entendre, le fameux Spotorno...

— C'est le moment, cher ami de France ; car si *Tullius* est de notre avis, nous sommes imbattables.

— On peut s'en rapporter aux *Inscriptions*, qui, dans un même mot, *lupus*, *loup*, ont indiqué formellement, en gravant *loupus*, que le premier *u* se prononçait *ou*, mais que l'*u* de la finale *us* se prononçait *üs*.

Il en est de même du nom de *Lucius*, que les Grecs écrivaient *Loukios*, mais nullement *Loukious*.

Dans l'anglais, l'*u* épelé par les enfants se prononce *iou*, ce qui n'empêche point l'*u* de se prononcer tout autrement la plupart du temps : *rule*, règle, *roule* ; *but*, mais, *beut* ; *fuel*, combustible, *fioule* ; *hunt*, chasser, *hont*.

C'est donc aux Italiens, et à commencer par les Papes, à réapprendre la prononciation *romaine classique* du latin, avant de prétendre l'enseigner aux Français, qui, créateurs du latin, savent mieux que personne comment le prononcer proprement.

Les Italiens ont tout d'abord à réapprendre la prononciation de la diphtongue *eu*, grecque et française qui leur permettrait de prononcer correctement le nom du plus troublant mystère de la Religion du Galiléen, l'*Eucharistie*, qu'ils sont incapables de prononcer autrement qu'*è-ou-charistia*.

A la ville, le latin en *vobiscoum* n'est que grotesque ; dans les Eglises, c'est une odieuse, une indécente pantalonade qui nous ferait détester jusqu'au *Pater*.

Mussolini, qui peut tout, se ferait un nom impérissable dans le domaine archéologique, à côté de son savant et vénéré souverain, en tenant la main à cette renaissance de l'alphabet romain, d'une tout autre importance que le geste du salut, bien à tort généralisé et interprété.

Les Romains prononçaient *Sùlla* ; nous disons mieux, *Sylla* ; les Italiens vont au delà du pire : *Soulla...*

JULES CÉSAR CHEZ DALADIER

— Té, coulègo ! Remets-toi !

— Quelle heureuse surprise de te trouver encore là !

Tout près de deux ans à la tête de l'armée française, cette formidable machine de guerre ! Est-ce que ta République commencerait à se lasser de fricasser des ministres ?

Mais, l'essentiel de ta fonction est de rendre inviolable LA FRONTIERE DE L'EST, LE RHIN.

As-tu fait ce que je t'ai mandé ?

— De quoi s'agit-il donc ?

— Je me doutais bien que ton sous-verge ne t'avait même pas prononcé mon nom.

Sais-tu, au moins, que les Boches font ce que j'avais annoncé qu'ils préparaient ?

Il y a de cela deux ans; et toi, tu ignores encore de quoi il retourne.

Tu es bougrement mal entouré, mon cher centurion-ministre !

— Qu'y faire ?

— Je vois qu'il n'y a rien à espérer de ton côté, avec un pareil lot de têtes de bois, et je vais donc saisir le grand Public de cette carence, dans un libelle dont tu me diras des nouvelles !

— Le pendant de ton *Anti-Caton* ?...

— Caton était un homme. Je l'ai fait arrêter; mais j'ai entendu aussitôt gronder, — et ce ne fut point une métaphore, — le lion populaire, — et je m'empressai de le faire élargir. Méfie-toi, aussi bien, si le Coq Gaulois se met en colère; et je crois le moment venu où les renards de la politicanaille vont se terrer dans leurs tanières devant sa fureur longtemps contenue.

Le Coq Gaulois veut défendre son poulailleur, son champ, sa frontière, et si ta République n'est point capable de cette défense, fais-en une autre, une république digne du grand et noble Peuple français, digne des ancêtres qui l'ont fondée, lui ont tout donné, leurs biens, leur sang, et ne lui ont jamais rien demandé :

UNE REPUBLIQUE qui soit FRANÇAISE !

Caton ? Mais c'est de lui que la France a le plus besoin.

Non, je n'écrirais plus l'*Anti-Caton* aujourd'hui; et c'est l'*Anti-C...ornichons* que je vais leur servir.

— Ne préférerais-tu point prendre place à mes côtés, et assurer toi-même cette frontière du Rhin, que tu as donnée à la Gaule, par la plume et par l'épée ?

— Mon jeune camarade, l'armée française foi-

bonne d'officiers capables d'effectuer rapidement ce travail, et d'aider ces braves Belges et les Helvètes à rendre aussi leur frontière infranchissable.

Exige communication de mes avertissements et de mes propositions; et toi-même, qui as brandi le cep de vigne du centurion dans la grande guerre, tu seras fort capable de mettre mes directives en pratique.

Du reste, relis le *Vercingétorix*, de Camille Julian, dont je déplore la perte, et tu comprendras qu'il est éminemment miteux d'aller chercher dans la guerre de Mandchourie et dans la « Ligne Hindenburg », le secret de ce qu'il faut faire.

Ce qu'il fallait faire, je l'ai fait à *Alésia*.

Nomme ce simple et urgent travail « ligne Dala-dier », « ligne Vercingétorix », ou « ligne Jules César » : mais fais-la !

Ne comprends-tu point que l'attaque aérienne qui menace ne sera opérante que si elle est doublée de l'attaque massive par chars d'assaut ?

Ses ravages seront immenses; mais ce seront des ravages d'un jour, dont les représailles seront cuisantes.

Les charnières de ta ligne Maginot sauteront sur un point, ou deux, ou trois, où la brute Boche concentrera ses efforts, si tu ne m'écoutes point.

Vous autres, militaires...

— Mais toi-même ?...

— Je ne suis pas que stratège; je suis homme politique; et je n'ai pas d'œillères déformatrices de la vision générale.

Vous autres, militaires, et Césariens, — ou Césariens, — ce dont je suis l'anti-thèse, vous ne pouvez vous défaire de cette vision stupide : la mobilisation dans la Gaule entière pour défendre le *Rhin*, alors

qu'il suffit de donner un *statut militaire spécial aux populations du Nord et de l'Est !...*

TROIS MILLIONS de cœurs vaillants, TOUJOURS PRETS !

En QUELQUES MINUTES, les FORTINS D'ARRET doublant, triplant la ligne Maginot jusqu'à cent kilomètres en arrière SERONT OCCUPÉS.

CEUX DE BELGIQUE AUSSI !

Et, ne l'oublie pas, ces GAULOIS-LA sont les PLUS AGUERRIS :

Fortissimi autem Belgae.

Là est le salut.

Je te le rappellerai, s'il le faut.

— Si je suis encore ici.

Février 1934

O. V.

ERRATOM

Page VII, on lit :

Les Francs, ces Celtes des bords du Rhin, les pères et fondateurs de la noble et glorieuse nation française, comme émanant de Rabelais.

Et il est reproché vivement à M. Léon Daudet de ne point avoir lu cette phrase.

Or, M. Léon Daudet est parfaitement excusable de n'avoir point lu cette phrase dans Rabelais, — car elle ne s'y trouve point..., explicitement, telle quelle.

Du moins dans les éditions de Rabelais, que j'ai parcourues en faisant la vérification de mes textes, celle de la *Bibliothèque Elzévirienne*, 1862 ; celle de *Lemerre*, 1878 ; et finalement la savante et luxueuse édition de M. *Abel Lefranc* (chez Champion, 1913), entouré de cette impressionnante collaboration :

MM. Jacques Boulenger, Henri Clouzot, Paul Dorveaux, Jean Plattard et Lazare Sainéan.

La guerre m'a détruit jusqu'au plus infime fragment ma bibliothèque, mes manuscrits, mes références ; et *c'est de mémoire* que j'ai cité cette phrase, lue dans quelque une de mes éditions de Rabelais où se trouvait également la mention de « *tartufe* ».

Ma seule incertitude portait sur « *la noble et glorieuse nation française* », que mes souvenirs qualifiaient « *très noble et glorieuse* » ; et j'avais opté pour l'expression la plus modeste, ne détestant rien tant qu'une citation inexacte, qu'un texte « sollicité ».

Mon ouvrage étant imprimé au moment où je constatai la carence de mon texte dans les éditions à ma disposition, il ne me restait plus qu'un recours ; et c'était de demander au grand chef de la pléiade de chez Champion, M. Abel Lefranc, professeur au Collège de France, de mettre fin à mon cruel embarras.

Et voici la réponse que ce très galant universitaire me fit tenir aussitôt :

Paris, le 12-3-34. — Monsieur, la phrase que vous citez n'existe pas dans Rabelais, d'après tous mes souvenirs ; elle est d'ailleurs d'allure tout-à-fait moderne. Le seul passage qui offre quelque ressemblance avec ce texte, et qui en fournit évidemment l'original, se trouve au chap. XVII, du Quart Livre ; — vous le citez d'ailleurs en post-scriptum :

« AUSSI LA REDOUBTOIENT (LA CHUTE DU CIEL)
LES CELTES VOISINS DU RIN : CE SONT LES
NOBLES, VAILLANTS, CHEVALEUREUX, BELLIC-
QUEUX, ET TRIUMPHANS FRANÇOIS... »

Et voilà de quoi confectionner un ERRATOM de poids.

Les prochaines éditions mettront la chose au point.

Le lecteur bienveillant, et M. Léon Daudet tout le premier, sans doute, à qui je m'honore de faire la réparation qui lui est due, remarqueront que *le texte cité est encore plus frappant d'ASSURANCE quant au CELTISME DES FRANCS* que celui auquel je ne renonce que sous réserves.

Jamais les FRANCS n'ont admis d'autres ancêtres que les CELTES ; tout au plus consentaient-ils à descendre de Francion, fils de Priam, roi des Troyens, dans cette *Asie Mineure* qui avait nom *Gallia Minor*, tradition qui s'apparente avec celle qui fait d'Enée, de la même origine, le fondateur de la grandeur de Rome.

L'une des quatre capitales de la *Galatie*, dans cette *Gallia Minor*, ANCYRE, est devenue ANGORA, capitale de la Turquie naissante.

Le domaine de cette jeune Turquie fut authentiquement GAULOIS, fut nôtre, et si les Turcs savent l'exploiter sagement, je leur prédis un grand avenir.

Nulle partie du monde, en effet, ne correspond plus fidèlement à la France que l'Asie Mineure ; le sol merveilleux, le climat tempéré sont identiques ; *un vieux fonds de population gauloise* y survit, malgré tant de changements de maîtres et de régimes.

Que les Turcs prennent comme emblème la Minerve gauloise, et ils feront au monde, avant longtemps, la surprise d'une grande nation.

ADDENDA

CRASSUS. — Un autre imprudent, l'empereur Julien, dit l'Apostat, périt dans une expédition, — bien superflue, — contre les Parthes.

Puis un autre empereur romain encore, dont le roi des Parthes se servait comme de marche-pied pour enfourcher son cheval, avant de le faire écorcher vif, et empailler, tanné couleur de pourpre, pour remplacer à la voûte de son Temple, le mannequin de Crassus, que l'empereur Auguste s'était fait restituer.

CHARLEMAGNE. — *Charles, Louis et Lothaire* : petits-fils de Charlemagne.

TABLE
DES MATIÈRES

TABLE TABLE TABLE TA

BOHE BOHE BOHE BOHE BOHE BOHE

... 17 Dieu ... 17 Dieu ... 17 Dieu

... 29 Gaulois ... 29 Gaulois ... 29 Gaulois

... 30 Branche ... 30 Branche ... 30 Branche

... 30 Branche ... 30 Branche ... 30 Branche

DIEU ET LA LUMIÈRE	58
BOUGRES D'ANES ! — Rome, Cicéron, Ca- ton, Varron et tutti quanti dans l'embar- ras	62
NUMA. — Le mont Aventin	69
EN GRÈCE. — Socrate et Platon dans les nuées, avec leur ami Cratulos	74
ATHÈNÊ	75
CHEZ SOCRATE. — Le cheval, le chien et l'âne, l'eau et le feu. L'a. b. c. du Grec et du Gaulois	80
KIKI	83
L'EAU ET LE FEU	83
LE FEU	84
LE CHEVAL ET L'ANE	85
LE PIED QUI REMUE	87
LA BAGUENAUDE, BAGUENAUDONS	87
ET VOICI NOTRE CHIQUENAUDE	90
LE BLÉ, LE BLAIREAU	94
BIZARRE	95
LA CHICANE	96
LE CHIC	96
PERMUTONS. — D'Isocrate à Johannis Vossius. Tableaux de permutations Celtiques. Da- cru, Dacruma, Lacryma	97
EMBERLIFICOTÉ	98
LES CIMBRES	99
BAGAUDES	106
LE VERBE AIMER	107

MAITRE ALIBORON et les bougres d'ânes. Asinus, Asinos invocat	108
PORSENA. — Le cochon	111
LE LYS CELTIQUE. — Gétorix, Orgétorix, Vercingétorix. Le mystère de Vercingéto- rix et des Auvergnats. Quelques erreurs de nos grands hommes. Fatal Postulat	112
DOTTIN. — La Tour d'Auvergne et M. Dottin.	114
QUELQUES TROUBLANTES ABERRATIONS	119
Vains scrupules Bretons. La terre, le Dieu terme	123
JE RENCONTRE CICÉRON. Horace et Varron, Virgile et César. Je leur prends leur toge pour commencer. Je reprends aux Ro- mains le vin, la vigne, la grappe et jus- qu'aux pépins. Je confisque tous les « chars » Romains, qui sont « Gaulois » et jusqu'à la brouette. Les arbres fores- tiers, fruitiers	129
ROME GAULOISE. — Le plan du Gaulois Gni- phon, précepteur de César, et maître d'éloquence de Cicéron	133
HORACE. — Le vin de France, le « chef » ..	135
LA MESSE	138
LA VIGNE	139
LE PÉPIN	141
LA GRAPPE	142
CONSOLATION A VARRON	143
LA CHANSON DU VIN	144
CHAGRIN DE VIRGILE	149
LA VIGNE AU VIN. — Chantons ! Cano ! Je chante !	151

ARMA, LES ARMES. — Je les confisque	153
MINERVE	153
BRAS ET JAMBES	155
LA RAME, LE RAMEAU, LES CORNICHONS	155
LA JOLIE TERRE AU VIN. — En Gohelle, les braves, la roue, la Noël	156
BRAVE	157
LE RED-AN-DRO breton des prêtres Saliens à Rome	159
CICÉRON ET MARIUS, GAULOIS	159
BRANCHI, BRANCHONS	160
LA BRISQUE ET LES BRISCARDS, LE FLINGOT	164
PRÊTER, C'EST DONNER	164
CHANTONS ENCORE. — Le Brigant crève le tambour	165
LE RAFFUT	166
FUNIS, FUNÉRAILLES. — La corde, le brêle	168
LA JOLIE FEUILLE AU VIN. — Le ventre, le bol, le soufflet, la cîme, le trognon de chou, le superlatif latin	170
LE CIMETIÈRE, COLUMELLE EN CHAPITEAU	171
LA LANGUE LATINE, FILLE DU GAULOIS	172
LA JOLIE HOTTE AU VIN	173
LE CASQUE, LA TÊTE CASSÉE	175
LA CAQUE ET LE HARENG	176
LA CAQUE DE HOLLANDE	176
LE CELLIER	178
LA CASTROLE. — La casse, le « castrum Ro- main », le château ; de la salade du « sol- dat » Romain, à celle du Bourguignon « salé ». Retournons à notre CAS	179

CASTRUM	180
LE VÉRITABLE « CASSIS ». — Ecce iterum cassi- dam ; les Etrusques, le désarmement des Romains et des Juifs. Porsena et le cochon	181
Et les fameux Tarquins ? Et Tanaquil, la reine étrusque et le lucumon des Etrus- ques, et Tarchon, compagnon du père Enée ? Les « lucumons ».	182
LES DHÉRY	182
LES LUCUMONS ET LE LUCUMON	183
LE GRAND TARCHON, TAD-CU	184
LA BELLE-MÈRE ET LA « PANTHÈRE »	185
LES DEUX PANTHÈRES	186
NETTOYONS LE LATIN EN PASSANT ..	187
LA BELLE-MÈRE ROMAINE ÉTAIT GAULOISE	188
LE BEAU-FRÈRE, Levir, latus ; là ! et na ! Mar- seille-les-Martigues	189
LE GENDRE ET LA SŒUR, le père et la mère, le frère	190
CHERCHONS LA FEMME, la sœur dans toutes les langues, la tante	192
LE FOU ET LA FOLIE. — Le bol, le ventre et le soufflet ; les dépouilles opimes, les osques, la fougue, le foyer	196
LE COMBAT DES HORACES ET DES CURIACES. — Le feu, la pureté, l'or, l'ar- gent, Strasbourg : Argentoratum. L'argile. La farce Arienne	200
L'OR ET L'ARGENT	201
RAFLE GÉNÉRALE. — Les augures, les autels, les haruspices, les oiseaux	205
LE MAÎTRE DE LA TERRE. — Avis, l'oiseau	206

L'AUTEL. — L'haruspex inspecteur vétérinaire	207
HORACE RECLAME SON SUFFIXE. — Suffixes, or, our, ur, er, eur, ieur, Le printemps, ver, le var, le Gard, le Vardon, le Verdon	208
CANUT ET LE CANIF. — Les grands ciseaux du tailleur, la taille, le tailleur, la toison, la récolte, le petit truc	211
LA RADICELLE DE LA RACINE	214
CANUT N'ÉTAIT PAS CANUT. — Les Erik, les Olaf, le grand veneur	217
UN FAUX ÉTAT CIVIL. — Le grand Rollon n'était nullement Rollon	218
GANGER ROHLF — GANGER, OLAF.....	219
LA JOLIE GRAPPE AU VIN. — La jolie cruche au vin	220
LA TORTUE ET LE CRAPAUD	222
LE CHANTRE A GAUCHE. — Etymologies populaires	223
SACHEZ CE QUE SIGNIFIE VOTRE NOM, le nom de votre village, de vos rûs, de vos collines, tout cela est gaulois	226
UN MAGNIFIQUE EXEMPLE d'étymologie bochique, le roi, le père	228
LE BON ROI DES GAULOIS ET LA REINE. — L'autorité paternelle du roi, la paix boche est gauloise	230
LE ROI PATERNEL	231
LA FLEUR ET LE SANG. — Le Molière latin, l'illustre « Plaute » n'avait pas les pieds plats. Le trou, le truc et le troc; le boche et la bocherie. La débine, la frousse et la trouille. Le patois, le baragouin, le charabia	232

LE PATOIS	233
LA FROUSSE	233
LA TROUILLE.....	234
LE TRUC ET LE TROC	237
LE BOCHE ET LA BOCHERIE	239
LE VRAI PLAUTE ET LE VRAI FLACCUS	240
FABIUS CUNCTATOR GAULOIS, FOVIUS	241
ACCIUS OU MACCIUS PLAUTUS	241
ATTILIUS REGULUS	242
PENTHESILÉE, reine des amazones, combat Achille au siège de Troie et l'occit quoi- qu'en chante le vieil Homère ; la pan- thère et la belle-mère, le beau-père	243
SOCRATE, PLATON	253
CIRCÉ	253
HÉLIOS, LE SOLEIL, CÉSAR	254
HYPÉRION. — Les « maires » gauloises	257
ULYSSE, ODUSSEUS	258
PÉNÉLOPE	259
PÉNÉLOPE, EN FRANC-PICARD. — Lupus, le loup	260
ELOGE DE LA CHAUSSETTE RUSSE, et de la soupe napoléonienne ; péna-pied propre	261
LA CORVÉE DE PÉTOTES	263
LE CASSIS, LE CASQUE	263
LES BOURGUIGNONS SALÉS. — La salade et la bourguignotte	269
LA VRAIE SALADE	270
LA CELATA ITALIENNE et la celata Espagnole..	271
LE SALUT	272
TANAQUIL	275

HOCH ! MOCH ! BOCH !	276
PORCUS, LE PORC	278
LE BOUC	279
LE SANGLIER	279
LE COCHON ANGLAIS, Hollandais, Bas-Allemand et la jeune fille Danoise, Suédoise, Islandaise	280
LA GUEUSE	281
LA FAMILLE DE GUISE	282
LA PIE ET LE COUCOU	283
LA CAISSE	283
LA CASSOLETTE	283
L'OLIVIER	284
LYON, LAON. — Lugdunum, Loudun	286
LA BONNE ODEUR ET L'AUTRE	288
OLOR, ODOR, ODEUR	289
LE FREIN ET L'ODORAT	290
L'ABBE ESPAGNOLLE. — La blague du « bas latin ; le français tiré directement du grec	290
L'ARCHITECTE ET LE CUL-TERREUX DE BOCHIE. — Le bau, le maître bau et le sabot. Le baudet, l'escrime à la baïonnette, le balcon, les balkans	292
LE SABOT — LE BAU — LE MAITRE BAU	293
LE BALCON, LES BALKANS	294
LE BOUEUX, LE BOUEUR, LE « BAUER »	295
L'ACKERMAN — L'ACRE DES ANGLAIS	297
LE TORRENT CULINAIRE de Jacob Grimm et des étymologistes latins ; la cuisine moderne	297
LA RANDONNÉE, LE PATRONYME « RANDON » ..	298

LA PRINCESSE NAUSICAA, et Alcinoüs le roi son père, Xantippe et Aspasia, Platon, Socrate et Cratyle	299
O TAN, O DAN	302
TALASSIO. — Chant nuptial des anciens Ro- mains	303
LE BALAI. — Le bâton de genêt du marieur breton, l'ordre de la genette, l'ordre de la cosse de genêt	306
SUR LE POUCE. — Le sabot, l'orteil, la moisson, le moissonneur ? Jules César	308
COCASSE. — La « min » ou bouche « cocasse »	309
LA MOISSON, LE MOISSONNEUR. — La bonne déesse « Matuta » ; le matin	310
L'AUORE MATUTA ET LE MATIN ; BORÉE	313
L'AUORE GAULOISE	316
L'AUORE GRECQUE EST GAULOISE. — Le phos- phore et la lumière	317
AOTROU ! Boréas, Borée, l'aurore et l'œillet, le « petit vent du nord », boré da nos da — bon jour — bon soir	319
BORÉE	320
LA GLACE	322
L'AUORE ET LE CHAR DU SOLEIL	323
EN BRETAGNE. — L'aotrou, l'œillet, l'œil du lapin blanc	323
L'AOTROU	324
L'ŒILLET	325
LE LYS, FLEUR DU ROI	327
ILION, FILLE DES DIEUX. — Le bouillant Achil- le Podas Okus ; Ulysse est content de nous. L'aigle, l'aquilon	328

LES PAN-ACHÉENS TRÈS GAULOIS	331
UBI TU GAIUS, ÉGO GAIA	331
LES « DANAIOI » ET LES DANAÏDES ? — LE TONNEAU D'ADELAÏDE	333
SOCRATE — L'ODE — L'ALOUETTE	335
DEFENDS-TOI CRATYLE ! Les analogies du Grec et du Gaulois	337
MON VIEUX	338
TELESILLA	338
SACRAMENTUM, CHAMBARDEMENTUM MAGNUM	340
MONUMENTUM ET MONIMENTUM	341
LES PRÉSAGES ; CONSIDÉRATIONS	344
LA MARCHÉ A L'ÉTOILE	344
FLICKORNA, FLICKA, FLICKOR, FLICA	348
FILLE, FILIA, FIICA, FLICKA	349
TOUS LES GOSSES DE SCANDINAVIE	353
BUVONS A LA SANTÉ DES SCANDINAVES. — La rafle des auxiliaires « Germains ».....	354
L'AUXILIAIRE « SHALL » DES ANGLAIS. — Skola, skal	354
LE VERBE ÊTRE	356
BOCHES PAR PERSUASION. — La Hollande et l'Allemagne	357
LE VERBE ÊTRE EN LATIN ET PARTOUT	357
La carence du « Germanique »	359
L'ALLEMAND ET LE HOLLANDAIS. — Sein — Gewesen, sein. Zijn ou wesen, être et avoir été, le latin éssé	360
LE BÉZA BRETON ET LE WÉSEN BOCHE	362

DÉFRISONS LES FRISONS. — Les Bataves, les Flahuttes, les Flamands, le Bauer et le Bour	364
LE FRISON — LA FRISE	365
LES BATAVES	366
LE BATAVE N° 2	368
LE BATAVE N° 3	369
VÉRITABLE ÉTYMOLOGIE DU BOER : le Bour, burg, bourg, borough, le bourguignon, le buron	369
LA FERME, LE RUSTIQUE ; LE FER	370
LE RUSTIQUE — LA ROSÉE	371
JE RAFLE « WERDEN » ET « Worden » la « So- cheté » d'Anvers	372
LE FLAMAND, LA FLANDRE, LE WALLON, LA WALLONIE	373
L'ESCAUT, SCALDIS, TABUDA	375
ANVERS, ANTWERP	375
ET LES BELGES ? BEL, LE MARS GAULOIS ..	376
LE TAAL, LE LANGAGE, TALK	376
LE TALION, LE TALENT, TALENTUM, TALENTON ..	378
LE TALENT	379
WERDEN, WORDEN	379
LE MACHIN, LA MACHINETTE, la machine, ma- china, mécanê, méc'hos	380
LE VERBE ÊTRE, LATIN « ÉSSÉ »	382
L'ALSACE TRES CELTIQUE DANS LA FRANCE TRES CELTIQUE	383
LES BOURGUIGNONS SONT DE PURS GAULOIS	384

LES WISI-GOTHS SONT DES BOURGUGNONS	385
LA PREMIÈRE ANERIE HISTORIQUE SUR LES FRANCS	385
NAÏF FUSTEL	388
TEUTOBODUS	389
L'HOMME, LA PATRIE, LE BIJOU, LE PAIN, LE SEIN, MANON, LA FRAU	392
L'UNIVERSITE CONTRE LA FRANCE. LA CARENCE DE L'ETAT	394
DE JULES CESAR A LAVISSE	394
LA PROPAGANDE ANTI-FRANÇAISE DANS L'UNIVERSITÉ	396
HELVÈTES, GARDE A VOUS	396
C'EST UN FAUX	397
TACITE INVENTE DES GERMAINS	398
LES CIMBRES GAULOIS OFFICIELS	399
L'UNIVERSITÉ A CAPITULÉ	399
LES BOURGUIGNONS	400
LE SINISTUS. GONDIOC ; LES HENDINOS	401
LES ROIS BOURGUIGNONS. FUSTEL ET LES FUSTELLISTES DANS LES CHOUX ..	403
LE PICOTIN ET LA BOTTE DE FOIN DE NOS ILLUSTRES HISTORIENS	405
GONDIOC ; LES GONES DE LA GUILLE..	408
LA THIAULE, LA THIAULÉE, L'ŒIL	410
GONDIMAR OU GONDEMAR, GONDICAIRE, FRÉDÉGONDE, RADEGONDE ; LA BOURGOGNE ET LES BOURGUIGNONS	411

GONDICAIRE, GONDIMAR ET GONDEMAR, LA FRAU	414
LE BON ROI DAGOBERT, VERGOBRET DES FRANCS ET SAINT ELOI	415
SAINT ELOI ET LA BRETAGNE	417
LA FUMISTERIE ANGLO-SAXONNE, LA GAULE BRITANNIQUE	420
ET LES ANGLO-SAXONS	421
LE « BRETWALDA », BON JUGE GAULOIS	422
LES SAXONS ET LES ANGLAIS VIEUX GALLOIS ET SAGITTAIRES	423
UN GRAND ROI « SAXON » SANS SAXONS	424
IRMENSUL, WITTIKIND, VELLÉDA, CAROLUS, CHARLEMAGNE	425
LE STYLE, STILUS, STYLET, STILETTO	433
TILLIUS CIMBER	433
CESAR SONGEAIT	434
LES MIENS ME VENGERONT	436
LES ANGLAIS DE TACITE « Angli » établis en Germanie étaient et sont de purs Gaulois	436
ENGLAND. — England Britannia, Rivage sacré. Terre des Juges	437
ROGATIONS TRIOMPHALES. — LA DÉESSE NER- THUS DES ANGLI EST GAULOISE	439
LES ANGLI ÉTAIENT ET SONT LES VIEUX GAULOIS	441
ALBION RIVAGE SACRÉ. — ABONDANCE DE BIENS	444
NERTHUS ET NERON. — L'Anthropos vul- garis et l'anêr grecs	444
LE PIED TRANSVERSAL	446

L'ALSACE TRES CELTIQUE DANS LA FRANCE TRES CELTIQUE. — Et la nurus latine ? Nora, la schnur bochique ? ..	447
NUTRIRÉ, NOURRIR, NOURRICE, NOURRITURE..	448
BRUTUS. — Un roman de Brut, le bruit	449
LA FILLE « TOCHTER », « DAUGHTER » EST LA VACHÈRE	449
J'ENLÈVE LES BŒUFS DE LA « MUTTER SPRACHE ». OXENSTIERN	541
LA TRUIE « SAU ». — LA SOUTE	453
LE FILS « SOHN », ANGLAIS « SON »	453
DYN, DEN, DON	454
LE CITADIN, LE CITOYEN, THE CITIZEN, THE DENIZEN	454
LE LORD ET LA LADY	455
L'EFFRITEMENT DES BOBARDS ET DES POSTULATS	457
BRUDER, BOCHE. — FRATER, LATIN. — PHRA- TER, GREC — ET TOUTE LA CONFRÉRIE SONT GAULOIS	458
LA LORRAINE. — Lothar, Lothaire, Ludher, Luther, et sa frau. — Lothringen, plus un pfennig	459
LUTHER ET SA FRAU	462
HITLER ET HINDENBURG AVEC LUDENDORF, TOUS LES « GAU ». — TRÊVES	463
HOMÉLIE AUX AUTRICHIENS	465
SAINT COLOMBAN, SAINT GALL ET LES ALAMANS. CICÉRON ET LES ALLOBROGES	466
LES FRANCS	467
LES NOMS DES FRANCS	467

LE PERROQUET NATIONAL	468
JE LANCE UN DÉFI A TOUS LES CUISTRES DE LA TERRE	469
CHARLEMAGNE LE PAROTIN OU LE MAGNIFIQUE	470
LES CHAUCI, CHAUKES CHANGENT DE NOM ..	473
CLOTILDE, HILDA	474
MÉROVÉE, THÉODORIC, ATILA, AÉTIUS	476
CHARLES MARTEL, MARCUS, MARCELLUS, MAR- TELLUS, LE MARK, LES MARCOMANS ET LA BOHÊME, UN MOT POUR LES TCHÉCO-SLO- VAQUES	479
CLOVIS, CLODWIG, CHLOTOVÉCUS, CLOVIS, LU- DEWIG, LEWIS	481
LOUIS, LEWIS	482
CLODION, CLAUDUS, CLAUDIUS — LOTHAIRE, CLOTAIRE, CLODOMIR — MIRUS, MIRA, MIRUM	483
L'EMPEREUR CLAUDE, CLOPIN-CLOPANT	483
SIGEBERT, CARIBERT, ETHELBERT, EDELBERT, HILDEBERT, CHILDEBERT, EGBERT, ADAL- BERT, ADÈLE, ALBERT, ROBERT, CANROBERT ET TOUS AUTRES	485
AUTRE LEÇON DE CAMOUFLAGE, SCHWARTZ, SCHLECHT, SCHON, ADÈLE, EDEL, EDELIN..	487
ERNEST, BERTHE, HINDENBURG, LUDENDORF, TOUS LES « GAU », TOUS LES « DORF » TRÊVES, TOUT L'OR	489
LES NIEBELUNGEN, SIEGFRIED, ZIGOMAR	492
FUSTEL ET LA MAINBOUR, MUNDEBURT, DE LA LOI SALIQUE	499

L'AMBACTUS DES GRANDS CHEFS GAULOIS	501
LES FRANCS ET LE FRANCIQUE. — La Française	506
LA SUISSE ALÉMANIQUE	515
MÉCÈNE, TULLIUS, CICÉRON, CATON, VARRON. — NOUVEAU TRIOMPHE DE BIBICHINETTE. — LE PEUPLE ROMAIN. — LES LATINS N'EXISTENT PAS. — LA CIGOGNE. — LE CO- CHONNET. — VÉNUS ET SATURNE. — JANUS ET DIANA. — SATURNIA TELLUS. — LES ATELLANES — LES OSQUES — LES OPIQUES — LES DÉPOUILLES OPIMES	515
AUX ITALIENS	540
MUNDUS, LE MONDE. — LE TAPE-CUL — LE CISIUM — LE CARPENTUM — QUERCUS — LE CHÊNE — BALTEUS — LE BAUDRIER	548
JULES CESAR CHEZ DALADIER.....	565



ACHEVÉ D'IMPRIMER EN MARS 1934,
SUR LES PRESSES DE GASTON CAGNIARD,
A CHATEAU-THIERRY.